





COMMENTAIRES
DE
BLAISE DE MONLUC
MARÉCHAL DE FRANCE

COLLECTION DE TEXTES

POUR SERVIR A L'ÉTUDE ET A L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

v. 45

COMMENTAIRES

DE

BLAISE DE MONLUC

MARÉCHAL DE FRANCE

ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE ET ANNOTÉE

PAR

PAUL COURTEAULT

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux

I

1521-1553



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

Libraire des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes

82, RUE BONAPARTE, 82

1911

160897
DEC 27 1911

F39
9C6
M76
1

INTRODUCTION

Les circonstances qui ont amené Monluc à dicter ses *Commentaires*, la genèse et la composition du livre, les nombreux remaniements qu'il subit de 1571, époque de la première rédaction, à 1577, date de la mort de l'auteur, ont été trop récemment et assez amplement exposés ailleurs pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici ¹. Je me bornerai donc à dire pourquoi cette édition nouvelle a été entreprise et comment elle a été conçue.

Le texte des *Commentaires* fut, on le sait, mis au jour en 1593 par un conseiller au Parlement de Bordeaux, Florimond de Raëmond ². Le manuscrit, par lui « retiré de la poussière où la nonchalance des Monlucs l'avoit laissé moisir » ³, était loin d'être parfait. Au début du livre IV, le récit du siège de Volpiano était incomplet et la lacune visible. L'éditeur prit soin d'en avertir par

1. Voir P. Courteault, *Blaise de Monluc historien, étude critique sur le texte et la valeur historique des Commentaires* (Paris, Picard, 1907, in-8°), chapitres I et II, et *Un cadet de Gascogne au XVI^e siècle - Blaise de Monluc* (Paris, Picard, 1909, in-12), p. 253-282.

2. M. l'abbé Carol prépare une thèse de doctorat sur Florimond de Raëmond.

3. Lettre de Florimond de Raëmond au duc d'Épernon, en lui envoyant un exemplaire de son édition (publ. par de Ruble au t. V de son éd. des *Commentaires et lettres de Blaise de Monluc*, p. 353-354).

une note marginale¹. Mais, en bien d'autres endroits, le texte présentait des omissions ou des fautes dues à la négligence du copiste — il ne put s'en rendre compte ou il ne l'essaya pas. L'impression fut mal surveillée ; aux lapsus du copiste s'ajoutèrent les coquilles des « compagnons » de Simon Millanges. Florimond de Raëmond se rendait, du reste, très bien compte des imperfections de son travail. En particulier, il ne disposait d'aucun moyen pour identifier les noms propres. Il s'en excusait dans un avis de l'Imprimeur au Lecteur, qui précède un court erratum à la dernière page² de son édition : « Ce qui me faict supplier ceux qui auront et l'honneur de leur pays et de la maison des Montluc en quelque recommandation de vouloir remarquer les fautes qui peuvent estre survenues sur les noms de plusieurs gentilshommes et soldats, desquels les historiens ne font point mention, et qui nous sont par ce moyen incogneus, ensemble de plusieurs petits lieux de peu d'importance, afin qu'à la seconde édition qui s'en fera, je les puisse faire voir à la France sans aucune ride. » Il n'ajoute pas qu'il essaya lui-même de résoudre parfois ces délicats problèmes. Les quelques corrections qu'il a tentées sont des plus malheureuses.

Les éditions des *Commentaires* données jusqu'en 1864 ne sont que des réimpressions sans valeur de l'édition originale³. Il convient seulement de noter l'effort fait par

1 « Il defect icy beaucoup de particularitez de ce siege escrites par le sieur de Montluc, comme il s'appelle (sic; corr. : comme il appert) par le 6^e livre » (f° 117 v°). Florimond de Raëmond vise un passage du livre VI où Montluc a, en effet, repris certains détails de l'incident d'Amale-Termes (éd. de Ruble t. III, p. 126-127).

2 Et non en tête, comme la 1^{re} imprime de Ruble (t. I, p. viii).

3 J'en ai donné la liste dans *R. de M. a.*, p. 7, 15-17. — Sur la foi du P. Lelong, j'ai cru la traduction italienne, parue en Florence en 1630, comme étant de Vincenzo Pitti. Elle est, en réalité, de Buonarrotto Pitti. En voici le titre exact : *Biagi di Montluc, maresciallo di Francia. Commentari, tradotti dal*

Roucher, Perrin, Dussieux et Duchesnay, dans leur *Collection universelle des Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France*¹, pour éclairer le texte par des rapprochements avec les historiens français et italiens du xvi^e siècle pour fixer, sur certains points, la chronologie, pour identifier les noms de lieux et de personnes².

L'édition procurée, de 1864 à 1867, par M. le baron Alphonse de Ruble pour la Société de l'Histoire de France marque une date capitale dans l'histoire du texte des *Commentaires*. Le nouvel éditeur avait découvert à la Bibliothèque Nationale deux copies manuscrites l'une intégrale, l'autre incomplète, conservées dans le volume 5011 du fonds français. Il en détermina l'origine et l'authenticité. Le volume, un in-folio de 741 feuillets, mesurant 300 millimètres sur 200, avait fait partie, au xvii^e siècle, de la riche bibliothèque du président Jean Jacques de Mesmes. Il y était entré à la suite de son mariage, en 1628 avec la fille de Jean de Monluc de Balagny, maréchal de France. Balagny avait ce manuscrit avec lui lorsqu'en 1595 il défendait Cambrai contre les Espagnols. On rencontre, en effet, entre les feuillets, des notes volantes relatives à cette défense et écrites de sa main. Il tenait, sans doute, le manuscrit de son père, Jean de Monluc, évêque de Valence, qui avait fait tirer une copie de l'œuvre de son frère Blaise. Telle est l'hypothèse proposée par de Ruble³, elle est très plausible⁴. Il y a lieu cependant de faire une petite réserve. Cette

franzese, dedicati al sereniss. principe Lorenzo di Toscana, dal s.g. Buonaporto Pitti, nobile fiorentino. Firenze, 1630, in 4^e (communication de M. A. Morel-Fatio).

1. Londres et Paris, 1783-1806, 72 vol. in 8^e, t. XXII-XXVI.

2. Pour plus de détails, voir *B. de M. h.*, p. 16.

3. Dans l'introd. en tête d t. I de son édition (p. xx-xxi).

4. Cf. *B. de M. h.*, p. 4^e 4^e.

hypothèse ne s'applique rigoureusement qu'à la seconde copie, celle qui porte entre ses feuillets les notes de Balagny. La première copie peut avoir une autre origine : elle peut avoir fait partie de la collection des soixante volumes in-folio contenant « toutes les particularités de l'histoire de France depuis les troubles », que Jean Jacques de Mesmes possédait avant la mort de son beau-père et que Peiresc admirait, dès le 9 mars 1606, lorsqu'il lui fit les honneurs de sa librairie ¹. En fait, les deux copies ne paraissent avoir été réunies en volume qu'au xvii^e siècle : le dos, qui porte le titre : *Memoires de Montuc*, n'est pas antérieur à cette époque.

La comparaison des deux copies avec la vulgate amena de Ruble à faire d'intéressantes découvertes. Elle lui permit d'abord de redresser les fautes de transcription nombreuses, souvent grossières, qui dénaturaient le sens ². Il constata, en second lieu, que le texte imprimé par Florimond de Raymond était, sur certains points, moins complet que celui des manuscrits. La plupart des lacunes étaient dues à la dégradation de la copie que le premier éditeur avait eue à sa disposition et qu'il avait du reste reconnue lui-même pour un passage. Mais certaines avaient pour cause des suppressions volontaires. De Ruble les attribue à la prudence de Florimond de Raymond : « Les grands événements, accomplis depuis la mort de Montuc, avaient, dit-il, renversé la situation respective des partis : les droits de l'autorité royale avaient passé à ses anciens

1. Note de Peiresc (D. A., fonds Dupuy, ms. 557, f. 164, cit. par L. Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale* (Paris, impr. Nat., 1868-1874, in-4°, 3 vol.), t. I, p. 398.

2. Voir la liste de lapsus varés, extraits du premier volume de son édition seulement, que de Ruble a donnée dans son introduction au t. I, p. x-xvii.

ennemis, aux princes protestants de la maison de Navarre. Les rebelles de 1562 se trouvaient, en 1592, de fidèles royalistes. Henri IV, en révolte la veille, était devenu le roi légitime. On sait comment le catholique Montluc aimait les protestants et la maison de Navarre : ses récits portaient l'empreinte très nette de ses sentiments. Publier le livre en entier paraissait donc un acte téméraire. Plus d'un auteur, dans ces temps troublés, aurait payé de sa tête des publications trop passionnées. Florimond ne voulut pas s'exposer à de si terribles aventures : il infligea au texte des *Commentaires* toutes les corrections dictées par la prudence, certains traits furent omis, d'autres affaiblis, surtout dans les trois derniers livres relatifs aux guerres civiles : il supprima des portraits et adoucit certains jugements. Ces précautions conjurèrent les dangers que le fanatisme ou les amours-propres froissés pouvaient faire courir à l'éditeur ¹. »

Il est certain que l'éditeur s'est rendu compte que plus d'une page des trois derniers livres des *Commentaires* ne serait pas en 1592, du goût de tous les lecteurs. Il l'a laissé entendre lui-même, comme le remarque de Ruble : « Au reste, lecteur, quelque party que vous teni'z parmy noz misérables divisions, considerez l'humour de ce guerrier et le subject qu'il traicte, et ne vous fâchez s'il va son train et s'il se represente à la posterité tout tel qu'il a esté, non pas peut estre selon vostre humeur ². » Il n'est pas moins certain que le texte de l'édition originale contient des atténuations à certains jugements portés par l'auteur sur ses ennemis dans la rédaction primitive. Mais ces atténuations ne visent pas seulement les chefs

¹ Introduction, p. ix.

² L'imprimeur au lecteur (dernier feuillet, v^o, de l'édition originale).

protestants à qui Monluc eut affaire¹. Il faut, de plus, les attribuer non pas à l'éditeur, mais à Monluc lui-même. Dans l'incessant travail de revision qu'il fit subir à son texte de 1571 à 1577, il adoucit bien des traits. Son opinion sur les discordes civiles avait changé depuis qu'en 1573 il avait dicté son admirable *Discours au roy sur le faict de la paix*, où il preconisait la tolérance comme le seul remède aux malheurs de la France et se montrait d'avance partisan de la politique de Henri IV. Cette disposition d'esprit toute nouvelle a laissé sa trace dans la dernière rédaction des *Commentaires*. D'autre part, si Florimond de Ramond avait obéi aux préoccupations que lui prête de Ruble, aurait-il laissé subsister l'addition à la première rédaction où Monluc dit que la mère de Henri IV lui « voulait mal » et l'appelait « le tyran, avec toutes les injures du monde² », et la diatribe contre Henri de Mesmes³, qui était, à la mort de Monluc, un personnage en grand crédit?

Je ne vois qu'un passage de la rédaction primitive, dont la suppression puisse être, à la rigueur, imputable à la prudence de l'éditeur : c'est celui où Monluc raconte qu'à Sienne il fit prêcher dans toutes les paroisses de la ville, pour exhorter les prêtres et les moines à prendre les armes, « tant pour la défense de leur ville que pour soutenir la religion catholique et conservation de leurs vies, et que la loy divine leur permettoit de prendre les armes pour la conservation de la religion et de leurs vies⁴ ». Le rapprochement avec le clergé ligueur dont le crédit baissait partout en 1592, a pu paraître d'autant

¹ H. L. de M. A., p. 602-610.

² Ed. orig., 1^{re} 170 v°. — Ed. de Ruble, t. II, p. 443.

³ Ed. orig., 1^{re} 129 r°. — Ed. de Ruble, t. II, p. 213-215.

⁴ Ed. de Ruble, t. II, p. 45-46.

plus inopportun à Florimond de Ramond, qu'à cette date le maréchal de Matignon sévissait à Bordeaux contre les prédicateurs hostiles à la politique tolérante de Henri IV et que le Parlement s'associait à ses mesures ¹.

Les suppressions faites par l'éditeur ont d'autres causes. En bon parlementaire, il barra soigneusement les passages où Montluc s'était exprimé en termes fort libres à l'égard des gens de robe, en particulier de certains magistrats bordelais ou agenais : la violente sortie, à la fin du livre VI, contre le Parlement de Bordeaux, dont « les nouveaulx venus et quelques autres... pendent plus du costé des huguenotz que des catholiques », et contre « ce bon » avocat général Du Sault, « qui pense estre premier president de Paris après la mort de monsieur de Thou, pourvu qu'il se monstre mon ennemy en toutes choses » ; deux passages injurieux contre Herman de Sévin, juge-mage et président du présidial d'Agen, allié des Malvyn, famille parlementaire bordelaise avec qui Florimond de Ramond entretenait d'amicales relations ; une affirmation concernant les opinions religieuses d'un membre illustre du Parlement de Bordeaux, Arnaud de Ferron,

1. Matignon écrivait, le 4 janvier 1592, à Henri IV : « Il y eust quatre predicateurs, le jour de Noël dernier, qui preschèrent tous à mesme heure et en divers lieux de ceste ville fort seditionneusement pour esmeouvoir le peuple à sedition et le divorcir de l'obeissance qu'il vous doit. Je les ay faict saisir et espère que ce Jourd'huy la cour de parlement prononcera leur arrest et qu'ils seront pour le moins bannis de la ville. Ils avoient prins le subject de leur sermon sur les merveilles que un il enloga de Xainctes, qui reside en ceste ville, leur avoit baillé, desquels j'envoie la coppie à V. M. Je me suis aussi saisi de l'ay et le retiens prisonnier dans ce chasteau, où je lui fais faire son procez. » (*Archives historiques de la Gironde*, t. X, p. 572). Et le procureur général Desaugues, le 5 mars : « Ces festes de Noël dernier, nous ne feusmes sans peine pour les prescheurs, qui s'en vouloient mesler, mais il y fut pourveu très prudemment, et l'ung desdicts prescheurs, treuvé sansy d'ung escrit sur ce subject, fut bany, et ledict escrit bruslé en sa presenco. » (*Ibid.* p. 581.) Cf. F. Gebelin, *Le gouvernement du maréchal de Matignon en Guyenne pendant les premières années du règne de Henri IV (1589-1594)*, dans *la Rev. hist. de Bordeaux*, 1910, p. 330-331.

que Monluc avait représenté comme huguenot, tandis que, d'après son éditeur, sa femme et sa fille seulement étaient de la religion. Parlant d'un receveur des tailles à Brouage, nommé Guillet, qui fut pendu en juin 1570 par ordre de Jeanne d'Albret, Monluc avait dit qu'il était huguenot. Ce détail a disparu dans l'édition; peut-être faut-il en attribuer la suppression à Florimond de Ramond, qui a pu connaître ce Guillet.

En comparant le texte des manuscrits avec celui des éditions, de Ruble mit en lumière un fait capital, simplement entrevu avant lui par Petitot. C'est que les deux copies de la Bibliothèque Nationale représentent une rédaction antérieure à celle de l'édition originale. Il établit que l'ouvrage, dans sa forme primitive, avait été dicté avant le massacre de la Saint-Barthélemy. Il est possible de préciser davantage. Jeanne d'Albret vivait encore lorsque Monluc racontait qu'il la laissa, en septembre 1568, gagner La Rochelle sans encombre¹. Ce passage fut donc dicté avant le 9 juin 1572. Un document original nous apprend, d'autre part, que Frédéric de Foix Candale, cité comme vivant dans le récit de la bataille de Vergt, mourut avant le 19 juin 1571². La dictée est donc antérieure à cette date. Si l'on admet que l'idée de raconter sa vie vint à Monluc après avoir dicté sa grande lettre justificative au roi Charles IX, du 10 novembre 1570, que, par suite, l'œuvre, sous sa première forme, ne fut commencée qu'après cette date, il est permis

1. « Toutes ces choses considérées et la parentelle prochaine qu'elle a avec le roy... » (Éd. orig., f° 205 r° — Éd. de Ruble, I, III, p. 173). Florimond de Ramond a laissé subsister le présent, qui était dans sa copie.

2. Il mourut à Tarçon et fut porté ce jour-là, à Cadillac (Arch. dép. de la Gironde, B suppl., 610, 66 r°, cit. par Ch. Braquehaye, *Les Artistes du duc d'Épernon* Bordeaux, 1888, t. I, pise. Justif., p. 1).

de conclure que la rédaction primitive fut achevée dans l'espace de sept mois environ¹.

De Ruble indiqua aussi, d'une façon générale, en quoi cette rédaction différait de l'édition originale : « Quelques autres lacunes, dit-il, nous marquent les passages ajoutés par Monluc à ses mémoires pendant les dernières années de sa vie. Ces passages, que nous retrouvons dans l'édition originale, contiennent des appréciations historiques et surtout des conseils aux capitaines. Monluc, nouvellement promu à la dignité de maréchal de France, de plus en plus pénétré de son mérite, consignait à chaque page les enseignements qu'il voulait tirer de ses exploits². » La remarque est juste, mais elle est insuffisante. Elle ne donne pas une idée complète de la transformation subie par le texte primitif.

Ce texte s'est considérablement enrichi. De Ruble a noté que le *Préambule à Monseigneur* et les quatre remontrances au Roi, à Monseigneur, aux gouverneurs des places et aux capitaines de gens de pied, qui manquent dans la première rédaction, et qui constituent dans le volume 3011 du fonds français des pièces séparées, transcrites de la même main que la seconde copie, ont été insérés, le premier en partie, les remontrances en totalité, dans l'édition originale. La remontrance aux capitaines de gens de pied a été, en effet, insérée entre le début du livre, où l'auteur expose quelle en fut l'occasion, et le commencement du récit. La remontrance aux gouverneurs des places a été intercalée à la fin du récit du siège de Sienne. Les remontrances au Roi et à Monseigneur se retrouvent entre la fin du récit du siège de Rabastens, qui terminait la première rédaction, et le supplément dicté par Monluc en

1. Cf. B. de M. h., p. 51-40.

2. Introduction, p. XVIII.

15,6 Quant au *Préambul à Monseigneur*, deux passages, l'un sur les dilapidations dont Montuc avait été accusé, l'autre sur ceux qui se plaignent d'avoir été mal récompensés de leurs services, se retrouvent, le premier entre la fin du récit primitif et la remontrance au Roi, le second dans les considérations qui suivent la remontrance à Monseigneur. De Ruble a cru que Florimond de Raemonst avait supprimé le *Préambul* en tête du livre, parce qu'il en avait jugé la publication inopportune « trois ans à peine après la mort de Henri III, sous le règne d'un prince de la maison de Navarre, propre neveu de Condé et héritier de sa cause, quand les passions soulevées par la Ligue étaient arrivées au plus haut degré d'exaltation ¹. » En fait, l'éditeur des *Commentaires* n'a pas publié ce morceau parce qu'il ne l'a pas connu ; dans la copie dont il s'est servi, il était fondu dans l'ouvrage. Montuc n'avait pas jugé utile de conserver en sa première forme la dédicace de son livre au duc d'Anjou — elle était naturelle en 1571, quand l'auteur offrait au frère du roi, chargé de juger sa gestion en Guienne le discours de sa vie comme sa meilleure justification ; elle n'avait plus d'objet depuis que les lettres d'abolition du 8 avril 1572 l'avaient pleinement absous. Mais il ne se résigna pas à sacrifier complètement cette pièce de circonstance : il en conserva deux passages qu'il utilisa dans sa nouvelle rédaction. Il y transporta aussi, — de Ruble l'a noté au t. V de son édition — un trait prouvant l'estime particulière qu'avait pour lui la reine-mère, et qu'il a tiré du *Discours au roy sur le faict de la paix*, dicté en 1573². Il

1. Introduction, p. xiv.

2. Cf. éd. de Ruble, t. V, p. 307, n. 1. La référence donnée par de Ruble est inexacte, il faut lire, cf. t. II, p. 331-332 et ajouter : cf. aussi t. III, p. 79, où Montuc a, une seconde fois, reproduit l'anecdote.

y inséra enfin, entre le récit du siège de Rabastens et la conclusion primitive du livre, sa grande lettre justificative à Charles IX, du 10 novembre 1570, imprimée à Lyon la même année ¹.

Ces additions, signalées, sauf la dernière, par de Ruble, sont les plus considérables, ce ne sont pas les plus significatives. J'ai étudié ailleurs, et je me borne à le rappeler ici, comment Monluc a, pendant les cinq dernières années de sa vie, enrichi sa première rédaction en multipliant les réflexions personnelles, les préceptes techniques, les maximes morales, en amplifiant les considérations qui servent de commentaires à son récit, en développant certains discours, en en remaniant d'autres, en en ajoutant de nouveaux en comblant certaines lacunes et en complétant le texte des parties de sa narration antérieures aux guerres civiles à l'aide d'emprunts faits à des historiens et à des auteurs de mémoires : Martin du Bellay, Paul Jove, Guillaume Paradin et François de Rabutin ².

Ce n'est pas tout. Le texte de l'édition originale et celui des manuscrits présente, presque à chaque ligne, des variantes de style. De Ruble l'a constaté. Le style de la première rédaction est loin d'avoir l'allure et la tenue du texte définitif : il est beaucoup plus naïf et plus rude, tantôt haché et saccadé, tantôt traînant et filandreux. La phrase est incorrecte, enchevêtrée, obscure, les pronoms personnels sont volontiers supprimés devant les verbes, les articles devant les substantifs; les ellipses sont fréquentes. Ce premier jet, fruste et hâtif, tel qu'il sortit de la fiévreuse dictée primitive, a été soigneusement révisé, corrigé, redressé. Les mots nécessaires pour éclairer la

1. *LL. B. de M. h.*, p. 31-32.

2. *Cf. B. de M. h.*, p. 73-87.

pensée ont été ajoutés, les liaisons familières à l'improvisation (*et or*) souvent supprimées, les longues phrases coupées, les négligences effacées. Ce qui n'était qu'une improvisation incertaine est devenu une rédaction littéraire. Pour donner à l'œuvre plus de vie, le style direct a été substitué au style indirect, les dialogues en ont été plus nettement détachés. Pour lui donner plus de couleur, des mots gascons ont été parfois substitués aux mots français, d'abord dictés par l'auteur, des phrases entières en gascon, en italien, en espagnol, en anglais, en allemand ont été ajoutées ou ont remplacé les phrases primitives, tout bonnement françaises.

De Ruble paraît attribuer toutes ces retouches à Florimond de Ramond. Il est possible que l'éditeur des *Commentaires*, humaniste délicat, en ait fait certaines. Mais il paraît difficile d'admettre qu'il soit l'auteur du minutieux travail dont le texte de Montluc a été l'objet. Il en faut, semble-t-il, faire honneur à Montluc lui-même et à son ambition littéraire. Les remaniements qu'il a fait subir à la matière de son œuvre, procèdent tous de cette ambition : pourquoi ne pas admettre qu'elle s'étendit à la forme, qu'il voulut que le « discours de sa vie », puisqu'il était destiné à la postérité, ne fût pas dénué de cette beauté qui seule assure aux livres la renommée? Montluc était sans doute à peu près inculte; mais il le regrettait, et son aveu sur ce point est significatif. Il était, du reste, incapable de faire lui-même ce patient travail de révision; nous ignorons qui il en chargea. Mais je crois qu'il fut fait avec son assentiment et sous ses yeux. Ce travail fut commencé plus tôt que ne paraît le croire de Ruble : la comparaison des deux copies manuscrites révèle, en effet, dans celle qu'il est incomplète, des corrections de style

qui prouvent qu'elle est postérieure à la première et que, même avant qu'il songeât à enrichir la matière de son œuvre, Monluc permettait que la forme en fût amendée. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire, avec de Ruble, que les deux copies représentent le même texte, « sans variantes essentielles », et de conclure à leur « identité ». En fait, la première porte des marques d'ancienneté plus grande ; elle donne une idée plus fidèle de ce que dut être le manuscrit original perdu ; elle mérite, pour cette raison, d'être étudiée de près.

La méthode suivie dans cette nouvelle édition est, par suite, assez différente de celle qu'avait adoptée de Ruble. Il prit pour base le texte des éditions ; mais il ne donna pas celui de l'édition originale ; il se servit de la réimpression de Buchon, qui reproduit cette édition, avec les corrections, typographiques ou autres, mais aussi avec les fautes qu'y ont ajoutées les nombreuses réimpressions intermédiaires. Des deux copies manuscrites, il n'utilisa que la seconde pour la partie du texte qu'elle nous a conservée, de la première il signala quelques variantes de sens, mais négligea les nombreuses variantes d'expression. Partout où le texte des éditions différait de celui des manuscrits, il substitua celui-ci à celui-là¹. Dans bon nombre de cas, l'édition donne un texte plus court, où l'improvisation verbale, allégée de redites, a reçu une forme littéraire. Préoccupé avant tout d'être complet, de Ruble crut qu'il était en présence d'une lacune du texte de l'édition et il juxtaposa la première rédaction à la seconde. Enfin, il substitua partout l'orthographe du

1. J'ai relevé dans ce travail des omissions, excusables, d'ai leurs, dans une collation d'aussi longue haleine. J'y ai relevé aussi des inexactitudes : quand la soudure entre le texte des manuscrits et celui de l'édition n'a pas été rigoureusement possible, l'éditeur a supprimé des mots de l'un ou de l'autre.

second manuscrit à celle de l'édition, c'est à dire que, dans les nombreux passages qui manquent à la première rédaction, il remplaça les formes du texte imprimé par la graphie, assez inutilement compliquée, du copiste¹. En résumé, l'édition de Ruble a le tort de ne donner, pour la première moitié des *Commentaires*, que les variantes de la seconde copie, et d'être un amalgame perpétuel, impossible à contrôler, du texte de la vulgate et de celui des manuscrits; on ne peut dire qu'elle permette de se faire une idée exacte des différents états de l'œuvre de Monluc.

À cette méthode un peu arbitraire, il faut en convenir, j'ai tenté, dans la présente édition, d'en substituer une plus rigoureuse. J'ai pris pour base le texte de l'édition originale; je l'ai reproduit scrupuleusement, sous les réserves suivantes: à la ponctuation fantaisiste de Florimond de Ramond ou des « compagnons » de Millanges, j'ai substitué une ponctuation rationnelle; j'ai corrigé les fautes d'impression évidentes, les bévues de lecture commises par le premier éditeur; j'ai réintégré dans le texte les mots ou les membres de phrase nécessaires pour le sens et qu'il a omis, soit par négligence soit par suite des dégradations de la copie qu'il suivait; j'y ai rétabli les passages qu'il avait supprimés de son autorité, pour les motifs indiqués plus haut, et comblé les lacunes évidentes de sa copie, celles qu'il a signalées lui-même comme celles qu'il n'a pas soupçonnées. Pour les noms de personnes et de lieux, très souvent défigurés par lui, de son propre aveu, je les ai restitués en empruntant la meilleure leçon des manuscrits. Le lecteur est averti de toutes

1. L'orthographe de la première copie est beaucoup plus simple. De Ruble a cru que cette copie était l'œuvre d'un scribe gascon; c'est possible, mais il condamnait à ajouter que la seconde copie retrouvait aussi des formes gascounes, et qui ne se retrouvent pas dans la première.

ces corrections, même des moindres, il pourra donc se rendre un compte exact de l'état du texte tel que Florimond de Rœmond l'a imprimé ¹.

Les passages ou les mots qui manquent dans les manuscrits ont été imprimés en italiques. Cet artifice typographique permet de voir du premier coup d'œil les enrichissements qu'a reçus et les modifications qu'a subies la rédaction primitive : emprunts à des livres, considérations morales ou techniques, amplifications oratoires.

Un appareil critique donne les variantes des deux manuscrits. Je n'ai pas jugé nécessaire de reproduire toutes les différences d'orthographe qu'ils présentent avec l'édition ou entre eux ; j'ai signalé simplement celles qui offraient quelque intérêt. Pour les noms de personnes et de lieux, j'ai cru devoir pourtant reproduire toutes les formes ; cela facilite parfois les identifications. Le texte des variantes communes aux deux manuscrits est donné d'après le premier, qui représente l'état le plus ancien connu de la rédaction. Les variantes du second manuscrit sont insérées dans ce texte, entre parenthèses ou entre crochets, suivant les cas. Combiné avec l'italique du texte

1. Ce retour au texte de l'édition originale était nécessaire. Ce texte est, en effet, parfois plus pur que celui des réimpressions postérieures et même que celui du second manuscrit, trop exclusivement suivi par de Ruble. En voici un exemple significatif. Dans le récit du siège de Sionne (livre III), Monac parle, à propos des menées ténébreuses du borgne Pietro pour semer la division parmi les habitants, d'un des « ordres » de la cité, les *Neuf* (en italien *Noce*). Sur quatre passages, l'édition donne les 4 fois *Noce* : la quatrième fois, Florimond de Rœmond a tenté une correction malheureuse, qu'il attribue à un contre-sens. La leçon *Noce*, qui est excellente, est confondue par lui par le premier manuscrit. Quant au second, il donne une fois *nobes*, deux fois *nobles* et une fois le texte du premier (*la part noble*), ainsi écrit : *la part nob*, ce qui tendrait à prouver que le copiste n'a pas compris. De Ruble, copiant Buchon, qui avait lui-même emprunté cette correction fâcheuse à ses ignorants prédécesseurs, a imprimé partout *nobles*, qui est un non sens, car Monac distingue très bien l'ordre des *Neuf* (*la part noble*) de l'ordre des *Sept hommes*.

L'appareil critique permet de se représenter exactement les deux formes de la première rédaction, telle que la donnent les deux copies de la Bibliothèque Nationale.

L'annotation mise par de Ruble au bas des pages de son édition a rendu des services. Elle a signalé de nombreux documents inédits qui permettent d'éclairer ou de contrôler le texte. Malheureusement elle est souvent fautive; de plus, et surtout, personne ne trouvera aujourd'hui que l'éditeur ait développé outre mesure, comme il semblait le redouter, cette partie de son travail. En fait, lorsqu'il l'entreprit, il débutait dans ses recherches et, pour annoter les *Commentaires*, il était beaucoup moins bien armé qu'il le fut plus tard. Il est relativement facile de faire aujourd'hui plus et mieux. A supposer que de Ruble eût utilisé tout ce qui était connu au moment où il travaillait à son édition ¹, le nombre de travaux parus depuis plus de quarante ans sur le xvi^e siècle permettrait de renouveler son annotation ².

J'ai tenté de le faire dans cette édition. Les notes comprennent : des remarques critiques suggérées par la comparaison des différents textes, l'indication des emprunts faits par Montuc aux historiens et aux auteurs de mémoires antérieurs; l'indication des dates, établies d'après les documents, et le redressement des interventions chronologiques; l'identification des noms de lieux, souvent défectueuse chez de Ruble, surtout pour la partie

1. L'annotation des quatre premiers livres est particulièrement insuffisante. Je ne citerai qu'un exemple : en dehors des documents français, de Ruble n'a utilisé pour contrôler le récit du siège de Sienne, que Peco., historien du xvi^e siècle, qui parle d'après Montuc, et il a ignoré le *Diario* de Sozzini, chronique contemporaine, dont Sainte Beuve avait pourtant signalé l'importance (*Causeries du Lundi*, 3^e éd., t. XI, p. 96, n. 1) pour l'étude critique des *Commentaires*.

2. Voir la Bibliographie en tête de *Blaise de Montuc historien*.

italienne, l'identification des noms de personnes, dans la mesure où elle est possible aujourd'hui¹; les éclaircissements nécessaires à l'explication des allusions, enfin un commentaire critique, fondé sur une confrontation perpétuelle du texte avec les documents originaux² et les travaux parus à ce jour.

Cette annotation a été, pour la plus grande partie, extraite des matériaux que j'ai réunis pour écrire mon étude sur Monluc historien. Je me suis souvent borné à renvoyer à cette étude : il était impossible et, du reste, inutile de reproduire ici telle discussion qu'il sera facile de retrouver dans mon livre. Depuis qu'il a paru, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir utiliser quelques nouveaux travaux. Je citerai surtout, pour ce premier volume, les tomes I et II des *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, publiés pour la Société de l'Histoire de France par MM. V.-L. Bourrilly et F. Vindry³. Le *Dictionnaire de l'Etat-major français au xvi^e siècle*⁴ et les fascicules parus des *Parlementaires français*, dus au patient labeur du second⁵, m'ont été particulièrement précieux pour les identifications de personnes. MM. Bourrilly et Vindry ont bien voulu, de plus, me faire bénéficier l'un et l'autre de renseignements et de remarques qui m'ont permis de rectifier quelques erreurs de mon livre. Le même service

1. Ce travail, délicat entre tous, m'a permis de compléter et de rectifier de Ruble. Je me suis efforcé d'être plus exact et plus précis; mais je n'ai pu, malgré toute ma bonne volonté, être complet. Parmi les très nombreux capitaines cités par Monluc, il en est d'obscurs, sur lesquels, faute de documents, je n'ai pu rien dire. Je souhaite que les recherches des érudits locaux permettent un jour de combler définitivement cette lacune.

2. Pour l'énumération de ces sources manuscrites, voir l'avant-propos de *Blaise de Monluc historien*, p. xii-xvii.

3. Paris, Renouard, in 8°, t. I (1908), t. II (1910).

4. Paris, Carnet de l'historiographie, 1901, 2 vol. in-4° et in-8°.

5. F. Vindry, *Les Parlementaires français au xvi^e siècle*. Paris, Grappon, 1909 (t. I, 1^{er} fasc.), 1910 (t. I, 2^e fasc., t. II, 1^{er} fasc.).

m'a été rendu, avec une bonne grâce parfaite, par M. J. de Jaurgain, qui m'a communiqué un certain nombre de notices sur des capitaines gascons, basques et béarnais cités dans les *Commentaires*. M. l'abbé V. Foix m'a permis de mettre à contribution sa connaissance approfondie des familles gasconnes. Mon frère, M. Henri Courteault, archiviste aux Archives Nationales, m'a aidé dans le travail délicat de la correction des épreuves, l'annotation lui doit aussi beaucoup. A tous ces collaborateurs je suis heureux de dire ici ma sincère reconnaissance. Je l'exprime également à M. Pfister, le rapporteur de ma thèse, à M. Ch. Kohler, conservateur à la bibliothèque Sainte Geneviève, à M. le professeur N. Barone, chef de section à l'Archivio d'État de Naples, à M. Galante, un très obligeant érudit napolitain, à M. le professeur A. Segre, mon éminent collègue de l'Université de Turin. Je remercie enfin M. A. Morel-Fatio de l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à mes recherches, et M. le comte Delaborde, mon commissaire responsable, dont les conseils et la science m'ont été très profitables au cours de l'impression.

P. C.

EXPLICATION DES SIGNES

TEXTE.

Le caractère romain a été employé pour toutes les parties du texte communes, quant au fond, à l'édition originale et aux manuscrits, exception faite pour le *Préambul à Monseigneur*, qui manque dans l'édition.

Le caractère *italique* indique tout ce qui ne se trouve pas dans les manuscrits.

Les mots ou les lettres omis par la négligence du premier éditeur ont été restitués entre crochets.

APPAREIL CRITIQUE.

La lettre *A* désigne la copie intégrale de la première rédaction, contenue dans le vol. 501, du fonds français de la Bibliothèque Nationale (f^o 1 r^o-403 r^o).

La lettre *B* désigne la copie incomplète, interrompue après ces mots : *Et ainsi nous eumes liberté le sortir ung peu à la garde jusques à l'Altesse, ung chastellu asses*, contenue dans le même volume (f^o 452 r^o-741 v^o, plus les *Remonstrances au Roy* (f^o 426 r^o-433 r^o), la *Remonstrance à Monseigneur* (f^o 434 r^o-437 v^o), les *Remonstrances du seigneur de Montuc aux gouverneurs des places* (f^o 439 r^o-441 v^o), la *Remonstrance du seigneur de Montuc aux capitaines de gens de pied* (f^o 443 r^o-448 r^o), à part dans la première rédaction, insérées en divers endroits de la seconde.

Le texte des variantes communes aux deux copies est donné d'après *A*.

Les mots entre parenthèses indiquent les variantes de *B* par rapport à *A*.

Les mots entre crochets indiquent les additions de *B* à *A*.

NOTES.

[R.] indique les notes empruntées textuellement à l'édition de Ruble.

A LA NOBLESSE DE GASCOGNE¹

Messieurs, comme il se voit de cerienes contrees qui produisent aucuns fruicts en abondance, lesquels viennent rarement ailleurs, il semble aussi que vostre Gascongne porte ordinairement un nombre u finy de grands et valeureux capitaines comme un fruct qui lui est propre et naturel, et que les autres provinces, en comparaison d'elle, en demeurent comme steriles. C'est celle là qui a faict naistre avec tant de reputation ces redoutables et illustres princes de la maison de Foix, d'Allet, d'Armagnac, de Cominge, de Candale et capitaine de Buch. C'est elle qui a estevé Potton² et la Hire³, deux fameux et bien-heureuses colonnes et singuliers ornement des armes de la France. C'est elle qui, en nos jours, a faict cognoistre à toutes les nations estrangieres le nom des seigneurs de Termes, de Belegarde, de la Valette, d'Ossun, de Gondrin, Terride, Romegas, Cossans, Lohas, Thiffaret, Sarlabous⁴ et autres gentushonnables et vray terrouer de la Gascongne, sans mettre en conte ceux qui vivent aujourd'huy, lesquels, arriuant aux trophées et beaux gestes de leurs predecesseurs, s'esvertuent, comme ils survioient à leur belle memoire d'en rapporter aussi une gloire pareille. C'est vostre Gascongne, messieurs, qui est un magazin de soldats, la pepiniere des armées la fleur et le choix de la plus belliqueuse noblesse de la terre et

¹ Epître dédicatoire, mise par Florimond de Raymond en tête de l'édition originale.

² Poton de Xantrailes, maréchal de France, né vers 1415, mort le 7 octobre 1461, l'un des plus fameux capitaines du xv^e siècle. — Le château de Xantrailes est dans la commune de Xantrailes, canton de Lavardac, arr. de Nérac, Lot-et-Garonne. (Voir Ph. Laizel, *Étude sur le caducée de Xantrailes* Agen 1874.)

³ Etienne de Vignolles, dit La Hire, l'insépara de compagnie de Xantrailes, né vers 1390 au château de Vignolles, en Gascogne dans la seigneurie de Tartas, mort le 11 janvier 1443.

⁴ Tous ces noms de capitaines gascons se retrouveront dans les *Commentaires*.

l'assain de tant de braves guerriers, qui pouvoient contester l'honneur de la vaillance avec les plus fameux capitaines Grecs et Romains qui seurent oncques.

Mais entre tous ceux qui, extraits de vostre noblesse, ont jamais porté espée, nul n'avance la prouesse, l'expérience et la résolution de cest invincible chevalier, Blaise de Monlux, mareschal de France. Ceste prerogative d'honneur ne luy peut estre disputée, non plus que celle que le ciel luy croit d'avoir eue d'une prompte et merveilleuse vivacité d'entendement, d'une souple et néanmoins très saine prudence, qu'il découvroit sur le champ ou manement des affaires, d'une mémoire admirable et si riche qu'il ne s'en voit presque point de semblable, d'une parole aisée, forte et courageuse, et pleine d'excellens d'honneur parmy l'ardeur des combats, et aux affaires d'Estat d'un langage rosis, rehaussé de pointes, de raisons et d'arguments, le tout accompagné d'un jugement si clair et si vif qu'ores qu'il fut destitué de la faveur des lettres, si est-ce que la lumière de son esprit offusqua la clarté de ceux qui avoient joint à une longue expérience une parfaite et recherchée connoissance d'elles.

La plus part de vous, qui l'avez connu et qui avez combattu soubs son enseigne, n'en desirés point de tesmoignage, mais la jeunesse qui n'a point veu ce grand homme, outre ce qu'elle en peut avoir appris, l'entend au vray par ces siens Commentaires, qu'il vous a eul de son vivant vouez et qu'il dicta estant malade et au passage de ceste grande arroy reboute qui luy fressa le visage au siège de Rabastens où, pour sa dernière main, il servit son Roy de pionnier, de sclaif, de capitaine et de general tout ensemble, ne pouvant ceste anie genereuse entre le lict et le cercueil encor trouver repos. C'estoit, disoit il, son ennemy capital : aussi, tirant à la mort, il commanda qu'on mit sur son tombeau ces vers :

*Cy dessous reposent les os
De Monlux qui n'est al ouy repos*

Il estoit raisonnable, puisqu'il s'assieut de l'effort de vos courages, il avoit si humblement parachevé tant de glorieux feits d'armes, que l'adresse vous en feut faite et que vous eussiez le fruit et le plaisir de les ramener ou dans ses escrits et y voir écrit du crayon d'honneur le nom et de vos ayeulx et de vos peres. Et si je ne me

trump, il ne se trouve point histoire plus diverse, plus agreable et plus riche d'enseignements, pour la conduite et direction de la paix et de la guerre, que celle cy. On y remarquera, comme je croy, la difference qu'il y a d'une qui est composée par un homme oyseux, nourry mollement et delicatement, dans la poussiere des livres et des estudes, à celle qui est escribede par un vray capitene et soldat, esleve dans la poussiere des armées et des batailles.

Je ne scay quelles histoires anciennes apportarent ce profit à aucuns, qui, et feroient surprenement la lecture, de les rendre en peu de temps tres-sages et tres-avisés conducteurs d'armées. S'il est ainsi, celle-cy sur toutes autres pourra aisément obtenir cest avantage et vous instruire très-generousement, de tous les bons et mauvais evenemens qui suivent l'heur et le mal-heur, la valeur ou lacheté, prudence ou inconsideration de celui qui est chef ou general d'une guerre ou qui est prince et maitre d'un grand estat. Vous avez icy de quoy contenter vostre esprit, assaier vostre valeur, aguerrir vostre prudence et former le vray honneur d'une escole militaire. Les Romains de cest autre Cesar vous en apprendront la maistrise ; ils vous y serviront de modele, de miroir et d'exemple. Ils n'ont point de polisseure qui soit fardée, d'artifice qui soit exquis, d'ornement qui soit estranger, de beauté qui soit empruntée ; c'est la simple verité qui vous y est naturellement representee.

Ce sont icy les conceptions d'un fort, sain et pur estomac, qui ressentent leur origine et leur fermeté : conceptions hardies et rigoureuses, retenant encorres l'huile, la vigueur et la fierté de l'auteur. C'est luy le premier qui, estant parvenu au faict de tous les degrez et dignités de la guerre, a grandement exalté vostre patrie et par ses armes et par ses escrits, qui feront que le nom des Montluc y va glorieux dans la memoire longue et bienheureuse de la posterité, témoignait sans encre aux siecles à venir que vostre capitene et historien n'a scu moins sagement entreprendre, hardiment executer, qu'avec habileté et jugement escrire.

PREAMBUL A MONSEIGNEUR

PAR LE SEIGNEUR DE MONLUC¹

Monseigneur, encores que Sa Majesté soit le principal chef des armes et de toutes choses qui dependent de sa couronne vous estes son lieutenant general, qui commandés soubz luy à tout ce qui est souz la couronne et pour ce que l' n'est pas raisonnable que le Roy marche, à toutes occasions qui se presenteront, en camp et que c'est vous, j'ay voulu vous adresser ce petit escript de ma vie, estant bien certain que je n'y ay mais chose qui ne puisse porter profit à ceux qui exercent les armes et à ceux qui les excerceront après nous, vous suppliant très humblement, Monseigneur, le vouloir accepter vennant d'ung vostre très humble et très obéissant serviteur que je vous suis.

Et pour ce que vous me pourrés demander qui m'a esmeu d'escrire ma vie, ou soit que je m'aye voulu vanter dens mon livre, ou bien qu'après l'avoir veu me fere fire au Roy quelque recompence des services que j'ay faictz, je proteste devant Dieu et l'en appelle en tesmoin si c'est

1. Ms. n. fr. 417 r^o-424 v^o. — Ce « preambule » a été publié pour la première fois par de Ruble. Dedicé au duc d'Anjou, le futur Henri III, il accompagna l'envoi que Montluc fit de sa première rédaction à ce prince, pour lui servir de plat-broyer, lorsque les lettres patentes de Charles IX, du 7 juin 1571, et rendues devant le Parlement de Toulouse des procès intentés au vieux capitaine, à la suite de l'enquête en Gaucenne des commissaires royaux, ou les évoquèrent devant cette juridiction extraordinaire. Ce manuscrit fut dicté avant le 8 avril 1571, date des lettres d'abolition accordées à Montluc par le roi. On y trouve cité (p. 13) comme vivant encore l'archevêque de Caëry. (Cf. *Blaise de Montluc historien*, p. 33-34.)

ny l'ung ny l'autre, mais c'est pour la deffence de mon honneur et reputation, lequel honneur et reputation j'ay acquize dans la France et aux païs estrangers, dont mon nom est cognu et remarque pour ung fidelle, loyal subject et serviteur de mon Roy par toute la chrestienté. Et comme je l'ay fait cognoistre par les armes, Monsieur de Vallence, mon frère (auquel je ne veux desrober son honneur), l'a fait cognoistre par sa varquabor par toute l'Orope et jusques en Turquie¹, en la mesmes loyauté que j'ay fait de ma part à l'endroit du service du Roy, nostre seigneur et maistre. Et pour ce qu'il a eue un bruiet à la court, lequel je m'asseure qu'il s'est estandu jusques à Rome et en Espagne et par tout où Sa Majesté a ambassadeurs, ne m'ayant mis sus autre choze sinon que j'ay eu intelligence avec les ennemis de mon Roy, pillés ses finances, mettre impositions sur son peuple pour m'enrichir, aultres, que je n'avois point voulu combattre, et tout ce qui oste entièrement la bonne fame et renommée d'ung homme de bien², et puisque ce bruiet a couru par tout, je n'ay peu fere de moingz que de rendre compte de ma vie et de toutes choses qui sont passées par mes mains, et par le menu et à la verité, afin d'ouster la mauvaize opinion que dans le royaume et hors icelluy l'on pourroiet avoir prins de moy.

Et pour ce que toutes ces choses que l'on a inventé contre de moy (s'il estoit véritable) procèdent de faulte de la loyauté que nous devons porter au service de nostre Roy et que la trahison est unye en la desloyauté, lesquels ne se peuvent desseparer et n'y peult avoir d'un qu'il n'y aye de l'autre, je commenceray à dire ce que me semble d'où procède premierement la trahison. Si

1. Allusion à la mission secrète de Jean de Montic auprès de Barberousse, en août 1530, et à son voyage à Constantinople en septembre-novembre 1533 pour négocier une trêve entre le sultan et l'empereur (E. P.oot *Les Français d'orient au XVI^e siècle*, Paris, 1908, t. I, p. 252, 259-260.)

2. Allusion à la lettre de Damville au roi du 22 février 1570 (Bibl. de l'Institut, coll. Godefroy, portef. 257, f. 36). Montic était bien informé : une copie de cette lettre se trouve dans les *State papers, 1569-1571*, t. 70.

L'homme est loyal à son maistre, jamais il n'entrera au chemin de la trahison, car ceste loyauté amène une si grande sagesse en l'homme que luy mettra tousjours devant les yeux que, s'il entre en desloyauté, i. entre incontinent en la trahison ; et tout à coup son honneur, sa reputation (encores qu'il en eust acquize autant que Cezar mesmes en a acquis), le tout yra en perdition, et en lieu qu'il se doibt enterrer avecques ce grand honneur aquis en grandz peynes et travaux, il s'enterrera avecques infamie immortelle non seulement s'enterrera il diffamé, mais il diffamera et deshonnorera toute sa posterité. Doncques que faut-il sçavoir pour ne tomber en ce malheur ? Il faut que nous fusions requeste à Dieu qu'il nous conserve la loyauté, afin de n'entrer en trahison, puis que l'un ne peult aller sans l'autre ; et alors nostre honneur demeurera claire et nette devant Dieu et les hommes.

Or peult estre qu'auleungz se lieront de couvrir ceste desloyauté avecques beaucoup d'excuzes d'une part, autres avecques faux tesmoingz qui n'auzeront dire le contraire. Tout cella n'y sert de rien, car il fault croire que jamais le feu ne se fait si profond que la fumée n'en sorte. Car pour ung qui croira les excuzes et aultre [qui] adjoustera foy aux tesmocignages, cent aultres croiront la verité ; et, depuis que l'honneur et reputation de l'homme est mise en dispute, tout cella ne vault rien ; car il fault que l'honneur et reputation de l'homme demeure devant tous hommes claire et nette ; ouy jusques aux femmes, afin que la contrariété ne mette en opinion à la fin que la chose soyt véritable. Car l'homme ne peult pas tousjours demeurer en ce monde sans qu'il ne luy advienne quelque peu d'infortune, et, advennent cella, alors tout le monde croira la verité.

Et pour retourner à mon fait particulier, je declare icy que je n'ay eu à ma vie participation ny intelligence avecques prince ny aultre estrangier, ny avecques per-

soult vivante, qui aye esté déclaré ennemy du Roy. Or, des grandz qui ont menné ces guerres, ne sont point encores tous morz, car il en y a en vie, que l'on leur y demande, et ne m'ayment pas tant qu'ilz ne disent la verité de ce qui en est. Je veux dire durant la guerre, car, durant la paix, j'ay suyvy la volonté et commandement du Roy. Car pour ce que Sa Majesté les a déclarés pour ses bons subjectz et serviteurs, je ne me suis point aucunement voulu formalizer à l'encontre de personne, sinon durant la guerre que j'ay esté lieutenant de Roy, et durant la paix je mettois le tout à la justice. Doncques on ne me peult point reprocher de faulte de loyauté. Et quant aux finances, les recepveurs et tresoriers sont en vie, les commissaires pour enquerir qui y aura touché¹. Et si je m'y trouve d'ung seul hard, si le Roy ne me fait trancher la teste il ne fault pas trouver estrange s'il est si mal servy, comme l'on diet et qu'il est, veu qu'il n'en faict aucun exemple, et fault doncques qu'il s'en praigne à soy mesmes et non à ceux là qui le font. Et quand aux impositions et levées de deniers sur le peuple pour m'enrichir, encores en doit lere le Roy plus grande punition; car il y a plus de pitié au peuple que non au Roy; car plus facilement Sa Majesté s'en fera bailler à son peuple que son peuple en trouver ny gagner au grand travail de leurs corps. Et par là je conceuz que le Roy doit fere plus grande punition de moy et de tous ceux qui le font que si l'on luy desrobbt l'argent en sa bourse propre. Or le president Tambonneau² a fait rendre compte à toute

1. Du Gast, maître des requêtes ordinaires de l'hôtel et Robert de Mondoulcet, conseiller au Parlement de Bretagne et au grand conseil, chargés, par lettres du 3 octobre 1570, d'enquerir en Guenne sur les excès de pouvoir commis durant les derniers troubles. (Arch. dép. de la Gironde, B 38, f° 310-318) — Cf. *B de M. h.*, p. 31.

2. Jean de Tambonneau, président en la chambre des comptes, envoyé en Guenne pour verifier l'emplette fait, pendant les derniers troubles, des deniers, vivres et meubles, par commission du 3 octobre 1570 (*Arch. hist. de la Gironde*, t. XXIX, p. 8). Il arriva à Bordeaux à la fin de janvier 1571, pour constater qu'il ne resta pas un denier à lever dans la province (*ibid.*, t. X, p. 563). — Cf. *B de M. h.*, p. 31-33.

manière de gens qui ont levé deniers et aura peu veoir s'il en est jamais venu ung denier en ma bourse.

On m'a chargé aussi que j'avois donné aucungz meubles de huguenaudz qui ne portoint point les armes et que j'ay contrevenu contre la protection que le Roy les avoit prins. Je n'y ay de rien contrevenu veu qu'eux ne respectoint personne aucune à les piller, voire jusques aux femmes. Et que pouvois je fere de moingz que de donner de leurs meubles aux gens d'armes et soldatz qui m'en demandoient puis qu'eux ne se vouloient contenir et laisser vivre en paix et seureté les catholiques qui ne bougeoient de leurs maisons ny ne pourtoient point les armes. Si je n'eusse faict cella, je revoltois toute la noblesse et tous les soldatz contre le Roy, puis que les ennemis avoient permission de piller et sacraiger les catholiques, et non les catholiques à eux. Et m'eust on chargé que je tennois le party des huguenaudz et non des catholiques : et, par là, on ne me pouvoit depeindre d'aultre manière que d'ung bon traistre à mon maistre et à tous les trois estatz. Que de trois qu'il y en a, qui sont l'esglise, la noblesse et le tiers estat, ilz n'en ont pardonné à pas ung, s'ilz l'ont peu prendre.

Or je confesse donc avoir donné leurs meubles aux gens d'armes et gens de guerre qui m'en ont demandé veu qu'il ne s'est jamais monstré procureur du Roy ny autre qui les aye voulu prendre pour en fere profit pour le Roy. Et si le parlement de Bordeaux et ses eschaucées dependentes d'icelluy fussent esté aussy curieux à les prendre pour le profit du Roy et pour s'en ayder en ses guerres comme ilz sont curieux ast'heure à ruyner et destruire ceux à qui j'en ay donné le Roy se fut ayde d'ung mill ou de franx qu'en trois mois tout cella fut esté recuilly. Mais jamais homme n'en a veu ung seul qui en aye faict le semblant, afin que les huguenaudz leur conservassent le leur.

Ung aultre choze m'a l'on mis sus, que j'en avois prins

moy mesmes. Il est vray et le confesse, de merchans qui apportoint marchandizes et vivres aux ennemis et aux terres qu'ilz tennoient. Je laisse juger à tout le Conseil du Roy si cella n'estoit prins de bonne guerre. Et si se trouve encores de cella qu'il en soit venu six mil franx en ma bource, j'en donray dix mil, et si le plus grand guaing que j'ay faict en toute ceste guerre n'est la rançon que j'ay eue de monsieur de la Roche Chalais ¹. Encores y a l'on voulu comprendre ma femme ², disant qu'elle mesmes avoict ransonné le monde. Je confesse que l'on luy a faict quelque present pour fere quelque charne; mais s'il se trouve que jamais il luy aye esté donné cinq cens escuz, j'en payeray deux mil. Or je loue Dieu que, puis que l'on ne me peult nuire par verités, on s'est ayde et s'ayde on par mensonges. Et avecques tout cella, le Roy, la Reynne et vous, Monseigneur, me trouverez homme de bien et net de loyaulté et de trahison. Que pleust à Dieu qu'il m'eust eusé ung bras et que tout le monde fut aussi net à l'endroit du service du Roy comme je suis, car ses affaires en fassent allés mieux qu'ilz ne sont!

Or, pour laisser ce propos, j'en prendray ung autre. C'est que nous sommes au jour d'huy si ingratz à l'endroit du Roy que l'on n'en veoid à grand peyne pas ung qui ne se plaigne et qu'il n'aze de reproches envers Sa Majesté. Et tous disons que nous luy avons faict de grandz services et qu'il ne nous a point faict de biens. Je veux respondre à cella. Que serions-nous (si n'estoict le Roy), granlz et polis, ny vus mesmes, Monseigneur? Non que je veulhe vous mettre au reng de ceux qui se plaignent de luy, mais seulement pour servir de comparaison. N'est ce pas le Roy qui vous a baillé les charges que vous avés, au moyen desquelles vous avés acquis une ren-

1. A lusion à l'expédition de La Roche-Chalais (février 1570), contée à la fin du livre VI des *Commentaires*. — Cf. *R. de M. H.*, p. 528-530.

2. Isabeau de Beauville, seconde femme du Maréchal. Sur son aptitude au gain, voir P. Courleault, *Deux lettres inédites d'Isabeau de Beauville...* Auch, 1888 (extr. de la *Revue de Gascogne*).

nommee et reputation qu'il n'y a prince en Oroype qui l'ayo meilleure que vous ? N'estes vous pas doneques vous mesmes obligé au Roy des moyens qu'il vous a baillés pour acquerir ceste grande reputation ? Et que diroiet-on de vous mesmes, s'il ne les vous eust baillés ? Car vous ne seriez bougé de la court ou de quelque lieu où vous eussies prins voz plaisirs et voluptés. Les ungz eussent dict que vous ne seriez jamais qu'unz vieieux, les autres diroinet que vous n'avies point de cœur et ne vauldriés jamais rien. O ! que la difference est bien grande ast'heure de ce que l'on dict de vous ! Que diroiet on d'unz monsieur de Montpensier¹ et de tant d'aultres princes qu'il y a encores en vie et de tant de princes, seigneurs, cappitaines et soldatz qui sont mortz ayant laissé sur la terre une reputation et honneur pour eux que leur renommée sera à jamais immortelle, que non seulement se sont ilz enterrés en grand honneur, mais encores en ont ilz honnoré tout ce qui est descendu d'eux et de ceux qui en descendent, tant que les escriptures dureront².

Et puis que j'ay parlé des grandz, encores veux je parler des petis. Que seroit ce d'unz mor de d'a fans de laboreurs qui sont mortz (et encores en y a en vie) aultre chose, si ce n'est comme leurs pères ont esté ? et néantmoingz ilz se sont enterrés ou ilz vivent en reputlat on d'estre filz de princes. Il nous fault doneques tous confesser que l'honneur et reputation que nous avons acquize, nous la tenons de Dieu premièrement et du Roy ; car, si ce n'estoiet les moyens qu'il nous a baillés, en lieu de la reputation en quoy nous sommes, nous serions estimes moingz que bestes, car toutes les bestes peuvent servir à quelque chose, et les hommes qui n'auroinet acquis aucune

1. Louis II de Bourbon, duc de Montpensier (1513-1581), fils de Louis I^{er} et de Louise de Bourbon comtesse de Montpensier, sœur du connétable. Voir la notice de Brantôme (éd. Lelanne, t. V, p. 126) et la *Vie de Louis de Bourbon premier duc de Montpensier*, depuis l'an 1536 jusqu'à l'an 1579, par Nicolas Colstarean (Rouen, Cal loué, 1642, in 4°).

reputation seroient venuz au monde inutiles de toutes choses. Or recognoissons doncques que sans le Roy nous ne serions rien

Je sçay bien que l'on me dira que pour les grandz services que l'on a faict l'on devroit avoir grandz recompences. Je vous respondray à cella que si vous avés faict services au Roy (grandz et petis), vous avés observé le commandement de Dieu, qu'ainsi le nous a commandé ; et quant aux recompences des biens il fault que cella procède de sa bonne volonté et non les avoir par reproches et importunités, et prier tous Dieu qu'il luy donne la cognaissance de ceux qui le servent bien et mal car il en y a peu de l'ung et de l'autre, affin affin (*sir*) que ses biens faictz ne soient point mal employés ; car il n'y a rien qui porte si grand escandalle aux bons que quand le Roy faict des biens à ceux qui le servent mal. Et autre chose n'en devons-nous fere ; car, si nous faisons autrement, nous monstrerons evidement que nous ne l'avons point servy sinon pour l'esperance de ses biens faictz, et non pour la bonne fame et renommée que par son moyen nous aurons acquis.

O que l'honneur de telles gens demoure en bien petit lieu, puis qu'ilz estiment plus les biens que leur renommée et reputation ! Et verra l'on bien souvent que ceux qui ont obtenu plus de bienfaictz du Roy, eux ou leurs predecesseurs, ce sont ceux là qui se plaignent le plus et qui font de plus grandz reproches envers le Roy, disans qu'ilz luy ont faict de grandz services et enduré beaucoup de peynes et travaux aux guerres. Que si l'on les despoilloit tous nudz l'on verroit de belles personnes qui n'auroient pas une seule playe sur leurs corps et telles gens, s'ilz ont guières porté les armes, sont bienheureux, car ilz sont accompagnés à Jesus-Christ, que, quand il monta aux cieux, il en rapporta tout le sang qu'il avoict apporté au monde (encores qu'il en eust respendu) ; aussi feront ceux-la, le jour de la resurrection, quand ilz

yront en paradis, car ilz n'en auront pas respandu une seule goutte sur la terre.

Il y a encorres aultre manière de gens qui se plaignent ; ouy, jusques aux moindres qui servent le Roy. Et disent les ungz qu'ilz l'ont servy quatre ou cinq ans les aultres sept ou huict, et n'ont peu acquérir que trois ou quatre mil livres de rente. Je ne parle pas seulement des gens de guerre, mais de tous autres estatz que le Roy se sert. Il me souvient avoir ouy dire à mon père (qui estoict ancien, et à d'autres plus anciens que luy) qu'il se disoit à la court et par toute la France (et c'estoict du temps des roys Louys unzième et douzième *Chastillon, Bordillon, Galiot et Boneral gouvernent le sang royal*²). Je veux dire que tous ces quatre seigneurs qui ont gouverné deux roys n'acquerront jamais tous ensemble dix mil livres de rente. Je l'ay dict d'autres fois à monsieur le mareschal de Bordillon³, lequel me respondoiet qu'en lieu que son predecesseur eust acquis, que de trois mil livres de rente qu'il avoiet il en vendist les quinze cens et les laissa poveres. Que l'on demande à monsieur l'amiral⁴ qu'il monstre ce que son predecesseur, qui gouvernoiet tout, a acquis ; je gageray qu'il n'en scauroiet

1. Montaigne a inséré une nouvelle rédaction de ce paragraphe à la fin du livre VII des *Commentaires* (éd. de 1595, f. 27 r^o, col. de droite t. III, p. 400-401).

2. Diction cité par Brantôme, *Le duc de La Roche*, t. II, p. 45, 46. Jacques II, seigneur de Cougny et de Chastillon, favori de Charles VI, mourut le 25 mai 1512 à Ferrare d'une blessure reçue au siège de Ravennne. (Cf. Brantôme, t. II, p. 421.) — Philibert II de la Platière, fils aîné de Philibert et de Marie de Montcaury, seigneur des Bordes et de Bourdillon, bailli et capitaine de Marles le 30 sept. 1504, confirmé au collier en qual. de conseiller et chambellan du roi le 13 juin 1508, mort avant son père, le 23 sept. 1509. — Jacques le Genouillac, seigneur d'Assier, dit Galot, grand écuyer de France et maître de l'artillerie, mort en 1516. (Cf. Brantôme, t. III, p. 72-77.) — Germain de Boneral, fils aîné d'Antoine de Bonneval et de Marguerite de Foix, écharson et valet de chambre de Charles VIII, conseiller d'État, senechal de Limousin en 1508, tué à Pavie en 1512.

3. Imbert de la Platière, seigneur de Bonrialon, fils de Philibert II et d'Anne de Jaucourt, né vers 1500, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cent hommes d'armes, maréchal de camp en 1552, ambassadeur auprès des princes protestants d'Allemagne en 1578 et 1589, lieutenant général en Piémont en 1592, maréchal de France en 1592, mort le 4 avril 1597. Voir la notice de Brantôme, t. V, p. 71-82.

4. Gaspard de Coligny, amiral de France.

monstrer deux mil livres de rente. Quant à Gaïot, il a vescu grand aage après les autres et a acquis par aventure deux ou trois mil livres de rente ou revenu. Et quant à Boneval, Monsieur de Boneval, qui est au jour d'uy¹, et Monsieur de Biron² sont heretiers d'este maison; je gaigeray qu'ilz ne scauroint monstrer dix mil livres d'acquijzition. O bien hureux roys d'avoir eu de telz servileurs, et comme l'on peult bien juger qu'ilz les servoient plus pour l'amitié qu'ilz leur porteroient que non par ambition ny avancee qui fut en eux, et que ce qu'ilz demandoient au Roy, c'estoiet plus pour les bons serveurs que le Roy avoit que non pour eux mesmes. Or fault sçavoir si ceux qui sont descendeus d'eux meurent de laim pour cella. Ilz en sont plus estimés et honorés par tout le royaume de France que ceux qui en ont uzé autrement.

Maintenant³ je veulx parler de moy mesmes, qui ne suis jamais este cogneu, sinon pour ung homme de peu et de rien, si ce n'estoiet les moyens que le Roy m'a baillés pour acquérir la renommée que j'ay guaignée non seulement dans le royaume, mais par toute la chrestienté, et loue Dieu et le remercie de la grace qu'il m'a faict de m'avoir faict entrer en la cognoissance du Roy, par là où j'ay acquis ce que j'estime plus que tous les biens de ce monde, qu'est l'honneur et reputation en

¹ Gabriel de Bonneval, seigneur de Bonneval et Blanchefort, capitaine de 50 hommes d'armes, chevalier de l'ordre en 1554, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, fils de Jean V de Boneval et de Françoise de Vario, neveu de Germain, épousa le 15 janvier 1558 Jeanne d'Augure de Bourlemont, testa le 17 mars 1575, de nouveau le 26 nov. 1581, une troisième fois le 26 août 1589 (avec codicilles des 6 et 7 août 1590) et mourut à la fin de 1590, sûrement avant le 24 janvier 1591.

² Armand de Contaut, baron de Biron, né vers 1524, chevalier de l'ordre, capitaine de cent chevaliers légers de la compagnie du duc de Guise (1557), grand maître de l'artillerie (15 nov. 1569), l'un des négociateurs de la paix de Saint Germain (8 août 1570), maréchal de France (1577), lieutenant général en Guienne (21 juillet 1580), tué devant Epernay le 16 juillet 1591. Son père, Jean de Contaut, avait épousé Anne de Boneval, fille aînée de Germain; il y eut procès pour l'héritage de ce dernier entre les deux familles.

³ Cf. la fin du livre VII (éd. de 1592, f° 270 r° v°, éd. de Ruble, t. III, p. 456). Montuc y a repris et amplifié l'idée indiquée dans ce paragraphe.

laquelle j'ay immortalize le nom de Montuc, par l'ayde de Dieu, et pour louer et fidele subject et serviteur du Roy, et encores que je n'aye acquis, en si long temps qu'il y a que je porte les armes, que pour quatorze ou quinze mil franx de biens, si ne m'a l'on jamais ouy plaindre du Roy, pour ne m'avoir recompencé des services que je luy ay faictz ny de ce que j'ay prins tant de playes en luy faisant service; estimant plus tousjours la reputation et renommée que j'ay acquize en luy faisant service, que tous les biens qu'il m'eust sceu sere; et n'y a rien au monde qui m'aye tant reconforté aux grandes playes que j'ay reçues que ce qui se me presentoit tous jours devant mes yeux, que je les avois prises en faisant service à mon Roy; n'y ayant jamais voulu desperger la vie ny la personne, comme il appert en mon corps, et aussi mes playes m'en portent bon tesmoignage. Et quand je seray mort, à grand peyne dira on que j'en apporte le jour de la resurrection en paradis tout le sang, oz, nerf et voyles que j'ay pourté au monde. Du ventre de ma mère; et auserois asseurer que je suis aujourd'huy le plus content homme de France de Dieu et du Roy, et ne veux nier que Sa Majesté ne m'aye fait part de ses bienfaictz, car il a donné l'evesché de Condom à mon filz le chevalier¹, qu'encores que Monsieur le cardinal de Guize² en tire six mil livres de pension, si luy vault il encores dix mil franx tous les ans, et avecques cela s'en est allé à Padoue estudier³, disant que, puisqu'il avoiet

1. Jean de Montuc, chevalier de Malte, troisième fils de Blaise. Sur cette donation de l'évêché de Condom, voir une lettre inédite de Montuc au roi, Villeneuve-d'Agén, 7 juillet 1569 (Bibl. de la Soc. de l'hist. du protest. franç., autogr. du baron de Schicklor) et la lettre de Montuc à Damville, Cassaigne, 31 août 1569 (Bibl. de Riblé, t. V, p. 232).

2. Louis de Lorraine, né le 21 oct. 1527, mort le 19 mai 1578, évêque de Troyes en 1546, d'Albi en 1550, cardinal en 1553 et dit dès lors le cardinal de Lorraine, archevêque de Sens en 1561. Voir le portrait de Brantôme (t. IV, p. 279) et sa correspondance à la B. N., ms. fr., vol. 3231.

3. Avec Jean du Chemin pour compagnon. Ils visitèrent ensemble Padoue, Rome, Malte, Venise et Turin. Voir L. Couture, *Trois poètes romans du XVI^e siècle*, I, Jean du Chemin (*Rev. de Gascogne*, t. XIV, 1873, p. 53).

prins le chemin de l'esglize, il ne vouloit point que l'on luy reprocheast qu'il fut ung ygnorant evesque.

Et pour ce qu'il y a beaucoup de gens qui ont voulu dire qu'il a prins le chemin de l'esglize que me voyant deffavorizé, ne pouvant esperer d'avoir jamais auleung bien, l'on se trompe ; car c'est pour ce qu'il a prins la croix de Saint-Jehan, encores qu'il fut bien jun¹, et qu'il la prinst de bonne volonté sans constrainte, et que le roy Henry vostre père mesmes, l'envoya au grand maistre à Malthe, pour lui bailler², que tant pour l'honneur qu'il a receu de ce que le Roy l'avoiet esleu pour ceste vacquation qu'aussi pour n'avoir jamais eu volonté de la laisser, il a voulu la continuer, ayant opinion que, s'il faisoit autrement, Dieu l'en pugniroit. Et j'espère que Dieu luy fera la grace qu'il fera tant de services au Roy que Sa Majesté recompensera Monsieur le cardinal de Guize d'este pension, et ainsi il n'aura que prou de bien. Et croy que, s'il eust suivy les armes, il n'eust guères esté moingz que ses frères car son commencement l'a démontré, tant pour la reputacion qu'il a acquize au siège de Malthe que là où il s'est trouvé par deçà³.

Et quant au dernier, il a espouze l'heretiére de Montesquieu⁴ qui n'a pas moingz de sept ou huit mil livres de rente, et je luy ay donné Chabannais⁵, que monsieur de Lioux mon frère⁶, m'avoiet donné par son testament. Et encores bien qu'ilz soient en procès, j'ay tant de fiance au Roy et en la Reyne et en vous, Monseigneur, que touts en

1. En 1532, Jean de Montlu s'embarka à Harfleur pour se rendre à Malte en passant par Rome, où le pape lui donna une recommandation pour le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. (Pie IX à Montlu, 18 avril 1532. Arch. du Vatican, arm. 41 t. XX, p. 106.)

2. Allusion au siège de Malte par les Turcs en 1565 et à la part prise par Jean de Montlu aux guerres civiles.

3. Fils de Montlu, dit le capitaine Montlu, quatrième fils de Blaise D'usa et pour lui, n. 1570, Anne de Montesquieu. Il fut tué à Nogaro en septembre 1573. Voir le supplément aux *Commentaires*, à la fin du liv. VI.

4. Chabannais, Laurence, arr. de Confolens, ch. I de ce liv.

5. Joachim le Montlu, sieur le Longueville et de Lioux, frère cadet de Blaise. Acquéreur de la terre de Chabannais. Il en fut un moment « expolié » pendant les guerres civiles (Jean le Montlu au roi, 20 octobre 1566, dans *Arch. hist. de la Gironde*, t. XVII, p. 331). Il la légua à son frère à sa mort (1567).

sorte que son droict luy sera gardé. Et, avecques ce bien là il a de dix à onze mil livres de rente.

Et quant à moi j'ay ou d'espergne que j'ay faict de mon bien ou de quelques dons que le Roy m'a faictz sur les huguerandz ou quelques hommes de la religion, que les courtz des Parlemens de Thulose et Bordeaux vouloint exculter, lesquelz je leur ay demandés en recompence que j'avois secouru et l'une ville et l'autre sans y avoir aucune obligation, je veux dire par charge que j'en eusse, lesquelz ilz m'accordarent, dont iceux prisonniers me donnarent sept ou huict mil escuz, et tout ensemble j'ay tousjours tenu aux interestz, avecques cinq mil franx que le feu évesque de Condom¹ me donnoit tous les ans, que tout ensemble me guaignoiet de l'argent, lequel je mettois aussi aux interestz; et m'entretennoys ces guaiges du Roy, qu'au commencement estoinct trois mil franx pour an, et les deux mil de la pension de mon bon maistre le roy Henry, que, tant que je vivray, je ne l'appelleray autrement², et trois mil franx que la Reyne me fit donner d'avantage à Angoulesme³, qu'en tout estoiet huict mil, et avecques une de mes maisons où je tirois la despence de mes bledz et vins.

J'ay despendu tousjours honnorablement, tant à ma maison que ailleurs, et tout le reste estoiet au guaig. de sorte que je me suis trouvé avoir quatre vingtz ou cent mil franx. Et en ay baillé à l'interest quarante mu pour marier ma fille Charlotte Catherine⁴, qui a cest honneur

¹ Robert de Gontaut, deuxième fils d'Antoine de Gontaut et de Marguerite de Jean de Saint-Projet, profondément apostolique, abbé de Sainte Livrade évêque de Condom, en 1561, mort le 25 août 1561.

² C'est au retour de Sicque que Henri le lui accorda cette pension sur son épargne. A la fin du livre III, Montaigne dit qu'elle étoit de trois mille francs.

³ Catherine de Medici, pendant le grand voyage de la cour en 1563, séjourna à Angoulême du 13 au 18 août. (Abel Jouan *Revue et discours du voyage du Roy Charles IX*, p. 29, dans d'Aubais, *Œuvres complètes*, t. 1.)

⁴ Elle étoit au second mariage de Blaise de Montluc avec Isabelle de Beauville. Elle épousa, le 13 décembre 1581, Aymeri de Vansins, baron de Montaut, le Gramont de Confions, premier baron d'Armagnac lieutenant général au gouvernement de Provence, tué au siège d'Aix, le 26 juin 1593. Sur le baptême de Charlotte-Catherine, voir livre VI.

et à moy aussi que le Roy et la Reyne l'ont tenue sur les fons, et à la dernière trente mil ¹; et à ma femme, pour les grandes peynes qu'elle a prises en mes grandes malades et principalement en ma blessure (que je veux dire que Monsieur de Vallence, mon frère, et elle sont autant cause de m'avoir sauvé la vie, après Dieu, que les medecins et chirurgiens qui m'ont penceé). Je luy ay donné quatorze mil franx : et je m'entretiens des interestz qui en sortent et du bien de ma maison, que tout ensemble je puis avoir de dix à douze mil livres et deux ou trois mil escuz que je tiens dens mes coffres pour me fere enterrer ou bien pour les despens en ung besoing pour le service du Roy ; et s'il se trouve que j'aye ung escu d'avantage je le donne au Roy ou à qui luy fera la relation que j'en aye d'avantage.

J'ay esté contrainct mettre toute ma vie par escript et declaire[r] tout ce que j'ay eu monde, pour ce que l'on m'a mandé que l'on avoiet faict eslever au Roy, à la Reyne et à vous, Monseigneur, que j'avois gaigné trois cens mil escuz. Que j'aymeroie mieux estre mort que si cella estoiet véritable; car, s'il l'estoiet, je ne pourrois avoir eu cest argent sans avoir prins des finances du Roy ² et de la pillerie que j'aurois faict sur son peuple ; et à l'amitié que tous les trois estatz de la Guyenne me portent, on peult cognoistre si cella est vray ou non. Et comment pense on que j'en aye prins, que le Roy me doibt encores quatre ou cinq mil franx de ma pension, au temps que j'estois son lieutenant, et si j'eusse voulu toucher aux finances du Roy, je pouvois plus tost prendre les gages qui me sont deubz.

Et si j'estois si avare comme l'on m'a voulu fere, le

1. Allusion à la dernière fille du premier mariage avec Antoine Ysalguier, Marie, religieuse au couvent du Paravis (commune de Port Sainte Marie). Monluc dit dans son testament, qu'il lui a constitué le dot de cent écus, ainsi qu'à sa sœur Marguerite, religieuse au monastère de Prunet (commune de Cordom).

2. Sur un incident survenu au début de 1563 et qui atteste ces dilapidations, voir B. de M. A., p. 2027.

Roy et la Reyne m'ont voulu donner six mil franx de pension sur l'espergne, en lieu des six mil que Monsieur le Cardua de Guize tiro de pension sur l'evesché de Condom. Or Leurs Majestés savent la responce que je leur en fiz, ne les voulant aucunement accepter, leur mettant en avant qu'aux granlz affaires où le Roy estoict, n'estoict pas temps que ses bons, fidelles subjectz et serviteurs eussent pension sur l'espergne, sinon ce fut quelque pouvre gentilhomme qui ne s'en peult passer; et que ceux qui luy en demandoient en ce temps icy, s'en pouvant passer, monstroient qu'ilz ne le servoient point par amytié qu'ilz luy portassent. Et pour ce, Monseigneur, que j'ay dict en ce préambul que je pense estre ung des plus contents hommes (de Dieu et du Roy et de ma fortune) qui soit au jour d'huy en ce monde, j'ay voulu coucher icy toutes mes raisons pourquoy je diz que je suis content, et aussi pour monstrar à tout le monde le contraire de ce qu'on m'a voulu charger. Que s'il se trouve ung mot de verité le ce que l'on luy a voulu, fera entendre, Sa Majesté ne fera pas son devoir si ne me faict trembler la teste. Et pourveu que je demeure en la bonne grace du Roy, de la Reyne et vostre et de Monsieur vostre frère ¹, je me diray toujours le plus content homme de ce monde. Et quand aux autres princes et seigneurs qui m'ayment, je suis leur très humble et très obéissant serviteur, et quand à ceux qui ne m'ayment, je m'en suis bien passé jusques icy, comme je feray d'icy en avant.

Et pour monstrar au Roy, à vous et à tout le monde comment je suis avare, je veux dire et à la verité que j'ay donné, depuis le commencement d'este dernière guerre, unze chevaulx d'Espagne et deux corciers. Et affin qu'on ne pense point que c'est mensoige, je nommeray ceux à qui je les ay donnés. Premièrement ², j'ay

¹ Francois, duc d'Anjou, puis l'Anjou, d'Orléans et fils de Henri II.

² Ce qui suit jusqu'à *Pollonais assieger* (p. 23) a été inséré, avec des variations, dans le second recueil, après le récit du siège de Rabast. 29 (éd. de 1592, f^o 255 v^o 256 r^o, éd. de Ruble t. III p. 430-431).

donné ung courrier à Monsieur de Brassac ¹, qui m'a suivy toutes ces guerres à ses despens, gentilhomme de dix mil livres de rente, que les ennemis luy ont toujours tenu tout le bien qu'il a en Lantonge et en la Chaulosse, et ses chevaulx luy estoient mortz ; qu'encors au jour d'huy il ne le pourroiet pour quatre cens escuz. Ung aultre courcié au cappitaine Conseil ², que, vingt ans, a porté les armes avec moy et estoiet, au siège de Sienne, lieutenant du cappitaine Charty, et, au commencement de ces guerres, je luy ay donné mon ensigne. A Monsieur de Madeilhan ³, son frère, qui est mon lieutenant, ung cheval d'Espaigne, qu'au jour d'huy ne le pourroiet pas pour quatre cens escuz, ny son frère le courcier pour autant ; au chevalier de Romegnas ⁴, que toute ceste guerre m'a suivy, ung cheval d'Espaigne qui m'avoiet coûté deux cens soixante quinze escuz, et à Mongayral, seigneur de Gazelles, ses chevaulx se luy bruslarent à

1. Jean de Galard de Béarn, chevalier, seigneur et baron de Brassac en Quercy, de Saint-Maurice, La Rivière et Saint-Loubert, dans la sénéchaussée des Lannes, de Roquefort en Marsan, de Pradelles en Rouergue, de Caon en Saintonge, etc., fut admis en 1558 dans la bande des cent gentilshommes de la maison du roi, nommé gentilhomme ordinaire de la chambre en 1565 et chevalier de l'ordre en octobre 1568. Le 13 oct. 1568, il donna quittance de trois mois de solde pour sa charge d'enseigne de la compagnie de Montuc, du 1^{er} fév. 1567 au 31 mars 1568, se démit de cette charge et fut capitaine d'une compagnie de 50 lances. Il épousa en 1563 Jeanne de La Roche-Chandry, dame de Chouet et de Saint-Vincent-Légers, et mourut le 11 mars 1570. Il était cousin issu de germain de Montuc (Commune de M. de Jaurgain.)

2. Jehan d'Albert de Laval, dit le capitaine Conseil, fils de François d'Albert de Laval, figure parmi les signataires d'une délibération des trois États du pays d'Agonais, convoqués, le 27 juin 1563, par Blaise de Montuc. *Arch. hist. de la Gir.*, t. XXIX, p. 36.

3. Charles d'Albert de Laval frère du précédent, signataire de la même délibération. Il devint, le 17 août 1553, baron de Madailhan de la Sauvetat par son mariage avec Catherine de Pelissac, veuve et héritière universelle de Jean de Madailhan. Voir Courcelles, *Liste des nobles*, t. III, p. 101 et Maurice Campagne, *Hist. de la maison de Madailhan*, 1890, n. 1, p. 28. On a souvent confondu, sur la foi de Montuc, ce faux Madailhan avec le véritable, dont il est aussi question dans les *Commentaires*, Louis de Madailhan d'Estissac, gouverneur de La Rochelle et du pays d'Aunis. M. Campagne a bien débrouillé cette obscurité généalogique aux pp. 12-18 de son livre.

4. Mathurin de Lescout de Romegas, fils de Jean de Lescout et de Déraude de Beaurille, chevalier et lieutenant-général du grand maître de Malte, se distingua à la bataille de Lepante et mourut à Rome en 1581, empoisonné, dit Brantôme, qui fait de lui le plus grand éloge (éd. La Harpe, t. II, p. 112-113, t. V, p. 233-236).

Sainte Foy¹, m'ayant aussi toujours suivy, et pour ce qu'il est povre gentilhomme, encores qu'il soyt bien vaillant, comme tesmoignera Monsieur de Sansac², et qu'il avoiet avecques luy toujours ung sien frère et ung sien nepveu, je luy donnay deux cens escuz, dont il en achepta ung cheval; et pour ce que bien tost nprès se luy en moureust ung que luy estoiet demeuré, je luy donnay ung cheval d'Espagne fort et puissant pour porter bardes³, duquel après la paix, en a eu seze cents franx. Ung autre cheval d'Espagne au cappitaine La Bastide⁴, qui toujours avoiet suivy Monsieur de Brissac⁵, ung bien vaillant gentilhomme, qui est mien parent. Ung au jeune Beauville⁶, mon beau frère, pour ce que le sien luy avoiet esté thué à une sortie qu'il fit sur les ennemis, à Beauville⁷ mesmes, laquelle place il a toujours deffendue

1. Sainte Foy la Grande, arr. de Libourne, ch. l. de canton.

2. Louis Prevost, s' de Sansac, fils aîné de Guillaume Prevost et de Catherine Gay, ne avant 1500, chevalier de l'ordre et gentilhomme de la chambre (28 juill. 1517), capitaine de gardes, grand fauconnier de France (1544), colonel général de la cavalerie légère, gouverneur d'Angoumois (28 juil. et 1553-26 juil. et 1560), conseiller d'Etat (30 jan. 1555-1^{er} mars 1573) et sénéchal de Saintonge (1560-déc. 1566), lieutenant général en Messin (25 sept. 1555-7 nov. 1557), gouverneur du dauphin (1559), lieutenant général en Auxerrois (28 août 1560). Sansac fut aussi chargé en 1533, d'une mission en Flandre près de la reine de Hongrie (Cf. *Catal. des actes de Fr. I^{er}*, t. II, n^o 6442; VII, n^o 27932, 28563, 28719; VIII n^o 32020). L. épousa, le 18 mars 1548, Louise de Montberon et mourut avant le 15 déc. 1568, sur le pont d'Arre fait maréchal de France (F. Vintry, *Dictionn. de l'Etat-major français au xiv^e siècle* Paris, 1903, t. I, p. 390-391).

3. Armure faite de laines de fer, dont on se dait les chevaux du guerre (de l'ital. *barda* caparaçon).

4. Probablement Bernard de Mauléon, s' de La Bastide Savès et en partie de Noailhan, gentilhomme ordinaire de la chambre du duc de Lorraine, fils aîné de Denis de Mauléon, homme d'armes de la compagnie du sénéchal de Toulouse, et de Marguerite d'Espurbès de Lussan (mariés le 20 oct. 1540). Il épousa, par contrat du 21 août 1577, Marie d'Urre.

5. Charles de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France, lieutenant général en Piémont, né en 1507, mort le 31 décembre 1563. Voir le livre I, des *Commentaires*, la notice de Brantôme, t. IV, p. 61-83 et abbé Marchais, *Charles I^{er} de Cossé, comte de Brissac et maréchal de France* Paris, 1889, 12-8^o.

6. François de Beauville, frère d'Isabeau et fils de François, épousa 1^o Gabrielle Boccarie de Pavie de Rouer; 2^o Claire du Laurens, dame de Soupex. Il était mineur en 1532. Il reçut, le 10 octobre 1567, de son beau-frère Blaise de Monluc commission de lever une compagnie de 300 gens de pied (éd. de Rubie, t. V, p. 336). Il mourut avant 1579. (Arch. dép. de L.-et-G., ms. Raymond.)

7. Beauville, Lot-et-Garonne, arr. d'Agen, ch. l. de cant.

Ung aultre au cappitaine Maussan¹, qui est de ma compaignie, qu'au rencontre qu'ilz eurent au près de Roquecorn², son cheval luy fut thné entre les jambes, et luy bien blessé, et son frère et son beau filz blessés aussi au près de luy. Ung aultre au cappitaine Roman, homme d'armes de ma compaignie, pource gentilhomme, aussi vaillant qu'homme qui portast armes de son estat. Ung aultre au cappitaine Monluc mon filz, quand il revint du camp, que ses chevaulx luy estoient mortz³. J'en eusse prins cinquante fois si j'eusse voulu cinq cens escuz. Ung aultre au cappitaine Mons⁴, mon guyden, qui avoiet demeuré prisonnier ung an à Montauban et est pource gentilhomme, lequel m'avoiet cousté trois cens quarante cinq escuz. Ung aultre à Monluc mon nepveu⁵, estant moy au liet et à la mort; et pour ce qu'on n'estoiet pas encores bien certain de la paix, Monsieur de Vallence et moy l'en fismes retourner à la court⁶; et afin qu'il ne tint point en chevaulx qui ne fisse cognoistre de là où il sortoiet, je luy donnay le cheval que j'avois toujours garde pour moy. Et trois qui m'en sont mortz, dont l'ung estoiet bardable, qui m'avoiet cousté quatre cens cinquante escuz, lequel je voulois envoyer à Sa Majesté, comme je diz à Monsieur des Roches, premier escuyer⁷,

1. Jean d'Arlist, s^r de Maussan, mort en août 1575, gouverneur de Tarbes (cf. Durier et Caralade du Petit, *Les Huguenots en Guyenne* Paris Acl., 1884, p. 20, n. 13).

2. Roquecor, Tarn et Garonne, arr. de Moissac, canton de Montga. Sur cette affaire, qui eut lieu vers la nuit du 24 au 25 juin 1574, voir l'ordre de Monluc à Damsille, du 26 juin (ed. le Riblé, t. V, p. 170).

3. Au liv. VII, Monluc est plus exactement qu'il revenait *de la court*. Il y fut envoyé par son père pour porter au roi sa démission à la suite de l'incident de Mont-de-Marsan avec Damsille, fin sept. 1570 (Monluc au roi, *Lect. t. 1*, 8 nov. 1569, ed. de Riblé, t. V, p. 25).

4. Jehan de Mons succéda comme guidon de la compaignie de Monluc à Pierre de Bastard, seigneur de Bosq. Il l'était encore le 26 avr. 1572 (voir une mention de cette date dans Moissac, *Liste de la Gascogne*, t. VI, p. 162).

5. Jean de Montuc, s^r de Balagny, fils naturel de l'évêque de Valence, mort le 15 oct. 1570 (legitimé le 25 nov. 1567, gouverneur de Carthage 1568), marié avec Françoise (1564), mort en 1603.

6. Il s'agit de la paix signée à Saint-Germain le 8 août 1570. L'évêque de Valence était alors à Cascaigne auprès du blessé de Rabastens.

7. Brantôme raconte qu'il blessa d'Arclot en défendant le prince de La Roche-sur-Yon (t. VI, p. 271).

à Biron¹ ; et m'est mort d'une grande courvée que je fiz pour aïder secourir le Mont de Marsan, qu'on m'apporta nouvelles que monsieur de Montamat l'alloïet assieger² ; et pour le grand chemin qu'il fit ce jour là, la graisse luy fondit et moreust. Et si ce que m'ont cousté les chevaulx que j'ay donnés, ou ceux que j'ay perdus, avec ce que me cousté ma blessure, ne se monte plus de trois mil escuz plus que je n'ay guagné de toute ceste guerre. Je veux estre desgradé des armes et de noblesse

Et voilà, Monseigneur, les trois cens mil escuz que j'ay guagnés. Or, Monseigneur sçais que vous estes le chef des armes après le Roy, doncques debves vous estre protecteur de l'honneur des gens de bien, qui ont fidèlement et loyaument servy le Roy envers tous et contre tous. Et vous supplie très humblement d'enques, soies protecteur de la mienne, qu'on ne me peult mer que je ne sois tel ; mes blessures en portent bon tesmoeignage ; et que si l'on a voulu fere entendre au Roy, à la Reyne et à vous chose indigne d'ung homme de bien, fere en sorte que Leurs Majestés n'en croient rien, à tout le moingz qu'ilz ne m'ayent ouy, et que ce que l'on m'auroïet ou vouldroïet charger ne soit bien clarifié. Et vous supplie très humblement m'en donner tousjours advis, comme nostre vray protecteur, affin que, pour ne l'entendre, je ne puisse estre surprins de ce qu'on me pourro et accuzer. Et ne faictes pas doubte que je ne me descharge bien de ce fardeau sentant ma conscience nette, d'une part et les tesmoeignages de tous les gens de bien de quel estat que soient, de l'autre ; et tout le temps de ma vie je vous demeureray très fidelle et très obéissant serviteur

¹ Biron, Dordogne, arr. de Bergerac, cant. de Monpazier

² Le duc de Montamat, Baron de Fontenilles de Montamat de Castillon et de la Mothe, sénéchal d'Aure, fils de Jean Jacques d'Astarac, lieutenant général de Jeanne d'Albret en Béarn en 1551, tué la même année à Saint-Barthelémy. J'ignore à quelle tentative de Montamat sur Mont de Marsan il est fait ici allusion

COMMENTAIRES

DE

MESSIRE BLAISE DE MONLUC¹

MARESSCHAL DE FRANCE

LIVRE PREMIER²

M'estant retiré chez moy, en l'age de soixante quinze ans³, pour trouver quelque repos, après tant et tant de peines par moy souffertes pendant le temps de cinquante cinq ans, que j'ay porté les armes pour le service des Rois mes maistres, ayant passé par degrez et par tous les ordres de soldat enseigne, lieutenant, capitaine en chef, maistre de camp, gouverneur des places, lieutenant du Roy es provinces de Toscane et de la Guyenne, et mareschal de France : me voyant stropuit presque de tous mes membres d'arquebuzades coups de picque et d'espée et a demy inutile, sans force et sans esperance de recouvrer guerison de ceste grande arquebuzade que j'ay au visage ; après avoir remis la charge du gouvernement de Guyenne entre les mains de Sa Majesté, j'ay voulu employer le temps qui me reste à descrire les combats

1. Le nom est écrit *Montluc* au titre 1^{er} départ de l'éd. de 1597, et *Monlu* au titre du volume. Flor mond d. R. mond a corrigé après coup. La véritable orthographe est *Monluc*. Voir l'ann. zey de Larroque. *Lett. inéd. de quelques membres de la famille de Monluc*. Auch, 1870, p. 7. n. 1 et p. 43-44.

2. La division en livres n'exista pas dans les manuscrits. La première rédaction est d'une seule teneur.

3. Monluc semble dire qu'il s'est retiré chez lui à 75 ans. En réalité, il donne ici l'âge qu'il avait quand il remania ce début, en ajoutant quatre ans à ce qu'il avait donné en 1570. Ce passage de la seconde rédaction a donc été ajouté en 1574. Il n'y a pas contradiction, comme on l'a prétendu, entre les deux indications d'âge.

ausquels je me suis trouvé perdue et chaque fois et ceux mes que j'ay commandé, m'assurant que les capitaines qui l'ont menée, y verront des choses desquelles ils se pourront aider, se trouveront en semblables occasions et desquelles ils pourront aussi faire profit et acquérir honneur et réputation. Et encor que j'aye eu beaucoup d'heur et de bonne fortune aux combats que j'ay entrepris quelque fois comme il sembleroit sans grande raison, si ne veux-je pas que l'on pense que j'en attribue la bonne issue et que j'en donne la louange à autre qu'à Dieu. Car quand on verra les combats où je me suis trouvé, on jugera que c'est de ses œuvres. Aussi l'ay je tousjours invoqué en toutes mes actions avec grande confiance de sa grace. En quoy il m'a tellement assisté que je n'ay jamais esté deffoict ni surpris en quelque fait de guerre où j'aye commandé, ains tousjours rapporté victoire et honneur. Il faut que nous tous, qui portons les armes, ayons devant les yeux que ce n'est rien que de nous sans la bonté divine, laquelle nous donne le cœur et le courage pour entreprendre et exécuter les grandes et hazardieuses entreprises qui se présentent à nous.

Et pour ce que ceux qui liront ces Commentaires, les-

a) Texte de A. Le seigneur le Montc se trouvant en l'age de seize ans, ayant pourvu les armes l'espace de cinquante deux et commandé quarante huit ans en enseigne, lieutenant, capitaine en chef, maître de camp, gouverneur de places, lieutenant de roy deux fois en la Gasconie et une fois en Guyenne, de sorte qu'il se peut lire aujourd'hui le plus ancien (vieux B) capitaine du royaume de France pour la longueur du temps qu'il a porté les armes, et ayant esté estouronné presque par tous les maîtres de l'expérience mesmement deservant d'une traversure, luy a semblé n'avoir plus les forces ny guerres, espérance de servir pour exercer la charge qu'il auroit pleu au Roy luy donner, l'auroit remise entre ses mains et s'estant retiré à sa maison, attendant tousjours la guerre son qu'il plauroit à Dieu luy donner, a voulu employer son temps à l'escrire (escrire B) les combats ausquelz il s'est trouvé durant ce long temps qu'il a pourvu les armes et qu'il a commandé car peut estre que les capitaines qui l'ont sa vue apprendront des (de B) choses desquelles ils s'en pourront aider, se trouveront en telles occasions, qu'ils pourront (pourroient B) profiter profit et réputation. Et encor que Dieu luy ait donné grandz fortunes aux combats qu'il a faits, si ne veult il point que l'on pense B, qu'il attribue la louange à autre que à Dieu car quand on verra les combats ausquelz il s'est trouvé l'on jugera tousjours que c'est œuvre de Dieu et non des hommes (ces quatre mots omis dans B) Par quoy il faut que nous tous qui portons les armes pensions (pensons B) que ce n'est rien que de nous sans l'aide divine

quels desplairont aux uns et seront agreables aux autres, trouveront peut estre estrange et diront que " c'est mal fait à moy d'escrire mes faits, et que je devois laisser prendre ceste charge à un autre. Je leur diray, pour toute responce, qu'en escrivant la verité et en rendant l'honneur à Dieu, ce n'est pas mal fait. *Le tesmoignage de plusieurs, qui sont encor en vie, fera foy de ce que j'ay escrit. Nul aussi ne pourroit mieux représenter les desordres, entreprinses et excursions, ou les faveurs survenuz en iceles, que moy mesme, qui ne merite rien de l'honneur d'autrui. Le plus grand capitaine qui ait jamais esté, qui est Cesar, m'en^a a monstré le chemin, avant luy mesme escriit ses Commentaires, escrivant la^e nuit ce qu'il exécutoit le^d jour. J'ay donc voulu dresser ces livres, mal plus, comme sortans de la main d'un soldat et encor d'un Gascon, qui s'est tousjours plus soucié de bien faire que de bien dire : lesquels contiennent tous les faits de guerre auxquels je me suis trouvé, ou qui se sont exécutez à mon occasion, commençez dès mes premiers ans que je sortis de page pour monstrier à ceux que je laisse apres moy, qui suis aujourd huy le plus vaine capitaine de France, que je n'ay jamais eu repos, pour acquierir de l'honneur en faisant service aux Rois mes maistres, qui estoit mon seul but, fuyant tous les pueurs et voluptez, qui destournent de la vertu et grandeur les jeunes hommes que Dieu a d'adés de quelques parties recommencé les et j'ai senti sur le point de leur avancement. Ce n'est pas un livre pour les gens de sçavoir, ils ont assez d'historiens, mais bien pour un soldat capitaine, et peut estre qu'un lieutenant de roy y pourra trouver de quoy apprendre. Pour le moins puis je dire que j'ay escrit la verité ayant aussi une main en moi à present*

a) que les escriptures plaisent à aucuns, déplaisent à autres (et des plaisent à d'autres B) et que les autres peuvent dire que — b), et que (l'usuelz B) j' devois laisser escrire mes faits à un autre. Il correspond que pourveu qu'ons (que l'ons B) escrive la verité et q'on attribue la louange à Dieu et non à un chose mal faite. Car Cesar, un des plus grands hommes du monde, nous (ce n'est pas mal fait. Le plus grand homme qui jamais ayt esté au monde, qu'est Cesar, nous B) en — c) de — d) de.

que j'eus jamais, me resouvenant et des lieux et des noms, combien que je n'eusse jamais rien escrit. Je ne pensois pas en cest aage me mesler d'un tel meslier : si c'est bien ou mal, je m'en remets à ceux qui me feront cest honneur de lire ce livre, qui est proprement le discours de ma vie.

C'est à vous, capitaines mes compaignons, à qui principalement il s'adresse : vous en pourrez peut estre tirer du proffit^a. Vous devez estre certains que, puis qu'il y a si long temps que je suis esté^b en vostre degré, et si longuement exercé la charge de capitaine de gens de pied, de maistre de camp par trois fois, et de^c colonnel, il faut que^d vous croyez que j'ay retenu quelque chose de cest^e estat là, et que par longue experience j'ay veu advenir aux capitaines beaucoup de bien et à d'autres beaucoup de mal. De^f mon temps il en a esté desgradé les armes et de noblesse^g, d'autres ont perdu la vie sur un eschafaut, d'autres deshonnorez et retirez en leurs maisons, sans que jamais les rois ny autres en ayent voulu faire plus compte^h. Et, au contraire, j'en ay veu d'autres parvenirⁱ, qui ont porté la pique à six francs de paye, faire des actes si belliqueux, et se sont trouvez si capables qu'il y en a eu prou, qu'estoyent fils de pauvres laboureurs, qui se sont avancez plus avant que beaucoup^j de nobles, pour leur hardiesse et vertu^k. Et pour ce que toutes ces choses sont passees par devant moy, j'en puis parler sans mentir. Encores^l que je sois gentil-homme, si suis je neantmoins^m parvenu degré par degré, comme le plus pauvre soldat qu'aye esté de long temps en ce royaume :

a) La remontrance aux capitaines de gens de pied se trouve dans B seulement ; elle forme une pièce séparée (f^o 443 r^o-448 r^o). Elle porte pour titre : Remontrance du seigneur de Montuc aux capitaines de gens de pied. Elle débute ainsi : Capitaines, mes compaignons, vous devez estre certains — b) que j'ay esté — c) fois, comme le ja j'ay escript, de — d) faulx doncques que — e) des — f) de malx. Et de — g) desgradés de noblesse et des armes — h) voulu plus fere compte — i) contraire d'autres en ay veu parvenir — j) pour les laboureurs et se sont mis par devant beaucoup — k) vertus — l) moy et encores — m) neantmoins si suis je

car je suis venu au monde fils d'un gentil homme¹ de qui le père^a avoit vendu tout le bien qu'il possedoit, hormis huict cens ou mil livres de rente ou revenu². Et comme j'ay esté le premier de six frères, que nous avons esté, il a fallu que je fisse cognoistre le nom de Mouluc, qu'est nostre^b maison, avec autant de perils et hazards de ma vie que soldat ny capitaine aye jamais faict sans avoir eu en ma^c vie aucun reproche de ceux qui me commandoient, ains autant favorisé et estimé que capitaine qui fut ez armées où je me suis trouvé. Que s'il^c y avoit quelque entreprise de grande importance et *hazardouse* à executer, les lieutenans de roy et les colonels me la bailloient aussi tost, ou plustost qu'à^d capitaine de l'armée. L'escriture de ce^e livre vous en rendra tesmoignage.

Or, à l'heure que je commençay à^e porter enseigne, je vouluz aussi sçavoir ce^e que doit faire un qui commande, et me faire sage par l'exemple de^f ceux qui faisoient des fautes. Premièrement, j'apprins à me chastier du jeu du vin et de l'avarice, cognoissant^g bien que tous capitaines qui seroient de ceste complexion, n'estoient pas pour parvenir à estre grands hommes, mais plustost pour tomber aux malheurs que j'ay escrits. Que fut ce ice que je chassé de moy toutes ces trois choses, que la je neusse engendre aisément, lesquelles apportent grand domage et blessent la renommée et reputation d'un chef. La^h jeu est de telle nature qu'il assubjectit l'homme à nⁱ faire

a) que son père — b) qu'est de nostre — c) capitaine qu'ayt jamais esté et n'ay eu à ma — d) que — e) fut en l'armée où j'estois. Et est. f) plus tost à executer qu'à — g) mon — h) commençay seulement à — i) enseigne de gens de pied, je commençay aussi à comprendre ce — j) et apprenneus l'exemple de — k) et cognoissois — l) jectay — m) aisement, et aus vray escrire icy le domage que porte à la renommée et reputation d'un chef qui en est gany. Premièrement je commenceray par k

1. François de Lasseran-Massencome, seigneur de Mouluc, marié 1^{er} avec Amellne ou Andrive de Traiz; 2^e avec Francoise de Mondeyard dame d'Estillac. Il rendit hommage en 1519 au sire d'Albret pour ses terres. La comté de Geure et testa le 16 janvier 1531. (*Rev. de Gascogne*, t. XII, p. 425.)

2. Aman ou de Lasseran-Massencome, seigneur de Mouluc, père du précédent, marié en 1469 avec Marie de Parlaillan de Panjas.

jamais autre chose ^a avoir autre pensement, soit en gain ou en perte. Car si vous gaignez, vous estes tousj ours en peine, pour trouver gens à qui vous puissiez ^b jouer, avant opinion que vous gaignerez tousj ours davantage, et ne ferez autre chose jamais, jusques ^c à ce que vous aurez tout perdu. Et comme vous serez reduict à ce point, vous ^d voila au desespoir, et ^e ne ferez que chercher ^f jour et nuict où vous pourrez trouver de l'argent pour rejouer et lanter si ^g vous pourriez regaigner ce que vous aurez perdu. Or comment voulez vous doncques penser que vous vous puissiez acquiter de la charge que le Roy vous a ^h baillie, veu que vous appliquez vostre temps en un' autre chose ? *Et au lieu de songer à piper vostre ennemy, vous pensez à piper les entes ou les dets. Cela vous divertist du tout de vostre charge.* Vous ⁱ devez estre ordinairement parmy vtz soldats, afin de les cognoistre non par nom, s'il vous est possible ; d'autre part, pour empescher ^j qu'ils ne fissent chose indigne, pour crainte qu'il ne vous ^k en puisse venir reproche du lieutenant de Roy, ny de vostre colonel ; davantage, pour garder qu'enre eux n'y aye aucune mutinerie ; car il n'y a rien plus pernicieux en une compagnie que les mutins. Comment voulez-vous donc avoir le cœur à tout ce qui est besoin que vous faciez en la charge que vous tenez, si vostre esprit est tousj ours occupé au jeu, qui vous baille cent et cent escarmouches le jour et vous met hors de vous mesmes ? *Fayez cela, mes compaignons, fuyez, je vous prie, ce meschant vice, lequel j'ay veu causer la ruine de plusieurs, non seulement en leur bien, mais en leur honneur et reputation*

Pour le regard du vin ^l, si vous y estes subjects, vous ^m ne pouvez éviter que vous ne tombiez en aussi grand malheur que ⁿ ceulx qui jouent. Car il n'y a rien au monde qui

^a) pourrez — ^b) feray jamais autre chose jusques — ^c) et comme vous aurez tout perdu, vous — ^d) voila entrer et — ^e) desesp. ration et — ^f) chercher — ^g) rejouer voir si — ^h) aura — ⁱ) chose, Car vous — ^j) garder — ^k) crainte qu'ils ne fissent chose dont vous — ^l) jeu ou perte ou en gaign. La seconde pour le vin, — ^m) sub. cet au vin vous — ⁿ) malheur ou plus que

asoupiſſe tant l'eſprit de l'homme et qui l'invite tant à
 dormir que le vin. Si^b vous ne beuvez guère, par conſe-
 quant vous ne mangerez pas trop, car le vin appelle le
 manger, pour plus longuement prendre le plaisir de boire.
 Et à la fin, avant que sortir de votre repas eſtant plein de
 vin et de viandes, il faut que vous vous mettez à dormir,
 et peut eſtre au^c temps que vous devez eſtre parmy les^d
 ſoldats et compaignons, et près votre colonel et maiſtre
 de camp, pour entendre tousjours quelque choſe de ce
 qu'ils auront ſceu^e du lieutenant du Roy, afin de regarder
 ſi quelque occaſion ſe pourroit preſenter, où vous puiſſiez
 employer votre hardieſſe et ſagieſſe. En core amene le vin
 un autre peril : c'eſt^f que, comme le capitaine eſt ivre,
 il ne ſe ſçait commander et^g moins commander^h les
 autres, et ſe mettra à frapper ſes ſoldats ſans aucune
 raiſon. Et encores qu'il yⁱ euſt raiſon, il devroit chaſtier
 ſon ſoldat premièrement avecques remonſtrances et
 menaces un peu aigres, luy remonſtrant que, ſ'il y
 retourne plus, ne luy faut eſperer autre choſe que le
 chaſtiment. Et ne trouvez vous pas meilleur le chaſtiment
 de votre ſoldat avecques parol's et menaces que à coups
 d'eſpée, le tuant et mutilant de ſes membres^j ? ce que
 le vin vous contraindra faire^k. Et ne penſez pas eſtre
 craint^l davantage ains^m hay mortellement de tous voz
 ſoldats. Etⁿ quelle faction pouvez vous eſperer de faire
 avec ſoldats qui vous hayront^o ? Je vous prie me croire
 car j'en ay veu autant d'experiences qu'outre de mon age.
 J'ay veu^p mourir quatre capitains par la main de leurs
 ſoldats les aſſaſinant par^q derrière pour le mauvais
 traitement qu'ils avoyent reçu d'eux^r. Ils ſont hommes

^a Leçon des mss. Ed. et moins laiffer commander

a) le menne — b) vin. Car si — c) dormir qui seroit ou — d) voz — e) et ten-
 deu — f) qu'est — g) ny — h) qu'il en y — i) et mi tinnant des memores —
 j) conſtreindra de ferre — k) eſtre plus cruel — l) mais — m) hay de tous voz
 ſoldatz mortellement. Et — n) veu tant d'experiences que je ſuis conſtrainct
 d'eſcrire d'avoir veu — o) capitaines en ma vie que leurs ſoldatz propres
 les thuoynt par — p) pour la mauva ſe verſaion qu'ils faizoynt avecques eux

*comme nous, et non pas bestes; si nous sommes gentils-hommes ils sont soldats; ils ont les armes en main, lesquelles mettent le cœur au ventre à celui qui les porte. Le vin vous faict souvent à la première foute acharner contre eux sans discretion: car vous n'esles pas à vous. D'ailleurs^a, jamais le lieutenant de roy, ou vostre colonel et^b maistre de camp ne vous bailleront entreprise *honnorable* à exécuter, qui pourroit *peut estre* estre cause de tout vostre avancement, et diront: « Voulez vous bailler une telle exécution entre les mains d'un tel^c, qui sera yvre à l'heure qu'il^d faudroit qu'il fut en bon^e sens, pour avoir la *discretion* de cognoistre ce que faut qu'il face? Il ne^f fera rien que perdre les hommes, et avec sa faute causera vostre perte ». O^g la mauvaise renommée que ce vin vous donra, puis qu'il faut qu'on n'espère de vous aucune chose qui vaille! Fuyez doncques, mes compagnons, fuyez ce vice aussi meschant et plus vilain et sale que le premier.*

Le^h capitaine aussi ne doit estre avare en façon du monde. Carⁱ encorcs que le vin et le jeu se peuvent^j appeller compagnons^k, l'avarice leur tient bonne compaignie. *C'est elle qui cause un million de maux*. En premier lieu, l'avarice apporte^l à un capitaine d'aussi grands ou plus grands malheurs que vice qui soit. Car^m si vous vous laissez dominerⁿ à l'avarice, vous n'aurez jamais auprès de vous soldat qui vaille. Car^o tous les bons hommes vous fuiront, disant que vous aimez plus un^p escu qu'un vaillant homme, de sorte que vous n'aurez que gens de peu de valeur auprès de vous: et au premier lieu qui se presentera, à où il vous faudra paroistre, vous^q serez abandonné, et faudra que vous perdés la vie ou que vous fuyez^r. Et ne vous fautesperer que en^s la mort ny en la

a) que — b) ny — c) yvroigne — d, que — e) en ung bon — f) face pour l'exécution qui ne — g) et la réputation. Et — h) vice. E pour le troisieme le — i) avare avec nomment. Car — j) puissent — k) vice — l) porte — m) capitaine de malheurs aussi, grandz ou plus que le jeu et le vin. Car — n) vous laissez vous dominer — o) jamais soldat qui vaille auprès de vous. Car — p) plus tost ung — q) il faudra que vous paroissés vous — r) vous en fuyés — s) qu'en

vie vous puissiez recouvrer vostre reputation. Car si vous mourez^a, encore que vous ayez faict vostre devoir, on dira que la grande avarice qui estoit en vous vous a amene à la mort, pour n'avoir eu de gens de bien en vostre compagnie. Et si vous vous sauvez en fuyant, assurez vous que vous mettez un *tel* signal en vostre front qu'il vous sera *bien* difficile de jamais l'oster^b, à tout le moins qu'il ne faille que vous hazardiez^c à tous perils vostre vie, pour effacer la mauvaise reputation que vous aurez acquise. Il *est* sera bien difficile que vous n'y perdiés ou la^e vie ou quelque membre : *c'est la paye ordinaire des hazardeux*. Et pour toute recompence on dira que le desespoir, où vous serez tombé, de la faute qu'avez faicte, vous a conduit à faire ce que vous avez faict *et non un bon cœur ou une belle resolution*. O que tant d'autres malheurs pourrois-je bien mettre par escrit, qui sont advenuz et adviennent aux capitaines avarés !

Je sçay bien que vous me direz « Et que ferons nous si nous n'espargnons de l'argent et gagnons sur la paye des soldats ? Quand la guerre finira^d, nous yrons à l'hospital, car le Roy ny personne ne fera conte de nous, et nous sommes pauvres de nous-mesmes. » Mais voulez^e vous croire que le capitaine vaillant et sage, grand entrepreneur et executeur^f, aille mourir de faim à un hospital, comme s'il en y avoit^g en un camp à centaines ? Ce seroit une bonne chose pour le Roy et pour toute l'armée, s'il en y avoit^h seulement une douzaine. Doncques efforcez vous de mettre une jambe dans ceste douzaine et efforcez vous d'y entrer par vostre hardiesse, sagesse et vertu, car^m ces douze ne peuvent pas tousjours vivre. L'un mort, siⁿ vous n'y pouvez mettre encores tout le corps, vous y

a) estes mort — b) difficile que vous l'en puissiez jamais oster — c) hazardés — d) que — e) difficile qu'une fois ou autre il ne vous en perde la — f) Et dira on encores que la desperation en quoy vous — g) faultra — h) mesmes. En cela je vous respondray. Voulez — i) et grand executeur — j) eu — k) s'il y en avoit — l) pour tout le camp s'il en y avoit — m) et, bonnes complexions, car — n) vivez. Et, mort unq, si

en metrez pour le moins la moitié ; et au premier qui mourra apres, vous estes dedans. Et voulez vous doncques croire que le Roy, ny les princes, qui auront recoignoissance de vostre vaillen, vous fassent aller à l'hospital ? Ceste^a crainte ne doit estre mise en avant par les sages et vaillans capitaines, mais par les yvrongnes, par les joueurs et par les avarés, et par les gens qui ne valent rien. Car ils occupent^b leur exercee aux choses grandes, estoignant tous^c ces vices avec leur diligence et vigilance rien ne leur peut manquer. J'ay uï que^d ce seroit beaucoup s'il en y avoit une douzaine en un camp. Mais quand bien il en y auroit une centaine, le Roy est asses riche pour garder que telles gens aillent à l'hospital. Et quand bien le Roy promptement n'y pourroit supplir, il n'y a prince ny seigneur qui ave^e esté aux guerres où vous serez remarqué de^f la marque d'un homme de bien, qui^h ne soit bien aise d'en retirer que qu'un auprès de soy et qui ne chercheⁱ les moyens pour vous faire faire quelque bien au Roy et vous avancer à quelque grade. Et, d'autre part, pensez vous que le Roy vous laisse toujours en un mesme^j estat ou charge ? ne le croyez pas. Car on cherchera^k toujours à bailler les grandes charges à ceux qui se seront bien acquittés des petites. Doncques fuyez ce villain vice, qui vous conduira à tout malheur.

Qu'ay-je^l esté moy mesmes qu'un pauvre soldat comme vous ? qu'ont esté et que sont encores tant de vaillans capitaines qui sont en vie, de^m qui le Roy et tout le monde fait grand estime ? Vous sommes nous, qui sommes en vie, enrichis de la paye de nos soldats ? Avons nous achapté de grands biens des lattecius que nous avonsⁿ fait en noz charges ? J'en pourrois^o nommer quelques uns de nostre^p Guyenne, pour ce qu'ils ne peuvent avoir

a) l'hospital. D'este — b) occupoient — c) grandes et estingner tous — d) vices que j'ay escriptz je diz que — e) pour — f) au lieu — g) vous vous serez marque de — h) qu'il — i) serche — j) pourre — k) serchera — l) fuyés ces vices et espousez les vertuz. Et qu'ay je — m) vie et de — n) avons — o) vous — p) ceste

rien acquis ^a que je ne le sçache, ny moy qu'ils ne le sçachent, *lesquels n'ont jamais acquis pour cinq cens escus de bien*, et ^b pour cela sont-ils mesprizez ? Vont ils à l'hospital ? le ^c Roy, la Reine, Monsieur ^d et tous les princes et seigneurs de la court font autant de compte d'eux pour l'estime ^e que tout le monde a de leur valeur, qu'ils gaignent le devant ^f à beaucoup de grands seigneurs. Et quand ils sont en leur patrie (*où nul n'est prophète*), si sont-ils honnorez les grands et les petits, *non pour le lieu d'où ils sortent, ne pour leur bien, mais pour leur merite*.

Or ^g peut estre qu'il en y aura aucuns qui diront « Si je ne desrobe le Roy et les soldats à present que j'ay charge, comment ^h achapteray-je des biens pour pourvoir mes enfans ? » Encores respondray je à cela « Voulez-vous enrichir voz enfans de mauvais ⁱ renommée et reputation ? ô le mauvais heritage que vous leur laissez ^k ! ven qu'il faudra que, pour vostre mauvaise renommée et reputation, ils passent la teste parmy les grands, d'où ^l il faut qu'ils tirent des biens *et charges* honorables, et quelle difference y aura il du recueil et du conte que fera le Roy et tous les princes des enfans, qui seront sortis de tels peres que j'ay dict, aux vostres, qui n'ozeront paroistre devant personne et *porteront la honte de leur père sur leur front* ? » Peut estre qu'il y en aura qui diront que aux ^m charges que j'ay eues du Roy j'ay faict de grands profits et que j'en puis ⁿ parler a mon aise. J'atteste devant Dieu et l'appelle en tesmoignage qu'en ^o ma vie je n'ay ^p eu

a) peuvent rien avoir acquis — b) sçachent. Quelz grandz biens ont acquis messieurs de La Valtette, de Gollas de Laussey et de Pancillac — ing Bazerlan, et autres qu'il en y a, que s'ilz me sçavent monstrier que tous ensemble aient acheté en leur vie pour cinq cens escuz de biens, je veux perdre la mienne. Et — c) l'hospita^l. Que le — d) estimation — e) monde en a qu'ilz passent devant — f) seigneurs. Que quant ilz se viennent rencontrer et en leurs patres, mesmes ilz sont honnorez de grandz et polis. Or — g) soldatz puis que j'ay charge est heure, comment — h) laisseris — i, grand de là où — j) qu'aux — k) peux — l) en tesmoing si en — m) v. e. j'ay

1. Le duc d'Anjou, le futur Henri III.

trente escus plus ^a que de ma paye. Et en quelque estat et honorables charges que j'aye lieux, soit en Italie ou en France, j'ay esté tousjours contrainct ^b d'emprunter de l'argent pour m'en revénir. A mon retour de ^c Sienné, où je commandois monsieur le mareschal de Strozzy me donna cinquens escus ^d. Quand je revins de ^e Montalsin ² à ^c la seconde fois ³, monsieur de Beauchair ⁴, qui estoit nostre tresaurier, chercha ^f les heures de tout Montalsin pour me trouver trois cens cinquants escus, pour me conduire jusques à Ferrare. Et si avois-je dix gentils-hommes avec moy. Monsieur ^g le Duc ⁵ m'en accommoda ^h, quand je me jettay dans ⁱ Versel ⁶, et puis pour me conduire jusques à Lyon ⁷, où je trouvoy entre les mains de Caherlin Jehan, maistre de la poste ⁸, deux ou trois mil francs ⁹, que

a) escuz d'avantage plus — b) j'ay tousjours esté contrainct — c) revénir. Quand je m'en revins de — d) escuz, comme déjà j'ay escript. E. à mon retour de — e) Montalasin et à — f) chercha — g) moy. Et comme j'ay déjà escript, Monsieur — h) donna — i) je m'allay mettre deux

1. Fin avril 1555. Il s'agit de Pietro Strozzi, l'un des plus fameux capitaines du temps. Né le 1^{er} mai 1510 à Florence, fils de Filippo Strozzi et de Clarice de Medici, il guerroya au service de François I^{er} et d'Henri II, joua, grâce à la protection de sa cousine, la reine Catherine de Médicis, un grand rôle dans les affaires de France et fut tué le 20 juin 1558 au siège de Thionville. Sa vie a été écrite dès la fin du xvi^e siècle par le Florentin Antonio Albizzi et publiée en 1801 dans les *Let. di uomini d'arme e d'affari del secolo XVI narrate da contemporanei*. Firenze, G. Barbera, pet. in 8°. Il y a un beau livre à faire sur Pietro Strozzi.

2. Montalcino, ville de l'oscane prov. et distr. de Sienné.

3. En novembre 1557. Morluc dit déjà passe à Montalcino fin avril 1557, après la capitulation de Siena.

4. Nicolas de Beauchère, commis de la recette générale de Bordeaux en 1565, conseiller du roi et receveur général de ses finances en Picardie en janvier 1568, trésorier des finances à Limoges en 1579, trésorier du duc d'Alençon en 1581, (P. L. de Riblé, t. V, p. 100, D.).

5. Ercole II d'Este, duc de Ferrare, fils aîné d'Alfonso I^{er} et de Lucrezia Borgia, né le 1^{er} avril 1508, mort le 3 octobre 1558. (E. P. Col, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, 1902, p. 23.)

6. Brescello, prov. de Reggio d'Emilia, distr. de Guastalla. Sur le secours de Brescello, voir le liv. IV.

7. Il y arriva le 22 avril 1557.

8. Voir sur Caherlin Jehan, «chevaucheur de l'écurie du roi tenant la poste à Lyon», de 12 documents du 26 juillet 1538 et du 22 décembre 1545 (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. III, n° 10417; t. IV, n° 15647) et trois lettres écrites par lui de Lyon au duc d'Aumale le 8 juillet 1548 (B. N., ms. fr. 2019, f. 1^{er} orig.), au duc de Guise (B. N., ms. f. la rambe, 348, f. 191, copie) et 25 janvier 1550 (B. N., ms. fr. 20004, f. 73, orig.). Caherlin Jehan est aussi cité dans une lettre de Jean de Morluc à M. de Maulmont, Corbeil, 2 juillet 1557, (B. N., ms. Clairamb., 346, f. 177, copie).

9. Au liv. IV, Morluc dit qu'il toucha 2.400 francs.

Martineau ¹ Luy avoit laissez de mes estats ; et avec cela me conduis devers Sa Majesté. *A un homme de bien et vaillant jamais rien ne manquer.* Or je voudrois fort sçavoir si pour cela je suis allé à l'hospital, et s'il ne m'a cent fois plus profité ^a d'avoir servy mes rois et maistres en toute loyauté que tous les larrecins que j'eusse sçeu jamais faire. Or ^b, mes compagnons, prenez exemple ^c à ceux qui, pour estre loyaux ^d en leurs charges, lèvent la teste devant tout le monde et sont estimez et honnorez des petits et des grands, et non à ceux qui, par leurs vices, baissent la teste en leurs maisons, ou bien leurs enfans pour eux. *Le bien vous vient lors que vous y pensez le moins. Un seul bienfaict du Roy vous vaudra plus que tous les larrecins que vous sçauriez faire.*

O que benheureux sont les soldats qui suivent tels capitaines, lesquels ^e pour leurs vertuz et valeur sont estimez par tout le monde ! et combien leur vie et reputation leur est assurée sous tels capitaines. Et en quels malheurs et opprobres tombent ceux qui suivent les autres ! Car parmy ceux là vous ^f apprenez et acquerés de l'honneur ^g et reputation, pour parvenir au mesme degré que sont vos chefs ^h. Et au contraire, suivant ceux cy, vous ⁱ ne pouvez apprendre que vices et choses de peu de valeur, qui vous ameneront plustost à la ruine de vostre vie que non à l'exaltation de l'honneur et de vostre nom, n'avant peu apprendre d'eux autre chose pour ^j le peu de valeur qui est en ^k eux. *Sous un mauvais maistre on demeure long temps apprentif, et encures après ne sçait on pas beaucoup. Que si vous estes deschargez de ces trois vices et que vous ayés l'honneur devant les yeulx, il est impossible que tout ne succède bien. Pour le moins aurez*

a) approfillé — b) O — c) prenez doncques exemple — d) loyaux
e) que — f) car de suivre les capitaines verueux et vaillans sous
g) et acquerissés tout honneur — h) capitaines — i) contra re suivre les
autres sous — j) que — k) qui a esté en

¹ Secrétaire de Montuc.

vous *ce contantement*, si vous vous proposez de mourir en gens de bien. C'est la récompense de la guerre et ce qu'on doit désirer.

Il en y a un quatriesme : si vous ne le pouvez éviter, au moins allez y *sobrement* sous vous perdre ; c'est l'amour des femmes. Ne vous y engagez pas. Cela est du tout contraire à un bon cœur. Laissez l'amour aux crochets, lorsque Mars sera en campagne. Vous n'aurez après que trop de temps. Je ne puis vanter que jamais affection ny folie ne me destourna d'entreprendre et exécuter ce qui m'estoit commandé. A ces hommes il leur faut une quenouille et non une espée. Et outre la desbauche et perte de temps ce meslier amaine une infinité de querelles, et quelquefois avec voz amis. J'en ay veu plus combattre pour ceste occasion que pour le desir de l'honneur. O la grand vilenie, que l'amour d'une femme vous desrobe vostre honneur et bien souvent vous face perdre la vie et diffamer !

Quant à vous, soldats, je vous recommande sur^a toutes choses l'obéissance que vous devez à voz capitaines, afin que vous appreniez^b à^c bien commander *quelque jour*. Car il est impossible qu'un soldat sache bien commander, qu'il n'aye sceu plustost obeyr^d. Et notez qu'en l'obéissance se cognoist la vertu et sagesse du soldat, et en la desobéissance se perlt la vie et la reputation. Un cheval rebours ne fait jamais rien qui vaille. Vous ne^e devez rejeter en arrière les remontrances que je vous fais, pour avoir veu tant de choses en mon temps. Je serois bien ignorant et despouvé d'entendement, si je n'avois retenu l'heur de l'un et le mal'heur de l'autre. Ce qui m'a occasionné sur mes vieux et derniers jours escrire ce livre.

Ayant esté nourri en la maison du duc Antoine de Lorraine^f et mis hors de page, je fuz pourveu d'une place

^a recommande soldats, sur — ^b apprenés — ^c le — ^d pas toi, bien obey — ^e reputation. Et ne — ^f temps que je

^f Antoine, duc de Lorraine (1489-1544), fils de René de Lorraine et de Philippe de Gueldres

d'archier de sa compagnie, estant monsieur de Bayard son lieutenant¹. Et bien tost après, il me print envie d'aller en Italie, sur le bruit qui courroit des beaux faicts d'armes qu'on y faisoit ordinairement. Et ayant fait un voyage en Gascoigne, je retire de mon père quelque peu d'argent et un cheval d'Espagne, et, sans y faire long séjour, je me mis en chemin pour exécuter mon dessein, remettant à la fortune l'esperance des biens et honneur que je devois avoir. A une journée de ma maison, je trouvay près Lectoure² le sieur de Castelnau³, vieux gentilhomme, qui avoit longuement pratiqué l'Italie. Je m'enquis bien au long de l'estat de ce pays là ; lequel m'en dit tant de choses, et me raconta tant de beaux exploits de guerre, qui s'y faisoient tous les jours, que, sans séjourner ny arrester en lieu que pour repaistre, je passay les monts et m'en allay à Milan, estant lors âgé de dix-sept ans. Je trouvay là deux⁴ de mes oncles, frères de ma mère, nommez les Stillacs⁵, bien estimez⁶ et en

a) *l'autre* : Qu'est ce dit de ma remonstration aux capitaines et soldats et commenceray-je que, tant este nearry page du duc Anthoine de Lorraine et de madame la duchesse, sa femme⁴, lequel s' duc me donna à elle (à laquelle ledit seigneur duc me donna c. B) après m'avoir mis hors de page et donne ausa une place (mot omis dans B) d'archier en sa compaignie, de laquelle mons' de Bayard estoit lieutenant (estant Mons' de Bayard pour lors son lieutenant B) et revint chés mon pere, J me print oppinion que les guerres commenseroent piuttosto en l'Italie que en France et en ceste volanté (oppinion B) mondict pere me donna ung cheval d'Espagne pour m'en aller en ladicte compaignie. Et comme je feux à une journée de la maison, je trouvay le s' de Castelnau, près Lectoure, homme vieux ayant (et qui avoit B) longuement pratiqué l'Italie, auquel j'ot B, sans me faire à (mot omis dans B) congnoistre m'enquis longuement (à luy B) qu'estoit ce du pays d'Italie, qui (lequel B) m'en dit tant de choses bonnes et grandes que sur son (ce B) rapport je pris mon chemin droit à Lyon et de là passay le mont Genevre (Ginebre B) et m'en allay à Milan, n'exceant encore l'enige de dix sept ans, où je trouvay deux⁶ b) Esulacs (Estilhacs B)
c) estimez

1 Il s'agit de la compagnie de cent lances du duc Antoine, créée par lettres du roi Louis XII, du 31 juillet 1511, et dont Bayard fut lieutenant. Cf. Henri Lepage, *Bayard lieutenant de la compagnie de lances du duc Antoine. Son séjour à Nancy (Journal de la Soc. d'archéol. lorraine et du Musée histor. lorrain, 1881, p. 57).*

2 Lectoure, Gers ch. 1 d'arr.

3 Bernard de Montault, coseigneur de Castelita 1, d'après Tarnsey de Larroque (*Rev. de Gascoigne*, 1809, p. 528).

4 Renée de Bourbon fille de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier et de Claire de Gonzague, duchesse de Lorraine.

bonne reputation ¹, l'un desquels estoit à ^a monsieur de Lescun ^b, frère de monsieur de Lautrec ³, qui fut mareschal de France, et depuis tousjours appelé mareschal ^c de Foix, lequel me donna une place d'archier en sa compagnie, ce qu'on estimoit beaucoup en ce temps-là. Car il se trouvoit de ^d grands seigneurs, qui estoient aux compagnies, et deux ou trois en une place d'archier. Depuis tout s'est abastardy. Aussi tout s'en va à l'envers, sans que ceux qui vivent puissent esperer de voir les choses en meilleur estat.

La guerre recommença entre le roy François et l'Empereur, plus aspre que jamais luy pour nous chasser de l'Italie et nous pour la conserver : mais ce n'a esté que pour y servir de lumbeaux à un monde de braves et vaillans François. Dieu feit nostre ces deux grands princes ennemys jurez et envieux de la grandeur l'un de l'autre, ce qui a coûté la vie à deux cens mil personnes, et la ruine d'un million de familles, et en fin l'un et l'autre n'en ont rapporté qu'un repaidir d'estre cause de tant de misères. Que si Dieu eust voulu que ces deux monarques se fussent entenduz, la terre eust tremblé sous eux, et Solymen ⁴, qui a vesca en mesme temps, eust eu assez affaire à sauver son estat, au lieu que

^a Ed. : Lescut.

^a, reputation en ces quartiers (ce cartier B) là esans lors à — b) *Mot surchargé*, on peut lire Lescouin, Lescoungt (Lescut B). — c) appelé monsieur le mareschal — d) se trouvera que ce

1. Gaxot (ou Garcot) et François de Mondenard, seigneurs d'Estillac, fils de Jean de Mondenard et de Marguerite de Galard de Brassac. Leur sœur Françoise avait épousé François de Lasseran-Massencorne et fut la mère de diaise de Montat (G. Tholin et Ph. Lutzon, *Le château d'Estillac*, 1898, p. 19-20). Gaxot de Mondenard fut condamné, par arrêt rendu à Lyon le 7 octobre 1524, comme complice du capitaine Franget et de Bertrand de Maîtres dans la reddition de Fontarabie. (B. N., ms. fr. 17525, f° 230 té par V. L. Bourcilly et F. Andrieux dans les *Mém. de Marien et Guillaume de Belloy*, 1908, t. 1, p. 285 n. 1)

2. Thomas de Foix, sœur de Lescun, maréchal de France en 1520, mourut le 3 mars 1525 des suites des blessures reçues à Pavie.

3. Odet de Foix, sieur de Lautrec, né vers 1481, maréchal de France en 1511, gouverneur du duché de Guienne et du pays de La Roche le par lettres du 7 janvier 1515.

4. Soliman II (1520-1566), fils et successeur de Soliman I^{er}, conquérant de la Perse, de la Hongrie, de l'Algérie et de Tunis.

cependant à la estendu de tous costez¹. L'Empereur a esté un grand prince, lequel toutesfois n'a surmonté nostre maistre que de bonheur pendant sa vie et de ce que Dieu luy a fait la grace de pleurer ses pechez dans un couvent, où il se rendit deux ou trois ans avant mourir. Or pendant ceste guerre, qui dura vingt deux mois², j'y vis de très belles choses pour mon apprentissage, et me trouvoy ordinairement en tous les lieux où je pouvois penser acquerir de la reputation, à quelque pris que ce fust. Aussi fut il tue soubs moy cinq chevaux, et en dix jours deux, que monsieur de Hocquelaure, cousin germain de ma mère³, me donna. De ce premier commencement je gaigné tellement l'amitié de ceux de la compaignie, qu'un chascun m'aidoit à me ramonter, ayant perdu mes chevaux. Je fuz aussi au combat fait prisonnier et après bien tost delivré par le moyen de mes amis.

Que ceux qui desirent avec les armes acquerir de l'honneur fucnt resolution de fermer les yeux à tous perils et hazards aux premiers rancontres où ils se trouveront. Car c'est sur eux qu'on jette les yeux, pour voir s'ils ont rien de bon au ventre. Que si au commencement ils font quelque acte signalé, pour monstrent leur courage et leur hardiesse cela les marque pour jamais et les fait reconnoistre mesme leur donne le cur et le courage de faire encorres mieux. Or nous perdismes en ceste guerre le duché de Milan, de quoy je pourrois bien écrire au vray l'hystoire, encorres que je ne sois pas grand clerc. Et si le Roy me le commandoit, j'en

1. Cf. un passage de du Bel ay., où l'auteur montre le sieur de La Roche du Maine devant, en août 1539, à Charles-Quint lui-même, qui lui faisait passer son armée en revue devant Fossano, « que si tous ceux estoient bien conseillez, ils s'appointeroient et tendroient aux Juax et Turc et tout autre en subjection ». (Coll. Petitot, t. XVIII, p. 491.) L'idée était d'ailleurs, courante au xvi^e siècle.

2. En fait, les hostilités s'ouvrirent en avril 1521, par l'invasion du Luxembourg et de la Navarre, et La Roche, après la défaite de la Bicoque, rentra en France dès le mois de mai 1522. Mais Moïse dut rester en Italie avec Lescun, qui capitula dans Crémone le 14 mai, évacua la place le 26 juin et rentra en France au début de juillet. De toute façon, la guerre ne dura pas plus de quinze mois.

3. Ce « monsieur de Hocquelaure » est un Jean de Montenard. On ne peut affirmer, avec La Chesnaye des Bois (*Dict. de la Noblesse*, t. XIV, p. 13-14), que ce soit Jean III.

dirois bien la vérité, la sachant aussi bien qu'homme de France, encor que je fusse bien jeune en ce temps là, j'entends des lieux où j'estois et non des autres car je ne veux rien escrire par ouyr dire. Mais parce que je ne veux m'occuper à escrire les faicts d'autrui ny les fautes par eux commises avec beaucoup de partie d'irriter, dont j'ay la memoire aussi fresche que j'avois lors, et que tout ce que je fis pour luy en ce pays là, fut sans aucune charge estant commandé d'autrui, je ne m'arresteray plus longuement sur ce sujet assés triste, qui a esté truitté par autres, seulement je diray ce mot, qu'il n'y eust point de faute de la part de monsieur de Lautrec, qui y fit tout le devoir d'un bon et sage general¹. Aussi estoit il un des plus grands hommes de guerre que j'aye jamais cogneu. Je n'escriray aussi de la bataille de la Bicoque², où je me trouvoy et vis combattre à pied monsieur de Montmorency³, despuis connestable, laquelle bataille ledict sieur de Lautrec fut forcé d'accorder pour l'opinion treté des Suisses. J'ay veu en mon temps le despit des gens de ceste nation estre cause de la perte de plusieurs places et interrompre grandement les affaires du Roy. Ils sont, à la verite, vrais gens de guerre, et servent comme de rempars à une armée; mais il faut que l'argent ne manque pas, ny les vivres aussi: ils ne se payent pas de paroles.

Après la perte malheureuse de ce beau duché de Milan, toutes les forces revindrent en France, ensemble la compagnie dudit sieur mareschal de Four, en laquelle je euz une place d'homme d'armes et un archier d'appointement. Quelque temps après, l'Empereur Charles dressa une

a) guerre se commença au 29 avril, et pour ce que je ne me veux occuper à escrire les faicts des autres ny les fautes par eux commises, comme

1. Cf. le jugement sévère de Mignet. *Histoire de François I^{er} et de Charles-Quint*, t. I, p. 312-313. Au livre sur Lautrec resté, d'Aleux, a écrit.

2. Le 29 avril 1522.

3. Anne de Montmorency. Reminiscences de du Bellay: « Le seigneur de Montmorency avecques les VIII mil Suisses desquels il avoit la charge, estoit à pied au premier rang... » (ed. Bourrilly t. I, p. 227). — Cf. Brantôme, ed. Lalanne t. I, p. 333.

4. La 1^{re} réd. a été remaniée, amplifiée et complétée au moyen des *Mémoires* de Martin et Guillaume du Bellay. Voir, au livre I de ces *Mémoires*, le *Discours*

armée pour reprendre l'ontenarie¹, à cause de quoy nostre com s'aign^r et plusieurs autres furent mandez se trouver à Bayonne, pres monsieur de Lautrec, qui estoit lieutenant du Roy en Guyenne². Ledit sieur de Lautrec, pour pouvoir faire teste à l'ennemy, qui faisoit mine vouloir entreprendre quelque chose sur la frontière, fit

je pourrois bien faire, ayant aussi bonne memoire à present que ja n'est
(j'avois vers B) et que tout ce que je te raconte est guere à je le la si c'est
commandé et non commandant, je n'en arrêteray là, encor que en (q'en B)
cette guerre, qu'il y aving deux millions de laux naussus il les soula
ment, et je suis que je n'ai pu s'oublier lais. Je l'ay en la cour, car
qua lous n'ay loient à me remonter, maisme ing cousin germain de ma mere,
nommé mons' de Roquelante, m'ay connu deux ou dix jours qui ne me
durarent plus. Or a vis perusmes en ce voyage la d'ung de M. Han; qui si
je vould es estre historien et que le Roy me commandast d'escrire la verité, je
voudrois bien assurer que je le ferois aussi. En q'ie honneur de France,
Je dis en ces lieux là où j'estois et non les autres, car je ne vouldrois point
estre chose aucune pour ce qu'il y a. Est-il d'or en toutes les compaignes pre
sentes en la d'icte de Milan revenues en France, après la perte de lad'icte
d'icte, l'nostre n'est pas sans M. de la Roche, et la d'icte de B. Le marquis
et autres leur carreaux vers, qui sont pel les villes en Gascoigne, auquel lieu
nous le smes une moestre pour ung quartier, combien que le Roy n'y a des
deux années. Et sur ce que (qu'il B) reust il fait a l'insu de la d'icte
je leiz alors lors B) enroulé en place d'homme d'armes et ing archier
l'appoinement. Je ne me recuay point à la moestre, par pour B, ce que
la fievre que le m'avouit (n'ay f B) yrie. *Quelane*

sur les causes des guerres de Roy et de l'Empereur (éd. Bourrilly et F. Virey, t. I, p. 106-107, qui n'est lui-même qu'une amplification d'un passage du 14^e l de la *Strenuere Oratio* de Guilaume de Melloy (*Fragmenta de la prima Oratio*, éd. Bourrilly 1905, p. 21).

Fontarabiehs aguerre, prov. de Guipuzcoa. Donné et a ait assiégé et pris le 18 octobre 1521. (Voir, sur ce siège, le récit de Bordenave, *Histoire de Béarn et Navarre*, éd. Paul Raymond, p. 1722 et 1731. Le grand, *Essai sur les origines de Fontarabie avec le tableau de l'Armée d'Alphonse*, 1842, sans figure, in *Béarn et le Pays basque*, 1904, p. 155. — Lors des négociations soulevées à Calais en août novembre 1521 entre François I^{er} et Charles-Quint, la reddition de Fontarabie fut proposée par l'Empereur comme une condition de paix (Véhic. entre la France et l'Autriche, t. II, p. 101-102).

1 Par lettres du 1^{er} janvier 1533 (*Ordonnances de François I^{er}*, t. I, n° 23).

3 Mauvezin, Gers, arr. de Lectoure, ch. 4. Je cant.

4. Beaumont-de-Lomagne, Tarn-et-Garonne, arr. de Castelsarrasin et 1 de cant.

5 Le 7 décembre 1522, une montre de la compagnie de Lescur est lieu à « Mauvoya n en Armagnac » B N, ms. fr. 2113, f. 145. Le nom de Montluc n'y figure pas. On le trouve, par contre, cité parmi les absents dans une montre de la même compagnie, passée à Mirande le 18 février 1523 (B. N., ms. Clarambault, 245, n° 903). C'est sans doute la montre dont il parle. Il ne faut pas s'étonner qu'il figure sur le rôle, quoiqu'il fût absent, pour motif : l'article 31 du *Règlement et statuts sur le service des nous d'armes et les prévôts des maréchaux de France* (copie et impression pour l'homme d'armes absent), pouvait éte par, sur la montre, le capitaine ou quatre hommes de la compagnie es illien ou d'at l'armement, a dale (Isarabert, *Recueil général des anciens statuts*, 1652, t. XII, p. 118).

dresser quatorze ou quinze enseignes de gens de pied. J'avais toujours eu envie de me jeter parmy les gens de pied, ce qui me fit demander congé pour trois mois au capitaine Sayas¹, lequel portoit le drapeau à l'absence du capitaine Carbon². On m'en fit un pour accepter l'enseigne que le capitaine La Clotte³ me presenta, lequel malheureusement me l'octroya après avoir aussi envoyé devers le capitaine Carbon pour l'obtenir. Soudain après, La Clotte fut commandé aller⁴ à Bayonne pour que les ennemis⁵

n) reprendre Fointerrevie (Fontarravie B) et nostre compaignie alla à Bayonne. Nous le La Clotte estoit lieutenant de Roy en Guyenne, qui dressa d'iceux ou quatorze enseignes de gens de pied. Alors j'en print envie de porter une enseigne, et pour ce fere allay demander congé au capitaine Sayas (Sayas B) pour trois mois, à cause que ung capitaine, nommé le capitaine La Clotte (Clotte B), m'avoit (m'avoit B) présenté la sienne, lequel l'octroya et m'octroya le congé et l'enseigne (l'enseigne B) et vices que j'en vassé à Bayonne au capitaine Carbon, qu'estoit enseigne de nostre compaignie, laquelle il feroit pour moi. Le capitaine Sayas (Sayas B), qui estoit lieutenant le capitaine Lignac d'Avergne (d'Avergne B) lieutenant d'icelle, lesquels pour une querelle qu'ilz eurent à Carmonne (Carmonne B) l'ung contre l'autre, ne se trouvoient à la compaignie, sauf le capitaine Carbon, qui se tenoit toujours au près d'icelle s' de Lautrec. Et ainsi le capitaine La Clotte demeura deux jours après monsieur de Lautrec, lequel manda (commandé B) d'aller

1 Jean de Vize, seigneur de Sayas, cité dans les montres de la compagnie de Lescun, Crémone, 27 janvier 1521 (B. N., ms. fr. 2512, n° 1003) et Castres, 21 juillet 1525 (ms. fr. 2153, n° 1098, Clairamb., 248, n° 973). Il épousa, le 2 juin 1509, Jeanne de Saint-Lary et en eut au moins deux enfants : 1° Savary de Vize, seigneur de Sayas, homme d'armes de la compagnie du roi de Navarre en 1511, lieutenant de la compagnie de La Valette en 1561 et chevalier de l'ordre en 1568 ; 2° Isabelle de Vize, femme de François de La Barthe-Lassegan (Communic. de M. de Jaurgain.)

2. Carbon de Vize, cité comme homme d'armes de la compagnie de Lescun dans les montres de Bagnacavallo, 18 août 1517 (B. N., ms. Clairamb., 244, n° 785 ; Crémone, 17 septembre 1520 (ms. fr. 21512, n° 1002) ; Crémone, 27 janvier 1521 ; Mauvezin, 7 décembre 1522, Miranda, 18 février 1523 (ms. Clairamb., 247, n° 941) ; Castres, 21 juillet 1525. Carbon était un prénom assez usité dans le Sud-ouest. Il ne faut pas confondre ce capitaine, qui fut tué près de Lanta, en 1526 (voir p. 71) avec Jean de Montpezat, dit de Carbon, seigneur de Tayan, gouverneur de La Reole en 1521, conseiller et chambellan du roi en 1542, lieutenant de la compagnie du roi de Navarre, mort en 1544 et marié en 1523 à Françoise de Lomagne. (Communic. de M. de Jaurgain.)

3. Il appartenait à la maison de Massas, l'une des plus anciennes de la Gascogne et à la branche cadette de Taitiac (Arch. dép. de L. et G., ms. Raymond). On trouve des Lactotte cités dans les montres des compagnies d'André de Foix, Saint-Papoul, 28 juill. 1525 (B. N., ms. fr. 21513, n° 1099) et du marquis de Saluces, Valence-en-Dauphiné, 11 fev. et Montelimar, 19 mai 1526 (ibid., n° 1122 et 1089).

4. Les Impériaux, commandés par Phiabort de Chalon, prince d'Orange, qui avait ordonné l'invasion du Labourd et de prendre Bayonne (U Robert, *Philipbert de Chalon, prince d'Orange*, 1902, t. I, p. 48-52).

5. Crémone. Voir, sur la défense de cette place par Lescun, p. 41, n. 2.

se renforçoient d'heure à autre^a. Quelques jours après^b, le capitaine^c Carbon prit les compagnies^d de monsieur de Lautrec et de monsieur le mareschal, son frère avec deux compagnies de gens de pied, qui estoient *celles de Megrin^e, de Comenge^f, et La Clotte*, pour nous conduire par les chemins des bois^g droit à Saint Jean de Lus^h, là où le camp des ennemis estoit. Orⁱ, comme nous fusmes à demy quart de lieue de Saint Jean de Lus, sur le haut d'une petite montaigne^j ayant desjà passé une petite rivière^k sur un pont de bois, distant^l d'un demy^m quart de lieuⁿ de ceste montaigne, au dessous de laquelle^o passoit un ruisseau^p de quinze ou vingt pas de large^q, profond jusques à la ceinture^r, joignant lequel y a^s une plaine qu. s'estant con m^t en pente droit^t audit ruisseau, duquel lieu on descouvre Saint Jean de Lus^u, qui est un des plus beaux bourgs de France sur le bord de la grand mer^v, le m^e capitaine Carbon qui commandoit à la troupe,

^a *Ed.* Megrin, Comenge. *Laçon fautive corrigée à l'aide des deux mss.*

a) à cause que les camps (ennemis B) se renforsoient tous les jours

b) autre et ne tarda pas l'uel jours que ledict capitaine — c) la compaignie —

d) A avant d'abord Megrin qu'on a transformé en Megrin en grattant le commencement de l'a et en mettant un accent — e) conduire droit à Saint Jean de Lus, là... estoit par les chemins des bois. Or — f) bois qui pouvoit estre distant — g) petit — h) et au dessous d'icelle — i) largeur — j) braye — k) on voyt — l) qui toutesfois vient en descendant droit — m) ledict

— k) on voyt — l) qui toutesfois vient en descendant droit — m) ledict

1. Le 15 septembre 1523, l'après du Bellay (éd. Bourrilly, t. I, p. 284).

2. Montuc oppose « les chemins des bois », par Arbonne et Ahetze, à « grand chemin de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz qui longeait la falaise, par Bidart et Guéthary ».

3. Saint-Jean-de-Luz, Basses-Pyrénées, arr. de Bayonne, ch.-l. de canton.

4. Probablement la hauteur de Saint-Joseph, au nord-est de Saint-Jean-de-Luz.

5. Le ruisseau d'Issac handia, qui se jette dans la mer au pied de la croix d'Archiloz.

6. L'Ichara, qui contourne la hauteur de Saint-Joseph et se jette dans la Nivelle au dessus de Saint-Jean de Luz.

7. Les hauteurs d'Ascotz. L'escarmouche dut avoir lieu sur les prairies en pente que la tranchée du chemin de fer de Bayonne à Hendaye a coupées en deux.

8. « San Juan de Luz è un buon posto sul mare, non molto grande, ma innanzi la guerra soleva esser buono per la comodità che ha de l'Oceano. » (André Navagero, *Viaggio in Spagna ed in Francia 1528*), dans Tommaseo, *Relazioni des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVI^e siècle*, 1834, t. I, p. 10).

laissa les deux cornettes^a sur ceste petite montaigne l'une desquelles portoit le capitaine Sayas qui estoit la nostre, et le^b capitaine Jehannet d'Andouins l'autre de monsieur de Lautrec tous deux en absence, l'un du capitaine Carbon, l'autre^c du capitaine Artigueloube^d, et laissa seulement vingt chevaux à chascune, et^e noz deux compagnies de gens de pied, et print le reste des gens d'armes, ensemble le seigneur de Gramont^f, qui depuis mourut au royaume de Naples, q n estoit lieutenant de la compagnie de monsieur de Lautrec^g.

^a) mise gues de gen darmes — ^b) desquelles et mesmes la nostre le capitaine Sayas (Sayas B) portoit et d'aider les — ^c) Andouins (Janot d'Andoinx B) ^d) Carbon et l'autre — ^e) Artigueloube (Artigueoube B) auxquelles il ne laissa plus de vingt chevaux et

1. Jehannet, baron d'Andoins, fils aîné de Gaston, baron d'Andoins et de Navailles, grand chambellan du roi de Navarre, et de Françoise de Lévis-Montperron. Il est cité dans les montres de Grossoles en Condomois, 29 nov. 1522 (B. N., ms. fr. 21512, n° 1044), Béziers, 1^{re} juil. 1525 (B. N., ms. fr. 21513, n° 1021); Béziers 1^{re} février 1526 (*ibid.*, n° 1119); Bourgo-lès-Bologne, 9 janv. 1528 (B. N., ms. fr. 21514, n° 1181), au camp devant Naples, 6 mai 1528 (B. N., ms. Clairamb., 250, n° 1111). Il est lieutenant à la garde de la ville et du château de Saint-Malo en 1536 et 1538. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n° 30413 et 31687. Le 29 août 1538, le roi le nomma gouverneur et capitaine de la ville de Bayonne et des châteaux et tour de Saint-Esprit, « en reconnaissance de ses services par long temps faictz aux guerres deçà et delà des monts. » (Arch. mun. de Bayonne, A4, 6, f° 88) Marié à Anne de Velasco, sœur du comte de Castille, il testa à Bayonne, le 30 avril 1541 en faveur de son fils François. Mais celui-ci étant mort, il laissa son héritier Paul d'Andoins, baron de Navailles, son frère, par un codicille daté de Saint-Quen m, 27 octobre 1544 (Arch. de Jaurgain, papiers d'Orléans). Il mourut à Bayonne en 1546.

2. Probablement Pierre d'Artigue ouve, cité dans les montres de la compagnie de Lautrec des 11 août 1517 (B. N., ms. fr. 21510, n° 930), 20 nov. 1522, 1^{re} fév. et 1^{re} juil. 1525, 9 janv. 1527, 6 mai 1528). Montuc dira plus loin (p. 87) qu'il était colonel de cinq enseignes gasconnes au siège de Naples.

3. Voir, sur Jean II, baron de Gramont, 2 notices de J. de Jaurgain, *Ménard et Gracian d'Aguerre (Reu de Béarn, Navarre et Landes, 1^{re} août-1^{re} oct. 1886, p. 154, n° 1)* Il est cité comme homme d'armes de la compagnie de Lautrec dans les montres de Grossoles en Condomois, 29 nov. 1522, Bayonne, 1^{re} mars 1523 (B. N., ms. fr. 21512, n° 1040); Miranda, 14 juillet 1523 (B. N., ms. Clairamb., 246, n° 925); comme lieutenant dans les montres de Béziers, 1^{re} juil. 1525 et au camp devant Naples, 6 mai 1528 (ms. Clairamb., 250, n° 1081). Voir aussi un mandement au trésorier de l'épargne, daté de Cognac, 18 mai 1526, et ordonnant de faire payer 3000 l. tournois à Jean de Gramont, chevalier, lieutenant du s^r de Lautrec en Guyenne, en récompense de ses services (B. N., ms. Clairamb., 955, f° 73 — Cf. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. V, n° 18613).

4. Montuc paraît être trompé. C'est Jacques de Sainte-Colombe qui semble-t-il d'après les montres, être lieutenant le 22 sept. 1523.

Toute ceste trouppes passa le ruisseau, cheeminant au long de la plaine droit à Saint Jean de Luz, ayant departy^b leurs gens en trois troupes, comme nous pouvions aisement descouvrir du haut de la montaigne où nous estions. Estans arrivez en la plaine, ils firent alte plus d'un' heure, cependant qu'un trompette par deux fois alla sonner^c la fanfare aux ennemis. Mais comme il se voulut retirer, ne pensant que personne sortit du camp des *Espagnols*, les chevaux qu'il avoit envoyé à la teste de la plaine luy vindrent rapporter que tout le camp des *ennemis* marchoit. Et soudain après^d, nous commençames à descouvrir trois de leurs escadrons de gens de^e cheval, qui marchoit^f les uns après les autres. Le premier des leurs^g vint attaquer le premier des nostres. En quel lieu se rompirent beaucoup de lances, plus des nostres toutes-foies que des leurs : parce^h qu'en ce temps-là les Espagnols ne portoient que des arces **gayes**, longues et ferrées par les deuxⁱ bouts¹. Pendant ceste charge², le capitaine Carbon retire les autres deux troupes pas à pas devers nous. Enfin la³ seconde des ennemis se joignit à la leur première, et rembarèrent la nostre jusques à la seconde, que monsieur de Gramont menoit. Là il⁴ y eut un grand combat et force gens portez⁵ par terre d'un costé

^a *Leçon de B. Ed.* : lances *gayes*

^a) pied, mais prit les deux compagnies de gendarmes, sauf ce peu qui demeura aux enseignes. Le s^r de Gramont, qui mourut au roy d'Espagne de Naples, uncle de cest il-cy², esloit leulx tant de la compagnie de mons^r de la Roche, et passeroit le — ^b) rangé — ^c) trois escadrons, car de la montaigne où nous estions demeurez, nous voyons toute la plaine. Le capitaine Carbon demeure plus d'une heure en la dite plaine et envoia par deux fois un trompette sonner — ^d) lors tout en (à B) un *vaip* — ^e) à A — ^f) venant — ^g) desquelz — ^h) pource — ⁱ) ferrées aux deux — ^j) Cependant — ^k) A la fin — ^l) où il — ^m) tombés

1. *Arcegaye* ou *arshegaye*, lance légère. Le mot est d'origine berbère, il dérive de l'espagnol *azagaya*. La forme *azagayo* est dans Rabelais (liv. III, prol.) ; la forme moderne *zagaie* est dans Brantôme (t. II, p. 219).

2. Antoine de Gramont, allié par sa femme, Hélène de Clermont, au prince de Condé, aux Montmorency et aux Clabulon, fut d'abord, sans pratiquer, d'ailleurs, ouvertement la religion réformée, l'un des principaux chefs du parti protestant en Béarn ; il luita ensuite contre le baron d'Arros, lieutenant de Jeanne d'Albret (cf. Commaire, *Les Huguenots dans le Béarn et la Navarre*, Paris-Anch., 1883 in-8°, p. 10, n. 6.)

et d'autre : entre lesquels ^a furent les seigneurs de Gramont, duquel le cheval fut tué *souz lui*, de ^b Luppé ^c, guydon d' monsieur de Lautrec, de Poygrefli ^d, qui depuis s'est fait huguenot, de La Faye ^e de Naintonge, qui est encores en vie, et plusieurs autres ^f. En mesme instant, nous descouvrismes un'autre grand troupe de cavalerie, venant vers nous un peu à main gauche. Ce qu'avant apperceu, nos capitaines portans nos enseignes dirent ces ^g mots : « Nous sommes *tous* perduz. » Sur quoy ^h je leur dis qu'il valoit mieux ⁱ hazarder quatre vingts ou cent hommes de pied, pour sauver nos gens de cheval ^j, qui estoient engagez. Le capitaine ^k La Clotte et Megrin ^l me respondirent que ce seroit double perte, joint aussi qu'ils se doubtoient que les soldats n'y voudroient pas aller, voyant leur mort devant les yeux. Or, à tout ce propos il n'y avoit que les deux capitaines avec les enseignes des gens de cheval et moy, ayant laissé nos gens de pied à quinze ou à vingt pas de nous. Je me double que ^m, s'ils eussent entendu ma proposition, voyant la gendarmerie perduë, que je n'eusse pas esté suivy comme je fuz. *Il faut le plus qu'on peut desrober*

a) autres — b) tué et mis par terre, de — c) Luppé B — d) et plusieurs autres manque dans A — e) de gens à cheval à main gauche en la plaine. Alors j'en volus les capitaines qui pourroient les enseignes dire ces — f) Mais soudain — g) qu'il faillait — h) sauver la gendarmerie — i) Les capitaines — j, moy, car les gens de pied estoient à — k) nous Et me doubtoy (doble B) que

1. Raymond de Luppé, chevalier, seigneur de Luppé, de Lasserade et de Thiesle, fils de Jean et de Cecile de Sadirac épousa, par contrat du 27 juin 1513, Jeanne de Galard d'Aubiac, fut capitaine et gouverneur de la ville de Frontzac et de la baronnie de Barbazan, mourut devant Naples en août 1528. Il est cité comme homme d'armes de la compagnie de Lautrec dans les montres de Groscolos, 29 nov. 1522, Bayonne, 1^{er} mars 1523, Mirande, 16 juillet 1523, Béziers, 1^{er} juill. 1525; Béziers, 1^{er} fév. 1526; .. en Agenais, 26 sept. 1526 (B. N., ms. fr. 25514, n° 1152). Budrio-lès-Bocogne, 9 janv. 1528 au camp, devant Naples, 6 mai 1528.

2. Tanneguy du Bouchel, seigneur de Puygreflier, gentilhomme poitevin, tué le 3 oct. 1569 à Moncontour, à l'âge de 85 ans (d'Aubigné, *Hist. univ.*, éd. de Ruelle, t. III, p. 127). Cité dans les montres de Mauvezin, 7 déc. 1522; Samadet, 23 oct. 1523, Castres, 21 juill. 1525.

3. Cité dans les montres de la compagnie de Lautrec du 1^{er} mars et du 16 juill. 1523, du 1^{er} fév. et du 26 sept. 1526, du 9 janv. et du 6 mai 1528, et de celle de Lescaun du 21 juill. 1525.

aux soldats la cognoissance du dangier qui se presente, si on veut qu'ils aillent de bon cœur au combat. Sur cela, je fis response aux^a capitaines que je prendrois le hazard de les conduire^b et que, perduz pour perduz, il^c valloit^d mieux hazarder et^e perdre quatre vingts ou cent pietons^f que non pas toute nostre^g gendarmerie. Et sur ce, sans plus consalter (les longues consultations bien souvent font perdre beaucoup de bonnes entreprises), je prins la course vers les soldats, ensemble les capitaines (car il se fallloit hasler), et leur dis selement ces^h mots : « Allons allons, mes amis, secouriz nos gens d'armes. » Sur quoy je fuz suivy de cent soldats tirez de nostre compagnie ; et tous, bien encouragez, descendismes de la montaigne, et, m'es tant mis à la teste de mes gens, passames le ruisseau. Ce fait, je donnay vingt soldats au bastard d'Aussanⁱ pour les conduire, lequel n'a point fiet de honte aux legitimes de ceste maison qui ont tous esté vaillans hommes.

Il faut noter que la troupe que j'avois n'estoit que arbaestiers^k : car encores en ce temps là, il n'y avoit point d'arquebuziers parmi nostre nation^l. Seulement

^m *Leçon des mots, Ed. : Dauran, Dauran*

a) Et lors je respondis aux b) que je les conduirois c) mais que dans A. é valloit d) de f) hommes g) la h) gendarmerie. Et me mis à courir, car il se fallloit hastier, à la troupe, le ir avan d'iceux — i) sera curieusement variée. Les capitaines firent aussi les à la troupe que moy pour garder qu'il n'en vint plus. Adit par le quatre vingtz avec (avec que B. mot. Auquel cas je ne le savy par aucun (vingt) soldat de la compagnie du capitaine Magrin (Megrin B), mais de la nostre seulement. Aussin marchant devant tous, nous descendismes la montaigne tout coucant et passames le ruisseau moy mesmes le premier. Et comme je fuz delà le ruisseau, tantis (Je baillis B) vingt hommes au bastard d'Aussan, lequel, encores que les legitimes ait (ait B) esté vaillans, n'a point toutesfois fait B. honte à la lignée. Or il j) q'en la — k) n'estoient que tous arbaestiers

¹ Peut être identifié avec un arcaer de la compagnie de Lautrec appelé « le bastard d'Aussy » dans une montre de la même, 2 juil. 1525 B. N., ms. fr. 21520, n° 911), ou, moins probablement, avec un Aussan, homme d'armes de la compagnie d'André de Foix, sénéchal asparros, cité dans une montre de Fronton, près Montauban, 20 juil. 1523 (B. N. Châtamb., 243, n° 927).

² Du Bellay, raconte l'invasion du Milanais par les Impériaux en avril 1521, dit que « de ceste heure là furent introduits les arquebuziers qu'on tiroit sur une fourchette » (*Mémoires*, éd. Bourdely, t. I, p. 189).

trois ou quatre jours auparavant, six ^a arquebuziers gascons s'estoient venuz rendre du camp des ennemis de nostre costé, lesquels je retins, parce que, par bonne fortune, j'estois ce jour là de garde à la porte de la ville¹, et l'un de ces six estoit de la terre de Montluc². *Que pleust à Dieu que ce malheureux instrument n'eust jamais esté inventé ! je n'en porterois les marques, lesquelles encores aujourd'huy me rendent languissant, et tant de braves et vaillans hommes ne fussent morts de la main le plus souvent des plus pottrons et plus lâches, qui n'oseroient regarder au visage celui que de loing ils remercent de leurs malheureuses balles par terre. Mais ce sont des artifices du diable pour nous faire entre-tuer.* Après^b donc avoir passé le ruisseau je commandé au baslard d'Aussan^c le n^e faire jamais tirer sa troupe, mais^d seulement faire mine^e de tirer, afin de soutenir et prester faveur à la mienne, pour avoir temps de tirer et^f tourner^g rebander. Or, ainsi que j'estois au pied^h de la montagne je ne pouvois voirⁱ ce que faisoit nostre gendarmerie, mais comme je me fuz allé heinmé plus avant, je vis toutes les troupes des ennemis assemblées à un^j, et celle^k de main gauche marcher au trot droit aux nostres, qui avoient fait ferme, ne^l pouvant cheminer ny en avant, ny en arrière, à cause de quelques pierres. Le capitaine Carbon, qui n'estoit point armé, ayant esté auparavant blessé^m d'une arquebazade au bras gauche, vint à moy, me voyant près d'eux, et me dit ces

a) seulement pouvoit avoir trois ou quatre jours que six — b) rendre du nostre costé du camp des ennemis, et par bonne fortune j'estois ce jour de garde à la porte de la ville, et en les interrogeant en trouvay ung de la terre de Montluc (Montluc B) et les retins tous six. Après — c) Dausan (d'Aussan B) — d) ne tirer jamais (point B), mais — e) n'estimer semblant — f) tirer afin que nos arquebuziers (arquebuziers B) eussent temps de pouvoir rebander et — g) manque dans B — h) bas — i) pouvois pas voir — j) les trois troupes en un — k) et vois celle A — l) qui estoient fermes, ne — m) armé et ayant que que temps avant esté blessé

1. Il s'agit de Bayonne

2. Montluc est aujourd'hui un écart de Saint-Léger, cant. de Damazan, arr. de Nérac. La terre de Montluc était propriété des Montesquieu, au début du XIV^e s. éclo

mots « O¹ Mouluc, mon amy, pousse hardiment, je¹ ne l'abandonneray pas — Prenez garde seulement, luy dy-je, mon capitaine, à vous sauver, et ces gens d'armes » Et² en mesme instant, je crie³ : « Compaignons, tirez à⁴ la teste des chevaux, » Je n'estois pas⁵ à douze pas des ennemis, lorsque je leur fis faire ceste salve. Il⁶ se verifia⁷, au dire des prisonniers qui furent prins quelques⁸ jours après, qu'il y mourut ou fut blessé⁹ à¹⁰ ce rencontre plus de cinquante chevaux, et deux cavaliers tuez, ce qui fit faire ferme à leurs troupes. Cependant le capitaine Carbon eust loisir de se retirer au¹¹ grand galop avec sa troupe droit au ruisseau où j'estois passé, et ceux qui avoient perdu leurs¹² chevaux, se tenans¹³ à la queue des autres, se sauvèrent ainsi, et passèrent tous le ruisseau (ce qui¹⁴ leur estoit force de faire autrement¹⁵ la troupe de main gauche leur donnoit par le flanc de nostre costé) à la faveur des vingt arbalestiers de d'Aussan qui sous-tindrent, cependant nous rehaldasmes tous et tirasmes encores. Et comme le capitaine Carbon eust passé le ruisseau avec la cavallerie, et¹⁶ remonté monsieur de Gramont, et chargé les autres en croupe, commanda¹⁷ audit sieur de Gramont de courir au haut du coustaut, et faire retirer au grand trot les enseignes de gens de pied et gens de cheval droit¹⁸ à l'autre rivière, là où estoit le pont tirant au chemin de Bayonne¹⁹. Soudain il tourna²⁰ vers moy, ayant en sa compagne un Italien, nommé le²¹ che-

1) Or A — a) hardiment car — b) — c) l'abandonneray ponce. Alors je luy respondis. Ne vous soyez — d) capitaine, prenez garde seulement — e) — f) je criay aux soldatz, à la teste des chevaux, compaignons, à — g) ponce — h) pas d'eux à l'heure que nous comencasmes à tirer. Il — i) trouva — k) dir de personnes (prisonniers B) que la gendarmerie feyt quelques — l) du e — m) de — n) deux cavaliers tuez (cavaliers B) mourut ou fut blessé — o) harquebouzades. Toutes les troupes qui estoient en l ne s'arrestèrent. Le capitaine Carbon donna au — p) les — q) se jectant A (mot surchargé, il y avoit d'abord se trouvant) (se tenans B) — r) et ce — s) force car au remont — t) passe avec la cavallerie le ruisseau et — u) et les autres chargés en troupe (croupe B, commanda — v) courir à haut aux enseignes de gens de pied et gens de cheval pour les advertir de se retirer au grand trot droit — w) s) tourne — x) l) moy au troussesme avecques un. Italien qu'on nommoit le

1. L'Ouhabu, ruisseau qui se jette dans la mer entre Bidart et Guethary

vallier Diomedes ^a, et le sieur de Maignault ^b, et trouva que je me retirois droit à un fossé qui bordoit un marais ^c, duquel je pouvois estre à dix ou douze pas ^d. Ce qui l'empecha de se joindre à moy, de façon qu'il eust assés affaire à se sauver. Si gagné-je, *en despit des ennemis*, le ^e fossé du ^f marais à la faveur d'Aussan ^g, lequel je fis passer en diligence, pour faire teste ^h, ce ⁱ qu'il fit.

Cependant les Espagnols faisoient ^j semblant de me vouloir charger, mais ils n'osèrent m'enfoncer. Tandis, ces ^k six arquebuziers faisoient merveilles de tirer. Et comme jeuz mes gens à ^l cinq ou six pas du fossé, je les fis jetter dedans ^m; et, à la faveur d'adict d'Aussan, nous montâmes tous sur la levée de ce fossé, seul trois soldats, qui y furent tuez à coups de harces gayes ⁿ, pour n'avoir esté ^o si dispos que les autres. C'est là, comme en un petit fort, ou je leur fis teste. Or, il ^p faut noter que la troupe des ennemis, qui estoient venuz à main gauche, fit alte ^q aupres du ruisseau, quand elle vit que nostre gendarmerie estoit desjà à demy montaigne; et ceux qui avoient combattu, et lesquels j'avois arresté sur le bord

^a Ed. Maignault. ^b *Legen des mss.* Ed. , d'n quebus.

^a) d' Diomedes B — ^b) Maignault (Maignault B) — ^c) pas Et na sei st possible à luy de se pouvo r *joindre a moy* pour me lre que je gagnasse le marescq, car il c'ay la estre envelo appé et eust assés à fere à se pouvoir *saiver* ^d) Si est ce que je gagnay le ^e) d'icelluy B ^f) marescq par le mon. d'Aussan ^g) diligence aux fins qu'il feist teste A ^h) teste aux ennemis, *ce* B — ⁱ) Lors ils *faisoient* (frent B) — ^j) charger et ne m'en faisoient (r'ier fonction B) point, car ces — ^k) comme je leuz d — ^l) fossé, nous nous *getasmes dedans* — ^m) *thuez* de coups de harces gayes qui se firent il pas n ⁿ) autres Là j'o B, leur feys teste trant toujours. Or — ^o) hallor

1. « Diomedes, Grec », et non pas Italien, est cité dans la montre de Mirande du 18 fév. 1523. Le 29 mar. 1525 et le 11 fév. 1526, on le retrouve à Montémar et à Valence, dans la compagnie du marquis de Saluces (B. N., ms. fr. 21513, n° 1089 et 1121). En 1531, il fut cassé comme homme d'armes de la compagnie du comte de Tende (*Catalogue des eccl. de François I^{er}*, t. I., n° 6876).

2. François de Maignault, cité dans les montres de Grossclès, 29 nov. 1522; Bayonne, 1^{re} mars 1523, Beziers, 1^{re} fév. 1526, Budria, 9 janv. 1524, Naples, 8 mai 1528; ou Olet de Maignault, cité dans les montres du 23 nov. 1522, 16 juil. 1523, 1^{re} juil. 1525, 1^{re} fév. 1526 et 26 sept. 1526.

3. Le cours inférieur de l'Adour a formé jusqu'à nos jours un vaste marécage entourant à l'est Saint-Jean-de-Luz.

du fossé, faisoient là leur retraicte, quand ils ^a virent venir trois scadrons d'arquebuziers ^b au long de la pleine, venant à eux le grand pas — ce qui leur mit le cœur au ventre et leur donna courage de passer outre. Ayant ^c descouvert ce nouveau secours, je ^d me mis au long du fossé du marais, et m'estant desrobé, au moyen du destour, de ^e leur veüe, je me jettay dans un pré fort estroit et gaignay à la course le ^f pied de la montaigne d'où j'estois party, et après avoir repassé le ruisseau, je regaignay la montaigne. Le dangier ou je m'estois veu, tant pour es gens de cheval que j'avois en queue, que pour ce bataillon d'infanterie qui venoit à nous ne me fit point perdre l'entendement au besoing, pour prendre la commodité pour ma retraicte, pendant laquelle je fis tousjours tenir ceste poignée d'hommes que j'avois, serrez : et les acourageant, parlant à eux parfois, je leur faisois tourner visage et saluer les cavaliers qui me suivoient à coups de trait et d'arquebuse. Et comme j'euz gaigné le ^g haut, je me mis dans un vergier, fermant la lie ^h sur moy, afin que la cavallerie n'y peust entrer promptement. Et à la faveur de plusieurs vergiers, qui sont peuplez de pomiers, je me retiray droit au pont, jusques à une ⁱ eglise, qui s'appelle à Harthe ^j * 1, où je

* *Lect. de B. Ed. : Harthe.*

a) montaigne et vouloir veoir qu'est ce que faisoient les autres troupes qui avoient combattu, lesquelles s'amusaient à n'y et qui n'abandonnerent faisant une fois semblant de ne passer plus outre. Mais ils — b) d'arquebouzerie — c) passer plus outre. Lors a eut — d) descouvert leur arquebouzerie, je — e) et comme je feuz ung peu hors de — f) gaignay courant le — g) party un peu plus à main gauche. Je me voloys perdu si j'allois que l'infanterie feust arrivée au maresq, et pour éviter ma perte, me faulcist passer le mesme ruisseau devant que d'entrer dans le pré et monter la montaigne. J'estois enuy de forsse gens à cheval qui montaient comme moy. Toutesfois nous nous tenons toujours serrés en montant et les (leur B) faisoient tousjours teste de coups de arquebouses et coups de trait. Et comme je feuz sur le — h) vergier, et fermis une liee qu'il y avoit, afin i) Et me retirant droit au pont de vergier en vergier, comme je feuz en une — j) Saytes [mot surchargé; on a effacé l'S initial et transformé le en deux s longues, Aysses] (Hulton R)

1. Ahetze, sur l'Ouhabla, Basses-Pyrénées arr. de Bayonne, cant. d'Estaritz.

trouvay " le grand chemin tout couvert ^d de leur cavallerie ¹, y ayant toutesfois un grand fossé entre deux, d où je leur fiz tirer ^f quelques arquebuzades et quelques coups de tret, sans qu'il y eust guère de coups perdus. Et pour ce qu'ils ne pouvoient venir à moy, ils furent forcez ^e les uns tirer en avant et les autres se retirer. Alors ^e je fiz mettre dans le cloz ^f du cymetière ^g une partie de mes gens, pensant faire encores teste : qui ^h fut la plus grand folle que j'avois faicte en tout ce combat. Car cependant ⁱ une bonne troupe ^j de leurs gens de ^k cheval coula ^l au long du pré droit au pont, si avant que je ^m me vis enfermé sans esperance de me pouvoir sauver.

Or, comme le capita ne Carbon eust gaigré le pont, et que la gendarmerie et les gens de pied furent passez, il dit à monsieur de Gramont qu'il s'en allast ⁿ au grand trot et galop : car desjà ^o i descouvroit ^p dans les vergiers l'infanterie ennemie ^q ; ce que je ne pouvois faire, et ^r ne les aperceuz ^s jusques à ce qu'ils commencèrent à me tirer. Alors je fis signe aux soldats qui estoient dans le cimetière ^t, de se ^u joindre avec ^v moy dans le grand chemin. Et parce que ^w le capitaine Carbon ne me pouvoit ^x lescouvrir, il ^y me tint pour mort ou perdu et mes gens aussi, qui ^z fut cause qu'il laissa le capitaine Compay ^{aa} ^{ab} qui estoit son soldat, au bout du pont avec vingt-cinq chevaux et trente arbalestiers ^{ac} du capitaine Megrin ^{ad}, voyant toutes leurs troupes de cheval à main gauche et à

¹ Ed. - a) ut — ² Ed. - descouvrit — ³ Ed. - Compay

a) treuve B — b) plain — c) cabalaris osant moy dans le vergier et ung grand fosse entre deux. Je leur fiz (fiz B) tirer — d) constrainctz — e) retirer en arriere. Alors — f) i ne muraille — g) sementière — h) teste là : qui i, desjà — j) grand partie — k) à — l) avient coulé — m) pour ainsi n je — n) la herquebouzerie — o) ne faiso s pas, et — p) veiz — q) cunitière simentière B) — r) soy — s) avecques — t) comme — u) peust — v) descouvrir à (en B) au la part, il — w) perdu avec toute la troupe : qui — x) trente ou quarante arbalestriers — y) Megrin (Megrin B)

1. Les Impériaux avaient tourné la position des Français en suivant le grand chemin de Bayonne et c'est au Saint-Jean-de-Luz à Aizy.

2. Jehan de Lauzague, dit le capitaine Compay, cité dans les monnaies de Mirande, 18 fév. 1523, et de Castres, 21 juill. 1525.

main droiete venir droit au pont: ce qu'il fit pour' vous'il y auroit quelque moyen ^b de me secourir, *si je n'estois perdu*, et cependant il faisoit rompre le ^c pont. Et parce' que la troupe des ennemis de main droiete alloit ^d plus hastivement droiet au pont que celle de main gauche, je laissay le grand chemin et, a la faveur d'une ^e haye, je m'en allay droiet à la rivière, où il me fallut encor combattre la ^f cavallerie. Toutesfoi^s ^h je me fis faire large ⁱ, et ^j me jettay dans la rivière, et *en despit d'eux* passay de l'autre costé. Les ^k bords de la rivière estant ^l hauts *me favorisèrent beaucoup*, parce ^m que les gens de ⁿ cheval ne se pouvoient jetter bas, et *pendant* *noz tireurs n'estoient pas oisifs*. Enfin je gaigné le ^o bout du pont, où estoil ledict capitaine Compay, bien empesché à le rompre. *Dès lors qu'il m'eust apperceu il me* ^p persuada par plusieurs ^q fois de me sauver et me presenta la croupe de son cheval; mais il ^r n'eust autre responce de moy, sinon que Dieu m'avoit conservé et mes soldats aussi, lesquels je n'abandonnerois jusques à ce que je les eusse mis en lieu de seureté. Sur quoy nous descobrismes l'arquebuzerie espaignole *venant* droit au pont. Nous n'estions assés forts pour soutenir ce choc. Voilà pourquoy Compay et les arbalestiers de Megrin prennent le devant pour le retour, et je demeure à la quenë, ayant gaigné un fossé qui bordoit un pré, à la faveur duquel les gens de cheval ne me pouvoient choquer.

Il ne restoit lors que mes six arquebuziers ^s, car les

a) pont. Et l'occas on pour q moy il laissa led et capitaine Compay foust pour — b) esperance aucune — c) secourir. Cependant que les arbalestriers defal surent le — d) pour us — e) troupe à l'autre. Les ennemis a l'et — f) et au long de la (chemin et passay une haye à main gauche, au long de laquelle B) haye — g) où je combatis autre fois le — h) Et — i) largou — j) puis — k) l'autre part (conste B). Or les — l) estoient — m) tellement — n, à l — o) et par à vint ga guer le — p) Compay, qui le faisoit lequel me — q) trois — r) de venir en croupe pour me sauver. Il — s) soldats ensemble et (vint dans B que je ne les abandonnerois pas; et pour ce que nous volons voir la harquebuzerie espaignole droit au pont, il foust contrainct de m'abandonner et les arbalestriers du capitaine Megrin (Megrin B) pareillement et moy apres le grand pas et ayant gaigné un fossé à l'ong d'ing pred, que les gens de cheval n'y pouvoient passer, m'en allay tousjours de fossé en fossé tirant avecques les six

arbalestiers avoient employé tous leurs trets. Toutesfois^a, pour monst^rer qu'ils n'estoient recreuz, je leur fis mettre l'espee nue à la ^b main, et l'arbaleste en l'autre pour leur servir de bouclier. Or, parce que les gens du capitaine Compay avant partir, avoient rompu la plus part du pont, cela fust cause que la cavalerie ne fust si tost à nous, ayant esté contraincte aller passer à deux arquebuzades plus haut à main droicte. Pendant que leurs gens de pied avec grand difficulté passoient un à un par dessus les garde-fouz qui estoient au pont, il m'estoit aise de les deffaire, si je n'eusse veu que la cavallerie me venoit enfermer. Nostre honneur depy endoit de nostre retraite. Gaignant donc tousjours chemin de fossé en fossé, ayant fait environ demy quart de lieu³, je fis a⁴ce, afin que mes gens ne fussent hors d'aleine, et vis que les ennemis avoient fait de mesme, et cogneuz à leur contenance qu'ils avoient perdu l'envie de me suivre. De quoy je fuz bien estonné et aise quant et quant; car nous n'en pouvions plus ayant prins un peu d'eau⁵ et de pomade⁶, et du pain de millet en quelques pauvres maisons que nous trouvâmes en chemin. Cependant le capitaine Compay envoya quelques chevaux pour sçavoir de nos nouvelles, me pensant mort ou pris. Nous voilà enfin en lieu de sureté, sans avoir perdu que trois soldats dans le premier fossé et le bastard d'Aussan qui s'amusa dans une maisonnette près l'église.

Pendant tout ce rancontre et ce combat, l'alarme⁷ vint

a) ausquelz — b) mettre les espees nues en la — c) l'autre en manière de bouclier, afin de monst^rer à l'ennemy que nous ne nous tenions pas pour vaincus. Nous avions defaict presque la moitié du pont que (qui B) l'eust cause que la cavalerie alla passer plus haut à main droicte à une arquebuzade ou deux du pont. Les harqueboziers espagnolz ne pouvoient passer que à (qu'à B) grand difficile ung à ung par dessus les traverses qui sustenoient les tables du pont. Cependant je gaignais tousjours chemin et me regardant souvent en arriere, je ne descouvris (descouvris B) que quelque peu de gens de pied qui venoient droit à moy à la file. Et comme

« Si fa in q' esto paese molto vin de pomi, come in Biscata e Giopus-qua, ma li si chiama sedra, qui pomada. » (Relation de Navagero, dans Tommaseo, loc. cit.). Moins et Navagero font allusion au cidre basque.

à monsieur de Lautrec, et la nouvelle que nous estions tous deffaicts : ce qui luy donna beaucoup de desplaisir, pour la consequence qu'apporte ordinairement, lorsqu'un commencement on donne curée aux ennemis. Il fit mettre tout en bataille; mais^a comme il fust un peu esloigné de^a la ville, il vit venir noz^a enseignes de gendarmerie et de^a gens de pied que le seigneur de^a Gramont conduisoit, lequel luy raconta ce qui estoit advenu et me fit ces honneurs de luy témoigner que j'estois cause de leur conservation et salut mais^a que j'y estois demeuré pour gage. Le capitaine Carbon n'estoit encor arrivé, parce^a qu'il attendoit le capitaine Compay, pour sçavoir nouvelles du tout. À^a la fin il arriva : auquel^a monsieur de Lautrec dist ces mots : « O be^a ! Carbon, estoit-il temps de^a faire une telle folie, comme celle que vous avez faict ? Elle^a n'est pas

^a *Leçon des mss. Ces trois mots omis dans l'éd. — " Leçon des mss. Ed. Et bien. Corr. malheureuse pour n. 1.*

J'euz faict un arroy quart de lieue, je ve zqu ilz faisoient l'allo halloo B^a et ne monstroient aucunement me vouloir suivre l'avantage. Le capitaine Compay feyt l'allo (halloo B) à demye lieue de Bayonne avec les vingt cinq^a au^a et en print trois ou quatre pour les mener arroy s'avoir si n'estoit non d'ice de moy. Et à sa main droite venant le long du grand cheryn, il y avoit deux petites bordes, ou je tirois voy de la pomace et quelque peu de pain de millet. Et parce que le capitaine Compay nous aperceust, il pensa que nous fussions ennemis et vint pour nous lescovrir. Auquel j'ay ouy d'ice deux ou plusieurs fois que c'estoit la plus grand joye qu'il avoit ja n'estoit de me venir en vye et sauver, moy et mes gens, c'esquelz je n'en perdais que trois (ou quatre B) et lui me feut il l'un des autres et l'autre ou maresq et B^a au milieu (simentière B), comme je sentz despuis, avec le bastard d'Assan, pour s'estre au^a s'ice à ice (et m'ice, l'ice d'ice m'ice deux) maresq (d'ice et trois maresq B) pres l'eglise en des entrefaites d'ice — a Lautrec que toutes la gendarmerie et gens de pied estoient deffaictz. Il monta à cheval, et toutes les enseignes de gens de pied qui estoient dans la ville, en bataille par les rues. Mais — b) feust lors de — c) bien lors après — d) les — e) que monsieur de — f) menoit — g, luy conta comme toutes choses estoient passées et ne me donna n'ice de l'ouage qu'il ne luy dit que j'estois cause de les avoir trestous sauvés, mais — h) pour ne — i) attendoit toujours nouvelles du capitaine Compay, qui luy devoit porter assurance du succès de mon combat. Mais d — j, arriva, lorsque déjà toutes les troupes estoient retirées dans la ville : auquel — k) temps estare de — l) faict — m) quo

1. Brantôme raconte que Philibert de Chalon, ayant délogé de devant Troja (le 25 mars 1518), « la ma M. de Lautrec planté et campé en sa bruyère et jactance gasconne et son altier rudement, qui portoit grand desmayes certes à ses grandes vertus, en jurant son oïe, car c'estoit son serment ordinaire. » (Ed. Lalanne, t. V, p. 272.)

si petite, que vous n'avez mis en hazard de me faire perdre ^a ceste place de Bayonne *qui est si importante* ^b » Il luy respondit : « Monsieur, j'ay fait une ^c grand faute, et la plus grand folie que je fis ^d jamais. Jusques ^e icy ne m'en estoit advenue ^f de pareille. Mais puisque Dieu a voulu que nous n'ayons esté deffaits, je seray plus sage à l'advenir ^g » Monsieur / de Lautrec luy demande ^h s'il y avoit nouvelles de moy, lequel ⁱ luy list qu'il pensoit que je fusse perdu. Mais cependant qu'il se promenoit près la ville, en attendant nouvelles, arriva le capitaine Compay, lequel les assura que j'estois sauvé et leur raconta la belle retraicte que j'avois fait en despit des ennemis et à leur barbe sans avoir perdu que quatre hommes, et qu'il estoit impossible que les ennemis n'eussent souffert beaucoup de pertes. Je ne fuz pas plus-tost arrivé à mon logis qu'un gentilhomme me vint chercher de la part de monsieur de Lautrec, lequel ^k me fit aussi grand chère qu'il eust sçeu faire à gentilhomme de France, me disant ces mots *en gascon* : « Mouluc, mon amie iou n'oublièderay jamai lou service qu'ebes fait au Rei, et m'en souvièra tant que iou vivrai ^l » Il n'y a pas moins d'honneur de faire une belle retraicte qu'aller à un combat. C'estoit un seigneur qui n'avoit guère accoustumé de caresser personne. J'ay souvent remarqué ceste faute en luy, toutesfois, pendant tout le soupper, il me fit beaucoup de faveur, laquelle tousjours depuis il me continua, mesmes quatre ou cinq ans après, se resouvenant de moy, il m'envoya de Paris en Gascoigne un courrier,

a) nous ne m'avez mis en hazard de perdre — b) la plus — c) folie — d) jamais et jusques — e) aly et — f) je me garderay doresnavant — g) reprendre au lieu d'icy Monsieur — h) demanda — i) Il — j) qu'il avoit laissé le capitaine Compay derrière veoir s'il en entroit aucunes, comber qu'il me venoit plus pour penser que autrement. Il demeurèrent encores ung long temps hors la ville se promenant et au bout d'une grand pièce arriva le capitaine Compay et luy demanda s'il avoit cy nouvelles de moy lequel luy resondit que j'estois derrière, n'ayant perdu que cinq hommes. Alors ledict sieur s'en entra dans la ville, bien aise de ce que nous avions fait si peu de perte, et après son soupper le capitaine Carbon et monsieur de Gramont me vindrent querir au logis de mon capitaine, pendant que je souppais, et m'amenèrent au dict sieur, lequel

avec une commission de gens de pied, me priant de l'accompagner au voyage qu'il fit à Naples ¹. Et depuis m'a^a toujours plus estimé que je ne valois. Voilà le premier lieu auquel je me trouvé jamais commandant et où je ^b commencé à marquer ^c ma^d reputation.

Vous, capitaines, *mes compagnons*, qui me ferez cest honneur de lire *peut estre* ma vie, notez que la chose au monde que vous devez desirer le plus, c'est ^e de chercher l'occasion par laquelle vous puissiez monstrier ce que vous valez, quand vous commencerez à porter les armes : car si à vostre commencement vous demeurerez victorieux vous faictes deux choses entre autres. La première, c'est que vous vous faictes louer et estimer aux grands, et par ce moyen ^f par leur rapport *vous* serez cogneuz du Roy, duque. ^g nous devons tous esperer la recompence de noz services et *labours*. La seconde est ^h que, comme les soldats cognoissent un capitaine, lequel ⁱ à son commencement a fait quelque chose de bon ^j, tous les vaillans hommes recherchent ^k d'estre à luy, esperant que puis qu'il a eu si bon commencement, toutes choses luy doivent succeder heureusement, et par ce moyen ils seront employez. Car c'est le plus grand despit qu'un homme de bon cœur puisse avoir lorsque les autres prenent les charges d'exécuter les entreprises, et cependant il mange la paille du bon homme auprès du feu. Ainsi ^l vous trouverez ^m tousjours accompagnez de braves ⁿ hommes avecques lesquels vous continuerez à gagner honneur et reputation. Et au contraire si vous estes battuz ^o au

a) mots « O ho, Monluc, je n'obliray jamais ce service que vous avez fait au Roy et m'en souviendra tant que je vivray » Et encores qu'il ne le soit guères caressable de son naturel, si est-ce qu'il me feyt ceste faveur et le me monstra, car quatre ou cinq ans après, alla il au royaume de Naples, il me despescha de Paris en hors un courtier avecques une commission d'une compagnie de gens de pied, et, fait qu'il a vescu, n. m. a. — b) j'ay — c) gagner — d) quelque — e) plus et prior « Dieu que vous y voyez le mieux c'est est prior aider (est B) — f) de mesme — g) et qui — h) c'est « est B — i) qui (qu' B) — j) est demeuré victorieux — k) recherché et l. — l) ainsi — m) demurerés — n) vaillans — o) malheureux

1. En juin 1527. Voir plus loin, p. 72.

commancement, soit pour vostre faulte ou pour lascheté, tous les bons hommes vous fuiront, et ne vous demeurera que gens de peu de vaille, avecques lesquels, quand vous seriez le plus brave homme du monde vous ne pouvez gagner que mauvaise reputation. Mon exemple vous pourra servir de quelque chose. Et encorres que ce ne soit pas grand cas de ce rencontre que je vous ay décrit si est-ce que des petits faicts de guerre quelquefois on fait beaucoup de proffit. Souvenez vous, mes compaignons, quand vous vous trourez en estat de voir une grant force sur vos bras, laquelle vous pourre tenir en bride par la perte de peu d'hommes, de ne craindre point le hazard. Peut estre que la fortune vous sera favorable, comme elle fit à moy. Car je puis dire, que si je ne me fusse présenté pour la conduire des cent hommes de pied, qui firent très bien leur devoir, que toute la cavallerie des ennemis estoit sur nos bras, laquelle nous n'avions moyen de soutenir.

Incontinent après, le camp des ennemis se relira en Navarre¹, et monsieur de Lautrec cassa la moitié de ses compaignies, et reserva les deux enseignes de monsieur de Cauna, celle du baron Jehan de Cauna² et celle de monsieur d'Aussun³, estant chascune de trois cens hommes : qui fut la première fois que l'on les reduit à⁴

¹ *Leçon des ruz*, Ed. les deux enseignes de monsieur de Cauna et celle du baron Jean de Cauna estant.

(c) ailleurs — (d) et avec ceux là — (e) gagner autre chose que — d) reputation Vous adviserez long à estre songneux, quant vous vous trouverez à ce combat en art d'acquiesce. Je suis B. reputation. Vo là moi exempli qui vous eussent. Je n'avais en ce temps là que dix ans à vingt ans. Et continuel f. ca. entre les compaignies, sauf les — a) chescun B. — h) que jamais l'on avoit reduit les compaignies a.

¹ Les Impériaux leverent aussitôt le siège de Bayonne. Le 27 sept. 1523, Louise de Savoie s'éleva les Bayonnais de la brillante façon dont ils avaient défendu leur ville. (*Arch. mun. de Bayonne, Registres gascons* t. II, p. 330-331.)

² « Monsieur de Cauna » est peut-être Martin ou Melin de Cauna, deuxième fils de Guillaume-Ramon, chevalier, baron de Cauna. Il est cité comme homme d'armes de Lautrec dans une montre de Sens, 30 août 1512. Il mourut en 1526 au siège de Naples (*Rev. de Béarn, Navarre et Lannes*, 1886, p. 158). « Le baron Jehan de Cauna » pourrait être son fils aîné Jean, qui ne paraît pas, du reste, avoir porté ce titre, il est qualifié de seigneur de Tili (B. N., Pièce orig., 624).

³ Pierre d'Ossun, chevalier seigneur d'Ossun en Bigorre, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, épousa, le 31 déc. 1549, Jeanne de Roquefeuil, mourut de chagrin à la suite de la journée de Dreux (1562).

ce nombre; car, auparavant, elles estoient toutes de cinq cens ou de mill hommes, qui apportent beaucoup de soulagement aux finances du Roy, parce que tant de lieutenans, enseignes, sergens et autres officiers emportent beaucoup de paye, et que aussi le commandement d'un bon nombre d'hommes appelle les gentil hommes de maison à ces charges: lesquels à present les desdaignent voyant tant de capitaineaux auxquels on voit donner ces charges sans jamais avoir donné coup d'espée. Or, monsieur de Lantrec me donna la compagnie^a de mon capitaine, encores que pour lors je n'eusse atteint que l'age de vingt ans. Et après avoir laissé quatre compagnies dans Bayonne, il s'en^b alla en poste à la cour, qui enhardit nos ennemis à redresser le camp^c et mettre le siège devant Fontarabie^d, laquelle ils prindrent avant que monsieur de Lantrec fus^e de retour^e. La perte de ceste place proceda de la faute ou meschanceté d'un neveu du connestable de Navarre, nommé don Pedro de Navarre², fils du feu mareschal de Navarre, lequel, ayant esté banny d'Espagne parce qu'il soustenoit le party du roy Henry de Navarre, fust mis dans ceste ville avec quatre cens hommes, bannis comme luy — où il fust depuis si bien sollicité par son oncle qu'il se tourna de son costé — ce qui fust cause de la perte de la place, laquelle estoit imprenable, encores que les ennemis eussent faict deux grandes

a) celle. — b) captaine et feys monstre pour cent cinquante, que (par B) fust la première monstre que je feys jamais en chef. Quinze jours après, paracheva de les casser toutes, sur l'lesquelles survenant les ennemis B, qu'il laissa à Bayonne et s'en — c) qui fust occasion que l'ennemi les ennemis redresserent leur camp — d) e) vindrent assieger Fontarabie — e) peut estre

1. C'est le 17 février 1524 que Hubbert de Chalon prit Fontarabie. Il écrivait, le 3 mars, à l'archiduchesse Marguerite: « J'ay eu prins Fontarabie qui n'est pas petit service à l'Empereur » (U. Robert, op. cit. t. II, p. 48). Cf. du Bellay, *Mémoires*, éd. Boirelly, t. I, p. 284-285.

2. Pedro de Peralta, mort à Tolède en 1556. Son père Pierre II, maréchal de Navarre, mourut à Simancas en 1513, exécuté par ordre de Charles-Quint, selon d'autres, il se serait suicidé. Son oncle, Alonso de Peralta, comte de Santesteban et marquis de Falces, cousin jésu de germain de Pierre II, était, en effet, connestable de Navarre. A la suite de la capitulation de Fontarabie, don Pedro fut fait maréchal du royaume, marquis de Corra et grand chambellan (U. Robert, op. cit. t. I, p. 53.)

bresches. Et parce que je n'y estois pas et que je ne veux parler par ouyr dire, je n'en diray autre chose, si ce n'est que le capitaine Franget ^{*}, qui la rendit, et qui s'en deschargea sur ledit dom Pedro, fut dégradé à Lyon¹. La perte de ceste place nous osta un grand pied que nous avions en Espagne. Ce fust là où, quelques ans auparavant, le sieur de Lude acquist une gloire immortelle, pour avoir soustenu le siège un an entier avec toutes les extremitez du monde ². Celuy là en rapporta honneur, et Franget hon'e et rüie. Ainsi va le monde et la fortune. Cependant si quelque prince ou lieutenant de Roy passe les yeux sur mon liore (peut estre en pourra il lire de plus inutiles), qu'il note par cest exemple et autres, que j'ay veu et que peut estre je pourray cetter cy après, qu'il est très dangereux de s'aider de celuy qui quitte son prince et seigneur naturel non pas qu'on le doive refuser, quand il se vient jetter entre ses bras, mais on le luy doit donner une place avec laquelle il puisse faire sa paix et rentrer en grace avec son prince; ou pour le moins, si on le fait, que le temps ait apporté une telle assurance qu'il n'y ait nul double; car cependant il se sera ruiné et estimé au pays, où il vint ardy et fugitif, aura acquis et reçu des beaifuits. Sy on le veut employer, mettés-le lou y de ceux avec lesquels il peut avoir pratique. A ce que j'ay ouy dire aux capitaines de l'Empereur quand bien Charles de Bourbon eust prins Marseille et la Provence, l'Empereur n'eust pas fait ceste faute de la luy bailler en garde, quoy qu'il eust promis. Mais passons outre.

^{*} Ed. Franget

¹ François le Franget, chevalier, sieur de Sostis, fils de Jean de Franget et d'Anne de Molesse, condamné par arrêt rendu à Lyon le 7 octobre 1524 et exécuté le samedi 3 décembre 1524 » (voir plus haut t. I, p. 49, n. 1) — Cf. Hardouin, *op. cit.*, p. 266. Favyn, *hist. de Navarre* Paris, 1611, p. 323.

² Acheté et presque transcrit de du Bellay : « Vray est qu'il [Franget] disoit avoir esté contraint de ce faire parce que dom Pedro, fils du feu mareschal de Navarre, avoit intelligence aux ennemis. Toutesfois, ledit Franget fut à Lion sur un escl'affault dégradé de noblesse » (Ed. Bourtrilly, t. I, p. 285.)

³ Montluc se souvient encore ici de du Bellay (*Mémoires* éd. Bourtrilly, t. I, p. 241) — Sur l'héroïque défense de Jacques de Dailon, comte du Lude, voir Robert, *op. cit.*, t. I, p. 48 et suiv.

Toutes les compagnies de gens de pied estant cassées, sans celles qu'on mit en garnison, et ne voulant m'enfermer dans des murailles, je ne restais dans la^{re} compagnie de monsieur le mareschal de Foix jusques à ce que le roy François entreprit le voyage pour aller combattre monsieur de Bourbon¹, lequel estoit venu assieger² Marseille³ avec le marquis de Pesquere³, lequel sieur de Bourbon pour un despit s'estoit tourné du costé de l'Empereur. Il n'y a rien qu'un grand cœur n'entrepr^{ist} eigne pour se venger. Et parce que le Roy ne permit à monsieur le mareschal de Foix de mener que vingt⁴ hommes d'armes de sa compagnie, et qu'à mon arrivée je trouvay que je n'estois du nombre des esleuz, je ne despilay et m'en allay avec cinq ou six gentilshommes, lesquels me⁵ firent cest honneur de venir avec moy, pour nous trouver à la bataille, avec resolution de combattre⁶ avec les gens de pied. Mais messieurs de Bourbon leva son siège, après l'y avoir tenu six semaines. Le seigneur

a) retour. Et la perte proceda plus pour don Pedro (Pedrou B) de Navarre, comme l'on dit, neveu du connestable de Navarre, qui estoit bany et sous-levoit la part du roy Henry de Navarre, sonda l'oncle qui le soutiendrait qu'il se tourna de son costé avec toute sa compagnie, qu'estoit de quatre cens hommes navarrois, tous banyz comme don Pedro et pour le mesme faict. Et encor⁷ que les ennemis eussent faict deux (ou B) grande brèches, si est ce que la ville ne se fust pas perdue. Dequy je retourmay à la B) Bourbon, qui estoit venu d'Italie assieger — c) pour ce — d) mareschal que de mener vingt. — e) compagnie, je arrivay tout lart à l'esleucion, qu'il en avoit faict et me despilay pour n'avoir esté mis à la colle, et en ma faveur (dont pour l'amour de moy B) cinq ou six gentils hommes faisant de mesmes (ces trois mots omis dans B) me — f) bataille et combatre

1. Charles de Bourbon, connestable de France, second fils de Gilbert de Bourbon-Montpensier et de Claire de Gonzague, né le 17 février 1440, tué devant Rome le 5 mai 1527. Voir A. Lebey, *Le connestable de Bourbon* (1440-1527), Paris, 1904, in-8°.

2. 19 août-29 septembre 1524. (Voir du Belay, *Mémoires*, éd. Berrioly, t. I, p. 316-318, et une confirmation ou des privilèges de la ville accordée aux Marseillais en récompense de leur belle conduite, Angoulême, juin 1525, *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. I, n° 2398.)

3. Fernando-Francesco d'Avalos, marquis de Pescara, fils aîné d'Alfonso d'Avalos et d'Hippolyte-Diane de Cardona, né à Naples en 1490, mort au défilé de décembre 1525. Voir Pedro Valls, *Historia del furiosismo y pudentissimo capitano Don Hernando de Avalos, Marques de Pescara*, Anvers, 1570. On sait que ce livre est une des principales sources de Brantôme, qui a souvent parlé de Pescara et lui a consacré une notice (éd. Lalande, t. I, p. 180-200).

Rance de Cère¹, gentil homme romain, des plus aguerris et experimenter, et le sieur de Brion² y estoient dedans avec bonnes forces, que le Roy y vint encoré³. Ledit sieur de Bourbon se trouva trahy, et ses intelligences courtes. Les Français ne sceurent lors que c'estoit de se rebeller contre son prince. Dès lors qu'il sentit que le Roy s'approchoit, il se retira par les montagnes, et descendit au Piedmont par Salusses et Pignerol⁴, non sans beaucoup de perte. Il se sauva à Milan, laquelle il fut contrainct, et le viceroy de Naples⁵ aussi, de quitter, et sortir par une porte, pendant que nous entrâmes par l'autre⁶. Le seigneur Andoue de Lene⁷, qui estoit l'un des plus grands capitaines que l'empereur eut eu, et croy que, sans les gouttes qui le trouillole il fust, qu'il

à pied. Je laissay mes grands chevaux à ma garnison en Languedoc, là où estoit ma compaignie. Monsieur de Bourbon n'atenoit point le Roy, ainsi se

1. Lorenzo, dit Renzo da Ceri, capitaine et chef de bandes, de la famille Orsini, fils de Giovanni da Ceri, mourut le 11 février 1536. Voir la notice de E. Picot dans *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, 1^{re} série, Bordeaux, 1903, p. 29-30, et ajouter aux documents cités trois mandements inédits (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. V, n^o 1979; t. VI, n^o 27517 et 28595).

2. Philippe Chabot, sieur de Brion, comte de Buzançais et Charny, mort 1512, favori de François I^{er}, amiral de France (13 mars 1516), gouverneur de Bourgogne (5 mai 1516), disgracié à la fin de 1538, condamné en 1541, réhabilité l'année suivante, mort le 1^{er} juin 1543. Voir A. Mathieu, *L'ambassade Chabot, seigneur de Brion, dans l'histoire des lettres de la chancellerie*, 1884, p. 17-24.

3. Ajout ou empruntée à du Bellay : « Le Roy, adverty du chemin que prenoit leul de laurke, depescha le seigneur de Rence de Cere, homme fort expert au faict des armes, et ny eques luy le seigneur de Brion, et environ deux cens hommes d'armes et trois mille hommes de pied, pour se mettre dedans Marselle » (*Mémoires*, éd. Bourriilly, t. I, p. 317).

4. Ibid. — L'armée prit le chemin de Nice et de Monaco, poursuivie par Montmorency qui franchit à sa suite le col de Tende. Voir les lettres de François I^{er} à Montmorency, A. 3, f. 1 et 2 octobre 1524, dans Champollion-Figeac, *Captivité du roi François I^{er}*, p. 14-18, et Francesco Tegio, *Le storia di la battaglia de Pavie, traduttu dal latin in franzes par Morillon* (Genève, 1893), p. 41.

5. Charles de Lannoy, seigneur de Saussolles, chevalier de la Toison d'Or (1516), gouverneur de Tournai (1521), viceroy de Naples (1522), mort à Aversa (1527). Voir la notice de Brantôme, t. I, p. 124-125.

6. 26 octobre 1524. — Addition empruntée à du Bellay : « ... le vice-roy adverty ... ayant carriere dudit seigneur de la Trimoie de sortir par la porte romaine, et avecques luy le sieur de Brion et le marquis de Salusses et le reste de leur armée, prenant le chemin de Laudes. Les Milanais, ouvrèrent la porte au marquis de Salusses, lequel fut reçu à grande joye, et pareillement le seigneur de la Trimoie le qui arriva peu apres. » (*Mémoires*, éd. Bourriilly, t. I, p. 322-323). — Cf. Brantôme, t. III, p. 66, qui parle d'après Montmorency.

7. Antonio de Leiva, né vers 1480, mort en 1530. Voir la notice de Brantôme, t. I, p. 161-180.

eust surpassé tous ceux de son eage, il fust choisy pour estre mis dans Pavie, avec une troupe d'Allemands¹, pour l'opinion qu'on avoit que le Roy d'arroit là, comme de faict il fit. Le siège dura sept ou huit mois² cependant monsieur de Bourbon s'en alla en Allemagne, là où il bragua tant avec l'argent que monsieur de Savoie luy avoit presté³, qu'il amena avec luy dix mil⁴ Allemands⁵, et fit venir quatre ou cinq cens hommes d'armes de Naples, et ayant dressé son camp à Lode⁶, s'en vint donner la bataille au Roy, un jour de saint Mathias⁶, estant nostre⁷ camp affoibly, tant pour la longueur du siège que pour les maladies⁸ qu'il y avoit eu. Et encores, par malheur, le

a) Pignerol et autres valées et le à à Milan, laissant le sieur Autoune de Lève dans Pavie avecques quelque troupe d'Allemands. Or le Roy mist le siège qui dura b) six ou sept mille (12 mil B) c) Lodes et ses environs (car le Roy tenoit Milan) en d) estant pour lors nostre — e) camp fortifié à cause du long siège et des maladies — f) pour male fortune

1 D'après Torgio (*Relation*, p. 78), 500 lansqueter et allemands, 300 arquebusiers espagnols, 300 hommes d'armes et 100 chevaux légers. Cf. Mignet *Royaume de François I^{er} et de Charles-Quint*, t. II, p. 17.

2 Inexact. Le siège de Pavie dura quatre mois, du 27 octobre 1524 au 24 février 1525. Du Bellay donne la durée exacte. Montuc a négligé de corriger.

3 Emprunt à du Bellay : «... lequel (le vice-roy de Naples) n'estant asseuré d'un secours qu'avoit promis le duc de Bourbon amener d'Allemagne, des deniers qu'il avoit recueillis sur les bagues que monsieur de Savoie luy avoit presté, accorda une bresve de cinq ans... » *Mémoires*, éd. Boissier, t. I, p. 31. Voir sur ce fait, un « Mémoire et inventaire de plusieurs bagues et joyaux que ten M. de Bourbon emporta et qu'il engagea pour le service de l'Empereur », donné comme inédit par Lalanne (éd. de Brantôme, t. I, p. 371-374), déjà publié par Cousinereau, *Vie de Louis de Bourbon...*, 1841, p. 147-151. Dans ce dernier ouvrage (p. 137), la ducesse de Montpensier, arrivant à Charles-Quint (Champigny, 22 octobre 1544), le prie « d'avoir respect aux deniers qu'il le duc a blesz engagez à monsieur de Savoie pour trente mil le escus, et autres droits, lesquels furent employés à vostre service sur l'altitude deuche au duc de Savoie Charles II, voir l'acte... » *La potenza sabanda con Francia e Spagna dal 1516 al 1533* dans *Memorie delle R. Accademia delle Scienze di Torino*, t. I, (1901), p. 274-28.

4 Voir avant d'abord l'écart de sept mille. En fait, Bourbon avait levé dix mille Allemands mais il n'en amena que sept mille. Cf. une lettre de Lannoy à Charles Quint, du 2 décembre 1524, citée par Mignet, *Royaume de François I^{er} et de Charles Quint*, t. II, p. 31, n. 1, et Torgio qui dit (p. 31) que ces sept mille Allemands vinrent « un a cilo de laudes ».

5 Lod, chef de distr. prov. de Milan.

6 Cette indication de la date de la bataille de Pavie, très caractéristique, se retrouve dans les documents originaux, dans Guichard et dans du Bellay.

7 Confirmé par la lettre du dataire Matteo Giberti, écrite de Rome, 11^{er} mars 1525 (*Lettere di Principi*, 1570, f^o 81 r^o).

Roy avoit peu auparavant cassé trois mil^l Grisons¹, qu'un colonel du pays mesme commandoit, lequel s'appelloit le grand Dia.², et³ croy que ce fust pour éviter la despence⁴. He⁵ que ces petites meslangeries ayent porté quelque jour de perte! Aussi quelques jours avant, monsieur d'Albua⁶, avec beaucoup de forces, estoit allé au commandement du Roy à Rome, pour de là se jeter dans le royaume de Naples⁷, mais enfin tout alla en fumée. Car à nostre grand malheur nous perdismes ceste bataille, et toutes ces entreprises revindrent à neant.

Le discours de ceste bataille est publié en la 4^e de lieux que se sentent perdre temps à moy d'y employer le papier. Je diray seulement quelle ne fust qu'une bien courte bataille en plusieurs endroits de nostre costé, qui fut cause de faire perdre ceux qui faisoient leur devoir. Le Roy fut prins, monsieur le mareschal de Flandres⁸ et blessé d'une arque-

¹ Ed. : Dixant

a) Roy cassa trois mil portant d'abord six mil et l'effe et rempact par trois mil — b, que ung colonel, nomme le grand Dia du pays mesmes, commandoit, et — c despence. On trouve en monsieur d'Albua a) l'unique peut dresser un camp aux fins de (pour B se — d Naples, qui n'aprofita de rien. Or, encores que nos re camp feust foible — e) — fust pas perdue la bataille qui on n'y eust autrement (mais se charge dans A, il y avoit d'abord entierement) corralaten

1. L'archevêque Ferdinand disait, le 12 avril 1525, dans une instruction à Martin de Salinas, que c'est le sort des cinq mil Grisons, trois jours avant la bataille, fut une des causes de la victoire des Impériaux. (Lanz, *Correspondence des kaisers Karl V.*, t. I, p. 684)

2. Le grand colonel. Son véritable nom était Dietrich von Salis.

3. Raison imaginée par Moreau. Un peu plus loin (p. 86), il dira qu'on conseilla à François I^{er} de renvoyer les Grisons. Sébastien Moreau (*Relation dans Champollion Figeac*, t. 1, p. 71-75) dit qu'ils se mutinèrent, quoiqu'ils fussent bien payés, et qu'ils quittèrent le camp français, malgré les démarches que le roi fit faire par La Tremoille pour les retenir. Du Bellay (cof. Pétitot, t. XVII, p. 579-581) dit que les Grisons furent chassés par une ruse de Gianjacopo de Medici, son récit a été adopté par Mignet (*Rivalité*, t. II, p. 40-41). Déjà Brande au avait suivi (ed. La Roche, t. I, p. 292) l'événement de Montluc a été relevée par les éditeurs de 1785. Elle ne paraît avoir fait qu'une copie d'histoire en piémontais Cambiano (*Historico discusso* dans *Monum. histor. patr.*, vol. I, *Scriptor.*, col. 1012)

4. John Stuart, duc d'Albany gouverneur de Bourbonnais et d'Auvergne, ne vers 1482 — mort le 2 juin 1536. — Voir un don qui lui fut fait de 14.000 écus d'or soleil, restant de l'octroi consenti par la seigneurie de Sienna, lorsque ledit duc se rendit avec l'armée royale au royaume de Naples, Montpellier, le 20.11.1533 (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VII, n° 24343)

5. Cette cause de la défaite est donnée par tous les historiens. Voir Mignet, *Rivalité*, t. II, p. 23-26.

luzade dans la cuisse, qui luy entroit dans le petit ventre, monsieur de Saint Pol ¹ *prins et blessé de treze playes, lequel avoit esté laissé pour mort au camp, et despoillé tout en chemise ; mais un Espagnol, luy coupant un doigt pour avoir une bague, qu'il ne pouvoit luy arracher, le fit crier², et ayant esté recogneu, fut apporté avec luyet sieur mareschal dans Pavie, au logis de la marquise d'Escaldasol³. Plusieurs autres grands seigneurs y moururent, comme le frère du duc de Lorraine⁴ monsieur l'admiral de Chabanes⁵, et plusieurs autres prins entre lesquels estoient le roy le Navarre⁶, messieurs de Verres⁷, de Montmorency⁸, de Brion⁹, et autres¹⁰. Je ne veux taxer la memoire de personne pour la perte de ceste bataille, ne marquer ceux qui firent mal leur devoir, mesmement en presence de leur roy. Pendant le sejour que je fis en l'armée, je fus tousjours avec un capitaine¹¹, dict Cas-*

¹ *Id.* : Scudario

qu'on ne feist. Je ne vould point icy d'ouïr (desdire icy B) la raison, ce que je pourrois bien fere, car j'en ay oy disputer au seigneur Federic du Bogé, qu'estoit prisonnier et au cappitaine Sierre, qu'estoit à l'Empereur, à la maison de la marquise d'Escaldasol (Escaldasoul B), là où monsieur le mareschal et monsieur de Saint Pol furent apportés blessés, luyet mareschal perse d'une - a Saint Pol - b) *crier* et eust la force de lever la voix et parler et, estant recogneu, pria l'Espagnol de le faire appourter chés la marquise d'Escaldasol (d'Escaldasoul B), estant bien certain qu'est monsieur le mares-

1. François de Bourbon, comte de Saint-Pol, né le 8 octobre 1494, mort le 1^{er} septembre 1525. Voir la notice de Brantôme, t. III, p. 202-203.

2. Cette anecdote célèbre n'a d'autre autorité que le témoignage de Montluc elle a été reprise et amplifiée par Brantôme (t. III, p. 263), répétée par tous les historiens. Jusqu'à Simon H. Reynou cène. Le premier la mise en vers dans sa *Pseudopocissade*.

3. Hippolyte Malaspina, marquise d'Escaldasol, dont Targio (p. 16) relate l'héroïsme pendant le siège. Elle aimait Lescun et Montluc évoquant ce souvenir dans ses causeries avec Brantôme, au siège de La Rochelle en 1573 (cf. Brantôme, t. IX, p. 13).

4. François de Lorraine, comte de Lambesc, né à Bar-le-Duc le 24 juin 1506, fils de René II, duc de Lorraine et de Philippe de Gueldres, frère du duc Antoine.

5. Il faut corriger *monsieur le maréchal*. Il s'agit de Jacques de Chabannes, sieur de La Palisse, grand-maître et maréchal de France.

6. Henri II d'Albret.

7. Louis de Clèves, second fils d'Engilbert de Clèves et de Catherine de Bourbon, comte d'Alorre.

8. Anne de Montmorency, le futur connétable.

9. Cf. p. 104, n. 2.

10. Liste incomplète tirée de du Belay *Mémoires*, éd. Bournilv, t. I, p. 357-358).

tille" de Navarre¹, sans prendre aucune solde, lequel, le jour de la bataille, conduisit les enfants perdus. Il me pria d'y faire compagnie, ce que je fis avec les cinq "gentils hommes qui estoient venus avec" moy. Je' fuz prins prisonnier" par deux gentilshommes de la compagnie du seigneur Antoine de Leva, lesquels, le samedy matin, me laissèrent aller, ensemble deux de mes compagnons car ils voyoient bien qu'ils n'auroient pas grands finances de moy. Les autres avoient esté tuez. Je me retiray en la² maison de la³ marquise où monsieur le maréchal estoit blessé. Je le trouvay avec monsieur de Saint-Pol, tous deux couchés en un lit⁴, et monsieur de Montejan⁵ couché en la mesme chambre, estant blessé en la jambe. Là où j'entendis le⁶ discours et la dispute qu'il y eust entre le sieur Federic Buge⁷, prisonnier, et le capitaine

¹ *Ed. Buge*

Il a été en voye, il se trouveroit là pour quelque raison qu'il luy avoit dit, estant avec deux compagnons et ainsi se nommoient. Je me retiray toujours au camp avecques le capitaine — a) Castille ou Castille b) — h) meurt — c) et — d) avec quatre ou cinq — e) au près de — f) et — g) mort dans A — h) deux des gentils hommes qui estoient avec moy, car les trois moururent. Lors je m'en allay droit à la — i) lachete — j) marquise avant déjà entendu que monsieur le maréchal [y B] estoit là blessé. Luy je me feyt fort grand chère, m'ayant auparavant tenu pour mort. Tous deux estoient dans un grand lit, monsieur de Montejan (Montejan B) blessé en la jambe en la mesme chambre dans un petit acq de camp ; là — k) les

1. Dans le dénombrement de l'armée de Lautrec marchant sur Naples en 1528 donné par Saruto, on trouve « il capitano Castiglia » commandant le chevalier (Saruto, t. XLVI, col. 53).

2. La scène se passa le 17 février. Jérôme Aléandre note à ce la date « 27. Vistavi comitem S. Pauli et Lesoum domo marchionissae de Saldano... ibi invenit Florantium captivum. Vici item Mulsut et Zastrom... » (*Journal autographe du cardinal Jérôme Aléandre, 1480-1530*, publ. par H. Omont, Paris, 1895, p. 45).

3. René de Montejan, fils de Louis de Montejan et de Jeanne du Chastel, valet tranchant (1520-1525), gentilhomme de la chambre (1525), mort en septembre 1541.

4. Federico da Bozzolo, marquis de Bauge, 10 la maison de Gonzague second fils de Giovanni Francesco, comte de Sabionetta, s'établit en France vers 1474, servit Charles VIII, Louis XII et François I^{er} et mourut à Toulouse 27 décembre 1547 (Saruto, *Diarii*, t. XLVI col. 437-449). Voir *Catologue des actes de François I^{er}*, t. I n° 2460, t. V n° 18642, t. VII, n° 23331, 23347, et sur sa veuve Jeanne des Ursins, n° 20087, 20985, 20988. B. Picot, *Les Italiens en France au seizième siècle*, p. 31. — Sur son rôle à Pavie, cf. la *Relation de Torgio*, p. 12 et 58.

Sucrer¹, qui estoit à l'Empereur, sur la perte de ceste bataille, lesquels taxent de grand faulte nos François, mesmes plusieurs particuliers, au nom desquels je pardonne. Je jugé leur opinion très bonne, estans tous deux grands capitaines. Ce que je leur oys dire m'a despuis serry en d'autres executions, avec ce que j'en jugé moy mesmes, comme doivent faire tous ceux qui ont envie de parveuir par les armes.

Il faut non seulement rechercher les occasions de se trouver aux combats et batailles, mais aussi estre curieux d'escouter et retenir l'opinion et raison de ceux qui sont gens expérimentez, sur la faulte, perte ou gain qui s'en est ensuyvy, car, certes, c'est grand sagesse de bien apprendre et se faire maistre aux despens d'autrui. La France a longtemps ploré ceste perte et la prise de ce brave prince qui pensoit trouver la fortune si favorable comme à la journée des Suisses²; mais elle luy tourna le doz, et fit voir combien il importe à un roy se trouver luy mesme à la bataille, veu que bien souvent sa prise mène après la ruine de son estat. Toutesfoiz Dieu regarda le sien d'un œil de pitié et le conserva : car les victorieux perdirent le sens, estourys de leur victoire. Que si monsieur de Bourbon eust tourné vers la France, il nous en est mis à deviner.

Le lundy après, monsieur de Bourbon commanda que

a. discours que le seigneur Federico et le capitaine Sucrer, sire B. faisoient à part de l'occasion de la bataille, et encores que j'en eusse veu une partie, neantmoins ayant retenu le dire le tous deux, j'aurois bien pu le metre par escript la verbe tout proceda la perte aussi bien que l'homme du royaume de France. Mais je ne m'abuze point à cela, ains seulement à metre par escript les fortunes que j'ay oronnées (sire B) en commandant. Le

1. Jacques de Sucrer, sieur de Bellairg, second fils de Claude de Sucrer. Il avait épousé, vers 1510, Antoinette d'Esclabes. L'Éclat fut pris au combat, le 11 nov. 1521, au siège de Hesdin (du Bellay, *Mémoires*, éd. Courcier, t. I, p. 167-168). Pendant la captivité de François I^{er}, Louis de Bracc, envoyé à l'Empereur, le 14 nov. 1525, de prendre à cœur la délivrance du capitaine Sucrer, et lui transmettait des renseignements confidentiels sur les intentions des Vénitiens, qu'il tenait de son capitaine (Végèce, *entre la France et l'Autriche*, t. II, p. 641). Le capitaine Sucrer mourut en avril 1535.

2. La journée de Marignan.

tous ceux qui estoient prisonniers et qui n'avoient moyen de payer^a rançon eussent à vuidier le camp et se retirer en France. Je fiz de ce nombre, car je n'avois pas grand finance. Il nous donna une^b compagnie de gens de pied pour nostre seureté et une de cavallerie, mais sans vivres ny moyen quelconque, de sorte que nous ne mangeasmes jusques à Ambrun^c que raves^d et tronçons de choux, que nous mettions sur les charbons. Avant partir, monsieur le mareschal me commanda de porter ses recommandations au capitaine Carbon et à tous ses compagnons, lesquels il prioit ne s'estonner pour ceste perte, ains s'esvertuer pour faire^e mieux que jamais, et qu'ils eussent à se rendre près^f de monsieur de Lautrec, son frere. Sur quoy il^g me fit une très belle remonstrance, laquelle ne se passa sans beaucoup de larmes, ce qu'il prononça avec une parole ferme et assurée, combien qu'il fust fort blessé, aussi mourut il le vendredy après^h. Jeⁱ m'en vins à pied sans lance jusques à La Redorte^j en Languedoc où estoit sa compagnie. Après sa mort, monsieur^k de Lautrec fit

a) qui n'estoient pour payer — b) camp et pour nostre assurance nous feyt conduire par une — c) à A — d) vires aucuns, car tout ce que nous mangeasmes jusques à ce que nous feusmes à Ambrun ne feust que de (mot omis dans B raves — e) mettons à cuyre sur — f, à toute la compaignie, les priant à ceste letre se faire — g) murir qu'ils n'ayent jamais faict et de se — h) au près — i) et (frere maintenant il que le Roy estoit pris, en B) — j) remonstrance pour l'appourter à ladicte compaignie, telle qu'en par de ma vie, je ne plaray tant pour ung coup. Le tout consistoit en la prière du Roy et en la conservation du royaume. Ce feust le lundy et le vendredy après il mourut. Et encorres que les remonstrances feussent pitoyables et luy blessé à la mort si est, ce que je (omis dans B) ne congueuz jamais que sa parole diminuant au me commanda dire au capitaine Carbon qu'il esperoit bien tost estre guery et sortir de prison, ne pensant estre si fort blessé qu'il estoit, car il estoit homme robuste et de grand cuer. Je — k) Lengueoc, près Lézignan où j'avois laissé mes grandz chevaux et armes avecques quelques acoustrements qui me firent un grand bien. Après la mort de monsieur le mareschal, monsieur

1. En brun, Hautes-Alpes, ch. I d'arr. — Voir sur le piteux état des vaincus du Pavie retirés en France, les lettres de Louise de Savoie et du duc de Vendôme dans Champollion-Figeac, *Capitaine*, p. 82 et 84.

2. C'est-à-dire le 3 mars 1525. Cette date précise, donnée par Monluc a été adoptée par les historiens (voir *H. de M. h.*, p. 102).

3. La Redorte, Aude, cant. de Peyrlac Minervois, arr. de Carcassonne. Les mss. ajoutent : près Lézignan, Lézignan, ch.-l. de cant., arr. de Narbonne, est à 20 kil. env. ron de La Redorte.

donner la tierce partie de sa^e compagnie au capitaine Carbon, laquelle il ne commanda guères¹, car peu après², un meschant homme, natif de Montpessier, qui avoit favorisé le camp de monsieur de Bourbon, le tua par derrière auprès de Lunel³, courant la poste. Ce^e fust an ausel grand dommage que de capitaine qui soit mort y⁴ a cent ans; et cuide, s'il^e eust vescu aux guerres que nous avons veu depuis, qu'il eust fait merveilles, et beaucoup de gens se fussent faits bons⁵ capitaines auprès de luy. Car tous les jours on pouvoit apprendre quelque chose à sa suite, estint un des plus vigilans et diligens capitaines que j'aye jamais cogneu, grand entrepreneur et grand executeur tout ensemble. La tierce partie fut donnée au⁶ capitaine Lignac⁷ d'Auvergne⁸, qui ne la garda⁹ guières longuement, parce¹⁰ qu'il perdit la veuë et mourut. Et l'autre tierce à¹¹ monsieur de Negrepelice¹², père de

¹ Ed. : Lunel.

a) la — b) Carbon, qui ne luy demoura guères, de tant que bien tost après — c) Bourbon devant Marseille le 10 — d) Lunel [mot surcharge : l'y a été gratifié et remplacé par un jambage qui permet de lire Lunel] (l'impr. H) — e) qui — f) qui mourut à y — g) cogne je que s'il — h) grandz — i) apprenant — j) estint — k) plus vigilant diligent grand entrepreneur et grand executeur que j'aye jamais veu (à ma ve cogneu H). Et l'autre tierce — l) partie de ladicte compagnie au B — m) d'Aubergnais B — n) tant — o) longuement aussi parce — p, mourut. La dernière et tierce partie d — p) Negrepelisse

1. La montre où la compagnie de Lescun fut divisée en trois parties eut lieu à Castres, le 21 juillet 1525 (B. N., ms. fr. 21513, n° 1098; Clairamb., 268, n° 373). Montluc est cité parmi les hommes d'armes. Quarante lances furent attribuées à M. de Lignac, qui en était lieutenant; cinquante à M. de Negrepelisse, qui les avait déjà reçues par don daté de Lyon, 16 mai 1525 (B. N., ms. fr. 5779, f° 94 v°, mention. — Cf. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. V, n° 18315); dix enfin à Jean de Bonneval, seigneur d'ail Teil, pour augmenter l'effectif de sa compagnie. Montluc paraît avoir substitué à tort le capitaine Carbon au capitaine Bonneval.

2. Lunel, Hérault, chef-lieu de cant., arr. de Montpellier.

3. Charles de Lignac, s^r de Savignac, cité comme lieutenant de la compagnie de Lescun dans une montre de Crémone, 17 sept. 1525 (B. N., ms. fr. 21511, n° 1092) et de Castres, 21 juill. 1525 (B. N., Clairamb., 268, n° 373), capitaine de la même compagnie le 21 juillet 1525 (B. N., ms. fr. 21513, n° 1098), la commandait encore le 31 mars 1530.

4. Antoine de Carmaing, seigneur de Negrepelisse. Voir sa déclaration d'hommage Lyon, 6 mai 1522 (Arch. Nat., P 5561, cote 670 — Cf. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VII, n° 23707) et aussi *Catalogue*, t. V, n° 18623, 8624. Il était mort le 3 août 1531 (*Ibid.*, t. II, n° 4214). Montluc fit partie, comme homme d'armes, de sa compagnie. Il est cité dans les montres passées à Castelnau-dary, 13 février 1526 (B. N., ms. fr. n. acq. 8618,

ceux cy qui est aujourd'uy¹ d'icquel un mien cousin germain nommé le capitaine Serillac portoit l'enseigne².

Cependant³ madame la regente, mère du Roy, et tous les princes liguez avec elle trahirent, et moyennèrent la⁴ delivrance du Roy de sorte que ce grand Empereur, qui s'estoit forgé la conquête de ce royaume, ne conquist un seul pouce de terre. Le Roy en son affliction tira secours de ses propres ennemis, lesquels n'eurent suspecte la grandeur de l'Empereur. Sa Majesté estant de retour, se resouvénant des injures et indignitez qu'il avoit reçues pendant sa prison, ayant bubi tous les moyens pour retirer messieurs ses enfans, fust force pour eux armer et renouveler la guerre⁵. Ce fust lors que le voyage de Naples fust dressé sous la charge de monsieur de Lautrec⁶, lequel m'e envoya un courrier en Gascoigne pour dresser une⁷ compagnie de gens de pied⁸. Ce que je fis en peu de jours, et lay⁹ mené sept à¹⁰ huit cens hommes, dont¹¹ il¹² en y avoit quatre ou cinq cens arquebuziers. Combien que, en ce temps-là, n'en y avoit encores guères en France. Monsieur¹³ d'Aussun

à cestuy, en la compaignie duquel j'avois ung cousin germain qui portoit son enseigne, nommé le capitaine Serilhac (germain, nommé le capitaine Serilhac, qui portoit son enseigne B). Cependant¹⁴ b) Cependant, on prochassa tant la¹⁵ c) le Roy qu'il revint en France et estant de retour envoya ung an après monsieur de Lautrec au royaume de Naples, lequel sieur, comme lesja j'ay dit, me manda une commission d'une — d) pied, que je lay — e) ou B — f) entre lesquels — g) on a dans B — h) guères, de sept ou huit cens.

1. À Cahors et à Quercy, 2 octobre 1527 (B. N. ms. fr. 2. 115, n. 1123, n. 274 fr. 81, n. 1706) et à Montauban, le 8 mars 1527 (B. N. ms. fr. 2. 115, n. 1123).

2. Louis de Carnaur, seigneur de Negrepelisse, chevalier de l'ordre en 1533, inspecteur de Montre pendant les guerres civiles (voir liv. V et V.I).

3. Jean, seigneur de Serillac, dans le comté de Gaure, fils de Jean de Serillac et d'Anne de Montre, tante paternelle de Blaise (Général de Foix, 1714, p. 117 et 118).

4. Résumé du début du livre III de du Bellay (*Mémoires*, éd. Bourciv, t. II, p. 109).

5. Les provisions de la charge de lieutenant général du roi en Italie, en faveur de Lautrec sont du 28 juin 1527 (Arch. d'Etat de Modène, *Archiv. ducale secreta* — Cf. *Un éloge des ames de François I^{er}*, t. VI, n. 19231). Montre, dans sa 1^{re} réd., avait placé l'envoi de Lautrec « ung an après » l'échange de François I^{er} contre ses enfants, qui eut lieu le 27 mars 1526. On voit qu'il a biffé cette indication légèrement incorrecte.

6. Montre était à Montauban le 8 mars 1527 (montre de la compaignie Negrepelisse, citée p. 71, n. 4).

m'en demanda la moitié pour dresser^a sa compagnie, *ce que je fis*^b; et fismes nostre partaige auprès d'Alexandrie, laquelle fust renduë audiel sieur de Lautrec^c, lequel envoya^d messieurs de Gramont^e et de Monpezat^f assieger le chasteau de Vigève^g, devant lequel, en faisant les aproches et les tranchées pour mettre l'artillerie^h, je fuz blessé d'une arquebuzade par la jambe droiete, quiⁱ fut cause que je demeuray boyteux *fort longtemps*, de sorte que je ne peuz estre à l'assaut qui se donna à Pavie, laquelle fust emportée et demy bruslée^j. Je me faisois porter apres le camp dans^k une lytière; toutesfois, avant que monsieur de Lautrec partist de Parme^l pour marcher droit à Bouloigne, je commenceay à cheminer^m.

^a Fa. Plaisance.

^a) pour en dresser — b) Alexandrie, après la prise de laquelle monsieur de Lautrec envoya — c) Vigève (Vyjevo B) — d) quo A — e) bottes ne pouvant cheminer et me portoit ou apres le camp toujours dans — f) Plaisance.

1. Dans le denon brement, déjà cité, de l'armée de Lautrec, on trouve mentionnées *Munée* et *Ausano*, le premier pour 300, le second pour 400 hommes (Sanuto, *Diario*, t. XLVI, fo. 100 v.).

2. Alexandre ch.-l. de prov. — La prise eut lieu le 12 septembre 1527. Le siège avait commencé le 29 août. Voir Sanuto, t. XLVI, col. 9, 15, 18, 21, 28, 29, 39, 40, 51, 54, 57, 65, 67, et Saluzzo d. Castellar, *Memoriale*, dans *Miscel. di stor. ital.*, t. V, II, p. 620.

3. Cf. p. 46, n. 3. — Il était lieutenant de la compagnie de Lautrec, qui comptait 60 lances et 120 archiers (Sanuto, t. XLVI, col. 431).

4. Antoine de Lettes, sieur des Prez et de Montpezat, célèbre par l'héroïque défense de Fossano en 1536, maréchal de France le 13 mars 1543, mort après 1544 « Monsignor Monpessato » commandant une compagnie de 30 lances et 60 archiers (Sanuto, *ib. id.*).

5. Vigevano, prov. de Pavie, distr. du Mulara. — Les Français parurent devant la ville avant le 20 septembre; le château fut pris le 23. Voir Sanuto, t. XLVI, col. 92, 106, 107, 109, 110, une lettre de Lautrec à François I^{er}, Ottobiano, 21 septembre 1527, dans Brewer *Letter and papers of Henry VIII*, vol. IV, part. II, n^o 3592, et le *Journal d'un bourgeois de Paris* (éd. Boissard, Paris, 1904, p. 277), qui résume ou reproduit, d'ailleurs, textuellement un passage d'une plaquette contemporaine : *Le voyage de monsieur de Lautrec faict ceste presente année... escript dedans Pavie le jour que dessus* (13 octobre) *par le quel nostre plus que sien J. de Hornes* (B. N., 11200 v.).

6. Il fallut 60 pièces « per batteria el spinaria ». Mt. Cesare Vecellio, *Cronaca di Vigevano*, dans *Miscel. di stor. ital.*, t. XXIV, p. 218.

7. D'après du Bellay (éd. Beaune), t. II, p. 57-58). Le 3 octobre.

8. Les mss. portent *Palma*, l'édition *Plaisance*. Lautrec arriva le 21 octobre à Plaisance, le 9 novembre à Parme, d'où il ne partit que le 14 décembre pour marcher, par Modène, sur Bologne, où il arriva le 19 (Sanuto, t. XLVI, col. 291, 361, 398). La leçon *Parme* paraît meilleure.

Or, auprès d'Ascolly de Trone^a, il y a une^b petite ville, nommée Forcha di Penne^{b a 2}, sur le haut d'une montagne, *assise de sorte* qu'il^c falloit monter *forjourns*, sauf de la part des deux portes, dans laquelle force soldats du pays s'estoyent retirez. Le^d comte Pedro de Vivarre^e, qui estoit nostre colonnel^f commanda à noz compagnies de Gascons d'y aller — ce que nous fismes — et assaillismes^g la place. Nous^h fismes *four* des mantelets pour approcher de laⁱ muraille, à laquelle nous fismes deux trous, par lesquels un homme pouvoit passer facilement, àⁱ cin

^a *Est Capistrano.*

^e d'Ascolly de Trone (d'Asconly de Trone B) y avoit une — ^b Porchianno (Porchianno B) — ^c montagne que de tous costes il — ^d paries. Là estoient ce est cet B) retirez forme « 1142. In puis le camp des Espagnolz qui estoit passé se retirant de Rome pour aller défendre le royaume de Naples y donna plusieurs escalades, mais ne l'en sceust jamais en porter. Le — ^e Pederna varre B — ^f colonnel, manda d'aller là noz (nois B) compagnies gascons (gascones B), auquel lieu estans arrivés nous assaillismes ^g et ^h pour acoster la — ⁱ facilement et establiet d B

Leçon de B excellente. L est bon comme simple ment Ascolly. Ascol sur le fronto, ch. I. de prov., a la fin l'été 1170 au 14 le Naples

1. L'éd. porte *Capistrano*, correction due sans doute à Florimond de Ramond (Capistrano, prov. et distr. d'Aquila degli Abruzzi). La leçon des mss (*Porchianno*, *Porchianno*, éclairée par les documents, permet de rectifier *Forcha di Penne* et situe des Abruzzes, que les Gascons de Pedro Navarro emportèrent vers le 15 février. Voir Sanuto, t. XLVI, col. 617-618 et Brewer, n° 3034).

2. Pedro Berelerra, surnomme d'abord *Roncal el Salcedor*, prit ensuite le nom de Pedro Navarro (le Navarrais). Né à Garde, dans la vallée de Roncal en Navarre, il était fils d'un paysan et fut berger dans sa jeunesse. Des marchands génois recrutés par son intelligence, l'emmenèrent en Italie, où il entra au service du cardinal Jean d'Aragon, se fit marin et se distinguait dans des courses sur les côtes de Barbarie. Au siège de Pise par les Florentins, il dirigea ses hommes sur les murs qui ouvrirent la brèche et amenèrent la reddition de la place, que plusieurs princes voulurent se l'attribuer. Il opta pour Ferdinand le Catholique et devint bientôt l'un des capitaines les plus renommés de l'armée espagnole. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenna en 1512, par le duc de Longueville, et Ferdinand, qui lui attribuait la défaite de son armée, refusa de payer sa rançon. François I^{er} versa alors 200 ducats au duc de Longueville, et le Navarrais entra au service de la France, après avoir renoncé au joug de l'obédience qu'il le saut du roi d'Espagne. Notamment capitaine général de l'armée de Lautrec (Sanuto t. XLVI, col. 430) il reçut, en cette qualité, le don de la vicomté de Marliques en Provence, le 31 janvier 1527 (*Catal. des actes de François I^{er}*, t. VII, n° 23908 — Cf. aussi t. V, n° 17014). Lautrec, dont la marche était ralentie par l'artillerie et les chevaux l'ayant envoyé en avant pour occuper l'Abruzzi, qu'il conquiert en six jours. Sanuto, t. XLVI, col. 610, 612, 616-617, et Brewer, n° 2890, 2947, 2949). Sur Pedro Navarro, voir la notice de Brantôme, t. I, p. 155-161; Ortiz, *Compendio de la historia de España*; Moret el Aleson, *Anales de Navarra*, t. V, p. 177; Yanguas, *Adiciones al Diccionario de antigüedades de Navarra*, p. 118-225.

quante ou soixante pas l'un de l'autre. Et pour ce que j'en avois fait l'un, je vouluz donner par là. Les ennemis, d'autre part, desplanchèrent et oslèrent les tables^a du dessus d'une salle, là où le trou entroit, où^b ils avoient mis une grand cuve pleine de pierres. L'une^c des compagnies de monsieur d' Luppé, nostre sous colonnel^d, et la mienne commencèrent à lonner par le trou. Dieu^e me donna ce que je luy avois tousjours demandé, qui estoit^f de me trouver à un assaut, pour y entrer le premier ou mourir. Lors je me jettay à coup perdu dans la salle, ayant une cotte^g de maille comme les Allemans portient en ce temps-là, une espée *au poing*, une^h rondelle *au bras* et unⁱ morrion en^j teste. Mais comme ceux qui estoient à ma queue se voulurent jeter^k après moy, les ennemis versèrent la cuve *de pierres* sur eux et les atrapèrent sur le trou, qui fut cause qu'ils ne me peurent suivre. Je demeuray dedans, combattant tout seul à une porte qui entroit dans la rue. Mais^l du haut de la salle, qui estoit desplanchée^l, on me tiroit *infin*^m d'ⁿ arquebuzades, l'une^o lesquelles me perça la^p rondelle et le^q bras à quatre doigts de la main, et un^r autre *me froissa tout los*^r sur la jointure de l'espaule et au bras, *dont je perdus le sentiment*. Me tumbant ma rondelle à terre j'fuz forcé de reculer devers le trou, contre lequel je fuz renversé par ceux qui combattoient à la porte de la salle, si heureusement toutes fois pour moy, que mes gens eurent moyen de me tirer dehors par les jambes; mais ce fut si doucement qu'ils

a) planches A — b) où — c) *cuve* toute pleine de grandes pierres au dessus du trou, et eux en haut à 150 p. d'iceux et comme l'une — d) par les deux trous (la d et l'iron B), Dieu — e) que tousjours je luy avois demandé, qu'estoit — f) *my gegerent* — g) *temps-là*, qui me couvroit quasi (presque B) tout le corps et la moitié des bras, armé d'une espée, une — h) le — i) à la *teste*. Et comme les deux enseignes se pensèrent *jeter* — k) et — l) de planchier A desplanchée B, — m) de B (tous dans A) — n) *me* donna au travers de la — o) et dans le — p) autre au dessus sur

1. Raymonnet de Luppé (voir p. 48. p. 1) est cité comme commandant 700 hommes de pied dans l'armée de Lautrec (Sanuto, t. XLVI, col. 431).

me" laissèrent rouler *de haut en bas* jusques au fonds du fosse. Et tombant au travers la ⁴ ruyne des pierres, je me rompis encor le bras en deux lieux. Et comme on m'eust relevé, je diz que mon bras m'estoit demeuré dans la ville; mais un de mes gens le print^a, me pendant *en escharpe* sur les fesses, et le mit sur l'autre: ce qui^b me reconforta un peu. Voyant les soldats de ma compagnie *autour de moy* — c) mes compagnons, *dis je*, je ne vous avois pas toujours si bien ^c traittez *et tant aimé*, pour m'abandonner à un si grand besoyn — *ce que je disois*, ne sachant l'empeschement^d qu'ils avoient eu.

Alors^e mon lieutenant, lequel j'avoil esté ^f presque assommé sur le trou, nommé ^g La Bastide, père des Savailans qui sont aujourd huy^h, un des vallons gentils hommes qui fust dans nostre armée, distⁱ à deux capitaines basques^j, nommez Martin et Ramonet^k, qui

a) *ceux qui me rompirent tous les os*. Alors la rondelle me tomba et perdis le sentiment du bras, et ne von tant recueillir vers le trou, je fuz tellement percuté de ceux qui tenoient la porte que je combattis, dont (que B) feuz renversé sur le trou et nos gens me retirèrent le lors de secours et en me retirant me — b) *forcé*, dans lequel et à travers de la — c) *assis* au dessous de la playe et près du coude. Mais comme ils m'eurent *relievé* — d) *vite*, et alors un serviteur m'en le me print — e) le me mit sur l'autre bras, qui f) *peu*. Puis je vis aux soldats — g) *mal* B — h) *veusins*, n'ayant rien vu de l'empeschement — i) *en*. Et alors — j) *qui* — k) *trou*, comme les enseignes, nommé — l) *aujourd'hui*, que si les enfans sont vaillans, le pere ne leur en devoit rien, car c'estoit ces vaillans hommes qui tenoient en tout le camp, *dict* milleson.

1. Jacques le Mailleçon, dit le capitaine La Bastide, s^r de Savailan et de Pegu Han, fils puîné de Gausserand de Mailleçon s^r de La Bastide-Savoy et de Marguerite de Fouges-Noailles, archer de la compagnie de Lescur en 1527, puis lieutenant d'armes de celle du roi de Navarre, enseigne de la compagnie de Clermont d'Amboise en 1544-1551. Il est décédé le 17 février 1558. Il avait pour lui, en 1533, l'écuyer de Ferreres cent lécus, entre autres en orbes. 1^{er} Arnaud, capitaine d'une compagnie de 300 hommes de pied en 1573, mort sans postérité; 2nd Denis, s^r de Savailan et de Saint-Sauvât, gouverneur de Casteljoux et du Mas-Grenier, commandant pour le roi de Navarre (depuis Henri IV) les pays et comté de Comminges, Rivière-Verdun, Lescage-Jourdain et la vicomté de Compiès, gouverneur de Lescage en 1585 et capitaine d'une compagnie de gens d'armes. Il avait épousé en 1576, en secondes noces, Catherine de Montlez d'Alastéra. Il mourut d'une arquebusade à l'épaule droite. Il testa le 1^{er} février 1600. (Communiqué de M. de Jaurgan.)

2. Voir, sur ces deux capitaines, du Bellay (éd. Boutrillly, II, p. 31) — On venait en ces temps de Lescage, capitaine basque, qui fut le premier à tuer, le 25 décembre 1527 (B. N., ms. fr., 1579^r, n^o 264); il avait pour lieutenant Roger de Lichos et pour enseigne le capitaine Hâtze d'Ustaritz (Communiqué de M. de Jaurgan.)

campoient tousjours auprès de ma compagnie, que " s'ils vouloient donner avec des escheles par un quanton qu'il y avoit près de là, qu'il donroit par le trou mesme, et qu'il veulroit nourrir pluslost qu'il n'y entrast. *À quoy je les encourage tout autant que ma foiblesse me le pouvoit permettre.* Les escheles apportées et liées, parce qu'elles se trouvoient courtes, La Bastide donna par le trou, ayant mandé aux autres capitaines de donner par l'autre, mais ils ne firent pas grands faicts d'armes. Cependant que La Bastide combattoit ayant guigné le trou, Martin et Ramonet donnèrent l'escalade, tellement ^a qu'ils forçèrent les ennemis et entrèrent dedans. *De quoy estant adverty, j'envoyay prier La Bastide* ^b de me garder autant de femmes et filles qu'il pourroit ^c, afin qu'elles ne fussent violées, ayant cela en devotion, pour un ^d vœu que j'avois faict à Nostre Dame de Lorette ^e, esperant que Dieu par son bien-fait ^f m'aideroit, *ce qu'il fit, et* ^g m'en amena ^h quinze ou vingt, *qui fust tout ce qui se sauva*, car les soldats, animés pour me venger et monstrent l'amitié qu'ils me portient, tuèrent tout jusques aux enfans, et mirent ⁱ le feu en ^k la ville. Et quoy que l'evesque d'Ascoy, duquel elle dependoit, priast monsieur de Lautrec, les soldats ne voulurent jamais parler qu'ils ne se vissent en cendres. Le lende-

a) Ramonet, tous deux étant dans leurs compagnies logées (leur compaignye logée B) près de la rivière et campions tousjours l'un au près de l'autre que — b) entrast. Lesquelz s'accordant et incoururent et trouvèrent ces escheles qu'il y avoient parce (pource B) qu'elles estoient courtes et mandèrent aux autres capitaines s'ils vouloient donner par l'autre trou et avecques d'autres escheles, lesquelles toutesfois ne firent pas grand faict d'armes. Cependant le capitaine La Bastide mon lieutenant, donna par le trou et les capitaines Martin et Ramonet par les escheles tellement — c) prier le capitaine La Bastide — d) La Bastide (qu'il me gardast B) tant de femmes et filles qu'il pourroit (addition d'une autre main : sauver A) — e) que (afin amis dans B) — f) le respect — g) lequel — h) mena A — i) vingt. Notes que j'estois tant averti des soldatz de toutes compagnies qui se tous s'accordèrent à tuer et ne prendre aucun prisonnier, qui feust cause qu'ils tuèrent tous les hommes femmes et enfans, jusques à ceulx qu'estoient dans le verseau, puis merrent — k) à B)

1. Le 30 janvier 1528 Lautrec était allé de Beauvais en pèlerinage à Lorette (Sanuto, t. XLVI, col. 552, 554 et Brewer, n° 3940).

main, on ^a m'aporta à Ascoli¹, où ^b monsieur de Lautrec m'envoya visiter par messieurs de Gramont et de Montpezat, menant ^c deux chirurgiens, que le Roy luy avoit donnez a son depart, l'un nommé maistre ^e Alesme^e, et l'autre maistre George, lesquels, apres avoir veu mon bras ^f *charpenté comme il estoit*, dirent ^g qu'il le falloir couper pour ^h me sauver la vie — ce que fust remis au len demain. Monsieur de Lautrec commanda ausdi ⁱ *seurs* de Montpezat et Gramont de s'y trouver; ce qu'ils luy promirent difficilement, pour l'amitié qu'ils me ^k portoient mesmement le sieur de Gramont. Quelques ^l jours auparavant, mes soldats avoient prins un jeune homme chirurgien, lequel avoit servy monsieur ^m de Bourbon. Cestuy cy, ayant ⁿ entendu la resolution de me couper le bras (*car je turois retenu à mon service*), ne cessoit de me remonstretre que je ne l'endurasse pas ^o, me disant que je n'estois pas à ^p la moitié de mon aage et que cent fois le jour je souhaitteroie ma mort, me voyant sans bras. Le matin venu, les susdits seigneurs et les deux chirurgiens et medecins arrivèrent en ma chambre, avec tous leurs

^a) Et pour ce que ce lieu là dependoit de l'evesque (l'evesché B) d'Ascoli, l'evesque pria monsieur de Lautrec de fere oster les soldats de là, afin qu'ils ne bruslassent la ville. Neantmoins, quelque mandement que lecard sieur feist de marcher ou s'y joindre aux capitaines list aux capitaines de marcher B, les soldatz n'en voulerent rien fere qu'ils ne vissent toute la ville acievée le Lescier. Et le lendemain matin l'on — b) auquel lieu — c) m'admeuant — d) *chirurgiens* (chirurgiens B) du Roy avecques eux, que Sa Majeste avoit baillé a idict seigneur, nommé l'ung *maistre* — e) *Alesme* B — f) *coap* — g) *resolurent* — h) *qu'il me fa loit couper le bras pour* — i) *ce* et que le plus tost seroit le meilleur. Ce qu'ils resolurent et renvoyèrent à ce qu'ils deliberarent fere le B) lendemain matin. Lors commanda monsieur de Lautrec aux *dicts* — j) *seurs* de Gramont et de Montpezat d'y voir aller assister, ce que difficilement ils faisoient, ilz luy accompagnerent B) pour la grand amitié que tous deux me — k) *Gramont* qu'encores avoit souvenance de la retraite de Saurat Jehan de Lus. Quelques — l) *chirurgien* qui appartenoit (dans l'interligne, d'une autre main) estoit A) à feu monsieur — m) *Bourbon*, et c'estoit retiré dans une ville servant la communauté et s'en fuyant de ceste (d'celle B) ville à moi (ung B) autre, fust prins et mené devant moy, lequ el je retins à mon service, lequ el *ayait* — n) *point* — o) *me* *endur* —

1. Inexact. Lautrec était, après le 15 février à Atri (Sanuka, t XLVI, col. 617, 618, 625). C'est là sans doute qu'on transporta Montuc.

appareils", pour incontinent mettre la main à me couper le bras, sans me donner loisir de ^b me repentir, ayant receu commandement, de la part de monsieur de Lautrec, de me dire que je ne me souciasse de perdre le bras pour sauver la vie, sans desesperer de ^c ma fortune; et que si ^d le Roy ne me vouloit ^e faire du bien, que sa femme et luy avoyent quarante mil livres de rante, pour m'entretenir et ne me laisser jamais pauvre, seulement que je prinsse patience et que à ce coup je fisse paroistre un courage. Or, comme ^f ils furent prests à me desier le bras pour le couper, ce jeune chirurgien ne cessoit de me prescher, estant dernier mon liet, le contraire. Et ^g comme Dieu aide aux personnes, quand il luy plaist, encorcs que je fusse resolu de l'endurer, il ^h me fit changer ma volonté, qui ⁱ fust cause que tous les susdicts seigneurs et chirurgiens s'en retournèrent faire le ^j rapport à monsieur ^k de Lautrec, lequel leur dist, comme eux mesmes m'ont assuré ^l plusieurs fois, ces mots: « Aussi bien me repentois-je de le luy faire couper; car, s'il fust mort, j'eusse ^m en tout jamais cela sur le cœur, et ⁿ vivant sans bras, j'eusse eu regret de ^o le voir en la sorte, et ^p qu'il falloit laisser faire à Dieu sa volonté. » Et soudain envoya les susdicts chirurgiens examiner le mien, pour ^q sçavoir s'il estoit suffisant, car autrement l'un d'eux devoit demeurer près de moy. Toutesfois ils le trouvèrent ^r capable, et l'instruirent encorcs mieux sur les accidens ^s qui me

z) que tout jamais je ne verrais sans bras, que cent fois le jour je me cheterois (regrettero s B) ma mort et me priant de ^a le vouloir enlever. Cependant lendemain matin arrivèrent en ^b B) ma chambre les susdicts seigneurs, les deux chirurgiens et deux medecins, portant tous les ^c appareils — b) bras et ne me (sans me d) donner temps de — c) vie et q) je ne me desesperasse point de — d) car quant — e) voudroit — f) je pensasse à prendre patience et à sauver ma vie. Mais comme — g) bras, mon chirurgien estant dernier le liet, qui tousjours me preschoit le contraire et m'assuroit que dans ung an ou deux je pourrois à tout le moins lever (tenir B) la bride d'ung cheva. Et — h) resolu une fois, il — i, volonté et ne voulez plus entendre à le me faire couper, qui — j) cause qu'ilz s'en retournerent et en feyrent le — k) auict seigneur — l) dit — m) couper, estant certain que j'eusse ⁿ mourir, et ^o regret perpetuel de ^p mais q) aux fins de — r) autrement il me vouloit laisser l'ung des deux; lequel toutesfois ilz trouvant — s) ne dans

pouvoient survenir^a. Le lendemain, qui fust le quatriesme de ma blesseure, monsieur de Lautrec me fist porter après luy^b à Termes de Brousse^c ^d, et me laissa dans son logis^e entre les mains de son hôte, qui estoit gentil-homme, et pour assurance de ma personne, emmena^f deux des plus grands de la ville pour hostage mesmement un frère de l'hôte, les assurant, si j'avois desplaisir, de les faire pendre^g. Je demeuré en ce lieu deux mois et demy, où je couché sur les reins^h, tellement que tout le grand os qui est le long de l'eschine me persa la peau, qui est la plus grand douleur que je pense que l'on puisse souffrir enⁱ ce monde.

Et encores que j'aye mis par^j escrit, *du discours que j'ay faict de ma vie*, que j'ay esté des plus heureux et fortunez^k hommes, qui^l long temps ayen. ^m porté les armes, pour avoir tousjoursⁿ vaincu la part où^o j'ay commandé si n'ay-je pas esté exempt^p de grandes blesseures et de grandes maladies^q car j'en ay autant eu que l'homme du monde scauroit avoir sans mourir^r, m'ayant Dieu tousjours voulu donner une bride, pour me faire cognoistre que le bien et le mal deppend de^s luy, quand il luy plaist. Mais encores, ce nonobstant, ce meschaut naturel aspre, facheux et collère, qui sent un peu et par trop le terroir le Gascoigne m'a tousjours faict faire quelque trait des miens, dont je ne suis pas à me repentir. Or,

^a Ed. Brouse

^a, ad entr — ^b moy A (biffé et corrigé luy) — ^c Brosse (Brousse B) — ^d son propre logis — ^e personne et il en B) admena — ^f l'hôte, leur promettant que si je recevrois (prennois B) mal ou (uy B) desplaisir, qu'il les feroit pendre — ^g lieu haict où n'est semaines, estant tousjours couche sur mes reins — ^h que les os me persarent depuis le grand os qui est au hault de l'eschine jusques au fons, et pense-je que c'est la plus grand douleur que l'on puisse avoir en — ⁱ monde. Mais bien j'encores je vue l'homme par — ^j et des mieulx fortundz — ^k que A — ^l temps a (y a B) ayl — ^m armes ayant tous jours — ⁿ que — ^o, si est ce que je ne me sens pas estre exempt — ^p sans en mourir — ^q deppend tout de

¹ Termini, prov. de Naples, distr. de Castellamare di Stabia, comm. de Massalubrense — Le quartier général français y arriva le 27 février (Sanuto, t. XVII, col. 35-37)

après qu'il se fust faict un petit de pourrus^a au bras, ou
commença à me lever^b, ayant un cuissinet sous le
bras, en le liant avec le corps tout ensemble^c. Ainsi je
demeuré quelques jours, jusques à ce que, monté sur
un petit mullet que j'avois, je me fis mener devant
Naples, où^d nostre camp estoit desjà assis, ayant envoyé^e
un gentil-homme des miens à pied à Nostre Dame de
Lorette, pour accomplir mon vœu, puisque^f je n'y pou-
vois aller. Le mal que j'eudure ne fust pas si insupportable
ny si grand comme le regret que j'euz de ne m'estre trouué
à la prise de Melfe^g et autres places, et à la defeatte du
prince d'Orange^h, lequel, après la mort de mon sieur de Bour-
bon, qui fust tué au sac de Rome, commandoit l'armée
imperialeⁱ. Si ce vaillant prince, auquel la victoire est
deplorable, pour le trait qu'il fit, ne fust mort lors de sa
victoire, je croy qu'il nous eust renvoyé les papes en Vignon
encor un coup.

Or, monsieur de Lautrec me fit très bonne^k chère,
et tous les grands de l'armée, mesmement le comte Pietro
de Navarre, lequel^l me fit donner une confiscation
vautant douze cens ducats de rente, nommée la Tour de
la Nunciade^m, près la Tour du Grecⁿ, un des plus beaux

a) porrus (petit porrus B) — b) on me commença à lever — c) me servir et m'enroulant un cuissinet dessous le — d) bras, me liant le corps et le bras ensemble — e) envoya — f) jours — commençant quelque peu et après montay sur — g) j'avois en allaient devant Naples, là — h) estoit — j'avois m'envoyé — i) gentilhomme tout à — j) vœu accomplir mon vœu à Notre Dame de Lorette puisque — k) fort grand — l) comte Pedro Navarre (Pedro Navarre B), nostre coronnel, lequel

1. Pourrus (porrus A, porrus B) doit être un mot gascon plus ou moins déformé, signifiant *exercice*. C'est le sens au figuré du mot bearnais porros, porreau (Lesqy, *Dict. des bearnais*, t. II, p. 111)

2. Melfi prov. de Potenza et de Basilicate — f) pris par Pedro Navarre le 23 mars. Voir Sanuto, t. XLVII, p. 183-182, Brewer, n° 4086 et une plaquette contemporaine. La prise du prince et duc de Melfe, faite par monsieur de Lautrec, avec plusieurs villes et châteaux. Escrip à Versé de par le tout bonze cousin et am. Jehan de Goullefrac [1528], in-8°, 4 ff. non en ff (B. N., Lh³⁰ 49, Rec.)

3. Philibert de Chalon fut défait à Trois le 15 mars (Sanuto, t. XLVI, col. 1317-1341 et Brewer, n° 4095)

4. D'après du Bellay (éd. Houtteville, t. II, p. 63-71)

5. Torre dell' Annunziata, prov. de Naples, distr. de Castellammare d. Stabia.

6. Torre del Greco, prov. et distr. de Naples.

chasteaux qui soit en la terre ^a de Labour ¹, et la première baronnie de Naples, qui estoit à un riche Espagnol, nommé Manferdin ^b ^c. Je pensois *lors* estre le plus grand seigneur de la troupe ^d, et à la fin je me trouvé le plus coqui ^e, comme vous verrez par ^f le discours de mon ^g voyage ². Je deduirois bien maintenant comme le royaume de Naples s'est ^h perdu, lequel ⁱ estoit *presque* conquis. *Plusieurs en ont escrit*, mais c'est grand donnuage qu'ils ne veulent dire la ^j vérité, et qu'ils ne mettent en arrière toute la crainte qu'ils ont car les rois et les princes y pourroient prendre exemple, *qui les feroit plus sages*, pour ne se laisser pas piper et decevoir, comme ^k ils font bien souvent, mais personne ne veut que noz roys soyent ^l si sçavans car ils ne feroient pas si bien leur profit, comme ils font, auprès d'eux ^m. Je lerray donc ⁿ cela en arrière, pour n'avoir commencé ^o à escrire sur la faute des autres, joinet aussi que je n'en ay point de commandement; mais seulement m'attendray à escrire mes fortunes *pour servir d'exemple à ceux qui viendront après moy afin que les petits Montars, que mes enfans m'ont laissé, se puissent mirer en la vie de leur ayent*.

Il ne se presenta ^p pas grande occasion ^q, depuis que je fuz arrivé au camp car on ^r ne s'attendoit qu'au siège

^a *Ea* — Ferdinando

^a) un fort beau chasteau de l'ung des plus beaux chasteaux qui feust en la *B* terre — ^b) Manferdino (Manfredino *B*) — ^c) de France — ^d) plus grand qu'aucun d'iceux — ^e) comme je d'ray par — ^f) ce — ^g) feust — ^h) qui — ⁱ) es n. gagné et est grand donnuage que les scribes ne veulent escrire la — ^j) prendre tel exemple que peut estre seroit cause qu'ilz ne se laisseroient pas piper comme — ^k) qu'ilz soient — ^l) de o ilx *A* — ^m) aussi — ⁿ) avoir point commencé — ^o) present *A* — ^p) pas de grande occasions — ^q) l'on

¹ La Terra di Lavoro, celebre par sa fertilité.

² La capitulation d'Aversa (30 août 1528), signée après la mort de Lautrec et la levée du siège de Naples, stipulait, en effet, que les Français et leurs alliés rendraient toutes les places, terres, lieux et forteresses qu'ils se trouvoient avoir dans le royaume de Naples, l'Abruzzo, la Calabre, la Terre de Labour et la Pouille. Sanuto, t. XLVIII, col. 478-480.

de la ville de Naples qu'on vouloit avoir par famine ^a, comme nous l'eussions eue ^b bien tost, sans la revolte d'André Doria ^b ^c, qui manda au conte Philippin ^c, son neveu ^d, qu'il ramenat ses ^d galères à Genes, avec lesquelles il tenoit la ^e ville de Naples *bloquée* par la mer, tellement qu'il n'y eust seu entrer un chat. ce qu'il fit, et incontinent y entra force vivres du costé de la mer, pendant que noz gallères tardèrent à venir. Dieu parloit à qui en fust cause ^f car, sans cela, la ville estoit à ^g nous, et par consequant tout le royaume. *Ce Philippo, lieutenant d'André Doria, gaigna près Capo d'Orso ^g une belle bataille navale ^h contre l'go Moncada ^h et le marquis de Guast ⁱ, lesquels voulaient secourir Naples, mais de ceste*

^a *Ed. Doria.* ^b *Ed. Moncada.*

a) nous eussions eu A — b) d'Andredory — c) Filippin A — d) qu'il s'en revint avec (avecques B ses — e) l'unes lequel tenoit assiege la — f) fust en cause B — g) esoit entiereement à

1. L'anaroc arriva devant Naples vers le 15 avril (Sanuto, t. XLVII, col. 399, Brewer, n° 4207) Sur le blocus de Naples par Filippino Doria et sur la famine qui régnait dans la ville, les documents abondent dans Sanuto t. XLVI, col. 665-670, t. XLVII, col. 328, 359, 383-384, 387, 390, 391, 493, 508, 547, t. XLVIII, col. 22, 23, 35, 74, 80, 108).

2. André Doria, né à Oneglia, près de Gènes, le 30 novembre 1566, célèbre commandant, tour à tour au service de Gènes, de François I^{er}, de Clément VII, de François I^{er} enfin de l'Empereur Maximilien le 15 novembre 1600. Voir Lorenzo Capelloni, *Vita del principe Andre Doria* Venise, 1569, et le livre insuffisant de E. Petit, *Andre Doria*, Paris, 1880.

3. Filippino Doria, neveu d'André, « ex fratre nepos », est P. Bizaro (*Scritta sopra l'ique genovesi rerum dom. forisque gestarum Historiæ atque Annales*, 1770, in 8°, p. 472), fut pris en 1527 par Agostino Spinola (*ibid.*, p. 465), remis en liberté par le doge Adorno, lorsque les Gênois se donnèrent au roi de France et s'obligèrent au service de ce dernier (*ibid.*, p. 467). Il fut vaincu de Naples avec ses galères le 4 juillet 1528 (Sanuto, t. XLVIII, col. 223). Il était alors « admodum juvenis ». Il dut mourir peu après sa trahison. Paul Jove n'en parle plus à partir de 1528.

4. La victoire de Salerno (28 avril 1528). Voir *L'assedio de Napoli et la gloriosa vittoria del conte Filippino Doria contra l'armata essera sopra Salerno historialmente con la presa de tutta la capitana, e la morte de D. l'go. vice re de Napoli*, s. l. n. d. [1528], in 4° (British Museum, 11417 d) et La Roncière, *Hist. de la marine française*, t. III, p. 220-228. — Morluc paraît avoir emprunté à Paul Jove (*Histor. sui temporis*, lib. XXV, éd. de 1710, t. II, p. 19) C. Le nom de Capo d'Orso, qui n'est pas dans du Bellay (Cf. éd. Bourcelly, t. II, p. 176).

5. L'go de Moncada, né en 1476, tué le 28 avril 1528 à la bataille de Salerne. Voir sa biographie par Gaspar de Baeza, en tête de sa correspondance de 1529 à 1528, publ. dans la *Colecc. de doc. med. para la hist. de España*, t. XXIV, 1874.

6. Alfonso de Avalos, marquis del Vasto, né le 25 mai 1502, mort le 31 mars 1546, fils d'Alfonso de Avalos et de Laure de San Severino. Voir la notice de Brantôme (éd. La Harpe, t. I, p. 200-210).

victoire vint nostre ruïne. Philippin ayant envoyé les prisonniers à Genes à son oncle, et le Roy les voulant avoir, le sieur André Doria ne les voulut rendre, se plaignant qu'il avoit delivré le prince d'Orange au Roy sans recompense. Le marquis de Guast homme fin et rusé s'il en fut jamais, et qui a esté grand guerrier, sent si bien esbranler l'esprit mal content d'André Doria, qu'en fin il jurna sa robbe et se rendit à l'Empereur avec douze gallères¹. Le Roy nostre maistre estoit bien adverty de ses prauques; mais il avoit le cœur si gros et se sentoit si offensé d'André Doria qu'il ne le voulut rechercher, dont il se repentit tout à loisir: car depuis il fut cause de beaucoup de pertes qui advindrent au Roy, et mesmes de la perte du Royaume de Naples, de Genes et autres malheurs. Il sembloit que la mer redoutast cest homme. Voilà pourquoy il ne jouoit pas, sans grande et grande occasion, l'irriter ou mescontenter. Le Roy, peut estre, en avoit quelque autre occasion.

Noz gallères arrivèrent à la fin, et apportèrent le prince de Navarre², frère du roy Henry, avecques quelques gentilshommes de sa suite seulement³ lequel ne vesquit que trois semaines après, car il arriva au commencement de noz maladies⁴. A son arrivée et⁵ descente⁶, monsieur de Lautrec luy envoya Michel Antoine, mar-

a) noz grandz maladies b) omis dans A

1. Emprunt à du Bellay: « Le seigneur de Lautrec, averty de la dite victoire, manda que l'on envoyast en France les prisonniers; ce qui fut fait, et furent bailliez à Philippin Doria avec deux galères pour les conduire, mais passant à Genes, le seigneur André Doria les retint, mettant en avant que le Roy ne luy avoit saufsau de la rançon du prince d'Orange...; dont depuis vint la ruine de nos armées de Naples, parce que ce fut le motif de la révolte d'André Doria; et le marquis de Guast estant son prisonnier, le pratiqua pour l'attirer au service de l'Empereur » (éd. Bourdilly, t. I, p. 76).

2. Charles d'Albret, frère de Henri et d'Albret, deuxième fils de Jean, roi de Navarre et de Catherine de Foix.

3. Inexact. L. amenait aussi un corps de 7 à 800 gens de pied, commandé par Renzo da Ceri (Marcho dal Nero à Bartolomeo Guallierotti, Naples, 19 juillet, dans Sanuto, t. XLVIII, col. 313).

4. Le 18 juillet. Voir les lettres du capitaine génois Zuan Moro dans Sanuto, t. XLVIII, col. 32r.

quis de Sallusse¹, pour² luy tenir escorte, car il faisoit sa descente à³ demy mil de Naples un peu au dessous⁴ de la Magdeleine⁵, et emmena⁶ une grande⁷ partie de la gendarmerie avecques les bandes noires italiennes⁸, que le conte Hugues de Genes⁹ commandoit, depuis la mort du seigneur Horace Bailhon¹⁰ qui estoient¹¹ les compagnes du seigneur Jean¹² de Médicis¹³, pere du duc¹⁴ de Florence¹⁵ qui est à present¹⁶, lequel avoit esté blessé en une jambe d'une arquebuzade devant Pavie¹⁷, estant au service du Roy, et de là apporté à Plaisance, auquel lieu

a, envoia monsieur le marquis de Salusse, Michel Antoine, pour — b) de 1 — c) dessus A — d) Magdeleine A (Malaïene B) — e) admea — f) grand — g) vietenes et que 1 — h) du sieur Oracy Bailhon (seigneur Orasse Bailloa B) qu'estoien. — i) Jehan de Medicis (Jean Medicis B) — j) pere de ce duc — k) Florence (Florence B) — l) Pais A

1. Michel Antonio, marquis de Salusse, fils de Lodovico II et de Marguerite de Fria, né le 10 mars 1512, mort le 18 octobre 1528. Voir A. Tallone, *Gl. ultimi marchesi di Saluzzo dal 1504 al 1528* (Pinerolo, 1901, p. 623, et *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. I, n^o 251, 2239; t. V, n^o 18301, 18372, 18374, 19033, etc.

2. La Maddalena a Forelia était une église, comme le dira plus loin Montac, l'épave d'un couvent situé près de l'église de l'Annunziata, hors des murs de Naples. Ce couvent avait été fondé en 1334 par la reine Sancia, femme du roi Robert, « per tenervi donne convertite ». Ce fut d'abord un monastère d'Augustins. En 1341, il passa aux Frères mineurs (*l'origo di tutti gli ordini sacri e suoi sobborchi*, dans *Arch. stor. nap.*, t. VIII, p. 114, 287, 499, 672) [Communio de M. le prof. N. Barone, chef de section à l'Archivio d'État de Naples]. Hieronimo Malipiero, capitaine d'une galère de Filippino Doria, dit que la Maddalena est « uno scolo (un rocher) » située deux luntan di Napoli (Pozzolet, 7 juillet 1528, Lett. Secret., t. XLVIII, col. 11).

3. Ugo Pepoli, capitaine bolonais. De Ruble a cité (t. I, p. 89, n. 3) une lettre de la date au roi, 30 juin 1528 (B. N., ms. fr. 2132, f. 111^v, copie), qui mentionne la belle conduite du comte Hugues de Pepoli, lequel estoit à pied avec mal ou douze cens hommes des bandes noires dont il a charge depuis la mort du sieur Oracy Bailhon. Voir *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. V, n^o 18816, 18881; t. IX, p. 53.

4. Orazio Baglione, fils de Giovanni Paolo, tyran de Pérouse, condottiere au service de Florence, du pape et des Vénitiens. Il était mort le 23 mai 1528 (lettre de Zerri Ardizino, du camp de Naples, 15 mai, dans Santoli, t. XLVIII, p. 231).

5. Jean de Médicis, fils de Jean de Médicis et de Catherine Sforza, né en 1498, mort à Mantoue dans la nuit du 27 au 30 nov. 1526. Voir sur ce célèbre condottiere, Pierre Gauthiez, *Jean des Bandes Noires* (Paris, 1901, in 8^e).

6. Cosme I^{er} de Médicis, né le 11 juin 1519, fils de Jean de Médicis et de Maria Salviati, duc de Florence en 1537, grand-duc de Toscane le 1^{er} septembre 1569, mort en avril 1574.

7. Le samedi 18 février 1526, en revenant d'une assemblée. Voir une lettre du cardinal Jean Salviati, beau-frère de Jean de Médicis à sa sœur Marie, une lettre de Lannoy et une autre de Jean lui-même, dans P. Gauthiez, op. cit., p. 256, 257, 260.

la jambe luy fut coupée¹ de quoy^a bien tost après, il mourut². Depuis ledict seigneur Horace^b recueillit toutes ses compagnies. Il sembloit^c que Dieu vouloit^d quelque mal en ce temps à nostre Roy, lors qu'il estoit devant Pavie. Car, en premier lieu, on luy conseilla d'en renvoyer les Grisons, secondement d'envoyer monsieur d'Albanic^e à Rome avec partie de l'armée^f. Et, pour achever le malheur, Dieu envoya la blessure au seigneur Jean, lequel à la verité entendoit^g plus à faire la guerre que tous ceux qui estoient^h auprès du Roy, ayant sous sa charge trois mil hommes de pied, les meilleurs qui furent jamais en Italie, avecques trois cornettes de gens de chevalⁱ; et croy fermement, comme aussi sont bien d'autres que moy, que, s'il se fust trouvé sain à la bataille, les^j choses ne fussent pas allées si mal comme elles alièrent. Depuis le sieur Horace^k eut le nombre de mil hommes qui furent quatre mil, lesquels, pour le due luy seigneur Jean^l, portoient les^m enseignes noires, et eux mesmes alloient vestuz de noir, aussi on les appelloitⁿ Les bandes noires^o et après se joignirent avec monsieur le marquis de Salusse, qui temporisa environ deux ans en Italie et vers Florance^p, et après se vint joindre à^q nostre armée^r à Troye, ou bien à Nochere^s⁵. Je ne scaurois dire auquel lieu des deux,

a) coupée quelques jours après de quoy — b) sieur Oracy (sieur Orasse B) — c) semble A — d) voulsist B — e) A banys B — f) du camp — g) seigneur Jehan (don Johan B), duquel à la verité je voudrois dire qu'il entendoit h) qu'estoient (qu'estoient par lors B) — i) trouvé à la bataille sain les A — j) Oracy (Orasse B) — k) Johan — l) portoient toutes les — m) les appelloit et. — n) Fleurant ce (Fleurant B — o) en B — p) camp — q) Nochiere

1. Le 24 février. Il fut soigné par Abraham de Mantoue et Jacques de Carpin, sans qu'il lui coupa pas la jambe et il guérit (P. Gantiez, *op. cit.*, p. 262-270).

2. Dans la nuit du 29 au 30 novembre 1528 seulement. Le 11 coust du fauconneau reçu dans une escarmouche, près de Mantoue (*ibid.*, p. 315 et 316).

3. La charge de Jean de Nochere eut l'après-midi (LXXXII, col. 12), de 20 hommes d'armes sa marche, 200 chevaux-legers et 2000 hommes de pied.

4. Inexact. C'est à la suite de la mort du pape Léon X que son neveu, sous les couleurs noires aux couleurs blanche et pourpre des cadets de Médicis sur les drapaux, les bandières de ses soldats (P. Gantiez, *op. cit.*, p. 165). Cf. Brantôme, t. II, p. 8, qui n'a pas relevé l'erreur de Morluc.

5. Le marquis de Saluces et Orazio Baglione rejoignirent l'autre à Nochere (prov. de Perouse, distr. de Foligno) le 12 ou le 13 mars 1528 et prirent part le 15 à l'escarmouche, devant Troja (prov. de Foggia, distr. de Bovino), entre

pour ce que j'estois demeuré blessé à Termes de Brosse ².

Mais pour retourner à la descente de monsieur le prince de Navarre, parce qu'il se fit là une petite faction où j'euz ma part, je la vous veux conter ³. Il fut commandé au capitaine Artignouloube ⁴, qui estoit ⁵ colonel de cinq enseignes gascognes, lesquelles sembloient estre soubz monsieur de Luppé ⁶, et les ⁷ cinq ⁸ autres, que commandoit le ⁹ baron de Béarn ¹⁰, le ¹¹ tout soubz le conte Pedro de Navarre ¹², il fut commandé aussi au capitain de Buch, fils aîné de la maison de Candale ¹³, de s'y trouver. Je fus aussi du nombre, tout malade que j'estois. Comme nous

¹ Le ou des ms. Ed. de

a) par 4. b) Termes de Brosse B. c) retourner doncq (ms. tous dans B) à. d) le ms. 4. — e) gascognes j'estoient soubz — f) Luppé après sa mort et les cinq — g) autres qui commandient (qu'y commandient B) le

h) Bear B. i) Béarn et le. j) Pedro Peure de Navarre B. k) aussi à monsieur de Candale (Candale B, premier filz de la maison, un fort brave et bon hôte seigneur, si il en sortist jamais de ceste maison là, et ne cognuz jamais à a a vu B, une (une B) homme si songneux à vouloir reprendre l'honneur de la guerre des vaulx capitaines c'est à dire (que ces ay B) car il se rendoit plus sublé au con le Peure (Peure B) Navarre que le commandeur de ses serviteurs ¹⁴ comme

Les forces françaises et les Impériaux de Philibert de Chalon (lettre de Cerasara, Troya, 15 mars. Jans. Sann. o., t. XVII, col. 139).

² L'escarmouche de la Maddalena eut lieu le 18 juillet (cf. p. 88 n. 4). Voir le récit, beaucoup plus vague et moins exact, de du Bellay (éd. Bourdilly, t. II, p. 83-84).

³ Cf. p. 40 n. 2.

⁴ Cf. p. 71 r.

⁵ Roger le Bear, ancien seigneur de la Castide-Vilcfranche, appelé le Bear et Barn, conseiller et chambellan du roi, sénéchal de Valentinois, capitaine-châtain de Mailhon et gouverneur du pays de Soule, second filz de Jean de Béarn, baron de Gerdoyest et de Marie de Graumont, « brave et vaillant capitaine, dit Brantôme (t. III, p. 22), fort entreprenant et loysieux à cheval et fort importunant l'ennemy, fist fable ou fort » Homme l'armé de la compagnie de Gaston de Neuchâss, comte de Foix, le 8 juin 1501 (B. N., ms. Clairamb., 237, n° 309), il en était lieutenant le 21 février 1509 (B. N., ms. fr. 21503). Dès le 1^{er} janvier 1501, il avait la charge personnelle de capitaine de 50 lances de ce la compagnie tout en conservant la lieutenance pour les 50 autres lances (B. N., *Préc. orig.*, 237, n° 32). Au mois 40 mai 1501 il était capitaine de 100 lances (B. N., ms. fr. 21509), qui furent ensuite réduites à 50. Le « baron de Bear » est cité parmi les capitaines de l'armée de l'autree dans Sann. t. XLV, col. 430-434 : « Numero de la genda del campo del re christianissimo in Lombardia ».

⁶ Charles de Foix, comte d'Assez, fils de Gaston II de Foix, comte de Candale et de Benauges, capitain de Buch, et de Marthe, comtesse d'Assez, baronne d'Aspet (P. Anselmo, t. III, p. 384).

⁷ Cet élogé de M. de Candale a été reporté plus loin dans la 1^{re} réd. (voir p. 93-94).

fusmes bas à la marine¹ monsieur le marquis laissa tous
noz picquiers dernier un grand rempart, que le comte
Pedro de Navarre avoit faict faire², qui duroit à main
droite ou à main gauche près de demy mil. Tout jo-
ignant il y avoit un grand portal de pierre, par lequel dix
ou douze hommes eussent peu passer. *de front*, et croy que
autres fois³ il y avoit eu une porte, car l'arc⁴ y estoit et
les marques⁵. Ce⁶ rempart se joignoit avec le⁷ portal à
main gauche et à main droite. Nostre balailon estoit à
cent pas du portal, et celui des bandes noires estoit à
trois cens pas plus en arrière que le nostre, et la
meilleure partie des gens à cheval encores⁸ plus en
arrière. Monsieur le marquis, monsieur le captau, le⁹
comte Hugues le capitaine Artiguecube et presque tous
les capitaines, tant italiens que gascons, allèrent avec eux,
*pour favoriser et veoir la descente du prince*¹⁰. Ledict
seigneur captau avoit six enseignes, trois piedmontoises
et trois gasconnes. Ils firent leur demeure si longue à la
descente qu'ils demeurèrent plus de deux ou trois grosses
heures, car¹¹ ils firent disner le dict seigneur prince avant
qu'il descendist de la gallère. *Quelle-fois un peu de sejour
apporte un grand malheur. Il eust plus vallu que luy et tous*

a. Pe de (Pedre de B) — b) antieuer ent — c) car tout l'arc — d) et faict en
bataille — e) ledict — f) ces deux mots ont dans B — g) cheval estoient encores
à monsieur de Candalle le — h) avecques eux à la — i) dudit — k) prince
Monsieur (ledict sieur B) de Candalle avoit — l) deux grosses heures, et ne
penserois pas mentir quand je dirois trois heures, voire trois B). Car

1. Le bord de la mer. (Voir Godefroy, *Dict. de l'anc. langue française*, t. V, p. 176.)

2. Le 12 juil., Pisani et Pesaro, agents vénitiens, écrivaient : « Come la nostra armata era venuta a la Maddalena... et che Ludrech voleva far certala a la tririza, et dato el cargo al conte Piero Navaro, » (Santi to. I, XLVIII, col. 115.)

3. Ce portail de pierre est peut-être celui que l'on voit encore près de l'An-
nunziata. C'est un débris de la primitive église de la Maddalena. Commune
de M. Gaarte.

4. « Heri venuto sopra il principio di Navara al signor Renzo con circa 700
in. 800 fanti et molti scutibhom ra francesi, et con, per far scorta a loro e
bona somma di danari che hanno portato, ando una grossa scorta a marina. »
(Marcho dal Nero à Bartolomeo Guatterotti, da camp devant Naples, 19 juil-
let 1528, dans Santi to. I, XLVIII, col. 323.)

les siens eussent faict un bon jeusne ; mais la vanité du monde est si grande qu'il semble que c'est se rubaisser, si on ne marche tousjours avec toutes les pièces qui appartiennent à la principauté ; et cependant on faict force pas de clerc. Il vult mieux marcher en simple gentil homme, et non pas faire le prince, et faire bien que non pas se tenir sur le hant bout et estre cause de quelque desordre et malheur.

Cependant le capitaine Artigueloube n'avoit mis avec ^a soixante ou quatre vingts arquebuziers ^b sur un carrefour bien près de la Magdeleine, qui est ^c une grand' eglise à cent ou deux cens pas de la porte de Naples. Et à un autre carrefour, à main gauche de moy, où il y avoit un ^d petit oratoire furent mis trois ou quatre cens arquebuziers des bandes noires et une enseigne de picquiers. En ce mesme lieu aussi et un peu à costé fist mise la troupe dudict seigneur ^e de Candalle, qu'estoit de deux ou trois cens arquebuziers, vis à vis de moy, environ ^f à deux cens pas. Estant ainsi à ^g mon carrefour je vis ^h sortir de Naples gens de pied et de cheval, qui venoient gagner la Magdeleine, *la teste baissée* ⁱ. Je montay lors sur un petit mullet que j'avois, et m'en allay dro et à la descente ^k des galles. Tous les seigneurs et gentils hommes estoient encor dedans, s'amusans à faire des accolades. Je leur ^l fis crier par quelques petits barquerots, qui alloient et venoient, que les ennemis sortoient de la ville à ^m troupes, pour les venir embrasser et gagner le dernier de la Magdeleine, et qu'ils pensassent au combat, s'ils pouvoient. Il y en eust bien d'esbays, car tous ceux qui font bonne mine n'ont pas tousjours envie d'en manger. Incontinent ⁿ je m'en retournay à

a) avecques — b) harquebuziers (harquebuziers B) — c) carrefourey de cl emyn bien — d) Magdaleine (Madaleime B) — e, qu'est — f) moy, auquel lieu estoit on — g) de monsieur — h) et — i) es. A — j) voioys — k) descente, estans encorcs tous les seigneurs dans les galeres et leur — l) de Naples à — m) puis

1. « . . . Ussiono di Napoli li imperiali molti grossi... » (Lettre de Marcho dal Nero, déjà citée, p. 88, n. 4.)

ma trouppes, et m'en allay avec " deux arquebuziers au long d'une haye qui bordoit un grand chemin, jusques auprès^a de la Migdeleine¹. De là j'apperçeu^z que les ennemis sortoient à² pie¹, tenant la brule en une main et la lance en l'autre, se baissans tant qu'ils pouvoient pour n'estre descoverts, comme faisoient aussi les³ gens de pied, qui marchoient en tapinoisierai^{er} les murai les, qui sont dernier l'eglise⁴. Je donnay⁵ soudain mon mullet à un soldat, afin qu'il courust advertir⁶ monsieur de Candalle et le capitaine Artigueloube, lesquels il rencontra desjà en⁷ terre. Sur mon adverstissement, ils avoient faict mettre⁸ une galere au large⁹, laquelle¹⁰ descouvroit tout ce que je leur avois mande : ce qu'ils ne pouvoient faire estant au port. Ceste galere commença à tirer force volées de¹¹ canons, l'une desquelles tua deux¹² hommes de ma trouppes, tout auprès de moy, de sorte que les cervelles de l'un me sautarent au visage. Il y avoit bien là du danger, car toutes les balles¹³ venoient où¹⁴ j'estois, tant de ceste galere que des autres, lesquelles firent le mesme : de façon que, voyant que les coups reforçoient tousjours, car ceux des gallères pensoient que je fusse des ennemis. Je fuz contrainct de me jeter dans les fosse¹⁵.

Cependant on monta promptement à¹⁶ cheva monsieur le prince, et au galop le firent sauver droit au camp, et¹⁷ tous ses gentils-hommes aussi, courant à pied après¹⁸ luy. Ils n'eurent pas grand loisir de s'arrester avec nous.

a) avecques — b) au fin près A — c) que la caballerie sortoit d — d) comme aussi faisoient les — e) pied se mettant dernier — f) qu'estoient sur le derrière de l'eglise B — g, jaillay — h) soldat pour en courir advertir — i) il trouva descendans en — j) Sur la premiere relation (le premier adverstissement B. Ilz firent quatre — k) à la longue — l) qui — m) mandé et leur tira force coups de — n) canon, dont me thierent deux — o) tous les boulets — p) venoient là ou — q) estans et les autres galeres en faisoient e semblable, tellement qu'elles se contrainci^{er}ent à me mettre parer h) dans les fossés, car ilz pensoient (pensans B) que je fusse des ennemis. Et promptement monterent d — e) presque — s) gentils hommes à pied courant après

1. C'est grand chemin, qui conduit de la porte de Nole à la Maddalena, est aujourdhui la *via Forecia*. (Comptes rendus de M. Galante)

2. Paul Joye dit : « Correbant Casarianos tardabantq. ipsa tormenta Gallicis et Venetis tridentibus adversum itis emissa » (T. II, p. 24 E.)

car je croy qu'ils ne vouloient pas si tost mourir, puis qu'ils ne faisoient qu'arriver. Leur halte fust si grande qu'ils n'eurent pas loisir de mettre à terre le lit ny le bagage dudict seigneur prince; et si y en eust qui demeurarent dans les gallères. Le seigneur de^a Candalle et le comte Hugues ne firent pas ainsi; car ils s'arrestarent au carre-four où estoient leurs gens. Le capitaine Artigueloube s'en alla au bataillon, dernier le rempart. La^b feste com-mença à moy. Je ne scay si c'est ou bon heur ou malheur; tant y a que tousjours je me trouvois où les coups se don-noient et là où on commençoit. Or^c une troupe d'arc, rebu-ziers vint droiet à moy, courant, et pour ce que j'avois mis dernier une levée du fossé, qui regardoit tout au long du grand chemin, venant^d de la Magdaleine une partie de mes arquebuziers et l'autre dans les fossez, à main droiete et à main gauche en file, plus pour la crainte de nostre artillerie, qui tiroit des gallères, que non pas des ennemis, ils s'approchèrent de nous à moins de vingt pas. Lors nous tirasmes tous à un coup, qui^e fut cause que cinq ou six hommes tombarent morts par terre. Mes arquebuziers ne pouvoient faillir de thuer^f, car tout le chemin estoit plein^g. Ils prindrent la fuite^h, et les menasmes jusques tout joignant laⁱ Magdeleine. Alors ils se renforcèrent et se mirent hors du chemin, à main droiete d'eux et du costé où estoit monsieur de Lavalⁱ, de Dauphiné, avecques sa compagnie d'hommes d'armes, nepveu de monsieur de Bayard et père de madame de Gordes, qui est à present^k, fort vaillant gentil-homme^l.

^a *Laçon des mss. Ed.*, tirer

^c) ny, lesquels n'eurent le loisir de faire decouvrir son lit ny rien de son bagage. Monsieur de — ^b) rempart et la — ^c) car — ^d) qui venoit — ^e) que — ^f) plain A — ^g) chargé A — ^h) tout ras du la A — ⁱ) Label B — ^j) avec A
^k) qu'est de presen

^l) Charles Allouman, seigneur de Laval et de Sechouenne, capitaine de cinquante hommes d'armes, chevalier de l'ordre du roi, gouverneur (8 mars 1525), puis lieutenant général en Dauphiné (23 mai 1526), père de Gargotte Allouman, qui épousa Bertrand Rambeau de Saurane, baron de Gordes, lieutenant général en Dauphiné, né le 18 nov. 1513, mort en 1578 (P. Anselme, t. II, p. 246)

Monsieur^c de Candalle, qui avoit veu ma cargue^b et voyoit que tout se descouvroit et que l'ennemy à pied et à cheval entroit dans un grand pré, où estoit monsieur de Laval^c, craignant^d qu'ils m'en fissent encorcs un^e autre, m'envoya cinquante arquebuziers de renfort. Et tout à un coup un bataillon d'Alemans se presenta à cent ou six vingts pas de moy, à main droiete. Cependant l'arquebuzerie espaignole tiroit de furie sur ceste gendarmerie, laquelle se retiroit au grand pas, droict au carrefour de monsieur de Candalle, là où il fust faict une grand faulx. Je la vous veux^f escrire, afin que ceux qui la liront en puissent tirer profit; car peut estre les hazards de la guerre les jetteront en mesme estat.

Le^g comte Hugues et monsieur de Candalle avoient mis sur le grand chemin des^h picquiers, sans laisser plus pour retirer la cavallerie^b. Ilⁱ falloit que monsieur de Laval^c, *en despit qu'il en eust*, passast par là, car^k entre monsieur de Candalle et moy, il y avoit un grand fossé, où les gens de cheval n'eussent sceu passer. Que^l s'ils eussent laissé le chemin libre et qu'ils se fussent mis en bataille derrière le fossé, ils eussent arresté sur eul^m la furie des ennemis, et ainsi monsieur de Lavalⁿ se fust sauvé aisément au long du chemin, *et eust faict une honorable retraite*. Comme les ennemis virent que monsieur de Lavalⁿ estoit contrainct de prendre le trot, ils le chargèrent par gens de^p pied et gens de^q cheval de queue^r et de teste. Et comme ledit sieur de Laval^s se fust jetté^t dans^u le grand chemin pour passer outre, il rencontra ces^v picquiers au milieu d'iceluy, et outre son gré fust^x contrainct de passer outre, et en passant porta^y par terre tout ce qui se trouva^z devant eux: car ces^z picquiers ne pou-

a) gentilhomme s'il en [y B] avoit au camp. Monsieur — b) charge A — c) Labal B — d) craignist — e) faict ung grand erreur. Je le *veulx* — f) *que* si aucun qui i lira cery (le lira B) se trouvoit en mesme estat, qu'il s'en sovint à l'adveur. Le — g) les — h) gendarmerie — i) et — j) Labal B — k) *la* maugré luy, car — l) et — m) sur le *cul* — n) Labal B — o) Labal B — p) à — q) à — r) eul — s) Et lediet sieur s'estant jecté — t) sur — u) ses A — v) et maugre luy (outre son gré B) il *feust* — x) meirent — y) rencontra A

voient faire largue. Cela mit tout en desordre. Je cuiday enrager, voyant une telle incongruité. Il n'en faut donner le tort à monsieur de Candalle, pour ce qu'il estoit jeune et ne s'estoit jamais trouvé en telle feste, mais au conte Hugues, qui estoit déjà vieux soldat. Je ne veux pas dire qu'il ne fût bien vaillamment, mais ce n'est pas tout d'estre vaillant et hardy. il faut estre sage : il faut prévoir tout ce qui peut arriver, veu qu'aux armes les fautes sont irreparables. Une bien légère traine souvent après soy une grande perte, comme il fut à lay mesmes qui n'avoit songé à tout. Car le conte Hugues fust prins prisonnier, et monsieur de Candalle aussi, estant blessé d'une arquebuzade en un bras. Trois jours après, les ennemis le renvoyèrent à monsieur de Lautrec, duquel il estoit parent¹. voyant qu'il s'en alloit mourir, comme de fait trespas² le lendemain, et fust ensevely à Versse³.

C'estoit un brave et honeste seigneur, s'il en sortit jamais de la maison de Foix, s'il eust continué comme il avoit commencé. Je ne cogneux jamais homme si soigneur et desireux

¹ Ed. - Bressac

a) euid. Or il — b) fault point donner — c) encores — d) soldat, encores qu'il feyt bien vaillamment, à où il feust pris. Monsieur de Candalle feust aussi prins et blessé — e) bras et bras — f) mourir et trespas — g) lendemain qu'il feust apporté au camp, où que le corps est encores à Versse

1. « Su fece una grande scaramuzza ne la quale, pigliau la cavallaria francese del colonello del capitano Cigante de signori vinciani et o disordino, ce sorte che sopravvenne l'uno a parire la barriera e finalmente fu messo a plega; il che causò che trovandosi con Hugo di Ursoli presso a loro con circa 30 de nostri soldateschi, et senza l'uso del cavallo o insinanco restò combattuto un pezzo, non potendo però resistere a tanta preda che quasi fu ucciso. Li furono morti et feriti, lui restò peggiore » (Lettre de Marcho del Nero) « I go ipse vero impigre restans vulneratus et captus. Cai Calusique, regiar nobilitatis juvenis, Lotrei ad propinquos exister Vasconum ducis facile principis, glorie humerum traxit et circumveniens ultre pitor » (Paul Jove, t. II, f° 24 F.) Voir aussi une lettre de Lope de Soria à Charles Quint, La Miranda, 13 août 1528. dans *Saya ynos. Catendars of et etc, des patches and State papers relating to the negotiations between England and Spain*, vol. III, part. II, p. 768.

2. Addition qui paraît tirée de Paul Jove, où on lit aussi : « H. trespas aqua permutatione cum Ugone atque Candallio, vel tum ex vulnere mortuando, utriusque rest tuta sunt » (T. II, f° 24 F.)

3. Aversa, prov. et distr. de Caserta

d'apprendre le faict de la guerre des vieux capitaines que celui-là. Pour cest effect il se rendoit plus sujet du conte Pedro de Navarre que le moindre de ses serviteurs. Il desiroit entendre la raison de toutes choses, et s'informoit de tout, sans s'amuser à ce que la jeunesse desire et aime. On le trouvoit plus tost au quartier du conte Pedro de Navarre qu'à celui de monsieur de Lautrec. Aussi le conte disoit tousjours qu'il se nourrissoit d'un grand capitaine. Et à la verité, quand on le porta, ledict conte le baisa la larme à l'œil. Ce fust une grand perte. Tout ce qui se trouva à fust mort ou prins^b, si ce n'est quelques uns qui se sauvèrent par les fosses, sautant de fossé en fossé; encor fust-ce peu de chose. Les ennemis suivirent de ce costé là très-bien leur victoire.

De^c ma part, je m'acheminay au long d'une haye^d, faisant^e tousjours teste aux Alemans le moins mal que je pouvois. La bonne fortune vint pour moy et pour ma troupe qu'ils me suivirent assez froidement. A^f l'arrivée au^g portal, dont je vous ay parlé, je trouvay une grande troupe de gens de cheval des ennemis, que le seigneur don Ferrando de Gonsague^h conduisoit, car c'estoit luy qui fit la cargueⁱ de sorte que, pour regagner le portal^j, il me faust combattre, resolu de passer ou mourir. Je fis faire à mes soldats une^k salve d'arquebuzades, car de moy, je n'avois que la parole. Sur ceste salve ils me^l firent place. Ainsi, ayant passé le portal, je^m tournay teste aux

a) que — b, prins ou mort — c) sinon — d) fossé, mais bien pueu. Les B (membre de phrase omis dans A) — e) suivirent la victoire en ce quartier-là. De — f) d'une grand haye B — g) haye de pres, faisant B — h) Alemans qui me si voyent assés froidement et i — j) d i — j) don Ferrando B — k) charge A — l) charge v. pour gagner led t portal — m) de leur fait une — n) d'arquebuzades et me — o) portal du costé de nos gens je

1 Ferrante Gonzaga, duc de Molfetta, prince d'Ariano et de Grasta la, viceroy de Sicile, chevalier de la Toison d'Or, gouverneur de Milanais, né le 26 janvier 1507, mort le 15 novembre 1557, fils puîné de Francesco II Gonzaga, marquis de Mantoue, et d'Elisabeth d'Este. Brancôme d t (t. I, p. 248) qu'il était « colonnel general de la cavalerie legere » sous le prince d'Orange au siège de Naples.

ennemis, *el fis faire ferme à mes gens*. Et en même instant, arriva leur arquebuzerie, laquelle chargea tout à un coup sur nous, ensemble toutes les troappes, tant de pied que de cheval. Voyant ce choq venu sur moy, je gagné le dernier de la trenchée avec mes arquebuziers seulement, qui s'estoient sauvez. Monsieur le marquis se trouva en tel estat qu'il tenoit le tout pour perdu. Je combattis le portal une grand demy heure du dernier de la trenchée car le portal detoura libre tant de leur costé que du nostre. Ils n'osoient passer, ny nous aussi en approcher, ny enfoncer. Si jamais soldats firent acte de vaillans hommes, ceux-là le firent. Tout ce que j'avois ne pouvoit estre plus haut de cent cinquante hommes. Monsieur le marquis vint au capitaine Artigueloube pour le faire lever, d'autant que tous estoient le genouil à terre, parce qu'estans debout, l'arquebuzerie espaignole les pouvoit veoir, et luy cria : « Capitaine Artigueloube, je vous prie, levez vous et donnez : car il faut passer le portal. Mais il luy respondi qu'il ne se pouvoit presenter au portal sans perdre le meilleur de noz gens, comme il estoit vray : car toute l'arquebuzerie espaignole estoit arrivée. J'estois contre le portal et oyis tous ces propos. Monsieur le marquis, ne se contentant de ceste responce, courust aux bandes noires, leur commandant marcher vers le portal, ce qu'elles firent¹. Je

a) tournay visalge sur ledit porta et — b) se rua A — c) à — d) à cheval qu'à pied B, — e) cheval (pied. B), au quel toutesfois je fcyz feste, ayant gagné le — f) trenchée et ne se trouva arquebuzier arquebuziers B) que les miens, pour ce que les angz avoient esté l'attctz et les autres estoient au batail on de gens de pied. Et l'ail croyre certainement que monsieur le marquis se — g) de — h) fellay B — i) lemeux l, — j) l'ayr 4 — k, nostre pour ce que nul n'a soit enfoncer — l) enfoncer et si — m) arquebuziers n) actes A — o) ces arquebuziers (ceux là B) que je conduisois — p) jeyret, qui ne pouvoient estre en nombre de plus de — q) cinquante. Or (omis dans B) l'is n'estoient pas de ma compagne, car il en y avoit des autres, Monsieur — r) dit — s) pouoit se — t) y B) presenter — u) de tous nez — v) estoit affiance là Je pouvois oyr le loit, encores que je fusse contre le portal. Monsieur

1. Guichardin attribue l'échec des Impériaux à la résistance des Batailles Noires (*Histoire d'Italie*, trad. Chomedei, 1668, in P^o, f^o 393 v^o).

cogneuz à l'ur desmarche le commandement, qu'elles avoient receu : ce qui fust cause que j'avançay le pas et crié au capitaine Artigueloube : « Mon compaignon, vous recevez icy une escorne pour jamais. car voilà les bandes noires, sur ma vie qui viennent au portal, pour emporter l'honneur. » Il se leva lors car il n'avoit pas faute de cœur, donnant la teste baissée au portal. Le voyant venir, je me jetté soudain sur le portal, passant avec *a* tous mes gens, qui me suivirent, martelant droit aux ennemis, qui n'estoient *c* esloignez de nous plus *d* de cent pas. Nous fumes suiviz des troupes que le seigneur marquis envoyoit. Mais comme la moitié estoit passée, monsieur le marquis fit crier de main en main qu'on fit aite, sans s'avancer plus avant. Les ennemis, voyant nostre resolution et la cavallerie qui venoit à nostre queue, prindrent party de se retirer. Je m'estois avancé, nous saluans à cinquante pas avec bonnes arquebuzades, et avions envie de nous mesler, lorsque monsieur le marquis vint luy second, à cheval pour m'arrester. Je croy qu'il lit mal, car si tout fust passé, nous les eussions menez battans jusques aux *e* portes de Naples. Il y eust *f* *bi* d'un costé et d'autre plusieurs portez par terre, qui n'en releveront jamais, et m'estonne que je n'y demeuray : mais mon heure n'estoit pas venue.

a) noires, lesquelles incontinent se levèrent et marchèrent droit au portal. Je courrez au capitaine Artigueloube et luy dis qu'il les baillies noires marcholent droit au portal et qu'il recevroit une escorne pour jamais. Lequel incontinent se — *b*) de hardiesse. Et comme je le vey marcher teste baissée (baissée *B*) au portal je me jectay à corps perdu sur ledit portal et le passay avec — *c*) toutes — *d*) suivirent et marchay droit — *e*) ennemis, n'estant esloigné d'eux de pas — *f*) pas et passay plus de la moitié du balail en ledit portal, à l'heure que monsieur le marquis vint courant au capitaine Artigueloube qui il ne passast plus outre. Et comme les ennemis virent que nos gens leur vouloyent donner la charge (charge *B*) et marchoit (marcher *B*) nostre gent d'armes, qu'estoit derrière (derrière *B*) les bandes noires, ilz tournèrent le dos droit à Naples. Monsieur le marquis passa luy deuxième par le portal et vint courant à moy pour m'arrester, car je leur estois à la queue à moins de cinquante pas et ay opinion que, si tout fust passé et eussions fait la charge (charge *B*), que *dans dans B*) nous les menions battans — *g*) dans les

1. Paul Jove insiste sur ces renforts envoyés par Lautrec et que commandait Valerio Orsino.

Ce qui occasionna monsieur le marquis de faire sa retraiete, fust pour la crainte qu'il avoit de tenter un second coup fortune. Il se^a contenta de la perte qu'il avoit faicte, sans vouloir plus hazarder. Ainsin, bien las et harassé, nous retournasmes repasser par ce portai^b qui avoit esté tant combatu, où meints bons hommes demeurarent. Celuy qui estoit avec monsieur le marquis, quand il me vint faire retirer, il ne me souvient de son nom, luy dist, car je l'entendis : « Monsieur^c, je cognois maintenant^d que le proverbe de noz anciens est veritable, qui dist qu'un homme en vaut cent et cent n'en valent pas un. Je^e le diz pour ce capitaine qui a le bras en escharpe, qui est appuyé contre ce tertre (aussi je n'en pouvois plus) : car il faut confesser qu'il est seul cause de nostre salut. » J'entendis, toutesfois je ne faisois semblant de l'ouyr que le^f marquis respondit : « Celuy là^g fera tousjours bien, par tout où il se trouvera. » Encores que cecy^h soit à mon honneur et à ma loüange, puis qu'il est veritable, je l'ay voulu mettre par escrit, sans pourhant estre ny glorieux ny vantard. J'ay acquis assez de gloire sans cela. Cecy peut estre donnera envieⁱ aux capitaines qui liront ma vie, quand ils se trouveront en quelque grand besoin, en faire le semblable. Il faut que je die que lors j'estimay plus la loüange que me donna ce gentil homme et mondiet sieur le^j marquis, que s'il m'eust donné la meilleure terre des siennes, encor^k que pour lors je fusse bien pauvre. Ceste gloire me fit enfler le cœur, et encores plus quand on me dist qu'en soupant on en avoit entretenu monsieur de Lautrec et monsieur le prince. Ces petites pointes d'honneur servent

a) Naples. Mau monsieur le marquis, qui se veyt estre (omis dans B) eschappé d'une grand fortune et malheur sa — b) sans plus tenter avant (omis dans B) la fortune. Et ainsin retournasmes tous repasser la portai — c) portai. Alors j'oyz dire ung mot à ce gentilhomme qui suyvoit monsieur le marquis et qui estoit avec luy quand nous vint faire retirer. Monsieur — d) asture A — e) un. Cela feust dict si près de moy que je le pouvois bien oyr Je A — f) escharppe, duquel j'aurois bien dire qu'il est presque cause de nostre salvation [Dont B] Monsieur le — g, respondit si illement Cestuy là — h) es B — i) escript, afin de donner envie — j) et monsieur le — k) que non six mil livres de rente, encores

beaucoup à la guerre, et font que, quand on s'y retrouve, on ne craint rien. Il est vray qu'on se trompe souvent, car on n'en rapporte que des coups. Il n'y a ordre ; il en faut prendre et donner.

Capitaines et vous, seigneurs, qui menez les hommes à la mort, car la guerre n'est autre chose, quand vous verrez faire quelque brave acte à un des vostres, louez-le en public, contez-le aux autres, qui ne s'y sont pas trouvez. S'il a le cœur en bon lieu, il estime plus cela que tout le bien du monde : et à la première rencontre il tachera encor de mieux faire. Que si vous suidez comme plusieurs font qui ne dignent pas faire cas du plus beau fait d'armes qui soit, et qui passent tout par mespris, vous trouverez qu'il faudra que vous les recompenciez par effets, puisque vous ne le voulez faire de parole. J'ay tousjours traicté ainsi les capitaines qui ont esté sous moy, voire les plus simples soldatz : aussi je les eusse fait donner de teste contre une muraille, et les eusse arrestez au plus dangereux lieu qui se fust sçeu presenter, comme je fis là.

Voilà le premier malheur et la première disgrâce qui nous estoit encores advenue en tout ce voyage. Il sembla à tout le monde que le seigneur prince de Navarre nous avoit apporté^b tout malheur et malencontre. Pleust à Dieu qu'il fust demeuré en Gascoigne^a car aussi vint-il finir ses jours bien loing, sans avoir rien suiet que voir Naples. Il mourut trois semaines après son arrivée, ou environ ; et fust cause de la mort de ce brave jeune seigneur, que je regretteray tousjours, qui avoit cest honneur d'estre son parent¹. Mais encor ce ne fust pas tout, car, comme on sçeut qu'un tel prince arrivoit, tout le monde entra en opinion qu'il ameneroit quelque beau secours et renfort, voire mesmes de l'argent, pour payer l'armée, mais rien de tout cela car

a) et — b) eust porté

1. Le comte de Candale

ny luy ny les galères ne nous amenèrent un seul homme de renfort, et rien que sa maison et quelques gentils-hommes volontaires^a. Cela osta fort le cœur à toute nostre armée généralement affligée. L'ennemy, qui le sceut, redoubla son courage, et cognut par là que les ennemis françois estoient basses, puis qu'un tel prince venoit en équipage comme si c'estoit seulement pour venir voir le monde. Il ne s'en fallloit prendre à luy, mais à ceux qui l'envoyoient.

C'est une grande faute aux rois et aux princes, qui entreprennent de grandes choses, de tenir si peu de compte de ceux qu'ils savent engager en entreprise de consequence, comme estoit celle dudit sieur de Lautrec. Car la prise de Naples asseuroit fort l'estat de la France, laquelle eust eu pour longues années les coudées franches. Nous l'eussions longuement disputé, si une fois il eust esté à nous ; car nos pertes precedentes nous eussent fait sages. Un'autre faute fit nostre Roy, de n'envoyer quelque belle troupe de noblesse et de gens de pied avec ledit seigneur prince ; car cela, comme j'ay dict, fit croire à nos gens, ou qu'il ne faisoit pas grand estat de nous, ou qu'il estoit empesché ailleurs. Ce n'estoit pas la faute dudit seigneur de Lautrec, qui ne cessoit de faire despesche sur despesche pour advenir le Roy de tout. Mais je retourne à moy ; car, comme j'ay tousjours protesté, je ne veux faire l'hystorien : j'y serois bien empesché et ne sçaurois par quel bout m'y prendre.

Or^a voilà la dernière faction où je me trouvay ; et encores que je ne fusse pas le chef qui la commandoit, si^b avois je charge d'une bonne troupe et bonne part au combat qui fust rendu, lequel fust très beau, et non pour

^a) malheur. Je croy qu'il eust esté besoyn qu'il n'y feust pas venu. Car ainsi bien y moroast il bien tost après et ne nous admena ny luy ny les galères ung seul homme de renfort, chose qui descourra grandement nostre camp et donna couraige à leur (et au leur donna courage B). Car depuis les ennemis nous venoient dresser les escaramouches jusques auprès de nostre fort, où par avant n'auroient sorti de Naples deux cens pas. Or

^b) qui commençoit là, et A

1. Addition d'après du Delay (éd. Bourd. v, t. II, p. 83).

tous Je luy escrîs pour m'inquitter de ce que j'ay promis, qui est de deduire ce q u'il s'est fait là où j'ay commandé, puis-ant le reste bien légèrement, comme je fais le surplus de ce malheureux siège, lequel en fin nous fumes contraincts de lever, monsieur de Lautrec estant mort, au grand malheur de toute la France¹, laquelle n'a jamais eu capitaine doué de meilleures parties que celui là ; mais il estoit malheureux et mal servira du Roy, après qu'on l'avoit engagé, comme on fist à Milan, et puis à Naples². De ma part, avec ce qui se sçaura, qui fust presque rien, je m'en revins à pied la plus part du chemin³, portant mon bras en escharpe, ayant plus de trente aulnes de taffetas⁴ sur moy, pour ce qu'on me lioit le bras avec le corps, un cuissin⁵ entre deux, souhaitant la mort mille fois plus que la vie, car j'avois perdu tous mes seigneurs et amis qui me cognoissoient, y estans tous morts, sauf monsieur de Monpezat, père de cestuy cy⁶, et le pauvre don Pedro nostre colonel pria et mene prisonnier dans la roque de Naples, où on le fist mourir⁷, ayant l'Empereur mandé qu'on luy fist couper la teste, pour la vengeance de ce qu'il s'estoit revolté contre luy⁸.

a) Je commandeis je à une trouppe. Et c'est pour revenir à mon compte de ce que je veulx escrire dans ce livre que en lieu là où j'ay commandé et que j'ay eu puissance de commander, je nomme dans B) n'ay jam ais esté docteur et jains B) toujours suys demeuré victorieux. Au demeurant, je n'ay que faire les cyr la fin de nostre camp et comme nous fumes d'effaictz, ce que je pourray bien faire, comme j'ay déjà dit paravant (ous dans B) et me contente seulement d'escripre les fact'ons là (omis dans B) où je me suys trouvé Et apres la bataille, m'en — b) de bande de taffetas A — c) que l'on B — d) taffetas B

1. Le 17 août 1528 (lettre de Guido Rangone, à cette date, dans Sanuto, t. XLVIII col 409 et Brewer n° 4663)

2. Cf. le jugement de Brantôme (éd. Lalanne t. III, p. 283), plus sévère, moins équitable.

3. Il ne restait en effet, pour ainsi dire plus de chevaux dans le camp français (lettre au marquis de Mantoue, Verbe, 7 septembre 1528, dans Sanuto, t. XLVIII col. 87 ; cf. Brewer, n° 4677.)

4. Jacques des Prez, le fameux évêque de Montauban, le fils de Clausen le 25 janvier 1589. C'était le seul fils, encore vivant, d'Antoine de Montpezat en 1571.

5. Emprunt à du Bellay (éd. Bourrilly, t. II, p. 91) : « Et fut mene Potre de Navarre à Naples, où il mourut. » Cf. Brantôme, éd. Lalanne, t. I p. 113, 116.

6. Ce détail, qui paraît être du cru de Monluc, est inexact. Charles-Quint ordonna que Pedro Navarro fût décapité, mais le jour de l'exécution, on le trouva mort dans sa chambre. On soupçonna l'art, gouverneur du Château

C'estoit un homme de grand esprit, auquel monsieur de Lautrec, qui ne croyoit guère personne, avoit grande creance. Si croy je, et ne suis pas tout seul, qu'il le conseilla mal en ceste guerre. Mais quoy ? nous ne jugeons que par les evenemens

En ce bel equipage j'arrivay en^a nostre maison, où je trouvoy mon père assés en necessité, pour n'avoir pas grands moyens de m'aider, de tant que son père avoit vandu des quatre parts les trois des biens de la maison, et le laissa encores chargé de cinq enfans d'un^c second mariage, et nous, qui estions de dix de nostre père. Chacun peut penser comme il a fallu que nous, qui sommes sortis de la maison de Montuc, ayons suivy la^d fortune du monde en toute necessité. Nostre^e maison n'estoit pas si petite qu'elle^f ne fust de^g près de cinq mil livres de rente avant qu'elle fust vandue. Pour m'accommoder de tous points, je demeuray trois ans sans pouvoir guerir de mon bras en aucune manière. Et après estre guery, il falust faire^h tout ainsi que le premier jour que je sortis hors de page, et, comme personne incogneue, chercher ma fortune aux grands perils de ma vie endurant beaucoup de necessitezⁱ. Je^k louë Dieu du tout car quelque traverse que j'aye eu, il^l m'a tousjours aidé.

Au premier remuement de guerre, le roy François dressa les legionnaires, qui fust une très belle invention si elle eust

a) père d'estairy (de castny cy B) Et ainsi arriva b) à c) du A d) qu'estions — e) comme nous autres, pauvres de la maison de Montuc, a fallu que suivissions la — f) en toutes necessités. Et nostre g) que — h) unis dans A — i) après me faulcist faire — j) me et endurant — k) necessités. Or (dont B je — l) quelque chose qu'il y ayt. n

Neuf, de l'avoir fait étrangler pour épargner à l'empereur la honte d'avoir fait mourir sur l'échafaud un grand capitaine, qui avoit rendu de si grands services à l'Espagne.

1. Il n'attendit pas trois ans pour reprendre du service. On le retrouve, dès l'année suivante, simple homme d'armes dans la compagnie du roi de Navarre (montres de Condom, 13 mars 1529, B. N., ms. Clairamb., 251, f. 1139, d'Agen, 31 octobre 1530, *ibid.*, n. 1152, de Valence-sur-Rhône, 2 et 12, septembre 1531, B. N., ms. fr., n. acq., 8619, f. 26 et 28).

esté bien suivie. Pour quelque temps nos ordonnances et nos loix sont gardées, mais après tout s'industriait. Car c'est le vray moyen d'avoir toujours une bonne armée sur pied, comme faisoient les Romains, et de tenir son peuple aguerry¹, combien que je ne sçay si celi est bon ou mauvais. La dispute n'en est pas petite, si aimerois je mieux me fier aux miens que aux estrangers.

Le Roy en^a donna mil au sénéchal de Toulouse, seigneur de Faudouas^b, lequel me fist son lieutenant^c; et encorres que ce fust de la légion de Languedoc et qu'il en fust colonel, je^c luy dressay toute sa compagnie en Guyenne^d, et luy fis ses^e centeniers, cap d'escondes et enseignes. Un grand bruit courut lors par la France que l'Empereur, pour les grandes intelligences qu'il avoit, s'avançoit pour la conquête d'un tel et si grand royaume avec forces invincibles, pensant surprendre le Roy nostre maistre au despourveu, comme de fust il s'avançoit vers la Provence^f. Le Roy, pour s'opposer à un tel et si grand ennemy, manda ses forces de toutes parts. Nous fîmes une telle diligence (aussi n'ay-je jamais esté paresseux, que nostre^g compagnie fut la première qui arriva à Marseille. Et y trouvasmes

a) *aydd*. Et comme le Roy François dressa ses légionnaires, il en — b) Faudouas — c) *colonel*, néanmoins je A — d) ces 4 — e) *enseignes* E, au bout de quelque temps que l'empereur Charles vint pour entrer en Provence, nostre

1. Emprunt à du Bellay (éd. Bourlilly, t. II, p. 288-289) : « Et afin que son dain il le roi eust les hommes à son premier manement, ordonna avec ceux de son conseil de dresser, à l'exemple des anciens Romains, en chaque province de son royaume une légion de six mille hommes de pied. » — Voir dans le *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. II, n° 7252, la bibliographie de l'édition de Saint-Germain-en-Laye, 24 juillet 1534, instituant sept légions d'infanterie.

2. Antoine de Rochefoucauld, seigneur de Saint-Amand, sénéchal de Toulouse. Par son mariage avec Catherine de Barbazan, il était devenu seigneur de Barbazan et de Faudouas. Il fut nommé le 3 octobre 1534 colonel de la légion de Languedoc (lettres de François I^{er}, Anblanc, 17 octobre 1534, Arch. des Basses-Pyrénées, B 2076, copie collat. sur l'orig. le 19 dec. 1534 — *Catalogue*, t. II, n° 7375). — Voir, sur ce personnage, *Catalogue*, t. III, n° 2514, t. IV, n° 11099 et 11111. Il fut remplacé, après sa mort, comme sénéchal de Toulouse par James de Saint-Julien, le 8 mai 1545 (ibid., t. IV, n° 11157).

3. « Lettre du roi de Navarre, datée de Nav., 12 décembre 1534, à l'adresse le seneschal de Toulouse à faire une part de sa levée en Guyenne, « pourveu que ce soit dans sadite sénéchaucée. » (Arch. des Basses-Pyrénées, B 2076.)

4. Imagination du début pompeux du livre VI de du Bellay (Coll. Petitot, t. XVIII, p. 395-396).

monsieur^a de Barbezieux^b, qui estoit de La Rochefournel^c, et de^d Monpezat^e, que le Roy avoit fait ses lieutenans, ayant autant^f d'autorité l'un que l'autre, et les seigneurs de Boutières^g et de Villebon^h, prévost de Paris, les compagnes de monsieur le grand escuyer Galliot et dudict seigneur de Monpezat, qui venoient de Fossanⁱ tous desmontés^j, n'ayant chacun qu'un courtaut: car à la redi-
tion dudict Fossan, qui se perdit par l'enorme trahison et peut estre inouye du marquis de Saluzes^k, il fallut qu'ils laissassent leurs grande chevaux^l. L'Empereur estant bien tost après arrivé à Aix, nous eumes Incontinent les^m compaignies legionnaires de mil hommes de monsieur de Fontcailliesⁿ, père de ceux cy^o, et de monsieur d'Aubi-

a) messieurs B — b) Barbezieux B — c) et monsieur de A — d) tant 4 — e) Boutières — f) toutes desmontées — g) chevaux. Or l'Empereur arriva bientôt après à Aix et nous arriva Incontinent les — h) Fontcaillies Fontcaillies B

1 Antoine de La Rochefoucauld, sieur de Barbezieux, chevalier de l'ordre, lieutenant général de l'armée de mer en 1518, à la place d'André Doria (*Catologue des actes de François I^{er}*, t. I, n° 2901), grand général de l'armée de terre le 20 ou le 21 février 1529 (*ibid.*, t. I, n° 3313, cf. t. VI, n° 19, 144, mort en 1527).

2 Cf. p. 73, n° 4. Barbezieux fut envoyé à Marseille au bout du juin, Monpezat fin juillet 1536 (*Histoire journalière d'Honoré Valbellet*, Bibl. de Carpentras, ms. 538, f° 166 r° et 165 r°).

3 Guigues Guiffrey, sieur de Boutières, d'une vieille famille du Dauphiné, prévôt de l'hôtel (*Catologue*, t. V, n° 1261 et 187, t. I, n° 215, t. IV, 377), capitaine des 100 lances de la compagnie du capitaine (Valence, 11 août 1516, *ibid.*, t. III, n° 8605), lieutenant de roi en Piémont en juillet 1542, d'abord comme adjoint de Guillaume du Bellay, puis seul (voir livre II, la III de Savoie, mort avant le 17 avril 1545 (*Catologue*, t. V, n° 15014). — Voir la notice de Brantôme, t. III, p. 220-223.

4 Jean d'Estouteville, sieur de Villebon, prévôt de Paris, capitaine de Théroanne, bailli de Rouen et lieutenant général du roi en Normandie, mort à Rouen avant le 19 avril 1566 (P. Anselme, t. VIII, p. 101).

5 Fossano, prov. et distr. de Coni. — La place, assiégée par Antonio de Leva, capitula après une héroïque résistance. A. Segre, *Documenti di storia sabauda dal 1510 al 1536*, 1902, p. 119-122.

6 D'après du Bellay: « Et certainement il ne fut encores jamais vu, ouy ne les qu'un nef d'armes fist une telle victoire et victoire » (T. XVIII, p. 171). Sur la mort de Francesco, marquis de Saluces, frère et héritier de Michel Antonio, voir A. Tardieu, *Le duc de Savoie et le marquis de Saluces*, 1901, p. 40-43.

7 La capitulation obligea les Français à remettre aux Impériaux plus de trois cents chevaux dépassant la taille de cinq palmes et demi (Carlo da Fano au duc de Mantoue, « dal exercito imp^o sotto Fossano, alli vi di lailio 1536 », publ. par F. Molard, *Le Catalogo dei ambasciatori di Mantova*, dans le *Bull. histor. et philol. du Com. des trav. autor.*, 1896, p. 433-435).

8 Jacques d'Asarac, s. de Fontcaillies, père de Michel, qui fut sénéchal d'Armagnac, et de Guillaume, baron de Mousaunt. Voir des lettres du 31 mai 1541 lui accordant un délai pour payer une amende à laquelle l'avait condamné le Parlement de Toulouse (*Catologue des actes de Fr. I^{er}*, t. VI, n° 22152).

geous^{a1} et celle de Cobisson^b de^c Languedoc^d, Christophe Goast^e, qui estoit d'Alexandrie avec sept compagnies d'Italiens. Je ne scaurois dire si les compagnies de monsieur^f de Botières et de Villebon y estoient^g; bien me souvient de celle dudict seigneur de Barbezieux. Et tant que l'Empereur demeura à Aix, nous demourasmes toujours à Marseille, où ne se fit aucune faction que celle^h que je veois escrireⁱ.

Comme l'Empereur eust demeuré long temps à Aix^j, attendant sa grosse artillerie pour nous venir battre, les vivres luy diminuoient^k tousjours de plus en plus^l. Pendant ces entrefaictes^m, le Roy arriva àⁿ Avignon^o, là où Sa Majesté^p fust advertie^q que, si l'on brusloit quelques moulins que l'Empereur lenoit vers Arles, et mesmes un, qui estoit à quatre lieues d'Aix, nommé le moulin d'Auriol^r le^s camp des ennemis seroit bien tost affamé. Il

^a *Leçon des mss. Ed. 1 et celles de Languedoc.* — ^h *Leçon de B. Ed. 2 vous deserv.*

a) membre de phrase omis dans A — b) Cobysson (Cobisson B) — c) mesieurs — d) audict B — e) a. B — f) s'y B — g) cestuy c. B — h) depuis nous demourasmes jusqu'à Aix manque dans A — i) aouroissent A — j) Or A — k) Roy q il estoit arrivé à A — l) ces quatre mots omis dans A — m) adverty A — n) Auriolle — o) Auriolle que le

1. Jacques d'Amboise, baron d'Aubijoux et de Castelnau, capitaine d'une compagnie d'ordonnance et colonel des légionnaires de Languedoc.

2. « Plus nos mandet mons^r de Calvisson, de Languedoc, avec sa bando que eron millo tos aquebutlés, pequés et alabardiés. » (*Histoire journalière d'Honoré de Valbelle*, Bibl. de Carpentras, ms. 538, f^o 186 r^o). Jean de Louet, baron de Calvisson, Saint Auban, Marsilargues, etc., né en nov. 1496, mort en sept. 1565.

3. Christophe Guasco. Voir un mandement sans date [1531] pour lui payer sa pension annuelle de 500 livres (*Catalogue*, t. VII, n^o 28010^o et aussi t. II, n^o 4350), et, sur son rôle au siège de Marseille, Gaufroid, *Hist. de Provence*, 1723, t. I, p. 453 et deux lettres de François I^{er}, du 24 et du 25 juillet 1536, informant M. d'Humieres que la solde des bandes de « Christophe Guasco » a été expédiée et qu'elles ont rejoint celles de Montjean (B. N., ms. Chât. ramh., 335, f^o 210 r^o et 211 r^o).

4. Du Bellay l'affirme (t. XIX, p. 44-45) et aussi Brantôme (t. III, p. 221).

5. Voir une lettre de Montmorency, citée par Decrue, *Année de Montmorency* Paris, 1885, t. I, p. 279.

6. Le 12 septembre. (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. VIII, p. 421).

7. Auriol, Bouches du Rhône, arr. de Marseille, cant. de Roquevaire. — Le moulin d'Auriol, mû par les eaux d'un bief dérivé de l'Huveaune, appar-

fit faire l'exécution du bruslement desdits moulins qui estoient vers Arles, par le baron de La Garde¹, qui avoit une compagnie de gens de pied, et le capitaine Thorines², guidon de monsieur le conte de Tandes³, et autres, lesquels en eurent vindrent à bout. Et neanmoins les espions rapportoient tousjours au Roy qu'il falloit bruler ceux d'Auriolle, d'autant qu'ils nourrissoient ordinairement toute la maison de l'empereur et les six mil soldats vieux Espaignols, lesquels il tenoit tousjours près sa personne. Sa Majesté⁴ manda plusieurs fois à messieurs de Barbezieux⁵ et de Monpezat de hazarder une troupe d'hommes pour aller brusler lesdits moulins d'Auriolle. Et le premier à qui il presenta l'exécution fut audit Cristofle Goast, lequel la refusa, disant⁶ qu'il y avoit cinq lieues jusques ausdits moulins, où il⁷ falloit combattre soixante hommes de garde

a) *afame* et l'eut tancer la fortune par le capitaine Thaurines (Thiennes B), guidon de la compagnie de monsieur le comte de Tantes et le baron de la Garde, qui avoit une compagnie de gens de pied, et a tires à ceux là qu'es toient sur le chemin d'Arles (et à d'autres d'aller brusler lesdits moulins qu'estoient vers Arles B) et en — b) Or B — c) car A — d) Le Roy — e) Barbezieux B — f) ceux — g) et disoit — h) jusques au moulin d'Auriolle et q'il

tenoit à l'abbaye de Saint Victor de Marseille, dont le titulaire etait le cardinal Trivulzio. (Lettre de François I^{er} au grand maître, Lyon, 29 juill. 1536, B. N. ms. Claramb., 335, f. 223.)

1 Antoine Escalin des Aymars ou Adhémar, baron de La Garde, dit le capitaine Poilin, né on ne sait quand, négociateur de l'alliance franco-turque en 1541, général des galères le 23 avr. 1544, destitué en juin 1547 à la suite du massacre des Vaudois, supplanté par Leone Strozzi, prieur de Capoue réintégré en 1551, remplacé en 1557 par le grand prieur, François de Lorraine, rétabli définitivement en 1564 dans sa charge, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en mai 1578 (Voir Jean Guichon, *Essai sur la vie du baron de La Garde* dans *Positions de thèses de l'Ecole des Chartes*, 1900, et La Roncière, *Hist. de la Marine française*, t. III et IV).

2 Pierre Gualart, sieur de Thorines ou Taurines. Il reçut, le 21 mai 1535 en qualité de guidon de la compagnie du comte de Tende, un don en récompense de ses services au siège de Marseille (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. III, n° 10040; cf. t. VII, n° 32113, t. VII, n° 32111 et 32113.) C'est lui qui porta au roi la nouvelle de la prise de Montchan et Boisy à Brignoles (François I^{er} au grand-maître, Valence, 14 août 1536, B. N. ms. Claramb., 335, f. 258). Il fut promu lieutenant de la compagnie de l'escle en 1538 et le était encore en 1540.

3 Claude de Savoie, comte de Tende et de Sommariva, mourut le 23 avr. 1565 après avoir été gouverneur de Provence pendant quarante cinq ans. Voir *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IV, n° 1051-12452-12453, etc., et de Pauline-Paulis, *Les comtes de Tende de la maison de Savoie*, Paris, 1889.

qu'il y avoit dedans et^a une compagnie entière dans la ville, et que, par ce moyen, il luy falloit^b faire cinq lieues à aller et autant à revenir, et que, à cause de ceste^c longue traitte, allant ou revenant^d il seroit defait sur les chemins, car bien tost l'Empereur seroit adverty, pour n'y avoir que un lieues dudit Auriolle jusques à Aix: d'autre part, que ses soldats ne sçauroient faire dix grandes lieues sans sejourner. Ceste responce fut envoyée^e au Roy, lequel ne la print pour^f argent comptant, ains^g contremanda plus vivement qu'on la presentat à d'autres et quo^h, quand bien mil hommes se perdroient à ceste entreprise, il ne s'en donnoit pas de peine car le profit en le bruslant seroit plus grand que la perte, tant on fait bon marché des hommes. Sur quoy on la presenta àⁱ monsieur de Fonteraillie, lequel une fois estoit resolu^k de l'entreprendre; mais il y eust de ses amis qui luy remonstrarent sa perte^l, qu'ils luy firent toucher au doigt, qui fut cause qu'il se^m refroidit. Et mandèrent le tout à Sa Majesté, laquelle, ayant souvent nouvelles du profit qu'avoit aporté laⁿ rupture des autres moulins, poursuivait tousjours après lesdits seigneurs d'envoyer rompre ceux-cy^o.

Or, un jour, après que j'euz entendu^p le mal constamment du Roy et les raisons de ceux à qui l'on avoit présenté l'entreprinse, lesquels^q, à la vérité, estoient justes et raisonnables, je me mis à penser en moi-mesmes comment^r je la pourrois executer et^s que si Dieu me faisoit la grace d'en venir à bout, ce seroit me faire cognoistre au Roy et retourner en la mesme reputation et cognoissance des grands que j'avois auparavant acquise, laquelle les deux ans d'oisiveté et la longueur de ma

^a combattre le moin li ou il y avoit soixante hommes de garde et ^b et qu'il y failloit A — ^c que causant ceste B (omis dans A) — ^d à aller ou à retourner A — ^e mandée A — ^f print point pour A — ^g et — ^h omis dans A — ⁱ s'en soucioit pas, laquelle feust présentée (représentée B) d — ^j Fonteraillie (Fonteraillie B) — ^k lequel estoit et se luy presque resolu A — ^l toutesfois — ^m sa chaire perte — ⁿ s'en A — ^o mandèrent au Roy le tout, Sa Majesté, qui tousjours avoit nouvelles du fruct qu'avoit fait la — ^p ses (ces B) moulins — ^q Et — ^r après avoir assez entendu — ^s que (qu' B) — ^t comme — ^u je pourrois executer ceste entreprinse et

blesseure avoit fait escanouyr. Ce n'est rien, mes compaignons, d'acquiescer de la reputation et un bon nom, si on ne l'entretient et continue. Ayant donc prins en moy ceste resolution de l'executer ou de crever, je m'informai au long de mon^a hoste, qui estoit du^b lieu où ces moulins estoient. Il me dit que Auriolle estoit une petite ville, fermée de hautes murailles, là où il y avoit un chasteau bien mure et un bourg composé de beaucoup de maisons^c, avec une grand rue par le milieu^d, et au bout^e dudict bourg estoit le moulin, à main gauche qui venoit de la ville, et^f que, à la porte de ladicte^f ville, y avoit une tour, qui regardoit^g tout au long^h de la grand rue du moulin, devant lequel homme ne sauroit tenir sans encourir peril d'estre tué ou blessé; et par delàⁱ le moulin^j, il y avoit une petite eglise à plus de trente ou quarante pas, me disant qu'il^k falloit passer à Aubaigne^l, deux lieues de Marseille, et de là jusques^m Auriolle y en avoit trois, si onⁿ passoit par la montaigne, ce que gens à cheval ne pouvoient faire aucunement, et que, par le chemin des chevaux il y avoit près d'une lieue davantage^o, et si falloit passer une rivière où^p les chevaux y avoient tousjours eau^q jusques à demy ventre: à cause que tous les pons avient esté rompus. Après^r que mon hoste m'eust^s dit cela, je consideray que^t si j'entreprenois l'execution avec^u grand troupe, je serois deffait, car n'y ayant que six lieues jusques au camp de l'Empereur, il seroit^v incontinent adverty et enverroient sa cavallerie^w sur le chemin de mon retour, comme il^x advint: car, in-

^a *Lieu de B. Ed.* 1. lieu et d'avantage, A. Rue ou d'avantage.

^a, auparavant, et me informay (enformis B) avecques mon — ^b hoste qu'est ce qu'estoit de — ^c bourg où il y avoit force maisons — ^d du — ^e ville et la derrière maison dudict bourg et — ^f la B — ^g venoit (voyoit B) — ^h tour B — ⁱ moulin et que l'homme ne sauroit tenir devant le moulin (lequel B) ny au long de la rue ^q, de la — ^j ainsi dans A — ^k que et me dit qu'il — ^l Aubaigne B — ^m à — ⁿ l'on — ^o que — ^p quatre et que l'on avoit rompu tous les pons. Après — ^q qu'il m'eust — ^r je voya considerer que — ^s avecques — ^t camp, l'Empereur en seroit — ^u cabalerie (cavalerie B) — ^v ce qu'il

1. La rue de la Paroisse, au centre de l'Auriol moderne. Le moulin, en raison de sa contiguïté avec l'église, porta autrefois le nom de moulin de la Paroisse (Communication de M. Joseph Fournier.)

continent que nous arrivâmes au moulin. le capitaine du chasteau advertit l'Empereur. Ainsi^a je pensay qu'il^b me valloit mieux l'^centreprendre avec peu d'hommes, estans tous bien ingambes et le pied léger, afin^d que, si je venois à^e bout de l'entreprinse, j'eusse le moyen de me retirer^f par un chemin ou autre, considerant^g qu'encores que je me perdisse avec petit nombre, la ville de Marseille ne seroit aucunement en danger d'estre perdue, qui estoit ce que plusse disputoit au conseil; car, perdant mil ou douze cens hommes, qu'on jugeoit necessaires pour ceste entreprinse, ladiete ville se mettoit en hazard, mesmes en attendant un siège. Je priay^h mon hoste de me trouver trois hommes qui me guidassent bien la nuit, et que, à point nommé, ils m'admenassent, deux heures devant jour, aux moulins, ce qu'il feit. Et après avoir bien consulté avecques ces guides, jeⁱ les vis en double. En fin mon hoste les fit resoudre et leur mit le^j cœur au ventre. Je leur donnay à chascun un couple^k d'escus, et les fis tenir^l à mon logis. Cecy pouvoit estre environ midy. Et ayant disputé^m avec mon hoste combien d'heures devoit le nuit pour lors, nous trouvâmes queⁿ, pourveu que je partisse à l'entrée de la nuit, j'avois le temps qu'il me faisoit.

Et pour ne divulger^o mon voyage, j'allay^p à monsieur de Moupezat le premier, luy dire ce^q que je voulois faire et comme je ne voulois prendre que six vingts hommes choisis^r en la compagnie de monsieur le seneschal, de laquelle^s j'estois lieutenant. *En quelque part que je me suis jamais trouvé j'ay tousjours prins peine de discerner les bons des mauvais et juger leur portée car tous ne sont pas propres*

a) et — b) que A — c) omis dans A — d) bien en jambe et vaillans, afin — e) au A — f) je me peusse retirer — g) et — h) Marseille se pouroit perdre [ces trois mots ajoutés après coup d'une autre main] (s'il ne seroit aucunement en danger d'estre perdue, qu'estoit le conseil, que perdant mil ou douze cens hommes, la ville de Marseille se mettoit en danger B). Et priay — i) avec eulx je — j) vis fort deliberes, et d'ailleurs mon hoste q'il leur mettoit le — k) couple (coble B) — l) et avions des, à disputé — m) et avions concind que — n) trompeter — o) je vins — p) premier et luy dis ce — r) que — s) que je choisiroys — t) d'où

à toutes choses. Ledit^a sieur de Monpezat trouva fort estrange mon dire, et, pour l'amitié qu'il me portoit, me conseilloit de ne faire ceste folie, et^b qu'on m'en bailleroit cinq cens, si je les voulois. Je luy dis que je ne le voudrois entreprendre avec cinq cens ce que je ferois bien avec^c six vingts. Je^d le tourmanté tant qu'il fut contraint d'aller parler avec monsieur de Barbezieux^e, lequel le trouva encores plus estrange et vouloit^f sçavoir de moy les raisons et par quel moyen je^g voulois executer ceste entreprise avec^h si peu de gens. Je luy dis que je ne voulois declarer à personne comme j'yⁱ voulois proceder. Monsieur de Monpezat luy disoit tousjours : « Laissez l'aller^j ; quand bien il se perdra et si peu de gens, la ville n'en sera^k pas perdue, et à tout le moins nous contanterons le Roy. » Monsieur de Villebon se moquoit de moy et disoit à monsieur de Barbezienx^l : « Laissez l'aller^m, car il prendra l'Empereur et serons tous esbahisⁿ qu'il nous e mennera demain^o matin en^p ceste ville. » Or il ne m'aimoit guière, pour une visarrerie^q que nous avions eue au portal Real^r ; et ne me peuz tenir de luy dire qu'il sembloit un coigne festu^s et qu'il ne vouloit rien faire ne^t laisser faire les autres. *Le lo il se püssu en risée, encore que je fuss^u a demy en colère. Il ne me falloit guères piequer pour me faire partir de la main.* Le senechal de l'houlouse, mon capitaine, adheroit à mon opinion. Et, sur l'heure, il me fust donné congé d'aller choisir six vingts hommes sans plus, ce que je fis ne prenant que^v un centenier et les^w caps d'escoade ; le surplus estoient tous^x « gentils hommes, y en

^a *Laçon de A* (viearrise B). *Ed* attaque.

a) lequel — b) mais — c) avecques B — d et — e) Barbazieux B — f) vouloit (voluisl B) — g) et comme je A — h) entreprise là avec A — i) je y — j) le aller — k) serayt A — l) Barbazieux B — m) le aller — n) et serayt il esbahy A — o) qu'il le nous ad mennera demain — p) mal n prisier uier et — q) cougne festu (coignefestu B — r) ny — s) ferys et ne prina que — t) et tous les A — u) d'escoades et le demourant tous

1. La porte Royale, une des portes de Marseille. Voir la vue de Munster et de Belleforest, *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, in-f°, t. I p. 337.

ayant une^a bonne troupe en ceste compagnie là, laquelle en valloit bien cinq cens. Ce n'est pas tout d'avoir des hommes un grand nombre : quelque fois il nuist plus qu'il ne profite. Car^b je priaï monsieur de Barbezieux^c de faire fermer les portes de la ville, estant bien assuré que beaucoup de gens me suivroient, ce qu'il fist. Et ne tardu une heure que mon entreprinse ne fust sceuë par toute la ville.

Justement^d au soleil couchant, je me rendis à la porte avecques mes six vingts hommes, où il n'y avoit que le guichet ouvert. La rue estoit si pleine de soldats qui vouloient sortir que à peine pouvois je recognoistre les miens, et leur commanday se tenir tous par les mains l'un à l'autre. Je les cognoissous tous. Et comme je fuz près de la porte, monsieur de Tavannes, qui a esté depuis mareschal de France^e, vint^f à moy, estant pour lors guidon de la compagnie de monsieur le grand escuyer Galiot^g, avecques quinze ou vingt gentils-hommes de ladicte compagnie, tous de ce quartier de deça, lequel me dict vouloir venir avec^h moy. Je leⁱ priaï plusieurs fois de rompre son dessein^j; mais je perdis mon temps luy persuadant cela car^k il en^l estoit resolu et ceux qui estoient avec luy Messieurs^m de Barbezieuxⁿ, de Monpezat, de Bolières^o, de Villehon et seneschal de Thoulouse estoient^p hors la porte et sur le guichet, nous tirant l'un après l'autre. Et comme monsieur de Tavannes^q voulut^r passer, monsieur de Barbezieux^s ne le vouloit permettre^t, luy disant qu'il ne seroit pas le la partie;

a) gentils-hommes estans une A — b) et — c) Barbezieux B — d) ville et justement — e) qui est encorés en vie, vivt — f) ces deux mots manquent dans A — g) avecques — h) luy — i) vouloit A — j) opinion — k) mais c'estoit autant de temps perdu, car — l) on a dans A — m) luy pour venir à l'entreprise (luy. Or pour venir à l'entreprise B). Messieurs — n) Barbazieux B — o) Boulrières — p) Tholoz qui estoient A — q) Tabannes (Tabanes B) — r) vouloit (voulait B) — s) Barbazieux B — t)) comparer A

1. Gaspard de Sault Tavannes, né à Dijon en mars 1509. Il avait été fait prisonnier à Pavie avant fin la campagne de Naples sous Lautrec et avait été au siège de Fossano. Il mourut le 19 juin 1573. Voir L. Pingaud, *Les Saults Tavannes* (Paris 1891) — Jean de Tavannes a eu lui le rôle de Montbrun dans la rédaction des mémoires de son père (co l. Petitot, t. XXIII p. 237).

et là il y eust de la colère d'un costé et d'autre. Mais, quoy qu'il fit, il s'en fit acroire et passa le guischet, qui ^a fust cause qu'on me retint quinze ou vingt hommes de ceux que j'avois choisis ; mais je ne perdis rien au change. Et ce retardement fut cause qu'il fut nuict cloz^b avant que nous nous missions en chemin. Monsieur ^c de Castelpers ^d, lieutenant de monsieur de Monpezat, qui me portoit grand amitié, ayant entendu la mocquerie que l'on faisoit de moy, se delibera de monter à cheval, ayant quinze ^e ou vingt hommes d'armes de ladicte compagnie, ayant chacun un ^f bon cheval, lequel avoit parlé avec monsieur de Monpezat en sortant de la porte, et le pria n'estre mal content s'il venoit à l'entreprinse, luy disant que ^g j'estoy Gascon et que, si je n'en venois à bout, les François se morqueroient de moy. Monsieur de Monpezat le trouva un peu nigre ; en fin il le laissa venir, et courut monter à cheval, pouvant estre environ luy vingtiesme.

Or, pour deduire ceste entreprinse (encores que ne soit pas la conqueste de Milan, elle pourra servir à ceux qui en voudront faire leur proffit), comme ^h nous fusmes sur le plan Saint Michel ⁱ, je baillay au capitaine Belsoleil, centenier de nostre compagnie, soixante hommes, et j'en retins autres ^j soixante, compris monsieur le Tabannes ^k avec sa troupe. Et luy baillay une bonne guide, s'accordans avec les autres deux, luy ^l disant qu'il ne falloit point qu'il s'approchast de moy de cent pas et que nous marcherions toujours à

a) que A — b) fermée A — c) chemin. Or monsieur — d) Castelpers A — e) cheval, car ilz avoient quinze — f) chacun recouvert un, — g) l'entreprinse et que — h) estre une vingtième. Et comme — i) retins les autres j) monsieur Tabannes (de Tabannes B) — k) s'accordant toutes troys ensemble, luy

1. Raymond de Castelpers, chevalier, baron de Panat, vicomte de Peyrebrune, fils de Bertrand et de Marguerite de Saint Chamans, les deux cent quatre-vingt-huitième (cf. chaque des actes de Fr. I^{er}, t. II, n° 23204). Il avait épousé Madeleine d'Oignies, sœur de Louis d'Oignies, s^r de Chaulnes (ibid., t. III, n° 9963). Sa veuve obtint après sa mort la jouissance de la terre de Gentad, en Agenais (ibid., t. VII, n° 27483). Il était lieutenant de la compagnie de Montpezat dès le 31 mars 1529.

2. « El plan de Sanct Michel » de Valbelle, aujourd'hui la grande place Saint Michel, englobée dans la ville.

demy grand pas. Et^a comme monsieur de Tavanès et moy commençastes à nous acheminer, arriva monsieur^b de Castelpers^c, duquel^d nous n'avions jamais entendu la^e deliberation (aussi la fit il sur^f l'heure que nous passions le guischet), ce qui^g nous retarda^h plus de demy heure. Mais en fin nous resolumes qu'ilⁱ prendroit le chemin des chevaux, et luy baillay aussi^j une^k de mes guides, qu'il^l fit monter en croupe, de sorte que nous eumes trois troupes et chacun^m sa guide. Jeⁿ luy dis que, quand il seroit au bout du bourg, qu'il s'arrestast dernier l'église, car, s'il entroit en^o la rue^p la compagnie qui estoit dans la ville le^q tueroit ou leurs^r chevaux par quoy^s qu'il ne s'approchast point qu'il n'entendist^t nostre combat. Et ainsi^u nous departistes et cheminastes toute la nuit, et jusques à Aubaigne trouvastes beau chemin, et de là jusques à Auriolle, nous alastes par^v montaignes^w, où^x je croy qu'il ne^y passoit que des chèvres. Et comme nous fusmes à demy quart de^z lieu^{aa} d'Auriolle^{ab}, je fis alte^c et dis à monsieur de Tavanès qu'il m'attendist, car j'avois à parler à Belsolet, lequel^d je trouvoy à cent pas ou plus près de nous. Et, parlant à luy et à sa guide, je luy dis que, quand nous arriverions au^{bb} bourg, qu'il ne me^{cc} suivist point, mais qu'il print le chemin qui alloit droit à la porte de la ville, entre le bourg et ladicte^{dd} ville, et qu'il s'arrestast tout contre la porte d'icelle, car^{ee} il faloit qu'il

a) Or A — b) comme nous commençastes à nous acheminer, monsieur de Tavanès et moy, voicy arriver monsieur A — c) Castelpers A — d) que — e) sa — f) il loit sur A — g, que — h) destarda — i) heure Et à la fin feust resolu qu'il — j) omis dans A — k) l'une — l, lequel A — m) chacune — n) et — o) dans — p) les — q) ou à leurs — r) e, — s) n'est A — t) ainsi A — u) Auriolle tout par — v) que — w) n'y — y) à demy chemin, chemin et l'effé et remplace par lieu A — z) alloit (hal, ou B) — aa) qu'il me faloit parler à Belsolet, et qu'il m'attendist, lequel — bb) au près du — cc) nous A — dd) la A — ee) s'arrestast à la porte d'icelle tout contre, car

¹ La « Tête » de Roussargue, à l'est de la vallée de l'Hureau, entre Aubagne et Auriol.

² Sur la route de Marsoulès à Auriol, au delà du quartier de Joux (1200 m. d'Auriol).

gaignast deux maisons des plus proches^a de ladicte porte), et que promptement il les perçat, pour garder que^b les ennemis ne peussent^c faire sortie *et nous nuire*, et que là il combatist sans nous secourir aucunement. Et de main en main lis dire aux soldats que nul n'eust à abandonner le combat de la porte pour venir à nous au moulin, et qu'ils^d fissent ce que le capitaine Belsoleil leur commandoit^e. Et alors, estant retourné vers^f monsieur de Tavanès, nous^g nous acheminâmes. ✕

Et pour ce qu'il nous falloit passer bien^h près du chasteau et de la muraille de la ville, leurs sentinelles nous criarent par deux fois : « Qui va là ? » À quoy nous ne respondîmes rien, ainsⁱ cheminions tousjours. Et comme nous fusmes bien^j près du bourg, nous laissâmes le chemin du capitaine Belsoleil, et coulâmes par dernier les maisons dudit bourg. Et, arrivez que fusmes au bout, où estoit le moulin, il fallust descendre trois ou quatre degrez de pierre pour entrer en la rue, où nous trouvâmes une sentinelle, qui ne nous desconvrist que à^k la longueur d'une pique de luy, et nous dict : « Qui vive ? » Je lui respondis : « Espaigne ! » Le cry^l n'estoit pas : « Espaigne », mais « Impery. » Par quoy il nous^m tira sans rien toucher. Lors monsieur de Tavanès et moy nous jettâmes à coup perdu dansⁿ la rue, et fusmes bien suivis ; et en trouvâmes^o trois ou quatre *des ennemis hors^p sur la porte du moulin*, qui r'eularent^q *nostrement* dedans. Ladicte porte^r estoit *faicte* à deux parties, avec^s une barre qui fermoit le tout. À l'une partie il y avoit un grand coffre dernier, et l'autre^t ladicte^u barre la^v tenoit presque fermée, et eux dernier^x. Ledit^y moulin estoit plein de gens, haut et bas, car ils estoient sorvante *dedans* avec

a) près A — b) perçast, afin qu'il gardast que — c) enemys n'ouvrirent ou peussent — d) que A — e) commanderait — f) alors retournay vers — g) monsieur Tabannes (de Tabannes B) et nous — h) falloit que nous eussions bien — i) et — j) tout au fin A — k) qu'à B — l) Espaigne. Or (omis dans B) l'autre cry — m) Impery. Et nous — n) sur A — o) tirâmes A — p) dehors — q) se jectarent — r) dedans. Or la porte — s) et — t) et à l'autre A — u) la A — v) omis dans A — x) et ils estoient au dernier — y, Tout le (ledit B,

le^a capitaine^b, lequel n'avoit^c rien que veoir au gouverneur^d de la ville ayant chascun sa charge. Et fallust^e que nous entrissions l'un après l'autre. Monsieur de Tavanès se voulust jetter dedans, mais je le prins par le bras et le tirant^f arriere, j'y poussay dedans un soldat qu'estoit dernier moy. Les ennemis ne tirarent que^g deux arquebuzades, pour ce qu'ils^h n'avoientⁱ le loisir, estans tous endormis, sauf ces trois ou quatre qu'estoyent en la rue devant le moulin, lesquels^j avoient esté mis là pour leurs^k sentinelles. Et comme ledit^l soldat fut dedans, je dis à monsieur de Tavanès: « Entrez à cest heure^m, si vous voulez. » Ce qu'il fit, et moy après luy, et commençasmes à mener à bon escient les mains, n'y ayant qu'une seule clarté sur le plancherⁿ. Ils^o gagnèrent^p le haut par un degré de pierre assés large, et defendoient un^q degré du haut du planché. Cependant^r je fis sortir dehors un soldat^s dire aux autres qu'ils montassent sur la couverture du moulin, et que le descoverant, ils leur^t tirassent dedans, ce que promptement fust fait, tellement que, comme^u les ennemis entendirent que nos gens estoient sur ladite^v couverture et desjà leur tiroient^w, ils commencèrent à se jetter dans l'eau par une fenestre qu'il y avoit dernier ledit moulin. Neantmoins^x, nous montasmes l'eschelle et y tuasmes ceux qui restoient, sauf le capitaine^y, blessé de deux playes, et sept autres tous blessez aussi, qui furent prins.

Je^z manday au capitaine Belsoleil qu'il print courage de combattre la porte de la ville, car le moulin estoit à

a) lequel A — b) capitaine du mol n qui (capitaine qui estoit dedens, lequel B) n'avoit — c, capitaine — d) failloit — e) tiray — f, arriere et prins ung soldat qu'estoit dernier moy et le poussé dedans, ne tirant et y poussay dedens ung soldat qu'estoit dernier moy. Ils ne tirarent B) que — f) que B — g) n'eurent — h) qu'il B — i) moi estans leurs A — j) le A — k) asture (asture B) — l) ayant aucune clarté sinon une seule au plancher A — m) et — n) gagnèrent B — o) ce — p) defendent le haut, ce degré. Cependant A — q) ung soldat dehors — r) et qu'ils le descoverent et leur — s) fait et comme — t) la A — u) ces quatre mots nous dans B — v) tiroient Il y avoit une fenestre par le dernier du molin, par là où ilz se jectoient dans l'eau (ilz se jectoient dedens l'eau par une fenestre qu'il y avoit dernier le molin B). Vingt-neuf — x) l'eussent pris les gens, priant leur capitaine — y) blessé. Le resto feust tué ou sauvé par la ladite B) fenestre. Je

nous. L'alarme ^a *tandis* estoit grande dans ladicte ^b ville, et ceux de dedans s'esforcèrent ^c par trois fois de sortir ^d; mais noz gens les tenoient de si court qu'ils n'osèrent du tout ouvrir ^e la porte. Je ^f luy envoyay encores la plus part de noz gens pour le secourir, et nous attendismes ^g à brusler le moulin, et prismes tous les ferremens d'iceluy ^h, mesmes ceux qui servoient à tourner les meules ⁱ afin qu'ils ne le peussent refaire, et ^j ne bougeasmes de ^k là que le moulin ne fust entierement ^l bruslé haut et bas, ensemble ^m les ⁿ meules roulées dans l'eau. Or monsieur de TAVANES fut marry quand je le retiris en arrière, et me dit après, en nous en retournant, pourquoy je ne l'avois laissé entrer le premier, pensant que je voulusse donner l'honneur aux soldats. Je luy repondis que je cognoissois bien qu'il n'estoit pas encores ruzé, et que ce n'estoit lieu ^o qui meritast qu'un si homme de bien que luy mourust, et se falloit garder pour une bonne bresche, et non pour un chef moulin.

Sur ^p ces entrefaictes, arriva monsieur de Castelpers ^q, et laissa sa troupe dernier ^r l eglise, venant à nous à pied. Sur ce ^s, le jour commençoit à paroistre ^t. Je priay monsieur de TAVANES et monsieur ^u de Castelpers de se retirer dernier ladicte eglise, car les arquebuzades tomboyent ^v fort espais ses au long de la rue où l'on pouvoit descouvrir ceux qui passoyent, et leur dis que ^w je m'en allois retirer Belsoleil. Sur quoy ils allèrent dernier ladicte eglise. Et ^x comme je faisois retirer noz gens les uns après les autres, courant deça et delà le long de la rue, monsieur de Castelpers se presenta avecques vingt ^y chevaux du ^z costé de

^a Ed. dernière — ^u J'ay des mes, Mot omis dans l'Ed

^a) nous, et pour ce que l'alarme — ^b) la — ^c) se assaurent (s'essayèrent B) — ^d) de vouloir sortir — ^e) qu'ils n'ausoient achever d'ouvrir — ^f) porte que feust cause que (porte et B) je — ^g) nous nous attendismes — ^h) et A — ⁱ) la meule (la malle B) — ^j) omis dans A — ^k) bougeasmes jamais de A — ^l) achevé de (du tout B) — ^m) et — ⁿ) lesdictes B — ^o) n'estoit le lieu B — ^p) lieu pour mourir ung si homme de bien que uy Sur — ^q) Castelpers A — ^r) Or (pendant ce B) — ^s) sourir (apparoître B) — ^t) pleuvient A (tomboient comme de playe B) — ^u) rue, pouvant déjà cognoître les hommes (et que déjà l'on y pouvoit descouvrir les hommes B) et que ^v) Belsoleil. Ce qu'ils feyrent. Et — ^x) avec ses vingt — ^y) au

l'église, qui nous fist un grand bien, car peut estre qu'ils ^a fussent sortis. Je ^b n'euz q' le sept ou huict hommes ^c blessez, lesquels neantmoins cheminèrent, sauf un gentilhomme ^d, nommé Vignaux, lequel nous ^e chargeasmes sur un asne, de ceux que nous avions trouvé dans le moulin. Et après nous nous ^f commençasmes à retirer vers le haut ^g d'une montaigne, *qui estoit* presque le chemin que monsieur de Castelpers avoit fait. Et comme les ennemis virent que nous estions si peu, ils sortirent tous à nostre queue ^h; mais ⁱ nous eusmes desjà gaigné le haut de ladicte ^j montaigne, quand ils arrivèrent au bas ^k. Et avant qu'ils fussent sur le haut, nous ^l estions au val ^m de l'autre côté, prests d' ⁿ en monter un' autre, y ayant en ces quartiers là plusieurs colines. Nous n'ations jamais ^o que le pas. Et ainsi cheminâmes droit ^p à Aubagne. J'avois commandé ^q aux soldats qui estoient avec nous, que ^r chascun portast ^s un pain, lequel ils mangèrent par les chemins; j'en avois aussi faict porter quelque peu, lequel je despartis ^t aux gens d'armes de monsieur de Tavanac, et nous mesmes en mangions ^u, cheminans tousjours. Je mets ceey par ^v escrit, afin que, quand un capitaine fera un'entreprise de longue traicte, qu'il *prenne exemple à faire* porter ^w quelque peu a manger pour rafraischir les soldats, *afin qu'ils puissent soutenir plus longuement le travail*: car l'homme n'est pas de fer.

Et comme ^x nous fusmes à ^y Aubagne, deux ^{aa} lieues ¹ de

^a) bien, ne sachant s'ils *A* — ^b) sortis, ne pouvant juger de leur cuer. *Je A* — ^c) que quatre hommes *A* — ^d) blesés et ung seul qui ne peult chemyrer (et tous parvioint chemyrer, sauf ung *B*) qui estoit gentilhomme — ^e) et le — ^f) omis dans *A* — ^g) contre aucun *A* — ^h) après nous — ⁱ) et — ^j) la — ^k) pied — ^l) hault de ladicte (d'icelle *B*) montaigne nous — ^m) fons — ⁿ) à — ^o) autre, car tous ces quartiers sont colynes, n'allant (et n'ations *B*) jamais — ^p) ainsi nous acheminasmes droit — ^q) Aubagne. Or avois je commande — ^r) soldatz que j'avois menés que — ^s) chascun se portast — ^t) lequel par le chemin mangereut et quelque peu que j'en avois faict porter aussi le despartis — ^u) mangasmes *A* — ^v) tousjours. Et metz je se manger par — ^x) porte — ^y) fer. Or esture seront les dolours. Car comme — ^z) omis dans *A* — ^{aa}) Aubagne à deux *A*

¹ Il y a, en réalité, 17 kilom. d'Aubagne à Marseille.

Marseille, nous entendismes l'artillerie ^a des galères et de la ville, qui sembloit *que ce fust une salve d'arquebuzes* ^b. Et ^c pensions reposer un peu audit ^d Aubagne; mais nous fusmes contraincts de passer outre, sans autre rafraichissement, entrans en dispute de ce que nous devions faire. *Si est-ce que* nous nous assourasmes bien que l'Empereur estoit arrivé devant la ville, et que de mesmes il l'assiégeroit, pensans d'ailleurs qu'il nous seroit impossible ^e d'y pouvoir rentrer *ce qui nous faisoit souvent despiter et maudire l'entreprise, pour nous venir enfermez* ^f dehors. Et *tout tomboit sur moy, qui en extrais l'auteur*. Monsieur de Castelpers ^g s'estoit une fois resolu de ^h s'en aller donner de cu et de test à travers le camp de l'ennemy, pour rentrer dans la ville; mais comme il nous vint ⁱ dire son advis, nous luy remonstrasmes qu'il s'alloit perdre pour son plaisir et *que, puisque nous avions faict tous ensemble une si belle faction, de laquelle le Roy auroit* ^k grand contentement, nous devions nous perdre ^l ou nous sauver tous ^m ensemble. Le capitaine Trebons ⁿ, guidon de la compagnie de monsieur de Montpezat ^o, luy remonstra le semblable. Et ^p ainsi resolumes de laisser le grand chemin, *en allant au travers des montaignes, à main gauche, pour aller tomber derrier Nostre Dame de la Garde, faisans dessein que* ^q si nous ne pouvions entrer dans la ville, le capitaine de la Garde nous recevroit. Et ainsi ^r destournasmes nostre chemin, qui fust bien pour nous; car Vignaux et les Hécés ^{**}

* Ed. - Trebons. — ** *Leçon des mss.* Ed. - les Bietes.

a) nous commençâmes à B) entendre l'artillerie — b) de harquebouzerie — c) nous — d) à A — e) assiégeroit et à nous impossible — f) et maudisâmes plusieurs fois l'entreprise, nous voyant *enfermez* — g) Castelpers d — h) se résolut une fois de — i) voulut (voulut B) — j) dire à deux — k) faction, dont le Roy en auroit — l) nous nous devions perdre — m) sauver les tous — n) Trebons — o) remonstra (aussi B) qu'il le devoit faire. Et p) Garde et que — q) ces trois mots omis dans A — r) de Nostre Dame de — s) ainsi (d'este sorte B)

1. Antoine de Batac, seigneur de Trebons, probablement du chef de sa femme), fils de Georges, s' de Batac et de Lucienne de Vignoles. Était guidon de la compagnie de la lance du maréchal de Montpezat le 6 janvier 1538 et encore le 2 février 1544 (Communie. de M. de Jaurgain).

prindrent le grand chemin droict à Marseille, et n'eurent pas fait cinq^a cens pas qu'ils rencontrarent quatre^b ou cinq cens chevaux, que l'Empereur avoit envoyé au devant de nous pour nous combattre, ayant esté adverty par ceux d'Auriolle de l'exécution *que nous avions faicte*. Et sans que l'Empereur se trouva party la nuict pour venir devant Marseille et que les messagers ne trouvarent de long temps à qui parler, Je pense que nous eussions esté deffaits mais l'Empereur ne le sceut^c Jusques au poinct du jour Sur quoy, il envoya^d promptement ces^e quatre ou cinq cens chevaux au^f chemin d'Aubaigne, lesquels ne firent aucun desplaisir audict Vignaux ny à ceux qui estoient avec luy, sinon qu'ils leur ostarent les armes.

En ceste façon nous alasmes^g tout le jour^h, avecques le grand chaud, de montaigne en montaigne, sans trouver de l'eauⁱ, tellement que^j nous cuidasmes tous^k mourir de soif^l. Or, nous pouvions tousjours veoir le^m camp de l'Empereur et entendionsⁿ *fort clarement* les escarmouches. Monsieur^o de Castelpers^p et ses gens d'armes alloient à pied comme nous, tirant leur^q cheval^r par les brides^s. Et comme nous arrivasmes près Nostre Dame de la Garde, le capitaine du chasteau, qui pensoit que^t nous fussions ennemis, nous fit tirer trois^u ou quatre coups d'artillerie, qui nous contraignirent de nous jetter^v dernier des rochers^x. Nous luy faisions^y signe des chappeaux^z, mais

a) et ne foyrent cinq — b) qu'ilz ne rencontrassent quatre — c) car — d) ne l'entendit que (le sceut qu'il B) ne fust jour et envoya — e) ses A — f) sur le g) .uz, sauf les armes qui leur feurent ostées (sinon leur ostarent les armes B). Et ainsi alasmes — h) le long du jour — i) trouver goutte d'eau — j) de sorte que (et B) — k) ouis dans A — l) soif, voyant (nous voyons B) tousjours le — m) entendans (entendions B) — n) escarmouches tout ainsi (de nosmes B) que si nous y eussions esté. Monsieur — o) Castelpers A — p) le (leurs B) — q) chevaux B — r) la bride A — s) chasteau, pensant que A — t) nous tira trois — u) d'artillerie, le sorte qu'il contraignist nous (nous contraignist B) jeter — v) dedans des bois B — x) faisons A — y) bounets

z. Montluc parle ici des troupes arides du massif de Carpagne et de Marseille Veyre, qu'il suivit pour éviter la route et qui le menèrent derrière Notre Dame de la Garde

pour cela il ne cessoit de tirer. Enfin, luy ayant envoyé un soldat pour luy faire signe, il^a cessa de tirer, comme^c il entendit qui nous estions. Et ainsi que nous fusmes devant Nostre Dame de la Garde^d, nous vismes l'Empereur, qui se retiroit^e par là où il estoit venu, et Christophe Goast^f, qui avoit tenu tout le jour l'escarmouche, commença^g aussi à se retirer devers^h la villeⁱ. Lors nous commençâmes à descendre la montaigne. Et comme monsieur de Barbezieux et monsieur de Monpezat, qui estoient sur la porte de la ville avecques quelques autres capitaines, nous^j eurent descouverts, ils voulurent^k rentrer dedans^l, pensans que nous fussions des ennemis; mais à la fin quel qu'un dict^m que, si nous enⁿ estions, ceux de la Garde nous tireroient; et aussi ledict sieur^o de Monpezat recogneut monsieur de Castelpers. Nous^p arrivâmes donc à la porte de la ville, où^q nous^r fusmes fort carressez, et mesmement quand ils entendirent que nostre entreprise estoit si bien reüssie^s. Ils^t parlèrent avec le capitaine du moulin, qui estoit blessé à la teste et au bras, et^u après^v chacun se retira dans la ville.

a) tirer. A la fin nous envoyâmes auq — b) et — c) cessa et comme — d) entendit que c'estoit noi s, estans (c'estoit nous et comme nous fusmes li) devant ledict chasteau de la Garde — e) l'Empereur se retirant. A f) Goast B — g) commençoit — h) commençoit à se retirer aussi devers — i) Alors — j) qu'estoient avec quelques autres capitaines à la porte de la ville nous — k) nous descouvrirent, voulurent — l) dans la ville A — m) quelques leur dit A — n) l' A — o) monsieur A — p) et A — q) ville la où B r) nous dans B — s) sortie à effect — t) et — u) omis dans A — v) ainsi A

1. Le Journal de Valbelle permet de dater d'une façon précise le récit de Montac : « L'an que dessus et le 19 d'aoust, l'Emperador avec son avantgarde partit d'Aix, avec del plan de Allano, que es pres d'Aix, que segon comuno estimation cron environ VII. millo, et s'en gien per lo camin d'Aix fins a Arene, el aqu foron V galeros que vos prometh que li doneron de bellus canonados, que li fassian ben layssar lo grant camin et prendre lo camin que avia fach Borbon la vouto de Montjus en [du côté de Saint Barthélémy et d'Alauch]... Los ch valx ligiers et los archibussies tant de l'Emperador que de la ville si escarmucheron en lodit Montjusien. » (Bibl. de Carpentras, ms. 538, f^o 196). C'est la seule fois que Charles-Quint vint en personne devant Marseille. L'expédition du moulin d'Auriol eut donc lieu dans la nuit du 18 au 19 août. C'est la lettre que Villandry écrivit le 29, à M. d'Humières : « Vous aurez bien veu comme l'Empercur a esté visiter Marseille et comme il a esté salué de coups de canon, dont les brisées sont demourées auprès de sa personne. » (B. N., ms. Cl. Lamh., 337, f^o 182, copie).

Je pensois bien que^a monsieur de Barbezieux, lorsque le Roy arriva à Marseille¹, me presentast à Sa Majesté et luy dit comme j'avois faict l'entreprinse, afin d'estre cogneu de Sa Majesté. Mais^b tant s'en faut qu'il le fist qu'au contraire il s'attribua tout l'honneur, disant que c'estoit luy qui avoit inventé ladicte entreprinse et qu'il la nous avoit baillée à executer. Monsieur de Monpezat se trouva fort malade qui^c n'en peut rien dire, de sorte que je demeuray autant incogneu du^e Roy que jamais. ce que je sçeu^d par le moyen du roy Henry de Navarre², qui m'a dit^e avoir vu les lettres que ledit sieur de^e Barbezieux en avoit escrit au Roy par lesquelles il s'attribuoit tout^e l'honneur de ladicte entreprinse³. *Monsieur de Lautrec n'eust pas fait cela. Il siet mal de desrober l'honneur d'autrui. Il n'y a rien qui descourage tant un bon cœur.* Monsieur de Tavanès, qui est en vie, peut tesmoigner de la verité et si est ce que ces^h ruptures de moulins, tant d'un costé que d'autre, mesmement de celui là, n'irent⁴ le camp de l'Empereur en si grande necessité qu'ils mangeoient le bled pisté⁵ à la turque³. Et les rai-

^a *Leçon des mss. Ed., pulé.*

^a) telle Or pensois-je que — ^b) de luy. Mais — ^c) qui en estoit l'inventeur (qui avoit esté inventeur de ladicte entreprinse ^B, et qui la — ^d) trouva malade bien fort qui ^A — ^e) au ^A — ^f) decouvert (je le decouvris ^B) — ^g) roy de Navarre Henry ^A — ^h) me dit — ⁱ) que monsieur de ^A — ^j), telle — ^k) ses ^A — ^l) mesmement celle cy murent

¹ Le mercredi 30 septembre (*Journal de Valbelle*, f° 202 r° v°)

² Montmorency informait en ces termes vagues, d'ici camp, le 1 septembre M d'Humières de la destruction du moulin d'Auriol : « Ayant ces jours icy entendu qu'ils avoient relevé quelques moulins de la Durance et à deux lieues de leur dict camp, lesquels auparavant j'avois fait demolir, je y envoyay bon nombre de gens de cheval et de pied qui les ont airochof demolis et bruslez entierement, outre ce a mis en pièces cent ou six vingt Espagnols qui les gardoient, qui leur est une grande diffaveur, car attendu qu'ils ne pouvoient avoir des farines que par là, et maintenant regardez qu'ils peuvent faire, leur ayant fait cesser ce moyen... » (B N., ms. Clairamb., 78, f° 144, orig ; 335, f° 187, copie.)

³ *Piste*, pétrir, du *pistare*, presser, piéer. — Le pain qu'on en faisoit excitait la curiosité et la ruse dans le camp français, Montmorency en envoyait un spécimen au cardinal du belloy (lettres d'ici 31 août, dans Decrue, t. I, p. 179 et à M d'Humières, 2 septembre)

sins qu'ils mangeoient mil leur camp en^a un si grand desordre de maladie et mortalité^b, mesmement parmy les Alemans, que je pense qu'il n'en retourna jamais mil' en leur pays^c. Voilà^d la fin de ceste entreprise.

Doncques^e noltez, capitaines, qu'en ceste entreprise il^f y eust plus de l'heur que de la raison *et que j'y allay comme à totons*; si est ce qu'elle^g fus. fort bien compassee, et ne suis pas d'advis que vous pensiez que cela procedast tant^h de mon heur, que vous ne regardiez bien aussi que je n'oubhay aucune chose de tout ce qu'il falloit faire pour venir au bout de l'exécution. Et d'ailleurs, il faut que vous nottiez que mon principal fondement^h estoit que l'en-nemy, estant dedans la ville, par la raison de la guerre ne devoit sortir de son fort jusques à ce qu'il auroit recogneu noz forces, ce que difficilement pouvoit-il faire pour l'obscurité de la nuit; et neanmoins si ne me fié je pas tant en ceste raison que je ne leur baillasse une bride, qui fut Belsoleil et sa troupe. *Il faut souvent hazarder, car on ne se peut pas assurer de l'issuë. Je tenais presque asseuré la prise du moulin, mais je jugé toujours le retour dangereux.*

Or, l'Empereur se retira avecque sa perte et sa honte, où ce grand capitaine Anne de Montmorency, lors grand maistre et

a) meyl (lirent B) — ce camp. là en — b) mortelle — c) mil ou loc. peu. Et voilà A — d) Or (et B, — e) qu'encores qu'il — f) que l'entreprise — g) que ceste cy (cecy B) fust da tout — h) que le principal de mon fondement
i) qui est il, qu'es oiel H

1. Confirmé par Paul Jove, t. II, f° 177 GH : « Quibus de caussis fiebat ut Germani, praesertim morbus conciperent, atque eo pestilentiores quod musto ex arvis non plane maturis expresso e galeis avido biberent, quae ventres facile contaminabant sic ut interneciva profluvia passim orirentur et funeribus castra complerentur » Et Arena *Meygra entreprise caloliqui imperatoris.*, éd. Bonafous, Aix, 1860, p. 38.

Ni praeter panem deficiunt eis.
Et banquetabant tantum regnando racemos.

Voir sur cette retraite, les lettres de François I^{er} à La Rochepot, 7, 16, 26 septembre, et de Vendôme au même, 13 octobre (B. N., ms. Cl. Ramb., 335 f° 193, 308, 316, 320). Neuf mille lansque nees, laçés à Fréjus par l'Empereur, se rendirent au roi, qui leur accorda le libre passage à travers la France et leur fit remettre à chacun deux écus.

despuis connestable, acquist beaucoup d'honneur. Ce fust une des plus grandes pertes qu'il receut jamais. Son grand capitaine Antoine de Lève mourust de regret, à ce qu'on dict¹. J'ay autresfois oüy dire au marquis de Guast que ceste entreprise estoit sortie dudit seigneur Antoine de Lève seul. Luy et son maistre cogneurent que c'est d'attaquer un roy de France dans son royaume. Après ceste retraicte, je² ne voulus plus estre lieutenant de la compagnie de monsieur le senechal, lequel, s'il eust peu, me l'eust entièrement³ remise entre mes mains. Monsieur de Bolières me fist cest honneur de me presenter son guidon, que⁴ je ne vouluz accepter, ayant mis mon opinion sur les gens de pied plus que sur les gens de cheval, et me sembloit que je parviendrois pluslost⁵ par le moyen de l'infanterie⁶ : qui⁷ fust cause que je m'en retournay chez moy⁸, où, ayant demeuré quelque temps⁹, voulluz aller en Piedmont suivre monsieur de Bolières, qui estoit lieutenant du Roy¹⁰, et passay à Marseille, où monsieur le comte de Tande¹¹ me retint six ou sept mois¹².

Quelque temps après, l'Empereur dressa un¹³ camp pour aller assieger Theroane¹⁴. Le Roy en mesme temps en faisoit dresser un autre pour la secourir. Je prins lors la poste et m'en

a) Après que l'Empereur s'en fust retourné, je b) toute c) lequel d) que plus tost je parviendrois B e) d'infanterie B f) que — g) à nostre maison — h) Quelque temps après — i) Tantes — j) pour Et comme l'Empereur dressoit, dressa B) un

1. D'après du Bellay, coll. Peutat, t. XIX, p. 158 — Antonio de Leyva mourut le 12 septembre 1536, du dégoût que lui causa l'échec de l'entreprise (Lanz, t. III, p. 173). M. de Montmor annonçait cette mort à M. d'Humières, le 9 septembre, du camp près Arignon (B. N., ms. Clairamb., 335, f. 198).

2. Inexact. C'était M. d'Humières, jusque là lieutenant général en Dauphiné, qui commandait alors en Piémont. Bolières était, depuis novembre 1536, simplement gouverneur de Turin à la place de Burie, fait prisonnier à Casale (V.-L. Bourin, *Guillaume du Bellay, seigneur de Langey (1491-1543)* Paris, 1905, p. 136-137).

3. L'évacuation de la Provence par les Impériaux eut lieu en sept. 1536 ; au mois de mars suivant Montluc avait rejoint l'armée royale en Picardie. Peut-il, dans cet intervalle, revenir en Gascogne, puis séjourner « six ou sept mois » à Marseille ?

4. Inexact. L'Empereur ne songea pas, en mars 1537, à assiéger Theroanne. Montluc a confondu avec le siège que Philippe l'Egmont combla de Turin et le comte de Baux mirent, en juin suivant, devant cette place.

allay à la cour, où monsieur le grand maistre me^a donna une compagnie de gens de pied et un autre au capitaine Guerre^b, lesquelles nous dressasmes incontinant à^c Paris ou^c aux environs^d, et fusmes tous deux de la garde de monsieur le dauphin, qui *despuis* fut^e le roy Henry second^f. Le camp marcha à^g Hesdin¹ et à Amhi²-le-Château³, lesquels furent prins par monaieur le grand maistre, comme just aussi Saint-Venant⁴. Et après que nos ennemis n'eurent peu rien faire devant Theroane, laquelle monsieur d'Annebaut refreschit à la barbe des ennemis mais par malheur à la fuite de quelques jeunes gentils hommes, qui valurent rompre leurs lances, ils chercherent les ennemis, lesquels les

^a Ed. Auchi.

a) maistre, qui depuis a esté comestable, me — b) Guerre et incontinant dressasmes nos (nos dictes B) compaignies à — c) et — d) a esté — e) Henry et marcha le camp à — f) Couchy le Chateau à — g) et n'ayant pu rien faire les ennemis donnèrent

1. Salvador d'Aguerre, s^r de Garragaskela de Heletu, puis d'Arizéra¹, ci Basse-Navarre, fils de Guillaume, épousa, par contrat du 15 avril 1540, Catherine de Laxague (Arch. des Basses-Pyrénées, E 1477, f° 92 v°). Le roi ordonna, le 19 jui let 1541, de payer 225 l. t. au sieur « Salvador Desguerres », capitaine de gens de pied, pour frais d'un voyage en Piémont (*Catalogue analytique des chartes provenant du cabinet de M. de M.*, Paris, 1867, in-8°, n° 1181). Le capitaine d'Aguerre, gouverneur de la ville et du château de Dax, donna quittance à Dax, le 10 octobre 1550, de 200 l. t. pour ses gages dudit état, du 1^{er} oct. 1549 au 30 sept. 1550, et pareille quittance en octobre 1551 pour l'année 1550-551, ces deux pièces signées Aguerre (B. N., Pièces orig., vol. I, doss. 13, n° 65 et 66). Il mourut peu après. Communication de M. de Jaurgain.

2. Cf. un mandement au trésorier de l'épargne (juin 1537) de payer à Martin de Troyes 450 l. pour distribuer par moitié à Blaise de Morluc et à Salvador Desguerres, s^r d'Hélotte, capitaines du pays de Gascogne, afin de les aider à supporter le voyage qu'ils vont présentement faire de ce lieu de Fécamp à Dieppe, le 14 juin, à Paris et aux environs pour lever mille hommes de pied, aventuriers, et les conduire en Picardie (*Catal. des actes de Fr. I^{er}*, t. VIII, n° 3056a).

3. Le 1^{er} juin 1537 le dauphin reçoit les pouvoirs de lieutenant général du roi à l'armée de Picardie (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VI, n° 2117).

4. Hesdin, Pas-de-Calais, arr. de Montreuil. La prise eut lieu le 15 avril 1537 (Charles-Quint à la reine Marie, 16 avril 1537, dans Lenz, t. II, p. 5). La nouvelle en fut portée au cardinal de Tournon par Jean de Montluc, qui s'en allait à Venise et de là à Rome (François I^{er} au cardinal du Beffay, camp de Mouchy, 20 avril B. N., ms. Clairamb., 336, f° 85).

5. Auxy-le-Château, Pas-de-Calais, arr. de Saint-Pol. La prise eut lieu le 16 mars (Charles-Quint à la reine Marie, 26 avril, dans Lenz, t. II, p. 67).

6. Addition d'après du Bellay (coll. Petitot, t. XIX, p. 243-245), qui raconte en grand détail cette campagne. Voir aussi Decrie, *Année de Montmorency*, t. I, p. 296-308, et sur la prise de Saint-Venant, qui eut lieu le 25 avril, une lettre de Montmorency à La Rochepot, du 27 (B. N., ms. Clairamb., 336, f° 90).

desfirent, tout fust prins, le sieur d'Annebault¹ et autres², peu de jours après, les Impériaux se retirarent, comme fist aussi³ le camp du Roy⁴. Quant à moy, voyant qu'on ne feroit pas grand cas en ce quartier là, je m'en retournay apres en Provence, où j'avois laissé mes grands chevaux et armes. Et huit ou quinze jours après, je receuz un paquet dudit seigneur grand maistre, où⁵ il y avoit une commission pour dresser deux enseignes et marcher en Piedmont, où le Roy s'en aloit pour secourir Turin, estant monsieur de Botières dedans⁶. Et incontinent montay en poste pour m'en venir en Cascoigne, de sorte qu'en huit jours jeuz dressé les deux compagnies, desquelles⁷ je fis mon lieutenant le capitaine Merens⁸. Et estant près de Toulouse, je luy laissay la troupe et pris la poste ayant entendu que monsieur le grand maistre estoit desjà arrivé à Lyon⁹ et qu'il marchoit en haste pour aller gagner le pas de Suze, où il monstra qu'il n'estoit pas apprentif à la guerre¹⁰, et voyant¹¹ que je ne me pouvois trouver avec les compagnies près de luy à ce combat, je m'y voulus trouver seul. Je ne sceuz toutesfois faire si bonne diligence que je

a) comme aussi (unis dans A) fist B — b) maistre là où — c) estant dedans icelluy (omis dans B) monsieur [de B] Botières — d) où — e) Merens — f) je laissay la troupe aud et capitaine Merens et 1 — g) puis

1. Claude d'Annebault, baron de Betz et le La Hugueraie, maréchal de France en 1538, gouverneur général du Piémont en 1539, amiral de France en 1544, mort le 2 novembre 1551. Voir la notice de Brantôme, t. I, p. 205-206, 208 et 211.

2. D'après du Bellay. Sur ces faits, voir les lettres de la reine Marie à Charles-Quint et au duc d'Archot, du 9 juillet (Lanz, t. II, p. 676-677); de Breton-Villandry à Montmorency, Chaillv, 8 juillet, annonçant la prise d'Annebault, de François I^{er} à M. d'Humières, Meudon, 13 juillet, la racontant (B. N., ms. Clairamb., 336, f^o 200, 208).

3. Irève de Bomy (30 juillet 1537).

4. Sur cette campagne, voir de Leva *Storia documentata di Carlo V...*, 1843-1894, t. III, p. 175-234; Chiesi, *La guerra in Piemonte tra Carlo V et Francesco I dal 1536 al trattato di Monzone (16 novembre 1537)*, 1889, Docue, t. I, p. 312-330; V. L. Bourrilly *Guillaume du Bellay*, p. 150-157.

5. Le 8 octobre 1537 (B. N., ms. fr. 3058, f^o 35).

6. Addition d'après du Bellay (coll. Petitot, t. XIX, p. 275-278), où Montluc a lui-même raconté du forçement du pas de Suze (20 octobre). Voir une lettre de Montmorency au roi, du camp près de Suze, à cette date (B. N., ms. Clairamb., 366, f^o 316, copie).

ne trouvasse le^a Roy à Sorges¹ et monsieur le grand maistre estoit^b deux journées plus^c avant. Sa Majesté me commanda m'en retourner au devant de mes compagnies et me rendre avecques^d Ambres² et Dampont³, qui en avoient^e chascun autres deux, et que monsieur de Chavigny⁴ nous commanderait, me mandant en outre que^f nous allissions mettre le siège devant Barcelonnette⁵ et nous saisir de toutes les vallées^g des environs.

Comme je suz à^h Marseille, on m'advertist queⁱ mes deux compagnies s'estoient desbandées^j. Car^k, comme l'ambition du monde est grande, mon frere monsieur de Lioux⁶, manda à mon lieutenant qu'il^l l'attandst temporisant par le pays, parce qu'il rassembloit une^m com-

^a Ed. : videra — ^m Le on de A. Ed. : Lioux

a) tropasse déjà le — b) le constable estoit — c) en A — d) et que je me rendisse avecques A — e) Dampont (d'Aunpons B) — f) admoneroit A — g) Chavigny A — h) commanderait et que — i) Barcelonnette — j) et prendre toutes ces vallées. Estant [moy B] à — k) Marseille, feuz adverty que — l) compagnies estoient toutes desbandées A — m) Et — n) qui. A — o, puis et qu'il rassembleroit (rassembloit B) une

1. Clorges. Hautes Alpes, arr. et cant. d'Embrun. — François I^{er} y était le 28 octobre (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, p. 690).

2. François de Voisins, baron d'Ambres, sénéchal de Rouergue, mort à Avignon en 1576 (*d'Ambres, Pièces fugitives*, t. III, *Généalogie de Voisins*, p. 51). Voir, sur ce capitaine, une lettre de François I^{er} à M. d'Humières, Lyon, 24 juillet 1536 (B. N., ms. Clairamb., 366, f° 210) et le *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. II, n° 3840, 3848; III, n° 7642, 7644; IV, n° 12393; VII, n° 27976, 28966; VIII, n° 29746, 31010.

3. Thomas de Dampont. Voir sur ce capitaine, deux mandements au trésorier de l'épargne : l'un, en septembre 1537, de 300 livres pour la levée de deux mille hommes de pied (*Catalogue*, t. VIII, n° 30175); l'autre, en novembre 1537, de 7000 livres pour la solde d'un mois de mille hommes de pied (*Ibid.*, t. VIII, n° 29993); une montre de novembre 1548 ou 1549, où il figure comme capitaine de 200 hommes de pied des vieilles bandes françaises et gasconnes (B. N., ms. fr. 20543, f° 34), et deux lettres de Vendôme et du grand maître à La Rochepot, 16 septembre 1536 et 23 février 1537 (B. N., ms. Clairamb., 336, f° 311, et 336, f° 26).

4. Louis Le Roy, chevalier, seigneur de Chavigny, capitaine des archers de la garde, capitaine de la forêt de Chalon, maître des eaux et forêts du bailliage de Touraine. Voir ce qu'en dit Brantôme, t. III, p. 112, IV, p. 341, V, p. 170.

5. Barcelonnette, Basses Alpes, ch. I d'arr. — François I^{er}, qui surveillait de Briançon la marche des compagnies, se plaignait le 2 novembre, au constable « que les bandes de Montic et d'Ambres... ne sont pas si près d'icy comme je pensois », ajoutant qu'il comptait sur elles pour « faire l'effect de Barcelonnette » (B. N., ms. fr., 3056, f° 17, orig.; Clairamb., 366, f° 333, copie.)

6. Joachim de Montluc (cf. p. 16, n. 5).

pagnie, et souz umbre des deux miennes il marcheroit. Mon lieutenant, *mal-avisé*, s'y^c accorda, nonobstant la promesse qu'il m'avoit faicte de faire cinq lieus par^b jour. Mais^c comme mondict lieutenant eust laissé le grand chemin et tourné devers Albigeois pour temporiser, il se rendit devant une ville nommée L'Isle^d, où les habitans d'icelle refusèrent^e les portes, qui^e fust cause qu'il y donna l'assaut et l'emporta^f. Mondict frère, qui estoit à une journée de luy avec sa troupe, ne sceut arriver que cela ne fust faict. Et après qu'ils eurent saccagé ladicte ville, ils eurent si grand crainte de marcher que tous se desbandarent. *Un chef ne doit guères abandonner sa troupe, si ce n'est par grande occasion. Le desir que j'avois d'estre des premiers me fit quitter la mienne, ce qui fust cause de ce desordre.* Je^f fuz contraint de redresser deux autres^g compagnies en Provence, là où monseigneur le conte me favorisa fort, faisant^h ma monstre à Villeneuve d'Avignonⁱ; et fis siⁱ grand diligence que j'arrivay^j encores deux jours plus tost que Ambres^k ny Dampons^l aux^m valléesⁿ, et prins le chasteau et la ville de Mieulan^o où^p je fis halte, attendant monsieur de Chavigny^q et les compagnies desdicts d'Ambres et Dampons, qui^r combattoient le passage du^e

a) y omis avec A — b) le — c) et — d) habitans [d'icelle B] luy refusèrent — e) que — f) et — g) omis dans A — h) et (e) z — i, Avignon faisant si — j) je se iz A — k) jours avant Ambres — l) dans Pons A — m) es (esdictes B) — n) chasteau de Mieulan (Mieulan B) et la ville où — o) alton (haltou B) — p) Chavigny A — q) et mes compaignons qui A — r) de B

1. Liste. Tarn, arr. de Gaillac, ch. 1 de cant.

2. Le 4 octobre 1537. — Voir *Journal de Faurin sur les guerres de Castres*, dans d'Aubais, *Pieces fugitives*, t. I, f. ; Arnaud de Ferrou, *De rebus gestis Gallorum libri 13 ad hactenus Pauli Emili adit*, Paris, Vascosan, 1555, f. 245 r^e, et surtout Jol bois, *Dévastation de l'Albigeois par les compagnies de Mouluc en 1537*, Albi, 872, in 8°. Sur les lacunes du récit des *Commentaires*, voir B. de M. h. v. p. 126-127.

3. Villeneuve-lès-Avignon, Gard, arr. d'Uzès, ch. 1 de cant.

4. Mouluc se vaud¹ un peu, il deva sa seule rent Dampons, dont la bande ne put arriver que le 9 novembre à Guilistre (François 1^{er} au connétable, Brancou, 9 novembre, B. N., ms. fr. 3056, f. 77, orig. ; Clairamb., 306, f. 131, copie).

5. Mieulan, basses-Alpes, arr. et cant. de Digne

Lauzet^a, lesquels^b n'y eussent peu entrer, car^c toutes les vallées estoient là, qui le^c deffendoient. Et comme les Espaignols qui estoient à Barselonnette et qui estoient aussi allez defendre le passage, entendirent que^d j'avois prins Miculan, ils se retirarent par les montaignes, car je tenois le grand chemin vers^e Barselonnette; et les communes, voyant que lesdicts^f Espaignols s'en alloient, abandonnarent de nuict le passage, au moyen de quoy ils entrarent^g dedans. Nous alasmes assieger Barselonnette^h, devant laquelle nous demeurasmes trois semaines, où j'euz une arquebuzade par le bras gauche; toutesfois ne me toucha à l'os, ce qui fust cause que je fuzⁱ bien tost guery. Puis^j après, le Roy ayant secouru^k Thurin, Sa Majeste s'en relourna^l. Et pour ne m'estre trouvé en^m Piedmont, tous trois fusmes mandez d'en ramener noz compagnies. Monsieur d'Ambres s'en alla trouver Sadicte Majestéⁿ en poste et fit tant qu'il luy en laissa une. Et comme j'entendis la grand difficulté qu'il y avoit enⁿ j'en ramenay les miennes en Provence et me reliray en^m ma maison. Jussi fit un^o une trefve pour dix ans, voyant qu'on n'avoit peu faire la puis^p.

a) qui A — b) n'y feussent entres, car A — c) les A — d) comme ilz entrent — dirent les Espaignols estans en garnison à Barselonnette et qui estoient allez aussi defendre le passage que — e) à (de B) — f) es A — g) passage et ainsi entrarent — h) toucha aux os sinon (mais c en B) à la chair, et fuz — i) guery, n'en faisant pas grand compte, sauf qu'il me faisoit porter quelques jours le bras en escharpe. Puis — j) après, ayant le Roy secouru — k) au — l) le Roy (Sa Majesté B) — m) à

* Le col du Lauzet (1200 m.), Basses-Alpes, au N. E. de Lantostre, est un passage secondaire de la chaîne de Fursande, qui fait communiquer les vallées du Guil et de la Durance.

2. Sur le siège et la prise de Barselonnette par Clavigny et les bandes gascognes, voir deux mandemens du trésorier de l'épargne (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n^o 3005 et 3074) et une lettre de François I^{er} au cardinal de Briçonnet, 10 novembre (B. N., ms. fr. 3056, f^o 83, orig., Clavier, 306, f^o 352, cop.).

3. François I^{er} quitta Carmagnola le 29 novembre (Breton au Duc d'Orléans, Briançon, 1 décembre B. N., Dupuy, 262, f^o 274 — Cf. Y.-L. Hourrilly, *op. cit.*, p. 257).

4. Le 17 octobre 1537, Pierre Fougeret, vaucheur d'écuyer, était allé de Lyon à Béziers, pour transmettre au s^r d'Ambres l'ordre de dissoudre sa compagnie de gens de pied (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. III, n^o 9288).

5. Addition d'après du Bellay qui, après avoir raconté l'entrevue de Nice, avait dit comment le pape, « voyant n'y avoir moyen d'y trouver une paix finale, proposa une trefve de dix ans. » (Coff. Petitot, t. XIX, p. 293).

J'ay voulu mettre cecy par escrit ^a encore^a que ce ne soit rien qui vaille, pour^b monstrier à tout le monde que je n'ay jamais esté en sejour, ains tousjours prest au premier son de tabourin. Les jours de paiz m'estoient annéés. Sur la fin de ceste guerre, le Roy honnora monsieur le grand maistre de l'estat de connestable, lequel avoit tousjours vacqué, comme aussi il a faict jusques icy despuis la mort dudit seigneur de Montmorency, ce que nos roys ont fait, à mon advis, pour oster la jalousie entre les princes et pour le danger qu'il y a de mettre une si grand charge en la main d'un seul, tesnuant Sancel Pol et Bourbon. Ce dernier n'este bien fidelle et est mort au service de Sa Majesté, s'estant tousjours monstté grand et sage capitaine. La verité me force de le dire, et non pas obligation que je luy aye, car il ne m'a jamais aimé ny les siens aussi¹.

Peuvent ceste trefve j'essayé², mais en vain, d'estre courtois; je suis toute ma vie mal propre pour ce mestier. Je suis trop ferme et trop libre, aussi y trouvé je fort peu d'aquies³. Or, après le rixain et sale assassinat qui fust fait es personnes des seigneurs Fregonse et Ruicon, ambassadeurs du Roy⁴, nostre maistre piqué d'un tel outrage et voyant qu'il

¹ Ed., essaye.

^a) maison. Cecy ay je voulu escrire (mettre par escript B) encore —
b) rien, mais pour

1. Addition d'après du Bellay, t. XIX, p. 290. « Le Roy, voulant honorer ceux qui aux guerres précédentes avoient travaillé pour lui, faire service, et entre'autres, messire Anne, seigneur de Montmorency..., l'honora de l'estat de connestable, auquel n'avoit esté pourveu depuis le parlement de monsieur de Bourbon. » Les provisions sont du 10 février 1537. Montac a inséré le fait après la mention de l'invasion du Piémont, qui eut lieu en octobre.

2. Les Commentaires présentent ici une lacune de cinq années (novembre 1537 août 1542). Une déclaration de l'hommage de Blaise « Mascinorne », écuyer, seigneur de Montac pour ladite terre et seigneurie, sise en la sénéchaussée d'Agénais et mouvant du duche de Guenne, nous apprend que Montac était à Amiens le 14 février 1540 (Arch. Nat., Chambre des Comptes, P¹ 307^v, n° 3044, orig. — Cf. Catalogue des actes de François I^{er}, t. VII, n° 215^v).

3. D'après du Bellay, t. XIX, p. 311-312. — Sur l'assassinat d'Antonio Ruicon, ambassadeur de France à Constantinople, et de Cesare Fregoso, chargé d'une mission auprès de la seigneurie de Venise, qui eut lieu le dimanche 3 juillet 1541, sur l'ordre de don Vasto, au confluent du Pô et du Tessin, voir V.-L. Bourrilly, op. cit., p. 329-337.

n'en pouvoit avoir raison, delibera rompre la trefve, et pour cest effect, dressa ses armées, l'une desquelles il bailla à monsieur d'Orléans, qui fust à Luxembourg, et l'autre à monsieur le Dauphin, qui vint en la conté de Roussillon, pour lui remettre en l'obéissance de son père, ayant monsieur le mareschal d'Annebaut (qui^a depuis a esté admiral) avec luy¹. Et pour ce que j'entendis que ledit seigneur^b mareschal menoit les compagnies de Piedmont, que monsieur de Brissac commandoit², et encorés avec luy un ingénieur^c, nommé Hieronimo Marin¹, qu'on estimoit le plus grand homme d'Italie pour assieger places³, il me print envie d'aller au camp pour apprendre quelque chose dudit ingénieur. Et comme je fuz là je me rendis près de mon-

^a *Leçon des mss.* Ed. : ingénieux.

^b séjour et que je n'aye esté toujours aux affaires où ilz se sont presentes. Quelque temps apres, le Roy dressa ung camp pour venir assieger Perpignan, où il envoya monsieur le dauphin et monsieur le mareschal de Hanebaut (d'Annebaut B qui — a seigneur — c) Hieronyme Megrin (c'est lui Marin B).

1. Addition d'après du Bellay, t. XIX, p. 366-367. « Doncques de premier au l'envoya un chef de ceste entreprise, son fils puis le Charles duc d'Orléans. L'endroit du Luxembourg choisit il pour avoir plus aise moyen de recueillir les Allemans venans à sa aide. En Roussillon envoya monseigneur le dauphin, et au mareschal d'Annebault, ordonna d'estre auprès dudit seigneur pour la principale conduite de la guerre. » — Claude d'Annebault fut nommé amiral de France en remplacement de Philippe Chabot par lettres du 5 février 1544 (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IV, n° 13139; cf. aussi n° 13131).

2. D'Annebault avait été nommé gouverneur général du Piémont le 20 sep. 1531, à la suite de la mort de Morillon (*Catalogue*, t. IV, n° 11209). Il en fut rappelé en juin 1542 pour aller en Roussillon (Arch. de Mantoue, Arc. vicio stor. co. Gonzaga. B, eslerni, N. LXIX, n° 3, busta 1665, dépêches de Vespasiano Robba, Milan, 22 et 27 juin 1542).

3. Girolamo Marini, de Bologne, capitaine et ingénieur, avait collaboré en 1540 avec Guillaume du Bellay à fortifier les places du Piémont. On ignore pour quels motifs il était rentré en France avant 1542 (cf. Bourrilly, *op. cit.*, p. 298-300). Le 27 février 1542 il reçut des lettres de chevalerie (*Catalogue*, t. IV, n° 13355; voir aussi t. VII, n° 27419, 27425, 27461). En 1544, il organisa la défense de Salin-d'Aix contre les Impériaux. Voir Carlo Promis, *Gl'Ingegneri militari che operarono o scrissero in Piemonte dal 1500 al 1650*, dans les *Memorie di storia ital.*, t. XII (1871), p. 439-440 et Livi, *La patria e la famiglia di Girolamo Marini, ingegnere militare del secolo XVI*, dans les *Atti e memorie della R. deputazione di storia patria per la provincia di Pavia*, série 3^e, vol. XIX, p. 166-203. Voir aussi le livre de Rozet et Lomboy sur *L'invasion de la France et le siège de Saint-Dizier par Charles-Quint en 1544* (Paris, 1900, in-8°).

sieur d'Assier^a, qui commandoit l'artillerie en absance de son père¹, lequel ne bougeoit d'auprès dudict Hieronimo Marin. Et fuz aux approches qui se firent de la cité de Perpignan, laquelle on assiegea², mais dans^b deux nuicts je cogneuz qu'il ne faisoit rien qui vallust, car il commença les tranchées si loing que de huit jours il ne pouvoit estre en batterie, ainsi que^c luy-mesme disoit. Et je luy respondis que dans ce terme-là les ennemis auroient faict leur ville quatre fois plus forte qu'elle n'estoit par ce costé. Pour ceste entreprise le Roy avoit dressé une des plus belles armées que j'aye j'amaïs veu. Elle estoit de quarante mil hommes de pied, deux mil hommes d'armes et deux mil chevaux legers, avec tout l'atirail necessaire. Monsieur de Monpezat en avoit esté l'auteur; mais l'Espagne estoit toute adreuvée de son entreprise³.

Et encor que la ville fust bien manie, si peux-je bien dire que^d, si monsieur le mareschal de Annebaut m'eust voulu croire, il en fust venu à bout. Je l'avois très bien recogneu^e parce^e que monsieur le connestable, estant ellé à Leucate^f, traictant la paix, quelques années aupu-

a) d'Assié — b) dudict Gerozime et dans — c) comme A — d) n'estoit. Et encor que je sache bien d'où procède la faulle pour laquelle (que B) ladite ville ne fust prise, je ne me veulx pourtant embarrasser à pour ne dire mal de personne, mais je seay bien que — e) il n'eust pas tarde trois jours à la prendre pour ce — f) Leucate (Lauquatte B)

1. François Ricard de Gonouillac, s^r d'Assier, fils du grand écuyer Galiot, né vers 1510, sénéchal de Quercy, le 12 août 1528 (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. I, n^o 3095, lié à Cérizoles (Brantôme, t. III, p. 76).

2. C'est le 23 août 1542 que l'armée du Dauphin arriva au mont de la Pierre et commença le siège. — Voir Pierre Vidal, *Histoire de la ville de Perpignan au cours des origines jusqu'au traité des Pyrénées*, Paris, 1897, p. 405-411.

3. D'après du Bellay, qui donne les mêmes chiffres (t. XIX, p. 378) et qui dit : « Monsieur de Monpezat, pour l'avis duquel avoit esté dressée ceste entreprise. Il est apparen, qu'ils estoient advertis, ven que le sieur d'Annebaut avoit séjouré en Piemont au mois ou cinq semaines et qu'il estoit commun, dès Piemont, qu'on alloit à Perpignan. » (*Ibid.*, p. 373).

4. Leucate Aude, arr. de Narbonne cant. de Sigean. — Allusion aux conférences de décembre 1537 entre Montmorency et les plenipotentiaires de Charles Quint (cf. Picot, *op. cit.* t. I, p. 330-331).

avant, avec Cobes¹ et Granvelle^{*2}, député de l'Empereur, m'avoit^c envoyé avec le general Bayard³ et le president Poyet⁴, qui depuis a esté chancelier, ausquels le député de l'Empereur donna permission^e de s'aller esbattre audict Perpignan pour trois ou quatre jours, par le moyen de monsieur de Veli^d, ambassadeur pour le Roy⁵. Lodict seigneur connestable me fit prendre les^f habillemens du cuysinier de monsieur de Poyet^e, afin que souz cest habit je recogneusse la place : et encores y cuiday-je moy-mesme estre recogneu. Si trou-ray-je commodité, par^g le moyen d'un serviteur dudict de Veli, qu'estoit un Flamant qui l'avoit laissé, auquel je dis^h que je voulois aussi laisser le mien, de voir la place : car il meⁱ mena tout à l'enheur de la ville, dehors et dedans, de sorte que je rapportay à monsieur le connestable tout le fort et le foible de ladicte ville. Lequel me dit que

* *Leçon de A Ed* : avec Granvelles.

a) m'y avoit — b) Poyet A — c) ausquelz Cobes et Grand Vello (Granvelle B) avoient donné permission — d) Bely (Velly B) — e) Roy et me feyt prendre edict sieur connestable les — f) Poyet A — g) recogneu et par — h) serviteur de monsieur de Bely qui l'avoit laissé, q'estoit Flamant, je luy (dudict sieur de Velly qu'estoit ung Flamant, qui l'avoit laissé, auquel je B) dis — i) mien et par deux jours entiers me

1. Francisco de Cobos, grand commandeur de Leon, le fut par l'ambassadeur venetien Contarini, dans sa relation de Rome de 1530, avec Granvelle et Mercurio Je Galatrina, comme l'un des trois principaux conseillers de Charles-Quint (Albéri, 2^e ser., t. III, p. 27-272). Il mourut en 1557.

2. Nicolas Perronet, sieur de Granvelles, né à Orlans en 1486, mort à Augsbourg, le 28 août 1550, chancelier de Charles-Quint et illustre diplomate. Voir la notice de Wals et tête des *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*, 1841, t. I, p. 11-16.

3. Gilbert Bayard, secrétaire des finances, toucha, en juillet 1538, une somme de 500 écus d'or soleil « en recompense des services qu'il a rendus à Sa Majesté en plusieurs voyages, tant en Piémont qu'en Languedoc et en Provence. » (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. III, n° 10155.)

4. Guillaume Poyet, président à mortier et chancelier de France, né en 1478, mort en 1548. Il servait d'intermédiaire entre Loucote et Montpellier, où étaient restés le roi et la cour (Ch. Porée, *Le parlementaire sous François I^{er}*, Guillaume Poyet, Angers, 1848, in 8°, p. 61-64).

5. Claude Doleyn, s^r de Vally, abbé de Saint-Riquier, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes, ambassadeur de François I^{er} auprès de Charles Quint (1527-1530), évêque de Rennes en 1541, mort en 1558.

je l'avois fort ^a bien recogneuë, comme ^b par d'autres qui avoient longtemps demeuré dans icelle ^c il avoit esté fidellement adverty. Or, l'alée Le Poyet ^d et Bayard estoit faicte en feinte ^e, lesquels ne voulurent mener *en leur compagnie* l'ingenieur ^f du Roy, comme monsieur le connestable vouloit, craignant qu'il fust recogneu et eux retenuz prisonniers. Et comptarent audiet seigneur la peur qu'ils avoient eue, quand un capitaine espagnol me recogneust; mais je desavouay ^g le delict, *contre fausant et mon pays et minz langage, faignant savoir mieux manier une lardouère qu'une espée*, disant estre cuysinier ^h de monsieur le president Poyet ⁱ, lequel ne respondit mot de la grand peur qu'il avoit si *j'estois recogneu*. Mais le general Bayard se print à rire *à part avec luy*, et luy dit qu'il n'estoit pas le premier qui avoit esté trompé, car celui qu'il pensoit estoit ^j un des bons capitaines que le Roy eust. De tout ce compte monsieur ^k le connestable n'en faisoit que rire, si est ce que je luy dis que, tant qu'il vivroit, il ne me feroit plus servir d'espion. *C'est un mestier trop dangereux et que j'ay toujours huy. Tant y a que ce coup là, je devias cuysinier pour recognoistre la place, ce que je fis très bien. Voilà ^l pourquoi je dis que, si monsieur d'Annebaut m'eust creu, facilement il eust prins la ville ^m mais ⁿ il voulu, adjouster plus de foy à un masson gascon aposté, que les ennemis avoient jetté dehors, faignant ^o se venir rendre pour amuser monsieur le marcschal à le faire venir assaillir la ville par le costé qu'il ^p l'assaillist, et à son ingenieur, que à moy. Tellement que ^q nous ne fismes rien qui vaille la peine de le dire ny de l'escrire. Par malheur c'estoit le premier coup d'essay de monsieur le dauphin, qui vouloit aussi bien faire que monsieur d'Orléans, son frère, qui print*

a) dit l'avoir [je B] fort — b) et (omis dans B) ainsin que — c) la ville A — d) Poget A — e) pbeinte A — f) lesquels n'y voulurent aller menant l'ingenieur (ingenieur B) — g) desavouais A — h) disant toujours estre le cuysinier — i) Poget A — j) pensoit, dit d (dit il B), estoit — k) eust Or (et B) de tout cecy monsieur — l) espion. Et void — m) il l'eust prise, mais A — n) gascon que les ennemis avoient jecté a poste dehors la ville, faignant — o) par là où il — p) Ainsin (Et ainsi B)

Luxembourg; mais ce n'estoit pas sa faute. Deux" jours avant que le camp deslogeast, ledict seigneur mareschal alla autour de la ville. Je^b monstray à monsieur d'Estrée^c, qui est encores en vie^d le lieu par où je voulois qu'on l'attaquast, et de fort^e près, euvr^f que les^g canonnades et arquebuzades qu'ils nous tirarent nous fissent bien tenir^h au large. Et après l'avoir veu, ilⁱ dit ces mots. « O mon Dieu! quelle erreur nous avons faict^j! » Mais lors^k il n'estoit plus temps de s'en repentir, car le secours y estoit entré^l, et le temps des playes approchoit qui nous eust fermé le pas de nostre retraite. Encores eusmes nous assés^m floure, tant ce pays estoit mauvais pour se tenir làⁿ.

Pendant ce siège, la compagnie de monsieur de Colènes^o vacqua, laquelle monsieur^p le dauphin envoya demander pour Boqual^q, qui depuis s'est^r fait huguenot^s. J'en escrivis à monsieur de Valence mon frère^t, qui estoit à la

^a *Leçon des mss. Éd. : Boeven.*

a) qui vankist (que vankist B). Et deux — b, at — c) de Trée — d) si — e) que vultre les — f, tirarent, ilz nous vankant bien faire tenir — g) nous vank B — h) alors — i) entré. Et omis dans B) quelques jours avant (paravant B) vacqua la compagne de monsieur de Colènes (Goulleues B), que monsieur — j) Bocall — k) a esté A — l, ces deux mots omis dans A

1. Jean d'Estrées, s^r de Val en v. de Cocuvres, baron de Dodenvil e en Boulonnais, né vers 1486, grand maître et capitaine général de l'artillerie le 9 juil. 1530 Brantôme, qui lui a consacré une notice (t. III, p. 77-80), dit qu'il mourut en 1567. En réalité, il vivait encore en 1572; après la Saint-Barthélemy, il abjura la religion réformée (cf. Haag, *France protestante*, éd. Bordier, t. VI, 1888, col. 170-173). Montluc a donc raison contre Brantôme.

2. Sur la valeur du reproche adressé par Montluc à Gerolamo Marini voir *B. de M.* h, p. 130-131.

3. Sur ces renforts que reçut le duc d'Albe, voir les documents dans la *Gallerie de doc. ined. para la hist. de España*, t. XLII, p. 381. Le siège fut levé le 15 septembre (Desjardins *Négo. de la France avec la Toscane*, t. III, p. 34).

4. D'après du Bellay, coll. Pichot, t. XIX, p. 380: « Approchant l'hiver (auquel on alloit entrer), le pais estoit de telle nature qu'aux premières pluies qu'il viendroient, il n'y auroit ordre de retirer l'armée. No re camp deslogea à telle heure que, s'il eust encore attendu trois jours, ce q'orren guoit des inundations, uy fust advenu... »

5. François de Boncard, que les *Mémoires de Condé* appellent aussi Bocall fils d'Antoine de Boncard et d'Anne de L'Hôpital, ami le Gouigny, prit une part active aux guerres civiles et mourut en mai 1569 (Haag, *France protestante*, éd. Bordier, t. II, 1879, col. 935-937). Brantôme dit qu'il était comte et favori de Henri II, lorsqu'il était dauphin (t. III, p. 279 et t. IV, p. 37). Il avait été, en effet, son écuyer (Catalogue des actes de François II, t. V II, n° 31-39).

cour¹. à Salers². Le Roy estoit si marry, pour le mauvais succès de ceste entreprise, contre monsieur le dauphin et contre monsieur d'Annebaut³, qui l'avoit aussi envoyé demander⁴ pour un de trois qu'il nommoit⁵ que Sa Majesté ne⁶ la voulust accorder à l'un ne⁷ à l'autre, ainsi la me donna à moy. Le camp estant levé⁸, monsieur de Brissac⁹ eust pour garnison Capestaing¹⁰ et monsieur de Lorge, colonel des légionnaires¹¹, Tuchan¹², là où on¹³ avoit retiré toutes les munitions¹⁴ des farines qui estoient demourées du camp. Et trois jours après, tous les légionnaires le laissèrent et ne luy demeura que les capitaines. Il manda¹⁵ à monsieur de Brissac que, s'il ne l'alloit¹⁶ secourir bien tost, il seroit contrainct d'abandonner lesdictes¹⁷ munitions et se retirer. Parquoy¹⁸ nous marchasmes diligemment¹⁹, sans demeurer que la moitié d'une nuit dehors, et le trouvâmes qu'il ne luy estoit rien demeuré, si ce n'est²⁰ messieurs de Deveze²¹ et Fonterail²² avec leur train.

¹ *Leçon de B. Ed.* : pour un autre que. ² *Leçon de B. Ed.* : Demers.

a) Salers — b) d'Annebault (d'Annebaud B) — c) envoyé à demander A — d) pour un de Troye qu'il nommoit, lequel ne A — e) ny — f) et A — g) moy Et comme le camp feust levé — A) l'on — i) munitions (munitions B) — j) capitaines, mandant d A — k) le vouloit A — l) les A — m) et A — n) toujours A — o) sinon — p) Debeze A — q) de Fontarailles B

¹ Jean de Montae suivait, en effet, la cour. Il était au combat de la faye et il alla à être, le 30 octobre, par lettres datées de Nérac, pourvu de la charge d'ambassadeur à Venise (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IV, n° 12700).

² Salles-laude, Aude, arr. de Narbonne, cant. de Guesas. C'est de là que François I^{er} data, le 10 septembre, une ordonnance « pour le paiement des nouveaux soldats pour faire les creues des compagnons de ses ordonnances estans en son camp devant la ville de Perpignan » B. N., ms. fr. 364, f° 3 bis, cop. Cf. *Catalogue*, t. IV, n° 12760.

³ Brantôme dit qu'il était « couronnell de l'infanterie françoise devant Perpignan » (T. IV, p. 63.) Son titre officiel était : « colonnel et capitaine general des sept enseignes de gens de guerre à pied, aventuriers françois venus de Piedmont au conté de Roussillon. » (Abbé Marchand, *Charles I^{er} de Corse*, p. 59, n. 1)

⁴ Cabestany, Pyrénées Orientales, arr. et cant. de Perpignan.

⁵ Jacques de Montgomery, s^r de Lorges, second fils de Robert de Montgomery et de Lyonne de Loxes, capitaine des archers écossais, servit brillamment sous François I^{er}. Il épousa Claude de la Bouëxière, morte en 1538 (*Catalogue*, t. III, n° 10840). Père du fameux Gabriel de Montgomery, qui blessa mortellement Henri II, il, en mourut de chagrin à quatre-vingts ans. Cf. Brantôme, t. III, p. 294, t. V, p. 322, et Leon Marlet, *Le comte de Montgomery* Paris, Picard, 1890, in-8°, p. 28, 131.

⁶ Tuchan, Aude, arr. de Carcassonne, ch. l. de cant.

Or, il y avoit un chasteau sur la montaigne tirant à Perpignan, à une lieu^e de Tuchan¹ et à main gauche de Millau². Et³ estans sortis lesd.ets seigneurs de Brissac et de⁴ Lorge dudict Tuchan, pour aller ouyr messe à une petite chapelle à un jet d'arboleste de là⁵, au sortir de messe⁶ nous entendismes tirer force arquebuzades audict⁷ chasteau. Et descouvristmes des gens⁸ autour d'iceluy⁹, ensemble¹⁰ la fumée des arquebuzades. Je dis à monsieur de Brissac s'il lui plairoit¹¹ que j'allasse jusques là avec trente ou quarante de mes soldats, ce qu'il m'accorda. J'envoiaï soudain La Moyenne, qui estoit mon lieutenant, les sercher¹², et me fis amener¹³ un cheval, avec lequel je marchay¹⁴ droit au chasteau. Le Peloux¹⁵, qui estoit lieutenant de la compagnie de monsieur de Brissac, eust envie d'y venir, comme eust aussi Monbasin¹⁶, Saint Laurens, qui estoit Breton¹⁷, et Fabrice¹⁸ estans¹⁹ tous lances pas-

¹ *Laçon des mis Ed.* : charger.

a) Millau — b) qu' — c) omis dans A — d) de la messe — e) au — f) et des-corrions des (de B) gens — g) dudict chasteau A — h) et — i) pla soit A — j) venir A — k) cheval et marchay — l) Peloux — m) Monbasin (Monbazin B) — n) Fabrisse — o) qu'estoient

1. Le château d'Aguilar, au nord-est de Tuchan, à 522 m. d'altitude au-dessus de la plaine de Tuchan et de Pazols, à l'entrée des passages du col d'Extremé, de la garrigue de Vingrau, de Tautavel et de la vallée du Verdoube (cf. Dr P. Courrent, *Tuchan, Nouvelles, Domaines et Segure, notice historique*, dans le *Bull. de la Soc. d'études scient. de l'Aude*, t. XIV, 1903, p. 121).

2. Il faut lire Millas, Pyrénées-Orientales, arr. de Perpignan, ch. l. de cant., sur la Tel.

3. La chapelle de Saint-Fructueux, dont les fondements seuls subsistent (P. Courrent, *op. cit.*, p. 110).

4. Probablement François du Peloux, d'une famille du Vivarais, marié le 3 mai 1540 à Claude de Lucinge. Voir Brantôme, t. I, p. 98.

5. Pierre de Montbasin, s' de Tanqueux, enseigne dans la compagnie de Brissac de Jul. let. 1544 au 17 août 1549, comme ssaire des guerres du 31. oct. 1550 au 31. juill. 1552, paucier du roi le 18 août 1553, gouverneur de Gentilly le 28 fév. 1553. (Cf. F. Vindry, *Diction. de l'Etat-major français au XVI^e siècle*. Paris, 1903, t. I, p. 165.)

6. Serait-ce Julien d'Avail pour, s' de Saint-Laurent Kerviler, *Bas-bibliographie bretonne*, v^e *Armorique*. Les d'Availgour étaient une grande famille de Bretagne, et le Saint-Laurent de Monluc paraît être un assez petit personnage.

7. Il s'agit peut-être d'Antoine de Tessommac, dit Fabrice, qui, le 22 avril 1553, fut mis hors de page et reçut du roi 60 livres tournois pour se monter et aller servir dans ses compagnies d'ordonnance. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. II, n^o 575.

sables dudit seigneur, et cinquante ou soixante soldats de la compagnie dudit seigneur de Brissac. Je fis^a grande^b diligence. Et comme les ennemis me descouvrirent, lors que je commençois à monter la montaigne, ils se retirèrent à une plaine, qui est^c au dessouz de l'autavel^d, et se couchèrent^e sous des^f oliviers, attendans de leurs gens, qu'ils avoient encores laissé à^g Milcau^h. Le capitaine du chasteau estoit Barennesⁱ, archier de la garde du Roy, lequel^j monsieur de Monpezat y avoit mis; et me monstrant ledict Barennes les ennemis, arriva ledict Pelous et ses soldats, et encores un gentil-homme, nommé Chamant^k, un fort brave gentil homme. Et bien^l que nous eussions cognoissance qu'ils estoient plus de quatre cens hommes, et comme aussi Barennes l'asseuroit, nous conclusmes^m de les aller combattre. Ce quartier-là estoit tout rochersⁿ couverts d'un peu de taillis et pour y aller il^o fallloit passer à travers. Par quoy nous resolumes^p que le Peloux prendroit un petit sentier qu'il y avoit à main droicte, et moy un autre qui estoit à main gauche; et le premier qui arriveroit à la plaine les yroit assaillir, les uns par devant et^q les autres par derrière^r; et concluant cela, les^s ennemis se

a) faisant — b) grand — c) qui estoit A — d) Tautavel (Tantelhes B) — e) s'accouchèrent A — f) les A — g, avant laisé encores à — h) Milcau (Melhan B) — i) cue — j) Sainct Chemant (Sainct Chaman B), neveu (neveu B) du chancelier Sainct Chemant (Sainct Chaman B) — k) orcs A — l) nous nous brouillions qu' — m) aussi le nous disoyt Barennes (Barennes B), conclusmes — n) combattre. Or tout estoit rochers A — o, pour aller là il A — p) travers du tout. Resolumes — q, mis dans A — r) derrière B — s) derrière, faisant lequel arrest (et en arrestant cela B) les

1. Tautavel, Pyr.-Or^z, arr. de Perpignan, cant. de La Tour. Le château de Tautavel était un des points stratégiques de la frontière du Languedoc et du Roussillon. Cf. Aragon, *Les anciens châteaux forts des Pyrénées roussillonnaises*, Montpellier, 1881, in-8°.

2. Le Catalogue des actes de François I^{er} mentionne (t. VII, n° 16696) un Jean de Barrennes, originaire de Navarre habitant de Tarascon, qui reçut des lettres de naturalité en juillet 1541.

3. Il fut tué à Cerisoles. Son oncle était François Errault, f. de Chemans, s. f. s. d'Antoine Errault et de Roberte de Bouillé Bourgneuf, né à Chemans en Anjou vers 1500, conseiller au Parlement de Paris en 1532, président au parlement de Turin, le 28 août 1560, chancelier de France le 13 juin 1563, mort le 3 sept. 1564 à Châlons-sur-Marne (F. Vindey, *Les Parlements des français au xvi^e siècle*, t. I, fasc. 2, 1910, p. 365).

levarent et les vismes tout à nostre aise Monbasin, Chaman^a, Sainct Laurens^b et^c Fabrice^d, qui estoient à cheval, voulurent venir avec moy : de quoy le Peloux fut marry, parce^e qu'ils estoient à monsieur de Brissac comme luy, sauf Chaman^f, qui estoit à monsieur le dauphin^g. Artigadieu et Barennes vindrent parellement avec moy.

Dez^h le commencement de nostre descente, les ennemis nous perdoient de veue et nous à eux, à cause des taillis et de la vallée, qui estoit assés grande. Le Peloux print son chemin avec sa guide, et moy le mien. Et aussi tost queⁱ j'arrivay à la pleine, je tins ce que j'avois promis; car je chargeay les ennemis de queue^j et de tesle, nous meslant de telle sorte qu'il y^k demeura sur la place plus de vingt des^l leurs, et les menay tousjours battant jusques au bort^m de la rivièreⁿ, qui pouvoit estre à quatre^o cens pas ou plus^p de là. Mais^q comme ils nous virent si peu, ils se rallièrent, et moy me voulant^r retirer, ils^s marchèrent droult à moy. Sur quoy je fis halte^t, et eux aussi, à^u la longueur de quatre ou cinq picques les uns des autres, ce que je ne vis jamais faire^v. Quant au Peloux, quand il fut à^w demy montaigne, il eust opinion que^x j'avois prins le meilleur^y chemin, et tourna tout court, venant suivre^z le mien; et la fortune porta si bien pour moy que, comme

* *Leçon des mss.*, Ed : bout.

a Sainct Cheman (Sainchamant B) — b) Sainct Laurens A — c) omis dans t — d) Fabrice — e) pour ce — f) Sainct Cheman (Sainct Chaman B) — g) ces deux mots omis dans A — h) D'Artigadieu (Artiguedieu B) vint parellement avecques moy, Barennes aussi vint avecques moy (comme a aussi fit Barennes B) et dès — i) et dès (neontinent B) que — j) cul — k) en A (omis dans B) — l) vingt hommes des B — m) deux A — n) ces deux mots omis dans A — o) et — p) je me voulois — q) retirer et (mais B) incontinent il — r) alloi (liai, tou B) — s) et de mesmes ilz le feyrent — t) que à nuyte j'en ay veu encores faire — u) faire. Or il faull dire ce que vint devint B) de Peloux. Comme il foust à — v) montaigne, la fantasie luy print (il eust fantezie B) que — x, ung vieulx A — y) prendre

1. La rivière de Domneuve.

nous estions picque à ^a picque, arquebuzes à arquebuzes, de si près que j'ay dict, *comme deux martins qui s'entreregardent pour se battre*, la troupe du Peloux se monstra à la pleine. Ce que ayant descouvert les ^b ennemis, *ds* tournèrent le fer de leurs picques devers nous et la teste vers la rivière; et ainsi ^c s'en allèrent, et nous sur ^d leur queue à arquebuzades et coups de picque. Ils marchaient si ^e serrez que nous ne nous pouvions plus mesler. Et estans sur ^f le bord de la rivière, ils firent atte, tournans leurs picques devers nous. Et encores ^g que la troupe du Peloux fist diligence de nous venir secourir, neantmoins nous fusmes contraints ^h de nous retirer à quinze ou vingt pas des ennemis, lesquels ⁱ incontinent passèrent la rivière tous de flotte ^j en eau jusques à la ceinture. Monbasin fust blessé d'une arquebuzade à la main, dont il est depuis demeuré estropié ^k. Les chevaux de Saint Laurens et Fabrice ^l furent tuez ^m et le mien blessé de deux coups de picque. La Moyenne ⁿ, mon lieutenant, blessé de deux coups d'arquebuzade ^o en un bras. Chaman ^p, qui estoit descendu de cheval ^q, eust trois coups de picque aux deux cuisses, Arliguedieu une arquebuzade et un coup de picque à une cuisse. Bref, de trente à trente-cinq hommes que nous estions, il n'en demoura que cinq ou six qui ne fussent blessez, et seulement trois de morts sur la place. Ils ^r perdirent un sergent des plus renomméz, qu'ils avoient ^s, ensemble ^t xx ou xxv autres de morts et plus de xxx de blessez, comme nous dirent le lendemain deux soldats gascons qui estoient avec eux devant Perpignan au siège, qui n'avoient ^u peu eschapper pour se venir

a) et A — b) *planc*, lequel estant descouvert par les A — c) ainsi A — d) nous toujours sur — e) *picques*, et s'en alloient si — f) *estans* arrivés sur — g) *plou* (haron B) et tournent la picque (leurs picques B) vers nous, bien et B) encores — h) je leuz contrainct (je fusmes contrainctz B) — i) *omis* dans B — j) ces deux mots omis dans A — k) et A — l) flot B — m) il en est demeuré depuis (dont depuis en est demeuré B) *estropié* — n) Fabrice — o) mortz — p) deux harq rebouzades, toutesfois il n'en moreust pas, *La Moyenne* A — q) harquebuzades — r) Saint Laurent (Saint Chaman B) — s) membre de phrase omis dans A — t) les ennemis B — u) oussent B — v) et — x) lesquels B — y) n'estoient A

rendre. Cependant messieurs de Brissac et de Lorge, se doublant bien qu'il en adviendrait comme il fit, mortarent à cheval et vindrent au chasteau de l'autabel^a si bien à propos qu'ils virent tout le combat, desesperez de la cargue^b que j'avois faicte; et^c par deux ou trois fois nous tindrent pour perduz, et en firent mauvaïse chère au Peloux. pour n'avoir pas tenu la resolution que nous avions faicte, laquelle s'il eust suivy, à la verité nous les eussions tous taillez en p èces et^d eussions emporté^e les deux drapeaux qu'ils avoient. Si est-ce que je cuide^f qu'il ne tint^g pas à luy, car il estoit vaillant mais à la guide qui les conduisoit, les^h menant par mauvais chemin, comme ledict Peloux nous diet depuis. Tant y a que le camp meⁱ demeura avec la perte de trois hommes seulement. Des gentils-hommes il n'en mourut un seul^k.

Bien tost après, arriva le baron de La Garde à Nice¹ avec l'armée turquesque, conduite par Barberousse², laquelle estoit composée de cent ou six vingts gallères³. Tous les

a) Tentabel A — b) charge A — c) nous dans A — d) tous de l'autelz et — e) pourlé (a pourlé B) — f) avient, et (les lesfeu B) je B a vide — g) tient B — h) le — i) depuis (après B). Et pour ce que je dys que es lieux où j'ay commandé et combapleu (ces deux mots omis dans B) ay demeuré victorieux, ores que quasi tous ceulx qu'estoient avecques moy fussent blessés, l'endmorgs (si est ce que B) le camp me — j) seulement, l'ung desquelz estoit escossois, qu'estoit a monsieur de Brissac. Des A — k) pas ung A

1. Montuc oublie d'ajouter que cette escarmouche fut le signal de la retraite des Français. Le *Libre de Memories de Saint Jean*, chronique savoisilonnaise de 1533 à 1555, rédigée par un des prêtres de la communauté de Saint Jean, place l'affaire le dimanche 22 septembre et dit que les Espagnols tirent le lendemain capituler Tychan (P. Courrent, *op. cit.*, p. 110).

2. Le siège de Nice commença le 11 août 1543. Les *Lamentaires* paraissent présenter ici une lacune d'une année; mais Montuc parlera plus loin (p. 137) des opérations de d'Annebault en Piémont qui suivirent la levée du siège de Perpignan (nov. 1542-janv. 1543). Il y a donc seulement une intervention chronologique.

3. Kharad-din, dit Barberousse, célèbre corsaire barbaresque, roi d'Alger à la mort de son père Aroudj (1518), se mit au service du sultan Selim I^{er}, prit part aux guerres contre l'Empereur et Venise et mourut à Constantinople en 1557.

4. D'après du Bel ay, qui avait dit « cent et dix gallères » (t. X X, p. 177). C'est le chiffre exact des navires qui allèrent, à Toulon (B. N., ms. Moreau, 78, f. 159 v^o); mais la flotte turque au complet comptait 178 bâtiments (*Itinéraire de Jérôme Mourand d'Antibes à Constantinople (1544)*, publ. par

princes chrestiens qui sustentent le party de l'Empereur
faisoient grand cas de ce que le Roy, nostre maistre, avoit
employé le Turc à son secours. Mais contre son ennemy on
peut de tout bois faire flèches. Quant à moy, si je pouvois
appeller tous les esprits des enfers pour rompre la teste à
mon ennemy qui me veut rompre la mienne, je le ferois de
bon cœur. Dieu me le pardont¹. Monsieur de Valence, mon
frère, fut envoyé à Venise pour excuser et couvrir nostre
faulx²; car ces messers croient plus que tous, et le Roy ne
voulait perdre leur alliance: lequel fit une harangue en ita-
lien, que j'ay voulu mettre icy en françois, attendant qu'il nous
face veoir son histoire, car je ne crois pas qu'un homme si
sçavant, comme on dit qu'il est, veuille mourir sans escrire
quelque chose, puisque moy, qui ne sçay rien, m'en suis voulu
mesler³. Voicy ce qu'il diet:

« L'Empereur estant la cause de toutes les ruynes, misères
et calamitez advenues à la chrestienté, Illustrissimes Sei-
gneurs, c'est chose que chacun doit trouver bien estrange

¹ Ed. : pardonnent.

1. Dorez, coll. Leroux, 1901). Une dépêche des ambassadeurs lucquois à Florence, du 28 juin 1543, parle de 102 grandes galères, 25 bâtarde, 25 plus petites et 4 navires, portant 9.000 soldats et 20 pièces de grosse artillerie (Arch. d'Etat de Lucques, Ambascieria, carte originale, busta 58, cit. par A. Segre, *Carlo II di Savoia*, dans *Memorie della R. Accademia di Scienze di Torino*, t. LII, 1903, p. 4, n. 3).

2. Jean de Monluc arriva à Venise fin novembre 1542. Il succédait à Guilleaume Pothier, qui avait été obligé d'abandonner le poste d'ambassadeur à la suite de la découverte des relations secrètes qu'il avait nouées avec un certain nombre de personnages plus ou moins influents de la République. Monluc oublie de signaler cette cause de défiance de la Seigneurie à l'égard du roi de France, qui aboutit au procès des révélateurs (Voir B. Zeller, *La Diplomatie française vers le milieu du XVI^e siècle*, p. 353-387 et E. Picot, *Les Français à Venise au XVI^e siècle*, 1906, p. 123).

3. Le texte italien de cette fameuse harangue, dont plusieurs copies sont conservées à la B. N., a été publié par Weiss, *Papiers d'Etat de Granvelle (1545-1566)*, Paris, 1841-1852, t. III, p. 112. La traduction française que l'on va lire a été faite sans doute par Jean lui-même. De Ruble fait justement remarquer que ce style n'est pas celui de Blaise M. E. Picot (*op. cit.*, p. 224, n. 2) confirme cette opinion en notant que la traduction n'est nullement littéraire et que l'orateur paraît avoir retouché son discours. — Quant à la date, s'il n'a été prononcé dans la forme conservée, il est impossible d'admettre que ce fut au début de décembre 1542. Le texte contient en effet des allusions à des événements du début de 1543.

que ses ministres voyent si impudens et effrontez d'en donner la coulpe au Roy Très-chrestien, mon seigneur, le blasmant de ce qu'il tient un ambassadeur à Constantinople. Mais je demanderois volontiers à ces gens là, s'ils pensent que les choses tramées par le commandement de l'Empereur et Roy des Romains, puis dir ans en ça, avec le Grand Seigneur soient si secrelles que la plus grande partie de la chrestienté n'en soit abreuee. Ne sçait-on pas les trefves, les traictes d'accord et de paix, non generale mais particulière, et les offres tant de fois par luy faictes de donner un grand tribut et le payer annuellement au Grand Turc pour le royaume d'Hongrie¹, combien qu'il pensoit estre au cas de conscience d'endurer qu'un petit roy commandast à ce royaume sous la fueur et appuy du Turc, luy semblant chose bien peu convenable aux chrestiens. A quoy avec la verité je pourrois adjouster qu'au temps que la paix fut conclue entre vostre Serenissime Seigneurie et le Turc² le Roy des Romains, par l'entremise secrelle de ses agens, s'esforça de tout ce qu'il peut pour l'empescher comme il fust clairement verifié par l'interception de leurs courriers et despeches.

« Les mesmes ministres de l'Empereur estimoient aussi s'eximer de tout blisme en faisant grand cas et accommodant à leur poste, selon leur coustume, le sejour que l'armée royale du Grand Seigneur a faict quelques mois dans nos ports³. Et sous ce pretexte, veulent par leur calomnies passionnees forger un nouveau article de foy, disant qu'un prince pour sa deffence ne peut ny ne doit s'aider du secours de ceux qui sont de contraire religion à la sienne, ne s'adrisans

1. Charles-Quint et son frère Ferdinand envoyerent une ambassade à Soliman II dès son avènement (1520). Une seconde mission de l'Autriche eut lieu au début de 1530 pour obtenir une trêve : elle échoua. Une nouvelle tentative eut lieu en 1531, une autre en 1532. En juillet 1533, Carole-Becker conclut le premier traite de paix entre l'Autriche et la Turquie (Cf. de Hammer *Hist. de l'empire ottoman*, t. V.).

2. Traité conclu en juillet 1541, ratifié en avril 1542 (Charrière, *Négot. de la Fr. avec le Levant*, t. I, p. 452, note).

3. La flotte de Barberousse, arrivée le 7 juillet 1543 dans la rade d'Antibes, bombardâ Nice, puis alla stationner aux îles de Lérins et enfin prit ses quartiers d'hiver à Toulon (La Roncière, *Hist. de la marine française*, t. III, 1908, p. 381-387).

pas qu'en blasant le Roy, mon seigneur, ils taxent David, roy valeureux et saint prophète, lequel, se trouvant pour suivy par Saül, s'enfuit vers le roi Achis, idolatre et ennemy de la loy de Dieu. Et quelque temps après, luy mesmes se renga parmi les escadrons des infidelles qui marchaient pour combattre le peuple de sa propre loy¹. Et par mesme moyen, ils blament Aza roy de Juifs, qui appella à son secours le roi de Syrie, idolatre, pour se delivrer de l'oppression du roi d'Israël². Ils blament aussi Constantin, prince très chrestien et celui de tous les empereurs qui a mieux merité de la republique chrestienne, lequel, en la plus grande partie de ses expéditions et armées, conduisoit avec soy un nombre de Gots idolatres³. Ils taxent Boniface, tant recommandé par saint Augustin en ses Epistres⁴, lequel, pour sa deffence et peut estre pour la vengeance de quelque injure receüe, appella en Afrique les Vandales, hommes ennemis de nostre religion⁵.

« Ils mesdisent de Varès, esclave de Justinien capitaine très valeureux, mais sur tous religieux, comme on peut juger par le tesmoignage de saint Gregoire et par les eglises qu'il a edifiées dans ceste illustrissime cité et dans la ville de Ravenne, lequel appela à son aide les Lombars, qui en ce temps abhorroient le nom des chrestiens⁶. Arcadius, l'empereur de Constantinople jugé par tous les hystoriens non moins religieux que prudeat, voulant, sur ses derniers jours, laisser quelque tuteur et protecteur qui fut capable pour conserver la dignité et autorité de l'Empire, tourna sa pensée devers le roy de Perse, idolatre et le prut, par son testament, de

¹ Reg. I, 27-29.

² Reg., III, 3, 18-20.

³ Jornandes, *de tith. reb. get.*, 21.

⁴ Saint Augustin, *Epist.* CLXXXV, CLXXXVI, CLXXX.

⁵ Boniface, general romain, victime de la perfidie de son collegue Aetius, appela, à la mort d'Honorius (423), les Vandales d'Espagne en Afrique et décida, par un traite conclu en 427 de partager cette province avec Guutheric et Genserik. Cette traison, affirmée par Procope (*de bello vand.*, I, 3), a, c'a leurs, été mise en doute.

⁶ General byzantin (472-568), servit brillamment Justinien, vainquit les Goths et les Francs. Sur l'aide qu'il leur donna, cf. Harlmann, *Geschichte Babens im Mittelalter*. Gotha, 1897, t. I, p. 329 et suiv.

vouloir accepter la tutelle et deffence de son fils et de l'empire : ce que fut singulièrement loué par tous les princes chrestiens de ce temps, et d'autant plus que le roy de Perse n'accepta pas seulement la charge, mais s'en acquitta fidèlement jusques à sa mort¹. Derant que Heraclius se laissa empoisonner du venin de l'heresie, il s'aïda en une infinité de guerres des soldats sarrazins². Basile et Constantin, fils de Jean, empereur de Constantinople, prindrent la Pouille et Calabre par le moyen et avec l'aide des forces sarrazines, qu'eux mesmes avoyent chassé de l'isle de Caudie³. J'en pourrois dire autant de Federic, qui avec l'aide des Sarrazins seigneurua un plus grand part de l'Italie⁴. Je vous pourrois amener Henry⁵ et Federic⁶, frères du roy de Castille, lesquels, au temps du pape Clement quatriesme, accompagnez de Conradin⁷, appelèrent les Sarrazins tant par terre que par mer, non pour la tuition et deffence de leurs pays, mais pour chasser les

* Ed. Conradin.

1. Procope, *De bella persico*, l. 2. — Sur cette fable, voir un note de T. lemont, *Hist. des Empereurs*, t. VI, p. 507, 509.

2. Theophauc, *Chronographus*, 157 D. — Nicéphore, *Ἱστορίαι* 2, 26, 27 (183) (8 B, c). Leubner.

3. Il s'agit de Basile II et de Constantin VIII, successeurs de Jean Zimisces (9) et, de fait, fils de Romain et de Théophraste. Basile II guerroya, en effet, contre les Sarrazins de Sicile et de l'Italie du Sud en 1026 et 1049. *L'Italie méridionale et l'empire byzantin de 1025 à l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands* Paris, 1904, in-8°, p. 428-429.

4. Frédéric II, roi de Sicile, empereur d'Allemagne (1211-1250). C'est en 1236-1237 qu'à la tête d'une armée, ou les Sarrazins conduisaient les chevaliers allemands et ses allies gibelins, il envahit l'Italie et réduisit les villes lombardes.

5. Henri, infant de Castille, ne vers 1212, mort en 1304, fils de Ferdinand III le Saint, et frère d'Alphonse X le Sage, rois de Castille et de Léon.

6. Frédéric I autrichien, margrave de Bade, ne en 1249, fils du margrave Hermann et de Gertrude, fille de duc Henri d'Autriche. Ami de Conradin, il l'accompagna en Italie et fut décapité avec lui à Naples, le 29 octobre 1268. — Jean de Monluc s'est mépris : il a voulu parler de l'infant d'Espagne don Felipe, qui luttait avec son frère l'infant don Henri contre Charles d'Anjou et chassa les Angevins de Sicile.

7. Conrad V, dit Conradin, le héros des Hohenstaufen, né le 25 mars 1238, fils de Conrad IV et d'Elisabete de Bavière, tenta de reconquérir sur Charles d'Anjou le royaume des Deux Siciles, fut battu, le 25 avril 1268, à Tagliacozzo, et décapité à Naples, le 29 octobre suivant. Jean de Monluc paraît confondre Conradin avec son oncle Manfred, roi de Sicile (1253-1266), fils naturel de l'empereur Frédéric II, qui, comme son père, fit appel aux Sarrazins dans sa lutte contre Alexandre IV et Charles d'Anjou (Cherrier, *Hist. de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, t. III, 1858, p. 34 et suiv.).

François de l'Italie, et en peu de temps avec l'armée des Barbares s'inputronèrent de la plus grande partie de la Sicille. Je pourrois parler de Ludovic Sforce, lequel avec plusieurs autres potentats d'Italie employa les forces de Bajazet¹. Que diray-je de Muradkan, de la maison d'Autriche, lequel non pour se deffendre, ains pour ruyner vostre estat, Très illustrissimes Seigneurs, tachu de provoquer et aigrir le Turc contre vous à vostre grand ruyne et dommage²? ce que se trouve fidellement escrit par le seigneur Andrea Mocenigo qui est des vostres ensemble les remèdes desquels vous autes en telle nécessité³. Que si les raisons naturelles, si les exemples tirez de la Sainte Escriture et des hysloires chrestiennes ne suffisoient pour vous confirmer et persuader entièrement la verité de ceste cause, je pourrois l'accompagner de plusieurs autres, que je laisse pour n'ennuyer Vos Seigneuries et qu'aussi je pense qu'il ne vous en reste aucun scrupule, veu que je vous ay, par les exemples cy dessus alleguez, fait voir le faulse joulement de l'article de foy nouvellement forgé par les Imperialistes.

« Et qui plus est, je dis et maintiens que le Roy Très-chrestien mon seigneur, à l'imitation de tant de si piales et très religieux princes, peut, sans faire tort au rang qu'il tient, et y au nom Très-chrestien qu'il porte, s'aider en tous ses affaires et necessitez du secours et ayde du Grand Seigneur. Et si cela se peut avec la verité et raison entendre de tous ses affaires necessaires, combien, à plus forte raison, doit estre non

1. Ludovico Sforza, dit le More, fils de Francesco Sforza, duc de Milan. Sur ses rapports avec les Turcs voir Leon-G. Pelissier, *Louis XII et Ludovic Sforza*, Paris, 1896, t. I, p. 101-163, et sur ses intrigues en leur faveur contre Venise en 1499, Pastor, *Histoire des papes*, trad. Futory Reynaud, t. VI, 1898, p. 82, 86.

2. Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne (1493-1550).

3. Andrea Mocenigo écrivain vénitien, auteur d'une histoire latine de la guerre de Cambray, parue en 1521. *Andrea Mocenici P. V. D. Bellum Cambracense*, Venetiis, per Bernardinum Venetum de Vitalibus, anno MDXXV, quinto idus Augusti, m^o 8^o. Voici le passage visé par Jean de Monluc (ff^o v^o r^o) : « Rex autem Romanorum Maximilianus plus erogat quam habet, et semper opere testatur suum esse ac regem augustissimum quernque maxime deceat belum famigerum semper gerere, ut vos scilicet ejus partes sequamini, si potius quam pacem mavalis bellum, nervosque reipublice et vestros opes projicere. »

seulement excusé, mais grandement estimé le Roy Très chrestien, lequel, non pour besoin qu'il ait de se defendre, non pour une juste vengeance que Sa Majesté eust peu desurer de tant de torts receuz, de tant d'usures à luy faictes, de tant d'assassins et meurtres executez contre ses subjects par l'Empereur et à sa suscitation, n'ayoulu acceper autre secours sinon celui que l'on void par experience estre à tous les chrestiens plus utile que dommageable ! Et si quelqu'un de ceux qui favorisent le party de l'Empereur demandoit comment l'armée turquesque peut estre dans nos ports, non moins pour le bien de l'Italie que pour nostre profit particulier, je luy pourrois demander pour response par quel moyen on pourroit prouver que la chrestienté ait reçu aucun dommage en ce que nous avons reçu et rescuierhy ceste armée dans nos ports.

A quoy je suis asseuré que ne me pourroit respondre le plus adroit et le plus affecté des partisans imperiaux, sinon que ce fut quelqu'un qui print plus de plaisir d'en oyr conter et deviser* que d'entreprendre le discours veritable et la negotiation et en apprendre la raison. Mais, pour ne laisser la moindre chose du monde qui peut esgaulter quelque doute en l'esprit de ceux qui ne sont informez de ce fait entierement, j'en toucheray ce point le plus briefvement que je pourray. A toutes les fois que Vostre Serenité a este recherchée par les ambassadeurs de l'Empereur, pour donner passage par les terres de Vostre Seigneurie à leurs soldats turquesques, italiens ou espaignols, tout aussitost on a entendu mille plaintes des assassins et desbordemens de leurs soldats. Et y a seulement quelques mois que les Turquesques, qui disoient aller à Carignan faire leurs Pasques pour surmonter ceux-là qui avoient si vilainement touché l'honneur de nos subjects et si meschamment pillé leur bien, desphyrèrent une partie de leur rage contre les eglises, coupant avec un grand vilipère et mespris de la religion chrestienne les oreilles, le nez et les bras des crucifix et des autres images qui representoient les saints qui sont au ciel.

* Ed. , divers.

« *L'armée grande et puissante, Serenissime Prince, partit de Constantinople estant composée de soldats estrangers de nostre religion, et estant destinée et envoyée pour le secours du Roy, mon seigneur, passa au milieu de vos isles, s'arresta au pays de l'Eglise, traversa les terres des Siénois et Generois¹, peuples qui plus volontiers favorisent la grandeur de l'Empereur que leur propre liberté. Mais il ne se peut sçavoir ny ne se trouve personne qui se plaigne qu'aucun tort luy ait esté fait, mais ont usé de toute courtoisie et donné libre passage à tous ceux qui ont esté rencontrez en mer, et payé tout ce qu'il a fallu prendre, passant pays, pour leur provision et entaillement de l'armée : lequel bien je ne crois pas qu'on puisse rapporter ailleurs qu'à la seule presence du capitaine Polin, ambassadeur du Roy². De façon que jamais au passé ny Turcs ny chrestiens ne se sont si modestement comportez.*

« *Qui sera celui-là, Serenissime Prince, qui puisse ou veuille nier que si l'armée n'eust esté retenue par la majesté du Roy, mon maistre, pour la defence de ses frontières, que la chrestienté n'en eust été assaillie avec infinies pertes ? Qui sera celui qui ne jugera que ceste armée, avec une si grande puissance, eust triomphé d'une infinité d'armes chrestiennes et de quelque ville d'importance, si nous ne l'eussions convertie à nostre profit ? ce qui auroit réussi au bien des affaires du Grand Seigneur et entrantage grand de ses capitaines, ennemis de nostre foy. Doncques, ceste armée estant disposée et capable pour faire quelque haut exploit, toute personne de bon jugement pensera qu'il a esté plus utile à la chrestienté qu'elle aye esté employée pour servir à la majesté du Roy, mon seigneur, que non pas si de soy-mesmes elle, sans aucun frein eust marché contre les chrestiens. Si bien qu'outre qu'il estoit besoin et nécessaire au Roy, mon maistre, s'aider de*

1. La flotte turque quitta Cet stan le 10 mars 1543. Sur ses escales dans la Méditerranée, voir La Roncière, *Hist. de la marine française*, t. III, 1906, p. 379.

2. Le baron de La Garde. Voir p. 115 n. 1. — « Jamais il n'en dans la déposition du baron de La Garde, armée ne resquist plus estroitement ny avec meilleur ordre que ceste là » (1542), ms. Moreau, vol. 778, f° 226, cité par La Roncière, *op. cit.*, t. III, p. 38.

ceste armée pour reprimer l'insolence des gens de l'Empereur, lesquels avoient ja prins quatre de ses gallères dans le port de Tolon¹, il se peut aussi dire sans replique qu'en cecy nostre utilité pruvé estolt conjointe avec le bien public de toute la chrestienté.

« Je crois, Serenissime Prince, vous avoir représenté clairement et confirmé, par raisons loüables et argumens certains, deux points principaux le premier, que le Roy, sans préjudice du nom et de l'honneur de Très-chrestien, a accepté les forces qui luy ont esté envoyées par le Grand Turc, le second, que ce secours a esté plus utile que dommageable à la chrestienté. Et j'adjousteray le troisieme avec la brièveté que l'importance de la matière me permettra, c'est que la majesté du Roy, non pour ambition de dominer, non pour se venger des injures reçues, non pour acrestir du bien d'autrui, non pour recouvrer ce que justement luy a esté usurpé, mais seulement a retenu ce secours pour se desfeindre; j'entens, Illustrissimes Seigneurs, pour desfeindre son royaume, lequel l'Empereur, de tousjours, avec des violences ouvertes, avec des cautelles secrelles, avec des intelligences, avec des trahisons, contre toute raison et justice, a cherché de ruiner. Et maintenant ses ministres, comme s'ils parloient par injurie n'ont point honte de dire que Sa Majesté Cessée n'a esté esmeüe par vaine raison d'entreprendre contre le royaume de France que pour dissoudre l'unité qu'on dict estre entre la majesté du Roy et le Grand Seigneur. O les delicates consciences! o les saintes propositions! o responses bien justifiées pour s'en screw toutes-fois envers quelques sots et ignorans, et non pas envers vous, Illustrissimes Seigneurs, qui, avec vostre admirable et accoustumée prudence, avant mesmes que j'aye parlé, avez en vostre conscience et en vostre esprit jugé tout le contraire et reconnaissez que le fondement de la guerre n'a esté autre que le dessein de ruiner ce

1. Allusion à la surprise, le 17 juin 1543, par Gianettino Doria des quatre galères de Magallon d'Ornesan, détachées imprudemment de Toulon par le duc d'Engoulven pour s'opposer par trahison au château de Nice (La Rochette, *op. cit.*, t. III, p. 379-380).

royaume là, qui depuis null'uns en çà s'est monsté le vray et prompt recours de toutes personnes oppressées et le seul refuge de tous estats affligés. Je voudrois entendre de ceux qui inventent de si subtils argumens quel suinct equillon de la foy poussa l'Empereur ligué avec le Roy d'Angleterre, de venir assaillir la France par les rouslez de la Champagne et de la Picardie, faisant renaître finalement tout le fruit de son entreprise au bruslement de je ne sçai quels villages et siège de Mezières, pour luy fort honteux¹? Quelle religion l'espoingonna au temps que l'Italie vivoit en repos et assurance, pour estre Naples, Milan Florence et Genes possedez par divers princes, de venir mettre le tout en trouble et discord? Quelle religion, dis-je, l'esmeut de se joindre et ayuer avec le pape Leon² pour enlever l'estat de Milan, lequel par droicte ligue appartient aux enfans de mon Roy? Quel si grand zèle de la foy les conseilloit de vouloir faire tuer le Roy par le moyen d'un prince de France, lequel il avoit pour cest effect avec promesses et larmes suborné³? et voyant que ceste malheureuse pratique, plustost qu'approcher de l'exécution, estoit toute descouverte il envoya le seigneur de Bourbon en France avec un nombre infiny de gens, sous esperance de pouvoir guigner à force ouverte ce que la bonté et prudence de Dieu ne le luy permettant pas, il n'avoit peu exrecuter avec ses trahisons⁴? Quel inspiration du Saint Esprit peut estre celle-là qui conduisoit, il y a sept ans, l'Empereur avec sept mil fantassins et dix mil chevaux pour assaillir la France et y

1. En août-septembre 1521. Voir, sur cette campagne, *Fragments de la première Odeur de Guillaume du Bellay*, ed. Bourrilly, 1902, p. 76 et suiv., *Journal d'un bourgeois de Paris*, ed. Bourrilly, 1910, p. 89-92. *Histoire de Bayard*, éd. Roman, p. 391-404. A. Languet, *Bayard à Mézières*, dans *Études d'histoire* (1903), t. I, p. 3-34.

2. Le pape Léon X avait signé, dès le 8 mai 1521, avec Charles-Quint un traité secret d'alliance offensive (Mignot, *Rivalité*, t. I, p. 293).

3. A l'issue de l'accusation portée contre le connétable de Bourbon, lors de son procès, d'avoit voulu « prendre le Roy entre Montins et Lyon, avecques cent chevaulx, et luy mettre ung canperon en gorge et le mener à Chantelle. » (Cf. F. Paris, *Études sur François I^{er}*, t. II, p. 128-129.)

4. Invasion de la France par les Impériaux et siège de Marseille par Bourbon (juillet-octobre 1521). Cf. p. 63-64.

entrer par la Provence et par la Picardie¹ ? Quel commandement de l'Evangile se pourra jamais trouver tel que l'ont trouvé ceux-cy qui se monstrent en apparence si grands zélateurs du nom chrestien qui puisse jamais justifier aux yeux de tout le monde la confédération de l'Empereur et du roy d'Angleterre, veu que ledit roy anglois, à la suscitation et poursuite de sa Césurée Majesté, a esté par les papes déclaré schismatique, heretique et rebelle ? Laquelle conspiration ne se peut baptizer du nom d'un secours nécessaire, ains une injuste, meschante et detestable conjuration faicte entre eux deux pour s'entre-parler un royaume chrestien et catholique², lequel, de tout temps, lors qu'il s'est présenté quelque occasion pour l'agrandissement de nostre foy, s'est toujours monsté prompt à employer et son sang et ses moyens. Quelle immense charité pourra estre celle-là qui, en si peu de temps, a induict l'Empereur d'enbrasser, favoriser et se conjoindre aux princes alemans, lesquels, puis vings ans en çà, il avoit jugez heretiques schismatiques et alienez de nostre foy³ ?

« Tout le monde, Serevissime Prince, ne luy bustoit pas, tant il estoit enclîn à l'ambition et à la vengeance. N'eust-il pas senty le honteux scorum qui luy fut fait par le roy d'Angleterre en la personne de sa tante⁴, si son dessein de subjuguier toute la chrestienté ne l'eust transporté à oublier cest outrage ? Combien de fois en vain, pour obvier à l'entreprise larmesque et à l'evidente ruine de l'Hongrie et de l'Alemaigne, a on tanté et cherché les moyens pour mettre quelque paiz et union entre ces princes ? Mais, laissant à part toutes les haines particulières, les interets pruez, le respect de la religion le desir de la commune liberté, l'obligation de tant de benefices anciennement receuz des nostres et

1 Invasion de la Provence par les Impériaux (août-septembre 1536). Cf. p. 104.

2 Traité du 11 février 1543 entre Henri VIII et Charles-Quint. (Rymer *Fœdera...*, éd. de 1741, t. VI, 3^e partie, p. 86-89) Il y est dit, en effet, que les deux contractants se partageront la France.

3 Allusion à la diète de Spire (1543, où Charles-Quint, traitant les protestants avec bienveillance, obtint la levée d'une armée de 30.000 hommes.

4 Sullisat. Cf. Godefroy, t. I, p. 591, v^e baster.

5 Allusion à la répudiation par Henri VIII de sa première femme, Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint.

depuis quelque temps de nous, finalement, à nostre grand dommage, ils se sont conjoints et ralliez, et firent tout ainsi que Herodes et Pilate, lesquels, d'ennemis capitaux qu'ils estoient, devindrent ainsy et s'associèrent pour persecuter Jesus-Christ. Ira doncques l'Empereur, Serenissime Prince, avec intention de s'emparer de la France et d'offencer ce roy, lequel, apres avoir reçu tant d'injures, accorda si volontiers et si amiablement la trefve de dix ans¹? S'en ira l'Empereur avec intention de ruiner ce prince, lequel, apres avoir esté tant de fois indignement assaillý dans son royaume et comme revenant des obsèques de cest illustrissime et serenissime dauphin, qui luy fust si poltronnement par les corruptions de l'Empereur empoisonné², alla neantmoins, avec tous ses autres enfans et princes de son sang, jusques en la gallerie dudit Empereur³, avec peril de sa propre vie, luy monstrant combien la paix necessaire à tous les chrestiens estoit continuellement desirée de Sa Majesté⁴? S'en ira l'Empereur avec intention de ruiner, brusler et mettre en proye ce royaume, passant par lequel il a esté bienruegné⁵, caressé et honoré, et non autrement que si c'eust esté Dieu qui fust descendu en terre⁶? S'efforcera-il, avec des moyens induz et violens, de se rendre seigneur de ce royaume, dans lequel, durant cinquante jours, par la courtoisie et benignité du Roy, mon seigneur, il s'est trouvé plus respecté que son naturel seigneur et avec tout pouvoir il'y commander plus qu'en sa propre maison? Iront les Turques avec intention de faire serfs et esclaves ceux qui, pour conserver la liberté de la Germanie,

1. Conclue à Nice le 15 juin 1538.

2. Sur la mort suspecte du dauphin François à Tournon, le 12 août 1536, voir la bibliographie donnée par Hauser *Les sources de l'histoire de France au xvi^e siècle*, t. II, 1909, p. 146; y joindre une lettre de Guillaume Pellier à M. de Langey, Venise, 26 août 1540 (Tausserat-Radel, *Corresp. de G. Pellier*, p. 73) et une lettre de Jean d'Albon, frère du maréchal de Saint-André, au grand maître, qui montre que le dauphin n'était pas exempt de malaises (B. N., ms. fr. 3054, f° 82, citée par Romer, *Jacques d'Albon de Saint-André, maréchal de France (1512-1552)*, Paris, 1909, p. 23, n. 2).

3. Voir les recits de l'entrevue d'Aigues-Mortes confirmant ce passage dans les *Preuves de l'Hist. de Languedoc*, éd. Privat, t. XI, p. 1-16.

4. Bienvenu Cf. Godefroy, t. I, p. 646-647, v^e *monnoyner*.

5. Voyage de Charles-Quint en France (1540).

se sont si libéralement employez, aux despens et perte de leur chevance¹ et effusion de sang? Iront les Alemans et les Anglois avec volonté de destruire ceste religion que nous, avec nos valeureuses armées et avec la doctrine d'un nombre infiny d'hommes excellans en sçavoir, avons publiée par tout le monde? Iront les Espaignols, qui si souvent et à force d'armes ont esté par nous reduicts à la foy chrestienne, avec intention d'en prendre la vengeance et pour nous contraindre à laisser la religion, laquelle avec si grand honneur du nom de Christ nous avons si long temps conservée? Que si nous sommes, contre tout devoir, abandonnez du reste des chrestiens 'ce que Dieu ne permette', nous pourrions, nous, sujets du Roy, mon seigneur, très justement demander vengeance à Dieu contre tous d'une si grande ingratitude'

« Ce ne seront pas les merites deus à nos pères anciens pour avoir, par la grace de Dieu, gagné et acquis à la chrestienté tant de victoires, sous la conduite de Charles Martel, au temps qu'ils combattirent et tuillèrent en pièces cinquante mille Sarrazins venus d'Espagne. Ce ne seront pas les merites que nos majeurs, par la grace de Dieu, ont acquis à la chrestienté au temps que, par leurs forces, sous la conduite de Charlemaigne, les usulettes et Sarrazins furent chassez des Espaignes et d'une partie de l'Azie. Ce ne seront pas les merites que, par la grace de Dieu, les nostres ont acquis au temps d'Urbain second, lequel, sans beaucoup de peine ny contradiction, disposa^{} nostre Roy, ses princes, nostre noblesse et generallyment tout le royaume contre les adversaires de nostre foy, si bien que tous ensemble et par nostre secours conquirent le royaume de Hierusalem et la Terre Sainte. Pourront lire jamais les chrestiens sans reconnaissance de l'obligation que nous avons sur eux l'oraison prononcée par l'evresque Orléense, au temps de Lolixte, en présence de Vostre Serenissime Seigneurie, le commande*

^{*} *Ed.* disposant

1. Chevance, ce qu'on possède Cf. Godefroy, t. IX, p. 74.

ment de laquelle contiennent ces mots, « Aucun de vous n'ignore, Illustriissimes Seigneurs, qu'il y a vingt ans que ce victorieux exercite des Gaulois pousse d'Europe en Asie, où, par la benignité de Dieu et par leur vertu, tout le pays le Bastero jusqu'en Syrie a esté débarrassé de la foy de Mahomet¹. » Ce ne seroit pas donc les merdes de tant d'expéditions contre les adversaires de la foy. Heureusement fructes par nos maistres au temps de Philippe et Charles de Valois². Et quand Sa Sancteté verra tout de nations ensemble conjointes et avec un malheureux desir de ruyner le reste de la chrestienté et reuues d'opprimer ce royaume, qui sur tous les autres a bien merité de la republique chrestienne, je ne croy pas qu'elle ne veuille, pour nostre lution et defence, nous prester l'aide et le secours qu'elle jugera nous estre necessaire. Et quand Sa lre Sancteté en useroit autrement, elle feroit son très grand dommage et contre le devoir d'Italien, de chrestien et de pape. L'Italien pour ce que Nostre Saint Père sujet bien que en servitude et esclavité de l'Italie ne peut nuire d'autre accident que de la ruyne et destruction du royaume de France. Le chrestien d'autant qu'ayant

1. « Levasque Olivienso », contemporain du pape Calixte II, est l'évêque d'Oivolo, ou Castello d'Olivolo, en Rialto l'un des trois évêchés entre lesquels se partageait la cité de Venise. C'était alors Boniface Faliero (1120-1133), personnage important, qui permit, entre autres, aux expéditions des Vénitiens en Orient (cf. Ch. Koier, *Hist. de la des Croisades*, t. V, p. 1451, p. 151 et suiv.). Quant à sa harangue aux Vénitiens, apocryphe, bien entendu, elle est communément attribuée au digne lui-même, Domenico Micheli, sous qui fut entreprise l'expédition de 1120. Giustiniani, tout en la mettant dans la bouche du pape, ajoute que quelques auteurs l'attribuent à l'évêque. Voici le passage très librement traduit par Jean de Montue : « Nominem ex vobis esse puto, viri Veneti, qui ignorare possit quoniam in Asia seras et vicissim (ni fallor) ab uno quoque Juda recuperatione, parum nostris, partim aliorum gentium auspicio, terra marique gloriose gesta sint, nam quoque d' terrarum immenso spacio extenditur a Bythonia usque in Syriam, brevi d' totum ex innumerasimo hostot brachiorum armis receptum vidistis. Quibus rebus et d' des qualiter de la Terre Sainte veniste, per nos et heroes Galli et reliqui Europe principes numerosa prepoter l'io armatorum manu in Asiam transierunt, strenuamque operam navantes universi Judas ab impio Maumelhi imperio recepta potati sunt. » (Ed. de 1560, p. 39.) Bastero serait-il une défiguration de Bythonia qui est dans le texte de Giustiniani ? Comme le dit M. Ch. Koier.

2. Philippe VI et Charles d'Anjou. — Allusion aux croisades de Humbert II, dauphin de Viennois, sous Clément VI, de Pierre I^{er} de Chypre en 1361, et 1363, de Louis II de Clermont duc de Bourbon en 1390, etc. sans compter celles qui lui ont succédé.

esté de tout temps le nom de Christ defendu et amplifié par ce royaume, et estant à cest'heure combattu, par le moien et ambition de l'Empereur, de tant de nations alienez de nostre religion, il ne pourra estre abandonné en ce besouin sinon des mauvais chrestiens. De pontife, parce que ce sera contre le devoir de Sa Saincteté, puisqu'elle est entièrement et en toutes sortes esclercie et très-assurée comme l'Empereur, obstiné en sa volonté, resolu de mettre soubz son joug François et Italiens et tous autres chrestiens. n'a jamais voulu prester l'oreille à aucune condition de paix que Sa Saincteté luy ait proposée. Au contraire le Roy mon seigneur desirieux d'icelle et du repos des chrestiens, a voulu bien souvent remettre tous les droicts et differents au jugement du Sainct Père. Doncques, pour faire l'office de vray pontife et de vray juge, ne pourro il pas prandre les armes contre celui qui sans honte n'oseroit nyer qu'il ne soit le seul perturbateur du bien et du repos public? Et quand il ne fera cela, pour luy reprocher son ingratitude en cest endroit, les os de Gregoure troisieme, d'Estienne second, d'Adrian premier, d'Estienne quatrieme, de Gregoire neufiesme, de Gelozio second, d'Innocent second, d'Eugène sixiesme, d'Innocent quatrieme, d'Urban et de plusieurs autres pontifes s'esterveront tout à coup, lesquels, estans persecutez partie par les ennemis de la foy, partie par les Empereurs, ont esté secouruz par les forces du royaume très-chrestien et, par le moyen de ceste couronne, comme l'ancre sacrée de toute la chrestienté, ont esté garentis et restituez au Sainct Siège. Les os, les cendres du Pape Clement s'esterveroient, lequel, contre toute raison et justice, reduict en extrême calamité par l'Empereur, lequel maintenant allié et fortifié d'heretiques prepare et escede tout de tragedies aux bons et vrayx chrestiens, fust delivré de toutes ses oppressions par les forces du Roy, mon seigneur, avec une notable perte des nostres¹

1. Jean de Montluc paraît croire que l'expédition de Lautrec en Italie qui se termina par le désastre de Naples, eut pour motif le désir de venger Clement VII du sac de Rome par les Impériaux en mai 1527.

« Je ne crois pas, Illustrissimes Seigneurs, que vous ayez du tout oublié l'union et confederation qui, depuis sept cens ans, a esté inviolablement gardée entre ceste Illustrissime Seigneurie et la couronne de France. Oublierez vous l'etroiele alliance qui estoit entre vous et nous aux dernières guerres? Vous n'aurez perdu la memoire de ceste entreprinse, en laquelle vous et nous, en si peu de temps, conquismes Constantinople¹. Pourrez vous supporter qu'une nation, que vos maieurs ont tant aimée et honorée, demeure affoiblie par le moyen de vos ennemis, avec laquelle, n'estant ny vous ny nous degenerez de la vertu de nos predecesseurs, vous pouvez encores esperer de faire d'autres entreprises, qui seront pour vostre accroissement avec le bien de toute la chrestienté? J'espère, Illustrissimes Seigneurs que vous considererez avec vostre accoustumée prudence que s'il advenoit ce qu'à Dieu ne plaise²) quelque sinistre accident au Roy, mon seigneur, la liberté de vostre serenissime Republique seroit sans aucun remède exposée en proye à celui qui ne tend à autre fin que soubzmettre les deux à un mesme joug, comme ceux qui se sont trouvez unys tousjours pour la deffence de la commune liberté. Et quand vous ferez autrement, en nostre faveur s'eleveront les os de vos anciens pères, lesquels, voyans Philippe Maria Visconte³ vouloir subjuquer Gènes et jà reduict toute la Toscane en un miserable estat, pour ne vouloir souffrir une chose si inégale et laisser environner le pays des princes si puissans, reprindrent, avec l'aide des Florentins, Gènes, et par ce moyen non seulement repoussèrent l'ambition de ce tiran, mais avec une singulière louange et obligation de l'Italie reconquirent Bresse³, Bergamo et Cremona.

¹ Ed. Maria, viconte

² En 1503

³ Filippo Maria Visconti, comte de Pavie, puis en 1412, duc de Milan à la mort de son frère Giovanni Maria, était fils de Giovanni Galias et d'Isabelle de France. Il s'empara de Gènes le 2 novembre 1412. Sans enfants de ses deux femmes successives, il mourut le 13 août 1447, et eut pour successeur Francesco Sforza, qui avait épousé sa fille naturelle, Blanche Marie. — La forme *Visconte*, pour *Visconti*, se retrouve dans Brantôme (t. III, p. 164)

³ Brescia, ch.-l. de prov., fut pris par Carmagnola, capitaine général de l'armée vénitienne, en 1428.

« Pour la memoire de tant de braves actes, je crois vous avoir osté toutes les difficultez et empeschemens qui par les calomnies des Imperiaux vous estoient opposez. Et comme serviteur de tous vous, Illustrissimes Seigneurs, je vous conjure et supplie vouloir considerer en quel estal se retrouve la miserable Italie et generallyment toute la chrestienté, et avant vous resoudre et prendre party vouloir non seulement escouter le reverendissime et très illustre cardinal de Ferrare¹, mais examiner par le menu ce qu'il proposera à Vostre Sublimité de la part du Roy, mon seigneur. Je supplie encore un coup Vostre Serenité vouloir, avec son accoustumée prudence, considerer comme l'Empereur est non seulement la cause de la ruine et misère de l'Italie, mais aussi le recognoistre comme insultateur de la liberté de ceste Illustrissime Seigneurie. Reconnoissez, reconnoissez, je vous supplie, la maison d'Austriche pour vostre ennemie capitale et comme celle qui, de tout temps, a fait tout effort d'enjamber et usurper les biens et pays d'autrui et spécialement ceux de vostre Illustrissime Seigneurie. Au contraire, recognoissez la majesté du Roy Très chrestien, mon seigneur, pour vostre ancien, fidèle et affectionné amy, et avec quelle promptitude il vous a desparty ses moyens pour le recouvrement de vos places, occupées injustement par ceux de la maison d'Austriche, la reprise de Bresse et Veronne en peuvent donner asseuré tesmoignage. Et si ne vous faut craindre qu'une telle amitié se puisse dissoudre ou violer en aucune sorte parce

1. Ippolito II d'Este, frère d'Ercole II duc de Ferrare, né en 1509, cardinal en 1539, nommé la même année archevêque de Lyon, posséda, de 1541 à 1544, l'évêché de Tragnier. Jean de Monluc lui fut encore adjoint lorsque, en avril 1544, il fut chargé d'une mission diplomatique auprès de la Ligue composée du pape, de la république de Venise et du duc de Ferrare. En 1546, Ippolito devint administrateur perpétuel de l'évêché d'Autun : mais il échangea ce diocèse, en 1550, avec Philibert d'Ugny, contre l'abbaye de Flavigny et le prieuré de Saint Vivant. En 1551, il reçut l'archevêché d'Auch, qu'il céda, en 1554, à son neveu Lodovico d'Este, puis l'archevêché d'Arles (1561-1567). De 1552 à 1554, il fut lieutenant général du roi de France à Parme, puis à Sienne, avec Pietro Strozzi. Nous le retrouverons à Ferrare, en 1558. En 1561, il assista au colloque de Poissy. Protecteur des affaires de France auprès du Saint Siège, il mourut à Rome le 5 décembre 1573. Ses richesses immenses lui permirent d'être pour les poètes et les artistes un mécène généreux (E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 24-25).

que n'y ayant entre la couronne de France et ceste Illustrissime Seigneurie aucuns differens ny anciens, ny recens, et ne tenant l'un aucune chose de l'autre, les occasions defaillent aussi pour lesquelles les amitiés se peuvent dissoudre entre les princes, ains au contraire leur unité, alliance et conformité sont telles que la ruine de l'une menasse et promet asseurement la dissolution et calunité de l'autre. »

Je ne sçay pas quelle opinion resta à la Seigneurie d'un si grand affaire, ny si l'éloquence de mon frère leur fil trouver bon ce qu'ils trouvoient si mauvais. Une chose sçay je bien, que lors et depuis j'ay toujours ouy blâmer ce faict et crois que nos affaires ne s'en sont pas mieux portez¹; mais ce n'est pas à moy à demesler de si grande sucées. Le grand secours du Turc arrivé, tout le monde pensoit que la terre ne fust assés copable pour eux. Voilà que c'est des choses qu'on n'a pas essayées. Monsieur d'Anguien, qui estoit pour lors lieutenant du Roy en Provence², assemble quelques enseignes de Provenceaux et vint se pointer devant Nice, où après avoir fait une grande batterie, l'assaut fust donné par les Turcs et Provenceaux ensemble; mais ils furent repoussez, enfin la ville se rendit, non pas le chasteau³. Monsieur de Savoie sollicitoit cependant le marquis de Cast pour le secourir, lequel se mist en campagne avec une bonne armée⁴. Les Turcs mesprisoient fort nos gens, si croy-je qu'ils ne nous battroient

1. Florimond de Beaumont a tiré argument de cette phrase pour condamner l'alliance avec les Turcs (*Hist. de la naissance, progrès, et decadence de l'hérésie de ce siècle*, liv. VII, chap. xx, p. 399). On a vu plus haut (p. 140) quelle était l'opinion personnelle de Monluc.

2. François de Bourbon, comte d'Enguien, 3^e fils de Charles, duc de Vendôme et de François d'Alençon, né le 13 sept. 1519, mort en 1548. Ses provisions de la charge de lieutenant général en l'armée de mer du Levant sont du 18 avril 1543 (*Catal. des actes de Fr. 1^{er}*, t. IV, n° 13021).

3. 11-22 août 1543. Voir, sur le siège de Nice, le *Discours sommaire du succès du siège mis au devant du chasteau et cité de Nice par François, roy de France et par le Turc Barberousse de l'an MDXLIII* (*Mon. hist. patr.*, vol. I, col. 912-930) et La Roncière, *Hist. de la marine française*, t. III, p. 379-384.

4. Sur les démarches du duc de Savoie Charles II pour obtenir l'appui de del Vasto, voir les doc. insérés par Giordani dans sa *Storia dell'Alpe marittima* (*Mon. hist. patr.*, vol. II, col. 1 et 1431). Sauge, *Doc. sur la principauté de Monaco*, Monaco, 1897, t. III, p. 18-19, et Segre, *Carlo II di Savoia*, p. 174-180.

à forces pareilles. Ils sont plus réduitz, obeissans et patiens que nous : mais je ne croy pas qu'ils soyent plus vaillans. Ils ont un avantage : c'est qu'ils ne songent rien qu'à la guerre. Barberousse se faschoit fort et tenoit des propos aigres et picquans, measmement lors qu'on fust contrainct luy emprunter des poudres et des bales¹. Tant y a qu'ils se rembarquèrent sans avoir fait de grands faits d'armes ; aussi l'hyver approchoit. Ils se portèrent bien modestement à l'endroit de nos confederez. Les Provençaux wussi se desbandèrent.

J'ayois oblie à vous dire qu'après le mauvais succès de la guerre de Perpignan, le Roy nous munda marcher droit en Piedmont et monsieur d'Annebault, qui estoit amiral², alla mettre le siège devant Cony, là ou nous fismes aussi mal qu'à Perpignan et fusmes bien frotez en donnant l'assaut, pour avoir mal recogneu la bresche³, où je vis bien faire au brave et vaillant capitaine Saint Petre Corse, qui fust presque assommé⁴. Ledit sieur amiral se voyant sur l'hyver, s'en retourna en France⁵, ayant prins quelques petites places et laissa monsieur de Botières, lieutenant du Roy, lequel nous envoya en garnison, au Gavarret⁶ et à moy⁷, à Savillan⁷.

¹ *L'agon des ms.*, B² : l'envoya en garnison à Gavarret et moy à Savillan.

¹ Souvenir de Paul Jove : « Verum tot et huiusmodi tantum eventum erat tormentarii pulveris et pilularum inopiam. ut hæc Pollinus aut multo aut potius a Barbarossa petere cogeretur, fremens aliquo oburgat le barbaro. » (*Histor.*, lib. XXXVIII, f. 819 r°.)

² Inexact. D'Annebault ne reçut le titre d'amiral que le 5 février 1544 (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IV, n° 13591).

³ Le siège de Coni dura du 8 au 13 décembre 1542. Monuc le rappelle d'après du Bellay, qui en a fait un récit détaillé (coll. Petitot, t. XIX, p. 365).

⁴ Sampiero, dit Bastelica, capitaine corse au service de François I^{er}, assésé en janvier 1567. Voir la notice de Brantôme (t. VI, p. 214-25) et celle d'E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 33-34.

⁵ Dans les premiers jours de janvier 1543.

⁶ Arnaud de Preissac, s^r de Gavarret, fit montre de sa compagnie de 147 h. de guerre à pied français et gascons à Savigliano, le 16 mars 1543. A une autre revue du 18 octobre suivant, l'effectif était réduit à 220 hommes (B. N., ms. fr. 15791, n° 257 et 441). Le capitaine Gavarret est cité comme ayant tenu longtemps le château de Barge et ayant eu des différends avec le châtelain Paul Monet, causés par instruction de Preissac à Cornelio Bentigoglio, Turin, 18 sept. 1550 (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f. 13 v° 14 r°). Il avait épousé en 1527 Jeanne de Vèze.

⁷ Savigliano, prov. de Coni, distr. de Salizzo.

où monseigneur de Termes¹ estoit gouverneur, qui en fut bien aise, car aussi il nous demandoit. Pendant nostre séjour, il se dressa plusieurs entreprises, tant sur Turin que sur nous et nous aussi sur nos ennemis espérans l'adroit la bonne tantost la mauvaise fortune². Mais parce qu'il n'y a rien de mon particulier, je m'en troy : aussi ne seroit ce jamais fait si je voulois escrire tous les combats où je me suis trouvé.

Après que les Turcs se furent retirez comme nous avions dit, monseigneur³ de Savoye et le marquis de Gast mirent le siège au Montdevi⁴, où le seigneur de Dros, Piémontois, estoit gouverneur⁵ ayant avec luy quatre compa-

a) seul. Et dès que les farines furent portées hors de de Tuckan, que feust quatre ou cinq jours après, le Roy nous manda marcher droit en Piedmont et monseigneur le mareschal d'Anchaill (Anchaill B) alla mettre le siège devant Cony, là où nous faisons aussi mal que à Perpignan. Ledict sieur (seigneur B) mareschal s'en retourna en France, et laissa monseigneur de Montlès. Autant tant le Roy. Et quelque temps après, ledict sieur mareschal feust salué par M. de Montlès nous envoya en garnison à Sablham (Sablham B), au Gavarret et à moy, où monseigneur de Termes estoit gouverneur, qu'il en feust bien aise, car aussi il nous demandoit. Et bien tost après, arriva le baron de La Grik à Nisse (Nice B) avec l'armée turquesque. Monseigneur d'Anguyen (Anguyen B), qui donna la bataille à Serisole (Serisole B), estoit le lieutenant du Roy pour lors en Provence, lequel ayant assemblé quelques enseignes de Provenceaulx, dressa son camp et assés ledict Nisse (Nice B), et allant faire baptême, donnèrent l'assault Turcs et Provenceaulx en ung coup, lesquels (qui B) furent repoussés. Monseigneur de Savoye sollicita tant le marquis de Gast pour secourir Nisse (Nice B) qu'il se mit en campagne avec bonne armée, et alla tant à grandz journées pour le (la B) secourir, que feust cause que les Turcs se rembarquarent et croy qu'ilz s'en retournerent en leur pais. Les Provenceaulx se desbandarent aussi. Et au retour monseigneur — b) Mondéchy (Mondéchy B).

1. Paul de La Barthe, sieur de Termes, né en 1481, homme d'armes de la compagnie de l'amiral de Brion en 1527 (*Catalogue*, t. VII, n° 29013), maréchal de France en 1558, mort le 6 mai 1562. Voir la notice de Brancôme, t. IV, p. 1-5 et des lettres de lui, à la. ou par lui à la B. N., ms. français 3108 et 3117.

2. Allusion à plusieurs histoires longuement contées par du Bellay : l'histoire du siège de Turin, la tentative de deux caporaux du capitaine La Motte pour livrer Turin à César de Naples, la « pratique » de César de Naples pour faire entrer dans la ville des soldats cachés dans des chariots de foir (coll. Petitot, t. XIX, p. 404-408, 408-410, 410-413).

3. Mondovi, prov. de Coni, ch.-l. de distr. — Le siège dura un mois (4 octobre-4 novembre 1543). Voir A. Segre, *Carlo II di Savoia...*, p. 180-181.

4. Carlo Vagnone, s. de Dros, maître d'hôtel du roi et gouverneur de Mondovi (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n° 31067), noble personnel au service de la France.

gnies italiennes et deux compagnies de Suysses, des six de monsieur de Saint Julian^a, qui firent tousjours fort bien, *encore que ce ne soit leur mestier de garder places*^b; et^c y fust donné deux ou trois assauts. Monsieur de Botières n'avoit nul moyen de les^d secourir car le Roy avoit lors peu de soldats en^d Piedmont. Les Suysses, qui avoient perdu leurs capitaines et lieutenans de coups de canons, se commençarent à mutiner contre le seigneur de Dros, gouverneur, tellement qu'il fust contrainct de capituler^e. Pour luy oster toute esperance de secours, le marquis de Gast, qui a esté un des plus fins et rusez capitaines de nostre aage, fit contrefaire des lettres de monsieur de Botières, par lesquelles il luy escrivoit qu'il print party, n'y ayant moyen de le secourir. Il ne peut descourrir la ruse et se rendit, vies et bagues saures, voyant la mutinerie des Suysses; toutesfois la composition à la grand honte du Gast, fut mal gurdee et le seigneur de Dros poursuivy, lequel se sauva sur un cheval d'Espagne^f, et bien pour luy, car tout l'or du monde ne l'eust sceu sauver, pour la haine que le duc de Savoye luy portoit, parce qu'estant son sujet il^g s'estoit

a) Saint Jul en B — b) où B — c) le A — d) car nous n'esth pas guères des de B) gens en — e) capituler, fort mal asseurement pour sa personne, car monsieur de Savoye le laissoyt de mort pour ce qu'il

1. James de Saint-Julien, seigneur de Gisors, cité comme homme d'armes de la compagnie de Michele Antonio, marquis de Saluces, le 29 mai 1537, à Montclimar (B. N., ms. fr. 21513, n° 1525). Plus guidon de cette compagnie et lieutenant de celui de François, marquis de Saluces en 1536, lieutenant de Charles de Courcy, s. de Harle, le 15 octobre 1537, colonel général des Suisses en Piémont le 22 mai 1542 (Pierard, *Chronol. milit.*, t. III, p. 502), sénéchal de Toulouse et capitaine des châteaux et places de Pineroly, Buzet, Cintegabelle et châtelain de Montoussé à la mort d'Antoine de Rochechouart, le 18 mai 1547. *Catalogue des armes de François I^{er}*, t. IV, n° 14447), mort avant le 23 mai 1558 (Lagû, *Les Castellan fursan.*, t. II, p. 21).

2. Au lieu d'inspire par du Bellay, qui dit, dans son récit du siège de Mondovi, que les Suisses sont « gens mal aguerris pour la garde d'une place, car c'est leur naturel de combattre en campagne » (Coll. Estlet, t. XIX, p. 4-8).

3. Du Bellay donne la même raison.

4. Heina nevent inspiré par Paul Jove (op. cit., t. 310 v°), dont le récit est en partie confirmé par les documents (voir Segre, *Carlo II di Savoia*, t. I, p. 180-181). Les russ. donnent la version primitive, dont Montluc n'a retenu qu'un trait : « On gisoit qu'il s'estoit sauve habillé en prestre, etc. » Sur ce remaniement, voir B. de M. h., p. 73.

revoilé contre luy¹. On disoit qu'il s'estoit sauvé habillé en prestre par le moyen d'un soldat italien qui avoit esté à luy. Je croy toutes fois que ce fust comme j'ay dict. Je puis dire, sans² mentir, que c'estoit un des vaillans hommes et des meilleurs esprits³ qui sortit jamais de Piedmont. Il mourut à la bataille de Serisolles fort vaillamment⁴.

Et le jour mesmes que le Mondevis⁵ se perdit⁶, j'estois party de Savillan⁷ avec vingt-cinq soldats, au grand regret de monsieur de Termes, pour essayer si je pourrois entrer dedans, car avec grand trouppes il estoit difficile⁸, et avois une guide qui me vouloit conduire par

a) luy et feust sauvé desguisé en moine ou prestre, et par bonne fortune un soldat yla ien qui avoit esté à luy le recongneust, et le suivist sans fa re semblant de rien. Monsieur de Savoye avoit tous ses gens alentour, des soldats des compaignies ytalienes, voir s'ils le pourroient recongneistre, ce qu'ilz ne sceurent faire et comme il feust hors du camp, ce soldat ayant la croiz rouge, qu'avoit esté à luy, l'escarta de la trouppes et le mena hors tous deux us à Berma, luy faisant (que li y fist B) un grand service, car tout le monde ne l'eust seen sauver. Or l'auserois je donner une renommée sans. b) la ville A — c) Sabulhan (Savillan B) — d) impossible A

1. Monluc peut avoir confondu Carlo Vagnone s^r de Dros, avec Gio. Bat. Isa Grimaldi, sieur d'Ascros, qui avoit, quelques mois auparavant, essayé de soulever le pays de Nice en faveur du roi de France, tenté d'assassiner le prince héritier de Savoye, Emmanuel Philibert, et dont les menées avoient singulièrement favorisé les débuts de l'entreprise des Français contre Nice. Voir, sur ce personnage, A. Segre, *L'opera politica militare di Andrea Provana di Leyni nello stato sabauda del 1539 al 1559*, Rome, 1898, p. 51; Carlo di Savoia, p. 176; *La politica sabauda con Francia e Spagna del 1515 al 1553*, Turin, 1900, p. 67-69; Saige, *Des sur la principauté de Monaco*, t. II, p. 750.

2. Addition inspirée par du Bellay, qui avoit qualifié de Dros d'« homme de guerre et bon esprit ».

3. Lucraet. C'est d'Ascros qui y fut tué. L'erreur a été commise par Marco Guazzo, qui fait mourir à Cerisoles « il signor Carlo Drosso et monsignor di Scroch » (*Historie di tutti i fatti degni di memoria nel mondo succorsi dall'anno MDXLIII fino a questo presente*, Venise, Gio: de' Ferrari, 1546, f. 358 r^o), et reproduite par Paul Feyerabend, 358 r^o 1, à qui Monluc l'a peut-être empruntée par du Bellay (t. XIX, p. 513), par Cambiano et Gioffredo (*Mon. hist. pour t. I, col. 1086 et t. II, col. 1445*). Le s^r de Dros fut tué au siège de Carignan, dans une sortie de la garnison (Christiano Pagni à Cosme de Médicis, Gênes, 19 avril 1544, dans Desjardins, *Négot. diplom. de la fr. avec la Tosc.*, t. III, p. 97. Cf. une lettre de Vespasiano Bolba, Ami, 17 avril, et deux lettres de Girolamo Lucchesini, Florence, 19 et 26 mai, citées par Segre, *Carlo II di Savoia*, p. 189, n. 4).

4. Le 4 novembre (Arch. l'Etat de Mantoue, Bolba, Mondovi, 4 nov. 1543). Guazzo dit le 3 (op. cit. f. 358).

des varicaves^a et par une rivière qu'il y a au Mondévi^b par dedans laquelle il^c falloît que nous alissions longuement, n'y^d ayant eue que jusques au genou; et crois que par là j'y cusse^e entré, ores qu'il n'eust de rien servy de tant qu'il m'eust fallu passer par^f le chemin des autres, veu que les estrangers nous dou oyent la ley; mais ils en portèrent la peine, car on en massacra plusieurs à l'issue de la ville. J'avois prins dix soldats d'avantage, plus que des vingt-cinq pour me tenir escorte à passer le Maupas^g, qui est un lieu ainsi appelé et à demy^h mil deⁱ Marenes⁴, où^j on^k ne falloît guières jamais de trouver^l rencontre de la garnison de Fossan^m. Et au dessus et à main droiete deⁿ Maupas, y avoit une hostelerie abandonnée, d'où^o on pouvoit venir tout ce qui venoit devers Savillan droit^p à Cairas^q, et dudit^r Cairas audit^s Savillan. Comme je descendis en la plaine, tirant droit à Maupas^t, il y avoit soixante soldats italiens de Fossan; regardant^u tousjours^v vers^w ceste hostelerie qui est sur un lieu haut, je vis partir la troupe qui alloit gagner le Maupas^x du costé de Cairas, pour m'y aller combattre en ce destroict, qui^y fust cause que je tournay chemin à main droiete, et les allay prendre par dernier^z venant^{aa} à l'hostelerie; mais^{ab} ils m'aperceurent et voulurent gagner le chemin de Fossan pour s'y^{bb} retirer, ayant^{cc} quatre chevaux qui les menotent.

^a Ed regardans. — ^{ba} Ed dernière

^a) varicaves — ^b) Mondévi qu'il — ^c) longuement par dedans n'y — ^d) l'eusse
^e) fallu que je fusse (^e) eusse B) passé par — ^f) et — ^g) Mau pas (Maupas B) que ainsi (qu'ainsi B) s'appelle, qu'est demy — ^h) de la — ⁱ) Marenes A — ^j) car A — ^k) l'on — ^l) de y trouver — ^m) du — ⁿ) que de là — ^o) pour venir — ^p) de (d'icelluy B) — ^q) à A — ^r) Savillan, Et comme — ^s) au mau pas (Maupas B) — ^t) Fossan et pour ce que je regardais tousjours — ^u) droit à A — ^v) mau pas A — ^x) amis dans A — ^y) que — ^z) et vins — ^{aa}) et comme — ^{bb}) soy — ^{cc}) il y avoit

1. Passages. Cf. Ducange, v^e varicare, « transgredi »

2. L'Etiéro. aff. r. g. du Tanaro.

3. Les cartes n'indiquent aucun Malpasso près de Marene. Il s'agit d'un défilé, d'un « destroict », comme le dit plus loin Morluc.

4. Marene, prov. de Coni, distr. de Saluzzo.

5. Fossano, prov. et distr. de Coni.

6. Cherasco, prov. de Coni, distr. de Mondovi, sur la Stura.

Toutes fois je les poursuivis de si près que je les contrainis se jeter dans une maison, où il y avoit une estable tout contre, à laquelle je mis le feu, et ainsi qu'ils se virent perduz, ils commencèrent à crier misericorde, se jettans à coup perdu, les uns par les fenestres^b et les autres par la porte. Mes soldats en tuarent quelques uns, pour ce^c qu'un de leurs compagnons, qu'ils aimoient fort, estoit^d mort et deux blessez^e; le^f reste je renvoyai à Savillan^g, tous attachez avec cordes^h d'arquebouses, de tant que les miens qui les menaient n'estoient si grand nombre qu'eux. Puisⁱ m'acheminay droict à Cairas. Et au moulin dessouz Cairas, trouvay monsieur de Sental^j, gouverneur dudict Cairas^k, qui me dict que le Montdevi^l estoit rendu, ayant encores en main les lettres qu'on luy^m avoit escrit.

Je retournayⁿ tout court pour regagner Savillan^o et dire la perte à monsieur de Termes, pour en^p advenir monsieur de Botières. Mais^q comme je fuz au deçà de Cairas et au commencement de la plaine, près^r des^s maisons qu'il y a^t, qui s'appellent des^u Rodies^v, regardant en arrière, je vis une troupe de gens à cheval qui venoient devers Fossan, au long de la prairie, tirant à Albe^w, qu'ils tenoient pour lors; et^x m'arrestay à ces mai-

^a *Ed* Sanct-Tal

1) comme A — b) la fenestre — c) parce A — d) un des miens qu'estoit fort aimé estout A — e) deux de blessés B — f) blessés et le A — g) Savillan A — h) corde A — i) n'estoient que sept et les deux blessez. Puis — j) Sental (Saintal B) — k) Mondevy — l) encores les lettres en main que — m) l'en (luy en B) — n) tournay — o) Savillan A — p) manque dans A — q) et — r) à — s) deux A — t) ces quatre mots crus dans A — u) les — v) Rodies B — w) Albe, qui pour lors estoit à eulz (que pour lors l'z lennoinet D) et

¹ Antoine de Boulers, écuyer, vicomte de Demonto, seigneur de Centallo et Roccasparvera, fils de Louis et de Marthe Trivulce, fille du maréchal Jean Jacques Trivulce. Il reçut, le 7 mars 1537, le don de la terre et seigneurie de Barcelonne et des villages dépendant de Coni (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. II, n^o 7866, 9812, t. V, n^o 17813, 18120, t. VI, n^o 20942, t. VII n^o 3830) Cf. Brantôme, t. IV, p. 72.

² Santo Abano Stira, prov. de Coni, distr. de Mondovi, au S. de Fossano et à l'O. de La Trinità.

sons, pour veoir ce qu'ils feroient. Et estant assés près de moy ^a, me descouvrirent et me voulurent approcher ^b, s'acheminans par une petite montée qu'il y avoit, bordée de hayes ^c aux deux costez. Et comme je les vis à demy monter ^d, j'envoiaý au devant quatre ou cinq arquebuziers, qui leur blessarent un cheval, sur quoy ils tournarent arriere ^e. Ce que voyant je ^f pensois que ce fust de peur qui ^h fust cause que je m'acheminay dans la plaine et n'euz faict cinq cens pas que je les descouvris ^g en icelle, car ⁱ ils estoient passez plus has, estans ^k quatorze sallades ^l, tous porte-^m lances, et huit arquebuziers à cheval, et un autre qui venoit après ⁿ, conduisant le cheval blessé. Je n'avois en tout que vingt-cinq soldats, desquels y en avoit sept picquiers, et le capitaine Favas ^o, et moy, qui avois une halebarde au poiñ g. Leurs ^p arquebuziers vindrent pour me charger le ^q grand trot, nous tirant, comme firent aussi partie des nostres à eux, et les lanciers firent semblant de vouloir enfoncer, mais assés malgrement; car dez que nostre ^r arquebuzerie tira, ils s'arrestarent et firent large ^s. Alors nous prismes tous courage et

a) et comme ils furent à l'en droit de moy — *b)* membre de phrase orné dans A — *c)* et falloit qu'ils montassent ung peu par un chemyn où il y avoit des hayes — *d)* montée — *e)* leur A — *f)* cheval, s'en retournans (et tournarent B) en arriere — *g)* arriere. Et comme je veiz qu'ils s'en retournoiert (ce que moy oyant B) je — *h)* que — *i)* veiz (descouvre B) — *j)* icelle comme moy car — *k)* el estoient A — *l)* celades (salades B) — *m)* pourtans — *n)* fort derriere A — *o)* soldat et le capitaine Favas et moy sept picquiers et une halebarde que je portois A (soldatz desquelz en y avoit et moy B) Leurs — *p)* vindrent à moy le A — *q)* mais — *r)* largou

1 Favas ou Fabas, cité comme capitaine de 298 hommes des vieilles bandes françaises dans une montre de novembre 1528, faite en Picardie (B. N., ms. fr. 20543, f° 54). Le 7 novembre 1551, à Monzon, le sieur de Favas, capitaine, ayant pour lieutenant le « capitaine Perot » (Pierre Bertrand de Montlac) et pour enseigne le capitaine Parent, fit montre de sa compagnie de 298 hommes de guerre à pied, aventuriers français et gascons, en garnison audit lieu (B. N., ms. fr. 25796, n° 207). Il fut mestre de camp de l'infanterie française au siège de Metz, où il mourut, le 13 déc. 1552, « blessé d'une arquebouse sur le rempar de la grande breche, bien pres de M. de Guyse » (Bertrand de Salignac, *Le siège de Metz*, éd. Buchon, 1831, p. 40). Il était Gascon d'origine. Jean de Fabas, premier vicomte de Castels-en-Dordogne, avec qui Montluc se rencontra pendant les guerres civiles, nous apprend que son père et lui étaient « cousins segons » (*Mém. de Jean de Fabas*, éd. Barckhausen, Bordeaux, 1868, n. 8°, p. 28).

marchasmes droit à eux à grands arquebuzades. Il en tomba un^a par terre, lequel ils abandonnèrent et ainsi^b descendirent autre fois en la plaine, se retirant droit à Albe. Nous desarmasmes le mort, et le cheva. se sauva avec eux. Ainsi^c je me retiray à Savillan^d, estant^e deux heures de nuit avant que j'y arrivay. Ceez ay je voulu mettre par escrit pour un exemple que les capitaines doivent prendre, pour ce qu'ores que les gens à cheval viennent charger les gens de pied, ils se doivent resoudre à ne tirer que partie de leur arquebuzerie et garder toujours l'autre partie jusques à l'extremité ce que observant il sera difficile qu'ils soyent desfaicts sans tuer beaucoup des ennemis, *lesquels n'ont enjouer, voyant les arquebuziers afustez, lesquels, bien resoluz, à la faveur d'un buisson arrestent les cavaliers bien longuement, tirant cependant que les autres rechargeront* Nous^f estions resoluz de ne nous rendre point et combattre plustost avec les espées, craignant qu'ils prissent la revanche de ce que nous avions fait le matin. car les quatre chevaux qui se sauvèrent à Fossan leur portèrent nouvelles de leur defaite.

Dès que monsieur de Termes entendit la prise de Mondovy^g, il delibera^h aller le matin jetter dans Beneⁱ^k, et y estant arrivé, trouva^j deux compagnies de Suysses, qu'estoient là en garnison, ayant receu les autres du Mondovy^l, qui abandonnoient lors Bene^m^k et s'en venoient à Cairas, n'y demeurant plus que la compagnie du conteⁿ, un^o autre italienne et celle^p du capitaine Renouart^q.

^a *Ed.* : Bene.

^b *harquebuzades*, en tombant *ang* — ^c *ainsin* A — ^d *entz et ainsi* (ainsi B)
^e *Savilhan* A — ^f *que fust* — ^g *Or nous nous* A — ^h *Mondeby* (Mondovy B) — ⁱ *Venne* (Benne B) — ^j *arrivé y* (*biffé dans B*) *trouva* A — ^k *Mondovy* (Mondovy B) — ^l *Venne Benne* (B) — ^m *Cairas* Or (et B) n'y demeura, plus — ⁿ *la compaignye* A

1. Bene Vagienna, prov. de Coni, distr. de Mondovì.

2. Giovanni Lodovico Costa, comte de Bene, chevalier de l'ordre, partisan de la France (Ricotti. *Storia della monarchia piemontese*, t. II, I, 111).

3. Voir, sur ce capitaine, une commission du 22 décembre 1544, pour lever trois cents hommes de pied (Catalogue des actes de François I^{er}, t. VI, n° 22336).

Monsieur de Termes me despescha un homme à cheval, m'escrivant que, si jamais je voulois faire service au Roy, que incontinent je parlisse : et c'estoit le lendemain que ledit seigneur arriva à Bene^a, qui estoit un dimanche¹. Nous^b ne faisons lors que sortir de la messe. Après avoir un peu mangé, je me^c mis aux champs pour y aller^d. Toutesfois je ne sceuz tant faire qu'il ne fust plus de trois heures de nuit avant que j'y arrivasse, car il me faust passer^e par des vallons assés mal aisement d'autant que^f l'on^g pensoit que la ville fust desjà assiegée, estant tout leur camp à Carrù², à trois petits mil de Bene^a, ayant esté tout le jour l'escarmouche devant la ville. Et, par fortune, monsieur de Saint Julien³, colonel des Suysse, se trouva audict Bene^a, parce que c'estoit sa garnison, et monsieur d'Aussun^h, qui l'estoit venu veoir pour entendre à quoy viendroît le siège de Montdevy ; et ne fust possible audict Saint Julien de retenir les Suisses, car je trouvoy toutes les quatre compagnies desjà à demy mil de Cairas. J'euz ceste faveur que monsieur le comte et madame la comtesse, sa mèreⁱ, vindrent au devant de moy aux portz de la ville, accompagnez de beaucoup de seigneurs, ayant une grande^j joye de ma venue^k, pensant

^a Ed : Bene

^b Venne (Jenne B) — ^c le dimanche Car (que B) nous — ^d messe, nous ne faisons que manger un saourceau et quant et quant (incontinent B) [Je B me — ^e] et parlay A — ^f arrivasse, me failant (et me failleust B) passer — ^g pour ce que (car B) — ^h tout le monde A — ⁱ Venne Benna B) — ^j Julien A — ^k Venne Benna B) — ^l d'Aussun A — ^m grand — ⁿ bien venir A

1. Ce sera t le 11 novembre 1543, mais il faut renoncer à expliquer la succession chronologique que Monluc a tenté de reconstituer (Cf. B de M. H. p. 142).

2. Carrù, prov. le Con., distr. de Mondovì, au confluent du Pesio et du Tanaro.

3. Bonavilla Costa, de la famille des seigneurs de Villastellone, très dévoué, comme son fils Lodovico, à la France (A. d'Arant, *Notes à la vie du cardinal Santa-Froes*, dans les *Miscell. de stor. ital.*, Turin, 1868, t. V, p. 638). Guazzo III que, fin juillet 1543, elle reprit de force la place de la Trinità à son fils Giorgio Maria (*Historie delle cose degne di memoria del MDLVIII sino a l'anno MDLII*, 2^e éd., Venise, Gualdo de' Ferrari, 1552, p. 330).

que le matin le siège seroit devant. Mais^a deux jours après que je fuz arrivé, leur camp marcha droit à La Trinitat¹, ayant dressé un pont sur la rivière², près Fossan, et ce matin que le camp marchoit, cinq ou six chevaux legers de monsieur de Termes et quatre ou cinq gentils hommes du comte de Bene^b, qui servoient de guides, avec cinq ou six arquebuziers à cheval des miens, allèrent^c à la suite de leur camp. Il faisoit une^d brouée³ si espoisse que à peine l'on se pouvoit veoir l'un l'autre. Cela^e fist cause qu'ils allèrent jusques à la teste de leur artillerie, et prindrent le commissaire, qu'ils nommoient le^f capitaine de l'artillerie. Et^g le jour devant, messieurs de Termes, d'Aussun^h et Saint Julienⁱ estoient partis, ayant eu advertissement que les ennemis dressoient ce pont. Monsieur de Saint Julien^j tua droit^k à Cairas, où les Suysses ne voulurent demeurer, ains^l s'en allèrent à^m Carignan⁴. Monsieur de Termes, qui craignoit aussi qu'ils allassent à Savillanⁿ, dont^o il estoit gouverneur *sen y alla*. Monsieur d'Aussun^p s'en alla aussi^q en haste droit à Thurin. Bref, chascun avoit peur de perdre ce qu'il avoit en charge. Ledit^r pont estuit plus avancé qu'on ne pensoit; car ceux de Fossan le faisoient pendant trois ou quatre jours que leur camp sejourna à Carru. Et à l'heure que le commissaire fut^s prins, la plus part du camp estoit desjà passé et se campoit vers Marenes, mesmement la bataille des

^a Ed. Bene.

^a et — ^b) Venne (Benne ^B) — ^c) *harquebousiers* des miens à cheval, *alèrent* ^A — ^d) camp faisant (et faisoit ^B) une — ^e) que — ^f) que entre eux se nommoit le — ^g) or ^A — ^h) d'Auxun ^A — ⁱ) Julian — ^j) Julian — ^k) *onus* dans ^A — ^l) et ^A — ^m) *allèrent* droit à ^A — ⁿ) Savillan ^A — ^o) d'où ^A — ^p) d'Auxun ^A — ^q) *onus* dans ^A — ^r) Le ^A — ^s) *commissaire* de l'artillerie *fust* ^A

1 La Trinità, prov. de Con., distr. de Mondovì au S.-O. de Bene.

2 Il s'agit de la Stura, affl. r. g. du Tanaro.

3 Brouillard.

4 Carignano, prov. et distr. de Turin, sur la rive gauche du Pô, l'une des principales places du Piémont. C'est entre le 9 et le 12 novembre qu'eut lieu ce mouvement des Impériaux de Mondovì sur Fossano (Arch. d'État de Mantoue, Bobba, 12 et 14 novembre 1543).

Alemans, jui campa au chasteau et ez environs du palais de misser Philibert Canebous, gentilhomme de Savilian^a. Monsieur de Termes avoit mené avecques luy à Bene^b monsieur de Caillac^c, qui estoit commissaire de l'artillerie^d, lequel vouloit^e demeurer avec moy, pour la bonne^f amitié que nous nous portions^g, comme faisons^h bien encores et ne pensames jamais rien tirerⁱ dudict commissaire prisonnier jusques à ce qu'il fust tard. Lors^j il nous dict et assura que le marquis alloit assieger Savillan^k, dont nousieur de Caillac^l et moy fusmes demy desesperez car ledict seigneur de Caillac demeueroit plus audict Savillan qu'en autre lieu, et moy pour ce^m que c'estoit ma garnison et où j'avois demeuré sept ou huict mois. A la fin nous resolumesⁿ tous deux de nous aller^o jeter dedans, à tous perils et fortunes qui pourroient advenir.

J'avois vingt-cinq^p soldats des miens à cheval, lesquels je prins avec^q quatre ou cinq de monsieur de Termes, qu'il avoit^r laissé à Bene^s, au grand regret du comte, qui ne voulust jamais permettre que le capitaine Favas ne^t le reste de la compagnie partissent, et arrivasmes environ deux heures de nuit à Cairas. Parlasmes^u avec monsieur de Saintal^v, lequel nous trouvastes bien fesché, de tant que les Suysses l'avoient abandonné ce jour-là, et nous dict qu'il^w seroit grand cas si ne trouvions le camp logé dans

^a Ed : Bemo. — ^b *Leçon de A*, Ed : Caillac.

^a) Sabllian A — ^b) Vonne (Bonne B) — ^c) Cayllao B — ^d) vouloit. — ^e) grand A — ^f) qu'estoit entre nous B — ^g) comme nous faisons A — ^h) tirer rien — ⁱ) tard Et lors — ^j) Sabllian A — ^k) parce A — ^l) nous nous resolumes A — ^m) nous en aller — ⁿ) advenir Et avois-je vingt-cinq — ^o) seulement et A — ^p) qui l'avoient — ^q) Vonne (Bonne B) — ^r) ny — ^s) Cairas où [nous B *parlames* — ^t) Sental (Santal B) — ^u) que A

1. Il fut nommé le 2 mai 1547 « lieutenant de l'artillerie à la nomination de feu M. de Brissac, grand maistre ». (B. N., ms. fr. 3115, f. 17) Brantôme le cite comme « maistre de l'artillerie » parmi les capitaines qui servaient sous Brissac (t. IV, p. 72). Il dit qu'il se distingua à Cérisoles et qu'il mourut « quasi de regret et despit de s'a voir la place de M. d'Estée après sa mort, daquel il avoit esté lieutenant » (t. III, p. 80). Il sera donc mort après 1550.

les granges^a de Savillan^b, fors les Alemans, qui estoient où j'ay diet, et tenoient jusques à Marennes, par où^c il^d nous falloit passer. Car par autre lieu n'estoit^e que fossez et ruisseaux fort mal-aisez à passer, n'ayant avec nous aucune guide, pour ce que nous scävions assés le chemin. Et passames par le milieu du village de Marennes sans trouver aucun rencontre, pource que la cavallerie^f estoit demeurée encores^g vers Fossan^h et arrivasmes ainsiⁱ à Savillan^j environ^k deux heures après minuit^l, et trouvames^m à la porte de la ville le capitaine La Charcheⁿ ¹, frère de Bouquedemar^o ², lequel monsieur de Termes envoyoit devers monsieur de Bolières pour l'advertir qu'il attendait à ce matin le siège. Nous^p envoyames^q noz recommandations à monsieur^r de Bolières et qu'il s'assurast que nous mourrions tous ou la place ne se perdroit point.

Monsieur de Caillac et moy allasmes trouver monsieur de Termes à son logis, et descendismes sans que ledit seigneur entendit rien de nous, escrivant^s l'ordre qu'il falloit tenir, et avoit le dos devers^t la porte, qui estoit ouverte ne nous appercevant jusques^u à ce que je l'embrassay par derrière et luy dis^v : « Pensez vous^w jouer ceste farce sans

^a Ed. la Charche. ^b Ed. Bouquedemar.

a) bourcz. b) Sevilhan — c) par là où B — d) omis dans A — e) lies tout a'vato t — f) cavalerie A — g) encores demeurée B — h) omis dans A — i) Sebitz A — j) quo (qui B) pouvoit estre — k) de nuit A — l) trouvant A — m) la Charche de (La Charche B) — n) Bouque de Mar (Bouquedemar B) — o) omis dans A — p) mandasmes — q) audict seigneur — r) nous, l'ayant trouvé escrivant — s) vers B — t) appercevant point jusques A — u) derrière en li y disant — v) Et penseriez vous

1 Antoine de Montauban, s^r de La Charce. Voir une lettre de Termes à Gui de Maugiron, gouverneur du Dauphiné, Turin, 20 mars 1543 (ou 1545), le priant d'aller chercher le capitaine « La Charche », qui s'en va en Lauphiné, « suivant la commission qu'il a du roy, pour faire une compagnie de gens de pied » (*Bull. histor. et philol. du Com. des trav. hist.*, 1893, p. 79). Brissac laissa dans Cava le capitaine La Charce avec sa compagnie le 20 octobre 1552 (*Bibl. de Carpentras*, ms. 430. f° 185 v°).

2 Reginald de Montauban, s^r de Valgaudemar, d'une famille du Dauphiné. Le 6 octobre 1546, le capitaine Poën recommanda à Gui de Maugiron le capitaine « Vauquedemare », qui s'en va à la cour (*Bull. hist. et philol. du Com. des trav. hist.*, 1893, p. 49). Capitaine dans l'armée du duc de Guise en 1552 (*B. N.* ms. Clairamb. 14, f° 17 v°), Valgaudemar fut blessé au siège de Renty en 1554.

nous? Lequel se leva en^a sursaut et me sauta au col, ne pouvant quasi dire mot de joye. Autant^b en fit^c à monsieur de Caillac me disant qu'il luy voudroit avoir costé a moitié de son bien et que ma compaigney fust Je luy dis que je la ferois voler^d mais que promptement on^e trovast un homme pour porter une lettre au capitaine Favas, mon lieutenant Et sur ce^f y^g despeschames un sien^h laquay, qui arrivaⁱ avant midy à Bene^j, et incontinent que ledict capitaine^k Favas eust veu mes lettres, il^l alla dire au comte qu'il luy falloit^m partir, lequel luy fit encores grand instance de demeurer. Neantmoins il sortit environ troisⁿ heures après midy et laissa le drapeau de mon enseigne, en passant à Cairas, à monsieur de Saintal^o, qui luy dit qu'il ne falloit point s'attendre de passer sans combattre, et qu'il luy respondit^p que c'estoit ce qu'il demandoit. Nous avions dict^q au laquay que, quand il seroit au bout de la plaine, il^r e^t menast d'ruel^s au moulin dudit^t messer^u Philibert, qui estoit à un jet d'arque buze de son palais, et que là^v il se jellast au long du ruysseau, s'apprestant de combattre audict^w moulin, me^x doubtant qu'il y^y trouveroit rencontre^z des Allemans; toutesfois^{aa}, que s'il pouvoit éviter le combat, qu'il le fist, s'attendant seulement à gagner la ville. Cest advertissement fus bien à propos; car^{bb} les Allemans estoient deslogez^{cc} le^{dd} matin que nous passames et s'estoient campez à^{ee} Marennas. Et ainsi^{ff} arriva environ deux heures après minuet, qui redoubla la joye non seulement à monsieur

^a *Ed. : Bene*

a) de — b) joye et avant B — c) en faisant autant A — d) voler (boier B)
e, l'on A — f) l'heure — g) omis dans A — h) grand A — i) laquay qui il
avait, qu'estoit de Sabolhan, auquel il donna dix escuz pour se faire ung
acoustrement, lequel arriva — j) Venne (Bene B) — k) et comme le capi-
taine A — l) lettres, Incontinent A — m) alla au comte luy disant qu'il
falloit A — n) environ les troys — o) à monsieur de Senta, en passant à Cai-
ras A — p) combattre auquel, il responoit — q) demandoit. Or (et B) avions nous
dit — r) les B — s) laquay qui il le menast, quant il seroit au fons de la
playne, avoit A — t) de B — u) omis dans A — v) au A — w) ne A
— x) omis dans A — y) trouveroit la rencontre — aa) et — bb) v lre, ce qu'ad-
vint bien de cest advertissement, car — cc) s'estoient deslogés (se deslo-
gerent B, — dd) ung — ee) en A — ff) ainsi A

de Termes, mais à tous les capitaines, soldats et aux gens de la ville. Car, à la vérité dire, j'avois une des meilleures et des^a plus fortes compagnies de^b Piedmont. Je n'en eus jamais d'autres. Si je cognoissois quelque besogne^c, je trouvois tousjours moyen de m'en deffaire.

Deux heures avant jour^d, monsieur de Termes eust nouvelles comme " monsieur de Savoye et le marquis de Gast" estoient arrivez à Cavialimor^e, deux mil près^f Savillan^h, le soir mesmesⁱ : qui nous fit encores^j croire que^k le camp venoit nous assieger, pource qu'ils s'ostoiert mis sur le chemin par lequel on^m nous pouvoit donner secours. Et comme le jour se monstra, arrivarentⁿ des^o gens de Marennes^p nous advertir que toute l'infanterie prenoit le chemin de Montiron^q et descendoit en la plaine de Sainet-Frè^r^t, prenant le chemin plustost vers Carignau que de^s Savillan^t; et de plus en plus nous en venoient nouvelles. Je priay monsieur de Termes me laisser aler vers Cavilimor^u sur la quenë^v de leir cavalerie^w ce qu'il m'accorda^x faisant monter à cheval le capitaine Mons^y, son enseigne, avecques cinquante salades^z. Or, pendant que j'estois allé à Bene^{aa}, monsieur

* *Leçon de A* Ed. : Mont t ron. ** Ed. : Bene

a, omis dans A — b) en A — c) Et ne larda il deux heures avant que feust jour que — d) que — e) Gonas — f) Cavialimor (Cavelimor B) — g) après (2) A — il semble que l'a a été biffé) — h) Sabailhan — i) ces trois mots omis dans A — j) omis dans A — k) croire plus fort que — l) omis dans A — m) l'on — n) jour vint arrivarent A — o) de A — p) Marennes A — q) Montirion B — r) Sanfray B — s, que non de A — t) Sabailhan A — u) Cavelimor (Cavelimor B) — v) que B — w) cabalerye A — y) foy A — z) celaces (sellades B) — aa) Venir (Bene B)

1. Recrue (de l'espagnol bisofa).

2. Cava Iermaggiore, prov. de Coni, distr. de Saluzzo. — Le duc de Savoie et del Vasto y arrivèrent le 12 (Arch. d'Etat de Mantoue, Bobba, 12 novembre 1543).

3. Monterone, prov. de Coni, distr. d'Alba.

4. Sanfrè, prov. de Coni, distr. d'Alba.

5. Et, ce e ce brave M. de Mont, qui mourut à la guerre de Toscane, lieutenant de M. de Sillery, de sa compagnie de chevaux-légers, dont parle Brantôme (l. V, p. 320)?

de Tès¹, qui estoit nostre colonel, avoit envoyé en dil gence à Savillan² les compagnies de Boquedemar³, le Baron et Nicolas⁴. Et pour ce⁵ que la mienne⁶ estoit lasse, je ne prins que le capitaine Favas⁷ et ceux qui estoient entrez avec moy, s'estans desjà refraischis⁸, et quelques quarante des autres qu'estoient venuz la nuit, le⁹ capitaine Lyenard¹⁰, lieutenant pour lors de Gabarret¹¹ avec trante ou quarante de sa compagnie et le capitaine Bruil¹², de Bretagne¹³, enseigne du Baron, qui est encores vivant, ainsi q¹⁴ on¹⁵ m'a assuré n'a guières, lequel¹⁶ depuis fut blessé¹⁷ à la jambe d'une arquebuzade, dont il est boiteux¹⁸, comme l'on m'a dict, avec¹⁹ autant de gens de la compagnie dudict Baron. Et nous²⁰ en alames droict à Cavilimor²¹, le long d'un grand ruisseau²² qui va audict Cavilimor²³ et à main gauche du grand chemin. Et estant à²⁴ demy mil de là, arriva un des gens du capitaine Gabarret²⁵, qui venoit²⁶ à moy de sa part, me priant le vouloir attendre, qu'il²⁷ montoit à cheval pour venir. Et comme il estoit long et tardif, il nous arresta de plus d'un grand

¹ Ed. : Boquedemar. — ² *Leçon des mss* Ed. : et du Baron de Nicolas

a) Sab Har — b) Boquedemar (Bouquedemar B — c) parce A — d) une compaignie A — e) Favars — f) moy, qui, desjà estoient refrechis — g) nuit et le — h) Leonard A — i) de Gabarret — j) Bruil A — k) comme l'éc. 1 l) et — m) esroppié — n) harquebuzade et en est boiteux — o) dit aussi avec A — p) et a sein (d'estre sorti B) nous — q) Cabal mour (Cavilimour B) — r) Cabal mour (Cavilimour B) — s) et comme nous fumes à 1 — t) voicy A u) Gabarret — v) venoient A — x) alandre et qu'il A

1. Jean de Tais, gentilhomme de la chambre, chevalier de l'ordre, capitaine de chevaux légers à La Mirandole en 1537 (*Catalogue des actes de Fr. P^e*, t. III, n° 9020), colonel des gens de guerre à pied français en Piémont en 1543 (*ibid.*, t. IV, n° 13033), colonel général de l'infanterie française, tant en deçà que par delà les monts, le 1^{er} octobre 1545 (*ibid.*, t. VII, n° 15190), grand maître et capitaine général de l'artillerie à la mort de Jacques Galist de Genoulhac, le 21 janvier 1547 (*ibid.*, t. V, n° 15506). Voir aussi trois donations en date du 15 juin 1531, 14 juillet et 26 décembre 1533 (*ibid.*, t. II, n° 4091, 6880, 6789).

2. Un capitaine « Breuil » est cité comme lieutenant du capitaine Salcedo dans la montre du fort d'Outreau-lès-Boulogne, du 1^{er} février 1500 (B. N., ms. fr. 25735, n° 92). C'est sans doute de lui qu'il s'agit ici, car Monlieu est plus loin, dans le récit du siège de Lanxò, que ce Breuil étant « beau-frère de Salcedo ».

3. La Ma ra, aM. r. d. du P^e.

quart d'heure, tellement que, si j'eusse suivy mon chemin sans l'attendre, je rencontrois monsieur de Savoye à une petite chappelle hors Cavilimor^a, tirant à Savillan^b, qui oyoit la messe, n'ayant que vingt cinq chevaux avec luy pour son escorte^c, et le marquis estoit party avec toute la cavallerie, prenant le chemin de Recony^{*1}, distant^e desjà à plus d'un grand mil de là. Voyez comme un peu de sejour quelque fois porte dommage. Peut estre eussions nous eu là une bonne fortune. Et comme ledict Gabarret^f fust arrivé, je m'acheminay et fuz incontinant à^g Cavilimor^h, où les gens de la ville me dirent que ledict seigneur n'estoit encores à demy mil de là. Nous nous cuidasmes, le capitaine Mons et moy, desesperer, ensemble tous les soldats, d'avoir^{**} perdu une si grandeⁱ fortune pour^j la paresse du dict Gabarret, lequel nous chargeasmes de maledictions.

Or, après avoir demeuré là^k une grande^l pièce, sans sçavoir ce que nous devions faire, nous nous mismes sur nostre retour, mais lors il me souvint de^m l'avertissement de Marennes, qui fust cause que nous prismes le chemin à travers les prez, tirant à ceste plaine. Cependant nous oyons tousjours les tabourins du camp et ceux de dernier en mesme temps — car il n'y a pas demy mil de Cavilimorⁿ à la veüe de la plaine. Et comme nous fusmes à la veüe, descobrismes trois ou quatre ragachis^o² qui s'ivoient le camp. Deux ou trois chevaux legers les coururent prendre, qui nous dirent qu'après eux venoient de ix enseignes de gens de pied et une de gens à cheval, que monsieur de la

* *Leçon de A*, Reconys *B* *Ed.*, Recony — ** *Leçon de B* *Ed.* et *A*, ayans.

a) Cabalimour (Cavelimour *B*) — b) Sebilian *A* — c) sa — d) chevaux qui luy faisoient escorte — e) estant — f) Gavarret — g) audict *B* — h) Cabalymor (Cavalimour *B*) — i) grand — j) par *A* — k) Gavarret et demeurasmes id — l) grande — m) fere et comme (ainsi que *B*) nous nous en voyions retourner, il ne va s'ouvrir de — n) depuis et ceux omis dans *A* — o) avoit, *A* — p) Cabalimour (Cavalimour *B*) — q) ragach (ragach *B*)

1. Racconigi, prov. de Coni, distr. de Saluzzo.

2. Rayato, vale. d'armée.

Trinitat¹ menoit Lesdictes² deux compagnies de gens de pied estoient celles du comte Pedro³ d' Apport², gouverneur de Fossan, qu'un sien lieutenant, nommé le capitaine Ascanio⁴ conduisoit; et les gens de cheval, dudit seigneur de la Trinitat, qui conduisoient les⁵ munitions des farines avec⁶ une grand partie du bagage du camp là où il y en avoit une grande quantité de celui⁷ des Allemands et des Espagnols, que cinquante soldats Allemands conduisoient le leur et autant d'Espagnols celui des Espagnols *tellement*⁸ qu'ils⁹ pouvoient estre plus de quatre cens chevaux de bagage et quatre vingts dix¹⁰ charettes chargées de vivres et de l'equipage de l'artillerie. Alors le¹¹ capitaine Mons s'en alla decouvrir monsieur de la Trinitat, *tellement* que son cheval luy fut blessé, et tourna incontinent à moy, me disant ces paroles: « Capitaine Montluc¹², il y en a¹³ là à donner et à prendre. » Soudain je montay sur une petite cavalle¹⁴ d'un de mes soldats, et prins un¹⁵ mien sergent, ayant vint arquebuziers, et les attay decouvrir lesquels ne faisoient¹⁶ conte de s'arrester pour les gens à cheval qu'ils avoient veu, ains¹⁷ marchaient¹⁸ toujours talonin sonnant. Et comme je fuz auprès d'eux, je voyois¹⁹ une multitude de gens et chevaux qui marchaient par la plaine, qui estoit le bagage et les charrettes, puis j'apperceuz, sur le haut, du costé où j'estois, marcher deux²⁰ enseignes et les gens à cheval, et

¹ *Leçon des mss. Ed.* cheval conduisoient ledit seigneur de la Trinitat et les

² *Leçon des mss. Ed.* conduisoient et autant d'Espagnols tellement.

a) Les A — b) Pedro — c) omis dans B — d) Escanne (Escaigne B; le mot a été surchargé) — e) et f) ces deux mots omis dans A — g) que — h) vingt et dix A — i) l'artillerie. Or ouvrons nous les tableaux du camp de celui de dernier. Et mesme temps le A — j) Montluc A — k) il en y a — l) caball — m) d'un mien soldat avecques ung A — n) faisant A — o) omis dans A — p) marchatis A — q) voy (vz B) — r, marcher les deux B

1. Giorgio Maria Costa, dit M. de la Trinità, frère de Ludovic Costa, comte de Bene. Il était resté fidèle au duc de Savoie et était gouverneur de Fossano.

2. Pietro Porto, de Vicence. Del Vasto l'avait envoyé en decembre 1542, au secours de Cuni, assiégé par d'Annabault (Cambiano, *Historico discorso*, dans *Mon. hist. patr.*, t. I, col. 1084)

nombray les gens de ^a pied de trois à ^b quatre cens hommes, et pareillement les gens à cheval de trente à trente cinq salades. Et tout incontinent m'en retournay au capitaine Mons, et luy dis qu'ayant failly ^c une grand ^d fortune, il fallloit qu'en tentissions un autre; lequel me fist responce ^e qu'il estoit prest à faire ce que je voudrois. Et je le priay qu'il m'attendist là car j'allois parler à mes soldats; et couruz les trouver.

Le capitaine Gabarret ^f estoit avec ledict ^g capitaine Mons à cheval, et le capitaine Favas ^h, Lyenard ⁱ et ^j le Breuil ^k conduisoient ^l les gens à pied. Et moy arrivé ^m, parlay à eux et à mes soldats ⁿ leur disant que, comme Dieu nous avoit osté une bonne fortune, il nous en avoit baillé une autre *en main*, et ores que les ennemis fussent trois fois plus forts que nous, si nous ne combattions, puisqu'ils s'en presentoit occasion, nous n'estions ^o dignes d'estre soldats, tant ^p pour l'honneur que ^q pour la richesse que nous avions devant noz yeux, car *le butin n'estoit pas petit*. Tous ^r les trois capitaines me respondirent que, de leur opinion, on devoit combattre. Alors je haussis ^s la voix, *parlant aux soldats* : « Et bien, mes compagnons, ne serez vous pas de l'opinion des capitaines? Quant à moy, je vous ay desjà donné la mienne, qu'il faloit combattre; et assurez vous que nous vaincrons, car le presage que j'ay tousjours ^t eu le m'assure, lequel ne m'a jamais menty, en quelque chose que j'aye entrepris. Crovez, mes amys, qu'ils sont desjà à nous. » Or, ay-je tousjours faict entendre *aux soldats* que j'avois certain ^u presage, que, quand cela m'advenoit j'estois seur de vaincre, ce que je n'ay jamais faict sinon pour y faire amuser les soldats, afin qu'ils tinsent desjà la victoire pour

a) à A — b) ou A — c) perde — d) une si grand A — e) feyt par responce A
f) Gabarret — g) le A — h) Favas A — i) Lienard A — j) omis dans A —
k) Brul (Brul B) — l) Brul me conduisoient — m) et à mon arrivée — n) et
aux (aussi chez) soldats — o) combatoient, pour ce qu'il se nous presentoit, n'est pas
p) qu'estoit — q) et — r) yeulz. Or ne voyoient ilz les ennemis. Tous
s) levés B — t) tout jamais A — u) un

gagnée, et m'en suis tousjours très bien trouvé; car mon assurance rendoit assurez souvent les plus hardies. Les simples soldats sont rusez à piper, et quelque fois des plus habiles. Et lors, d'une voix commandèrent tous à crier: « Combatons, capitaine, combattons. » Je leur remonstroys^a comme je voulois laisser à nostre queue quatre picquiers pour garder qu'aucun ne se reculast, et si aucun le faisoit, qu'ils le tuassent. A quoy ils s'accablèrent volontiers, et me fust fort difficile de pouvoir faire demeurer dernier^b lesdicts picquiers, suivant nostre arrest, de tant que tous estoient affectionnez de venir les premiers au combat. Et notez que le desordre vient tousjours plus-tost par la queue que par la teste.

Je commençay à marcher. Et comme les ennemis descouvrirent les gens de pied, ils firent halte^c à l'endroit d'une grande baisse^d que l'eauë avoit fait par succession de temps, laquelle^e alloit linir au dessouz du mont où nous estions. Je les vis dans la plaine portans^f leurs lances droictes, sans s'avancer; et vis^h aussi le capitaine Ascaigne^g sur un petit cheval gris, qui faisoit mettre ses picquiers dans la baisse^f tous de rang^h, puis alloit courant aux charrettes pour les rangerⁱ près du bout de la baisse^m, là où ils estoient, et de là couroit au bagage, le faisant demeurer dernier, puis aux gens à cheval. Et cogneuz bien, à la diligence de ce capitaine, que c'estoit un brave homme, et me mitⁿ à deviner^o ce qui adviendroit de nostre combat, me mettant lors en double pour le bon ordre de ce chef. Si est ce que la volonté ne me changea jamais. Et pendant^p que le capitaine Ascaigne^g dressoit son combat, je dressois le mien.

a) remonstrez (remonsais B) — b) derrière B — c) teste. Lors je — d) allou (hallo B) — e) d'un grand caban (cavan B) — f) lequel — g) estions sur la plaine. Or au dessous (dessus B) du caban (d'icelluy cavan B) il y avoit aussi plaine. Et voyez je je voyez B leur cabalerie haill au dessus du caban (dudict cavan B) portans — h) droictes qui ne bougeoient. vrs — i) Escaigne — j) le caban (le cavan B) — k) renou (reng B) — l) les faire ranger — m) du caban (dudict cavan B) — n) meys A — o) deviner A — p) cependant A — q) Escan (Escaigne B)

et prins l'arquebuzerie, la baillant au capitaine Gabarret^c, qui estoit à cheval. Et nollez que la leur estoit sur le haut de la baisse^d, tirant a nous. Je prins les trois capitaines avecques les picquiers, et deffendis aux arquebuziers ne tirer jamais qu'ils ne fussent de la loigueur de quatre pieques, et au capitaine Gabarret^e qu'il fist tenir cest ordre, ce qu'il^f fit. Je dis aussi au capitaine Mons qu'il me prestast vingt cinq salades pour m'aider à tuer, car d'un jour, encores qu'ils eussent eu un bras attaché, à peine les eussions nous seu tuer, et le demeurant pouroit combattre leur cavalerie, encores qu'ils fussent plus forts que les nostres. A quoy il s'accorda et donna vingt^g cinq salades au jeune Tillulet (qui est à présent appelé monsieur^h de Saint-Orensⁱ) et au capitaine Ydion^j, chevaux legers^k de ladite compaignie, lesquels sont encores en vie et beaucoup d'autres qui estoient en ceste troupe.

Toutes nos troupes marcharent en un coup droict à eux. Et comme je pensois que leur arquebuzerie se jet croit dans la baisse^l, quand ils verroient approcher la nostre teste baissée^m, ce fust au contraire; car elle marcha droict à la nostre et tout à coup se tirarent de plus près que de quatre pieques. J'ⁿavois dit aux nostres que, dès qu'ils auroient tiré, missent la main aux espèces, *sans s'amuser plus à recharger*, et leur courussent sus: ce qu'ils firent. Je couruz avec nos picquiers par le bout de la baisseⁿ.

^c Ed. Ydion.

a) Gavarret — b) du caban (la cava n B) — c) Gavarret — d) ordre comme il A — e) encore que les ennemis fussent attachés. à — f) et me vult et ayder me baillant vingt A et bailla les vingt B) — g) qui à présent est monsieur seigneur B) — h) cheval legier B — i) le caban (le cava n B) — j) abaissée A — k) Or A — l) ferent. Nos piquiers coururent de course par 1 — m) au caban (au cava n B)

1. François de Cassagnel, seigneur de Saint-Orens et de la Roque, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes et sénéchal de Bazadais. C'était le frère cadet d'Antoine, cité plus loin. Il testa le 13 avr. 1588 — Saint-Orens, Gers, arr. de Condom, canton de Valence.

2. Il servait de courrier entre du Belay et Pelucet au moment de l'assassinat de Fregose et Ruccon (Lettre de Pelucet au roi, 12 juillet 1544, dans Jausserat Radol, p. 356).

et nous jettasmes à coup perdu parmy eux. Ydron* et Tilladet chargèrent monsieur de la Trinitat et le rompirent. Noz arquebuziers et les leurs se jettarent dans la baisse, toutes-fois les nostres demeurarent maistres. Et* noz piequiers avoient abandonné* les* picques et estoient* aux espées. Et ainsi combattans courageusement*, arrivasmes tous/ aux charrettes, comme aussi fist le capitain* Mons, lesquelles* furent renversées, et tous leurs gens en fuitte vers deux maisons qu'il y avoit bas en la plaine. Et poursuivans* toujours nostre victoire, et les gens à cheval luant parmy eux, bien* peu en/ arrivèrent aux maisons. On en sauva quelques uns, mais des autres fort peu, car ce qui restoit en* vie estoit si blessé que* je croy fermement qu'ils ne firent* pas grand fruit. Noz gend'armes* portoient en ce temps là de grands coutelas tranchans pour couper les bras maillez et destrancher les morions. Oncques* de* ma vie je ne vis donner si grands coups. Quant à la* cavallerie, tout* fust* prins, s'en fuyant droit à Fossan, sauf monsieur de la Trinitat, luy cinquiesme, pour estre mieux monté que* les autres. Le jeune Tilladet les suivit, luy troisieme, jusques à deux arquebuzades de* Fossan et print un qui salvoit** l'un des drapeaux car l'enseigne qui la portoit l'* avoit jetté sur le col de celui qui amenoit son cheval.

Incontinent après, nous nous acheminasmes, conduisans les charrettes, et les bagages; et fallust retourner, par le mesme chemin qu'ils estoient venuz, devers* Marci nos,

* Ydron. — ** Selon des mss Ed. il a voit

a. arquebuziers feurent maistres aussi, et les leurs et les nostres se jettarent dans le caban et A — b) et nous autres (amis dans B) piequiers avions abandonné — c) noz — d) espées — e) et Tilladet — f) mis dans A — g) charrettes, et le capitaine Mons arriva bas aussi aux charrettes, lesquelles A — h) poursuivons (poursuivions B) — i) cheval aussi parmy eux tant bien A — j) peu desquelz en A — k) restoit et demeura en — l) peu, lesquelz encore estoient si blessés que B — m) qu'il ne feist (que ne firent B — n) Nostre cabanerie — o) que oncques — p) à — q) leur A — r) la leur tous — s) feurent — t) cinquiesme, qu'avoient meilleurs chevaulx que — u) junc B — v) dudit B — x) le portoit (l'apporta et B) — y) mis dans A — z) droit à

de tant que lesdictes^a charettes ne pouvoient passer par autre lieu. Et pour lors, je^b vis un si grand desordre en nostre faict que, si^c vingt salades des ennemis fussent tournez à nous, ils nous eussent deffaicts, parce^d que les soldats à pied et à cheval estoient si chargez de bagage et de chevaux qu'ils avoient gaigné, qu'il ne fust possible au capitaine Mons de rallier une seule salade auprès de luy, ny moy deux arquebuziers. de sorte que laissames les morts sans estre recerchez et fouillez. Les^e vilains de Marennas incontinent après y vindrent et les despouillèrent, lesquels depuis nous ont dit plusieurs fois y avoir gaigné plus de quatre mil escus. car il n'y avoit que trois à quatre jours que ces deux compagnies avoient prins^f monstre pour trois mois¹. *Souvent le butin est cause de la perte. Voilà pourquoy les capitaines y doivent prendre garde, mesmement lorsqu'ils sevoient des garnisons voisines qui peuvent venir à eul. Il est malaisé d'y pourveoir, car l'avarice du soldat est telle qu'il crève souvent sous le fais, ne voulant prendre nulle raison en payement.*

Après ceste defaict^h nous retournasmesⁱ à Savillan^j, où trouvames que deux vilains avoient donné l'alarme à monsieur de l'ermes, ayant porté nouvelles comme nous estions tous deffaicts. Nous le trouvames^k à demy desesperé, mais après il eust une des plus grandes joyes^m qu'il eust jamais. Il y eulⁿ lors bon marche de besoigne¹, car il se gagna plus de quarante putains des Alemans et plus de vingt des Espagnols. *Ceste vilennie fust en partie cause de leur desordre.* Nous voulumes faire mettre tout au butin, et trouvames que n'estions^o que cent quarante cinq hommes et cinquante chevaux, me priant^p tous^q que

a) les A — b) nous dans A — c) six (sic) A — d) pour ce B — e) recerchés, dont les — f) faict A — g) ces trois mots omis dans A — h) Et ce faict — i) retirasmes — j) Savillan A — k) deffaict., lequel trouvames — l) grande — m) jours (s.c.) A — n) avoit — o) que nous n'estions — p) chevaux et me priarent B — q) prestous A

1. C'est-à-dire : ce fut une bonne affaire pour les « besognes » (cf. p. 170, n. 1).

chascun se tint^a avec ce qu'il avoit gagné et qu'ils me feroient un present, parix que je ne m'estois amuzé à piller; ce que je leur accorday, voyant tout le monde content^b, et me donnarent six cens escuz, comme firent aussi les gens à cheval au capitaine Mons, mais je ne sçaurois dire combien. Voilà^c ce que nous fismes ceste journée à la queue de leur camp. Il ne mourut sur le lieu de noz gens qu'un soldat du capitaine Baron, et cinq ou six blecez et un mien corporal^d, lesquels guerirent^e. Il y a prou de gens de^f cheval et de gens de^g pied en vie^h qui se trouvarent au combat, lesquels, lorsqu'ils liront ce livreⁱ, ne me desmentiront. Je ne^j sçaurois dire, dont je m'estonne, si monsieur de Caillac s'y trouva ou si monsieur de Termes le retint avec luy, mais s'il ne s'y trouva, il estoit dans^k Savillan^l, et luy en souviendra bien^m.

Or, l'entreprinse qu'avoit le marquis de Gastⁿ se monstra bien tost. Car c'estoit pour s'aller jeter dans Carignan, et là^o faire un fort, et y laisser une bonne troupe de gens de pied, comme il fit. Et le jour que je fis ceste deffaicte il campa à un village près Carmagnolle^p, à main droite du chemin de Reconi^q audit Carmagnolle^r; il ne me souvient du nom. Et à la minuit, il envoya la plus part de sa cavallerie^s passer le Pô^t à Lombrias^u, où, une heure ou deux paravant, y estoient passez deux chevaux legers de monsieur de Termes, qui s'estoient trouvez au combat et s'estoient desrobez avec leur butin, craignant que l'on

^a Leçon de B. Ed. comptant — ^b Leçon de B. Ed., coporal — ^c Ed. : Reconi
^d Leçon des mss., Ed. : pont.

^a) tint — ^b) content A — ^c) Et cest A — ^d) lesquels tous guerirent —
^e) à A — ^f) à A — ^g) ces deux mots omis dans A — ^h) libre — ⁱ) desmentiront
[point B] et ne — ^j) s'il n'y estoit point estoit il dans A — ^k) Sabithan —
^l) omis dans B — ^m) Gavast — ⁿ) alla A — ^o) Carmanoie Carmagnolle B)
— ^p) Reconys (Reconis B) — ^q) Carmagnol (Carmagnolle B) — ^r) cavallerie
— ^s) Lombriaze B

1. Carmagnola, prov. et distr. de Turin.

2. Lombriasen, prov. de Turin, distr. de Pinerolo. — La dépêche de Bobba éci le de Carnag 10.8, le mercredi 15 novembre, confirme ce passage du Pô par la cavalerie impériale le 11.8 undec horey.

leur fist^a mettre au blot; et advertirent monsieur d'Aussun^b et le seigneur Franciscou Bernardin^{*1}, qui estoient à Carignan, lesquels monsieur de Botières y avoit envoyés expressement pour la^c desmanteler, luy^d souvenant que monsieur de Termes et ledict seigneur Franciscou luy avoient dict, quatre mois paravant, que le marquis feroit cela et s'en empureroit pour la fortifier, qui seroit chose fort prejudiciable au service du Roy². Je n'aurois^{**} que taire d'escrire cecy, s'il n'estoit pour monstres aux jeunes capitaines qui liront ce livre^e qu'ils n'attendent jamais à faire leur retraicte à la teste d'un camp, s'ils ne sont assés forts pour donner la bataille. Mais comme ces^f chevaux legers eurent parlé à monsieur d'Aussun^g et dict la defaicte que nous avions faict il luy print envie, comme il avoit le cœur en bon lieu, de faire quelque chose avant se retirer. Ledict seigneur Franciscou ayant entendu par lesdicts^h deux chevaux legers où estoit l'ennemy, il jugea qu'an point du jour ils les auroient sur les bras priant instamment monsieur d'Aussunⁱ de se retirer ce que ledict seigneur ne voulut^j jamais faire. Et ainsi qu'il fust jour^k, virent le marquis de Gast^l, toute l'infanterie et partie des gens à cheval qui marchcoient au^m long de

* Ed. Bernadin. — ** *Leçon des mss* Ed. avois.

a) leur y fist — b) d'Aussun A — c, le B — d) desmanteler la ville lay A — e) libre — f) ses A — g) d'Aussun A — h) les A — i) cheval B — j) d'Aussun A — k) n'aust A — l) comme A — m) Gouast — n) le A

1. Francesco Bernardino de Vimercati, Milanais au service de la France, capitaine de chevaux légers en 1539 (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. VIII, n^{os} 29284, 30336), collaborateur de Guicharmes du Helay en Piémont en nov. 1541-mars 1542 (voir leur correspondance, B. N., ms. fr. 5155, f^{os} 35-39, 51, 5154, f^{os} 105-117, 121, 5153, f^{os} 8-82). Il fut, sous Brossac, commissaire général des fortifications.

2. La dépêche de Bobba, du 14 novembre, cit que d'Ossun et Vimercati firent transporter à Moncalieri tous les vivres qui se trouvaient dans Carignan, mais n'eurent le temps de ruiner la muraille qu'en deux ou trois endroits.

3. Le mercredi matin, 14 novembre 1542. Gianbernardo Miolo nota ce de Lombriasco, auteur d'une chronique rédigée en latin, plus exactement le 16 novembre la « route de M. d'Ossun. » (*Miscel. di stor. ital.*, t. I, p. 179). Guazzo avait commis la même erreur (*op. cit.*, f^o 356 v^o).

la rivière. Ledict marquis s'avança et fit parler à monsieur d'Aussun^a, l'amusant tousjours. Le seigneur Franciscou luy crioit que le marquis ne faisait cela que pour les amuser^b; mais il n'en voulut jamais rien croire (*on ne peut fuyr son malheur*), jusques à ce que deux chevaux legers, qu'il avoit^c envoyé sur le chemin de Lombrias, luy firent le rapport de la verité^d; mais c'estoit trop tard, car la plus grand part^e de leur cavallerie estoit passée. Il n'y avoit que deux batteaux, mais ils estoient grands^f; et avoient commencé passer un' heure après minuiet. Alors monsieur d'Aussun^g diet au seigneur Franciscou Bernardin qu'il se retirast jusques auprès du pont des Loges^h et que là il fist alteⁱ, ce qu'il fit. De^k gens de pied il n'avoit que le chivallier Absal^l avec sa compagnie seule, et luy dit qu'il s'en allast le pûl pas après le seigneur Franciscou, et qu'il fist souvent^m alleⁿ pour le secourir, s'il avoit^o besoin, ce qu'il fit, et tout à un coup arrivarent^p cinquante ou soixante chevaux des ennemis attaqquer l'escarmouche. Bien est vray qu'oulre sa compagnie et celle du seigneur Franciscou, il avoit trante salades de la compagnie de monsieur de Termes^q, que le vieux Tilladet^r commandoit, et estoient partis d'avec

a) d'Auxun A — b) l'amusar A — c) qui l'avoient (sic) A — d) depuis luy mis dans A — e) partie A — f) d'Auxun A — g) allou (hallo A) — h) fait. Or de A — i) fait auss. souvent A — j) allou (hallo B) — k) s'il l'avoit en aviet B) — l) arriva A — m) Tilladet A

1. Les ponts avaient été, en effet, brûlés (dépêche de Bobba)

2. La Loggia, prov. et distr. de Turin, entre la Chisola et le Po

3. Une lettre de François I^{er} à M. d'Humières, Amiens, 17 mars 1537, parle des services déjà rendus en Italie par « le chevalier Azzal » et pour lesquels le roi a décidé de le nommer gouverneur de Gênes (B. N., ms. fr. 1008, f^o 3, orig.; ms. Clairamb., 338, f^o 62, copie). Une montre du 31 mai 1537 le mentionne avec cette qualité (B. N., ms. fr. 3120, f^o 189). Un mandement au trésorier de l'épargne, l'août 1538, ordonne de payer au chevalier Balthazar Azaal 1000 l. pour tout ce qui peut lui être dû de sa pension et des dépenses qu'il a faites au service du roi, jusqu'à la même date (*Catal. des actes de Fr. I^{er}*, t. VIII, n^o 3195).

4. Confirmé par la dépêche de Bobba.

5. Antoine de Cassagnol, fils de Bertrand de Cassagnol et de Marguerite du Bourcet, dame de la barlie de Tilladet, capitaine de gens de pied en Piémont, gouverneur de Verdun en 1602, prit part, sous Monluc, à la première

monsieur de Termes il y avoit sept ou huit jours, par^a le commandement de monsieur de Boutières^b, et prière qu'il luy fit^c de les y envoyer : ce que ledict seigneur regrettoit bien, ne les ayant à l'heure qu'il attendoit le siège.

Ledict seigneur d'Aussun^d commença faire^e sa retraicte et mit ses^f gens en trois troupes. L'ennemy le suivoit tousjours de près. Son lieutenant, qui s'appelloit Ieronim^g Magrin^h menoit la première troupe ; et aucunⁱ fois les ennemis le menaient jusques à la troupe que conduisoit^j monsieur d'Aussun^k, autres fois ledit Ieronim^l rechargeoit les ennemis, ausquels^m arrivoit tousjours force gens. Etⁿ comme ils se virent plus forts, chargearent^o le capitaine Ieronim^p à toute bride et le ramenarent dans la troupe de monsieur d'Aussun^q, lequel fit une cargue et^r ramena lesdicts ennemis jusques dans leur grand troupe, laquelle chargea ledict seigneur d'Aussun^s et le ramena^t sur les bras du capitaine Tilladet^u. Une autre troupe d'ennemis qui venoient encores au galop, outre ceux la, chargea ledict Tilladet^v, qui estoit^x avancé pour secourir monsieur d'Aussun^y, de sorte que l'ennemy estoit plus fort de gens à cheval quatre fois que^z les nostres. Et tousjours leur arrivoit refraschissement en mesme^{aa} heuré qu'ils passaient la rivière, tellement^{bb} que tout alla en desordre et en route, et fust porté par terre monsieur d'Aussun^{cc}, son lieutenant et

^a *partis* il avoict sept ou huit jours d'avecques ledict sieur de Termes par — ^b) Boutieres — ^c) *luy en fery* A — ^d) d'Auxun A — ^e) *commensa à faire* B — ^f) *ces* A — ^g) Geronim (Jheronim B) — ^h) *aucunes* — ⁱ) *enemys* menaient le cappitaine Geronym *jusques* A — ^j) *menoit* — ^k) d'Auxun A — ^l) Geronym (Jheronim B) — ^m) *cependant* A — ⁿ) *gens* ausdicts enemys *et* A — ^o) *fort- ilz chargearent* A — ^p) Geronym (Jheronim B) — ^q) d'Auxun A — ^r) ledict sieur d'Auxun chargea et — ^s) d'Auxun A — ^t) ramennarent B — ^u) Tilladet A — ^v) Tilladet A — ^x) *c'estoit* — ^y) d'Auxun A — ^z) *four plus que* B — ^{aa}, *mesmes* B — ^{bb}) *de sorte* — ^{cc}) d'Auxun A

guerre civile en Guyenne, fut fait chevalier de l'ordre par Charles IX et gouverneur de Bordeaux en 1568 ; fut blessé au siège de Mont de Marsan en septembre 1569.

¹ Luzzo cite aussi « il capitain Magrin » comme lieutenant de d'Ossun.

plus de cinquante prisonniers", le capitaine Tilladet^b prins deux fois et recouvert de ses compagnons, lesquels, serrez en troupe^c, tournoient^d visage jusques au pont des Loges. Le seigneur Franciscou Bernardin qui estoit en bataille auprès du pont, vit venir sur ses^e bras tout ce desordre, et, voyant qu'il n'estoit suffizant avec sa troupe d'y remedier, print party et passa le pont et là fist lesle, qui fust cause que beaucoup de noz gens se^f sauvarent encores et qui tournoyent visage sur sa faveur au bout dudict^g pont. Or, le chevalier^h Absal, qui avoit prins un peu à main gauche, se retiroit le pas et souvent fit faire halteⁱ, qui fust occasion qu'il ne peut gagner le pont. Car une partie des ennemis, voyant^j la victoire, coururent à luy, qui avoit veu toute la cavallerie nostre defaite et en routte. Chascun peut juger quel courage luy et^k ses gens pouvoient avoir, lesquels furent tous taillez en pièces, le drapeau prins, et il se sauva sur un petit cheval^l.

Voilà la route qu'enst monsieur d'Aussun, plus pour une superbe de vouloir faire quelque chose grande que non pour^m faute de cœur ny de conduite : car, en premier lieu, il rangea bien ses trois troupes, de sorte que toutesⁿ trois combattoient, et sa personne, mesmes ayant esté prins tenant l'espée sanglante au poing et en terre, car son cheval estoit mort^o. Et s'il^p se fust voulu contenter de raison, il ne fust jamais entré en dispute avec le seigneur Franciscou Bernardin, car il y avoit faict ce que bon capitaine devoit^q faire, tant de sa personne que de sa conduite. *Le Roy après la deffiance dudict ser*

a) cinquante chevaux prisonniers — b) Tilladet A — c) que en troupe serrée — d) tournoient — e) ces A — f) beaucoup de gens des nostres se B — g) du A — h) cavalier (cavalier B) — i) souvent fa soit altou (halte B) — j) ennemis se voyans — k ne (ny B) — l) par A — m) trouppez, lesquels (que B) touiez — n) terre, son cheval mort A — o) si ledict seur d'Aussun A — p) pouvoit

1. Cf. les récits de Paul Joye, lib. XXXIV, II, f° 321 B G et de du Bellay, coll. Petitot, t. XIX, p. 380. — Sur leur valeur, voir B. de M. h., p. 144

gneur d'Aussun, les appointa, parce que le seigneur Franciscou le fit appeller pour luy reparer le tort qu'il luy avoit faict, ayant uict un marquis de Gast et ailleurs qu'il l'avoit abandonné au besoin. Ledit seigneur d'Aussun le rendit satisfait et content, et l'un et l'autre avoient bien fait leur devoir^a. Mais si ledit seigneur d'Aussun eust prins le conseil dudit seigneur Franciscou, il n'eust pas esté deffaict. Il n'estoit pas raisonnable qu'il se perdist, aussi ne pouvant reparer sa faute d'avoir tant temporisé à faire sa retraicte à la teste d'une armée. Si^a je voulois mettre encores d'autres exemples de ceux qui veulent combattre à la teste d'un camp se retirant, je le pourrois faire. le-moing Mauchane^b, où monsieur le mareschal de Strosse^c perdit^d la bataille^e, non pas à faute^e de cœur, car il y fust fort blessé, ny à faute de conduite, car il avoit aussi bien rangé ses gens pour sa retraicte droict à Lusignan^f qu'un homme eust sceu faire; le seigneur Mariou de Saint-Flour^g qui me perdit presque toute ma cavallerie auprès de Piance^h et voulut faire de mesmes à la teste d'un^a camp. Plusieurs sans consideration tombent en ces fautes, comme j'ay cy devant escrit et en pourrois escrire

^a *Leçon de R, Rd* Mauchant,

^a) conduite, El ai — b) Mauchan (Mauchane B) — c) Astrossy (Strossy B) — d) Astrossy qui perdist A — e) non par faute — f) Lusignan B — g) Sainte — h) du A

1. Addition empruntée à Paul Jove : « Apud Vastum se a Vicomercato per ignavam desertum [Ossunius] queritur. Quibus ex verbis superbe irateque prolatis delatusque ad Vicomercatum, orta est capitalis cum controversia, usque adeo accensa simulata ut Vicomercatus Ossunium, tanquam improbe mentientem et inique contumeliosum, ad singulare certamen provocaret. Sed rex, nullorum testimoniis comperto ejus de hoc incursu eventum, litent author tunc sua diremit, docensque principali contumelia creptum Ossunius Vicomercato restituit. » (Op. cit., p. 321 v°)

2. Combat de Marciano (2 août 1554), où Pietro Strozzi fut battu par le marquis de Marignan. Voir livre III.

3. Lucignano, prov. et distr. d'Arezzo, au S.-O. de Marciano.

4. Mario de Santa Foca, capitaine italien, servit sous Montluc à Sienne et à Montalcino.

5. Pienza, prov. de Sienne, distr. de Montepulciano. — Voir au livre IV le récit de cette affaire.

d'autres^a qui seroient longues à racompter. Je vous prie, capitaines mes compagnons, ne mesprisez mon^b conseil, car puisque tant de vaillans et sages capitaines se sou[t] trouvez mal de ces retraictes ou n'en peut^c esperer rien de bon. *Il faut vouloir ce qu'on peut et ce qu'on doit, et non pas à la teste d'une armée attaquer vostre ennemy et entreprendre vostre retraicte.*

Le marquis de Gnastr^d passa le pont à l'heure mesmes avec tout son camp, et se mist dans Carignan, où il^e designa un fort enfermant^f le bourg^g : ce qu'il eust^h bien tost fait, pour ce que les fossez qui enfermoient lediet bourg et la ville luy aidèrent beaucoup et y laissa deux mil Espagnols et deux mil Allemans, et le seigneurⁱ Pierre Colonne^j pour chef (à^k la verité il fist une bonne eslection, et ne trompa personne de la bonne opinion que l'on avoit de luy, car c'estoit un homme qui avoit beaucoup d'entendement et de valleur), laissant à Carmagnolle^l Cesar^m d' Naplesⁿ avecques quelques enseignes d'^o Ita

a) camp : celle de monsieur le marquis de Salusse à la descente du prince de Navarre au royaume de Naples, que j'ay ey devant escript, et prou d'autres — b) racompter priant les capitaines de ne mesprizer mon — c) ilz — d) peuvent — e) Gnastr — f) omis dans A — g) fort y enfermant (et y enferma B) — h) bourg et Poust B — i) sieur A — j) Colonne Collone B — k) chef que à — l) Carmagnole A — m) Cesar (Cesar B) — n) omis dans A

1 C'est le 15 novembre, c'est à-dire le même jour, que del Vasto entra dans Carignan et décida de fortifier la place. Il donna mille etis pour commencer les travaux. Bobba, qui s'occupe de ces détails, ajoute que les faubourgs ne furent pas fortifiés, parce qu'ils étaient en ruines. (Arch. d'Etat de Mantoue, Bobba, Carmagnola, 17 novembre 1543.)

2 Pirro Colonna ne semble pas avoir appartenu à la grande famille romaine des Colonna. C'était un agent politique de Cosme de Médicis au service de Charles-Quint. Il avait obtenu le gouvernement de Savignone pour le compte de l'Empereur, qui lui fit don en 1544 du marquisat de Mortara. Sur son rôle dans la préparation de l'assassinat de Frégose et Rucchi, voir le curieux, *Guillaume du Bellay*, p. 336. En octobre 1545, il avait été chargé par del Vasto de se saisir de Carré et de Bene. Il renouça à l'entreprise (cf. Tausserat-Radel, *Corresp. de Guillaume Pellicier*, p. 693). Sur la défense et la capitulation de Carignan, voir Desjardins, *Égée. de la Fr. avec la Tois.*, t. III, p. 119-120.

3 Cesare Maggi, dit Cesar de Naples, combattit au service de l'Empereur que nous retrouverons. Voir, sur ce personnage, le portrait qu'en trace l'ambassadeur vénitien Alvise Mocenigo dans Fiedler, *Relationen Venetianischer Botschafter über Deutschland und Österreich im sechzehnten Jahrhundert* (Fontes

liens, du nombre desquels ne me souvient et deux mil Allemands, et* à Reconis¹ quatre enseignes d'Espagnols, c'est à sçavoir Louys Quichadou², don³ Jean de Guibare⁴, Mandosse⁵ et Agillere⁶, la cavallerie à Pinbes⁷ et à Vinu⁸ et Vigon⁹; et puis s'en alla à Milan, après avoir renvoyé le demeurant de son camp à Quiers¹⁰, et monsieur de Savoye à¹¹ Versel¹².

Que que temps après¹³, monsieur de Termes mena un entreprinse qui ne fut jamais desouverte qu'à monsieur de Bolières¹⁴ et à moy, non pas *mesme* à monsieur de Tès, qui estoit colonnel¹⁵. Il y avoit un marchant de

* *Leçon de B, Mot omis dans A et Ed.* — *Ed.* Piquet. *Voir* n. 2.

a) Reconys A — b) Loys Guychedou B — c) don B — d) Guibare (Guibaro B) — e) Mandosse A — f) à Guibare (Aguilere B) — g) Piquet (P.ingues B) — h) Vinu (Rinu B) — i) Vigon B — j) omis dans B — k) Quier — l) Savoye retiré à B — m) Versell (Verrell B) — n) Bon lières — o) qu'estoit nostre colonnel

Reçam Austriacarum, vol. XXX, p. 143, les biographies de Luca Contile, *Historia di fatti di Cesare Maggi di Napoli*. Milan, 1565, in-8° et de Brantôme, t. I, p. 309-312, et Tonelli, *Cesare Maggi di Napoli* dans le *Museo storico artistico Varesiano*, 1886, n° 2, 4, 9.

1. De Ruble a identifié Guibare avec don Juan de Guevara d'une illustre famille d'origine napolitaine et Agillere (Aguilere B) avec le marquis d'Aguilar capitaine et diplomate au service de l'empereur. Ces identifications d'obscurs capitaines avec de grands personnages semblent fort douteuses (Communication de M. Morel Fatio). Bernardo Tasso cite « don Giovanni di Ghevara » et « Gottières Chesada » parmi les combattants de Cerisoles (*Lettere di M. Bernardo Tasso*. In Vinetia, appresso Giacomo Cornetti, 1685, in 8°, f° 143 r°).

2. Pinbes. Turinèse, prov. et distr. de Turin. Ce mot est partout défiguré (Piquet, Piques, Piques, Piquet), sauf en un passage de A (f° 13 v°), où on lit Pinbes, qui justifie pleinement l'identification de Camusano. J'ai cru devoir adopter cette leçon.

3. V nave, prov. et distr. de Turin.

4. V gene, prov. de Turin, distr. de Puerolo. — La dépêche de Babba, du 17 novembre, confirme ce que dit Montluc des cantonnements de la cavalerie sur la rive gauche du Pô et de la garnison d'Espagnols et d'Allemands laissés dans Carignan. Elle ajoute que Cesare Maggi fut mis dans le marquisat de Saluces avec trois mille aventuriers Italiens et le tercio de D. Ramon de Cardona. Molo (p. 179), Guazzo (f° 356 v°) parlent aussi de Pietro Colonna à Carignan. De Bellay (coll. Petitot, t. XIX, p. 48c 48), donne des indications un peu différentes.

5. Cheri, prov. et distr. de Turin.

6. Versel l, prov. de Novare, en l de distr.

7. Marco Guazzo, qui raconte aussi (*op. cit.*, f° 356 v°-357 r°) l'histoire de la « marchandise » de Barge, que l'on va lire, place le fait en décembre 1543. Sur les différences de son récit avec celui de Montluc, voir B de M. h., p. 146-147.

Barges^{*1}, grand amy et servileur de monsieur de Termes et bon^a François, nommé Granuchin^{*2}, qui, venant de Barges à Savillan^c, fust prins des chevaux légers de la compagnie du comte Pedro^d d'Apport³, gouverneur de Fossan : lequel tantost on menassoit de pendre et tantost de le mettre à^e rançon, de sorte que le pauvre homme demeura huit jours en desespoir de sa vie. A la fin, il s'advise de faire dire au comte que, s'il luy plaisoit qu'il parlast^g à luy, il^h luy diroit des choses qui seroient à son profit et honneur. Lequel comte parla à luy, et lediet Granuchin luy proposa qu'il ne tiendroît qu'à luy qu'il ne fust seigneur de Barges et qu'il lui bastoit l'anime de^{**14} luy mettre le chasteau entre les mains, car la ville n'estoit forte. Le comte, curieux d'entendre à ceste entreprinse, conclut et arresa que Granuchin bailleroit son fils et sa femme en ostage^l, et lediet Granuchin proposa la façon, disant qu'il estoit grand amy du capitaine du chasteau, et que les vivres qu'on mettoit dedans passaient par ses mains, et qu'il avoit part^k à quelque traficq^l qu'ils faisoient ensemble, sçavoir est lediet capitaine du chasteau^m, nomme La Motheⁿ, et luy ; aussi l'Escossois^o qui gardeit les clefs du

^{***} Ed., Bargaça. ^{**} *Leçon de B* Ed. qu'il estoit en sa puissance etc.

a) et fort bon — b) Gramuchin (Gramignan B) — c) Sabellhan A — d) Pedro (Pedrou B) — e) lequel on pendoit demain et l'endemain le mettoit on puis l'on le mettoit B, d — f) en toute desesperation de — g) qu'il luy pleust que parlast A — h) et — i) qu'il luy bastoit l'envye de A — j) hostalges — k) intercession — l) certains gains — m) ces deux mots ont des A — n) Lamothe A — o) luy et aussi que l'Escossois

1. Barge, prov. de Coni, distr. de Saluzzo.

2. Les mss. l'appellent *Gramuchin* (A), *Gramignan*, *Gramigay* (B). Mss. 10,0, relatant le fait, sous l'année 1543 (p. 179), lui donne encore un autre nom : « Anno eodem Garvagninus Canerii Bargiensis, pro Gallo in castro Bargaarum agens, vocat a Fossana Petrus de Portu, singens se illi proditorum ipsum castrum qui Petrus ibi introductus occiditur doloso. »

3. Pietro Porto, de Vicenza, avait été, d'après Cambiarni (*Il storico discorso*, au t. I^{er} des *Monum. hist. patr.*, col. 1064), envoyé en décembre 1542 par del Vasto au secours de Coni assiégé par d'Annebault.

4. C'est l'Italien *bastare l'animo*, se faire fort. Florimond de Ramond a traduit

château estoit fort son amy, auquel faisoit tousjours gagner quelque chose, lequel s'assuroit^a de le convertir, non^a toutes fois ledict capitaine La Mothe, mais qu'il² estoit malade d'une fievre quarte qui le tenoit quinze ou vingt heures, et ne bougeoit du lit, ains y demouroit presque tousjours; et comme^b il³ seroit hors de prison, il s'en^c yroit plaindre à monsieur de Termes de deux hommes qui avoient^d le bruit d'estre Imperiaux^e, qui l'avoient vendu et adverty les ennemis de son allée; et qu'après avoir laissé sa^f femme et son fils pour^g ostage, il iroit demander raison^h à monsieur de Botièresⁱ par le moyen de monsieur de Termes *et puis* il s'en yroit à Barges au château; et *qu'un* dimanche matin, il feroit sortir de quinze à vingt soldats que La Mothe y avoit, ne reservant sinon l'Escossois^j, le sommeiller et le cuisinier, pour^k aller prendre ceux qui l'avoient vendu, ainsin^k qu'ils seroient à la première messe le matin; et cependant, ceste nuit-là le comte feroit marcher quarante soldats, les quels seroient^l embusquez^m devant jour à un petit taillis qu'il y a, loingⁿ une arquebuzade de la fauce porte; et comme il seroit temps de venir, il dresseroit un drap peau blanc au dessus de la fauce porte.

Or, l'y avoit un prestre de^o Barges, qui estoit banny et se tenoit à^p Fossan, qui estoit amy de Granuchin, lequel faisoit tout ce qu'il pouvoit pour sa delivrance, qui fust appelé à leur deliberation, pource que ledict prestre avoit^q parlé souvent au comte en faveur dudict Granuchin. Et fust conclud que^r le prestre se rendroit une nuit qu'ils

a) de gagner non A — b) et que comme — c) se A — d) hommes de Barges qui avoient — e) imperiaux — f) allée, comme il estoit vray de tout cecy que je lis, e' par ainsy comme il eust (auvoit B) baillé sa — g) en — h) hostage et demandé raison — i) Botières — j) avoit, tous sinon l'Escossois — k) vendus à luy ainsin A — l) qui se rendroient B — m) une heure — n) à — o) dudict B — p) banny se tenant à B — q) ce qu'il avoient B — r) Et conclurent que B

1. Le sujet est Granuchin.

2. Le capitaine La Mothe.

3. Granuchin.

arrestarent, à moitié chemin de Fossan à Barges, en un petit bois, et pour le recognoistre feroit un sifflet et que, s'il avoit converty l'Escossois il le meneroit avecque luy pour arrester ce qu'il ^a falloit faire. Ainsin Granuchin ^b escrivit une lettre à monsieur de Termes, par laquelle il le ^c prioit demander le sauf conduit à monsieur de Botières, pour faire venir sa femme et son fils à Fossan entrer pleges ^d pour luy, car il avoit tant faict, avec que l'aide de certains amis, qu'il avoit moyené ^e que le comte le laissait aller, moyennant six cens escuz, et que, si luy mesmes n'estoit dehors et en liberté, ne trouveroit homme qui voulust achapter de ^f son bien pour faire l'argent, et que, s'il avoit le sauf conduit, luy pleust le bailler à un sien amy, qu'il lui manda, à Savillan ^g, auquel il escrivoit et prioit faire les diligences de faire venir sa femme et son fils audiet Fossan ^h. Et comme cela fust arrêté, ledict ⁱ Granuchin sortit et vint audiet Savillan ^j trouver monsieur de Termes, auquel il ^k compta toute l'entreprinse et sa *marchandise*

Incontinent monsieur de Termes, qui commençoit desjà à tomber malade d'une maladie qui luy durait chascque fois quatorze ou quinze jours, m'envoya querir et m'en communiqua le tout, et ^l tous trois arrestames que ledict Granuchin yroit parler avec monsieur de Botières ^m, pour luy conter l'entreprinse. Monsieur de Termes luy bailla des lettres adressantes audiet seigneur ⁿ de Botières ^o, lequel, après l'avoir entendu, il n'en fist pas grand cas, mais seulement rescrivit à monsieur ^p de Termes que, s'il ^q cognoissoit qu'on se deust tier audiet Granuchin, qu'il en fist comme

^a *selon des mss. Ed.*, et cela fust arrêté. Ledict

a) que B — b) Gramigry B — c) luy — d) entrer en pleges B — e) à (audiet B) Fossan — f) achapter rien de A — g) Sabillhan A — h) Sabillhan A — i) jours, ne la communiqua (qui ne le communiquet B) pas à tout le monde, mais (omis dans B, me manda [à B] sercher et — j) Boulières — k) sieur A — l) Boutières — m) and et sieur A — n) si — o) A

1. Détail donné par Gazzo

bon luy sembleroit. A laquelle responce monsieur de Termes eust opinion que monsieur^a de Boutières seroit bien aise qu'il recut^b quelque escorne (aussi ne s'aimoient ils guierres), de sorte qu'il vouloit^c rompre l'entreprinse. Mais, voyant^d ledict Granuchin^e desesperé, si elle ne se faisoit, *et moy encores plus de laisser eschapper une telle prise sur nos ennemis*, je priay monsieur^f de Termes la me laisser conduire^g, lequel difficilement le me voulust accorder, craignant toujours que, si il en advenoit mal, monsieur de Boutières^h luy presteroit une charité envers le Roy, *comme c'est la coustume Car, quand on porte quelque dent de luict à quelqu'un, on est bien aise qu'il face toujours quelque pas de clerc, afin que le maistre aye occasion de se courroucer et reculer celui là, le blasmant de n'avoir voulu croire les plus sages*. Enfinⁱ, par importunité, il m'accorda ladicte entreprinse.

Ledict Granuchin partist pour s'en aller à Barges et découvrist le tout au capitaine La Mothe et à l'Escossois, ausquels monsieur de Termes en escrivit aussi, et, la nuit venue, partirent tous deux seuls (car ledict Granuchin sçavoit bien le chemin), et se rendirent au bois, là où ils trouvèrent le prestre, et arrestèrent que ledict comte quitteroit la rançon audict Granuchin, et qu'il luy bailleroit^j autant comme les soldats qui l'avoient prins luy avoient oste^k, et en^l outre luy bailleroit^l sa demeure au chasteau près du capitaine qu'il^m y mettroit, avec certaine pension d'argent pour s'entretenir, et feroit espouser à l'Escossois une fille heritière qu'il y avoit à Barges, luy donneroit aussi certain entretenement, de tant qu'ilⁿ ne pourroit jamaisⁿ plus retournerⁿ ny en Escosse ny

^a Ed. : Granuchin.

a) ledict sieur B — b) lumbast en — c) vouloit — d) et moy voyant (et voyant moy B) — e) priay à monsieur B — f) faire — g) Boutières — h) et — i) donneroit B — j) prins l'avoient oste A — k) omis dans A — l) bailleroient A — m) tant que (qu'il B) ne luy faillait jamais — n) tourner A

1. Le comte

2. L'Escossois

en France. Cela fust tout arresté et conclud, et que le prestre luy aporeroit toutes ces^a promesses, signées et sellées des seing et armes du comte à une cassine qui estoit au frère dudict^b prestre, là où il venoit quelque fois la nu et, et que, le dimanche après, l'exécution se feroit. Granuchin vint à Savillan^c, après avoir reçu^d les obligations, et nous monstroït^e tout^f.

Or, il^g n'y avoit plus jusques au dimanche que trois jours. Il s'en retourna incontinant et arrestames qu'il meneroit^h deux guides, les molleures qu'il pourroit trouver, non toutesfoisⁱ qu'il leur descouvrist rien, mais avecques des lettres seintes^j, où^k il ne se parleroit que de quelque v n qu'il^l mⁿ avoit achapté. Les guides furent le samedi à^m midy à Savillanⁿ. Je prins le capitaine Favas^o, mon lieutenant, et dans ma chambre luy communiquay^p toute l'entreprinse, et comme je voulois que ce fust luy qui l'executast; à quoy ne contredict, estant^q homme de bonne^r volonté. Et fust accordé qu'il attacheroit les guides par le corps et qu'il n'entreroit^t en chemin aucun ny carrefour, mais à^u travers la campagne. Il eust grand affaire^v à convertir les guides, pource^w qu'il falloit passer trois ou quatre ruisseaux et qu'il y avoit de la neige^x et de la glace par tout. Nous demeurasmes plus de trois heures à disputer ce chemin. A la fin, tous deux les guides^y s'en accordarent, à chacun desquels je donnay dix escuz et les fis très bien soupper. Nous advisames qu'il ne falloit mener guères de gens pour ne faire grand bruit. Nous^{aa} faisons lors un rampart près la porte de Fossan, ayant rompu un peu de la muraille et fait un pont pour aller chercher la terre dehors, Par^{bb} là je jetlay le capitaine

a) ses A - b) au A - c) Sebillan A - d) Savilian ayant reçu B
e) monstra B - f) obligations nous montrant tout A - g) omis dans A -
h) m'envoyeroit B - i) omis dans A - j) omis dans A - k) que A - l) q si
(sic) A - m) omis dans B - n) furent là le vendredi d A - o) Sebillan A
- p) Favas A - q) communiqua A - r) comme A - s) homme de bon
esprit et bonne - t) qu'ils n'entreroient A - u) mais seulement d B -
v) à faire A - x) guides que cela se peut faire pource B - y) n ege A -
- z) ces deux mots omis dans A - aa) et - bb) dehors et par

Favas^a dehors. luy trente cinquiesme seulement. Et comme nous fumes^b dehors, attachasmes les^c guides, pour crainte qu'ils ne se perdissent et ainsin se mist en chemin.

Or, l'assignation des ennemis estoit en mesme heure, de sorte que Granuchin leur avoit baillé le chemin pour venir à ce taillis à main droicle^d, et les nostres pour venir passer auprès^e des murailles de la ville à main gauche; et^f comme ils furent à la fauce porte, Granuchin et l'Escossois s'y trouvarent, qu'estoit l'heure à laquelle l'Escossois avoit accoustumé faire sa^g sentinelle sur la^h fauce porte; et ne furent jamais descouvertsⁱ. Estans^j arrivez, ils^k les mirent dans une cave du chasteau, où l'on leur avoit appresté^l du feu de charbon, du pain et du vin. Cependant le jour arriva; et comme la cloche sonnoit pour dire la messe bas à la vile l'Escossois et Granuchin commandarent à tous les soldats qui estoient dans le chasteau d'a ler prendre à la messe ces^m deux que Granuchin chargeoit l'avoir trahy: et n'y demeura que La Mothe son valet de chambre, qui servoit de soldat et luy quiⁿ faisoit la despence, le cuisinier l'Escossois et Granuchin. L'Escossois^o leva le pont, et lors ils firent sortir le^p capitaine Favas^q, le faisant mettre dernier des fassines qu'il y avoit au fons de la basse-court, les genoux à terre, et après allèrent incontinent mettre le drapeau sur la fauce porte. Et bien tost après, le prestre arriva et environ quarante soldats avecques luy: et^r comme ils furent dedans, l'Escossois ferma la fauce porte, et à l'instant le capitaine Favas^s et sa trouppe leur^t coururent sus, lesquels firent

^a *Legon des mss. Ed.* que

^a) Favars A — ^b) attachames, comme avions arresté, les B — ^c) ces trois mots omis dans A — ^d) passer (y)it auprès — ^e) gauche et les enemys estoient à main droicle, et — ^f) l'Escossois faisoit sa A — ^g) ladicle B — ^h) membre de phrase omis dans B — ⁱ) descouvertz et estans A — ^j) omis dans A — ^k) prepare A — ^l) ses A — ^m) Granuchin et l' (le dict B) Escossois — ⁿ) lors feyt decouvrir (sortir B) le — ^o) Favars A — ^p) arriva ayant avec luy environ quarante soldats et B — ^q) Favars A — ^r) omis dans A

quelque peu de deffence, de sorte qu'il en mourust^a sept ou huit. Granuchin sauva le prestre et ne vouloit endurer^b qu'il receust aucun desplaisir.

Or, il y avoit^c un paisant, qui venoit d'une maisonnette au dessus du chasteau, lequel apperceust entrer par la fauce porte ces^d soldats Espagnols portans la croix rouge, et courust bas^e à la ville *donner l'alarme* et dire que le chasteau estoit trahy. Lors les soldats qui avoient esté tirez dehors pour aller prendre les deux hommes à la messe, voulurent retourner au^f chasteau; mais les nostres leur tirarent^g *arquebuzades*, toutesfois bien haut pour ne pas^h les toucher, fignantⁱ estre^j ennemis, crians tousjours : « Imperi ! Imperi ! » et « Savove ! », qui fust cause que les-dicts^k soldats s'en fuirent à Pignerol^l et portarent nouvelles à monsieur de Botières^m que Granuchin avoit trahy le chasteau et que l'ennemy estoit dedansⁿ. Monsieur de Botières^o despescha bien en collère un courrier à monsieur de Termes pour l'advertir de ces nouvelles, et outre trois ou quatre marchans de Barges, qui tenoient le party du Roy, s'en vindrent fuyants à Savillan^p, de sorte que nous finsmes entièrement que la trahison double estoitournée contre nous^q, *comme il ulnient bien souvent*. Je n'osus aller voir monsieur de Termes, qui estoiet au lit malade, quasi desesperé, et disoit ces mots souvant^r : « Ha ! monsieur de Monluc, vous m'avez ruiné, pleust à Dieu ne vous avoir jamais creu ! » Et^s ainsi demeurasmes jusques au mercredy^t. Cependant ils mirent les soldats qui estoient entrez dans^u la cave, prenant mes soldats les^v croix rouges^x, et mirent un drapeau blanc aussi^y avec la croix rouge sur une tour, ne criant

a) qu'il en y (y en B) *mourust*. — b) *prebtre* sans vouloir *endurer* B — c) y avoit il A — d) ces A — e) là bas A — f) *audiet* A — g) *tiro.ent* A — h) *omis dans* B — i) *toucher point* *fe grant* A — j) qu'ilz leussent A — k) les A — l) Pigneirol B — m) Boutières — n) y estoiet B — o) Boudères — p) Savillan A — q) *cont.e* de nous — r) *souvent* ces mots B — s) *ruiné*. D'autre part je souhaiterois (souhaitois B) n'avoir jamais esté né. Et — t) mardy A — u) les prisonniers dans — v) la — x) rouge — y) *omis dans* A

autre chose dedans^a le chasteau que « Imperi ! Imperi ! »

Or, incontinent Granuchin fit signer une lettre au prestre, par laquelle il mandoit au comte qu'il s'en vint prendre^b possession de la ville et du chasteau, que^c Granuchin luy avoit tenu ce qu'il luy avoit promis, et manda venir un paisant^d de son frère, auquel il fit bailler la lettre par le prestre mesmes, luy disant que, s'il faisoit aucun signe en luy baillant la^e lettre ou autrement, qu'il le tueroit ; et aussi fit dire par ledit prestre audit laboureur quelques autres paroles de bouche. Le^f paisant s'en va sur une^g jument courant à Fossan, là où il n'y a que douze mil. Et tout incontinant le comte se resolut d'y envoyer ceste nuict un sien caporal^h, nommé Janinⁱ, avecque vingt cinq des^j plus braves de toute sa compagnie, lequel se rendit au point du jour à Barges. Et comme il arriva au chasteau, Granuchin, le prestre et l'Escossois le firent entrer par la mesme fauce porte ; et cependant le capitaine Favas^k s'alla mettre cernier les fassines, comme auparavant^l, combien que Granuchin fist un peu le long à ouvrir la porte, pour ce qu'il vouloit veoir clair et regarder si le prestre feroit signe aucun, aussi vouloit il que ceux de la ville les vissent entrer. Et comme le jour fut clair^m, ils ouvrirent la fauce porte, leur faisant entendre que les soldats du prestre dormoient pour le long travail qu'ils avoient souffertⁿ la nuict auparavant^o. Et comme ils furent dedans, l'Escossois ferma soudain la porte, et promptement le capitaine Favas^p sort courant à eux sans leur donner loisir^q que à bien peu de mettre le feu aux arquebuzes, ce que les nostres firent, car^r ils les avoient toutes prestes. Quoy que ce

^a *Leçon de B. Ed.* : coporal.

^a) dans A — ^b) prebatre, laquelle il mandoit au comte pour s'en venir prendre — ^c) chasteau et que A — ^d) boyer (bovyer B) — ^e) ladicta — ^f) thuerait, ce qu'il feist (omis dans B). Le (ediet B) — ^g) ung — ^h) coporal A — ⁱ) Jehanyn (Jehanin B) — ^j) vingt cinq so. catz des A — ^k) Favars A — ^l) paravant A — ^m) comme la clarté du jour feust venue B — ⁿ) ou — ^o) paradvant A — ^p) Favars A — ^q) eux ne leur donnant le loisir A — ^r) firent tous car

fust, ils se mirent en deffence avec leurs espèces, de sorte qu'il y eust six soldats des miens blessez, et en mourut de ceste ^a troupe quinze ou seze, desquels le caporal Janin ^b en fust un, *qui fust un grand malheur pour nos entrepreneurs*, et un sien frere. Le ^c reste ils ^d amenarent à la cave, les attachant de deux en deux, car ils estoient desjà dans le chasteau plus de prisonniers que des nostres mesmes.

Et pour ce que ce combat dura plus que l'autre, les ennemis erioient combattant : « Imperi! » et les nostres, « France! », de sorte que la voix alloit jusques à la ville et mesmement les arquebuzades qui furent tirées. Et pour n'estre encores descouverts parce que leur dessein estoit d'y attirer le ^e comte (car pour ceste occasion se joüoit la farce) *ils montarent tous^f sur les murailles du chasteau, et^g là erioient* : « Imperi! » et « Savoye! », portant tous la croix rouge, comme j'ay desjà dict. Or, le paisant qui avoit porté la lettre au comte ne vint pas avecques eux au chasteau, s'estant arresté à ^h la cassine de son maistre, et fust incontinant renvoyé querir et baillé un autre lettre, pour la porter ⁱ audiet comte à l'ossan, par les mains du prestre, par laquelle il l'advertissoit que le caporal ^j Janin ^k estoit tant las qu'il n'avoit peu escrire, mais ^l qu'il luy avoit donné charge de luy mander le tout et ^m qu'il s'estoit mis ⁿ à dormir. Le comte, après avoir veu ceste lettre, se resolut de partir, non pas le ^o lendemain, qu'estoit le mardy, mais le mecredy après. Quand ^p Dieu nous veut punir, il nous oste ^q l'entendement, comme il advint au faict de ce gentil-homme. En ^r premier lieu, le comte estoit réputé pour un des acors ^s hommes et autant sage et vaillant qu'il y ^t eust

a) d'este — b) Jehanyn A — c) frere et le A — d) omis dans A — e) descouverts aiant toujours opinion d'y faire venir le — f) omis dans A — g) tous de A — h) s'estant il demeuré à — i) l'apporter — j) corporal A — k) Jehanyn A — l) et A — m) mais A — n) tout s'estant mis B — o) omis dans A (du B) — p) Et comme — q) Dieu veut punir les hommes, il leur oste — r) l'entendement et là se monstra l'exemple, Car en — s) escorts — t) hommes, saige et vaillant autant qu'il en y

en tout leur camp; et neantmoins il se laissa aveugler^a a deux lettres de ce prestre, et mesmement par la dernière, de laquelle il ne devoit rien croire qu'il ne vist lettre de son caporal^b, et devoit regarder si l'excuse estoit suffisante de dire que son dit^c caporal^d s'estoit mis à dormir. *Mais nous sommes aveuglez quand nous souhaitons quelque chose. Croyez, messieurs, qui faictes des entreprises, que vous devez songer tout peser tout jusques à la moindre petite particularité, car si nous estes fin, nostre ennemy le peut estre autant que vous. A fin, dit on, fin et demy. Ce^e qui le trompa encore le plus, fut^e que, le mardy, ceux de la ville, qui pensoient estre devenus Imperiaux^f, faisant encorres quelque double pour les cris qu'ils avoient ouys au combat, envoyarent, sur le midy^g, cinq ou six femmes au chasteau vendre des gastaux^h, pommes et chastaignes, pour venir si elles pourroient decouvrir qu'il y eust de la trahison; car lors ceux qui estoient demeurez dans la ville avoient desjà pris la croix rouge. Et comme nos gens les virent venir contre montⁱ, ils se doublarent bien que c'estoit pour quelque occasion, ce qui leur fit resoudre de faire bonne mine et allarent abattre le petit pont leviz et les firent entrer dedans. Lors mes soldats se mirent à promener en la basse-court, avec leurs croix rouges, sauf trois ou quatre qui parloient bon espagnol lesquels parlarent ausdictes femmes et leur achaptarent ce qu'elles portoiert *faisant estre Espagnols*. Et après elles s'en retournerent à^j la ville, assurant^k les habitans qu'il n'y avoit point de finesse, et apportèrent une lettre aussi, que La Mothe^l escrivoit^m à un sien amy à la ville.*

^a *Leçon des mots* (Ces trois mots manquent dans l'éd.).

a) abugler B — b) corpora. A — c) son A — d) corporal A — e) Et ce — f) puis ce faust A — g) imperiaiz — h) gastasses A — i) contre amont — j) dehaus. Or s'avois-je trois ou quatre solatz qui parloient bon espagnol. Les autres se promenoient par la basse court de deux en deux et les trois ou quatre qui sçavoient parler espagnol se mirent à parler aux femmes, lesquelles leur vendrent leurs gastasses et tout ce qu'elles pourtoient, et s'en retournerent à A — k) assurant B — l) La Roche. A — m) escrivié. A

par laquelle luy prioit d'aller vers monsieur de Boutières^b, pour luy dire qu'il n'avoit jamais esté consent à la trahison de Grauchin^c et la haillarent à une de ces^d femmes, sachant bien^e que celui^f à qui il escrivoit ne s'y trouveroit pas et qu'il seroit des premiers qui s'en seroit^g fuy, à cause qu'il estoit bon François. Mais ils vouloient que la lettre tombast entre les mains de ceux qui tenoient le party imperial, comme il advint.

Ainsin^h que le comte arriva leⁱ mectedy matin, nos^j gens du chasteau le descouvrirent au long de la plume. Les gens de la ville luy allarent au^k devant à^l la porte, où estant il leur demanda si la chose estoit certaine que ledict^m chasteau estoitⁿ entre ses mains. auquel ils respondirent qu'ils le tenoient pour vray, mais^o que, à la première fois que ses gens y entrarent, on y tira force arquebuzades dedans et s'y fit un grand bruit, et le lundy matin, quand les autres y entrarent, ils ouyrent de mesmes un grand bruit, lequel dura plus longuement que le premier, et qu'il leur sembloit entendre une fois^p rrier^q : « France » et un^r autre fois : « Imperi » et « Duc »^s, toutesfois, que hier ils avoient envoyé de leurs femmes audict^t chasteau avec des fruits, fouasses et chastaignes, lesquelles^u ils avoient laissées entrer et virent que tous les soldats portoient la croix rouge. Sur quoy, le comte dist à son lieutenant qu'il descendist et^v qu'il fist repaistre sa^w compagnie ; et dist à ceux de la ville qu'ils luy apprestassent promptement quelque chose à manger, car, dès qu'il auroit mis ordre au chasteau, il viendroit disner et prendre leur serment de fdelite et, ce faict, s'en^x retourneroit à Fossan.

a) onis dans A — b) Boutières — c) ses A — d) femmes. Or sçavoient ils bien A — e) estay là — f) seroient — g) adroit Et ainsi B — h) adunt Et estant arrivé le comte le A — i) matin à Barges nos — j) pume et se prepa- roient toujours les gens de la ville pour au) aller (et se prepa- roient toujours. Les gens de la ville luy B) aa — k) de A — l) le A — m) fust — n) toutesfois l — o) qu'une fois on croyt — p) France B — q) aa A — r) avecques les gateaux et fruits lesquelles B — s) descendit du cheval et — t) repaistre toute sa — u) onis dans A

Or, il y a une montée fort malaisée^a de la ville au chasteau, que fust cause que le comte descendit à pied, accompagné d'un sien neveu, d'un autre gentil homme et son trompette. Et comme il fust à l'entrée du pont, qui estoit baissé et la porte fermée (toutesfois le^b guischet estoit ouvert, de sorte qu'un homme y pouvoit passer et un cheval, le tirant par la bride), Granuchin et le prestre, estans à la fenestre, luyant salué, luy dirent qu'il^c entrast. Ausquels^d il respondist^e tousjours qu'il n'en feroit rien qu'il^f n'eust parlé au caporal Janin^g. Comme^h ils virent qu'il ne vouloit entrerⁱ, Granuchin dist au prestre, pour le faire oster de là, qu'il allast dire au capporal Janin^j que monsieur^k estoit à la porte, et luy mesmes s'osta^l de la fenestre, faignant^m d'ⁿ aller en bas. Alors le capitaine Favas^o et les soldats coururent ouvrir^p la porte, qui n'estoit point fermée à clef, et^q tout à un coup sautarent sur le pont. Le comte, qui estoit un des plus disposés hommes de l'Italie, qui tenoit son cheval par la bride, estant un des bons chevaux dudict pays^r, lequel je baillay depuis à monsieur de Tais, bondit^s par dessus une petite muraille qu'estoit res du^t pont, et le cheval après luy sur lequel il vouloit^u sauter, car il n'y avoit cheval si grand, pourveu^v qu'il peut prendre l'arson, qu'il ne se mist en selle^x armé de toutes pièces. Il fust poursuivy du bastard de Bazordan, nommé Janot^y qu'est encore en vie, estant pour lors de ma compagnie, lequel par mal'heur ne voulust *ou ne peust* passer la petite muraille pour luy sauter au colet, mais

* Ed. Jamain.

a) mauvaise A — b) toutesfois que le B — c) fermée, Grameichin qui estoit à la fenestre et le prestre, le guichet estant ouvert que ung homme y pot il passer et ung cheval le tirant par la bride, luy disoit qu'il A — d) omis dans A — e) respondait A — f) qu'il n'entreroit point qu'il A — g) corporal Jehanyn A — h) Jehanyn. Et comme — i) omis dans A — j) corporal Jehanyn A — k) le comte — l) sortist B — m) se là feignant — n) omis dans A — o) Favas A — p) à A — q) clefs, l'ouvrirent et A — r) de l'Italie A — s) sauta — t) joignant le B — u) cuyda — v) grand que pourveu — x) il ne sautast dans la celle — y) Jehannot

luy tira une arquebuzade, laquelle luy donna au défaut de ^a la cuirasse et luy entra dans le ventre, perçant à travers les boyaux jusques presque de l'autre costé. de quoy il tumba *par terre*. Le capitaine Favas ^b print son nepveu, un autre print le ^c trompette, l'autre se sauva contre bas, criant que le comte estoit prins ou mort. Le lieutenant et toute sa compagnie tournent ^d remonter à cheval, d'un si grand effroy qu'ils ne cessarent le galop jusques à Fossan. *Que si Janin ^e, à la seconde entrée, n'y eust esté tué, on eust non seulement attrappé le comte, mais peu à peu toute sa troupe, car on l'eust forcé de parler à eux, luy tenant la dague aux reins, s'il eust fait nul signe et peut estre eussions-nous eu moyen d'enfiler quelque entreprixe sur Fossan, car une en amène un'autre*

Ce faict ^f, sur la nuict on me despescha le capitaine Milhas ^g, de ma compagnie, pour me porter ^h les nouvelles et me faire le discours comme tout estoit ⁱ passé, avec une lettre du comte, par laquelle il me prioit que, puis qu'il estoit mon prisonnier et de mes gens pouvant plus gagner à sa vie que à sa mort, je luy fisse ceste courtoisie de ^j luy envoyer à ^k toute diligence un medecin, un chirurgien et un apoticaire. Le ^l capitaine Milhas me vint trouver, estant entré lorsqu'on ouvroit la porte de la ville, *et me trouva que je m'habillois*. lequel ^m me comta le tout, ayant demeuré puis ⁿ le dimanche jusques au ^o mecredy en grand peine et ennuy. Car ^p, ores que je regretasse la place je regrettois encores plus mon ^q lieutenant et mes soldats, la plupart desquels ^r estoient gentils-hommes. Or ^s, incontinant je m'en courus au logis de monsieur de Termes, que je

^a Ed. : Jamis. — ^b Leçon de A. Ed. : Milhas.

^a) arquebuzade qui l'atint (le toucha B) à la saincture de — b) Favars A — c) la A — d) tournèrent A — e) Et — f) Myllas B — g) m'apporter A — h) n'estoit — i) courtoisie que de luy (courtoisie luy B) — j) on A — k) Ledict A — l) Milhas B — m) et — n) omis dans A — o) à ce — p) en toute desespérance. Car — q) plus infiniment mon — r) qui presque tous B (membre de phrase omis dans A) — s) Et

trouvay dedans ^a le liex malade. J'auzerois ^b dire que luy ny moy n'eusmes jamais une ^c plus grand joye; car nous sçavons bien qu'on nous eust accommodé de toutes façons. Et soudain je fis partir un medecin, un chirurgien et un apothecaire, ausquels baillay trois chevaux des miens, qui ne cessarent d'aller jusques à ce qu'ils furent là; mais il n'y eust ordre de le sauver car il mourust à la mi-nuit ^d, et fust ^e porté à Savillan ^f, lequel tout le monde desiroit voir, comme faisoit aussi monsieur de Termes, tout malade. Il ^h fust regretté beaucoup. Le lendemain j'envoia le corps à Fossan, et retins le neveu et le ⁱ trompette et les autres, qui estoient prisonniers à Barges, jusques à ce qu'ils m'eussent renvoyé la femme et le fils dudit Granuchin: ce qu'ils firent le ^j lendemain, et moy de mesmes leur delivray tous les prisonniers.

Je ^k vous prie, capitaines, qui lirez ^l et ^m verrez cecy ⁿ, considerez si c'est entreprise d'un marchand. Un ^o vieux capitaine seroit bien empesché de la conduire avec tant de ruzes ^p et finesses que cestoy cy fit; et ^q encores que le capitaine Favas ^r en fust ^s l'executeur, neantmoins ce marchand fust non seulement l'origine de ^t tout, mais aussi l'executeur, ayant eu le cœur, pour se vanger, de mettre en hazard et sa femme et son fils. En ^u lisant cecy, mes compagnons, vous pouvez apprendre la diligence avec si grandes froidures ^v, les ruzes et finesses qui furent jouées dans le chasteau par l'espace de quatre jours telle[s] qu'homme ne les sçeut ^w decouvrir, ny des nostres ny des leurs, nous tenant tous en double. Le comte s'y porta, pour un sage chevalier, bien légèrement lors de la seconde lettre, mais il repara sa faute lorsqu'il ne vouust entrer sans veoir son homme. Tout cela ne luy servit de rien, comme

a) dans — b) malade de la grand tristesse qu'il avoit et auzerois — c) omis dans A — d) mi — e) nuit A — f) omis dans A — g) Savillan A — h) et B — i) la A — j) dès A — k) prisonniers. Or je — l) liroit A — m) liroit ce libre et — n) ceste entreprise — o) que ung A — p) empesché d'entreprendre d'auzey grande ruzes — q) que ceste (celle B) cy et — r) Favas A — s) femme B — t) du — u) tout. Et en — v) grande neiges et froidures A — w) sçauront A

vous avez veu. Lorsque vous dresserez ces entreprises, pesez tout, n'allez jamais à l'estourdy, et, sans vous précipiter ny croire de leger, jugez s'il y a de l'apparence. J'en ay veu plus de trompez qu'autrement. Et quelque assurance et quelque promesse qu'on vous donne, faictes une contre batterie, et ne vous fiez pas tant à celui qui conduict la marchandise que vous n'ayez quelque corde en main pour sauver vostre fait de l'autre costé. C'est mal fait de blusmer celui qui conduict une entreprise si elle ne reussit, car il faut toujours l'anter : si elle ne porte pourveu qu'il n'y ait de la faute ou sottise c'est tout un. Il faut essayer et faillir, car, se fiant aux hommes, on ne peut lire dans leur cœur : mais allez y sagement. J'ay toujours eu ceste opinion, et croy qu'un bon capitaine la doit avoir, qu'il vaut mieus aller attaquer une place pour la surprendre lorsque personne ne vous tient la main, que si quelque traistre la conduict. Car, pour le moins, estes vous assuré qu'il n'y a point de contre trahison et vous retirerez, si vous fuillez, avec moins de danger, car vostre ennemy ne vous peut dresser des embusches.

Cesar^a de Naples, estant ce jour à Carmagnolle^b, fut adverty de la mort du comte, de quoy il fust bien fusché, et, pour asseurer Fossan, y voulut envoyer trois compagnies italiennes, lesquelles d'autres fois y' avoient esté en garnison, c'est à sçavoir Blaise de Somme^c, Neapolitain, et Baptiste Thous^d, Millanois, et Roussane^e, Piedmontois, lesquels ne voulurent partir promptement (craignant que nous les combattissions) et qu'ils n'eussent une bonne et forte escorte. Les Allemans qu'il avoit avecques luy n'y voulurent aller, qui^f fust causa qu'il manda à Reconis^g aux quatre compagnies espagnoles qui y estoient en garnison, c'est à sçavoir dom^h Jean de

^a Ce nom n'est que dans B

a) descombrer. Fl. incontinent Carac — b) Carmagnole (Carmagnolle B) — c) italiennes à Fossan qui, autre fois (d'un tres fois B) y — d) assevoir celles de ces deux mois onus dans B) Blais de Somme — e) Roussane B — f) que — g) Racons 1 — h) don B

Guevart^a, ministre de camp, Louys Quichadon^b, Aguil-
lare^c et Mandosse; sur quoy ils furent deux jours
sans ozer^d se mettre^e en chemin.

Cependant^f monsieur de Termes fust adverty par son
espion que lesdictes compagnies italiennes partoient le
matin pour s'aller jeter^g dans Fossan et que deux compa-
gnies de cavallerie leur tenoient^h escorte. Orⁱ n'avoit il^j
rien entendu que les Espagnols y deussent aller. Ledict sei-
gneur^k ne faisoit que commencer à relever^l de sa maladie,
lequel me communiqua l'affaire le^m matin mesmes et à la
mesme heure que l'espion estoit arrivé. Conclumes que
nous prendrions quatre cens hommes de pied de toutes
noz compagnies, choisiz et esleuz, sçavoir deux cens arque-
buziers et deux cens piequiers portans coursiclets. Le
capitaine Tilladet, qui n'avoit perdu de ses salades que
deux ou trois n'estoit encore revenu à Savillan, qu'estoitⁿ
cause que la compagnie de monsieur de Termes n'estoit
pas si forte, et, d'autre part, monsieur de Bellegarde^o,
qui estoit son lieutenant, estoit à sa maison et en avoit
quelques uns avecque luy, et, à ceste occasion, le capi-
taine Mons^p ne peust amener que quatre vingts salades.
Et nous rapporta l'espion que les compagnies italiennes
devoient prendre le chemin mesmes que leur camp avoit
tenu venant à Carignan, qu'estoit par la plaine où nous

* *Ed.* : Aguilbert

a) Johan de Gibarte (Guibart B) — b) Loys de Quichado A — c) Aguilhare
(Aguillero B) — d) qui ne s'assoient B — e) Mandosse qui ne s'assoient
meistre A — f) *chemyn*, sur quoy ils furent deux jours. Cependant A —
g) trouver A — h) tiennent A — i) et — j) n'avoient ilz B — k) s' de
Termes de A — l) se lever — m) l'affaire et le — n) Tilladet (Tilladet B)
n'estoit encore revenu à Savillan (Savillan B) qui n'avoit perdu de ses
salades que deux ou trois, qu'estoit — o) Belegarde — p) Mont A

1. Roger de Saint Lary, sieur de Bellegarde, le futur sénéchal de Tou-
louse, fut maréchal de France en 1574, en même temps que Montuc. Bran-
tôme dit qu'il était neveu de Termes, qu'il fit ses premières armes sous son
oncle en Corse, puis passa en Piémont, y commanda une compagnie de
chasseurs légers et devint ensuite enseigne et lieutenant de Termes. *ed. Lalanne*,
t. V, p. 195-196.

avons combattu les Italiens. Nous ^a conclusmes que nous prendrions le chemin de Marennes^b et que nous leur serions au devant. Et ainsi^c que nous voulions sortir de la ville, arriva monsieur de Sental^d, qui venoit de Sental^e, ayant avec luy quinze sallades du seigneur Maure^f et vingt arquebuziers à cheval, ce que nous^g destourna un peu, pour ce^h qu'il pria monsieur de Termes luy donner un peu de temps pour faire repnistrer ses chevaux; car ainsi falloirⁱ il qu'il passast par ce mesme chemin que nous voulions, pour^j s'en aller à Cairas, qu'estoit son gouvernement. Auquel nous dismes que nous n'irions que le petit pas et que nous l'attendrions à Marennes^k, mais qu'il se hatast; car, si nous entendions que les ennemis fussent prests^l de^m passer, ne le pourrionsⁿ attendre. Monsieur de Termes une fois avoit envie d'y venir; mais nous capitaines le priasmes^o de ne venir point, pour^p ce qu'il ne faisoit que sortir de maladie, et qu'aussi la^q ville demeueroit seule et^r, s'il advenoit quelque inconvenient sur nous, seroit pour se perdre.

Estans arrivés audit Marennes, nous fismes alte, attendans monsieur de Saintal^s, où nous ordonnasmes nostre

^s *Jeçon de A* *Ed.* : Saint-Tal

a) et — b) Marennes A — c) ainsi B — d) Saintal B — e) Saintal B — f) cheval quo (qu'il B) nous — g) parce A — h) car ainsi comme ainsi (car aussi B) falloir — i) voulons faire pour — j) Marennes — k) près A — l) à B — m) voyons A — n) capitaines luy dismes et neantmoins (le B priasmes — o) point tant pour B — p) et aussi que la — q) que B — r) seuls, et estans A — s) Saintal B

1. Centallo, prov. et distr. de Coni

2. Moro de Novato, ital en, capitaine de 200 cheval légers au service de la France, mentionné par du Bellay en 1537 parmi les officiers de la suite de d'Annebault quand il alla ravitailler Théroouanne (coll. Petitot, t. XIX, p. 206 et 243), cité par Guillaume du Bellay dans une lettre à M. d'Annebault, Turin, 6 juin 1542, comme envoyé à Venise auprès de Gianfrancesco Trivulzio, marquis de Vigevano (Lauzérat-Radel, *Corresp. de Guillaume Pellier*, p. 662, n. 7). Il avait rendu comme informateur de grands services à Guillaume du Bellay, qu'il tenait de Milan au courant de ce qui se passait, autour du marquis del Vasto (V. L. Bourriely, *Guillaume du Bellay*, p. 295 ; cf. aussi p. 351, n. 2).

combat en telle sorte, sçavoir est^a que les capitaines Gabarret^b et Baron meneroient les deux cens corselets, et moy les deux cens arquebuziers. Et tout incontinent me mis devant avecques mes dits^c arquebuziers venant les corselets après moy, et sortismes hors du village. Le capitaine Mons fit deux troupes de ces^d gens de^e cheval. Je ne say à qui il bailla la première, pour ce que lous estoient compagnons, mais je pense bien que ce fut au^f Massès¹, ou Mouserie²*, ou^g à Ydron³, ou au jeune⁴ Tithadet⁵. Et comme nous eumes un pen marché en avant, plus tost^h que de nous monstrier à la valléeⁱ par où les ennemis devoient passer, fismes alte^j. Je prins un gentil homme, nomme La Garde, avecques moy^k, estant à cheval, et me mis un pen devant pour descouvrir la valée^l. Tout incontinent je descouvre^m de l'autre costé, surⁿ la plaine du Babe¹, qu'est un chasteau appartenant au chancelier² de Savoye, les trois compagnies italiennes et la cavallerie, qui marchoient³ droit à Fossan. Sur quoy⁴ je me cuiday⁵ desesperer⁶, en maudissant monsieur de Santal⁷ et l'heure que jamais il estoit venu, en daut qu'il n'y eust d'autres gens que ceux que je voyois de l'autre costé lesquels desjà estoient fort avant. Et comme je m'en voulois retourner pour dire à la troupe qu'ils estoient passez, je regarday bas⁸ (car par⁹ devant¹⁰) je ne regardois

^a *Leve de B. Ed.* Monverie. — ^b *Leve de B. Ed.* : Idron. — ^c *Leve de B. Ed.* Chasteller. — ^d *Leve de B. Ed.* : marcherent.

^e c'est assavoir (sçavoir B) — ^f Gabarret — ^g lesdits B — ^h ses — ⁱ à 1 — ^j *feist ou au 1* — ^k Mazerlé A — ^l mis dans 1 — ^m jeune B — ⁿ Tithadet — ^o avant A — ^p ballée A — ^q allou (halloy B) — ^r ces deux mots mis dans A — ^s plaines 1 — ^t descouvray (descouvris B) — ^u de A — ^v Babe 1 — ^w marchoit (marchoit B) — ^x Or — ^y penceys 1 — ^z desper (sur) 1 — ^{aa} Santal B — ^{ab} je mys les yeulx contre (je me regarday en B) bas — ^{ac} de A — ^{ad} avant B

¹ Aimery de Béon, fils aîné de Bernard II de Béon et d'Antoine de Devèze, épousa Marguerite de Castelnau (16 novembre 1510), capitaine de 50 hommes d'armes (1511), chevalier de l'ordre, mort en 1570 (Arch. dép. du Lot-et-Gar., ms. Raymond).

² Probablement Giraud le Montorio, époux de Jeanne d'Yver, dame de Casaril (Arch. dép. des H^{tes}-Pyrénées, reg. gén. de Larchez). [R.]

³ Peut être Bahio, loc. tout près de Savignac

que à la pleine^e de l'autre costé, et descouvris les Espagnols, et les montray a La Garde qui ne les avoit aperceuz non plus que moy, portans presque tous^b chausses jaunes, et voyons contre^c le soleil retraire^d leurs armes, et cognuz qu'il^e y avoit des^f corselets. Nous^g ne pensions rencontrer rien que ces trois compagnies italiennes; et, sans l'attente de monsieur Santal^h, eussions rencontré les Espagnols et Italiens ensemble, lesquels, à nostre advis, nous eussent défaits, veu laⁱ défaite que firent les Espagnols seuls. J'advertis incontinent les capitaines du tout et qu'il ne falløit point qu'ils se monstrassent encore, car les Espagnols ne bougeoient et faisoient aller. Je commençois aussi à perdre la veüe des Italiens, qui marcheient droit à Fossan. *C'estoit une grand faulte à eux de s'estogner tant les uns des autres.* La Garde retourne a moy et me dist que monsieur de Santal^h commençoit à^j arriver, venant avec ledit La Garde un soldat à cheval, lequel je fis demeurer sur le hault, tenant toujours sa veüe vers les Italiens, et descendis bas avecques La Garde^m pour nombrer cesⁿ gens, lesquels me tirarent quelques arquebuzades mais, nonobstant ce, je m'aproyay de si près que je les peuz nombrer et les comptay de quatre à^o cinq cens hommes au^p plus. Et incontinent retournay sur le hault, et vis que leur cavalerie mannoit à eux^q, ayant laissé les^r Italiens qui desjà estoient fort avant et hors de nostre veüe. Je^s despeschay ce soldat devers mes compagnons, pour qu'ils commençassent promptement à marcher; car les Espagnols commençoient à sonner le tabourin pour s'en retourner. Leurs^t compagnies de gens de^u cheval estoient celles du comte de Saint Martin

e) plaineurs — b) nous presque A — c) voyons nous contre B — d) retraire — e) armes descouvrant qu'il — f) de — g) corselets, gravés. Nous — h) Santal B — i) ensemble et [peut il que la] feussions esté défaits à la — j) alors (futou B) — k) Santal B — l) avec dans A — m) avecq ledict La Garde B — n) leurs A — o) ou A — p, ou — q) cents cy — r) ayant desjà (omis dans B) licencié les — s) et — t) pour passer outre. Leurs A — u) à

d'Est¹, parent du duc de Ferrare, lequel n'y estoit point, mais bien son lieutenant^a, et^b Rozalles^c, Espagnol. Celles^d des Espagnols à pied^e estoient don Joan de Guybarre^f, Aguilhere^g et Mandosse, et la moitié de celle de Loys Guichadou^h, lequel s'estoit mis avec l'autre moitié dans le chasteau de Raconisⁱ. Or monsieur de Saintal^j et le capitaine Mons vindrent à moy seuls et virent, comme moy, que lesdicts Espagnols se mettoient en file, laquelle^k nous jugions de onze ou bien de treize par file. Cependant la cavallerie leur^l arriva^m.

Orⁿ nous avoient ils desjà descouverts, encore qu'ils n'en eussent veu que cinq que nous estions, et j'avois esté recogneu, quand Je descendis bas, par le sergent de Mandosse, qui avoit esté prins à la deffaicte des Italiens et rendu trois jours après. Ils mirent toute leur cavallerie devant et vingt ou vingt cinq arquebuziers seulement à la teste d'icelle^o, une grand troupp^e à la teste de leurs picquiers et le demeurant à la queue et ainsin commençarent à marcher labourin battant^p. Je prins mes deux cens arquebuziers, et les mis en trois troupes: l'une menoil^q le capitaine Lyenard^r et l'autre La Pallu^s,

a) membre de phrase omis dans A — b) de A (et de B) — c) Rosales (Rozalles B) — d) Espagnol. Le comte n'y estoit point, mais son lieutenant y estoit, Celles A — e) après A — f) Johan de Guybar (Guybaro B) — g) Aguilhere (Aguillero B) — h) Louys Guichadou B — i) Raconys Reconis B — j) Saintal B — k) que — l) omis dans A — m) arrivoit A — n) et — o) de leur cavalerie A — p) sonnant — q) l'une me menoit — r) Le A

1 Sigismond d'Este, comte de Saint-Martin, fils d'Ercole d'Este et d'Angela Sforza. Charles-Quint lui donna les marquisats de Borgomanero et de Porlezza. Très dévoué aux Espagnols, il se fit confisquer en 1550 par le duc de Ferrare, son cousin, sa seigneurie de Saint-Martin, qui lui fut rendue à la paix, en 1558. Il mourut en 1579 à Pavie. À l'époque où Montauson parle, Sigismond d'Este n'était encore que comte de Saint-Martin; son père Ercole, en effet, vivait et était chef de la branche des marquis de ce nom (cf. Litla, *Paraglie celebre italiana*, t. II, notice d'Este) — Philippe d'Este, avec qui de Ruble a identifié à tort le comte de Saint-Martin cité ici, était le fils de Sigismond; il n'a pu naître qu'après 1533, date du mariage de son père avec Giustina Trivulzio.

2 Le capitaine Lynard ou Lyenard était lieutenant du capitaine Gavarret, d'après une montre de Savighano, 16 mars 1543 (B. N., ms. fr. 25, p. n° 24.).

3 On trouve un Joan de La Pallu, dit Bréssac, écuyer de l'écurie du roi en 1536 (*Catal. des actes de Fr. I^{er}*, t. III, n° 853s.). Est-ce le même ?

lieutenant à^a monsieur de Carces¹, qui avoit ses deux compagnies à^b Savillan^c; et moy je prins l'autre^d, et me mis à leur queue. Les corcelets venoient après. Et de prime arrivée^e me fut tué La Garde. Ils cheminoient tousjours au grand pas, sans jamais faire semblant de se rompre, tirant en^f grand furie sur nous et nous sur eux, tellement que je fuz contraint de faire joindre lediet capitaine Lyenard^g à moy, pour ce^h que de leur teste estoit party une troupe d'arquebuziers pour renforcer le dernier; et fit venir pareillement Laⁱ Palu. Et^j ainsi marcharent tousjours jusques à ce qu'ils furent à la vue^k du chasteau de Saint Fré^l, qui fust trois mil ou plus, tousjours combattant à^m arquebuzades. Je les avois uneⁿ fois presque mis en route passant un fossé près d'une maison où il y avoit une basse-court, et les uns de si près que nous mismes la main aux espées, et s'en jetta vingt ou vingt cinq dedans^o la^p basse court, et, estans poursuivis d'une partie de noz soldats, furent taillez en^q pièces, et cependant ils achevarent de passer le fossé. Nostre^r cavallerie les cuida charger^s, ce qu'elle^t ne fit, car ce que les en garda, c'estoit les arquebuzades, lesquelles leur avoient tué beaucoup^u de chevaux. Et quant aux capitaines Gabarret^v et Baron, firent^w un' erreur, parce que, comme ils nous virent à ce fossé^x pesle mesle^y, ils mirent pied à terre, prenans^z leurs peques, mais ils n'y peurent^{aa} arriver^{bb}. Que^{cc} si les corcelets

a) de - b) Carces, duquel ses compaignes estoient d - c) Sebilhan A - d) la première - e) face A - f) à - g) Lyenard A - h) parce A - i) Le A - j) Palu mesme et A - k) Saintre Saufray B - l) de A - m) arquebuzades, lesquelles j'avois une - n) dans B - o) ledict B - p) court où partye de noz soldats se joindrent qui les taillarent en - q) fossé. Là nostre A - r) cayda la charger B - s) que - t) tout plain A - u) Gavarret - v) Baron ils firent - x) veyrent au fossé A - y) pelamelle B - z) terre et prenant - aa) sceurent B - bb) ataindre A - cc) Et à la verité

1. Jean de Ponlevéz, comte de Carces, gentilhomme de la chambre, chevalier de l'ordre, sénéchal et gouverneur de Provence en 1506, mort le 20 avril 1532 (F. Vindry, *Dictionnaire de l'état-major*, 1^{re} partie, p. 389). Brantôme dit qu'il fit « belle preuve de sa valeur en Piedmont, commandant à deux enseignes de gens de pied » (éd. Lalanne, t. IV, p. 158).

eussent peu cheminer comme ^a noz arquebuziers, je les eusse deffaits là ; mais il n'estoit possible, pour la pesanteur de leurs armes. Et ^b ainsi s'acheminarent gagnant pays.

Et ^c comme ils furent près d'un petit pont de brique, je laissay noz arquebuziers combattans tousjours, et courcuz à nostre cavallerie, qui estoit en trois troupes. Monsieur de Saintal ^d, menant la sienne, qui se tenoit tousjours ^e à la largue d'arquebuzades, marchoit ^f un peu devant ou un peu à costé ; auquel dis ces paroles : « Ha ! monsieur de Saintal ne voulez vous point charger ? ne ^g voyez vous pas que les ennemis se sauvent, s'ils sont delà le pont, et incontinent gagneront ^h le bois de Saint Fré^g et s'ils se sauvent, nous ne sommes dignes ⁱ de porter jamais armes, et quant à moy je les quitte dès maintenant^j. » Lequel me dist enragé ^k de colère, qu'il ne tenoit point à luy, mais que j'allasse parler au ^l capitaine Mons. Ce que je fis, et luy commancé à dire ces mots : « Ha ! mon compagnon, faut il que nous recevions ce ^m jourd'huy une si grand honte, perdant si belle occasion, pour ce que vous ⁿ autres, gens à cheval, ne voulez charger ? » Lequel me ^o respondit : « Que voulez vous que nous facions ? vos corselets ne peuvent arriver au combat, voulez vous que nous les combattons tous seuls ? » Sur quoy je luy respondis, *en jurant de colère*, que je n'avois que ^p faire des ^q corselets, souhaitant de bon cœur qu'ils fussent à Savillan, puisqu'ils ne pouvoient se joindre au combat. Il me dit « Allez ^r parler à la première troupe, et cependant je m'adviseray ^s. » J'y

^a *Leçon des mss. Ed.* adverseray.

^a) tant que A — ^b) possible à cause des armes desquelles ilz estoient chargés et A — ^c) s'acheminarent autres loys. Et — ^d) Saintal B — ^e) tousjours se tenoyt — ^f) des — ^g) marchant — ^h) charger, vous autres, et ne A — ⁱ) gaignent — ^j) de monsieur de Sainfré (Saufray B) — ^k) sommes plus dignes A — ^l) asturo A — ^m) en rage B — ⁿ) avec lo A — ^o) au — ^p) vos B — ^q) ors dans B — ^r) à A — ^s) de A — ^t) Sabathan Or, dit le cappitaine Mons, pu s qu'ilz ne se peuvent joindre au combat, allés A

couruz. et commençay à remonstrer aux gentils hommes de monsieur de Termes qu'il n'y avoit que neuf ou dix jours que nous avions combattu les Italiens, et^a à cest heure^b que nous devions combattre les Espagnols, pour acquerir plus grand honneur, faut il qu'ils nous eschappent? Lesquels me respondirent tous d'une voix : « Il ne tient point à nous! il ne tient point à nous! » Or je leur dis s'ils me vouloient promettre de charger dès qu'ils verroient que j'aurois fait mettre les espées aux mains aux arqubuziers pour leur courir sus, ce qu'ils m'accorderent à peine de leurs vies. Alors^c j'avois un mien neveu, nommé Serillac^d, qui depuis fust lieutenant de monsieur de Cypierre^e, à Parme^f, et prins prisonnier avecques luy et depuis tué à Montepulsianne^g. Et à la verité, en ces trente salades il^h y avoit des meilleurs hommes que monsieur de Termes eustⁱ en toute sa compagnie. Je^j dis audiet Serillac : « Serillac, tu es mon neveu, mais si tu ne donnes le premier, je te desavoué et dis que tu n'es point mon parent. » Alors^k il me dist promptement ces mots : « Si je donneroy, mon oncle, vous le verrez tout à cest heure^l. » Et de fait baissa^m la

a) omis dans B — b) astheure — c) Pour lors A — d) Serillac — e) Sypierre B
f) Palme g) Montepulsianne h) sans dans A i) eusse j) et
k) tu ne l'es point Alors — l) ast ire (astheure B) — m) baissant

1. Fils de Jean de Serillac, cité plus haut (p. 71, n. 2). Nous le retrouvons au siège de Blenne.

2. Ph. libert de Marsilly, s^r de Cypierre et Tho. sy l'Evêque, fils de Blaise et d'Alix de Saint Amour, capitaine de cheval légers (7 nov. 1554 12 juillet 1560), gentil homme de la chambre (12 juillet 1562), chevalier de l'ordre (27 sept. 1560), gouverneur du duc d'Orléans, le futur Charles IX, et lieutenant de sa compagnie, puis (oct. 1560-3 oct. 1561) capitaine de genlarme r.e. Fait prisonnier pendant la guerre de Parme en 1561, il resta captif plusieurs années. Il épousa le 20 avril 1556 Louise de Halluin-Piennes, morte en septembre 1584. Il mourut lui-même à Spa en avril 1566 (F. Vindry, *Dict. de l'Etat-Major*, 1^{re} partie, p. 290-291).

3. Une lettre de Strozzi au roi, Montalcino, 15 avril 1557, nous apprend qu'il capitano Serigliac, il quale valeva cento debi altri », vicu d'è tritué dans une escarmouche sous Montepulciano (B. N. ms. fr. 25470, f. 88 v^o, orig.). Sa compagnie fut promise par Strozzi à Andrea Fregoso (Strozzi au comestabile, Montalcino, 18 avril 1555, B. N., ms. ital. 1135, f. 202 r^o, copie)

veué pour donner, ensemble tous ses compagnons. Je leur criay qu'ils attendissent que je fusse à mes gens. Alors je couruz aux arquebuziers et, à mon arrivée, leur dis qu'il n'estoit plus question de tirer arquebuzades, car il falloit venir aux mains. *Capitaines, mes compagnons, quana vous vous trouverez à telles nopces, pressez vos gens, parlez à l'un et à l'autre, remuez vous. Croyez que vous les rendrez vaillans tout outre, quond ils ne le seroient qu'à demy.*

Tout^b à un coup ils mirent la main aux espées; et comme le capitaine Mons qui estoit un peu en avant, et monsieur de Saintal^c, qu'estoit à^d costé, virent baisser la visière^e à la première troupe, et me virent courir aux arquebuziers, et en mesme instant les espées aux mains des soldats — ils cogneurent bien que j'avois trouvé gens de^f bonne volenté, et^g commencèrent^h àⁱ s'approcher. De ma part, je mis^j pied à terre, prenant une hallebarde à la main (*c'estoit mon arme ordinaire au combat*), et courusmes tous à corps^k perdu nous jetter sur les ennemis. Serillac tint sa promesse: car il donna devant, comme tous confessarent^l. Son cheval fust tué, à la teste des arquebuziers et des gens à cheval, de sept arquebuzades. Tilladet, Labit^m, Idronⁿ, Monserier^o, les Maurens^p et les Masses, tous gentilshommes gascons, qu'estoient en ceste troupe compagnons dudict Serillac, chargearent de cul et de teste dans les gens à cheval, lesquels ils renversèrent tous sur la teste de leurs gens^q de pied Monsieur de Saintal donna aussi par le flanc à^r travers des

^a Ed. 1^{re} VII. — ^b *Leçon de B* Ed. : Monsellier. — ^c *Leçon des mss* Ed. : de gens

a) *jeusse* allé à A — b) *mains*. Et tout — c) Sental (Santal B) — d) *qu'estoit* un peu à A — e) *veue* — f) *gens plains de* — g) *ce* (et *se* B) — h) *commensantz* commensarent B) — i) *omis dans B* — j) *mectz* 4 — k) *cor p R* — l) *comme les tous n'ont confessé* (me confessarent B) — m) Idron — n) Mozerier (Monserier B) — o) Mancux (ou Manenx) — p) au 4

1. Probablement le même qui est cité plus loin (p. 303, n. 3).

gens à cheval et des gens de ^a pied. Le capitaine Mons donna pareillement par l'autre costé, de sorte qu'ils furent renversez tous, tant ceux de ^b pied que de cheval. Lors nous commencasmes à ^c mener les mains, y ^d demeurant morts sur la place plus de quatre vingts ou cent hommes. Rozalles ^e, capitaine d'une des deux ^f compagnies de chevaux legers, se sauva, luy cinquième, comme fit dom^g Joan de Guibarre ^h, maistre de camp, sur ⁱ un larc, avec son page seulement, qui se trouva à cheval pour ce qu'il avoit eu une arquebuzade à travers d'une main ^j, dont il est demeuré estropial ^k, et cuide qu'il est encore vivant.

Voilà ^l la ^m verité de ce combat, comme il fust faict, y ayant pour le jourd'huy beaucoup de ⁿ gentils hommes en vie qui s'y trouvarent. Je ^o n'en demande ^p autre tesmoignage que le leur, pour sçavoir si j'ay failly d'un seul mot d'en escrire la verité. Monsieur de Saintal mena ^q prisonnier le lieutenant du comte Sainet Martin, pour ce qu'un de ses gens l'avoit prins, et quelques autres à pied et à cheval, qu'estoient prisonniers de ses gens, et ^r avecques nous les capitaines Aguilère ^s et ^t Mandosse, lieutenant de Rozalles ^u, celui qui portoit sa cornette et celui qui portoit celle du comte Sainet Martin, non qu'ils eussent les drapeaux et tout le demeurant des gens de pied et de cheval, à Savillan. En ^v dix jours toutes ces ^w trois factions se firent, à sçavoir la ^x defaictte des Italiens, la mort du comte Pedro ^y d'Apport ^z à Barges ^{aa} et ceste-cy ^{bb} des Espagnols ^c. Je veux donc dire, pour ce ^{dd} qu'il me tou-

^a à B — ^b d'h A — ^c cheval et commencarent (commensames B) à — ^d omis dans A — ^e Rozalles (Rozailles B) — ^f omis dans A — ^g cinquième, dont (comme fut aussi B) don — ^h Johan de Gaybarre (Guibaro B) — ⁱ camp se sauva aussi sur A — ^j d'une de ses mains — ^k demeuré tout jamais estropié (demeuré estropié B) — ^l furent Et void — ^m void à la — ⁿ force A — ^o omis dans A (e, B) — ^p Jemandant A — ^q Saintal s'en mena — ^r autres que ses gens avoie il prins prisonniers et A — ^s Aguilere A — ^t omis dans A — ^u Rozalles B — ^v Savillan et en A — ^w ces — ^x fact-ans furent faictes (so firent B) qu. furent la — ^y Pedro B — ^z d'Aport — ^{aa} omis dans A — ^{bb} cestuy cy B — ^{cc} parre A

1. 3. On adopte la date donnée par Guazzo pour l'entreprise de Barge, ces faits se placeraient vers la mi-décembre 1543.

che, que si jamais Dieu a accompagné la ^a fortune d'un homme, il a accompagné la mienne. Car il ne s'en fallust d'un quart d'heure^b que ne rencontrissions les Espagnols et les Italiens tous ensemble, et croy fermement que, si Dieu n'y eust mis la main, nousussions esté deffaits. *Mais il nous envoya Saintal, qui nous amusa bien à propos pour nous.* Que si cela fust^c advenu, on n'ouyt jamais parler d'un plus furieux combat que celui là fust^d esté. *Car, s'ils estoient braves et vaillans, nous ne leur devions rien. c'estoit une belle petite troupe que la nostre.* Et pour ne laisser rien en arriere, je ne voudrois pas qu'on pensast que les corselets n'arrivassent au combat pour faute de cœur, n'y ayant autre chose qui les empeschast de s'avancer que la pesanteur de leurs armes. Car nous n'avions à peine achevé qu'ils arrivarent *au lieu du combat, nousdixons leurs armes qui les avoient empeschez d'avoir part au gasteau*

Or, ces trois compagnies et demie d'Espagnols deffaites^e et les trois qui allarent à Fossan, ce^f qui s'estoit retiré avec monsieur de Savoye et le marquis de Guast, les deux mil Allemans et les deux mil Espagnols qui estoient dans Garignan, furent cause que le camp de l'ennemy s'affoiblit fort, de sorte qu'au bout de quelque temps monsieur de Botières se resolut, ayant monsieur de Tais^g et de Saint Julian^h auprès de luy, d'assembler toutes les forces qu'estoient dans les garnisons pour dresserⁱ un camp volant. Et me manda que je l'allasse trouver à Pignerol¹ avec ma compagnie, les deux de monsieur de Carces et

a) Dieu accompagna la A — b) faleust que demy heure A — c) defaictz. Combien que s'il feust — d) qu'este là feust (que cestuy là eust B) — e) compaignes espagnoles demy defaictes A — f) Fossan avec (et B) ce — g) Tés — h) Saint Julian B — i) pour en dresser B

1. Miolo (p. 179) dit, après avoir mentionné la défaite d'Ossun à Garignan : « Domnus de Botières tunc prorex in Pinerolium se recipit. » Du Bollaÿ, coll. Paulot, t. XIX, p. 479) confirme aussi Monluc pour ce détail

celles du comte de Landrian^a, Italien¹. Mandoit aussi à monsieur de Termes qu'il ne retint que deux compagnies avec luy, sçavoir celle du Gabaret^b et du Baron ou de Nicolas^c. La garnison estoit fort bonne, et furent bien aises lesdits gentils hommes^d que monsieur de Termes les^e priast de demeurer avecques luy.

Je veux escrire^f icy un mot pour tenir en cervelle les capitaines et pour leur monstrier qu'ils doivent penser en tous les inconveniens qui leur peuvent advenir et de mesmes aux remèdes. Monsieur de Termes vouloit executer une entreprise à Costilhollé^g², au marquisat de Salusses, sur trois enseignes d'ennemis qui s'estoient mis en trois palais l'un auprès de^h l'autre ayant bastionné les rues tellement qu'ils pouvoient aller de l'un à l'autre; et pensoit ledit seigneurⁱ faire d'une pierre deux coups^j c'estoit qu'il m'accompagneroit jusques à Costilhollé^k et en^l emporterait^m, avec deux pièces qu'il amenoitⁿ, les palais, et que de là je m'en irois à Pignerol^o, et il s'en retourneroit à Savillan^p, menant les deux compagnies du Baron et Nicolas^q avecques luy, pour luy servir d'escorte à ramener l'artillerie. Toute la compagnie^r des ennemis estoit logée à Probes^r^{***}, Vinus^s et Vigon et en deux ou trois autres places circonvoisines. Je n'estois point d'opinion d'exécuter ceste entreprise, pour ce que les ennemis estoient si près dudit^t Costilhollé^u que en sept ou huit heures ils pouvoient venir à nous, et en autant de temps estre

^a *Leçon des mss. Ed.* du Baron de Nicolas. — ^b *Leçon des mss. Ed.*: Baron de Nicolas. — ^{***} *Ed.* Fulgosa.

^a) Landrian *A* — ^b) Gavarret — ^c) Nicolas. Or *la A* — ^d) Baron et Nicolas ^e) leur ^f) décrire — ^g) Costillolo — ^h) *petays* près l'ung (l'ang près *B*) de ⁱ) ces deux mots omis dans *A* — ^j) *faire de deux pierres un coup* — ^k) Costillolo (Cosi lolo *B*) — ^l) *l'en* *A* — ^m) *portero* et *B* — ⁿ) *menoiel* *B* — ^o) Pignerol *B* — ^p) Sabillan *A* — ^q) les compagnies *B* — ^r) Pignosa (Piugues *B*) — ^s) *Viny* (Vinu *B*) — ^t) de *A* — ^u) Cost ille (Costilolo *B*)

1. Le comte Francesco Landriani, venitien, tour à tour au service de l'Empereur et du roi de France (cf. Desjardins, *Négoc. de la Fr. avec la Tosc.*, t. III, p. 110, 118, 121).

2. Costigliole Saluzzo, prov. de Coni, distr. de Saluzzo.

advertis Monsieur^a de Termes, qui estoit desirieux d'ex-
 ecuter ceste entreprinse, ne^b voulust prendre en paiement
 aucune raison que je luy en^c donnasse, et mesmement
 qu'il n'y avoit pas quatre mois que messieurs d'Aussun^d
 et de Saint Julien^e y avoient deffaict deux compagnies
 et prins leurs capitaines, où j'estois avecques eux, de tant
 qu'ils m'avoient demandé à monsieur de Bolières, et ma
 compagnie quant el^f moy; et luy disois que c'estoient
 les mesmes capitaines qu'estoient sortis de prison après
 avoir payé leur rançon, lesquels avoient cogneu^g la^h
 faute parⁱ laquelle ils estoient perdus, et y^j avoient
 bien remedié. Car, depuis qu'un homme a faict une perte
 en un lieu, il a bien la teste grosse, s'il se retrouve en mesme
 hazard, s'il n'y pourveoit et ne se faict sage à ses despens.
 Aussi ay je ouy dire à de grands capitaines qu'il est besoing
 d'estre quelque fois battu et d'avoir souffert quelque route,
 car on se faict sage par sa perte. Mais je me suis bien
 trouvé de ne l'avoir pas esté et aime mieux m'estre faict adverti
 aux despens d'autrui qu'àux miens.

Toutes mes remonstrances ne servirent de rien, et
 commençames à marcher sur^k l'entrée de la nuit, de
 sorte qu'une heure devant jour nous y arrivames. Mon-
 sieur de Termes mit son artillerie à cent pas d'un des
 palais. Le Baron et Nicolas s'offrirent incontinent à la
 garder, et fallust que le capitaine La^l Palu, le comte de
 Landrian et moy fissions le combat. Je gagnay l'un des
 palais, non celuy que l'artillerie battoit, mais rom-
 pant les maisons d'une à autre jusques à ce que je
 fis un trou audiet^m palais, par lequel on me gardaⁿ bien
 d'entrer. Il me souvenoit de ce trou où j'avois esté si bien
 estrillé au voyage de Naples, qui^o fust cause que je mis
 le feu à une petite maison joignant ledit^p palais. Alors

a) temps advertir monsieur A — b) entreprinse, leq et ne A — c) omis dans A
 — d) d'Aussun A — e) Saint Julian A — f) à — g) avoient bien cogneu A
 — h) leur — i) pour A — j) et qu'ilz y A — k) à A — l) omis dans A
 m, au A — n) gardoit — o) que A — p) ledit A

ils se retirèrent dans l'un des autres, avant duré le combat jusques à trois heures après midy, sans que personne s'en meslast que noz quatre compagnies. J'y perdis quinze ou seze soldats, monsieur de Carces autant ou plus et le comte de^a Landrian^a n'en^b demeura pas exempt. Et neantmoins nous les avions reduits à quitter l'autre, que l'artillerie battoit, et se remettre au troi-siesme. Et pour ce^c qu'il falloit desmur^der deux portes, on ne fust point d'opinion de tanter plus avant la fortune, mais que monsieur de Termes s'en devoit retourner en diligence à Savillan^e et moy tirer^f mon chemin avecques les quatre compagnies droict à Pigne-rol^g, à mon grand regret, car je voulois parachever ou^h me perdre et tout le demeurant de ma compagnie. On a tousjours remarqué ce vice en moy que j'ay esté trop opi-niastre à un combat, mais, quoy qu'on die, je m'en suis plustost bien que mal trouvé. Quiⁱ fust cause que mon-sieur de Fernes condescendit à ne faire rien d'avantage, craignant d'y perdre quelque capitaine, dont il en eust peu avoir reproche, pour ce^j que le lieutenant du^k Roy n'avoit rien entendu de ceste entreprise. Et m'acheminay droict à Sallusse^l.

Ainsi que je^m fuz au bourgⁿ, la nuit me surprint; il falloit^o encores que je passasse trois grands mil de plaine avant que je peusse arriver à Cabours¹, où^p je voulois^q repaistre et y séjourner trois ou quatre heures. Et estant à l'entrée de la plaine je manday au capitaine Lyenard^r, qui estoit avecqu^s moy, allant^{***} parler avecque monsieur de Botières pour son capitaine, quel chemin y avoit jusques

^a Ed. Endrian. ^b Leçon de B en blanc dans A, Ed. Bagen, que la suite du texte ne permet pas d'adopter. — ^c Leçon des mss Ed. aller

^d omis dans A — ^e Landrian qui n'en — ^f parce A — ^g desbast orner — ^h Sab Ilan A — ⁱ prendre B — ^j Pigniroi (Pigneyrol B) — ^k pour A — ^l que A — ^m parce A — ⁿ de — ^o Et comme (aussi que B) je — ^p aux bourgz B — ^q faillant A — ^r au bourg duquel B — ^s prétendois — ^t repaistre au bourg et A — ^u Lienard A

¹ Cavour, prov. de Turin, distr. de Pinerolo.

à Cabours (car je n'avois^a jamais esté en ce pays là), lequel me dist que c'estoit une^b plaine. Alors je fis alte^c, et commençay à discourir avec le capitaine Lyenard comme nous estbons partis^d de Savillan^e le soir au paravant^f, et que en sept ou huit heures Cesar^g de Naples pouvoit estre adverty de nostre parlement, et que deux jours devant l'on sçavoit par tout Savillan^h que j'allois à Pignerolⁱ, de quoy^j aisément ledict Cesar pouvoit^k estre adverty, et qu'il n'y^l avoit jusques à Vigon^m que six ou sept mil, où estoit la plus grand partie de la cavallerie, ne pouvant passer ceste plaine sans courirⁿ un grand péril, et mesmement la nuit, qui n'a point de honte. Ledict^o capitaine Lyenard m'accordoit^p que tout cela pouvoit estre : toutesfois je^q n'avois autre chemin que celui là^r, sinon que je voulusse allonger de trois ou quatre mil et passer le Po^s auprès de la^t source, où il^u pensoit y avoir de l'eau. Mes guides entendoient nostre^v discours, qui me dirent qu'il y^w avoit^x eau jusques à demy cuisse. Je ne trouvay homme qui ne fust contraire à mon^y opinion ; et moy, contre l'opinion de tous, je^z tournay à main gauche et pris le chemin droict à la montaigne ; et, par bonne fortune, je n'y trouvay eau^{aa} que^{ab} jusques au genouil, tellement que gagnasmes le long de la montaigne, tirant droict à Barges, là^{bb} où nous ne pensames arriver que ne fust la poincte du jour. Notez^{cc} ce que nous fmes sans dormir : le jour que nous partimes, le soir nous ne dormasmes point : la nuit nous^{dd} mmes^{ee} à cheminer, puis^{ff} tout le long du jour à combattre le palais, et l'autre nuit après à cheminer jusques à Barges,

^a *Leçon des mss., Es., . pas.*

a) Cabours, n'avant [moy B] jamais — b) tout — c) allou (hallo B) — d) Lyenard estans partis A — e) Sebeilhian A — f) devant A — g) Cesar (Cezar B) — h) Sebeilhian A — i) Pignerol B — j) et que A — k) Cesar en pouvoit A — l) que Pailleurs n'y — m) Vigon B — n) encourir A — o) Le (icelluy B) — p) me discourroyt — q) toutesfois que je — r) qu'estuy là (que cestu là B) — s) au B — t) source et là où il sort (omis dans B) et qu'il — u) entendouent à nostre B — v) omis dans A — w) a iroit B — x) homme que foust de mon A — y) omis dans B — z) synonym A — aa) de là — bb) jour et notés — cc) omis dans A — dd) mmes A — ee) nous dans A

qui sont quarante huit heures. J'ay faict pareille traicte ^a sans dormir cinq ou six fois en ma vie, et ^b plusieurs fois en ay demeuré l'ante six. Il faut, mes compagnons, de bonne heure s'accoustumer à la peine et à patir sans dormir et sans manger, afin que, vous trouvant au besoing, vous portez cela patiemment.

Or, mon opinion n'estoit pas vaine : car Cesar^c de Naples, ayant esté adverty de nostre entreprinse partist^d de Carmagnolle^e avecques cinq cens arquebuziers à cheval, et prin^f cinq cens chevaux à Vinus^g et à Vigon^h, et vint faire deux embuscades au milieu de la plaine, un jet d'arbaleste à costé de mon chemin, où il demoura toute la nuit. Et comme je fuz arrivé à Barges un peu après le soleil levant, je m'estois misⁱ à dormir, sur quoy j'ouys l'artillerie de Cabours, qui leur tiroit en se retirant, car il falloit^j qu'ils passassent par le faux bourg dudict Cabours. Je ne fuz pas^k bien adverty de ceste embuscade jusques à ce que, trois jours après mon arrivée à Pignerol^l, monsieur de Boutières se mist en campagne ; et alasmes droiet à Vigon^m pour forcer la cavallerie qu'estoit dedans (car de gens à pied ils n'en avoient point avecques eux), et gaignasmes les maisons qui sont auprès de la porte ; ce que n'ayant peu faire, nostre camp se retira à un mil de là. Et la nuit la cavallerie abandonna la ville secrettement, et au point du jour, que nous y pensions allerⁿ donner l'assaut (ayant faict venir monsieur de Boutières deux canons de Pignerol^o), n'y^p trouvasmes personne, ains la place vunde. Et d^q mesmes en firent ceux de Vinus^r, de Piohes^s, et tous les autres se retirarent^t à Carmagnolle^u.

^a *Leçon de A. Ed. : Vignon. — " Ed. : Pignues*

^a) fait ce mesme traitoit (de mesmes traictes B) — ^b) nye sans dormir et A — ^c) Cesar — ^d) entreprinse se partit A — ^e) Carmanhclo (Carmagnolle B) — ^f) Vinay (Vinn B) — ^g) Vignon B — ^h) je me mys A — ⁱ) falloit il — ^j) Cabours et ne fonz je (et jo ne leuz B) pas — ^k) Pignuro (Pigneirol B) — ^l) Vigon B — ^m) nous peneyons y aller A — ⁿ) Pigne rol B — ^o) ne A — ^p) viny (Vinn B) — ^q) Pignues B — ^r) retirans B — ^s) Carmaignole (Carmagnolle B)

J'ay voulu discourir cecy et l'escrire, pour esveiller les^a esprits aux capitaines à bien considerer que, lorsqu'ils^b se trouvent^c en^d un tel affaire ils^e compassent le temps que l'ennemy peut estre adverty, le temps aussi qu'il faut qu'il aye pour sa retraicte; et si vous trouvez que^f l'ennemy aye temps pour vous^g trouver sur les champs^h et que vous ne soyez assés forts pour le combattre, pourⁱ la peine de trois^j ou quatre lieues d'avantage ne^k laissez à destourner vostre chemin: car il vaut mieux estre las que prins ou mort^l. Il faut, mes capitaines, que vous ayez non seulement l'œil, mais aussi l'esprit au guet. C'est sur vostre vigilance que vostre troupe repose. Songez ce que vous peut advenir, mesurant tousjours le temps et prenant les choses au pis, sans mespriser vostre ennemy. Si vous sçavez avec paroles allègres et joyeuses flatter le soldat et l'esveiller, luy representant par fois le danger où le peu de sejour vous mettra, vous en ferez ce que vous voudrez; et sans luy donner loisir de dormir, vous le mettrez et à vous aussi, en lieu de seurté sans engager vostre honneur, comme plusieurs, que j'ay veu attrapper couche, comme on dict à la françoise, ont fait. Vostre nation ne peut partir longement, comme fait l'espagnolle et allemande. La faute n'en est pas à la nation ny à nostre naturel, mais cela est la faute du chef. Je suis François impatient, dict on, et encores Gascon, qui le surpasse d'impatience et colere, comme je pense qu'il faict les autres en hardiesse, mais si ay je toujours esté patient et ay porté la peine autant qu'autre scauroit faire, et j'en ay veu plusieurs de mon temps, et autres que j'ay nourris, lesquels s'enlureussent à la peine et au labeur. Croyez, vous qui comandez aux armes, que, si vous estes tels, vous en rendrez aussi vos soldats à la longue. Tant y a que, si je n'en eusse ainsi usé, j'estois mort ou pris. Mais revenons à nostre propos.

a) J'ay mis cecy par escript pour reveiller les — b) il A — c) trouveroit (trouveront B) — d) à A — e) qu'ilz A — f) et s'il treuve (s'il trouvent B) que — g) se (es B) — h) chemyns — i, combattre que pour — j) de faire trois — k) d'avantage vous ne — l) que mort ou prins (que non prins ny mort B)

Le lendemain nous alâmes passer la rivière du^b Pau sur laquelle fîmes un pont de charettes pour passer l'infanterie, car la cavallerie n'y avoit eue^c que jusques au ventre; et la passâmes toute la nuit. Et au point du jour, je fus avecques une troupe d'arquebuziers tout au près de la ville, et comme l'on me diet que^a tout estoit presque passé, je m'amusay à attaquer l'escarmouche, ayant^d quelques gens à cheval qui vindrent avec moy Cesar^e de Naples incontinant mit ses gens en ordre pour abandonner Carmagnolle^f, et commença à prendre son chemin^g, se retirant pour passer^h une rivière qu'il y aⁱ et gagner Quier; et sans qu'il fallust que nostre cavallerie fist un^j grand cerne^k pour passer les fossez nous les eussions combattu^l et peut estre deffaits, et, pour ne mentir point, sans cela aussi, si l'on^k eust guères^l voulu. Je sçay bien qu'il ne tint point à noz compagnies^m ny à monsieur deⁿ Tais. Monsieur le president Birague², s'il vent dire la verité, sçait bien à qui il tint, car il estoit alors au camp près monsieur de Botières, et vit bien ce qu'on faisoit et ce qu'on disoit, et sçait bien que je lesⁿ suivis avec deux cens arquebuziers, tousjours tirant sur leur retraite plus

^a *Leçon de B. Ed.* au près de la ville que.

a) Et le — b) de B — c) ville et me dit on que A — d) et A — e) moy où Cesar — f) Carmagnolle (Carmagnolle B) — g) cheval A — h, tirant à (en blanc) pour la passer — i) sans que nostre cavallerie faulcist q on fousse un — j) sercle — k) lions — l) omis dans A — m) compagnons A — n omis dans A — o) le A

1. Cf. l'apparat critique. Le nom du lieu où Cesare Maggi se retira, laissé en blanc dans les deux mss, est V Hastelone. La rivière dont parle Montluc est le Stelone, affluent de la Banna, sous-affluent du Pô, r. d.

2. René de Birague, né à Milan le 3 février 1537, 3^e fils de Galcazzo de Birague et d'Antonia Trivulz, conseiller loi au Parlement de Paris par lettres du 18 mars 1561, maître des requêtes au Piémont, succéda à Errault, s^r de Chemans, comme président du Parlement de Turin; ambassadeur au concile de Trente en 1563, il obtint des lettres de naturalité en 1565, devint garde des sceaux de France en 1570, puis chancelier le 19 février 1573, reçut du pape le chapeau de cardinal et du roi la croix de commandeur du Saint-Esprit le 21 février 1578, mourut à Paris le 24 novembre 1581. Ce fut le plus illustre des membres de cette famille, qui donna à la France plusieurs capitaines (Cf. E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 46-47, et F. Vinet, *Les Parlementaires français au XVI^e siècle*, t. I, fasc. 2, p. 306).

d'un mil et demy, crevant de despit de veoir combien laxement on marcheoit, qui monstroient bien qu'on n'en vouloit pas manger. C'est une mauvaise chose quand le chef craint de perdre. Qui va avec crainte ne fera rien qui vaille. S'il n'y eust eu de plus grands que moy en ceste troupe sans tant marchander j'eusse^b faict comme du combat des Espagnols, que j'avois defaictz il n'y avoit que quinze jours. Il y eust beaucoup^c d'excuses de tous costez pourquoy nous ne les avions combattuz, et non seulement là, mais par tout le Piedmont où on parloit de nous, Dieu le sçait fort honnorablement, après qu'on eust entendu la couionade, autrement ne se peut elle appeller. Monsieur^e de Botières n'estoit guères content en soy mesmes. Mais je lairray ce propos pour en prendre un autre. Aussi n'avoit-il pas grand creunce, et estoit mal obey et peu respecté. S'il y avoit de la faute de son costé, je m'en reuerts à ce qui en est. Il y en a assez en vie qui en peuvent parler mieux que moy. Si estoit-il sage et bon chevalier, mais Dieu n'a fait personne parfait de tous points.

Trois ou quatre jours après, a[r]riva le sieur Ludovic de Birague^d, qui proposa à monsieur de Botières une entreprinse, qui estoit que^e, s'il vouloit laisser^f monsieur de Taus devers les quartiers de Bourlengue^g, où il estoit gouverneur, avecques sept ou huit compagnies.

^a *Jeçon de B Ed* Bourlengue.

a) Et s'il b) j'en eusse c) Espagnols qui n'avoient (n'avoit B) pas quinze jours que nous les avons defaictz. Or il d) eust là beaucoup e) coulonade qui ne ce peut appeler autrement (rayonade qui autrement ne se peut appeller B). Monsieur — f) Yrague A — g) entreprinse contenant que h) omis dans A (laisser aller B) — i) Bourlengue A

1. Ludovic de Birague, fils de César 1^{er}, cousin germain du président, chevalier de Saint-Michel, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant général en Piémont, mort en 1572 lieutenant général au marquisat de Saluces (E. Picot, *op. cit.*, p. 45 et n. 3 et 4).

2. Verolengo prov. et distr. de Turin, sur la rive gauche du Pô. Ludovic de Birague en était gouverneur à la fin de 1537 (du Bellay, *co.l. Petitot*, t. XIX, p. 258).

qu'il luy bastoit¹ de prendre Crassentin², Saint Germain³, Sainethia⁴. Et pource que monsieur de Botières estoit sur l'entreprinse de rompre le pont de Carignan, cele-cy⁵ estoit fort malaisée à résoudre avant la rouverte⁶ du pont. Or estoit arrivé monsieur de Termes avec sa compagnie et les deux compagnies du Baron et⁷ Nicolas, et arrestèrent⁸ entre eux que monsieur de Lais s'en pouvoit aller avec⁹ le seigneur Ludovic¹⁰, avecques sept enseignes, et qu'il en demeureroit encores cinq ou six, les trois compagnies de monsieur de Dros qu'il avoit refaites, et sept ou huit autres italiennes. Je n'ay pas bonne souvenance si M. des Cros¹¹ estoit encores arrivé; mais s'il l'estoit¹², c'estoient les siennes¹³ Basteque¹⁴ nous faisons, François ou Italiens dix huit enseignes sans les Suysse¹⁵. Et fust arrêté au conseil que avant que mettre la main à la rouverte du pont, l'on verroit comme succederoit l'entreprinse dudict¹⁶ seigneur Ludovic, car si elle succedoit mal et qu'ils fussent defaictz, le Piedmont demeureroit en peril. Mais, quelques jours après, nouvelles vindrent¹⁷ à monsieur de Botières qu'ils avoient prins Saint Germain, Sainethia et trois ou quatre autres

¹ *Leçon des mss. Ed.* : Cassantin. ² *Leçon des mss. Ed.* : Saint Ingo. — ³ *Leçon des mss. Ed.* : de. — ⁴ *Leçon des mss. Ed.* : Londine. — ⁵ *Leçon des mss. Ed.* : de Strossy. — ⁶ *Leçon de B.*, membre de phrase omis dans l'ed.

a) cette entreprise b) la défaite et rouverte A — c) fust arrêté A — d) comme — e) arrive et si c'estoient A — f) faisons, sans les Suisses, François ou Italiens, dix huit enseignes. Et — g) la A — h) vindrent nouvelles B

1. Se faisait fort. Cf. p. 187, n. 4

2. Crescentino, prov. de Novare, distr. de Vercelli

3. San Germano Vercellese, prov. de Novare, distr. de Vercelli

4. Santhia, prov. de Novare, distr. de Vercelli

5. Bobba écrivait, le 18 décembre, de Vigevano : « Et già è passato de qua mons^r del Scroch provenzale con forse sei cento fanti tra Provenzali et alcuni Italiani chel tiene et essere a Villa Franca di Piemonte » Ce document résout le doute de Monluc.

6. Suffit que.

7. Il s'agit de 3 000 Suisses, pour la solde desquels Antoine le Maçon, trésorier de l'extraordinaire des guerres, recevait, le 1^{er} décembre, l'ordre, daté de Fontainebleau, d'envoyer à Grenoble, par ses clercs et sur chovaix de poste, une somme de 38,000 l. (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. IV, n° 13463).

villages fermés¹. Je ne veux oublier que^a monsieur de Tais m'en vouloit mener^b, de sorte qu'il y eust de la contestation mais monsieur de Bolières protesta de ne rompre le pont que je n'y fusse. Monsieur^c de Termes, monsieur^d d'Aussan^e, le^f president Birague le^g sieur Francisco Bernardin tenoient le mesme^h party de monsieur de Bolières, et fuz contrainct de demeurer, à mon grand regret ayant grand envie d'aller avecques ledict seigneur deⁱ Tais, pour ce qu'il m'aimoit et avoit grand fiance en moy autant que de capitaine qui fust en la troupe, et qu'il cherchoit tousjours les lieux où les coups se donnoient.

Lesdictes^f nouvelles venues, se^j fit la deliberation de la rouverte du pont en^k ceste manière. Il fust ordonne que j'irois, avecques cinq ou six compagnies gasconnes, combattre les cent Allemans et les cent Espagnols, lesquels^l toute la nuit estoient en garde au bout du pont depuis que nostre camp estoit à Piobes^m. A quoy je respondisⁿ que je ne voulois tant de gens, car il falloit que je passasse par des lieux estroits, et^o menant^p si grand troupe, feroit^q une si longue file que la sixiesme partie n'arriveroit pas au combat; bref^r, que je ne voulois que cent arquebuziers et cent corselets, pour estre égaux aux ennemis^s, esperant que, avant que

^a *Leçon de B* : d'Aussan A. Ed. : Darsan. — ^h Ed. : Pingues.

a) comme b) adjoindre A — c) Messieurs B — d) omis dans B — e) omis dans B — f) et B — g) omis dans A — h) avec monsieur de A — i) Et lesdictes A — j) ce A — k) pont qui feust en A — l) qui (que B) — m) Pingues (P ngues ou Pingues B) — n) dis A — o) omis dans A — p) faisant A — q) ce seroyt A — r) et (mais B) — s) à eux A

1) Ludovic de Birague et Taix part rent, dans les premiers jours de janvier 1544, de Settimo Torinese avec de l'artillerie, enlevèrent Crescentino, qui se rendit sans coup férir, puis Desana et San Germano, le 11 janvier (dépeches de Bobba des 9 et 12 janvier, publ. par Melard, *Le carteggio des ambassadeurs de Mantoue*, dans le *Bull. du Com. des trav. histor.*, 1896, p. 443-455 — Cf. Segre, *Carlo II di Savoia*, p. 18-183) Guazzo (op. cit., t. 3, p. 357 v) et du Bellay (t. XIX, p. 484) donnent des détails sur le siège de San Germano. Le premier se trompe évidemment en datant du 13 février la capitulation de la place.

le jeu se passast. je ferois cognoistre que nostre nation valloit autant que celle des Allemans et Espagnols^a, et que Boguedemar^b, La^c Patu et quelque autre capitaine q'il y avoit, dont ne me souvient du nom, meneroient le demeurant de toute la troupe à trois cent pas de moy, pour me secourir, si les ennemis sortoient de Carnignan pour secourir les leurs. L'un renist^d cela à ma discretion.

Il^e y avoit une maison à main gauche du pont et vis à vis, où il fut ordonné que les Italiens, qui pouvoient estre de doize ou quatorze enseignes, iroient à ceste maison pour me favoriser, si les ennemis sortoient^e ou bien monsieur des Cros^f avec les dictes compagnies, s'il estoit arrivé (dont je n'en ay bonne memoire; toutesfois je pense que non et que c'estoient les Italiens), et^g monsieur de Botières demurerait^h à demy mil de nous avecques toute la cavallerie etⁱ les Suysses qui estoient à Carnagnolle^j; et le capitaine Labardac^k, avecques sa compagnie, viendrait par delà la rivière avecques deux canons, pour tirer une volée ou deux à une maisonnette qu'estoit au bout du pont de nostre costé, où les ennemis faisoient leur garde, et que monsieur de Salcède^{k1}, qui s'estoit naguères venu^l rendre à nous, entreprendroit de rompre le pont avecques soixante ou quatre vingts paysans, portans chacun une hache, au x]quels on bailleroit sept ou huit

^a *Leçon des mss. Ed.* : de Dron. — ^b *Leçon des mss. Ed.* demurerait.

^a) et des Espagnols A. — ^b) Bouguedemar B. — ^c) le A. — ^d) me treist — ^e) discretion, qui feust ainsi (a nsi B) exécuté. Il — ^f) depuis iroient omis dans A. — ^g) enseignes ou bien monsieur de Cros, s'il estoit arrivé, yroit à ceste maison avecques lesdictes compagnies. Je n'ay bonne memoire si ledict sieur de Cros estoit encores arrive et pense que non, et c'estoient les Italiens, pour me favoriser si les ennemis sortoient, et A — ^h) omis dans A. — ⁱ) Carnagnolle (Carmagnolle B, — ^j) Labardac — ^k) Sarcedo (Sarcedo B) — ^l) qui n'avoit guères qui (que B) c'estoit (s'estoit B) venu

1. Pierre de Salcède, bailli de l'évêché de Metz, lieutenant de roi à Marsal, tué à la Saint-Barthélemy, quoique catholique. (*Mém. de Condé*, t. V, p. 227 et suiv. Le capitaine Salcède fit montre de sa compagnie de 299 hommes de guerre à pied français et gascons au fort d'Otireau lez-Boulogne le 1^{er} fév. 1550 (B. N., ms. fr. 25795, n° 92) Monluc dit plus loin que ce capitaine, Espagnol de naissance, était gouverneur de Cortemiglia pour le compte des Impériaux, avant de passer au service de la France.

batteaux pour se mettre dessouz ledict^e pont et couper les pilliers, non du tout, mais seulement en laisser de la grosseur de la jambe d'un homme : et comme cela seroit fait, on couperoit les longues pièces de bois qui tiennent^b le pont par dessus, et, cela se separant, les pilliers foudroient d'eux mesmes et se romproient. Luy^c fust baillé aussi certains artifices à feu ; on^d luy faisoit entendre qu'ils brusleroit les^e pilliers, si on^f les y attachoit.

Et comme chascun suivit^g son ordre, je m'en allay droit au pont avecques mes deux cens hommes^h, choisis de toutes nozⁱ compagnes la teste baissée ; où je n'y^j sceuz estre si tost que le canon n'eust tiré une volée à la maisonnette, et donna dedans y tuant un Allemant que j'y^k trouvay à mon arrivée, lequel n'estoit encores du tout^l mort. Et quoy^m que ce fut la nuit, il faisoit une lune si claire que l'onⁿ voyoit aisément depuis l'un bout jusques^o à l'autre, sauf que, d'heure à^p autre il tomboit une nuée de brouillard de^q verglas, durant quelques fois demy heure^r, autres fois moins. Quand^s cela tomboit, on ne se voyoit à un pas l'un de l'autre. Or, ou du coup de canon, ou du bruit^t que je faisois à la maison, n'estant à^u cent pas du pont, les ennemis prirent la cargue et se retirèrent vers Carignan. Je leur fis tirer quelques arquebuzades mais je ne passay plus outre le bout du pont. Et en mesme instant, arriva monsieur de Salcède au dessouz avecques ses paysans et ses^v batteaux, lequel, de plaine arrivée, attacha ses feuz artificiels aux pilliers, mais cela ne fust^w qu'autant de temps perdu, et falust qu'il fist mettre ses gens à la hache. Ayant attaché leurs batteaux ausdicts^x pilliers, commencerent^y au bout où estoient les Suisses, venaat tousjours

a) le 4 — b) font — c) pilliers de eux mesmes (du mesmes B) s'achèveroit de rompre. Luy — d) feu qu'on — e) lesmeiz B — f) l'on — g) suivait A — h) harquebuziers A — i) omis dans A — j) ae B — k) je A — l) ces deux mots omis dans A — m) encores (ores B) — n) l'ons A — o) bout du pont jusques p) en — q) brouillard et de A — r) ung quart d'heure A — s) moins que quant — t) de l'arrivée — u) n'estant pas (point B) à — v) omis dans A — x) y fist B — y) aux A — z) al ans commencer (et commencerent B)

droict à moy, qui tenois le bout du pont du costé des ennemis. Ceste furie de paysans dura trois ou quatre heures à couper, de sorte qu'encores que les pilliers fussent de quatre en^a quatre et bien gros, avant que nous eussions aucun empeschement ils furent coupez^b jusques à l'endroit où^c j'estois. Monsieur^d de Salcède en faisoit tousjours reposer une troupe au bord de la rivière, contre le tertre, où ils avoient^e fai^t faire un peu de feu, et d'heure en autre les^f changeoit.

Pendant ces^g entrefaictes, les ennemis envoyarent recognoistre par trente ou quarante arquebuziers, sur l'heure^h que le verglas lumboit, lesquels je ne peux appercevoir ny ouyr qu'ils ne fussent à moins de quatre picques de moy, et tirarent à travers de nous. Ce faictⁱ, s'en retournarent tout incontinent, et si ne nous virent ils pas, à l'occasion du verglas et broullar. Or, messieurs de Termes et de Moneins^j vindrent à nous avecques trois ou quatre chevaux, pour sçavoir que c'estoit de^k ces arquebuzades, puis envoyarent devers monsieur de Botières luy^l dire que ce n'estoit rien et que nous n'avions point laissé pour cela l'exécution; et^m demeurarent tousⁿ deux seuls avecques moy. Et ne tarda pas une heure après que le verglas

a) à — b) eurent coupe B — c) l'endroit là où B — d) empeschement, ilz firent à moy ayant commencé à couper par le bout et de là où estoient les Suysses. Monsieur A — e) s'avoient — f) autre il les A — g, ses A — h pendant A — i) Ce que fait — j) Moneins — k) sçavoir qu'est ce qu'avoit esté de A — l) Botières pour lay A — m) Or A — n) demeurarent ilz tous

1. Tristan de Monein, chevalier, baron de Monein en Béarn, fils de Gaston, seigneur de l'abbaye laque de Morcin, et de Marguerite de Percheprou-Beaucarre, capitaine d'une bande de 600 hommes de pied en Périgord en 1538 (*Catal. des actes de Fr. P^e*, t. VIII, n° 22063). Le 9 juin 1543, Tristan de Monein, gentil homme de la chambre de Mgr le dauphin, gouverneur de Turin et commissaire des guerres, passa la revue de la compagnie de 200 chevaux légers de Francesco Bernardino, à Turin, et signa le rôle : *Moneyn* (B. N. ms. fr. 25752, n° 392). Il obtint en 1545 l'érection de la terre de Monein en baronnie, et fut depuis chambellan du roi de Navarre, gouverneur de Navarrenx, sénéchal de Béarn et lieutenant de roi en Guyenne, en l'absence du roi de Navarre. Il fut massacré à Bordeaux, le 21 août 1548, au cours de la révolte de la gabelle. Il avait épousé : 1° Madeleine de Salade-Colome, 2° Françoise de Lomagne.

recommença à ^a retumber^b, et revindrent^c les ennemis à nous, c'est à sçavoir six cens Espagnols choisis et six cens Allemans piequiers. faisant son ordre le seigneur^d Pierre Colonne^e en ceste^f manière (*car je sceuz tout despuis* : que deux cens arquebuziers viendroient la tesse baissée^g droict à nous, choisis encores parmy les six cens, les autres quatre cens à leur queue, à cent pas d'eux, et^h à deux cens pas derrière les six cens Allemans. Or avois je mis les capitaines qui menaient après moy les enseignes, au dernier de moy deux cens pas, contre une levée de fossé, et aucunes fois le capitaine Favasⁱ, mon lieutenant, venoit devers^j moy, et^k Boguedemar^l, veoir ce que nous faisons, puis s'en retournoient à leur lieu. Du costé^m du pont, devers les Suysses, nous en avionsⁿ rompu par adventure vingt pas, ayant commencé de couper par le dessus, et trouvâmes que comme le pont se separa^o, il en tumba là^p quinze ou vingt pas, qui nous donna grande esperance. Cependant monsieur de Salcrède faisoit *tousjours* encores couper les pilliers, non^q du tout, mais un peu d'avantage qu'au commencement, qui estoit cause qu'il avoit ses paysans departis en trois troupes, les uns dans les batteaux, d'autres dessus le pont à couper les traverses, et dix ou douze qu'il y en^r avoit auprès du feu. Comme^s Dieu veut aider les hommes, il nous monstra ceste nuit un vray miracle. En premier lieu, les deux cens arquebuziers vindrent à moy, me trouvant en telle sorte qu'à peine y eust soldat qui eust le feu sur la serpentine; car ils alloient par fois de dix à douze au feu des paysans, pour eschauffer un peu les mains, ayant deux sentinelles à cent pas de moy, sur le chemin de la ville, me fiant que les Italiens y en missent de leur costé car ils en estoient encores un peu plus près que moy mais c'estoit à

^a) omis dans B — ^b) revenir — ^c) vindrent — ^d) seigneur — ^e) Colonne (Colone B) — ^f) de ceste (d'este B) — ^g) abaissée A — ^h) depuis à leur .. omis dans A — ⁱ) Favas A — ^j) vers A — ^k) autre — ^l) Boguedemar A — ^m) bout — ⁿ) avoient — ^o) decepara — ^p) ces — ^q) pilliers plus fort non — ^r) en y — ^s) feu et comme — ^t) pour prendre un peu de chaleur aux mains

costé. Je ne sçay comme ils firent : car je n'ous* rien, sinon mes deux sentinelles, qui coururent à moy. Et comme nous estions à l'entrée de l'alarme arrivèrent les Espagnols, crians : « Espagne ! Espagne ! », et tirèrent sur nous tous les deux cens arquebuziers en un coup. Messieurs de Termes et de Moneins, qui estoient tous deux seuls et à cheval, s'en coururent après de monsieur de Botières, qui avoient desjà^b veu le commencement du desordre. Et nottez que presque tous les deux cens hommes que j'avois au bout du pont se mirent en fuite droict aux enseignes, et tout à un coup les enseignes se mirent aussi^c en fuite^d, et les Italiens qu'estoient à main gauche en firent de mesmes, lesquels ne s'arrestarent qu'ils ne fussent à la teste de la cavallerie, où estoit monsieur de Botières. Nostre mot estoit : « Saint Pierre », mais ne me servit de rien. *Alors* je commençay à crier : « Montue ! Montue ! meschans mal'heureux, m'abandonnerez vous ainsi ? » Et, de fortune, j'avois avec moy trente ou quarante jeunes gentils-hommes, n'ayans encores poil de barbe. C'estoit la plus belle et brave^e jeunesse qui fust : jamais veüe en une *petite* compagnie. Ils^f pensoient que je m'en fusse comme les autres ; lesquels, oyans mon cry, tournèrent^g incontinent à moy et, sans attendre autre chose, je charge^h droict oùⁱ ils me tiroient, les arquebuzades nous passant au long des oreilles, mais de nous voir les uns les autres n'estoit possible, à cause du grand verglas qui tumboit, avec une *espesse fumée parmy*. Et^j en courant droict à eux, mes gens tirarent tout^k à un coup, criant aussi bien : « France ! » comme ils faisoient : « Espagne » Et ozerois affermer à la verité que nous leur tirasmes les arquebuzades à^l moins de trois picques ; de quoy leurs deux cens arquebuziers furent renversez

* *Leçon des mss. Ed.* : n'avois

a) *omis dans A* — b) *Boutières ayant desjà B* — c) *aussi se moyrent A* — d) *route* — e) *en* — f) *barbe de la brave* — g) *jeunesse (jeunesse B) qui croy feust* — h) *qui* — i) *tournent A* — j) *chargay B* — k) *droit là où A* — l) *omis dans A* — m) *tous A* — n) *nous laschasmes à A*

sur les quatre cents, et le tout renversé sur les six cents Allemands, tellement que tout se mit en route et en fuite droiet à la ville; *car ils ne nous pouvoient recognoistre*. Je les suivis environ deux cents pas, et nous troubla le ^b grand bruit que nostre camp faisoit. Je ^c n'en ouys jamais un pareil. Vous ^d eussiez dict que tous estoient apostez s'entre-appellans ^e les uns aux ^f autres. *Ces grands criards ne sont pas pourtant les plus railleurs*. Il en y a qui font les empressés, mais cependant, pour un pas qu'ils aduancent, en reculent deux. Ce grand bruit fust cause que je n'euz jamais cognoissance ^g du desordre des ennemis, ny eux aussi du nostre, à cause des grands cris qu'ils faisoient à l'entrée, qui n'estoit qu'une fauce porte auprès du chasteau, où deux ou trois hommes seulement pouvoient passer de front.

Et ainsi m'en ^h retournav au bout du pont, où je trouvoy monsieur de Salcede tout seul, avecques dix ou douze paysans de ceux qu'il rafraichissoit, car les autres qui estoient dans les batteaux coupparent leurs cordes et s'en fuirent le long de la rivière droiet à Montcaillier ⁱ. Ceux qui couppoient les traverses devers les Suisses laissarent leurs coignées et haches sur le pont, se jettant dans l'eau ^j où ils n'avoient l'eau que ^k jusques à la ceinture, pour ce qu'on n'estoit pas encores à la profondeur de la rivière. Les Suisses, qui ouyrent ce grand bruit, se mirent à courir vers Carmagnolle ^l, ayant opinion que nous et tout nostre camp estions en route, et, prenans les deux canons, s'en allèrent tout

a) par adventure A — b) et pour le — c) menoit — d) menoit dont je e) parait de sorte que (car B) vous — f) s'estoient — g) à s'en repeller (s'en tr'appeller B) — h) les A — i) autres. N'estant (ne fust B) possible que j'eusse cognoissance — j) ces deux mots omis dans A — k) ainsi que je s'en A — l) les A — m) Montcaillier (Moncalier B) — n) ils n'en avoient seulement que — o) monsieur de Bouthieres A (cette leçon a été effacée dans B et remplacée par Carmagnolle).

i Montcaillier, prov. et distr. de Turin, au nord de Carignan, sur la rive droite du Po.

qu'ils peurent gagner Carmagnolle^a. J'envoyé^b un^c de mes soldats devers^d la fuite, pour sçavoir nouvelles du capitaine Favas^e, mon lieutenant, lequel il trouva ayant rassemblé trente ou quarante soldats, qui revenoit^f vers le pont veoir ce que j'estois devenu, pensant que fusse mort. Et incontinent despescha devers Boguedemar^g, La^h Palu et autres capitaines, qui avoient faict alteⁱ, radiant une partie de leurs gens, les faisant marcher droiet au pont à grand haste, disant que j'avois repoussé les ennemis: lesquels incontinent se mirent au grand pas pour me venir trouver. Le capitaine Favas arriva le premier tout^j deschiré et rompu, parce que les soldats à faulte luy avoient^k passé dessus le ventre, comme i les pensoit raller, lequel nous trouva, monsieur de Salcède et moy, au bout du pont, estans sur le propos de ce que devions faire. Et comme il arriva, nous^l compta ses fortunes et de ses compagnons, et le voyant ainsi accoustré, tout nostre cas ne fust que risée.

La^m huée de nostre camp duraⁿ plus d'une grand heure. Les^o autres capitaines estans arrivez, nous conclusmes d'achever de^p rompre le pont ou d'y mourir. Et promptement^q je prins cinquante ou soixante soldats, monsieur de Salcède ses dix ou douze paysans qui^r luy estoient demeurez. J'ordonnay au capitaine Favas, Boguedemar et La^s Palu qu'ils demeurassent au bout du pont, et missent^t les sentinelles jusques auprès de la ville. Je pensois que les Italiens fussent encores à la maison, et ordonnay au capitaine Favas qu'il yroit luy mesmes la recognoistre^u, veoir s'ils y estoient. Et à son retour trouva que j'avois faict prendre les haches, que les paysans avoient laissées sur le pont, à quinze ou vingt sol-

a) Carmanholle (Indict Carmagnolle B) — b) je manday — c) l'ung A — d) vers A — e) Favas A — f) revenoient (revenoient B) — g) Bougue de Mar (Boguedemar B) — h) le A — i) altein (haltou B) — j) trouver. En premier lieu (et premier B) arriva le capitaine Favas tout — k) l'estoient — l) arriva, il nous A — m) risée. Or la — n) demeura — o) heure et les — p) ces trois mots omis dans A — q) quant et quant A — r) que — s) le A — t) et qu'ils missent A — u) mesmes recognoistre la maison A

dats, et avecques les dix ou douze paysans nous coupions les traverses dudict pont. Et estant arrivé, le capitaine Favas nous dit n'y avoir trouvé personne, ce que nous cuida un peu mettre à deviner que^a nous^b devions faire, mais pour cela n'arrestames^c d'exécuter nostre première resolution. Et après que les cris furent passez, arrivarent messieurs de^d Termes^e et de Moneins^f, lesquels me commandarent, de la part de monsieur de Botières que j'eusse à me retirer^g. Ledict sieur^h de Moneins mit pied à terre, car monsieur de Termes ne pouvoit à cause deⁱ ses goutes^j, et nous vint trouver, et vit que^k, depuis le desordre, nous^l avions fait tumber plus de trente pas du pont en^m deux coupesⁿ que desjà nous avions fait, et commandions à la troisieme, qu'estoit à^o quinze ou vingt pas chascune. Lequel^o s'en retourna vers monsieur de Botières pour luy dire comme le tout estoit^p passé, ayant monsieur de Salcède perdu presque tous ses paysans, mais que noz soldats avoient prins les haches, avecques lesquelles ils faisoient merveilles de couper, et que tous les capitaines et soldats, monsieur de Salcède et moy nous estions resolu de mourir plustost que de bouger de là qu'il ne fust coupé. Alors monsieur de Botières envoya protester contre moy de la perte qui pourroit advenir contre son^q commandement, ce que ledict sieur de Moneins fit, et nous dict d'avantage que ledict sieur de Botières avoit commencé prendre son chemin pour s'en retourner, combien qu'il fist halte à un mil de nous; ce que je croy^r qu'il faisoit^s afin que je me retirasse: car il n'avoit pas faute de cœur, mais il craignoit tousjours de perdre. *Celuy qui est de cest*

^a *Laçon des mss. Ed. v.*

^a) deviner ce que A — ^b) omis dans A — ^c) cela nous n'arrestames A — ^d) passés nous arriva (arrivarent B) monsieur (messieurs B) de — ^e) Moneins A — ^f) Termes A — ^g) que je n'eusse à retirer — ^h) Monsieur A — ⁱ) causant B — ^j) en goute — ^k) trouver ledict sieur de Moneins que — ^l) omis dans A — ^m) coupures — ⁿ) omis dans A (de B) — ^o) chacune coupe lequel A — ^p) c'estoit A — ^q) perte qui (qu'il B) se faisoit de ma personne outre son — ^r) alto (halto, B) — ^s) nous et croy A — ^t) qu'il le faisoit A

humeur se pourra conserver, mais non pas faire grand conquete Monsieur de Termes n'estoit arresté au bout du pont, comme il entendit que monsieur de Botières s'acheminait, lequel sieur ne retourna pas en arrière, pour apporter ma responce, avecques monsieur de Moneins, mais manda incontinent à sa compagnie qu'ils ne bougeassent d'où^a il les avoit laissés. Et ainsi^b coupasmes tout le demeurant de la nuit, jusques à ce qu'il fust près d'une heure de jour, que nous achevasmes^c jusques à la petite maisonnette qu'estoit sur la terre^d. Monsieur de Moneins retourna encores à nous à point nommé, lors que le dernier coup de hache se donnoit, et monsieur de Termes courut à sa compagnie pour l'avancer un peu devers nous afin de^e favoriser nostre retraicte. Monsieur^f de Moneins courut aussi vers monsieur de Botières, lequel il trouva attendant son retour de^g sorte que nous retirasmes sans empeschement aucun, *ayant^h osté aux ennemis une grande commodité*

(Or, ay-je voulu mettre cecy par escript, non pour me louer d'une grande hardiesse, maisⁱ seulement pour montrer à tout le monde comme Dieu a conduit ma fortune. Je^j n'estois pas si fol ny si vaillant que, si j'eusse peu veoir les ennemis, je^k ne me^l fusse retiré, et peut estre eusse fuy comme les autres. Ce seroit lemerité, et non hardiesse; il n'est pas mal scant d'avoir peur, quand il y a grande occasion. Car avecques trente ou quarante hommes, je n'eusse pas esté si mal advisé d'attendre le^m combat. Enⁿ cecy les capitaines pourront estre instruits de ne prendre jamais fuitte ou, pour parler plus honnestement, une hastive retraicte, sans avoir recogneu qui^o les doit chasser et encore, le voyant, chercher les remèdes pour

^a *Lecon des mss. Ed.* : *acheminasmes* — ^b *Lecon des mss. Ed.* : *le tortre*

^a) de là où A — ^b) ainsi A — ^c) pour A — ^d) ledict seigneur B — ^e) attendant le retour d'icel sieur de Moneins de A — ^f) escript pour me louer d'une grande hardiesse non, mais A — ^g) et : ^h) ennemis quo je ⁱ) m'en ^j) pas atendeu le ^k) Et en ^l) jamais la charge (cargue B) qu'ilz ne voyent que

resister jusques à ce qu'ils^a n'y voyent^b plus ordre. Car après que^c tout ce que Dieu a mis aux hommes y est^d employé, alors la fuite n'est pas honteuse ny villaine. *Mes capitaines, mes compagnons, croyez que si vous n'y employez le tout, chascun dira, et ceux mesmes qui auront fuy avecques vous* — *S'il^e eust faict cecy, s'il eust laict cela, le malheur ne fust point advenu; la chose eust mieux succédé* — *Et tel en brue et parle plus haut, qui suit peut estre le premier.* Et voilà l'honneur d'un homme de bien, pour bien vaillant qu'il soit, en dispute de tout le monde. Quand il ne s'y peut rien plus, il ne faut estre opiniastre, ains ceder à la fortune, laquelle ne rit pas tousjours. On n'est pas moins digne de blasme lorsqu'on se pert, se pouvant retirer de la meslée, et qu'on se voit perdu, que si, du premier coup, on prenoit la fuite. L'un est toutesfois plus vilain que l'autre: l'un vous fault calmer mal advisé et de peu d'entendement, et l'autre poltron et coüard. Il faut éviter et l'une et l'autre extrémité. Il faut venir à ces folles et desesperées resolutions, lorsque vous vous voyez imbez ez mains d'un unemployable ennemy et sans mercy. C'est là où il faut crever et voudre bien cher vostre peau: un desesperé en vaut dix. Mais fuir, comme on fist, sans veoir qui vous chasse, cela est honteux et indigne d'un bon cœur. Il est vray qu'on accuse le François d'une chose — c'est qu'il fuit et combat par compaignie. Aussi font bien les autres De toutes telles bons ouvriers Or, après que la place fust rendue, je vous diray comme nous sceusmes le desordre des ennemis. Ce^f fust par les gens mesmes de Garignan et par la bouche propre du seigneur Pierre Colonne^g, qui^h me le compta à Susanneⁱ, en la^j presence du capitaine Be-

a) qu'il — b) auroit — c) ordre et que — d) auroit esté — e) fuite ne peult deshonnorer l'homme; mais s'il n'y employa le tout, chascun dira à ocultx (et eux B) mesmes qui auront Jouy avecques luy (ces deux mots omis dans B): s'il — f) qui — g) Colonne A — h) il A — i) Susanne A — j) omis dans A

1. Cesana Torinese, prov. de Turin, distr. de Busto, sur la Doria Riparia, au pied du col du mont Genève.

nouard¹, qui l'amenoit au Roy par le commandement de monsieur d'Anguien, comme sa capitulation portoit, après la bataille de Serizolles, *que je vous conteray en son lieu.*

Ceste^a rupture du pont ne fust faicte sans *grande* consideration²; car, bien tost après, les ennemis commencerent à patir^b, ne pouvant avoir aucun rafraichissement de Quiers^c, comme ils avoient paravant^d de nuit à autre. Et ayant entendu messieurs de Tais et le^e seigneur Ludovic de Birague^e le succès de l'entreprise du pont, mandarent à monsieur de Botières qu'il s'il vouloit venir ez^f cartiers où ils estoient, qu'ils pensoient qu'on emporteroit Yvrée^g. Sur quoy^h, monsieur de Botières et son conseil furent d'opinionⁱ qu'il y devoit aller et laisser garnisons à Piobes^{jk}, Vinus^l, Vigon^m et autres lieux plus proches de Carignan; et me semble que monsieur d'Aussun y demeura chef avecques douze ou quatorze enseignes italennesⁿ et trois ou quatre des nostres, sa compagnie et quelques autres^o de gens à cheval, desquelles ne me souvient. Les ennemis n'avoient nul homme à cheval dans Carignan^p; qu'estoit cause qu'ils estoient tenus à l'estroict d'un costé et d'autre. Et partit monsieur de Botières avecques messieurs de Termes, de Saint Julien^q,

^a Ed. : Pinguet

a) laquelle b) partir A — c) Quier — d) auparavant A — e) omis dans A
f) Virague A — g) en ces A — h) Yvrée A — i) omis dans A (A quoy B)
j) furent tous d'opinion A — k) Pinguet (Pinguet B) — l) Vinus
Vinus B — m) Vignon B — n) d'Italiens B — o) quelque autre — p) dans
led. et Carignan B — q) Julien (Julien B)

1. Voir, sur ce capitaine, une commission que le roi lui délivra, le 22 décembre 1544, pour lever trois cents hommes de pied (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. VI, n° 22936). — Cf. p. 281-283.

2. M^{ss}.o la rapporte ainsi (p. 180) : « Anno 1544. quarta die Januarii, Gingo Guiré de Belères, schue prorex, cum exercitu Gallo pontes Padi prope Carignanum demoluntur noctu ut archus Carignanum obsideret, non sine stridore dentium, quia frigus erat. Et non calefaciebant se et in crastinum mane re perfecta, gelu mortificat et multi tabefacti in Vicum novum et Carmagnol am Galli se retraxerant » La rupture du pont serait donc antérieure aux premières opérations de Ludovic de Birague et de Tais dans le Verceilais, rapportées plus haut. Monrue paraît avoir commis une légère interversion chronologique.

president Birague^a et sieur Maure, et elusmes nous réunir ensemble à Saint^bthia et Saint^c Germain; puis nous acheminâmes devant^d Ivrée^e, où ne fîmes rien, pour ce qu'il^f ne fust possible de rompre la chaussée de l'eau. Que si elle se fust peu rompre, nous estions dedans, d'autant^g que, par ce costé là, il n'y a forteresse autre que la rivière^h. Et fusmes contraincts d'aller assiéger Saint Martin, lequel nous prîmes par composition, ayant enduré deux ou trois cents coups de canon, et autres places ez environs de làⁱ. Ainsi que^j nous en retournions vers Chevas^k, pendant le siège d'Ivrée monsieur de Boutières eust advis que monsieur d'Anguven venoit pour commander en son lieu^l. Le Roy estoit mal content de luy, de ce qu'il avoit avec tant de loisir laissé fortifier Carignan, avec d'autres occasions particulières^m. Il faut cheminer bien droit pour contenter tout le monde. Ledict sieur de Boutières en fust fort fâché, et disoit on que par despit il avoit quitté Ivrée, lequel a la longue il eust prins; mais je ne le croy

^a Virague A — ^b et à Saint A — ^c Germain et alamos devant A — ^d que

^e de lant — ^f omis dans A — ^g là et ainsi (ainsin B) que — ^h Chivas (Chivas B)

1. Boutières était devant Ivrée avant le 15. Sur le siège, qui dura dix jours, voir, outre la mention de Miolo (p. 180), les dépêches de Bobba, du 19 et du 21 janvier dans Molard, *op. cit.*, p. 444-445, du 25 dans Segre, *Carlo II di Savoia*, p. 82, n. 1, et Tallone, *Irera e il Piemonte al tempo della dominazione francese (1536-1559)* Pinerolo, 1900, p. 117 (extr. du t. VII de la *Biblioteca della Società di Storia Subalpina*).

2. Montuc est, sur ce point, formellement démenti par Bobba, qui écrit, le 19 janvier : « Dopo di havere levata una certa aqua, che fort ficava una parte d'essa terra, et tagliata la palificata che la susteneva, gli cetero heri lo assalto senza fargli balera, et furono rebutati gagliardamente... »

3. Les documents ne disent rien de tel. Une dépêche de Bobba, du 26 janvier (publ. par Molard *loc. cit.*, p. 445), dit que Boutières se replia vers le sud en longeant la rive gauche de la Dora Baltea, tandis que San Martino est sur la rive droite. Montuc paraît avoir confondu les opérations de janvier 1546 avec celles de septembre 1555, au cours desquelles le maréchal de Brissac occupa le Canavese pour inquiéter le Vercellais et Ivée, et prit ensuite San Martino (cf. *liv. II*).

⁴ Chivasso, prov. et distr. de Turin.

⁵ Il avait été nommé par lettres du 26 décembre lieutenant de roi en Piémont (*Catalogue des actes de Fr. II*, t. IV, n° 13500). D'après Miolo (p. 180), il fit le 19 janvier son entrée à Turin.

⁶ Addition d'après du Delay : « Le Roy n'avoit trouvé bon que ledit de Boutières eust permis l'ennemy si légèrement de fortifier et entailler Carignan, sans l'en avoir empêché » (coll. Petitot, t. XIX, p. 485).

*pas*¹. *Tant y a que* * monsieur d'Anguien arriva amenant pour renfort sept² compagnies de Suisses qu'un colonnel nommé le Baron commandoit³; et croy que ce fust à cest'heure^b là que monsieur des Cros ** vint avec sept ou huict enseignes de Provenceaux ou Italiens³. Monsieur de Botières se retira en sa^c maison en Dauphiné. Il y a bien des affaires en ce monde, et ceux qui ont des grandes charges ne sont pas sans peine. car s'ils hazardent trop et qu'ils perdent, les voilà mal estimer et juge. pour fols et mal adresez; s'ils sont longs et lents, on se moque, voire le tient on à coïardise. Les sages tiendront un entre-deux. Mais cependant noz maistres ne se payent point de ces discours; ils veulent qu'on face bien leurs affaires. Tel caquète des autres que. s'il y estoit, se trouveroit bien empesché.

* *Addition insérée dans la phrase primitive. Il faut, pour comprendre, rapprocher les deux tronçons de cette phrase* : Ainsi que nous en retrouvons vers Chevas monsieur d'Anguien arriva, etc. — ** *Leçon des mss. Ed. de D ou*

a) arriva pour estre nostre lieutenant de roy, lequel amena sept
b) asture (asture B) c) s'en alla à sa

1. C'est Paul Jove qui dit cela (t. II, p. 326 F).

2. Il s'agit des sept bandes de l'armée de Picardie, que commandait le baron de Sisnoch et dont l'envoi était décidé au début de décembre (cf. p. 221, n. 7).

3. On a déjà vu que Monluc se trompe sur ce point (cf. p. 221, n. 5).

LIVRE SECOND

A la venuë de ce brave et genereux prince, lequel promettoit beaucoup de luy, pour estre doué d'infinies bonnes parties, estant doux, humain, vaillant, sage et libéral, tous les François et nos partisans s'esjoüyrent beaucoup, et moy particulièrement, parce qu'il m'auroit et estimoit plus que je ne meritois. Après qu'il eust recogneu ses forces, ses munitions et les places que nous tenions et qu'il eust pourveu au tout au moins mal qu'il eust peu¹, vers^a le commencement de mars il me^b despescha devers le Roy. pour l'avertir du tout, et comme le marquis de Guast dressoit une grande armée^c et qu'il luy venoient nouveaux Allemands de ranfort^d, et le prince de Salerne³ venoit aussi du costé de Naples⁴, qui menoit six ou sept mil Italiens⁴.

a) et vers B b) mars led et seigneur d'Anguyen me c) ung grand camp — d) aussi devers Naples

1. Sur ces opérations, dont Montluc a lu, sans doute après coup le récit dans du Bellay (coll. Petitot, t. XIX, p. 485-488), voir M. L. O., p. 181 ; Guazzo, *Histoire*, f° 357 v°, Paul Jove, liv. XLIV, f° 348 r°, une lettre du comte d'Enghien à M. de Crussol, datée de Villastellone, 21 mars (D'Aubais, *Pièce Ingit*, II, *Mélanges*, p. 87), et Segre, *Carlo II di Savoia*, p. 185-186.

2. Cesare Nobili ambassadeur lucquois à Ferrare, écrivant, le 13 mars 1564, que dix mille lansquenets avaient été levés en Allemagne pour l'Empereur et que quatre mille étaient arrivés à Milan (cité par Segre, *op. cit.* p. 186, n° 8).

3. Ferrante ou Fernando di San Severino, dernier prince de Salerne, né le 18 janvier 1507, servit d'abord dans les rangs des Impériaux, puis passa en France. Après avoir longtemps brillé à sa cour, où il fut le favori des dames, le protecteur des artistes et des écrivains, il tomba dans la gêne, se retira dans le Midi, y vécut obscurément, se fit huguenot et mourut dans la misère à Avignon vers 1570 (E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 15-16).

4. Confirme par les lettres du secrétaire du prince de Salerne, Bernardo Tasso, qui le suivait dans cette campagne. Ces lettres, publiées à Venise en 1585, ne sont malheureusement pas datées.

C'estoit^a au temps que l'Empereur et le Roy d'Angleterre s'estoient accordez et avoient fait ligue pour entrer dans le royaume de France¹, lequel ils avoient partagé. Je demeuray à^b la court près de trois sepmaines, m'estant acquitté de ma charge, qui estoit en somme de demander quelque secours et courgé de donner une bataille². Et sur la fin dudict moys, arrivarent^c des lettres au Roy de la part de monsieur d'Anguyen, par lesquelles il l'advertissoit comme il estoit arrivé à Milan sept mil Allemans, lesquels estoient^d les meilleurs que^e l'Empereur eust devant Landrecy, où il y avoit^f sept regimans; mais il^g ne peust combattre lors le Roy et il commanda à tous les sept colonels de choisir mil hommes chacun de leurs troupes, leur faisant laisser leurs lieutenans pour tenir leurs regimans prests, et ainsi^h les envoya en Itabe se joindre avec le marquis de Guast³. Et supplioit monsieur d'Anguyen Sa Majesté de me renvoyer incontinent devers luy, avec prière de me faire quelque bien pour recompence de mes services et pour m'accourager à faire mieux. Sadite Majesté me donna un estat de gentilhomme servant (enⁱ ce temps là ce n'estoit pas peu de chose, ny à si bon marché comme^j à ceste heure^k), et me fist servir à son disner^l me commandant qu'après le disner je fusse prest pour^l m'en retourner en Piedmont, ce que je fis.

a) ce qu'estoit — b) Et demeuray je à — c) arriva — d) qu'estoient — e) meilleurs colonels que — f) Landrecy et notés que l'empereur (Landrecy devant lequel les ny empereur y fit) avait — g) regimans devant ledict Landrecy (omis dans B et comme il — h) omis dans A — i) servant que en — j) que — k) asture (asteure B) — l) disner m'allasse aprestier pour

1. Traité du 11 février 1543 (Rymor, *Fœdera...*, t. XIV, p. 748).

2. Sur l'absence de documents originaux confirmant l'envoi de Monluc à la cour, voir *B. de M. h.*, p. 153-154.

3. Le 10 septembre 1543, François I^{er} avait obligé Charles-Quint à lever le siège de Landrecies, qu'il asségeait avec 40 000 piétons et 13 000 cavaliers. Voir, sur ce siège, Brantôme, t. VII, p. 277-278.

4. Les gentilshommes servants dont le nombre n'était pas limité, servaient, en effet, le roi à table. La charge rapportait 600 livres par an (relation de Lorenzo Contarini, en 1551, dans Albéri, *Le Relazioni degli Ambasciatori Veneti al Senato durante il secolo decimo sesto*, Florence, 1839-1863, sér. I, t. IV, p. 60).

Et sur le midy monsieur l'admiral d'Annebault^a me manda aller trouver le Roy^b, qui estoit desjà entre en son conseil^c. là où assistoient^d monsieur de Sainct Pol^e, monsieur l'admiral, monsieur le grand escuyer Galliot, monsieur de Boissy^f, qui depuis a esté grand escuyer¹, et deux ou trois² autres, desquels il ne me souvient et³ monsieur le Dauphin⁴, qui estoit debout⁵ derrière⁶ la chaire du Roy, et n'y avoit assis que le Roy, monsieur de Sainct Pol près de luy, monsieur l'admiral de l'autre costé de la table, vis à⁷ vis dudit sieur⁸ de Sainct Pol. Et comme je feus dans la chambre, le Roy me dict : « Monluc⁹, je veux que vous en^m retourniezⁿ en Piedmont porter ma deliberation et de mon conseil à monsieur d'Anguyen, et veux que vous entendiez^o icy la difficulté que nous faisons pour ne luy pouvoir bailler^p congé de donner bataille, comme il demande. » Et sur ce commanda^q à monsieur de Sainct Pol de parler. Alors ledit sieur^r de Sainct Pol proposa l'entreprinse de l'Empereur et du roy d'Angleterre, lesquels dans^s cinq ou six sepmaines avoient resolu entrer dans^t le royaume, l'un par un costé et l'autre par^u l'autre³, et que, si monsieur d'Anguyen perdoit la bataille, le royaume seroit en peril d'estre perdu, pour ce que toute l'esperance du Roy, quant aux gens de pied,

^a 1. *Id.* a partout : Montluc

^a d'Anevault (d'Anebaul B) — ^b Sa Majesté — ^c qui desjà estoient (estoit B) au (en B) conseil — ^d estoient A — ^e Sainct Pol — ^f Boleu (Boes B) — ^g ces deux mots omis dans A — ^h souvyent du nom et — ⁱ estoit tout debault A — ^j dernier — ^k et B — ^l de monsieur A — ^m vous vous en A — ⁿ retournez — ^o entendez — ^p donner A — ^q commandant — ^r monsieur A — ^s en — ^t sepmaines entroient dans — ^u pour A

1. Claude Gouffier, seigneur de Boisy, fils aîné d'Artus Gouffier, grand maître de France, avait reçu en 1513 l'office de premier gentilhomme de la chambre (*Journal d'un bourgeois de Paris* éd. Boutrigny p. 304). Il devint grand escuyer le 22 octobre 1543, à la mort de Galliot et mourut en 1570 (P. Anselme, t. VIII, p. 505).

2. Le futur Henri II

3. « Il sereniss^{mo} d'Anglia a quel tempo s'era obligato di passare a Calais con ventiquattro mila persone, entrando l'imperatore per Schampagna, come fece, con trenta mila. » (Relation de Marino Cavalli, dans A. Léri, sér. I, t. I, p. 259).

estoit aux compagnies qu'il y avoit en Piedmont, et que en France il n'avoit^a que gens nouveaux et légionnaires estant beaucoup meilleur et plus assuré^b de conserver le royaume que non le Piedmont, auquel falloit seulement se tenir sur la défensive, sans mettre rien au hazard d'une bataille, la perte de laquelle perdrait non seulement le Piedmont mais mettrait le pied à l'ennemy en France de ce costé-là. Monsieur l'admiral en dict de mesmes, et tous les autres aussi, discourant chacun comme il luy plaisoit. Je trepignois de parler, et, voulant interrompre lorsque monsieur Lalot opinoit, monsieur de Sainet Pol me fit signe de la main et me dict : « Tout beau ! tout beau ! » ce qui me fait ture ; et vis que le Roy se print à rire. Monsieur le Dauphin n'opina^c point et croy que c'estoit la coustume, mais le Roy l'y fait assister, afin qu'il apprint, car devant ces princes il y a tousjours de belles opinions, non pas tousjours bonnes. On ne parle pas à demy et tousjours à l'humeur du maistre. Je ne serois pas bon là, car je dis tousjours ce qu'il m'en semble. Alors^d le Roy me dit ces mots : « Avez vous bien entendu, Monluc, les raisons qui m'esmeuvent^e à ne donner congé à monsieur d'Anguyen de combattre^f ny de rien hazarder ? » Je luy respondis que je l'avois bien entendu, mais^g que, s'il plaisoit à Sa Majesté me permettre de^h luyⁱ en dire mon advis, je le ferois fort volontiers non que pour ce^j Sa Majesté en fist autre chose, sinon ce qu'elle et son conseil en avoient déterminé. Sa^k Majesté me dit qu'il^l le vouloit et que je luy en disse librement ce que^m m'en sembloit. Alors je commençay en ceste manière : il m'en souvient comme s'il n'y avoit que trois jours. Dieu m'a donné une grande memoire en ces choses, dont je le remercie ; car encor ce m'est grand contentement, à present qu'il ne me reste rien plus de me resouvenir de mes fortunes pour les

a) France n'y avoit — b) assurer — c) autres, sauf Monsieur qui n'opina —
d) lors A — e) se meuvent B — f) de ne combattre — g) que j'ay respondit
l'ayoir bien entendu B) mais — h) Majesté de me donner congé de A —
i) omis dans B — j) cela — k) Saülte — l) qu'elle A — m) qu'il B

descrire au vray, sans y rien adjouster ; car, soit le bien, soit le mal, je le veux dire :

« Sire, je me tiens bien heureux *tant* de ce qu'il vous plaist que je vous die mon advis sur ceste deliberation qui a esté tenuë en vostre conseil, que parce aussi que j'ay ^a à parler devant un roy soldat, et non devant un roy qui n'a jamais esté en guerre ^b. Avant qu'estre appellé à ceste grand charge que Dieu vous a donné et depuis, vous ^c avez autant cherché la fortune de la guerre que roy qui jamais ayt esté en France *sans avoir espargné vostre personne non plus que le moudre gentil homme.* Donques ^d ne doi je craindre, puisque j'ay à parler à ^e un roy soldat » M. le Dauphin, qui estoit derrière la chaire du Roy et vis à vis de moy, me faisoit ^f signe ^h de la teste qui me fit penser qu'il vouloit que je parlasse hardiment, ce que me donnoit plus de hardiesse, *de laquelle je n'ay eu jamais faule, car la crainte ne me ferma jamais la bouche.*

« Sire, dis-je, nous sommes de cinq à six mille Gascons complez, car vous sçavez que jamais les compagnies ne sont du tout complètes, aussi tout ne se peut jamais trouver ⁱ à la bataille, mais j'estime ^k que nous serons cinq mille cinq cens ou six cens Gascons complez. *Et de cela je vous en respons sur mon honneur, tous, les capitaines et soldats, vous haillerons nos noms et les lieux d'où ^l nous sommes, et vous obligerons nos testes que tous combattrons le jour de la bataille, s'il vous plaist de l'accorder et nous donner congé de combattre. C'est chose que nous attendons et desirons il y a long temps, sans tant coniller ^m.* Croyez, Sire, qu'au monde il

a) conseil et d'autre part [que B] j'ay b) esté à la guerre A c) guerre
Car estant dauphin et depays roy vous d) Or doncques e) ne puy-je
parler que à — f) dernier — g) feist A — h) a gna! i) que me donna hardiesse de parler (que m'en donnoit plus de hardiesse B). Sire : j) complètes
ny aussi ne se peuvent (pourroient ils pas B) tous trouver — k) je compte A
l) serons de quatre mil B, à cinq ou six cens hommes complez m) de la cû

1. Faire le lapin (coniller), tergiverser

ny a point de soldats plus resolu que ceuz la : ils ne desirant que mener^a les mains. Il y a, d'ailleurs, treze enseignes de Suisses. Je cognois les six de Saint Jullien mieux que celles du baron¹, lesquelles Fourly² commande. J'ay³ ven^b faire la monstre à toutes : il y peut avoir autant^c d'hommes complez parmy eux que parmy nous. Ils vous^d feront pareille promesse^e que nous, qui^f sommes vos sujets, et vous enverront^g les noms^h de tous, pour lesⁱ envoyer à leurs cantons, afin que, s'il y en^j a quelqu'un qui ne face son devoir, qu'il soit dégradé des armes. C'est chose à laquelle ils se veulent sous-mettre, comme ils m'ont assuré à mon depart. Et puis^k que c'est^l une mesme nation, je croy que ceux du baron n'en feront pas moins. Vostre Majesté les a peu cognoistre à Landrecy. Voilà donc, Sire, neuf^m mil hommes ou plus, desquelsⁿ vous pouvez faire estat^o et vous assurer qu'ils combattront jusques au dernier soupir de leurs vies. Quant^p aux Italiens et Provençaux, qui sont avec mon sieur des^q Cros, ny aussi des Gruens, qui nous sont^r venus trouver devant Yvree³, je ne vous en assureray pas : mais^s j'espère^t qu'ils^u feront tous^v aussi bien que nous mesmement quand ils nous verront mener les mains. » Je levois lors le bras en haut, comme si c'estoit pour frapper, dont le Roy se souscriit. » Vous devez

Ed. manier.

a) *commande*. Mais j'ay B — b) *Saint Jannus*, que Fourly commande, mieux que celles du baron, en ayant veu A — c) *monstre* de tous, qui sont les treze enseignes (*monstre* à toutes treze B), pouvant estre *autant* — d) *complez* que nous qui vous — e) *obligation* — f) *nos autres qui* — g) *manderont* — h) *le nom* A — i) *l* A — j) *en y* — k) *qu'il mène*. Et luy ramonstray encor^e que *pays* — l) *ses oit* — m) *baron* combattroient aussi bien que les autres. Car c'estoient *estans* — n) *des mesmes* compaignes que le Roy avoit devant Landrecy. Or doncques, Sire, vo là *neuf* — o) *omis dans A* — p) *estre certain* — q) *vous*. Et quant — r) *de A* — s) *estouet B* — t) *pas de ma vie ; mais B* — u) *peult estre B* — v) *Cros*, je ne vous assureray pas de ma vie, ny quant aux Gruyriens qui nous estoient venus trouver devant Yvree, peult estre qu'ilz A — w) *vous dans A*.

1. Le baron de Senech. Cf. p. 135, n. 2.

2. Guillaume Frolich, né à Soleure, mort à Paris en 1562 (Tuetet, *Vie des hommes illustres*, t. VI, p. 53).

3. Cf. p. 132.

aussi avoir quatre ^a cens hommes d'armes en Piedmont desquels ^b s'y en ^c trouvera bien trois cens, et autant d'archiers qui sont en mesme volonté que ^d nous. Vous y avez, Sire, quatre capitaines de chevaux legers qui sont messieurs de Termes, d'Aussun, Francisco Bernardin et Maure, chacun desquels doit avoir deux cens chevaux legers; et ^e entre tous quatre ^f, ils vous serviront ^g de cinq à six cens chevaux, tous lesquels desiront faire paroistre l'envie qu'ils ont de vous faire service. *Je seay ce qu'ils valent et cognois leur courage.* »

Le ^h Roy lors s'esmeut un peu de ce que toutes les compagnies de la gend'armirie ny celles des chevaux legers n'es-toient complètes. Mais je luy dis qu'il estoit impossible, et qu'il y en ⁱ avoit qui avoient obtenu congé de leurs capitaines pour aller à leurs maisons *se raffraichir*, et d'autres es-oient ^j malades; mais que, s'il ^k plaisoit à Sa Majesté donner ^l congé aux ^m gentils hommes qui le luy ⁿ demanderoient, pour se trouver à la bataille, ils ^o suppleroient ^p bien au deffaut qui pourroit estre esdites ^q compagnies. « Puis ^r doncques, Sire, *dis je lors continuant mon propos*, que je suis si heureux de ^s parler devant un roy soldat qui ^t voulez vous qui tue neuf ou dix mil hommes et mil ^u à douze cens chevaux, *tous resolut de mourir ou de vaincre? Telles gens que cela ne se deffont pas ainsi. Ce r e sont pas des apprentis. Nous avons souvent sans advantage attaqué l'ennemy, et l'avons le plus souvent battu. J'oserois ^v dire que, si nous avions tous un bras lie, il ne seroit encores ^w en*

^a) Vous avez aussi quatre A — ^b) s'en y — ^c) qui vous feront la mesme obligation que — ^d) mais A — ^e) tous les quatre — ^f) presenteront — ^g) chevaux, que tant la gend'armirie que les chevaux legers vous feront une mesme obligation Le — ^h) en y — ⁱ) omis dans B — ^j) omis dans A (estans B) — ^k) malades et r'il A — ^l) Majesté faire une chose, c'est de donner — ^m) à tant de — ⁿ) luy en — ^o) qui A — ^p) desdites A — ^q) companyes, et davantage y venant ainsi pour leur plaisir que non les autres, estans en leur maison, pour ne s'y trouver point. Et (companyes. Et B) puis — ^r) heureux que de — ^s) que A — ^t) hommes que tous (ton B) est assure que tous combatras et de mil — ^u) Je veiz — ^v) omis dans A

^z 1. De suppl., suppléer. Cf. Godefroy, t. VII, p. 516.

la puissance de l'armée ennemie ^a de nous tuer de tout un jour, sans perte de la ^b plus grand part de leurs gens et des^c meilleurs hommes. Penses donc quand nous aurons les deux bras libres, et le fer en la main, s'il sera misé et facile de nous battre. Certes, Sire, j'ay appris des sages capitaines, pour les avoir ouy discourir, qu'une armée composée de douze à quinze mil hommes est bastante d'en affronter une de trente mille. Car ce n'est pas le grand nombre qui vaine, c'est le bon cœur. Un jour de bataille la moitié ne combat pas. Nous n'en voulons pas d'avantage. Laissez faire à nous. »

Monsieur^d le Dauphin s'en rioit derrière^e la chaire du Roy, continuant toujours à me faire signe de la teste; car, à ma mine, il sembloit que je fusse déjà au combat. « Non non, Sire, ces gens ne sont pas pour estre deffaits. Si messieurs qui en parlent les avoient veus en besoigne, ils changeroient d'advis, et vous aussi. Ce ne sont pas soldats pour reposer dans une garnison; ils demandent l'ennemy et veulent monstrier leur valeur. Ils vous demandent permis avon de combattre. Si vous les refusez, vous leur osterez le courage, et serez cause que celui de vostre ennemy s'en fiera. Peu à peu vostre armée se deffera. A ce que j'ay entendu, Sire, tout ce qui esmeut messieurs qui ont opiné devant Vostre Majesté, est la crainte d'une perte. Ils ne disent autre chose, si ce n'est : Si nous perdons, si nous perdons ! Je n'ay ouy personne d'eux qui^f aye jamais dit : Si nous gagnons, si nous gagnons, quel grand bien vous adviendra ! Pour Dieu, Sire, ne craignez de nous accorder nostre requeste, et que je ne m'en retourne pas avec ceste honte qu'on die que vous avez peur de mettre le hasard d'une bataille entre nos mains, qui vous offrons volontiers et de bon cœur nostre vie. »

a) du camp des ennemis — b) jour et qu'ils ne perdissent la — c) les
d) si nous (ouït dans B) serons ayes (ayés à estre vaincus B). Monsieur —
e) derrière — f) teste; et pour achever de dire (vous achever de vous dire B)
mon synonyme : Sire, j'ay oy tous ces (ces B) messieurs de vostre conseil dire :
Si — g) et — h) oy homme que (qu' B)

Le^a Roy, qui m'avoit fort^b bien escouté et qui prenoit plaisir à voir mon impatience, tourna^c les yeux devers monsieur de Saint Pol, lequel luy dit alors : « Monsieur^d, vous driez^e vous bien changer d'opinion pour le dire de ce fol, qui ne se soucie que de combattre et n'a nulle considération du malheur que ce vous seroit, si perdions la bataille ? C'est chose trop importante pour la remettre à la cervelle d'un jeune Gascon » Alors je luy respondis ce mesme mot : « Monsieur, assurez vous que je ne suis point un bravache^f, ny si escervelé que vous me pensez. Je^g ne dis point cery pour^h braverie, car, s'il vous souvient de tous les advertissemens que le Roy a eu depuis que sommes retournés de Perpignan en Piedmont, vous trouverez que, à pied ou à cheval, où nous avons trouvé les ennemis, nous les avons tousjours battus, si ce n'est lorsⁱ que monsieur d'Aussun fut rompu^j, lequel ne se perdist que^k pour avoir combattu à la teste d'un camp, ce que un bon capitaine ne doit jamais faire. Il^l n'y a pas encores trois mois, vous l'avez entendu, car tout le monde le sçait, les beaux deux^m combats que nous fîmes à pied et à cheval, en la plaine vis à vis de Samfréⁿ, contre les Italiens premièrement et puis contre les Espagnols, en^o dix jours^p, ayant monsieur d'Aussun, quinze jours avant qu'il fut prins, combattu et deffait toute^q une compagnie d'Allemana. Regardez donc nous, qui sommes en cœur et eux en peur : nous qui sommes vainceurs, et

a) dit : quel grand bien vous adviendra si nous [vous B] gagnons la bataille. Le — b) omis dans A — c) tourne A — d) Sire B — e) Saint Pol. Alors monsieur de Saint Pol luy dit telles paroles : Sire, maldit^h A. f) bravache (brabachon B) et [que B je - g) par A — h) bapteur, sauf lors i) sinon j) et k) moy^l il vous doit svenir des deux l) Sa r'ray B m) à — n) jours l'une [defaict B] de l'autre, n'ayant pas quinze jours. Quant (lorsque B) monsieur d'Aussun (d'Aussun B) fust^m prins, lors (omis dans B) qu'il combati et deffyt (avoit combatu et deffaict B) toute

1. Les formes données par les mss. (bravachon, brabachon) se rapprochent de l'italien *bravaccio*, d'où vient le mot.

2. Cf. p. 180-185.

3. Cf. p. 170-178, 202-212.

*sur mineux; nous qui les desestîmons, cependant qu'ils nous craignent, quelle difference il y a d'eux à nous! Quand^a sera^b-ce doncques que vous voulés que le Roy baille congé de combattre, sinon lorsque nous sommes^c en l'estat auquel nous nous trouvons à^d present en Piedmont? ce que ne sera pas quand nous aurons esté battus qu'il^e le doive^f faire, mais à present que nous sommes coustumiers de les battre. Il ne nous faut faire *autre chose* sinon de^g bien adviser de ne les aller assaillir dans un fort, comme nous fîmes à la Bicquoque^h. Mais monsieur d'Anguyen a trop de bons et de vieux capitaines pour faire un telⁱ erreur, et ne sera question sinon de cercher le moyen^j de les trouver en campagne rase, où^k il n'y ayt haye ni fossé qui nous puisse garder de venir aux mains; et alors, Sire, vous entendrés des plus furieux combats que jamais ayent esté. Et vous supplie très humblement ne vous attendre à autre chose, sinon d'avoir nouvelles de la victoire^l. Et si Dieu nous fait la grace de la gaigner, comme je me tiens assuré que nous ferons, vous arresterez l'Empereur et le Roy d'Angleterre sur le cul, qui ne scauront quel party prendre^m. »*

Monsieur le Dauphin continuoît plus fort en riant à me faire signeⁿ, qui^o me donnoit encores^p une grand' hardiesse de parler. Tous les autres parloient et disoient que le Roy ne se devoit aucunement arrester à mes paroles. Monsieur l'admiral ne dit^q *jamais* mot, mais se sous-rioit, et croy qu'il s'estoit apperceu des signes que monsieur le Dauphin me faisoit, estant presque^r vis à vis l'un de l'autre. Monsieur de Saint Pol recharge encor, disant au Roy : « Quoy^s monsieur il semble que vous voulez changer d'opinion et vous attendre aux paroles de re-

a) craignent et nous ne les craignons rien. Quant — b) est A — c) nous trouvons A — d) auquel nous sommes à A — e) ilz B — f) doivent g) omis dans A — h) Viquoque A — i) une telle j) les moyens k) rase là où A — l) sinon d'en avoir une victoire — m) party ilz doivent prendre — n) fort à son rire et me faire le signe B — o) dauphin ne cessoyt point de me faire le signe de son rire, qui A — p) omis dans A — q) disoyt — r) faisoit pour ce qu'ilz estoient presque A — s) Saint Pol tourne parler [au Roy B] et dit : Quoy

fol enragé! » Auquel le Roy respondit, disant : « Foy de gentil-homme, mon cousin, il m'a dit de si grandes^a raisons et me represente si bien le bon cœur de mes gens que^b je ne sçay que faire. » Lors ledict seigneur de Sainet Pol luy dit : « Je voy bien^c que vous estes desjà tourné. » Il^d ne pouvoit voir^e les signes que monsieur le Dauphin me faisoit, car il avoit^f le dos tourné à luy, comme faisoit monsieur l'admiral. Sur quoy le Roy, adressant sa parole^g audit sieur admiral, luy dict qu'est-ce que luy en sembloit Monsieur^h l'admiral se print encores à sousrire et luy responditⁱ : « Sire, voulez-vous dire la verité? vous avez belle envie de leur donner congé de combattre. Je ne vous assureray pas, s'ils combattent, du gain ni de la perte, car il n'y a que Dieu qui le puisse sçavoir; mais je vous obligeray bien ma vie et mon honneur que tous ceux là qu'il vous a nommez combattront, et en gens de bien; car je sçay ce qu'ils valent, pour les avoir commandez. Faictes^j une chose; nous cognoissons bien que vous estes à demy gaigné^k et que vous pendez plus du costé du combat que au contraire^l. Faictes vostre requeste à Dieu et le priez que, à ce coup, vous vueille ayder et conseiller ce que vous devez faire. » Alors le Roy leva les yeux au ciel, et, joignant les mains, jettant le bonet sur la table, dict : « Mon Dieu, je te supplie qu'il te plaise me donner aujourd'huy le conseil de ce que je dois faire pour la conservation de mon royaume, et que le tout soit à ton honneur et à ta gloire. » Sur quoy monsieur l'admiral lui demanda^m : « Sire, quelle opinion vous prent il à presentⁿ? » Le Roy, après avoir demeuré quelque peu, se tourna vers luy, disant comme en s'escriant : « Qu'ils^o combattent! qu'ils combattent!

a) grandz B — b) raisons et si aparances que — c) dit. Or voy je bien A — d) lequel — e) pouvoit pas voir B — f) estoit A — g) ses paroles B — h) sembloit, A ors monsieur A — i) dit A — j) commandés. Mais faictes A — k) tourné — l) pendre du costé du combat plus que du contraire A — m) dict C (Ho B) mon — n) l'admiral luy demanda — o) astare (auteur B) — p) Roy respond^t qu'il:

— Or doncques, il n'en faut plus parler *dit monsieur l'admiral*; si vous perdez, vous seul serez cause de la perte, et si vous guignez, pareillement; et tout seul en aurez le contentement, en ayant donné seul le congé. »

Alors le Roy et tous se levèrent, *et moy je tressaillois d'aise*. Sa Majesté se met à parler avec monsieur l'admiral pour ma despesche *et pour donner ordre au payement, dont nous avions fuite*^a. Monsieur de Sainct Pol m'accosta^b et me disoit^c en riant : « Fol^e enragé, tu seras cause du plus grand bien qu'il^d pourroit venir au Roy, ou du plus grand mal. » Ledit sieur de Sainct Pol ne m'avoit rien dict pour hayne qu'il me portast, car il m'aimoit autant que^e capitaine de France et de longue main, m'ayant cognu du temps que j'estois à monsieur le mareschal de Foix. Et me dit encores qu'il falloit bien que je parlasse à tous les capitaines et soldats, et que la grande fiance et estime^f que le Roy avoit en nous l'avoit fait condescendre à nous donner congé de combattre, et non la raison, veu l'estat auquel il se trouvoit. Alors^g je luy respondis : « Monsieur, je vous supplie très humblement, ne vous mettez^h en peine ny crainte que nous ne gagnons laⁱ bataille, et assurez vous que les premières nouvelles que vous en entendrez seront que nous les avons tous fricassez, *et en mangerons, si nous voulons*. » Alors le Roy s'approcha et me mit la main sur le bras, disant : « Montuc, recommande^j moy à mon cousin d'Anguien et à tous les capitaines qui sont par delà, de quelque nation qu'ils soient, et leur dis^k que la grande fiance que j'ay en eux m'a fait condescendre à leur donner congé de combattre, les priant qu'à ce coup ils me servent bien^l, car je ne pense jamais en avoir tant de besoin

a) m'aposte A — b) dit (m'accosta me disant B) — c) fou — d) qui A
e) qu'à B — f) estimation — g) trouvoyt aujourd'huy Alors A — h) mectre A
— i) gagnons point la A — j) recommandés B — k) dire (dities B) — l) priant
à ce coup de me servir bien A

1. Détaillé emprunté, après coup, à du Bellaÿ.

qu'à présent, et que c'est à ceste heure^a qu'il faut qu'ils monstrent l'amitié qu'ils me portent, *et qu'en brief je luy enverray l'argent qu'il demande^b.* » Je^b luy^c respondis : « Sire, je feray vostre commandement, et ce sera un coup d'esperon pour les resjouyr et donner^d encore^e plus de volonté de combattre ; et supplie très humblement Vostre Majesté ne^f vous mettre en aucun doute de l'issuë de nostre combat, car cela ne vous serviroit que de travail à vostre^g esprit. Mais resjouissez vous sur l'attente de bien tost avoir bonnes nouvelles de nous. *Mon esprit et mon presage ne me trompa jamais.* » Et sur ce, luy baisay les mains et prins congé de Sa Majesté.

Monsieur l'admiral me dict que je l'allasse attendre à sa garderobbe. Je ne seay si c'estoit monsieur de Marchemont² ou monsieur de Bayart³ qui descendit avec moy. Et en sortant je trouvay sur la porte messieurs de Dampierre⁴, de Saint André⁵, d'Assier⁶ et trois ou quatre

a) asture (astuerre li) — b) alors je A — c) nous dans A — d) et pour leur donner A — e) mis dans A — f) et vous supplie très humblement se A — g) de travailler vostre A — h) Bayard — i) d'Assie

1. Cf. la note précédente.

2. Denis Simon, s^r de Marquemont, receveur des tailles d^e Paris, l'ap^rs Morel, et qui aurait été secrétaire du roi, d'après Ciaconius (*Vita et res gestæ pontificum romanorum et S. R. E. cardinalium*, Rome, 1677, in 1^o, t. IV, col. 540). Il fut le père du cardinal de Marquemont.

3. Cf. p. 131, n. 3.

4. Claude de Clermont, seigneur de Montlaur et de Dampierre, gouverneur d'Ardres, colonel général des Grisons, gentilhomme de la chambre du dauphin, mort en 1545 (P. Anselme, t. VIII, p. 923 et *Catalogue des actes de Fr^o T^o* passim).

5. Jacques d'Albon, s^r de Saint-André, né vers 1519, fils de Jean et de Charlotte de la Roche-Tournoël, fil ses premières armes sous Lautrec, fut écarté tranchant des enfants de France (10 sept. 1534), gentilhomme de la chambre du dauphin (1539), prit part à l'expédition de Roussillon (1542) et à la journée de Cérizoles. À l'avènement de Henri II, il fut nommé premier gentilhomme de la chambre du roi, chevalier de l'ordre, maréchal de France le 29 mai 1547. Ambassadeur en Angleterre en 1551, il prit part aux guerres de Henri II dont il fut l'ami le plus intime ; il fut pris à Saint-Quentin. Marquis de Fonsac en 1556, gouverneur et lieutenant général de Lyon et du Lyonnais, il forma, le 6 avril 1561, avec Montmorency et le duc de Guise, le fameux triumvirat. Il fut tué à la journée de Dreux (19 déc. 1562) par son plus mortel ennemi, Jean Perdreel de Babigny. (Cf. Lucien Romier, *La carrière d'un favori Jacques d'Albon de Saint-André, maréchal de France (1512-1562)*, Paris, 1909, in-8°).

6. Cf. p. 130, n. 1.

autres, qui me demandèrent si je portois^a le congé à monsieur d'Anguyen pour combattre. Je leur *respondis en gascon*. « *Hares y harem aux pics et patars^b ! l'entrez, entrez promptement, si en voulez manger, avant^c que monsieur l'admiral se departe^d du Roy.* » Ce qu'ils firent, de sorte qu'il y eust de la dispute sur leur congé. Toutesfois, à la fin Sa Majesté^e leur permist^f, lesquels^g n'empirèrent la feste; car après eux vindrent plus de cent gentils-hommes en poste pour se^h trouver à la bataille, *entr'autres les sieurs de Jarnac, de Chastillon, depuis admiral, le fils de monsieur l'admiral d'Annebault, le vidame de Chartresⁱ et plusieurs autres, desquels^k n'y mourust que monsieur d'Assier, que j'aymois plus que^l moy mesmes, et Chamans, qui avoit esté blessé quand je combattis les Espagnols en la plaine de Perpignan^m. Quelques autres en y eust de blecez, mais non qu'ils mourussent. Il n'y a prince au monde qui ait la noblesse plus volontaire que le nostre. Un petit sousris de son maistre eschauffe les plus refroidis. Sans crainte de changer prez, vignes et moulins, en chevaux et armes, on va mourir au liet que nous appelons le liet d'honneur.*

Estant arrivé au camp, je m'acquité de ma charge envers monsieur d'Anguyen et luy presentay les lettres du Roy; qui fut grandement resjoüy et me dit ces mesmes

a) j'appourtois A — b) leur d s que ouy et qu'ilz entrassent promptement avant — c) departit — d) le Roy A — e) leur y permis! B — f) qui A — g) soy B — h) et A — i) qu'à B — j) Or arrivé que je foux au

1. « Maintenant (*hares, de ad horam, cf. adere*) nous a lous y jouer à coups d'estoc et de taille. »

2. Emprunt à Du Bellay, dont la liste est plus complète (col. Petitot, t. XIX p. 490). — Guy Chabot, s. de Jarnac, célèbre par son duel avec La Châtaigneraye — Gaspar de Coligny, le futur amiral. — Jean d'Annebault, mort en 1562 des blessures qu'il reçut à la bataille de Dreux — François de Vendôme, vidame de Chartres, colonel de l'infanterie française en 1556, après la mort de Bonnivet, mort le 7 dec. 1562.

3. Cf. p. 136. — François de Sagon composa sur ces deux jeunes gens et sur un troisième, le fils de Barbezieux, *La compaignie de trois gentils-hommes françois occis et morts au voyage de Carrignan, bataille et journée de Turissoles, 1544*, in 8° de 44 ff. paginés à la main (161 204 au r°). Paul Jove ment onne la mort de d'Assier, « *summe spei juvenis* ».

mots en m'embrassant : « Je sçavois bien que tu ne nous apporterois pas la paix. Or sus, mes amis, dit il à ceux qui estoient auprès de luy, à ce que vous voyez, il y faut faire. » Je luy racomplé la difficulté qu'il y avoit eu d'avoir le congé, et que le Roy seul en estoit cause, ce qui nous devoit plus accourager à bien faire au combat. Il fut aussi très aise quand^a je luy dis que les seigneurs sus nommez venoient après moy, estant bien certain qu'encores plusieurs viendroient après eux, comme ils feirent, me recommandant^b ledit seigneur que je m'allasse acquitter envers tous les colonnels, capitaines de gens d'armes, chevaux legers et de gens de pied de la charge que le Roy m'avoit donné : ce que je feis, n'y ayant cognu homme qui ne se^c resjouisist grandement, leur faisant bien au long entendre l'assurance que j'avois donné au Roy de la victoire. Je ne me contenté pas d'en parler aux chefs, mais en parlé aux particuliers, les assurant que nous serions tous recompensez du Roy, et faisois la chose plus grande qu'elle n'estoit. Il faut souvent mentir pour son maistre. Pendant mon séjour, monsieur d'Anguyen boucla Carignan, ne le pouvant emporter de force, sans beaucoup de perte, campant cependant à Vinovo^d et Carmagnolle^e.

Et bien tost après l'arrivée de ceste^f noblesse le marquis de Guast partist^g avec son camp, le vendredy saint, d'Asti^h, et vint loger à La Montàⁱ, près Carmagnolle/.

* *Le on des mas* Ed. : la montagne

a) resjoy mesmoment quant b) commandant — c) s'en A — d) d'oste
e) omis dans A — f) Carmagnolle (Carmagnole B)

1. Vinovo.

2. Addition d'après du Bellay (coll. Petitot, t. XIX, p. 486) : « Et pour autant que la place de Carignan estoit en plain pais... fut advisé, selon l'opinion de tous les capitaines, n'estre raisonnable d'entreprendre de la forcer... mais la conclusion fut prise de l'affamer. Et pour cest effect s'en alla ledit seigneur d'Anguyen camper à Vinovo. »

3. Asti, prov. d'Alexandrie, ch.-l. de distr. Ce départ étoit annoncé d'Asti, le 3 avril, par Vespasiano Bobba pour le lendemain (*Bull. hist. du Com. des Grav. hist.*, 1896, p. 446). Le 4 avril étoit un mercredi comme le dit Montluc, mais ce n'étoit pas le vendredi saint, lequel tombait le 11.

4. Montà, prov. de Coni, distr. d'Alba, à mi-chemin d'Asti à Carmagnole. — Del Vasto ne vint pas directement à Montà ; il n'y arriva que le 10 avril.

six mil^a, et le jour de Pasques¹ partist pour venir à Scrizolles². La compagnie du comte de Tande³ estoit ce jour là de garde. Le⁴ capitaine Taurines⁴ en^c estoit lieutenant, lequel manda à monsieur d'Anguyen que le camp marchoit et que l'on^d oyoit les labourins^e clairement. Monsieur d'Anguyen me commanda de monter à cheval, et que je courusse descouvrir le tout, pour en porter nouvelles certaines; ce que je fis. Le capitaine Taurines^f me bailla vingt salades. J'allay^g si avant que je découvris la cavallerie, qui passoit au long des bois de l'abbaye de^h, et oyois les labourins les uns marcher en avant et les autres en arrière. Celaⁱ me mit^j en peine de descouvrir ce que ce pouvoit estre. A mon retour, je trouvay^k monsieur d'Anguyen, messieurs de Chastillon, qui a esté admiral^l, de Dampierre, de Saint André, d'Escars, père de ceux cy^m, d'Assier etⁿ de Jernac dans la chambre dudit sieur^o d'Anguyen. parlaat^p à^q luy, ayans^r fait porter leurs armes sur les liets dans ladite^s chambre, et luy rapportay ce que j'en avois veu. Alors^t

¹ *Lejon des mss.* Les deux mots omis dans *Léd.* — ² *Mot en blanc dans les mss.* *Ed.* d'Estaffarde

a) Tantes — b) garde que le — c) ours dans A — d) l'ours — e) tamborins A — f) Taurines A — g) et alax B — h) qui — i) meoient — j) que s'estoit. Et men retourmay et trouys — k) Lashillon (Chastillon B) que aujourd'huy est admiral — l) luy — m) omis dans A — n) de monsieur A — o) avecques — p) qui avoient — q) la A — r) eux et alors A

Les *Commentaires* sont muets sur les mouvements des Impériaux du 4 au 13. (Cf. *B. de M. h.*, p. 152-156.) — La distance de six milles, de La Montà à Carinaguole, donnée par les mss. seulement, est confirmée par une lettre de Bernardo Tasso à Girolamo Mora (*Lett. di M. Bernardo Tasso*, f. 142 v°).

1. Le dimanche 13 avril 1544.

2. Cérissoles (Ceresole d'Alba), prov. de Coni, distr. d'Alba.

3. Claude de Savoie. Cf. p. 105, n. 3.

4. Pierre Guizart. Cf. p. 105, n. 1.

5. L'addition « d'Estaffarde », due peut-être à Florimond de Ramond, est très malheureuse. Estaffarde, sur la rive gauche du Pô, dans le distr. de Saluzzo, est fort loin de Cérissoles.

6. L'amiral de Cognac.

7. Jacques de Pevrusse, s' d'Escars, Juillat et Ségar, sénéchal de Marsen, qui eut de sa première femme, Anne de l'Isle Jourdain, trois fils, François, Charles et Jacques; il épousa en secondes noces Françoise de Longwy, veuve de l'amiral de Brion (cf. Vindry, op. cit., p. 193).

tous ces seigneurs luy dirent : « Allons, monsieur allons les combattre aujourd huy, qui est bon jour, car Dieu nous aydera » Lors me^b commanda ledict seigneur que j'allasse dire à messieurs de Tais^c et de Saint Julien^d de mettre les regimens en campagne : et envoya^e un autre à la gendarmerie et cavallerie en faire de mesmes, ce qui fut fait tout incontinent. Et nous mismes hors Carmagnolle^f, en une plaine tirant à Serizolles^g et là tout le monde se mit en bataille. Monsieur de Mailly^h, commissaire de l'artillerieⁱ, fut aussi tost là avec l'artillerie que pas un de nous. Nous oyons^j les labourins^k des ennemys aussi clair presque comme les nostres. Je ne vis à ma vie camp si volontaire^l ny soldats si desireux à combattre que cestui là^m, sauf quelques uns des grands de l'arméeⁿ, qui^o persecutoient tousjours monsieur d'Anguyen de ne hazarder point et luy mettoient devant la perte que ce seroit au Roy, s'il perdoit la bataille, laquelle peust estre pourroit causer la^p perte du royaume de France. Autres luy mettoient en teste qu'il devoit combattre, de sorte qu'ils^q mettoient en tel trouble ce pauvre prince, qui estoit encor^r bien jeune, qu'il ne seavoit de quel costé se tourner. Vous pouvez penser si je putois et si j'eusse parlé haut, si c'eust esté bille pareille. Encor^s ne me peus-je tenir de parler. Les^t seigneurs qui estoient venus de France tenoient tous le party de combattre. Je^u pourrois bien nommer qui estoient^v et les uns et les autres, si je voulois^w, mais^x je ne le veux faire.

a) qu'est — b) ordonner davantage. Alors (lors B, me — c) Tais — d) Julien — e) manda — f) Carmagnolle (Carmagnolle B) — g) Serizolles B — h) Mailly (Mailly B) — i) nous. Or et B) nous (omis dans B) oyons — j) labourins A — k) volontaires A — l) le nostre B — m) du camp A — n) omis dans A — o) bataille, car ce (que B) seroit la — p) ces quatre mots omis dans A — q) ses (ces B) — r) combattre avec ceux du camp qui vouloient combattre. Je — s) c'estoient A — t) nommer, si je voulois, qui estoient les uns et les autres B — u) ce que

x René, baron de Mailly, seigneur de Beaulencourt, lieutenant de roi à Besencon en 1537, gouverneur de Montcaill de 1546 à 1562, chevalier de l'ordre, assista aux batailles de Dreux, de Saint-Denis et de Moncontour, mort avant le 13 nov. 1583 (F. Viandry, *op. cit.*, p. 313).

car je ne me suis pas mis à escrire pour dire mal de personne ; mais monsieur l'admiral de Chastillon et monsieur de Jarnac, qui sont encores en vie, le savent aussi bien que moy. *Les uns et les autres avoient raison et n'estoient poussez d'aucune peur, mais seulement crainte de perdre tout les retenoit en bride. Et tel peut estre, comme j'ay veu souvent, opiner contre sa volonté et contre la pluralité de voir, afin qu'après il puisse dire, si la chose succède mal :* « Je n'estois pas de cest advis ; je l'avois bien dict, mais je n'en fus pas creu. » He ! qu'il y a de tromperie au monde, et en nostre mestier plus qu'en autre qui soit !

Ainsi^a que nous devions marcher pour aller combattre, il y en eust^b quatre ou cinq qui^c tirarent à part monsieur d'Anguyen, descendant^d à pied, et l'entre-tindrent^e se promenant plus de demy heure. Tout le monde^f grinsoit^g les dents de ce qu'on n'y marchoit. Enfin^h leur conclusion fut que tous les regimens de gens de pied se retireroient à leurs logis, comme aussi l'artillerieⁱ et la gend'armerie, et que monsieur d'Anguyen, avec quatre ou cinq cens chevaux et partie de^j capitaines qui estoient de son^k conseil, s'en iroient sur la plaine de Serizolles découvrir le camp de l'ennemy et que j'amènerois après luy quatre cens arquebusiers, et tout le demeurant au^l logis^m. Jeⁿ vis lors un monde de personnes desesperées ; et croy que, si Dieu eust tant voulu^o

a) omis dans B — b) Or ainsi. — c) ces quatre mots omis dans A — d) omis dans A

e) et descendirent f) là parlèrent g) camp h) fermissoit A — i) et — j) et l'artillerie aussi A k) des l) du B m) aux B — n) logis dont je B o, voulu tant

1. Voir, sur cette journée du 13 et sur la reconnaissance brièvement rappelée par Montuc, la relation anonyme, datée d de Carmanolle, ce jour de la bataille, lendemain de Pâques 1544 n et publiée sous ce titre : *L'ordonnance de la bataille faicte à Syrizolles en Piedmont avec la victoire des Espagnols*, s. l. n. d., in 8° (B. N., Lit^m 101, Rés., réimpr. par d'Aubais, *Pièce jugée*, t. II), les lettres des deux capitaines suisses Hans Wildperg et Peter Guter, écrites le 16 et le 17 aux bourgeois-mestres et conseillers de Lucerne (Dr Th.-Y. Liebenau, *Berichte über die Schlacht von Carignano, 1544*, dans *Anzeiger für schweizerische Geschichte*, nouv. sér., t. IV, 1832-1885, p. 115-117) et les récits de Paul Jovo, liv. XLIV, f° 329 C et de du Bellay, t. XLX, p. 495. — Sur la valeur du récit de Montuc, voir *B. de M.* h., p. 155-160.

pour monsieur d'Anguyen qu'il fut^a marché, il en eust emporté la bataille sans grand difficulté, car les tabourins que j'avois ouy retourner^b en arrière, c'estoient tous les Espagnols qui alloient retirer deux canons qui s'estoient engagez dans ung padoilh^c 1, sans pouvoir tirer^e avant ny arrière; et n'eussions trouvé rien^d à combattre que les Allemans, Italiens et la cavallerie, laquelle, ny le marquis mesmes^e, ne^f nous pouvoit eschapper. Et comme nous eusmes demeuré plus de trois heures vis à vis des ennemis, qui estoient en une plaine entre Somarive^g 2 et Serizolles, lesquels^h ne pensoient rien moins que de combattre (etⁱ dit le marquis à monsieur de Termes depuis, estant prisonnier, comme il m'a raconté, que^j jamais il n'avoit eu tant de peur d'estre perdu que ce jour là, car le meilleur de son esperance estoit en l'archebuzerie espagnolle³) monsieur^k d'Anguyen s'en retourna^l à Carmagnolle, aussi mal content que prince fut jamais. Et à la descente^m d'unⁿ bois, retournant audit^o Carmagnolle, je luy dis en passant, presens messieurs de Dampierre et de Saint André, ces mots : « Monsieur, monsieur, ce matin^p, quand^q vous vous estes levé, que pouviez vous^r demander à Dieu autre chose que ce qu'il vous a^s donné aujourd'buy, qui est de trouver en plaine campagne, sans^t haye ne fossé, vos ennemis, ce que vous avez tant désiré? Je vois bien que

^a *Leçon des mss. Les deux mots omis dans L ed*

a) eust B — b) qui retournoit A — c) c'estoient enfermés dans ung padoilh. (padoil B) qu'ilz (ou B) ne pouvoient tirer — d) et ne trouvoient rien A — e) en ce lieu B — f) cavallerye, car là le marquis et sa cavallerie ne A — g) Somarrive (Somarrive B, — h) et (qui B) — i) omis dans A — j) dit le marquis depuis estant prisonnier (ces deux mots omis dans A) à monsieur de Termes que B — k) espagnolle. Après monsieur A — l) retourne A — m) descendue — n) du A — o) à A — p) monsieur au (ou B) matin — q) que — r) omis dans A — s) avoit — t) campagne vaze sans A

1. *Padoilh, padoil*, de l'italien *padulo*, marais.

2. Sommariva del Bosco, prov. de Coni, dist. d'Alba.

3. Paul Jove : « Quam [vaillans] et traquebant [Galli], Coccurianis profecto magna et certa clades erat, expectantem autem postea Vastius, adversus disjuncti imparati que exercitus sui periculo, confessus est. »

vous voulez plustost croire ceux qui vous conseillent de ne combattre que ceux qui vous conseillent de combattre. » Alors il commença à renier, et dit qu'il n'en croiroit plus personne que soy mesmes ; à quoy je cognus bien ^a que je l'avois mis en cholère. Je rechargay en cheminant, disant : « Et ^b non, monsieur, non, de par Dieu, n'en croyez personne que vous *mesmes* ! car nous sçavons bien que vous ne desirez autre chose que le combat, et Dieu vous aydera. » Et ^c m'en allay ainsi droict à Carmagnolle fort fasché, me ^d souvenant de ce que j'avois tant asseure le Roy en son conseil.

Et dès que ledit sieur ^e arriva à Carmagnolle, il ^f appela tous ceux qui entraient en son conseil. Je trouvoy à mon arrivée, tous les capitaines de nostre regiment mutinez jusques aux soldats, *lesquels demandoient paye ; mais on les amusa sur l'arrivée de monsieur de Langey* ¹ qui portoit *quelqu'argent* ². Je fus prié par monsieur de La Molle ³ l'aisne ⁴, qui avoit deux enseignes, lequel ⁵ fut tué le lendemain ⁶, que je parlasse à monsieur d'Anguyen pour tous, et ils m'advouèrent ⁷. Nous voylà tous dedans la salle ; et, par fortune messieurs de Dampierre et de Sainet An lié n'estoient encores entrez, qui ⁸ nous trouvèrent tous mutinez et ⁹ nous dirent ¹⁰ ces mots : « Ayez patience, je vous prie, jusques à ce que monsieur sera hors du conseil. » Et je croy ¹¹ qu'ils luy avoient parlé par le chemin, car je trouvoy monsieur d'Anguyen au milieu ¹² d'eux. Et ainsi entrè-

a) omis dans A — b) colèrèz [et B], en me achemynant luy respondis : Et — c) que combattre et — d) Carmagnolle (Carmagnolle B) desespéré me — e) il A — f) aud et B — g) arriva là is A — h) soldats et me pria monsieur de La Molle Mole B) — i) qui — j) l'endemain thud B — k) et que tous m'abouèrent m'abeyroinet B — l) et A — m) omis dans A — n) dict A — o) Or (et B) croy je — p) mitant A

1. Marlin du Bellay, sieur de Langey, 3^e fils de Louis du Bellay et de Marguerite de la Tour Landry, lieutenant général en Normandie, chevalier de l'Ordre, mort le 9 mars 1560, mit au point les *Ogdondes* latines de son frere Guillaume et y ajouta ses mémoires personnels.

2. Addition d'après du Bellay (coll. Petitot, t. XIX, p. 495).

3. Joseph de Boniface, s^r de La Molle, oncle du fameux rignon du duc J Alençon (cf Brantôme, t. I, p. 348-349.)

rent^a dans la chambre, et ne tarda guères qu'ils sortirent. Monsieur de^b Dampierre sortit le premier, qui nous trouva tous à la porte de la chambre. Et pour ce que monsieur d'Anguyen venoit après luy^c, en^d me regardant il mit le doigt en^e la bouche, en signe que je ne disse mot^f. Monsieur^g d'Anguyen passa tout en courrous^h droit à sa chambre, les autres colonnels et capitaines chacun à son logis, etⁱ nous ne bougeasmes point^j. Incontinent après, messieurs de Dampierre et Sainct André sortirent en la salle et nous dirent ces mots : « Allez vous en à vos logis, preparez-vous, car nous combattons demain. » En^k sortant, nous regardions ceux qui vouloient qu'on combatit, lesquels se rioient devers nous^l autres, qui nous donna aussi esperance de combattre. Car le soir, que j'^mcompagnay monsieur Dampierre à son logis, il me dit la proposition qu'avoit faict monsieur d'Anguyen au conseil, qui fut surⁿ l'erreur qu'il cognoissoit avoir^o faict^p de ne combattre point, ayant perdu un avantage qu'il ne pourroit recouvrer, et qu'il les prioit tous^q de la considerer et se resoudre de combattre. Alors il y en^r eust qui commencèrent à discourir ce^s qu'ils^t luy avoient dict auparavant^u de la perte que le Roy feroit, avec^v plusieurs autres choses et raisons pour l'empescher. D'autres tenoient l'opinion qu'ils avoient toujours suivie qu'il falloit donner la bataille. Mais monsieur^x d'Anguyen, qui se veult estre tombé en mesme dispute qu'auparavant, se mit en colere et dit qu'il estoit resolu de combattre, à quelque pris que ce fut, et que, s'il y avoit homme qui voulut plus disputer le contraire, il^y ne l'estimeroit jamais tel qu'il l'avoit estimé. Alors un^z an, qui l'avoit tant empesché, respondit :

a) entra A — b) omis dans A — c) estoit tout Jern et A — d) luy A — e) à — f) rien — g) Ledict sieur B — h) fuyre — i) omis dans A — j) omis dans A — k) demain. Et en — l) nos B — m) de — n) qu'il avoit A — o) avoir esté par luy faict B — p) prioit à tous — q) en y A — r) commencèrent mettre en avant ce A — s) que — t) mis A — u) paravant — v) et — x) l'opinion qu'avoient tenue de combattre Mais B | monsieur — y) qu'il A — z) l'aurait B — aa) estimé Et alors

« O^e monsieur, est-ce une resolution que vous avez prise de combattre? — Ouy, », dict monsieur d'Anguyen. « Or donc, respondit l'autre, il n'est pas^b question de disputer autre chose. » Et arrestarent que chacun se retireroit en sa charge, et qu'une heure devant jour nous serions en la mesme plaine qu'estions^c le jour devant, pour marcher droit ou les ennemis seroient rencontrez : ce qui fut fait, *remonstrant cependant aux capitaines et soldats que le payement se feroit mal à propos à la teste de l'ennemy et qu'il falloit attendre*. Ce fut une ruse pour amuser ceux qui demanderoient de l'argent^d.

Et pour ce que, le jour devant, nous les avions laissez en la plaine qui est entre Serizolles et Somarive^e, monsieur d'Anguyen ne savoit bonnement s'ils estoient à Somarive^e ou à Serizolles, combien que le capitaine de Somarive^f luy avoit mandé que le camp vouloit^g loger là. Le seigneur Francisque^h Bernardin envoya trois de ses chevaux legers vers ledictⁱ Serizolles, et allèrent si près qu'ils descouvrirent le camp, qui estoit en armes, et les tabourins commençoient à sonner. Ce qui les avoit^j fait retourner à Serizolles, c'estoit pour attendre les Espagnols, qui estoient allez au devant des deux canons comme desjà j'ay escrit. Monsieur de Termes en tourna renvoyer trois ou quatre des siens aussi, et cependant nous marchions par dessous, tirant à Somarive^k. Et quand les chevaux legers furent revenus et portèrent les mesmes nouvelles, nous tournasmes à main gauche, et montames sur la plaine où estoit toute l'armée^l. Nous^l fismes

a) Ha A — b) plus — c) que nous estions A — d) Somaribe (Sommarrive B)
 e) Somaribe (Somerive B) — f) de Sommaribe (dudict Somerive B)
 g) venoit — h) Francisque — i) droit à — j) sonner. Et ce que leur avoit —
 k) Somaribe (Sommarrive B) — l) plaine et estant tout le camp sur la playne
 (où estant tout le camp B) nous

1 Addition d'après du Belay, qui a raconté un peu différemment ce subterfuge (coll. Petitot, t. XIX, p. 495). Cf. p. 248-249, n. 1.

2. Le plateau de la Gorbola, où del Vasto avait rangé son armée en bataille (Bobba, Asti, 15 avr., dans *Bell. Ital. du Com. des trait. hist.*, 1896, p. 449).

alte^a, et là monsieur d'Anguyen et monsieur de Tais me baillèrent à conduire toute l'arquebuzerie. Je le remerciay^b très humblement de^c l'honneur qu'il me faisoit, et que j'esperois, avec l'ayde de Dieu, m'en acquitter si bien qu'il auroit occasion d'en demeurer content; et^d autant en fis je à monsieur de Tais, qui estoit mon colonnel, lequel vint^e commander aux capitaines et lieutenans que je voudrois prendre, qu'ils m'eussent à obéir comme à luy mesmes.

Or, je prins quatre lieutenans, qui furent le Breuil^f, que j'ay cy devant nommé¹, le Gasquet^{*g}, le capitaine Lienard^{h2} et le capitaine Favasⁱ, qui estoit le mien; ausquels Favas et Lienard je baillay le^j costé de main droicte, et moy, avec les autres deux, allay à la gauche, tirant à la maisonnette qui fut tant^k combattuë. Et¹ fut ordonné que les Suisses et nous combattrions ensemble à l'avant garde, *que monsieur de Botières commandoit, lequel, peu avant le bruit de la bataille avoit esté¹ rappelé de sa maison. La bataille devoit estre conduite par monsieur d'Anguien, ayant sous sa cornette ces jeunes seigneurs venus de la court. En l'arrière garde commandoit monsieur [de] Dampierre, où estoient quatre mil Gruyens et trois mil Italiens conduits par les sieurs de Dros et des Gros, ensemble tous les guidons et archers des compagnies³.*

* Ed. Gasquet.

a) allou (ha tou B) — b) arquebuzerie de quoy je remerciay — c) humblement monsieur d'Anguyen de — d) de s'en contenter et A — e) colonnel et monsieur de Tais vint A — f) Le Breuil (Le Breuil B) — g) Le Gasquet B — h) Ynard (Lienard B) — i) Favars A — j) mien et baillis au capitaine Favars et Ynard le A — k) tant feust B — l) omis dans A

1 Cf. p. 171, n. 2.

2 Cf. p. 106, n. 2 — Les capitaines Gasquet et Lienard sont aussi cités par du Bellay.

3 Montluc a remanié sa première rédaction en empruntant l'ordre de bataille à du Bellay (o.c.l. Petitot, t. XIX, p. 496-497). Il faut noter une légère divergence : du Bellay parle de 3.000 Gruyériens, Montluc de 4.000.

Or, il^e y avoit un coutaut en^e pendant du costé de Serizolles et de Somarive^e c'estoit^e un tailhis non guère espoix. Les premiers des ennemis que nous vismes entrer en la plaine venir^e devers nous, ce furent^e les sept mil Italiens que le prince de Salerne conduisoit, et à leur costé trois cents lancers commandez par Rodolphe Baglicn^e, qu'estoient^e au duc de Florence^e. L'escarmouche commença par ce colaut et dans le pendant les^e ennemis avoient faict aller vis à vis de nous. Et comme ceste escarmouche fut attoquée, je bai loy une trouppes au capitaine Breuil, qui estoit celle du plus près de moy, et au capitaine Gasquet la dernière^e, à deux cents pas les unes des autres et^e de la mienne je baillay quarente ou cinquante arquebuziers à un mien sergent, nommé Arnaut, de Saint-Clar^e, homme vaillant et qui seavoit bien prendre son party ; et je les soustenois. Estant^e à la maison^e, je descouvris trois ou quatre troupes d'arquebuziers espagnols qui venoient la teste baissée pour gagner la maisonnette, et les capitaines Favas^e et

^a l'avant garde. Et les Gruriens, les compayes de monsieur des Gros, les troys de monsieur de Bros (membre de phrase omis dans B) et troys ou quatre autres compayes d'Italiens se reunyroient en ung bataillon et seroient près des Gruriens. Il ^b colaut qui estoit en A ^c Somarive (Somerville B) ^d qu'estoit ^e venant ^f fens. ^g lancers que Rodolfo Baglicn conduisoit qu'estoient A. ^h Florence A. ⁱ pendant. Or les ^j alloit (hallou B) ^k la plus derrière ^l au 12 mars A. ^m Et estoit ⁿ maisonnette - o Favars A.

Rodolfo II Baglione, fils de Malatesta Baglione, tyran de Pérouse, né vers 1518. À la mort de son père (25 dec. 1531), il lui succéda, fut chassé de Pérouse le 26 janvier 1532 et vint à l'aventure ; il y re entra à main armée le 27 novembre 1534, puis se sortit de l'aventure pour se retirer à Florence. Rappellé par les Pérousiens, qu'il défendit contre l'art III, il quitta définitivement sa ville le 4 jan. 1540. Cosme de Médicis l'envoya à Volterra en 1543. Après la journée de Cérinole, où il fut blessé, il ramena en Toscane les débris de la cavalerie florentine et continua à servir l'Empereur. En 1547, il alla combattre les protestants d'Allemagne sur le Danube, revint à Florence et fut nommé capitaine général de la cavalerie ducale. Paul III mort, Jules III lui restitua ses biens et il revint à Pérouse le 20 nov. 1551. Il prit part à la guerre de Siennaise assista au combat de Marciano et fut tué devant Chiusi, à 36 ans, le 23 mars 1555. (Cf. comte Louis de Bagyon, *Pérouse et les Baglioni, et la liste que d'après la chronique, les a storiens et les archives* Paris, 1909, in-8°, p. 392-393.)

2. Si c'est le nom d'origine, il s'agit de Saint-Clar, Gers, arr. de Lectoure, ch.-l. de cant.

Lyenard^a combattoient les Italiens au valon à main droicte. L'escarmouche commença de^b tous les deux costez, et par ^c fois me remenoient jusques à la maison, autres fois je les ramenois à eux jusques à leur troupe : car il s'en estoit meslé une autre avec la première, *et sembloit que nous jolissions aux barres*. A la fin, je fus contrainct faire marcher le capitaine Breuil à moy ; car je voyois toutes les troupes assemblées, avec une troupe de cavalerie à leur costé. Je n'avois pas un homme de cheval avec moy ; toutes fois, j'avois adverty monsieur d'Anguien que leur cavalerie estoit avec leur arquebuzerie, qui venoit à moy. Baste que personne ne vint de long temps, de façon que je^d fus contrainct quitter la maison, non sans grand combat, qui dura long temps. Je renvoyay le^e capitaine Breuil à son mesme lieu. L'escarmouche dura de trois à quatre heures, sans jamais cesser. *Jamais on ne vist mieux faire^e*.

Monsieur d'Anguien m'envoya monsieur d'Aussan, me commandant^f que je regagnasse la maison, qui ne me faisoit avantage ny desavantage. Je luy respondis : « Allez dire à monsieur d'Anguyen qu'il m'envoie de la cavalerie, pour combattre ceste cavallerie qui est à^g costé de leurs arquebuziers^h (laquelle il voyait aussi bien que moyⁱ) ; car je ne suis pas pour combattre cavallerie et infanterie ensemble en campagne raze » Alors il me dict : « Il me suffit que je le vous aye dict » Et tourne en arrière, et le^j va dire à monsieur d'Anguyen lequel de rechef m'envoya^k monsieur de Moneins pour me dire qu'en une

^a Fd. 12

^a) Ynard (Eynard B) — ^b) commença à venir de — ^c) une — ^d) longtemps dont je — ^e) temps encore et renvoya (renvoyay B) la — ^f) d'Aussan et me commandoit — ^g) au — ^h) leur arquebuzerie B — ⁱ) voyoit comme moy — ^j) lequel s'en va — ^k) d'Anguyen. Monsieur d'Anguyen m'envoya 4

1. Bobba, 16 avril : « Durette essa scaramusa per più de doe grande hora o tre ancora, sempre più ascaltandosi... » Bernardo Tasso (1^{re} 149 v^o) et du Bellay (t. XIX, p. 503) sont d'accord avec Montuc pour noter le caractère acharné de l'escarmouche d'arquebuserie.

sorte ou autre il vouloit que je la regagnasse. Avec lequel vint le seigneur Cabry, frère du seigneur Maure, menant soixante chevaux, tous lanciers, et monsieur de Moneins, qui en pouvoit avoir environ vingt cinq, ne faisant^{e)} encores que commencer à^{b)} dresser sa compagnie. Je luy respondis tout de mesme qu'à^{c)} monsieur d'Auxun^{d)}, et que je ne voulois point estre cause de la perte de la bataille; mais que, «ils vouloient aller combattre ceste cavallerie qui estoit au costé de leurs arquebuziers, que je regagnerois bien la maison. Alors ils me respondirent^{e)} que j'avois raison et qu'ils estoient tous prests. Et incontinent je mande^{f)} au capitaine Brueil qu'il vint à moy, et au capitaine Gasquet qu'il se meit^{g)} en sa place; et incontinent le capitaine Brueil se meit à main droiete, la cavallerie au milieu, et marchames le trot droiet à eux^{h)}; car nous n'estions pas à trois cents pas les uns des autres. Pourⁱ⁾ cela l'escarmouche ne cessoit jamais. Et comme nous aprochames de cent ou six vingts pas, nous^{j)} commençames à tirer, et leur cavallerie tourna le dos, et leur infanterie aussi^{k)}; et vis tous leurs lanciers tout à un coup tourner le dos, se retirant dans leurs troupes. Incontinent^{l)} monsieur de Moneins et le seigneur Cabry s'en allèrent à monsieur d'Anguyen pour luy dire ce qu'ils avoient veu de leur cavallerie, et que, s'il ne m'amenoit^{m)} de la cavallerie pour me faire espaulé, je ne pouvois faillir d'estre rompu. Je renvoyé les capitaines Brueil et Gasquet en leurs lieux.

Ilⁿ⁾ y avoit un petit marez auprès de Serizolles et un grand chemin creux, qui empeschoit qu'ils ne pouvoient passer pour venir à nous en bataille. Or, le marquis de Guast avoit fait passer six pièces d'artillerie, lesquelles^{o)} desjà estoient

e) qui ne faisoit — b) ces deux mots joints dans B — c) respondis que je lui en dis autant que à — d) d'Auxun A — e) dirent B — f) prest. Alors je manday A — g) missa — h) droit à eux le trot A — i) Et pour — j) pas que nous — k) de mesmes — l) Et incontinent — m) m'envoyoit — n) Brueil en son lieu et le Gasquet aussi. (Brueil et Gasquet en leurs lieux B). Et il — o) qui

bien avant deçà le marez^a. Et comme il vist ses gens repoussez, il eust crainte que tout le camp suivit^b et qu'il perdit^c son artillerie. Il fit passer promptement les Allemans^d ce marez et chemin^e creuz; et comme il fut en la plaine, ils se remirent en bataille, car ils n'avoient sceu^f passer qu'en desordre. Et cependant la cavallerie et arquebuzerie espagnolle vindrent à moy comme auparavant; et, n'ayant point de cavalerie avec moy, je fus contraint leur quitter la place, et me retiray d'où^g j'estois party^h. Or, je descouvris leurs Allemans et leur artillerie. Et en mesme temps que je me retirois, monsieur de Termes et le seigneur Francisco Bernardin se vindrent mettre à main droite de nostre bataillon et sur le bord du contour, qui estoient fort à l'estroict, et vis à vis du bataillon des Italiensⁱ, car leurs lanciers estoient vis à vis de nos piquiers; monsieur de Botières avec sa compagnie et celle de monsieur le comte de Tande, à main gauche de nostre bataille^j. Les Suisses estoient environ^k soixante ou quatre vingts pas au derrière^l de nous et un peu à costé.

Or, nostre arquebuzerie, que les capitaines Favas^m et Lienardⁿ conduisoient, aucunes fois ils repousoient les ennemis jusques à leur bataille, autres fois les ennemis

a, les marescsq (les mares B) — b) suivyess — c) perd ses — d) et ce chemin — e) n'estoient peuz A — f) ceste — g) là où — h) omis dans B — i) nous A — j) ungz A — k) derrier — l) Favars — m) Lienard (Eynard B)

1. Les lansquenets d'Alisprando Madruzzo, qui formaient le centre de l'armée impériale.

2. Bernardo Tasso insiste sur cet avantage passager des Impériaux : « E havendo già Francesi pigliano alcune case sopra certi colli, dove per aventura disegnavano di porre artigiana per battere l'esercito nostro, era ecc. In una parte vi mando Gottieros Chesada et don Giovanni di Ghevara con quattro cento archibugeri Spagnoli, e nell'altra il signore Antonio Maria Sanseverino con alcuni altri capitani Italiani a levargli di quel forte, i quali a colpi di archibugiato negli cacciarono, e gli uccisero i colli... » (I^{re} 149 r^o).

3. Les Italiens du prince de Salerne.

4. La manœuvre des chevaliers légers de Termes et des gendarmes de Botières a pour objet de flanker le gros de l'infanterie française (vieilles bandes de Taix et Suisses de Frölich), qui va soutenir le choc des Allemands.

les repoussèrent aussi près la ^a nostre. Je scay bien qu'il me fallout courir desarmé ^b nostre bataillon d'arquebuziers ^c du costé de monsieur ^d de Botières, qui ^e faisoient le flanc, et leur bailler ^f pour faire la charge ^g; ce qu'ils firent et d'une grand' furie les ^h repoussèrent jusques auprès de leur bataille; et fut bon besoin car leur arquebuzerie avoit presque gaigné le flanc de nostre cavalerie. Je cours ⁱ là où j'estois ^j, et commençames une furieuse escarmouche ^k, grande et forte, car toutes les trois troupes miennes nous meslames, ce qui dura une grand' heure. Or, les ennemis avoient mis ^l leurs pièces d'artillerie au costé de la maisonnette, qui tiroit en butte dedans nostre bataille. Monsieur de Mailli ^m s'avança avecques la nostre, et se mist auprès de nous, et commença ⁿ tirer à eux vers la maisonnette; car il ne pouvoit là où nous tenons l'escarmouche, sans tuer des nostres. Et regardant ^o devers nostre bataille, je vis monsieur de Tais qui commençoit à marcher, les piques baissées, droict aux Italiens. Je coursus à luy et luy dis: « Où voulez vous aller, monsieur, où voulez vous aller? Vous allez perdre la bataille; car voicy les Allemans qui vous viennent combattre, et vous prendront par flanc. » Les capitaines estoient cause de cela, lesquels luy ^pcrioyent « Menez nous au combat, monsieur; il ^q nous vult mieux mourir main à ^r main que d' ^s estre tuez à coups d'artillerie. » *C'est ce qui estonne le plus et bien souvent fait plus de peur que de mal.* Mais si est ce qu'il ne creust. Et les ^t priay mettre tous le genouil ^u à terre et leurs piques bas, car je voyois les Suisses derrière ^v, couchez tout ^w de leur long, qui ne paroissoient rien. Et de là je m'en cours à

^a *Leçon des mss. Ed. la est vent*

^a) repoussèrent jusques au près de la A — ^b) découvrir A — ^c) dans dans A — ^d) de là où estoit monsieur A — ^e) Boutières de harquebouziens qui A — ^f) baillis — ^g) charge A — ^h) furie et les — ⁱ) courus A — ^j) une furie d'escarmouche — ^k) mises — ^l) Mailly — ^m) commence B — ⁿ) Et me regardant — ^o) flanc. Et ce que luy faisoit faire cela, c'estoient les capitaines qui luy — ^p) et A — ^q) et — ^r) vers A — ^s) luy — ^t) les genoux B — ^u) cernier — ^v) tous

l'arquebuzerie Or^a, commençoient *desjà* leurs arquebusiers se retirer derrière^b la maison ; et comme je voulois marcher droict à eux, je^c descouvris le front de la bataille des Allemans ; et soudain je dis aux capitaines Brueil et Gasquet^d qu'ils se retirassent peu à peu vers l'artillerie et falloit^e faire place aux piquiers pour venir aux mains. Et m'en cours à nostre bataille, et/ à mon arrivée leur dis .

« O^f mes compagnons, combattons bien ! Que^g si nous gagnons la bataille, nous nous pouvons^h faire estimer plus que jamais les nostres n'ont fait : car il ne se trouvera aux histoires que les Gaulois ayent jamais combattu les Germainsⁱ pique à pique qu'ils n'ayent^k esté deffaicts. Et pour nous marquer de ceste^l honorable marque que de valoir plus que nos predecesseurs n'ont valu, cela nous doit donner double courage de combattre *pour vaincre et faire cognoistre à nos ennemis ce que nous valons*. Souvenez vous, compagnons, de ce que le Roy nous a mandé, et la gloire que ce nous sera de nous presenter à luy après la victoire Or, monsieur, dis-je à monsieur de Tais, il est temps de se lever. » Comme il feit promptement. Je commençay à crier haut : « Mes compagnons peut estre qu'il n'y a icy guères de gens qui se soient trouvez en bataille^m. Si nous prenons la pique au bout du derrièreⁿ et nous combatrons du^o long de la p.que, nous sommes deffaicts : car l'Allemand est plus dextre^p que nous en ceste manière. Mais il faut prendre les piques à demy, comme faict le Suisse, et baisser la teste pour enfermer et pousser^q en avant, *et vous le verrez bien estonné*. » Alors monsieur de Tais me crioit^r que je courusse au long de la bataille leur faire prendre les picques de ceste^s sorte, ce que je fis. Les Allemans marchaient

a) Et jà — b) dernier — c) omis dans B — d) dit au cappitaine Brueil et au cappitaine Gasquet A — e, et qu'il falloit — f) ou B — g) Ha A — h) car — i) pourrons — j) le Germain — k) qu'il n'aye A — l) d'este — m) batailles B — n) de dernier — o) et [que B] nous (omis dans B) combatons du — p) adextre A — q) passer B — r) crye — s) d'este

grand pas droict à nous. Je m'en couruz devant la bataille, et mis pied à terre, car j'avois laissé un mien lacquay tousjours devant le bataillon avec ma picque. Et comme monsieur de Tais et les capitaines me virent descendu ^a, tous criarent à une fois : « Remontez, capitaine Monluc, remontez, et vous ^b nous conduirez au combat. » Alors je leur respondis que si j'avois à mourir ce jour là, je ne pouvois mourir en un plus honorable lieu *qu'avec eux, la picque au poing*. Je criay au capitaine La Borte ^c, sergent major ^d qu'il courust tousjours au tour du bataillon quand nous nous enferrerions, et qu'il criast ^e, luy et les sergens, dernier et par les costez « Poussez, soldats, poussez » afin de nous pousser les uns les ^f autres. Et ainsi vinsmes au combat.

L'Allemand venoit à nous à ^g grand pas et trot ^h, de sorte que leur bataille estoit si grande qu'ils ne se pouvoient suivre, et y ⁱ voyons ^j de grandes ^k fenestres et des enseignes bien derrière ^l. Et tout à ^m coup nous nous ⁿ enferrames, au moins une bonne partie; car, tant de leur costé que du nostre, tous les premiers rances, soit du choc ou des coups, furent portez par terre *Il n'est pas possible, pour des gens de pied, de veoir une plus grande furie*. Le ^o second rang et le tiers furent cause de nostre gain, car les derniers les poussaient tant qu'ils furent sur les leurs; et comme nostre bataille poussoit tousjours les ennemis se renversoient. Je ne fuz jamais si habille *et si disposé*,

a, descendre — b) omis dans B — c) La Borthe A — d) major — e) criasse
f) ungs et les — g) le B — h) omis dans A — i) voyois je — j) grandz
k) fenestres en leur bataille, des enseignes en derrière A (arrière B) — l) en
m) les — n) de leur (du B) costé de leur premier rang et du nostre,
presque tous abasmes par terre de coups ou de choc. Et veulx dire que le

1. Pierre de La Borthe, « enfant de Bourdeaux », dit Brantôme, capitaine de gens de pied. Le trésorier de l'épargne recevait, en juin 1537, l'ordre de lui payer 30 écus soleil pour un voyage en poste de Fontainebleau à Lyon, on il devait retrouver la bande pour lui livrer le capitaine La Blanche, dont il était lieutenant, afin de la conduire en Piémont. (Catalogue des actes de Fr. I^{er}, t. VIII, n° 30680). Cf. Brantôme, t. VI, p. 3-6.

2. Hans Wildperg compare les quinze enseignes de lansquenets impériaux à une montagne hérissée de piques (*wie ein stechliner berg*).

et me fust bon besoing, car je donnay plus de trois fois du genouil à terre. Les^a Suisses furent fins et accors^b car, jusques à ce qu'ils nous virent de la longueur de dix ou douze picques, ils ne se levarent point^c; et après coururent furieux^d comme sangliers et donnarent par flanc^e; monsieur de Botières par le quanton. Monsieur de Termes et le seigneur Franciscou donnarent à Rodolphe^f Baillon en mesme temps^g, et le renversarent; sa^h cavallerie seⁱ mist en route^j. Les Italiens, qui virent leur cavallerie rompue et les lansquenets et Allemans renverser et en route, commençarent à prendre la descente du vallon^k et gaigner^l tant qu'ils peurent droict au^m boisⁿ. Monsieur de Termes eust son cheval tué^o au choc, lequel^p, par fortune, se trouva^q par^r terre engagé bien avant, de sorte que^s les Italiens le prindrent et l'emmenarent^t; aussi n'avoit il guères bonnes jambes^u.

Il^r faut noter que le marquis de Guast avoit fait un bataillon de cinq mil picquiers, qui estoient deux mil Espagnols et trois mil Allemans, estant ceux là que le

^a Ed. : Rodolphe

a) je tombay, seulement de genouil (genouils B). Les — b) escors (escorts B)
c) jamais A — d) omis dans A — e) par le flanc A — f) camp — g) le (luy B) renversèrent toute sa — h) cavalerie et se — i) prendre à descendre le vallon A — j) gaignarent B — k, aux — l) Termes son cheval luy feust tué A — m) qui — n) se trouva par fortune A — o) en A — p) omis dans A (dont B)
q) le courront (coururent B) prendre et l'en admenarent — r) et d B]

1. « Nous avons, nous confédérés, écrit Hans Wildperg, avec nos treize enseignes ataque d'abord les lansquenets, et, grâce à la puissance du Seigneur, nous les avons traversés de part et part comme la tempeste bat une forêt (wie ein starker wind ein wald überweht). »

2. Les agents florentins Christiano Pagni, et Donato de' Bardi exaltent naturellement Rodolfo Baglioni, qui fut blessé. Ils sont d'accord avec une lettre du marquis de Marignan au duc Cosme de Médicis pour constater que ses lanciers furent le seul corps de cavalerie qui se battit (Desjardins, *Négoc. de la Fr. av. la Tosc.*, t. III p. 64-67, 95-96, 98, 100-103).

3. Sur la déroute du prince de Salerne, voir Bernardo Tasso (*op. cit.*, f^o 150 v^o, 158 v^o). Paul Jove, qui attribue l'inaction des Italiens à la configuration du terrain (liv. XLIV, f^o 330 v^o) et Brantôme (t. II, p. 26) qui copie du Bellay.

4. Sur la prise de Termes, voir Bobba (dépêche du 15 avril, *loc. cit.*, p. 450), B. Tasso (f^o 150 v^o), Desjardins, t. III, p. 64, Paul Jove (f^o 330 r^o), et Brantôme (t. III p. 236; IV, p. 3). — Montuc a écrit plus haut p. 230) que Termes était gâtieux.

comte Laudron^a avoit mené en Espagne du nombre des^b six mil, où ils^c avoient demeuré dix ans ou plus, n'ayant guères^d qu'ils estoient revengz, et qui parloient aussi bon espagnol que Espagnols^e naturels^f. Il avoit^g faict ce bataillon pour abatre^h les Gascons; car il disoit qu'il craignoit plus nostre bataillon que pas un des autres, et avoit opinion que sesⁱ Allemans, qui estoient tous hommes d'élite, deffairoient noz Suisses. Et^j mist à la teste de ceste^k bataille trois cens arquebuziers seulement comme enfans perduz lesquels il avoit réservé pour cest effect, et tout le^l reste tint l'escarmouche. Et comme il fut auprès de la maisonnette du costé des Allemans, il vit les Gruiens^m, qui estoient tous armez àⁿ blanc Il^o pensa que ce fussent les Gascons^p et leur diet: « Hermanos, hermanos^q, aquí^r estan los Gascones^s; sarras à ellos^t ». Ils^u ne furent jamais à deux cents pas de luy qu'il apperceust nostre bataille qui se levoit, et cogneust son erreur; mais il n'y pouvoit plus remedier. Nous portions tous armes noires. Ceste bataille de cinq mil^v picques^x s'en alia le grand pas droict aux Gruyens^y. Il^z falloit qu'ils passassent à costé de monsieur d'Anguien, lequel seigneur fut mal conseillé: car il donna avec le gend'armie tout au travers du bataillon^{aa}, les ungs par devant et^b les autres par flanc. Et là fust tué et blessé

^a *Levon des mas* Ces cinq mois omis dans l'éd.

a) Ladron — b) de A — c) et y A — d) plus et n'avoit pas guères A — e) que les Espagnols A — f) mesmes A — g) Or avoit il A — h) combattre — i) ces H — j) Il A — k) d'este — l) toute la — m) Gruyens — n) en — o) et — p) fussent nos autres Gascons — q) Armanx, armanox (armanous, armanous B) — r) aqui B — s) Gasconnes A — t) e llious (e llious B) — u) et — v) mille A — x) picquers — y) Gruyens — z) et — aa) d'este bataille

1. Baptista Lodrone, « colonello de Alemani », commandait la garnison d'Alexandrie lorsque Lautrec prit cette ville. Il signa la capitulation, le 12 septembre 1547, (Sanuto, t. XLVI, col. 67). Du Bellay lui donne à tort le prénom de Ludovic (éd. Bourcilly, t. II, p. 56). Voir, sur ce capitaine, la notice de Brantôme, t. I, p. 343-346.

2. Ces Allemands avaient pris part, sous le duc d'Albe, au siège de Perpignan. Le *Libre de Memorias de Sant Joan* les cite parmi les troupes espagnoles qui forcèrent les Français à évacuer Tuchan, le 22 septembre 1542 (Courrent, *Tuchan, Nouvelles, Domacue et Segure*, p. 110).

beaucoup de gens de bien *et des principaux, comme monsieur d'Assier, le sieur La Rochechouard¹ et plusieurs autres, et encores plus à la seconde charge.* Il^a en y eust qui passarent et repassarent au travers, mais tousjours ils se r'alloient. Et vindrent en ceste^b manière aux Gruyens^c, qui furent bien tost renversés, *sans tirer un seul coup de pique.* Et là moururent tous leurs capitaines et lieutenans qui estoient au premier rang : et fuyrent droict à monsieur les Gros. Mais^d ce bataillon d'Espagnols et Allemans s'divoient tousjours au grand trot leur victoire, et renversarent ledict sieur^e des Gros ; et là il mourust^e, et tous les capitaines. Monsieur d'Anguien ne le peut secourir, pour ce que presque tous les chevaux de sa cavallerie, *à ces deux furieuses, mais trop inconsiderées charges,* estoient blessez, et s'en alloient le pas par la campagne à costé des ennemis. Il estoit au desespoir, maudissant^f l'heure qu'il avoit este né, *voyant la faulte de ses gens de pied et qu'à peine luy restoit il cent chevaux pour soutenir le choc^g.* Monsieur de Pignan¹ de Montpellier, qui estoit à luy, me dist que deux fois il se donna de la pointe de l'espée dans son gorgerin, se voulant offencer^g soy mesmes : *et me dist au retour qu'il s'estoit veu en tel estat lors, qu'il eust voulu qu'un luy eust donné de l'espée*

a) et — b) d'esta — c) Gruyens — d) Or — e) monsieur A — f) *enemys*, désespéré, maudisant — g) thuer

1. Emprunt à du Bellay (t. XIX, p. 309), qui l'appelle « le seigneur de Saint Amand, nommé de Rochechouart » et qui « a plusieurs autres gent hommes liés ».

2. Confirmé par Bobba (dépêche du 16 avril, *loc. cit.*, p. 150). Le 11 août 1544, Françoise de La Balme, veuve de « Jean Baptiste de Grimaud », s' des Gros », reçut en don le château de Tarascon en reconnaissance des services rendus par son mari en Piémont et de ce qu'il « élé tué à Cerisoles en « fa sant vaillamment son devoir ». (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. VII, n° 2513a. Cf. aussi n° 2522.)

3. Addition d'après du Bellay (t. XIX, p. 510).

4. Il servait de courrier entre Pelticier et du Bellay (lettre de Pelticier à du Bellay, 10 nov. 1541). On rencontre vers cette époque un sieur Guillaume de Pignan, capitaine du château de Dijon (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. VII, n° 28864). M. Taissierat-Radel croit que c'est le même personnage (*Corresp. de Guili. Pelticier*, p. 745) — Sur l'utilisation de ce passage par Montaigne, voir *B de M. h.*, p. 9.

dans la gorge. Les Romains pouvoient faire cela, mais non pas les chrestiens. Chascun en disoit lors sa ratelée; nous estions à la paille jusques au menton, et aussi aises que nos ennemis marris. Retournons aux coups, car il en y avoit à donner et à prendre. La lascheté des Gruyens luy porta beaucoup de perte de ce costé. Je ne vis jamais de plus gravis grues que ces gens-là, indignes de porter armes, s'ils ne se sont renduz plus courageuz. Ils sont voisins des Suisses, mais il y a non plus de comparaison que d'un asne à un cheval d'Espagne¹. Ce n'est pas tout d'avoir des hommes en conte, il en faut avoir du bon creu, car ceat en valent mille. Un brave et vaillant capitaine, avec mil'hommes dont il s'assure, passera sur le ventre à quatre mille.

Tout ainsi comme monsieur d'Anguien voyoit massacrer ses gens, sans les pouvoir secourir, le^a marquis de Guast voyoit^b faire le^c mesmes aux siens par une pareille fortune. Voyez comme elle se mocquait de ces deux chef s) d'armée^d. Car comme il vit Rodolphe^e Baglion^f renversé et ses Allemans pareillement, il print sa cavallerie et se retira devers Ast. Monsieur de Sainet Julien^g, qui servoit de maistre de camp et de colonnel des Suisses, se trouva à cheval^h et, à la verité dire, il estoit foible de sa personne, n'ayantⁱ pas grand force de porter grand fardeau d'armes à pied. Il vist renverser leur bataille de d'un costé, et la nostre de l'autre; et, avant qu'aller à monsieur d'Anguien, il nous vist, Suysses et Gascons, dans ces^j cinq mil^k Allemans et Espagnols^l, tuant à toutes mains. Et alors il tourna en arrière, et trouva mon-

^a Et. Rodolphe.

^a) Et comme il alloit voyant ses gens massacrer, le — ^b) Guast en voyoit
^c) de — ^d) Baillon (Vailion B) — ^e) Julian (Julien B) — ^f) et n'avoit A
— ^g) ses A — ^h) ces deux mots omis dans A — ⁱ) ces deux mots omis dans A

1. Du Bellay avait dit (t. XII, p. 482), à propos de la lâcheté des Gruyéens : « J'ay ouy dire qu'il est malaisé de deguiser un asne en coursier. »

2. Souvenir possible de Pau Jove : « At in altaro cornu Fortuna, Iudo quodam prelii eventum alternare solita, Hispanis et velcribus Germanis aridore visa est » (f. 33, r°).

sieur d'Anguien près du bois, tirant à Carmagnolle^a assés mal accompagné, et luy cria : « Monsieur, monsieur, faictes tourner visage, car la bataille est gagnée : le marquis de Guast est en route et tous ses Italiens et les Allemans en pièces ». Or, desjà ce bataillon d'Allemands et d'Espagnols avoient fait alto^b, se tenant pour perduz quand ils virent qu'homme de pied ny de cheval ne venoit à^c eux ; et cogneurent bien qu'ils avoient perdu la bataille, et commencèrent à prendre à main droiete droiet à La Monta, d'où^d ils estoient partis le jour devant^e.

Je^f pensois^g estre le plus fin capitaine de la troupe d'avoir inventé de mettre un rang d'arquebuziers entre le premier et le second rang, pour tuer les capitaines du premier. Et^h avois dict à monsieur de Tais, trois ou quatre jours auparavantⁱ, que, plustost^k que pas un des nostres mourust^l, je ferois mourir tous leurs capitaines du premier rang ; et ne luy vouluz dire le secret jusques à ce qu'il m'eust baillé à conduire l'arquebuzerie. Et alors il appella La Burthe^j, sergent major^k, et luy dist que incontinent list^l election des arquebuziers et qu'il les y mist. Et à la verité je ne l'avois jamais veu ny ony dire, et pensois estre le premier qui l'eust inventé. Mais nous trouvâmes qu'ils avoient esté aussi accors^m que nous, car ils y en avoientⁿ mis comme nous, lesquels jamais ne tirarent, comme ne firent les nostres, que ne fussions de la longueur des picques^o. Là se fist une grande tuerie ; il n'y avoit coup qui ne portast

a) Carmanholle (Carmagnolle B) — b) alto (haltou B) — c) après — d) de là où — e) Si pensois je — f) premier rang et — g, auparavant — h) avant — i) moureuasse (moreusse B) — j) La Burle B — k) majour — l) illec — m, escors (escortz B) — n) car aussi ils en y avoient B

1. Bobba, Asti, 15 avril : « La fantaria spagnola, vedendo li Alemanni rotti, prese a ritirarsi verso il monte a quel a banda dritta dove era. »

2. Digression qui se rapporte au combat des Suisses et des Gascons contre les lansquenets, conté plus haut.

3. La relation anonyme confirme le fait : « Et estoient leurs premiers de picquiers et les nostres de picquiers et hacquebutiers entremelés » Martin du Bellay revenlique, comme Montluc l'honneur de cette invention (t. XIX, p. 507).

Or^a, monsieur d'Anguien ayant entendu le gain de la bataille, qu'il tenoit pour perdue après la route de ceux de son costé et de ses larches Gruyens (car pour les assseurer il s'estoit mis près d'eux), se mist à la queue de ces Allemans et Espagnols. Cependant plusieurs de ceux qui avoient prins l'effroy se rallièrent près de luy. *Tel faisait bien l'empresé, qui n'a guères fuyoit; tel avoit rompu la bride à son cheval pour en jeter la suite sur luy. Peu avant la bataille, par^b bonne fortune, il avoit mandé à Savillan^c chercher trois compagnies d'Italiens^d fort bonnes pour se trouver à la meslée^e; lesquelles, estans^f à Reconis^g ouvrent l'artillerie et cogneurent que la bataille se donnoit; ce qui fust cause qu'ils prindrent^h tous lesⁱ arquebuziers qu'ils^j purent à cheval^k, et vindrent tousjours courans, si à propos qu'ils trouvarent^l monsieur d'Anguien qui suivoit les ennemis, n'ayant un seul arquebuzier avec luy; lesquels, mettans pied à terre se mirent sur leur queue, et leml^m seigneur d'Anguien avec laⁿ cavallerie, tantost aux costez, tantost à la teste, *poussant la victoire*. Il^o nous envoya^p un homme de^q cheval en diligence, afin^r que nous^s tournissions à luy, car il falloit *encores combattre^t*. Et nous trouva le messager à la chapelle, près la porte de Serizolles, ayant achevé de tuer *avec une telle furie* qu'il^u n'y demeura un seul homme en vie qu'un colonnel, nommé Alipraud^v de Mandruce^w, frère du cardinal de Trente, qui demeura dans les morts, ayant sept ou huit playes^x.*

a) *Lirent* que ne fassions de la longueur des picques, comme foyrent b en les mosues Or A — b) ses Espaignolz et Allemans (ces Allemandz et Espagnolz B), et tousjours se renoient gens auprès de luy de ceux qui avoient prins la corgue. Et par — c) Sobillan A — d) *compagnies* ytalienes i

e) bataille A (membre de phrase omis dans B) — f) comme feurent g) Reconis — h) donnoit et prindrent — i) leurs B — j) qui B — k) omis dans B — l) courans et trouvarent — m) queue et monsieur d'Anguien et la — n) et — o) manda — p) à B — q) pour — r) omis dans A — s) recombato — t) qui A — u) Olflan (Olflan B) — v) Madruce

1. Alisprando Madruzzo, fils de Jean Gaudonco, baron de Madruzzo, échan son héréditaire du comté de Tyrol, et frère de Christophe Madruzzo, évêque de Trente cardinal en 1542, mort en 1578. Voir la notice de Brantôme t. I, p. 346-348. Holiba III 111 avait 91 l'uz blessures. D'après Heyvin du Villars, il fut tue en 1574, à l'assaut de Casal (coll. Petitot, t. XXIX, p. 353).

Caubios^a, cheval legier d' monsieur de Termes, revenant à travers des morts, le vit qui estoit encores en vie, mais tout nud ; lequel^b parla à luy, et le fist porter à Carmagnolle^c, pour rachapter monsieur de Termes, s'il estoit en vie, comme il fust^d faict. *Les Suisses, en tuant et ruant leurs grandes coutildes, criaient tousjours : « Mondevi ! Mondevi ! » là où on leur avoit fait mauvaïse guerre^e. Bref, tout ce qui fit teste fust tué de nostre costé.*

Après avoir entendu ce que monsieur d'Anguien nous mandoit, racontant^f la bataille des Suisses et la nostre tournée^g devers luy^h. Jeⁱ ne vis jamais deux bataillons^j si tost refaits ; car de nous mesmes nous nous mismes en bataille en cheminant, et alions tousjours joints costé à costé^k. Les ennemis, qui s'en alloient le^l grand pas, tirant tousjours arquebuzades et faisant^m leur nostre cavallerie au largeⁿ, nous commençarent^o à decouvrir ; et comme ils virent que nous leur estions à quatre ou cinq cens pas, et la^p cavallerie sur le devant, qui les vouloit charger, ils jetterent les picques, se jettans^q entre les mains de la cavallerie. Les uns en tuoient et les autres en sauvoient, en ayant tel qui en^r avoit plus de quinze ou vingt autour^s de luy, les fuyant tousjours de la presse, pour crainte^t de nous autres, qui voulions tout esgorger ; mais ei ne sceurent-ils faire si bien qu'il n'y en^u eust plus de la moitié de tuez^v, car tant que noz^w gens en pouvoient trouver, autant en estoit despesché^x.

a) playes et (où B) Caubios — b) et — c) Carmanholle (Carmagnolle B) — d) vye ce que (comme B) feust — e) faict Or (et B) incontinent — f) tournasmes — g) monsieur d'Anguyen — h) et — i) batailles — j) costé et couste — k) aloient tousours le — l) faisoient — m) à la largue — n) commença — o) et veirent la — p) et se joindrent A — q) sauvoient, et alies y avoit qu'il en (y en ayant tel qu'en B) — r) entour B — s) l'amour A — t) en y l — u) mortz — v) nous B

1. On trouve un Jean de Caubios enseigne de la compagnie d'Humières en 1553 (F. Vindry, *Diction de l'Éta. Major*, t. I, p. 130). Est ce le même ?

2. Addition d'après du Bellay (t. XIX, p. 511).

3. Le capitaine suisse Peter Gueter raconte ainsi ce dernier épisode : « Nous nous imaginions que tous étaient battus. Mais alors nous arrivâmes par la route à une nouvelle qu'un corps d'Espagnols et de lansquenets ne s'était pas et avait mis

Or, veux je escrire ce que je devins Monsieur de Valence, mon frère, m'avoit envoyé de Venise^a un cheval lurre, un des plus braves^b coureurs que je vis jamais. J'avois^c une opinion, laquelle tout^d le monde ne m'eust^e sçeu oster^f : c'est que nous devions gagner la bataille. Et baillant^g mondict cheval à un serviteur que j'avois, vieux soldat^h auquel je me fiois beaucoup, luyⁱ dis qu'il se tint toujours derrière le bataillon^j de noz piequiers, et que, si Dieu me faisoit la grace que j'eschappasse de l'escarmouche, je mettrois le pied à terre pour combattre ave^k noz piequiers et s'il voyoit quand nous viendrions aux mains, que nostre bataille fust renversée, qu'il fist estat que j'estois mort et qu'il se sauvast sur le cheval, et, au contraire, s'il^l voyoit que nous renversissions la bataille des ennemis, qu'il suivist tousjours, sans se mesler, à la queue de nostre bataillon^l; et que, comme je cognoistrois la victoire, je laisserois l'exécution pour venir à luy, prendre mon cheval pour aller après la cavallerie veoir si je pourrois prendre quelque bon prisonnier. J'^m avois mis une folie en ma teste, que je devois prendre le marquis de Guast ou mourir, me fiant en la vitesse de mon cheval, et m'imaginois d'en tenir une bonne rançon ou recompence du Roy. Commeⁿ j'euz suivy un peu la victoire je demeuray^o derrière, pensant trouver mon homme. Aussi estois-je si las de frapper et courir, et encore de crier, que je n'en pouvois plus. Deux gros matins

a) Venise A — b) grandz — c) et avois-je — d) opinion en ma teste, que tout — e) ne la m'eust A — f) l'oster B — g) baillis — h) un vieux serviteur que j'avois soldat — i) beaucoup et luy — j) le bataillon — k) contraire que s'il A — l) bataille — m) et — n) et comme B — o, je me demeure (demeuray B)

en suite vingt trois onse gues d'Italiens et de Gruyérens. Nous marchâmes donc contre eux sans le moindre danger, jusqu'à ce que nous fûmes en contact. Alors les Espagnols commencèrent à tirer sur nous et voulurent nous faire reculer. Mais nous marchâmes si énergiquement contre eux, et bon nombre de Français à pied et à cheval avancèrent si bien aussi qu'ils prirent la fuite. » Et ainsi, dit de son côté Hans Wildperg, le lundi de Pâques, nous avons gagné deux batailles, en bons chevaliers. Dieu en soit loué. »

1. On a vu plus haut (p. 110, n. 1) que Jean de Monluc était à Venise depuis la fin novembre 1542. Il paraît y avoir passé les années 1543 et 1544.

Allemands me eurent assommer ; m'estant deffuict de l'un, l'autre guignait un pied, mais ce ne fust guères loing. Certes je vis là donner de beaux coups. Je cherché mon pendard de valet, mais ce fust en vain. Car, comme leur artillerie tiroit à nostre bataille, et^a donnoit souvent par dessus nostre bataillon, et alloit donner sur le derrière^b. cela^c fit oster mon homme d'où^d je le pensois trouver ; lequel^e s'alla mettre derrière les Suisses, et, voyant^f le desordre des Gruyens et Provençaux, il pensa que nous^g estions de^h mesmes, quiⁱ fust cause qu'il s'enfuit jusques à Carmagnolle. Voilà comme on se trompe au choix qu'on faict ; car je n'eusse jamais pensé qu'il eust eu si tost la peur aux talons. Je^j trouvoy le capitaine Mons^k, n'ayant qu'un serviteur^l, qui avoit mieux faict que le mien, car il luy avoit gardé une petite haquenée, sur laquelle il me monta en croupe, car j'estois fort las ; et allasmes tousjours voyant tuer ces^m Allemands. Et comme nous fusmes mandez de monsieur d'Anguien, mistes pied à terre, allantⁿ à pied jusques à l'entière^o deffaicte des Espagnols et Allemands. Et soudain je vis venir mon homme, et luy reprochay qu'il s'en estoit fuy. Il me respondit qu'il n'estoit pas tout seul, ains^p avoit esté bien accompagné de plus grands que luy et des mieux vestuz, et que ce qu'il en avoit faict estoit pour leur tenir compagnie. Sa plaisanterie appaisa ma colère, car il ne s'en fallust guères que je ne jouïsse des mains^q.

Nous nous rallasmes vingt ou vingt cinq chevaux de monsieur de Termes, du seigneur Franciscou Bernardin et du sieur Maure, et allasmes le grand galop après le marquis de Guast ; et avec nous se mist^r un gentil-

^a *L'éd porte : dont on evoa, qui n'a aucun sens*

^a) il (omis dans B) — b) dernier — c) qu — d) de là ok A — e) et — f) voyt A — g) omis dans B — h) en A — i) que — j) Et je B — k) que n'ay rien serviteur — l) ses A — m) et allasmes A — n) la — o) et qu'il A — p) or se mist avecques nous A

1. Cf. p. 170, n. 5.

homme, duquel^a je ne sçay le^b nom, estant toutesfoi^cs de ceux qui estoient venuz de la court en poste pour se trouver à la bataille. Et trouvasmes deux chevaux legers qui emmenoient^d prisonnier le seigneur Charles^e de Gonzague^f, et l'avoient prins^g à la queue de leur troupe : qui nous donna encores plus de courage de picquer après. Et comme nous descouvristmes la troupe et de bien près, nous vismes qu'ils s'estoient recogneuz et s'estoient serrez, s'en allans au trot, les lances en main^h. Lors je dis à ceux qui estoient avec nousⁱ : « Ces gens se sont recogneuz, il ne feroit pas bon donner dedans, et me doubte qu'en pensant prandre quelque prisonnier, ils nous prendroient^j à nous, comme l'Anglois^k. » Et ainsi nous nous en retournasmes : et ay opinion encore que si mon pollron de valet ne^l m'eust failly, j'eusse pris quelque homme d'autorité. Et en nous en retournant, ce gentil homme s'accosta de moy et me dict : « Jesus, capitaine Monluc, en quel peril^m a esté ceste bataille d'extre perdue ! » Moy, qui n'avois veu ny ouy dire aucune chose du desordre, et pensois que les derniers que nous avions defaicts estoient ceux de Carignan, qui fussent sortis pour se trouver à la bataille, alorsⁿ je luy respondis : « En quelle sorte sommes nous entrez en aucun peril ? car tout aujourd'huy nous avons eu la victoire entre noz^o mains. — Je voy bien, dit-il, que^p vous n'avez pas veu le

a) que — b) son — c) ces deux mots ont's dans A — d) em menoyent — e) Charles A — f) mis B — g) aux mains — h) moy — i) ces A — j) prendront — k) mon homme ne — l) et lors A — m) nous — n) mains. Il me respondit : Je voyz bien que

1. Carlo Gonzaga, marquis de Gazuolo, de la branche des princes de Bozzolo, né en 1513, fils de Pirro Gonzaga et d'Émilie Bentivoglio Bobba (dépêche du 15 avril) confirme qu'il fut pris à Cériseles. Il fut libéré à la paix de Crépy, servit en 1551 dans la guerre de Parme, en 1552 au siège de Metz, puis à la guerre de Sienna comme lieutenant de Marignan. Il mourut le 13 juil. 1553. Il était célèbre pour sa beauté et ne passant d'importer quel cheval à la course (Lilla, t. III, notice *Gonzaga di Mantova* pl. XV).

2. Ces mots ajoutés à la première rédaction seraient ils une allusion à la commission de Boulogne postérieure à la bataille de Cériseles, et au Monluc, en voulant faire des prisonniers, s'engagea trop avant et faillit être pris lui-même ? Il faut là y voir, dans ce cas, une sorte de note marginale, née d'un rapprochement dans la mémoire du conteur.

grand desordre qui^a a esté. » Et me conta ce qu'estoit advenu à la bataille ; que, comme je prie à Dieu qu'il m'aide, s'il m'eust donné deux coups de dague, *je croy que je n'eusse point saigné*, car le cœur me serra et fist mal d'ouyr ces^b nouvelles, et demeuray plus de trois nuicts en ceste peur, m'esveillant^c sur le songe de la perte.

Ainsi^d arrivastes au camp, où estoit^e monsieur d'Anguien. Je^f courrus à luy et luy dis ces mots, *faisant bondir mon cheval* : « Et pensez-vous, monsieur, que je ne sois aussi bon homme à cheval qu'à pied^g ? » Alors il^h me dit, estant encores tout triste : « Vous serez toujours bon en une sorte et en autre. » Il se baissa, etⁱ me fist cest^j honneur de m'embrasser, et me fist *sur l'heure* chevalier, dont je me sentiray toute ma vie honoré, pour l'avoir esté en ce jour de bataille et de la main d'un tel prince. Malheureux fut celui qui nous l'osta si pauvrement !^k Mais laissons cela. Alors^l je luy dis : « Monsieur, vous ay-je aujourd'huy servy à vostre contentement ? » Car monsieur de Tais luy avoit desjà dict que j'avois combattu à pied avec eux. Il me respondit : « Ouy, capitaine Monluc, ouy, je^m n'oublieray jamais ce que vous avez faict et ne le celeray pas au Roy. » Alors je luy respondis : « Monsieur, il est en vous de me faire le plus grand bien que vous sçauriez faire à gentil homme du monde. » Alorsⁿ il s'escarta, me tirant à part, afin que personne ne l'ouit, et me demanda qu'est ce que je voulois qu'il fist^o pour moy. Je luy dis que c'estoit qu'il m'envoyast^p porter les nouvelles du gain de la bataille au Roy, et qu'il n'y avoit homme qui le deust faire si tost que moy, veu ce que j'avois dit à^q Sa Majeste et à

a) qu'y B — b) ses A — c) et me reveillois — d) ainsi A — e) et troys f) et — g) que homme de pied A — h) Alors à il A — i) dont B — j) ceste — k) Et alors — l) et — m) Lors B — n) fuisse — o) de m'envoyer — p) veu les persuasions et remonstrances que j'avois faict à

1. Le comte d'Épagny fut tué, le 18 février 1545, à la Roche-Guyon, par un coffre qui fut jeté sur lui d'une fenêtre par Cornelio Bentivoglio, que Monluc connut à Sienna.

son conseil pour obtenir le congé de combattre, et que les derniers mots que j'avois dit au Roy estoient qu'il s'attendit seulement d'avoir nouvelles de la victoire. Il me tourna redire qu'il estoit raison que j'y allasse plustost que tout autre. Et ainsi retourna toute l'armée victorieuse à Carmagnolle. Mais^b, comme je pensois estre despesché pour partir la nuit, on me dist que monsieur d'Escars avoit gagné tout le monde pour qu'il y allast^c. Monsieur de Tais m'avoit aussi promis, mais à la fin se laissa gagner, comme monsieur d'Anguien qui estoit le plus grand malheur qui me pouvoit advenir. Car, ayant vaincu le conseil du Roy et leur deliberation, et que Sa Majesté m'avoit^d faict cest^e honneur que de condescendre à mon opinion, et luy apporter les nouvelles de ce que je luy avois promis et assuré dans si peu de jours, je lusse à penser à un chascun si j'eusse este le bien venu, et quel tort me fust faict, mesmement ayant commandé ce jour-là une grande et honorable charge, et au contantement du lieutenant du^e Roy. C'eust esté un bon heur à moy, et beaucoup d'honneur aussi, d'apporter au Roy ce que je luy avois promis et assuré. Il n'y eust ordre ; il fallut passer par là. A peine me peut-on appaiser : j'avois beau me facher et remonstrer le tort qu'on me faisoit. Cent fois despuis me suis-je repenty que je ne me desrobé le soir mesme. Je me fusse rompu le col ou j'y fusse arrivé le premier, pour en porter la nouvelle au Roy. Je m'assure qu'il ne m'en eust senty que bon gré et eust faict ma paix avec les autres. Or, quittay je alors toute ma fortune, n'esperant jamais plus estre rien, et vins demander congé à monsieur d'Anguien, pour m'en venir en Gascoigne. Lediet seigneur me promettoit

a) tout le camp — b) Et — c) et le Roy m'avoit — d) occasion — e) de

1. Confirmé par le billet que le comte d'Enghien écrivait, le soir, de Carmagnole à François I^{er} : « Sire, puisqu'il a plu à Dieu me faire cest heur que de m'avoir aujourd'hui donné la victoire contre vos ennemis, je n'ay voulu faillir, pour l'aise et contentement que je suis assuré que ce vous sera, vous despescher sur l'heure mons^r d'Escars. » (Publ. par Paillard, *Cahiers historiques*, 1879, p. 77)

beaucoup de choses, me cognoissant fasché Monsieur de Tais en faisoit de mesmes *me voulant retentir*. Mais^a je lls tant qu'ils me donnèrent congé, avec promesse de retourner, et, pour estre plus asseurez de moy, ledict sieur d'Anguien me fist prendre une commission de luy pour promptement mettre aux champs mil ou douze cents hommes pour^b amener au Piedmont, afin de^c remplir noz compagnies. car, à la verité, nous avions perdu beaucoup^d de gens.

Or, il^e faut dire à present^f de quoy servit le gain de ceste^g bataille. Je ne le sçay que par monsieur de Termes mesmes, auquel^h le marquis de Guast l'avoit racontéⁱ, estant au liet, blesse d'une arquebuzade à la cuisse^j. Il^k luy diet que l'Empereur et le roy d'Angleterre s'estoient accordez qu'au mesme^l temps ils devoient^m entrer dans le royaume de France, chacun parⁿ son costé, et que l'Empereur luy avoit envoyé les sept mille Allemans pour estre si fort que monsieur d'Anguien ne l'ozast combattre^o, et après marcher droiet à Lombriasse^p³, pour dresser un pont sur la rivière, et jectter dans Carignan^q les vivres qu'il portoit avec luy et tout ce qu'il pourroit assembler, et en tirer les quatre mil Espagnols et Allemans, et y laisser quatre mil Italiens, pour^r s'en revenir vers Yvrée: et devoit renvoyer à l'Empereur les sept colonnels Allemans avec leurs gens, et qu'i luy

a) et b) ou les c) pour d) proa e) omis dans A - f) asture (astentre B) — g) d'este — h) que — i) luy conta — j) et — k) que ung tel — l) temps, ne me souvyent point (duquel n'ay souvenir B), devaient m) pour n) Lombriast — o) Carignan A — p) et après (puis B)

1. Del Vasto avait reçu deux blessures légères « 3 Ex », écrivait Botta, è un poco ferito di un ponta de stocco sopra zenocchio stanco, et ha tormentata una mano de una macina. » Le cap ta.ne M. Fort parle, dans une lettre à l'Empereur, datée d'Asti, 16 avril, de deux arquebusades, « une à la jambe gauche et l'autre à la main gauche, dessus la main, non trop grant mal celluy de la main » (Cubuel historique, 1879, p. 81). — Voir aussi une dépêche de Donato de' Bardi au duc Cosme, Venise, 21 avril (Desjardins, t. III, p. 67).

2. C'est ce que l'agent florentin Christiano Pagni écrivait, le 21 avril, au duc Cosme (Desjardins, t. III, p. 103).

3. Lombriasco Cf. p. 179, n. 2.

demeureroit^a environ cinq mil Allemans, et autant d'^b Espagnols, et quatre mil Italiens, et que, en mesme temps que l'Empereur et le roy d'Angleterre entreroient, il devoit descendre par le^c val d'Oste^d, par où il iroit^e droict à Laon, où^f n'y avoit que les gens de la ville ny aucune forteresse, et, estant entre les deux rivières, pensoit dominer toutes les terres de monsieur de Savoye, le Dauphiné et la Provence. Tout cecy me conta monsieur de Termes^g, après qu'il fust retourné qui^h n'estoit pas entreprinse qui ne fust bien aisée à estre faicte, si nous n'eussions guigné la bataille, à laquelle moururent de douze à quinze mil hommes des ennemisⁱ. Le gain fust grand, tant pour les prisonniers que pour le bagage, qui estoit très beau et riche^j; et, outre cela, plusieurs se rendirent d'effroy, et en fin Carignan^k, de quoy je ne touchery les particularitez, parce que je n'y estois pas. Si on eust sceu faire profit de ceste bataille. Milan estoit bien esbranlé^l. Mais nous ne scaurions jamais faire valour nos victoires. Il est vray que le Roy estoit assés empesché à garder son royaume de deux si puissans ennemis.

Sa Majesté estant advertie du grand appareil que faisoit

a) et que à luy luy demeureroit A — b) cinq mil A — c) a — d) l'oste et s'en yroit — e) luy là où A — f) Provence. Or monsieur de Termes, après que feust retourné, le me conta de sa propre bouche que le ducy me conta monsieur de Termes de sa propre bouche, après que feust retourné B) qui

1. Le val d'Aoste

Du Bellay parle de ce plan (t. XIX, p. 495) presque d'une façon semblable.

3. Emprunté à Du Bellay, qui avait dit, d'ailleurs : « De douze à quinze mille hommes de toutes nations » (t. XIX, p. 513). Bobba dit, dans sa dépêche du 21 avril, que, d'après le compte fait par les Français sur le champ de bataille, il y a eu 8034 ou 8036 morts des deux côtés (Bull. de Com. hist. des trav. hist., 1896, p. 423).

4. Du Bellay : « Il se trouve bien pour trois cens mille francs tant en argent monnoyé qu'en vaisselle d'argent et autres richesses » (t. XIX, p. 511).

5. Du Bellay, t. XIX, p. 510 et 518.

6. « Si l'Empereur eust senty le duché de Milan esbranlé et en danger de perdition, il eust esté contrainct d'y convectir ses forces » (Du Bellay, t. XIX, p. 515).

et l'un et l'autre, retira la plus part des forces de Piedmont¹, où j'arrivay lorsque monsieur^a de Tais avoit esté mandé pour^b emmener tout ce qu'il pourroit. Car je n'arrestay guières chez moy. Je n'haïssois rien tant que ma maison; et, quoy que j'eusse resolu pour le tort qui m'avoit esté fait, de n'aller plus en ce pays-là, si est-ce que je ne peuz m'en empêcher. Monsieur de Tais avoit^c fait election de vingt et deux enseignes. Noz bandes furent bien remplies, et encorrs se dressa une compagnie nouvelle, que monsieur de Tais donna au capitaine Castelgelaux^d pour l'amour de moy, qui m'avoit aidé à mener les gens et qui avoit porté mon enseigne au royaume de Naples. Et^e commençasmes à marcher en France, *departens* noz compagnies de cinq en cinq^f.

J'amenois^g la première troupe et m'en allay devant à Suzanne^h³ pour garder que les soldats ne se missent devant et pour mettre ordre^k aux esdappes et en trouvay beaucoup parⁱ les chemins, qui^j fust cause que je cheminay la nuit. J'^k arrivay à Villane^l⁴ deux heures devant jour: et à l'hostellerie où j'allay descendre, trouvay le seigneur Pierre Colonne, que le capitaine Renouard amenoit prisonnier au Roy, suivant la capitulation de Carignan⁵. Ils^m

¹ *Leçon de B. Ed.* Villeneuve.

a) bataille. Monsieur d'Anguyen despecha ung courrier au Roy pour m'en voyer une commission pour mener les douze cens hommes, et arrivés (arrivay B) en Piedmont quant monsieur — b) mandé du Roy (de Sa Majesté B) pour — c) pourroit et avoit — d) Castelgelaux (Castelgelous B) — e) Naples. Or trovay je à mon arrivée que Carignan (Carignan B) estoit rendu et — f) Frances de cinq en cinq les compagnies (les compagnies de cinq en cinq B) et (omis dans B) j'aduenois — g) Suzanne (Suzane B) — h) desordres — i) trouvoy des) à beaucoup B) par — j) chemyns force qui A — k et — l) Villeneuve (Villane B) — m) et.

1. « Le Roy feit response audit sieur d'Anguyen que... il luy renvoyast de Piemont six mille soldats françois des vieilles bandes et six mille Italiens, pour resister à l'Empereur » (Du Bellay, t. XIX, p. 521).

2. Le 16 juillet 1544, l'agent florentin brabançon Pagni écrivait à Cosme de Médicis que l'infanterie gasconne et italienne a reçu l'ordre de rentrer en France (Desjardins, t. III, p. 131).

3. Cesana Torinese Cf. p. 232, n. 1.

4. Avigliana, prov. de Turin, d. str. de Susa.

5. Le 23 juillet, Pagni écrivait que Pietro Colonne s'apprete à prendre la poste pour se rendre en France, après avoir demandé un sauf-conduit au duc d'Enghien (Desjardins, t. III, p. 130).

estoyent desjà levez^a. Ledit^b capitaine Renouard me mena en la chambre dudit seigneur lequel me^c dist à l'arrivée qu'il sçavoit bien que c'estoit moy qui avois rompu le pont de Carignan, et que j'avois conduit^d l'arquebuzerie à la bataille. Et, discourant dudit pont, je luy^e dis que, si ses^f gens eussent suivy leur fortune, ils n'eussent trouvé à combattre que moy, avecques quarante hommes au plus, et que nostre camp avoit esté tellement en desordre que, s'ils l'eussent poursuivy^g, nous estions tous deffaits. Le capitaine Renouard luy confirmoit^h aussi qu'il estoit vray. Alors il pensa un peu, puis leva la teste vers moy et me dict : « E voi diceti che se la nostra gente seguito havessi la sua fortuna, no haveva a combatere piu di voi co[n] quarante soldati, et havessimo poste in fuga tuta la vostra genteⁱ lo vi dico che si voi havesti seguita la nostra, m'haveresti messo fuori di Carignano, per che la mia gente havia pigliato il spavento, cossi forte che la vila no era lassante di rassicurar li. » Et nous conta le grand desordre des siens, nous disant qu'il^j avoit pensé autres fois que les Espagnols n'avoient point de peur, mais que à ceste heure^k il cognoissoit bien qu'ils en avoient autant que les autres; et^l qu'il se trouva lors^m en telle extremité qu'il fust contrainct luy mesmes se jeter à la porte, veoir s'il les pourroit arrester; mais ils le pensarent porter par terre, et entrarent tous à telle fouleⁿ qu'ils mirent la porte presque hors des^o gons^p. » Et comme ils furent tous entrez en ce desordre, je me jettay, disoit il^q,

a) debout A — b) Le A — c) mena à sa chambre et (lequel B) me — d) mené e) bataille. Or nous contrasmes sur le propos du pont et luy A — f) ces A — g) su vy A — h) affirmoit (affirmer B) — i) dit en son langage ytalien « Et vous dictes que si mes gens eussent suivy leur fortune, que (qu'ils B) n'eussent trouvé à combattre qu'à vous avecque trais quarante B) hommes au plus, [et B] que eussions rompu tout vostre camp? Et je vous dis, moy, que si vous eussiez suivy la vostre, vous m'eussiez jecté hors de Carignan et eussiez gaagné la ville. » Et — j) siens et nous dit de plus (nous disant de plus B, qu'il — k) asstre (astour B) — l) que me autre nation et — m) assure là A — n) entrarent tant à la foule — o) les A — p) gouns (goins B) — q) ces deux mots omis dans A

sur la porte pour la fermer, et cognoissant tous^a les capitaines nom par^b nom, les^c appellois à m'aider; mais jamais homme ne s'y presenta, et ' sans un mien serviteur^d, qui m'entendist crier, je ne l'eusse sceu jamais fermer. Et le desordre fust si grand dans la ville qu'il s'en jetta plus de quatre cents par dessus les courtines, lesquels^e le matin mouroient de honte, s'en retournant. Et^f voilà pourquoy je vous dis que, si vous mesmes enssiez suivy vostre fortune, vous estiez maistres de la ville avecques quarante hommes » *Je cogneaz, par ce qu'il me dist, le vieux proverbe estre veritable, qui dict que si l'ost scauroit ce que fait l'ost, souvent l'ost deffairoit l'ost.* Or^h, encores qu'après la reddition de Carignanⁱ, les gens de la ville nous asseurassent de^j ce grand desordre, nous^k n'y pouvions adjouster foy^l, et^m moy mesmes le premier, au moins qu'il fust si grand; *car cela est estrange.* Mais puisque le chef mesmes le confessoit, faut doncques croire qu'il estoit vray, *et qu'ils estoient poussez de quelque esprit; car nous ne leur faisons point de mal, ayant autant de peur qu'eux, et peut estre plus. La nuit est une chose effroyable, lors qu'on ne voit qui vous assaut.* Cecy me faictⁿ conclurre que le tout^o m'advint d'un grand heur, car hardiesse^p ne se peut *cela* appeller, ains plustost la plus grand folie que homme scauroit faire. Et croy qu'entre^q tous les heurs et fortunes que Dieu m'a donné, celle là^r en est une des plus remarquables *et plus estranges.* Mais suivons nostre dessein.

Le desir de vengeance poussa l'Empereur à se ratier et liquer, contre la foy promise au pape², avec le roy d'Angle-

a) et cognoissois que tous A — b) pour A — c) nom et les A — d) ne compareusi et A — e) me cambrer — f) que — g) Or A — h) Et — i) après que Carignan (Carignan B) feust rendu, les — j) nous comptoient ce 4 k, desordre neantmoins nous A — l) n'y adjoustions foy A — m) on a dans B — n) Et veulx je — o) ce-a — p) car pour hardiesse — q) faire. Par ainsin je veulx dire que entre — r) estui là (stuy là B)

1. Le 21 juin 1544. Voir le récit du siège dans Guazzo, f° 403 et suiv.

2. Souvenir de du Bellay : « Combien qu'il eût assuré le Pape que jamais il ne traiteroit alliance avec ledit roy d'Angleterre... » (t. XIX, p. 521).

terre lequel pour despit s'estoit fait lutherien. Ces deux grands princes avoient party, à ce qu'on disoit, le royaume¹, comme le marquis de Guast raconta au sieur de Termes, et depuis je l'apprius d'un gentil homme anglois à Boulogne. Toutes fois c'estoit disputer de la peau de l'ours. La France bien une ne peut estre conquise sans perdre une douzaine de batailles, veu la belle noblesse qu'il y a et les places fortes qui s'y trouvent. Et croy que plusieurs se trompent de dire que, Paris prisa, la France seroit perdue. C'est, à la verité, le tresor de ce royaume et un soc inestimable; car les plus gros du royaume y apportent tout, et croy qu'au monde il n'y a une telle ville. On dit qu'il n'y a escu qui n'y doive dix sols de ranche une fois l'année. Mais il y a tant d'autres villes et places en ce royaume, qui seroient bastantes pour faire perdre trente armées, de sorte qu'il seroit aisé se rabier et leur oster celle-là avant qu'ils en eussent conquis d'autres, si le conquerant ne venoit despeupler son royaume pour repeupler sa conquête. Je dis cecy parce que le dextier du roy d'Angleterre estoit de courir droit à Paris, cependant que l'Empereur entreroit par la Champagne. Leurs forces joüctes estoient de quatre vingts mille hommes de pied, vingt mille chevaux, avec un nombre infiny d'artillerie². Je vous laisse à penser si nostre Roy avoit de quoy songer à ses affaires. Certes, ces pauvres princes ont plus de peine que nous, et croy qu'il fit bien de rappeler les forces de Piedmont, encor qu'il en y ait qui disent que l'estat de Milan estoit perdu, et que l'Empereur eust appelé ses forces pour le sauver. Cela despend de l'evenement. Tant y a que Dieu voulut que ces deux princes ne se peurent entendre entre eux, chacun voulant faire son profit. Aux choses que j'ay veu et ouy dire, quand

¹ Cf. p. 238, n. 1.

² Résumé de du Bellay : « Pour l'exécution de laquelle Ilgus, ledit Empereur devoit entrer par la Champagne... Et estoit leur intention de laisser les villes fortes derrière eux et marcher droit à Paris puis, estans les forces de l'Empereur et les leurs ensemble (qui pouvoient estre, tant d'une part que d'autre, de soixante et dix ou quatre vingt mille hommes de pied et dix mille ou vingt mille chevaux, et un nombre infiny d'artillerie, poulvres et autres munitions). » (t. XIX, p. 522)

deux princes entreprennent la conquête d'un royaume, jamais ils ne s'accordent, car chacun pense toujours que son compagnon le veuille tromper, et sont en deffiance l'un de l'autre. Je n'ay pas fort veu les livres, mais j'ay ouy dire qu'aussi perdismes nous au commencement le royaume de Naples : car celui d'Espagne nous trompa. Ceste crûnte et deffiance nous a saurez et en a bien sauvé d'autres, comme les historiens savent. Je crautrois plus un grand seul que non pas deux qui veulent parler le gasteau. Tousjours il y a du reproche, et deux nations ne s'accordent pas volontiers. Vous le verrez icy L'Anglois s'arresta devant Bulogne, laquelle luy fust laschement ravlue¹ par le sieur de Vervins, qui en perdist la vie². Ce tableau devoit estre devant ceux qui entreprennent de tenir les places. Cela ne plustoit pas à l'Espagnol, qui n'en rapportoit nul proffit et voyoit bien qu'il vouloit faire ses affaires.

Or, monsieur de Tais, nostre colonnel, avienta vingt trois enseignes au Roy, qui estoient celles qui s'estoient trouvées à la bataille³. Je tombé malade à Troyes⁴ et

¹ Ed. Troies

a, devins — b) Troys A

1. Addition d'après du Bellay, t. XIX, p. 553-554. — En juin 1544, une armée anglaise débarqua en France, assiegea Montreuil, puis Boulogne, qui capitula le 14 septembre. — Je dois beaucoup, pour la documentation des notes relatives aux campagnes de Montreuil en Boulonnais, à la thèse (manuscrite) de Georges Salles sur *La guerre et les négociations entre François I^{er} et Henri VIII du traité de Crèpy au traité d'Andres (septembre 1544-juin 1546)*. Cf. *Positions des thèses de l'École des Chartes*, 1893, p. 65-76.

2. Jacques de Coucy, sieur de Vervins, lieutenant de la compagnie d'Outardunther, son beau-père, d'après un mandat de l'autre sergent l'apergne du 14 mars 1539 (B. N., ms. fr. 25722, n° 560), fut jugé comme traître pour avoir rendu Boulogne et décapité à Paris le 1^{er} juillet 1549. Sa mémoire fut réhabilitée, à la requête de son fils, par lettres patentes de Henri II (septembre 1575). Voir, sur cette célèbre affaire, P. Dupuy, *Traité concernant l'histoire de France, et quelques procès crumels*, Paris, 1654, in-8° et une copie des pièces du procès, de la main du chancelier Michel de l'Hospital à la B. N., ms. Dupuy, 38, f° 255, 261. Une dépêche de l'ambassadeur impérial Saint-Mauris, du 7 février 1545, dit que, lorsque Vervins capitula, il n'avait plus ni boulets, et que la place avait dû essayer cent quarante mille coups de canon (Arch. Nat., K 1485, n° 77).

3. Les « bandes de M. de Tais » sont citées dans le département de l'armée du dauphin et du duc d'Orléans fait le 2 septembre au camp de Jaulons (B. N., ms. Clairamb. 334, f° 76, copie). Elles avaient rejoint vers le 20 août (Pailard, *L'invasion allemande en 1544*, Paris, 1884, p. 27).

arrivay^a au camp lorsqu'il estoit près^b de Boulogne^c ; là où ledict sieur^d de Tais^e me bailla la patente que le Roy m'avoit envoiée pour estre maistre de camp. Il ne^f se fist rien, à tout le moins que je m'y veuille amuser, jusques à la camisade de^g Boulongne. Comme^h nous arrivasmes prèsⁱ de La Marquise^j, monsieur le dauphin, qui commandoit l'armée, trouva qu'il y avoit trois ou quatre jours que la ville estoit prinse^k, combien que desjà il le sçavoit et que le roy d'Angleterre^l s'estoit embarqué et avoit faict voile en Angleterre^m. Ilⁿ est à presumer que ce prince s'en alla pour fuyr le combat^o, pour ce que nous trouvâmes tout en desordre : premièrement, nous trouvâmes toute son artillerie devant la ville, en une prairie^p qu'il y avoit à la descente de la tour d'Ordre^q ; secondement, fust trouvé plus^r de trente barriques pleines^s de corsclets, qu'estoit la munition^t

a) arrivay — b) camp que nous ne fissions (que ne fust au B) près — c) Boulogne (Boulogne B) — d) monsieur A — e) camp. Or il est par lors B) ne — f) ledict B — g) Boulongne. Et comme — h) auprès A — i) Marquise B — j) Angleterre A — k) Et — l) un petit pain — m) secondement nous y trouvâmes (y fust trouvé B) plus — n) suis dans A (remplies B) — o) monit on A

Voir, sur cette campagne, le livre, déjà cité, d'A. Rozet et F. Lemboy, *L'invasion de la France et le siège de Saint-Dizier par Charles-Quint en 1544* (d'après les dépêches italiennes).

1. Les pouvoirs de Jean de Tais, nommé le 1^{er} mai 1543 colonel général de l'infanterie française en remplacement de Brissac (*Catal. des actes de Fr. I^{er}, t. VII, n° 24972*) avaient été renouvelés pour la campagne de Picardie le 1^{er} octobre 1544 (Pinard, *Chronol. milit.*, t. III, p. 481).

2. Marquise, Pas-de-Calais, arr. de Boulogne, ch.-l. de cant., entre Boulogne et Calais.

3. La ville basse avait été évacuée le 4 octobre par le duc de Norfolk et lord Russel (Norfolk et Russel au Cerses, Calais, 7 octobre, Record office AA/911) ; mais ils y avaient laissé une garnison.

4. Hypothèse gratuite. Henri VIII, avant de se rembarquer pour l'Angleterre, le 30 septembre, avait donné des ordres pour mettre Boulogne en défense.

5. Phare élevé par Caligula, réparé en 81 par Charlemagne et qui servit à cet usage jusqu'à sa ruine, vers 1045. Au xvi^e siècle, la tour d'Ordre servit aussi de fort. Elle était entourée d'un mur de briques et d'un rempart en terre, et munie de pièces d'artillerie. Dominant toute la ville de Boulogne et les deux rives de la Liane, c'était une position stratégique de premier ordre. Voir E. Egger, *La Tour d'Ordre à Boulogne-sur-Mer* (*Revue archéologique*, 1863, n° 410-421) et une description de la tour en 1544, par un espion français (b. N., ms. fr. 3127, f° 42-44).

qu'il avoit fait venir d'Allemagne, pour armer les soldats qu'il laissoit pour ^a la garde de la ville ; tiercement, il ^b laissa toute la munition ^c des vivres comme farines, vins et autres choses ^d à ^e manger. Nous trouvâmes tout en la ville basse ; de sorte que, si monsieur de Teligny ^f (on m'a dict qu'il ^g est encores en vie), père de *celuy qui est huguenot* et qui ^h traitoit la paix pendant ces troubles ⁱ est celui-là qui fust prins en la camisade en la ville basse, dont ^k n'en ^l eschappa homme que luy, il ^m tesmoignera qu'il n'y avoit pas vivres en la ville haute pour quatre jours, car luy-mesmes le me compta.

L'occasion ⁿ de la camisade que nous donnâmes fust telle. Un ^o beau fils de monsieur le mareschal du Biès ^p, non pas *ce beau* monsieur de Vervins ^q, mais l'autre, du nom duquel ^r ne me souvient ^s, vint ^t à monsieur de Lais et luy compta qu'un sien espion, qui venoit de Bon

^a *Ed. Vervin.*

^a) à A — ^b) qu'il — ^c) monlt on A — ^d) munitions A — ^e) pour A
^f) *Teligny* qu'on dict qu'il — ^g) de cestuy cy (*d'estu cy B*) qui — ^h) qui A —
ⁱ) en *ours* dans A — ^j) luy en *vre* et prins prisonnier d A — ^k) Or l'occasion
^l) telle que *ung* — ^m) *Hyé* (*Vié B*) — ⁿ) *Berbin* (*Brebîn B*) — ^o) de quel
le nom — ^p) *soyent* il vint A

Louis de Téligny, s^r de Lierville et du Chastelier, fils de François de Téligny, sénéchal de Rouergue, et de Charlotte de la Haye, fut guidon du duc d'Orléans et, après s'être ruiné « pour se faire parestre en ceste charge », se retira à Venise où Brantôme le vit en 1566 et où il mourut. Brantôme, t. II, p. 420. Voir, sur la famille de Téligny, Delaborde, *Gaspard de Coligny*, t. II, p. 593-594.

2. Jacques de Téligny, fils du précédent, protégé de Coligny, dont il épousa la fille, Louise de Coligny, par conventions du 23 mai 1571, périt dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Il fut, un des négociateurs de la paix de Saint-Germain (8 août 1570). L'agent florentin Petrucci l'appelle « capo dell'ambascata » (Delaborde, *op. cit.*, t. III, p. 177 et sui.).

3. Goudard du Biez, nommé sénéchal de Boulonnais, le 31 janvier 1511, à la place d'Antoine de La Fayette, destitué par le roi. *Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. V, n° 17612, fut renouvelé dans ces fonctions le 21 novembre 1532 (*ibid.*, t. II, n° 5068), confirmé le 21 mai 1542 dans ses pouvoirs de maréchal de France (*ibid.*, t. IV, n° 15632), reçut de nouveau, le 1^{er} novembre 1544, l'office de sénéchal de Boulonnais, qu'il avait résigné au profit de son gendre, Jacques de Fouquesolles (*ibid.*, t. IV, n° 15638). Disgracié, enfermé à Loches, puis élargi, il mourut à Paris en juin 1573 (cf. Vinet, *op. cit.*, p. 22-23).

4. Jacques de Fouquesolles, s^r d'Audrechem, sénéchal de Boulonnais, le 1^{er} sept. 1536 (*Catal. des actes de Fr. I^{er}*, t. III, n° 8643 et Vinet, p. 23). Du Biez dit qu'il fut tué dans la camisade d'1571, p. 107. Il avait épousé Madeleine du Biez (cf. *Catalogue*, t. V, n° 14360, t. VI, n° 21358).

longne, luy avoit asseuré qu'il n'y avoit encores rien à la ville haute, et que tout estoit bas; et que, si on entreprenoit promptement d'aller prendre la ville basse (*ce qui estoit bien aisé*) que dans huit jours on auroit la haute la corde au col et que, si monsieur de Tais vouloit il le meneroit le matin reconnoistre le tout. Et disoit aussi cest espion qu'il n'y avoit encores nulle ^b brèche de la ville remparée ^a, et que toute la ville estoit ouverte comme un village ^c. Monsieur de Tais fust envieux ^d d'aller veoir le tout, et m'y ^e emmena avecque luy et ce beau fils de monsieur le mareschal. Nous ^f pouvions estre cent chevaux de toutes noz ^g compagnies. Nous ^h arrivasmes justement à la pointe du jour devant la ville, laissant la tour d'Ordre deux ou trois cents pas à main droiete; et vismes cinq ou six pavillons à la descente ⁱ, sur le grand chemin qui va à la porte de la ville ^j. Nous n'estions que cinq ou six chevaux, car les autres monsieur de Tais les avoit laissez derrier une petite montaigne. Ce beau fils de monsieur le mareschal et moy descendismes jusques au premier pavillon, et passames à costé dans le champ ^k à main gauche, et alismes jusques au second, et de là nous descobrismes toute leur artillerie, n'en estant loing quatre vingt pas; et n'y vismes jamais que trois ou quatre soldats anglois, qui se promenoient auprès de l'artillerie et/ audict ^l second pavillon nous oyons parler anglois. Lors ^m ce beau fils dudict seigneur mareschal m'en fist retourner vers monsieur de Tais, lequel, inon-

^a *façon des mss. Rd. ramp*

^a) luy — ^b) que encores n'avait (n'y avoit B) nulle — ^c) reparee A — ^d) curieux — ^e) me (m. B) — ^f) que — ^g) chevalier tous le noc — ^h) omis dans A (et B) — ⁱ) descendue — ^j) nous dans A — ^k) au A — ^l) omis dans A

1. Le 5 octobre, les conseillers du roi d'Angleterre écrivaient que les vivres laissés à Honoghe étaient en danger manifeste de servir plutôt aux ennemis de leur maître qu'à ses sujets (Rec. Off., AA/904. Cf. aussi du Bellay, t. XIX p. 736).

2. La route conduisant à la porte Flamengue (J.-H. de Rosny, *Hist. du Boulonnais*, Amiens, 1868-1873, t. II, p. 189).

tinant que j'euz parlé à luy, descendit^a de là où je venois et s'arresta avec ce^b gentilhomme. Cependant^c le jour commença à paroistre^d grand, de sorte que^e les sculnelles du près de l'artillerie cogneurent que nous n'estions pas des leurs, et^f donnarent l'alarme; et pour tout celu nous ne vismes qu'homme sortit^g de la tour d'Ordre. Si est-ce que^h l'on m'a dict depuis que Doudelletⁱ, que monsieur de Saint Paul^j avoit nourry page, estoit de garde à la tour Et ainsi nous nous en retourna^kmes²

Monsieur de Tais s'en alla trouver monsieur le dauphin et monsieur d'Orléans, son frère³, avec le dict gentilhomme, et là arrestèrent⁴ qu'il leur falloit donner le matin au point du jour une camisade, et⁵ que monsieur de Tais, avecques noz compagnies, donneroit le premier par trois brèches qu'il y avoit à la muraille qu'estoit du costé de nostre venue⁶; et⁷ c'estoient des brèches qu'on avoit faict pour plaisir. Le ruingrave⁸ pria⁹ monsieur le dauphin que luy et sa troupe d'Allemaus donnassent avecque nous; mais monsieur⁹ de Tais avoit desjà promis au comte Pedemarie de Saint Second⁶ qu'il prieroit⁹

^a Leçon des mss. Ed. : Pedemario qu'il.

^a) s'en decent ^b) cedict ^c) omis dans A ^d) venir ^e) ces trois mots omis dans A ^f) omis dans A — ^g) mêmes jamais homme qui (musas nous que homme B) sortit — ^h) Ordre Neantmoins que — ⁱ) Doudellet — ^j) Saint Pou — ^k) concurrent A — ^l) arrestarent A — ^m) advenue B) — ⁿ) omis dans A ^o) prie à A ^p) dauphin qu'il donnast avecques nous autres; toutesfois monsieur A — ^q) prioyt A

1. Leçon des mss. Elle confirme pleinement l'hypothèse de J.-H. de Rosny (op. cit., t. III, p. 190), qui a proposé de lire *Dudley*. Les Anglais étant maîtres de la Tour d'Ordre, il est impossible de lire, avec de Ruble, d'Andelot. L'éd. originale porte, d'ailleurs, ici *Doudellet* et plus loin *Doudellet*.

2. Cette reconnaissance se place le matin du 6 octobre.

3. Charles, duc d'Orléans 3^e fils de François I^{er}, né le 22 janvier 1522, mort le 3 septembre 1545. Voir la notice de Brantôme, t. III, p. 179-186.

4. Ces trois brèches étaient ouvertes dans la grande muraille qui « masquant la vi le basse et la défendoit tant bien que mal du côté des Tintoleries » de Rosny, op. cit., t. III, p. 191.

5. Jean Philippe, comte de Rhingau, dit le Rhingrave, né en 1521 gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, chevalier de l'ordre, colonel, des reîtres au service de la France, fut prisonnier à Duul-Querlan, mort en 1566.

6. Pier Maria Rossi, comte de San Secondo, d'abord page à la cour de France, entra au service de Charles-Quint, qu'il quitta en 1542. Le 1^{er} mars

monsieur le dauphin de le laisser donner avecques luy, qui fust nostre mal'heur entierement : car, si les^a Allemans fussent venuz avecques nous, jamais les ennemis ne nous en eussent tirez, et eussent convié beaucoup de gens à plus tost nous venir secourir qu'ils ne firent. Nous par lames de nuit, avec des chemises sur noz armes, et^b rencontrasmes le reingrave avecques tous ses Allemans, prests à passer un pont de brique qu'il y avoit^c auprès de La Marquise, lequel il^d ne vouloit abandonner, ains vouloit^e passer après nous quelque promesse qu'il^f eust faicte au comte Pedemarie, de quoy^g monsieur de Tais advertist monsieur le dauphin. Cependant^h monsieur l'admiral d'Annebantⁱ arriva, et^j fist tant que le reingrave se retira en arrière, nous laissant^k passer, et les Italiens après; et quant à luy, ne vouloit^l bouger d'auprès de la bataille de la gend'armerie, qu'estoit près de La Marquise. Monsieur Dampierre, qui^m estoit colonnel des Grisons, vint jusques auprèsⁿ de la tour d'Ordre, où^o il mist en bataille ses gens^p. Or, m'avait baillé monsieur de Tais une troupe pour donner par le chemin que, le jour devant, nous avions recogneu, qu'estoit a main droicte de luy. Je donnay à l'artillerie, et ceux qui estoient demeurez avec monsieur de Tais et^q les Italiens donnarent par ces trois brèches et l'^r emportarent fort bravement. Et^r par là où estoit l'artillerie, n'y avoit ny porte ny brèche: qui^s fust cause que je m'en allay tout au long de la muraille, du costé de la rivière, et trouvay

a) omis dans A — b, nuit, tous en camysade, et — c) a A — d) omis dans A — e) lequel voul oit ne abandonner le pont et vouloit (ce mot omis dans B) — f) que l'on — g) ces deux mots omis dans A — h) omis dans A (pendant ce B) — i) d'Hennevaut (d'Auebaill B) — j, arriva, il vint et A — k) et nous laissa A — l) vouloit (voisist B) — m) omis dans A — n au beau près A — o) et la A — p) ses gens en bataille B — q) omis dans A (ensemble B) — r) les (les en B) — s) omis dans A — t) que B

1543, il avait été nommé colonel général des Italiens à la solde du roi. Il mourut le 15 août 1544, (Pinard, *Chronol. milit.*, t. III, p. 583; Litta, t. II, disp. XXIII). Gabriel Smeoni, dans son *Campo de primi studi*, 1546, f° 144 v°, adresse une épître à Pier Maria, qu'il qualifie « generale de la Maestà Christiana in Italia ». E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 36, n. 7).

une brèche de dix ou douze pas, par là où j'entray sans^a resistance aucune, et m'en allay droict^b à l'église^c où je ne vis un seul capitaine des nostres, sauf Gleve^d, qui courroit le long de la rue^e droict à ces brèches. Je l'appellay, mais il ne m'entendit^f point.

Or, il faut noter que monsieur de Tais fust blessé et contrainc. se retirer. Je ne sçay que devint le comte de Pedemarie: mais on me compta après que tous les capitaines gascons et italiens estoient sortis de la ville et n'y avoient poinct arresté, pour un bruit qui leur vint que les Anglois avoient gagné les brèches par dehors la ville, comme il estoit vray^g; mais il n'y avoit pas^h deux cents hommes qui estoient sortis de la ville haute par le dehors etⁱ encores me diet on que c'estoit Doudellet^j, qui se sauvoit de la tour d'Ordre droict à la ville. Toutes les enseignes demourarent^k dans la ville. Je n'apperceuz jamais rien^l de tout cecy car je croy que si je me fusse apperceu du desordre, j'eusse faict comme les autres. *Je ne vould pas faire le brave*. J'y trouvay deux capitaines italiens seulement, avecques^m leurs troupes et drapeaux, devantⁿ l'église. Et quand je fuz devant icelle, je m'amusay un peu à combattre trois ou quatre maisons, où^o il y avoit force Anglois dedans, et les prins par force et la pluspart sans armes. Les uns avoient des^p palatolz^q de blanc et rouge, et les autres de jaune et noir. Il y avoit bien des^r soldats aussi qui ne portoient pas ces

^a *Leçon des mss. Ed., un.* — ^b *Leçon des mss. Ed.; riviére.* — ^c *Leçon de A. Ed. accoustumés*

a) pas et entré par là sans A — b) et vays droit A — c) m'onist A — d) ce q ulz avoyent faict A — e) mais ce n estoient pas A — f) omis dans A — g) Doudellet (Doudelle. B) — h) demourans A — i) ne m' — j) jamais en rien — k) autres. Deux capitaines ysaïens seulement trouvs avecque l, drapeaulx et tout devant — m) qu A — n) de — o, falatuz B — p) de

1. De quelle église s'agit-il ? On peut hésiter entre Saint-Nicolas, Saint-Pierre ou les Cordeliers. Voir E. Rigaux *Notes sur les noms de rues de la Basse-Boulagne aux xvi^e et xvii^e siècles*, 1901, p. 32-34 (extrait du *Bull. de la Soc. acad. de Boulagne sur-Mer*, t. VI).

2. *Palatetz* du hollandais *paltok*, casaque, qui a donné *paletot*. La leçon de B (*fulatuz*), adoptée par de Ruble, paraît défectueuse.

couteurs. A la fin, je cogneuz que tous ces vestuz de livrée estoient pionniers, pour ce qu'ils n'avoient point d'armes, comme ceux qui se deffendoient. Si^e y eust il plus de deux cents hommes de morts en ces maisons. Puis marchay droict à l'eglise, où trouvoy^e lesdicts capitaines italiens, l'un nommé Cezar Port^e et l'autre Hieronym^e Megrin, et monsieur d'Andelot^d, et monsieur de Navailles^e ², qui estoit lieutenant de monsieur de Nemours³, avecques les Itanens et^r leur demunday où estoient tous nos capitaines. Ils me respondirent qu'ils ne sçavoient qu'ils estoient devenus. Je commençay à appercevoir^f qu'il y avoit du desordre ne

^a *Legen des mss. Port omis dans l'éd.*

^{**} *Legen de A. Ed. : Navailles*

a) *Kermes* carreaux qu'on se deffendoient en avoient. Si A — b) où je trouvy — c) Geronym (Hieronym B) — d) Dancelot (d'Andelot B) — e) Navailles B — f) je — g) percevoir B

1. François de Colligny, s. d'Andelot, né à Châtillon-sur-Loire le 14 avril 1531, enfant d'honneur, puis écheanson des fils de François I^{er}, lieutenant du roi à Parme en 1551, colonel général de l'infanterie en 1552, l'un des promoteurs de la première guerre civile et l'un des plus illustres capitaines du parti huguenot, mourut subitement pendant les seconds troubles, probablement assassiné, le 7 mai 1571 (cf. la thèse de Marc Sactier dans les *Publications de thèses de l'Ecole des Chartes*, 1893, p. 55-64).

2. François de Navailles, fils aîné de nob. Tristan de Navailles, abbé de Bérault et seigneur de Trosley de Dognon, l'un des cent gentilshommes de l'hôtel du roi, et de Jeanne de La Salle de Candau, était déjà Lieutenant de la compagnie de 40 lances de Jacques de Savoie, duc de Nemours, le 6 avril 1546, lorsque Jeanne putlon, en ses pages (B. N., ms. *Port* 107), vol. 203, le désigne (B. N. le 10). Intégré à la d'armée de Metz en 1551 et réaffecté le 7 janvier 53, au corps des gentilshommes ordinaires de la maison du roi (*ibid.*, ms. fr. 7099). Le 25 juillet 1556, il assista, en qualité de lieutenant, à une montre de la même compagnie (*ibid.*, ms. fr. 57-58, n° 471) et le 20 novembre suivant, il donna procuration à Pierre Arnaud de Navailles, son frère, pour toucher les gages qui lui étaient dus comme écuyer du service du roi et comme gentilhomme ordinaire de sa maison (Chérin dossier Navailles). En 1556, l'envoya en Italie le duc de Guise qui, en juin 1557, l'envoya vers le roi (*Mém.-journ. du duc de Guise*, p. 302). Navailles mourut de fatigue, au retour de cette mission, à Rome, pour avoir trop couru la poste (B. N., ms. fr. 5141). [Communication de M. de Jaergan]. On voit, par les deux mss., que de Bihle a identifié à tort ce capitaine avec Antoine de Noailles.

3. Jacques de Savoie, duc de Nemours, comte de Genevois, marquis de Saint-Forlin, né à Vauluisant en Champagne le 12 octobre 1531, prit part aux sièges de Lanzy (et non de Lens, comme le disent les biographes) et de Metz, à la bataille de Henty, aux campagnes de Permont sous Henri II et aux guerres civiles dans le parti catholique. Il épousa en 1500 Anne d'Este, veuve de François de Guise, et mourut à Annecy le 15 juin 1565 (F. Vindry, *op. cit.*, p. 441-442).

voyant un seul homme de nos compagnies que ceux ^a qui estoient entrez avecques moy, et environ ^b cinquante ou soixante d'autres, qui s'estoient amusez à saccager et piller, et s'estoient ralliez avecques moy au combat des maisons

Tout à un coup, voicy une grand troupe d'Anglois qui venoient la teste baissée droict à nous, qui estions devant l'église et en la rue joignante à icelle. Criant ^c : « *Who goeth there?* » c'est à dire : « *Qui va là ?* » Je leur respondis en anglois : « *A frind, a frind* », qui veut dire : « *Amis, amis.* » Car de toutes les langues qui se sont meslées parmy nous, j'ay appris quelques mots, et passablement l'italien et l'espagnol. Cela m'a parfois servy. Comme ces Anglois eurent faict d'autres demandes et que je fuz au bout de mon latin, ils poursuivirent en criant : « *Quil, quil, quil* », c'est-à-dire : « *Tue, tue, tue.* » Alors je criay aux capitaines italiens : « *Aiutate mi et slate appreso me, perche io me ne vo assagliar li ; non bisogna lassiar mi investire.* » Je tournay la teste baissée droict ^d à eux, lesquels tournèrent visage ^e, et les menay allant jusques au bout de la rue, et tournèrent tous à main droicte, au long de la muraille de la ville haute, de laquelle on me tiroit de petites pièces et force coups de flèches. Je ^f me retiré jusques aux Italiens, où ^g je ne fuz plusost arrivé qu'ils vindrent encores pour me recharger. Mais j'avois ^h un peu de courage, de tant ⁱ que je les avois trouvés assés aisez à prendre la fuite ^j ; et les laissay venir jusques auprès de nous où je les ^k chargeay, et me sembla qu'ils la ^l prindrent encores plus ^m aisément. Je ⁿ me retiray autresfois devant l'église ; et alors com-

a) *companies* sinon *ceux* A — b) *par aventure* A — c) *en ceste rue qui touche l'église criant* — d) *italiens* « *Soutenus moy, car je les veois courir eus et ne fault point nous laisser enfoncer.* » Et baissé la teste et (omis dans B) *droit* — e) *eux et les feys tourner visage* A — f) *haute*. La ville me A — g) et A — h) *amis* dans A — i) *jamais* (omis dans B) — j) *arrivé que les voicy arrivés de rechef* J'avois A — k) *j'avois pris un* — l) *pour ce* A — m) *charge* — n) *nous et les* A — o) *semble* qui B — p) *semble* qui l'ayont encores prinse plus A — q) *et* A

mença une si grande abondance de pluie qu'il sembloit que Dieu me^a voulust faire noyer^b 1.

Et vint d'une des brèches, par là où noz gens estoient entrez, dix ou douze enseignes, qui n'avoient pas six soldats avecques^c eux, et avecques moy en pouvois avoir autant. Alors un des^d enseignes me diet que les brèches estoient prises et que les capitaines estoient^e sauvez. Et ayant enterdu cela^f, je dis aux deux capitaines italiens qu'ils tincent un peu ce quanton où estoit^g l'église (car il y avoit^h une muraille devant la porte d'icelleⁱ), et que j'allois combattre la brèche par où^j j'estois entré, et que, dès que j'aurois gagné, je^k les enverrois querir pour se retirer à moy, et si, d'aventure, les ennemis venoient^l à eux, qu'il^m leur souvint comme j'avois faict et qu'ilⁿ les chargeassent. Je^o m'en allay^p à la brèche, où je vis desjà dix ou douze Anglois, vers lesquels baissasmes^q la teste. Les^r uns sautarent par la brèche, les autres tirarent à main droicte, au long de la muraille par dedans. Et^s comme nous^t fusmes dehors, en vismes encorcs quinze ou vingt, qui couroient contre amont^u au long de la muraille par dehors, et tournarent à main droicte devers les autres brèches, par là où noz gens estoient entrez. Je priay un gentilhomme de Bourgogne^v (il ne me souvient du nom^w), qui estoit monté sur un cheval qu'il avoit gagné, qu'il allast chercher Cezar Port et Ieronym Megrin: ce qu'il fist volontiers pourveu que je luy promisse de l'attendre. Je luy assuray sur^x ma vie que, mort ou vif, il me

^a *Leçon de B. Ed.* : deux desquels baissaient. — ^b *Leçon de B. Ed.* : contre nous. — ^c *Ed.* : Bourgonne

a) nous — b) noyer (nier B) — c) après — d) desdits B — e) c'estoient — f) Et comme j'entendis cela A — g) est — h) à A — i) de l'église A — j) par là où A — k) gagne la brèche (et que de l'avoir gagnée B) je l'envenime B — l) et qu'ils s'ils venoient autrefois qu'il A — m) nous dans B — n) et (et je B) — o) vray A — p) Anglois et (vers esquelz B) baissasmes — q) teste droit à eulx. Les A — r) amis dans A — s) Et ainsi que nous B — t) mont A — u) Bourgogne, qui ne me sauroit souvenir son (duquel ne me souvient le B, nom — v) de A

1. Detail confirmé par du Bellay (t. XIV, p. 57).

trouveroit à ^a ceste bresche. La pluye continuoit tousjours de plus en plus. Or ^{*} estant ^b ledict gentil homme de retour, me dict qu'il n'avoit ^c peu passer jusques à eux, et qu'ils estoient ^d retirez dans l'eglise ou qu'ils estoient morts ^e. Et tout à un coup, voicy venir droict à nous le grand trot ^f, au long de la muraille, trois ou quatre cents Anglois, et ^g nous trouvarent sur le poinct que nous voulions rentrer pour aller secourir les Italiens mais comme nous les ^h vismes venir à ⁱ nous, nous fusmes contraincts de changer de propos.

Messieurs ^j d'Andelot, de ^k Navailles ^l, et ce gentilhomme de Bourguigne, et trois ou quatre autres ne m'abandonnarent jamais depuis qu'ils m'eurent rencontré ^m devant l'eglise. Et bien leur en print, car ils fussent passez le ⁿ mesme chemin des autres. Et comme les ^o Anglois venoient de ceste ^p furie, il se print un cry parmy nous. Les uns me crioyent que nous nous sauvissions vers la riviere ^q, les autres vers la montagne ^r. Mais ^s tout à un coup je me resolut de leur remonstrer ^t. « Qu'avez vous ^u affaire d'aller à la montagne ? Il nous faut passer rès de ^v la ville haute ; car ^w d'aller droict à la rivière, ne voyez-vous pas qu'elle croist et est desjà si haute que nous nous nyerions ^x tous ? Que personne ne parle plus de cela, mais baissions la teste, car il faut combattre ceux-cy. » Monsieur d'Andelot me dict tout haut : « Hé ^y capitaine Montluc ^z, je vous prie, combattons les, car ce party est le meilleur. » *Il estoit homme fort courageux C'est*

* *Leçon de A. Ed.* ; ou. — ** *Ed.* ; Montluc.

a) sur A — b) continuoit plus fort et estant B — c) n'estoit A — d) et qu'il pensoit qu'ilz s'estoient — e) l'eglise pensant qu'ilz fussent (ou qu'il les tennoient pour B) morts — f) ces trois mots omis dans A — g) Anglois, q'il venoient au grand trot à nous et A — h) omis dans A — i) venir ceux cy de A — j) Or messieurs — k) omis dans A — l) Nouai les (Navailles B) — m) me rencontrarent A — n) passés par le — o) ces B — p) d'este — q) omis dans A — r) resolut leur remonstrant B — s) omis dans A — t) omis dans B — u) et — v) nyerons — x) Ha A

1. La Liane, d'après E. Rigaux.

2. La colline de la Tour d'Ordre.

dommage qu'il se feil après huguenot, je crois que c'estoit un des braves gentils-hommes de ce royaume. Nous^a allasmes droict a eux; et dès que nous arrivasmes de la longueur de quatre ou cinq pieques, ils^b nous tirarent force^c coups de flèches; et nous courusmes droict^d à eux pour les investir^e avec les pieques, et n'y eust que deux arquebuzades de tirées, et tout incontinent tournarent visage et s'enfurent de là où ils venoient. Nous les poursuivismes et de bien près; et comme ils furent au quanton de la ville, devers leurs gens que tenoient presque toutes nos enseignes enfermées, lesquels, les voyant venir^f et nous après eux, abandonnèrent les bresches pour les secourir, et^g lors se raliants tous^h ensemble, vindrent courantⁱ droict à nous qui estions tout au pied de la montagne de la tour d'Ordre. Je^j dis à monsieur d'Andelot, « Sauvez vous contre amont de la montagne^k! » Et^l aux enseignes et tous les soldats pareillement. Quant à moy^l, je voulus voir le succez du tout avec quatre ou cinq piequiers, me retirant vers^m un ruisseau qui estoit près de l'artillerieⁿ. Et comme ils eurent abandonné les bresches pour venir à nous, nos enseignes sautarent dehors au^o pied devers le vallon, par là où ils estoient venus. Et ainsi qu'ils^p furent au pied de la montagne, où monsieur d'Andelot et les enseignes montoient, ils virent autresfois que nos enseignes estoient passées par les bresches, et que ledit seigneur d'Andelot avec les autres enseignes estoient^q déjà à demy montagne. Ils cuidèrent^r tourner autresfois après les autres, et n'en^r peurent

^a *Leçon de B* Ed. 2 contre la montagne.

a) et — b) qu'ilz — c) tiroient à — d) courusmes; tout droict — e) enbestir (envestir B) — f) enfermés et comme ilz les veirent venir A — g) pour secourir ceux que nous chassons et A — h) et comme (ainsi que B) je les veiz reliés tous — i) ensemble et venir courant — j) nous dans B — k) montagne de ladicte tour. Et A — l) Et moy — m) piequiers; je me retirai vers — n) dehors et au A — o) et comme ilz A — p) Dandelot et les enseignes estoient A — q, r) ydent (cuidoient B) — r) ne (ne les B)

1. Le canal des Tancet crues, d'après E. Rigaux

atteindre au plus haut que huit^a ou dix soldats, qu'ils taillèrent en pièces. Cinq ou six Anglois vindrent à moy. Je passay le ruisseau, où^b il y avoit eau jusques aux genouil. Dessus le bord d'icelluy^c, ils^d me tirarent quel ques coups de flèches, et m'en donnarent trois dans la rondelle et une au travers de la manche de maille que j'avois au bras droict, lesquelles pour mon hubn je portay à^e mon logis; puis allay monter la montagne au derrière^f de la tour d'Ordre. Monsieur le dauphin, ayant monsieur d'Orléans, son frère, et monsieur l'admiral¹ avec luy^g, faisoit marcher les lansquenets pour nous secourir dans la ville. Mais avant qu'ils fussent près, le desordre estoit venu, et trouvarent^h messieurs d'Andelot^k et de Navailles^l avec^k les enseignes qui avoient monté la montagne.

Pendant ceste confusion, monsieurⁱ le vidame de Chartres et mon frère, monsieur de Lions^m, estoient venus jusquesⁿ à bas, veoir si on pouvoit^o entendre nouvelles de moy. Mais ils furent bien ramenez, et dirent à monsieur le dauphin qu'ils tenoient pour tout certain que j'estois mort dans la ville, pour ce qu'ils avoient veu tous les capitaines, sinon moy. Monsieur d'Andelot arriva au bout de demy heure, auquel^p monsieur le dauphin demanda^q s'il sçavoit ce que j'estois devenu. Il luy dict que je les avois sauvez et tous^r ceux qui estoient avec luy, mais que je ne^s m'estois pas sceu sauver moy-mesmes, ce que j'eusse bien peu faire, si j'eusse voulu. Ledit^t sieur

¹ *Levon de B. Ed. dicte. — ** Ed. : Lions*

a) atteindre que au plus haut huit — b) qu' — c) genouil et dessus le bord du ruisseau (et du bord d'ice luy B) d' — d) portis (apportis B) toutes q rare à — e) dernier — f) ayant... luy omis dans A — g) trouva B — h) venu. Il trouva, ayant monsieur d'Orléans, son frère, avecque luy et monsieur l'admiral, monsieur d'Andelot A — i) ces deux mots omis dans A — j) Navailles B — k) et A — l) monaigae avecque luy Monsieur A — m) Lions (Lions B) — n) venus une fois jusques — o) s'ilz pourroient — p) omis dans A — q) dauphin luy demanda A l'auquel demanda monsieur le dauphin B) — r) et à tous — s) luy et ne — t) voulu. Car ledit A

1. L'amiral d'Annebault.

d'Andelot me tenoit pour ^a mort, pensant que je me fusse laissé attrapper auprès de leur artillerie ou d'un navire qu'il y avoit sur le ruisseau que ^b je passay^c ; mais je n'estois pas si sot. Car j'appelle Dieu en tesmoin qu'il me pumisse, si, de tout ce jour là, je perdis *jamais* l'entendement ; et me servit bien que Dieu me le conservat, car ^d, si je l'eusse perdu, nous eussions receu ^e une grand escorne, laquelle n'eussions sceu couvrir ^f, et j'eusse esté en grand danger de n'estre jamais mareschal de France. Nous ^g eussions perdu toutes nos enseignes, et ceux qui les portoient avec, lesquels toutesfois Dieu me feit la grace de sauver. Dès lors qu'on est saisi de la peur et qu'on pert le jugement, on ne sçait ce qu'on fait. C'est la requeste principale que vous devez faire à Dieu de vous garder l'entendement. Car, quelque danger qu'il y ait, encor y a-t-il moyen d'en sortir, et peut estre à notre honneur. Mais lorsque la crainte de mort vous oste le jugement, adieu vous dis, vous pensez fuir à poupe que vous allez à prouë, pour un ennemy, il vous semble que vous en voyez dix devant vos yeux, comme font les yvrongnes qui voyent mille chandelles au coup. O le grand heur que c'est à un homme de nostre meslier, quand le danger ne luy oste le sens ! Il peut prendre son party et eviter la mort et la honte.

J'allay demander le soir ^h le mot à monsieur le dauphin, pour ce que monsieur de Tais estoit blesséⁱ ; et comme je vins devant eux, monsieur d'Orléans, qui avoit toujours accoustumé de se jouer avec ^k moy, comme faisoit bien monsieur le dauphin, commença à chanter la camisade de Bolongne et l'assaut de Cony pour

^a) soitta et me tennoit ledict seigneur d'Andelot pour B — ^b) où — ^c) Dieu le me accorde au ast, car — ^d) nous recevions — ^e) escorne et ne la sçaurions couvrir 4 — ^f) couvrir, mais de tant qu'il B) nous — ^g) le soir demander B — ^h) de s'esjouir avec

ⁱ) Ce navire a ne pouva t être que fort petit et était certainement à l'aval du pont de la rue Neuve-Chaussée » (E. Rigaux, op. cit., p. 32)

^k) « Le seigneur de Tais se retirant en quelque coup de fleche. » (Du Bellay, t. XIX, p. 57)

les vieux soldats de Piémont¹, se moquant de moy et me monstrant au doigt. Lors^a je commençay à me courroucer et maudire ceux qui en estoient cause. Monsieur le dauphin rioit, et à la fin il me dit : « Monluc^b, Monluc^c, vous autres, capitaines, ne vous pouvez aucunement excuser^d que vous n'ayez mal faict. — Comment, monsieur, dis je, auriez^e vous opinion que j'eusse faict faute? Si je le sçavois, je m'en trois tout à ceste heure^f faire^g tuer dans la ville. Vrayement nous sommes bien fols de nous faire tuer pour vostre service. » Sur quoy^h il me dict : « Non, non, je ne dy point vous, car vous estes le dernier capitaine qui estesⁱ sorty de la ville plus^j d'une heure après les autres. » Il^k me feit bien cognoistre, quand il fut roy, que je n'avois point failly, pour l'estime qu'il fit tousjours de moy. Car, quand il s'en alla en Piedmont², il m'en voya querir^l par un courier exprès à ma maison où je m'estois^m retiré pour raison de quelque hayne que madame d'Estampes³ avoit conceuë contre moy, à cause deⁿ la querelle de messieurs de la Chastaigneraye⁴ et Jarnac⁵. Tousjours à la court il y a quelque churité qui se preste, et par malheur les dames peuvent tout. Mais je ne veux pas faire le reformateur. Madame d'Estampes en fit

^a Ed. Monluc Montluc

ⁿ) omis dans A — ^b) dit : O Monluc — ^c) ne pouvez aucunement vous excuser B — ^d) excuser. Alors je luy dis : Comment, monsieur, auriez^e et asture A — ^f) je yrois tout asteure me fere B — ^g) alors A — ^h) qu'est ⁱ) ville de plus ^j) et ^k) seroitier A ^l) j'estois A ^m) moy occa sion de — ⁿ) Chasteneray (Chataigneray B) — ^o) Jarnac

¹ Allusion à que que chanson militaire sur l'assaut malheureux de Coni en décembre 1542 (Cf. p. 157, n. 3). Voir E. Picot, *Chansons historiques françaises du XVI^e siècle*, 1903, in-8°.

² Allusion au voyage que fit Henri II, accompagné du connétable, en mai août 1548, pour visiter le Piémont. Voir A. Talon, *Il viaggio di Enrico II in Piemonte nel 1548* Torino, 1899 in 8° (extr. da *Bollettino Storico-Bibliografico Subalpino*, t. IV).

³ Anne de Pisseleu, duchesse d'Estampes, maîtresse de François I^{er}, née en 1508, morte après le 12 septembre 1585. Dans une lettre au duc de Guise, du 29 janvier 1550, Monluc dit que son frère Jean « estoit demouré en arriere par le moyen de madame d'Estampes » (éd. de Ruble, t. IV, p. 2).

⁴ Monluc était du côté de la Chastaigneraye. Il fut, pour son duel, un de ses quatre confidents. Sur leur amitié, voir Brantôme, t. IV, p. 43-44.

*bien chasser de plus grands que moy, qui ne s'en vantèrent
puis, et m'estonne de ces braves historiens qui ne l'osent
dire.*

Voylà ^a le succès de la camisade de Bolongne ; que si le
camp eust marché à nostre quenë, il se pouvoit tout
loger dans la ville, et en quatre ou cinq jours, comme
desjà j'ay dit, la ville haute eust esté à nous. Que l'on le ^b
demande à monsieur de Taligny ^c, si c'est luy qui fut
pris prisonnier ^d, et l'on verra si je mens. Je ne sçay
qui ^e fut cause ^f que monsieur le dauphin ne marcha ;
mais ^g je diray bien tousjours qu'il se devoit faire, et
sçay aussi qu'il ne tint pas ^h à luy ⁱ. Mais ce ne seroient
que disputes d'en parler davantage. *Il ne faut qu'un pou-
reux pour retarder tout le monde. S'ils fussent venus, les
Anglois ne sçavoient quel party prendre. Je les cognus
gens de peu de cœur, et croy qu'ils valent plus sur l'eau que
sur terre ².*

*Voyant l'hiver sur les bras, monsieur le dauphin, ayant
laissé monsieur le mareschal du Biez à Montreuil ³ pour
harrasser Bolongne, alla trouver le Roy, lequel avoit aussi
appointé avec l'Empereur ⁴, s'estant une si grande force eva-
nouïe pour s'estre ces deux princes mal entendus, pour
nostre bonheur, j'entens l'Espagnol et l'Anglais Honi soit
il qui les aymera jamais ny l'un ny l'autre ! Trois ¹ mois
après je quittay la maistrise de camp, pour venir deffen*

a) Et voilà b) nous et qu'ons (que l'on B) le c) monsieur Taligny
(de Taligny B) d) omis dans A e) mens. Or que je sache qui f) feust
en cause g) marcha, non, mais h) point A i) davantage. Je laisseray
ce propos et retourneray que je croy

1. « Monseigneur le Dauphin à toutes forces vouloit marcher luy mesme
et hazarder sa personne pour y donner ordre; mais il ne fut conseillé de se
faire... » (du Belay, t. XIX, p. 557.)

2. La lettre, déjà citée (p. 286, n. 3), de Norfolk et Russel, du 7 octobre,
permet de dater d'une façon précise la camisade de Bolongne : elle eut lieu
dans la nuit du 6 au 7 octobre 1544.

3. Montreuil, Pas-de-Calais, ch.-l. d'arr. — Le dauphin se repa à la
fin octobre sur cette ville, après une alarme donnée sans succès, le 8, à
Stanes (Norfolk au Conseil, 9 octobre. Rec. Lit., AA/918).

4. Résumé de du Belay (t. XIX, p. 558).

dre quelque bien qu'un mien oncle m'avoit donné Je fus en peine d'obtenir congé du Roy pour y venir : mais en fin monsieur l'admiral me le fit donner, pourveu que je luy fisse promesse de ^b reprendre ledit estat^c, si ledit sieur admiral conduisoit l'armée. Il ne fallit pas et me somma de ladicte promesse^d que je luy avois faicte. Il obtint du Roy commission, laquelle il m'envoya pour^e estre maistre de camp de cinquante ou soixante enseignes, que Sa Majesté feilt lever pour faire le ^f voyage d'Angleterre, lesquelles j'amenaï au Havre de Grace entre les mains de monsieur de Tais¹. Or nous nous mîmes sur mer. L'armée estoit composée de plus de deux cents cinquante voiles et des plus beaux vaisseaux du monde, avec les galères. Le desir que le Roy avoit de se venger du roy d'Angleterre le fit entrer en une extrême despence, laquelle en fin servit de peu. quoy que nous eussions prins terre et depuis combatu les Anglois sur mer, où, d'un costé et d'autre, il y eust plusieurs vaisseaux mis à fons. Dès lors que je vis, à nostre depart, embrazer le grand Carracoon, que estoit, ce crois je, le plus beau vaisseau qu'il estoit possible, j'eus mauvaise opinion de nostre entreprinse. Et parce que, pour mon particulier, je fis rien qui ne fut digne d'estre escript et que le general est assez discouru par d'autres², je m'en teroy pour descrire la conquête de la terre d'Oye Aussi nostre fait est plus propre sur la terre que sur l'eau où je ne scay pas que nostre nation ait jamais gagné de grandes batailles.

a) et b) la promesse de A — c) l'estat A — d) l'admiral, menoyt le camp, ce que je feiz et me manda souvenir de la ladicte B, promesse — e) faicte et (dont B, le Roy m'envoya commission pour — f) ledit

1. Au début de juillet 1545. D'après du Bellay on recruta jusqu'à douze mille Gascons et Languedociens (t. XIX, p. 562). Voir aussi la relation de Marino Cavalli (Tommasco, t. I, p. 35) et un rapport des poiss. Rec. Off., BB, 2756.

2. Ce résumé de la tentative de descente en Angleterre (juillet 1545) est fait d'après du Bellay (t. XIX, p. 564-581). Voir pour le détail l'excellent chapitre de La Roncière, *Hist. de la mer fr.*, t. II, p. 401-431.

Comme^a nous fusmes retournez de la coste d'Angleterre^b et desembarqués au^c Havre de Grace, monsieur l'admiral s'en alla trouver le Roy, et monsieur de Tais avec luy; et j'amenay^d toutes les compagnies au fort de Outrem^{ee} devant Bolongne, où [le] capitaine Villefranche estoit demeuré avec les vieilles compagnies maistre de camp^g, ayant^h eue la place que j'avois quitté. Leⁱ mareschal du Biès, lieutenant^j du^k roy en ce pays-là, estoit bien^l empesché, comme tesmoignera monsieur de Saint Germain^m, que le Roy avoitⁿ baillé audict sieur mareschal pour le soulager; car tous les pionniers l'^o avoyent laissé^t, s'estans^u desrobbez, comme c'est l'ordinaire de ceste canaille qui ne veille sur euz. Et neantmoins ils avoient encore toute la courtine tirant au Pont le Brique^t à faire. Or^v je veux^w escrire cecy, encore

^a *Leson* de B — admenis A Ed.; admena, — ^{ee} Ed Outtyau.

^a) Tais. Et en ce voiaige ne feist faicte chose que je me (omise dans B) vou-
cisse [m'E] amuzer à l'escrire, sinon seulement la prise de la terre d'Oye
que j'escriroy Comme ^b) d'Angleterre B — c) et desembarqués autres fois (et
autres fois desembarqués B) au — d) Montreuil (Montreuil B) — e, qui avoit A
— f) quitté. Et de B — g) Biès, qu'estoit lieutenant — h) de B — i) roy je les (les-
quelz de B) trouvoy bien — j, Roy l'avoit A — k) les — l) laissés — m) et
c'estiont A — n) et B — o) veux je

1. Outreau Pas-de-Calais cant. de Samer, arr. de Boulogne. — La fort
élevé par du Biez consistait en une enceinte pentagonale qui se dressait sur
les hauteurs d'Outreau, entre les maisons et l'église du village. Voir, sur les
démêlés du maréchal avec l'ingénieur italien Melloni, chargé de le cons-
truire, du Bellay, t. XIX, p. 582.

2. Du Bellay raconte comment le capitaine Villefranche couvrit la retraite
de du Biez au Portel, le 26 janvier 1545 (t. XIX, p. 551).

3. Du Bellay cite le s^r de Saint-Germain, « gascon », comme envoyé à la
cour par du Biez pour informer le roi de l'avancement de ces travaux
(t. XIX, p. 583). Il fut expédié, en janvier 1546, par du Biez au comte d'Au-
male pour lui annoncer la victoire remportée, le 7, sur les Anglais au mont
Saint-Etienne (lettre de du Biez au comte d'Aumale, Montreuil, 14 jan-
vier 1546, B. N., mss. Clairamb. 339, f^o 123, orig.). Il fut nommé, en
octobre 1546, comme esquire pour les frontières du Boulonnais avec le maré-
chal du Biez et Jean de Tais (*Catalogue des actes de François I^{er}*, t. IX, p. 33).

4. Pont-de-Bricque, lieu-dit sur la rive droite de la Liane, à 6 kil. en
amont de Boulogne, arr. de Boulogne, cant. de Samer, comm. de Saint-
Léonard et d'Isques. — En plan manuscrit annoté du fort d'Outreau (Brit.
Mus., Cotton., Aug. I, suppl. 5) fait voir que les Gascons de Montreuil étaient,
en effet, campés en face du boulevard qui regardait Pont-de-Bricque et que
cette partie de la fortification fut la dernière qu'on éleva.

que ce ne soit matière^a de combat, afin^b qu'il serve d'exemple aux capitaines

Monsieur le mareschal, qui estoit ordinairement sollicité par le Roy de mettre ce fort en deffence pour bloquer Bologne, me diet qu'il falloit que les soldats travaillassent, puisque les pionniers manquoient. Je le remonstray aux capitaines, et eux^c aux soldats, lesquels, tous d'une voix, dirent^d qu'ils ne travailleroient point et qu'ils n'estoient point pionniers. De quoy^e monsieur le mareschal se trouva fort fasché et bien en peine, de tant que^f ceste courtine luy demouroit ouverte, et que le roy d'Angleterre^g avoit envoyé nouveau renfort de^h gens à Bologne. Or ledit sieur mareschal avoit envoyé par tout le pays chercher pionniers; mais ilsⁱ n'en venoient point. Je me resolus de trouver^k le moyen pour faire travailler les soldats, qui^l fut de donner à chacun^m qui travaillerait cinq sols, comme aux pionniers. Monsieur le mareschal me l'accordaⁿ fort volontiers; mais je n'en trouvay pas un qui^o y voulut mettre la main. Voyant leur refus, pour les convertir par mon exemple, je^p pris ma compagnie, celle de mon frere monsieur de Lieux¹ et celles des capitaines Leberon, mien beau frere², et Labit³, mon cousin germain³; car ceux là ne m'eussent osé refuser. Nous

a) soit par matière A - b) pour - c) les capitaines A - d) dirent et tous (esquels B) généralement dirent - e) orus dans A - f) pour ce que A g) estoit à Angleterre A - i) envoyé une creue de - j) il - k) chercher A l) pour les faire travailler qui A - m) aux soldats A - n) le m'accorda o) un seul qui B - p) main Et comme je veiz cela (ce que moy voyant B) je - - q) et celle de mon beau-frère le capitaine de Leberon, celle du capitaine Labit A Labit B)

1 Un rapport d'espion, daté de Boulogne, 22 juin 1548, signale Joachin de Monlac à Saint Valéry, où il commandait à 2.000 Gascons (S. de pe pers. foreign series, of the reign of Edward VI, p. 35)

2 François de Gélus, s^r de Leberon, fils d'André de Gélus et de Marguerite de Lamothe d'Arriès, épousa Anne de Massencome, fille de François de Monlac et de François d'Estillac et sœur de Blaise Il était mort en 1524 (Ph. Lacombe, Châteaux gascons, p. 231-232).

3 Ce Labit appartenait à la branche de la maison de Lasseran, dont fut chef Odel, fils cadet de Louis de Lasseran, qui testa le 1^{er} juin 1462. La terre de Labit est située à 3 km. à l'ouest du château de Massencome (Laurin, op. cit. p. 93-94).

n'avions^a pas faulx d'outils . car monsieur le mareschal en avoit grande quantite, et aussi les^b pionniers qui se desroboient laissent les leurs dans une grand tante^c, que monsieur le mareschal avoit fait tandre pour retirer leurs ferremens. Comme^d je m'en vins à la courtine, je^e commençay à mettre la main le premier à *reinuër la terre*, et tous les capitaines *après*. J'y^f fis apporter une barrique de vin ensemble mon^g disner, beaucoup plus grand que je n'avois accoustumé, et^h les capitaines le leur, et un sac plein de sols, que jeⁱ monstray aux soldats. Et, après avoir travaillé une pièce, chaque capitaine lisna avecques^j sa compagnie, et à chaque soldat nous donnions demy pain, du vin et/ quelque peu^k de chair, en favorisant les^l uns plus que les autres, disant qu'ils avoient mieus travaillé que leurs compagnons, *afin de les accourager*. Et^m, après que nous eusmes disné, nous nous remismes au travail en chantant jusquesⁿ sur le tard, *de sorte qu'on eust dict que nous n'avions jamais faict autre mestier*. Après, trois thresoriers de l'armée les^o payarent à chacun^p cinq sols. Et comme nous retournions aux tantes^q, les autres soldats appelloient les^r nostres pionniers *gastadours*. Lendemain matin, le capitaine Forcez^t, l'aisné^u me vint dire que tous les siens y vouloient venir, et ceix de^v son frère qui est encores en vie, aussi les quels je receus tous^w, et en fismes de mesmes comme le

^a *Leçon des mss. Ed. , avions* — ^u *Leçon des mss. L'aisné vint dans l'éd.*

a) aussi que les — b) tente B — c. ferremens. Et comme — d) et y A — e) je (et B) — f) vin et y fis^g apporter mon A — g^h accoustumé de despendre et — h) et le A — i) pièce, nous nous mismes à disner, chaque capitaine avecques — j) nous dans A — k) morceau A — l) cher et en favorisant les A — m) que aux uns autres. Si est ce que tous en ayant, et A — n) travail, et travaillâmes jusques A — o) tard. Puis se presentèrent trois trezoriers qui les — p) à tous (tous à B) chacun — q) tentes B — r) aux s) leur. Je les receuz. Aussi feyrent ceux là de A — t) aussi, tous nous dans A

1. Ce capitaine gascon (Forçès est un nom de ville en Condomois) prit part en 1558 au siège de Calais (lettre de M. de Mailly au duc de Guise, Montreuil, 24 avril 1558, B. N., ms. fr. 20471, f° 153) R

jour devant, de sorte que^a, le troisième jour, tous y vou-
loient venir, et en huit jours nous eusmes dressé toute
ceste courtine. Tous^b les ingenieurs dirent, et monsieur
de Saint Germain mesmes, qui ne bougeant de l'œuvre,
que nos soldats avoient plus travaillé en^c au. et jours que
quatre fois autant de pionniers n'eussent fait en cinq
semaines^d. Et notez que les capitaines, lieutenans et
enseignes ne bougeoient de l'œuvre non plus que les
soldats, et servoient de solliciteurs.

J'ay voulu escrire icy cest exemple, pour^e monstrier
aux capitaines qu'il ne tiendra aux soldats qu'ils ne
facent tout ce qu'on^f voudra; mais aussi il faut trouver
les moyens de les y faire faire de bonne volonté et non
de force. Mettez la main à l'œuvre le premier - vostre soldat
de honte vous suivra et fera plus que vous ne voudrez. Que
si vous venez aux injures et bastonnades, ce sera lorsque,
depités, ils ne voudront plus mettre la main à ce qu'ils ne
sont tenus, à quoy quelquefois la nécessité nous force. O
capitaines, mes compagnons, combien et combien de fois,
voyant les soldats las et recreus, ay-je mis pied à terre, afin
de cheminer avec eux, pour leur faire faire quelque g[r]ande
traicte! Combien de fois ay je beu de l'eau avec eux, afin
de leur transrer exemple pour peur^g. Croyez, mes com-
pagnons, que tout despend de vous et que vos soldats se con-
formeront à vostre humeur, comme vous voyez ordinaire-
ment. Il y a moyen en toutes choses; par fois il y faut de
la rudesse, mais ce ne doit estre contre le gros, mais contre
quelque particulier, qui voudra gronder ou empescher les
autres qui sont en bonne volonté. J'ay fait sentir ma colère
à quelque retif et rebours, dont je m'en repens.

Quelque temps après, monsieur le mareschal du Biez

a) devant. Basle que A — b) courtine que tous — c) ayant fait plus
d'œuvre en A — d) Cest exemple ay je voulu, escrire icy pour — e) que l'on

1 Marino Cavalli célèbre aussi la rapidité surprenante avec laquelle fut
achevé le fort d'Outreau (Alberici, ser. I, t. I, p. 271).

entreprint de se saisir et ruiner la^a terre d'Oye^b, ayant tanté d'attirer l'Anglois en bataille lequel n'en voulut manger. Toutes nos nouvelles compagnies marchèrent; car^c les vieilles ne bougèrent^d du fort, pour la garde d'iceluy. Et amena^e monsieur le^f mareschal six ou sept pièces de grosse artillerie; et partismes le soir à l'improviste^g, et allasmes reposer la plus part de la nuit en un bois, là où il y avoit de petits villages qui avoient esté bruslez. Ceste entreprinse se fit contre l'avis de tous les capitaines de l'armée, pour l'esperance que ledict sieur mareschal avoit de donner une bataille, ce qui attira plusieurs princes et seigneurs à venir de la court. Après avoir perdu l'esperance de voir les Anglois en bataille, monsieur le mareschal delibera leur enlever quelques forts en la terre d'Oye. Or, comme ils furent aussi près de l'un d'iceux monsieur le mareschal^h, messieurs de Brissac et de Tais se mirent à part. Il meⁱ semble que monsieur d'Estrée^j y estoit, estant lors sorty^k de prison, monsieur de Bordillon^l et trois ou quatre autres, il ne me souvient du nom^m. Et se mirent sur un petit tertreⁿ, à l'ombre d'un arbre regardant de là en hors lequel desdicts^o bastions qui faisoient teste à nous ils assauroient^p. Et cependant je fis faire alte^q à

a) *entrepris*, d'aller prendre la — b) *Oye* et marchasmes nous (nos *B*) compagnies nouvelles, *car* — c) *bourgeoient* — d) *emmena* *B* — e) *ledict* seigneur *B* — f) *bruslez*. Et comme le jour venoit, à venir [nous *B*] par l'armée et estans au près du lieu où monsieur le mareschal voulut batre les bastions, ilz se mirent à part monsieur le *ledict* seigneur *B* mareschal — g) *Tès et ne* — h) de Trée — i) *estoit*, car il estoit sorty *A* — j) *autres* qui ne me scauroient sçavoir du nom (que ne me souvient de leurs noms *B*) — k, *mult* — l) *arbre* et de là ilz regardoient lesquels desdictz *A* — m) *assauroient* (*assaileroient* *B*) — n) *ha.tou*

1. On donne ce nom à une région marécageuse comprise entre la mer au nord, Gravelines et l'Aa à l'est, Ardres et Guines au sud, Cassis à l'ouest. Elle était défendue par un système de canaux et un ensemble de forts et de redoutes qui s'appuyaient sur le bourg de Marck, situé au centre du Bellay (t. XIX, p. 591-592). Les garnisons anglaises tiraient de ce pays fertile leurs bestiaux et leurs fourrages.

2. Vers le 19 septembre 1545. Voir du Bellay, t. XIX, p. 582-595.

3. Cf. p. 133, n. 1. Jean d'Estrées reçut, le 29 octobre 1545, la charge de capitaine de la compagnie de 50 archers, démembrée de celle des gardes de corps du sénéchal d'Agenais pour servir à la garde du dauphin (PiCARD, t. III, p. 683).

4. Imbert de la Patière, le futur maréchal de France. Cf. p. 13, n. 3.

toutes nos enseignes, pour attendre les derniers, qui estoient encores à une lieue derrière.

Or, je^e n'avois jamais esté là, comme n'ay esté depuis^b; mais j'escriray comme^c il m'en^d souvient l'assiette de leur fort. Il^e falloit que je descendisse environ^f trente ou quarante pas pour entrer dans un grand pré; et à main droicte il y avoit un bastion, et à un grand ject d'arquebuzes, à main gauche, un autre et par consequent tout au long d'une courtine tirant devers Calais, laquelle^g courtine n'estoit que de terre et de la hauteur environ de deux brasses. Il^h y avoit aussi deux grands fossez, avec eauⁱ jusques à la ceinture, et entre les deux fossés^j il y avoit une levée de terre^k. Cependant^l qu'ils se mirent au^k conseil sous cest arbre, estant à main gauche de moy, je prins les capitaines Favas et La Moyenne, ayant esté tous deux mes lieutenans^m, et environ trois cens arquebuziers, auxquels je baillai la première troupe. Jeⁿ demeuray à leur queue. Il sortit du fort bien cent ou six vingts Anglois, qui vinrent dans le pré, lesquelsⁿ avoient mis cinq ou six mousquets sur leur terrasseⁿ, entre les deux fossez, nous tirant^o fort et roide, ayant laissé entre lesdicts^p bastion et fossez un petit chemin, par lequel n'y^q pouvoit passer qu'un homme de front, pour entrer et sortir dans leur^r fort, se fians qu'à la faveur des^s mousquets qu'ils avoient dans iceluy^t et ceux qui estoient sur la terrasse, que ne^u les oserions charger^v.

^a *Leçon des mss. L'éd. porte :* et ceux qui estoient sur la terrasse ne les oseroyent charger, qui est un contre-sens grossier

a) de *niers* et (dernières qu'il B) en y avoit encores à une lieue de là (derrière B. Je — b) là ny n'y feus depuis A — c) ainsi qu' — d) me e) souvient que leur fort estoit H — f) par aventure A — g) la A — h) hauteur environ B] de deux brasses et demye. H — i) omis dans A — j) avoit un terreneq (terrene B), et cependant — k) en A — l) troupe et je m) et — n) le terreneq (arrene B) — o) pu nous tiroient — p) les A n) chemin qui (que B n'y — r) de A — s) de l'ars A — t) leur fort A — u) sur le terreneq (terrene B) que ne

1. Les mss. donnent ici et plus loin *terrene*, *terreneq*, graphies probablement défectueuses de *terrene* (*terrena*), lu par de Ruble

2. Cf. p. 113, n. 1 et p. 130-131

Nos gens commencent à arquebouser, et eux à coups de flèches. Il me sembla qu'ils tournoient fort le^a visage vers leur retraicte; et estant sur un petit courtaut, je vins aux^b capitaines et leur dis ces mots : « *Compagnons*, ces gens ont fort le cœur à leur retraicte. Je voy bien que c'est sous l'esperance de leurs mousquets. Chargez à eux de quenê^c et de teste, car je vous suivray. » Il ne le falut^d pas dire deux fois, car je ne fus jamais retourné à ma troupe que je les vis meslez et Anglois en fuite. J'arreste^e ma troupe pour les soustenir, si rien sortoit d'avantage. Ce petit chemin estoit un peu estroict et joignant le bastion^f. Si en demeura il une troupe; les autres^g se jettarent dans les fosses, de sorte qu'ils n'eurent pas le loisir de retirer tous leurs mousquets; car nos soldats se jettarent dans l'eau aussi tost qu'eux, et en emportarent quatre. Et il^h y eust quatre ou cinq desdicts soldatsⁱ qui passarent ladicte terrasse^j et l'autre fossé jusques au pied de la courtine, qui me dirent que la grand eau^k estoit au premier fossé; car à l'autre, qui estoit près ladicte courtine, n'en avoient jusques^l aux genouis. Et tout incontinent je dis aux deux^m capitaines Favas et La Moyenne qu'ils joignissentⁿ ma troupe et la leur ensemble, et trouvay le capitaine Aurioqui^o et presque tous les autres capitaines, lesquels je priay de faire deux troupes; car dès que j'aurois parlé avec monsieur de Tais, je leur voulois donner l'assaut. Ils me dirent qu'il s'en falloit près de la moitié de leurs soldats^p qui^q ne fussent arrivez; et je leur respondis qu'il n'importoit, veu qu'avec^r ce que nous estions, je les emporterois. Et promptement ils commencent se mettre en deux troupes, et je courus parler avec monsieur de

a) leur A — b) ausdicts — c) cul — d) suivray Ausquelz ne le (leur B) fondeist — e) et arrestay — f) et res du bastion A — g) troupe là. Autres — h) en (omis dans B) — i) ces deux mots omis dans A — j) ladicte terrasse (terrein B) — k) n'y avoit eau (n'en y avoient B) jusque — l) ausdictz A — m) qu'ils se joignissent. — n) Aurioqui B — o) moitié des soldats A — p) que B — q) qu'il ne m'en challoit point, car (que B) avec

Tais, lequel je trouvay auprès de monsieur le maroschal et les autres, et luy dis^a : « Allons, monsieur, allons^b au combat, car nous les enporterons^c ; je les ay taster et trouve qu'ils ont plus d'envie de fuyr que de combattre » Alors monsieur le mareschal me dict^d : « Dictes vous, capitaine Mouluc^e pleust à Dieu que nous fussions asseurez de les emporter *promptement* avec toute nostre artillerie ! » Sur quoy je luy respondis tout haut « Monsieur^f, nous les aurons estranglez avant que vostre artillerie soit icy » Prenant^g monsieur de Tais par le bras, luy dis : « Allons, monsieur, vous m'avez creu en autres^h choses, dont vousⁱ ne vous estes^j pas repenty vous ne vous^k repenti rez pas de ceste cy^l. J'ay *cognu à ces approches que ce sont gens de peu.* » Alors il me respondit : « Allons donc^m » Et comme nous fusmes à l'entree du pré, nous trouvastes desja nos deux troupes de piequiers et arquebuziers à part. Je luy dis : « Monsieur, regardez lequel costé vous voulez combattre, ou de cestⁿ enseigne jusques au bastion de des sous, ou bien de l'enseigne vers l'autre^o, que j'ay combattu » Lequel me dict « Combattez celuy que vous avez desja attaqué, et^p je m'en vois combattre l'autre » Et ainsi nous departismes

Monsieur le mareschal de Biès, comme il nous vist commencer à marcher, dict ces mots, comme^q monsieur de Bordillon me dit après. « A present verrons^r si Tais est si brave comme il se dit, avec ses Gascons. » Or j'appellay tous les sergens de la troupe que j'avois, leur disant tout^s haut à la teste de nostre bataille : « Vous autres, sergens, avez tousjours accoustumé, quand nous combattons, d'estre sur les flancs ou

a) autres, auquel des 4 — b) monsieur, venés vous ont et alors — c) les en emporterons B — d) respondit A — e) haut — f) monsieur B — g) icy et prenant — h) creu d'autres — i) nous nous B — j) vous en estes — k) repenty et vous ne vous — l) d'esta cy (de cestuy cy B) — m) pied où nous — n) d'este — o) bien d'este enseigne droit à ceste autre 4 — p) combats istuy là (cestuy là B) auprès duquel vous avés desja combater et — q) ainsi que B — r) j'ayeu et leur dis tout A

dernier^a ; et à cest heure^a, je veux que vous combattiez^b sur le devant les premiers. Voyez-vous ceste enseigne ? si vous ne la gagnez, tant que j'en trouveray devant moy en allant qui voudront faire le renard, je vous couperay les jarrets. Vous sçavez ce je que sçay faire. » Puis, me retournant vers les^c capitaines, leur^d dis : « Et vous, mes compagnons, si je ne^e suis aussi tost qu'eux, coupez moy les miens. » Et courus aux capitaines l'aves et La Moyenne, qui pouvoient estre à trente pas de nous^f, et leur dis : « Marchez et jettez vous à coup perdu dans le fossé. » Or les bastions n'avoient guières plus que d'une picque de hault^g. Et^h en un coup je retournayⁱ aux nostres ; et ayant baizé la^j terre, nous courumes^k droict aux fossez, faisant tousjours marcher les^l sergens devant, et passames le premier et second, et vi[n]smes au pied de la courtine. Lors^m je dis aux sergens : « Aidez-vous, aidez-vousⁿ avec vos hallebardes à^o monter. » Ce qu'ils firent promptement. D'autres les pousoient par derrière, se jettant à coup perdu là dedans. J'avois une hallebarde en^p la main. Cependant arrivèrent tous les capitaines et picquiers, qui me trouvèrent faisant l'empressé^q de vouloir monter avec mon^r hallebarde, et me tenois avec la main gauche au bord^s. Quelqu'un de ceux qui arrivoient, ne me cognoissant point, me print par les fesses et me poussa^t de l'autre costé. lequel^u me fit plus vaillant que je ne voulois estre car ce que j'en^v faisois estoit pour donner courage à tout le monde de se jeter de l'autre costé ; mais celui là^w me

^a *Leçon des mss. Ed.* : au dernier. — ^b *Leçon des mss. Phruse omise dans l'éd.* — ^c *Leçon des mss. Ed.* : bois.

a) asture (asteure B) — b) combates B — c) Plus tournys (tournay B) devers les — d) capitaines et leur — e) n'y — f) moy — g) omis dans B — h) retourne — i) et baissames la — j) terre et comme nous feusmes levés, courumes — k) fossez, touchant tousjours les A — l) et alors A — m) les A — n) de A — o) à B — p) monter. Or avois-je un hallebarde en la main. Tout en ung coup, i.e. s'aident avecque les hallebardes, d'autres les pousoient par derrière et se jectient à coup perdu là dedans. Cependant arrivent tous les capitaines et picquiers, et, comme ils arrivent, ils me trouvèrent que je faisois l'empressé A — q) ma B — r) poussa — s) et — t) je A — u) istui là B

fist oublier la ruse *et affranchir un saut que je ne voulois pas*. Or je ne vis à ma vie gens passer si tost par dessus une courtine^a. Après que j'eus franchy ce saut, les capitaines Favas et La Moyenne, lesquels estoient^b dans le fossé du bastion, se jellèrent sur le petit chemin et passèrent de l'autre costé dans le bastion, où ils tuèrent tout ce^c qui estoit dedans. Monsieur de Tais, qui alloit à son combat, nous voyant^d attachez à la courtine, se jettâ dans les fossez de^e l'autre fort; et les Anglois, qui virent que leurs gens estoient en fultte et que nous entrions dedans, abandonnèrent le fort et se mirent en fuite vers Callais.

Monsieur le mareschal, nous voyant si courageusement au combat, s'escria, comme il me fut dict après « O mon Dieu, ils sont dedans ! » Alors les seigneurs^f de Brissac et Bordillon^g donnèrent à toute bride, et ledit seigneur de Brissac mist son cheval dans ce petit chemin où malaisement il ne pouvoit^h passer qu'un homme, mettant sesⁱ jambes au long du col du^k cheval, à la misericorde duquel il se mist, et^l passa monsieur de Bordillon après ledit seigneur de Brissac, general^m de la cavallerie, et avoit quarante ou cinquante chevaux avec luy, qui le suivirent tousⁿ, tirans leurs chevaux par la bride. Monsieur de Brissac incontinent vint à^o moy, et me trouva que je faisois mettre tout le monde en bataille, ayant opinion que nous serions combatus et que ceux de Calais viendroient au secours; et me trouva que j'avois une^p enseigne gagnée sur le col, laquelle je randis en sa presence^q au sergent qui l'avoit conquise^r,

a) par dessus une cortine si tost A — b) qu'estoient — c) bastion et tuèrent ce A — d) qui nous visist A — e) fossez au près de — f) mareschal et les autres seigneurs qu'estoient avec luy, et principalement messieurs de Brissac et de Bordillon (Bordillon B), ledit sieur mareschal (ces trois mots omis dans B) cria tout hault [ledit seigneur mareschal B], comme ilz m'ont dict : O — g) messieurs (les dictz seigneurs B) — h) Bordillon (Bordillon B) — i) chemyn qui ne (qu'il n'y B) pouvoit — j) homme nud ses A — k) de son (dudict B) — l) cheval et se mist à la misericorde du cheval et A — m) après. Ledit seigneur de Brissac estoit general — n) qui descendirent tous — o) Le dict seigneur de Brissac vint incontinent à B — p) l' — q) devant moy A — r) gagnée

luy disant qu'il l'allast porter à monsieur de Tais, ce qu'il fit^a. Et ledict sieur de^b Tais, l'ayant receüe^c, l'envoya par le^d mesme sergent^e à monsieur le mareschal, lequel^f fit grand^g diligence^h de faire abbattre laⁱ courtine, qui n'estoit que de terre, avec les pionniers, pour passer la gendarmerie. Et nous voilà tous delà avec l'artillerie^j et tout^k; où^l estant messieurs^m de Brissac et deⁿ Bordillon, avec^o les^p quarante ou cinquante chevaux qui passarent quant à^q eux, prindrent^r à main droite, tirant aux escluses qui separent^s le pais d'Artois et la terre d'Oye, et^t rencontrèrent quarante ou cinquante chevaux anglois portant lances, lesquels se mirent à retirer au galop vers Callais^u. Monsieur de Brissac se douta que ceux-là s'en alloient pour l'attirer à quelque embuscade^v et fit halte^w et manda à Castegneac^x de descouvrir un petit vallon, qui estoit un peu à main gauche. Ledict Castegneac luy rapporta qu'il avoit veu plus de quatre cents chevaux; et n'en y avoit mot, car ce n'estoit que des paysans et femmes^y des villages circonvoisins^z qui s'enfuyent vers Callais^{aa} qui^{ab} fut un grand malheur, car monsieur de Brissac les eust suivis, et c'estoit toute la cavallerie qu'ils avoient dans Callais. *Ce n'eust pas esté une petite deffaitte. Un general sur tout doit envoyer un vieux routier ou un homme fort assuré pour descouvrir; un homme non experimenté*

a) ces quatre mots omis dans A — b) et monsieur de A — c) membre de phrase omis dans A — d) ce luy 'ce B) — e) qui l'avoit gagnée A — f) led et sieur mareschal A — g) omis dans A (grandz B) — h) diligences B — i) abatre de la — j) tous de la harillierie A — k) Or A — l) omis dans A — m) monsieur A — n) et monsieur de A — o) Bordillon comme ils leurent de là avec A — p) omis dans A — q) print A — r) deseparent — s) or A — t) haltou — u) Castigeneac — v) et des femmes A — x) qui sont à A — y) fuyent droit à Callais A — z) que B

1. Du Bellay (t. XIX, p. 592) raconte plus sommairement cette prise du principal fort de la terre d'Oye. Il dit aussi que « ce qui se trouva dedans n fut « mis au fil de l'espee. »

2. Les mss. et l'éd. confondent, ici et ailleurs, quant à avec quant et, dans le sens de *avec*.

3. T. I, 12, Pas-de-Calais arr. de Boulogne, ch.-l. de cant.

4. Matriel de Castegneac ou Castegneac, page de l'écrite puis porte-manteau d'écrite, servait depuis 1518 aux compagnies d'ordonnance (Col. des actes de l'É. F., L. I, n° 362, II, n° 310 et 488, VII, n° 2702).

prendra bien tost l'alarme et s'imaginera que les Laissons sont des bataillons ennemis. Je ne veux pas dire que Castegeuc ne fut soldat ; mais il fit un pas de clerc

Nostre^a cavallerie passa par la bresche que monsieur le mareschal avoit^b fait faire. Monsieur de Tais voulut mener l'arquebuzerie et m'ordonna de demeurer à la bataille des piquiers. Il y avoit dix ou douze enseignes d'Anglois qui se retiroient devers Calais, lesquels venoient pour empêcher^c l'entrée ; que s'ils eussent peu arriver à temps, ils nous eussent bien donné des affaires avec l'artillerie mesmes, comme me dit monsieur le mareschal, quand^d je fus^e chercher monsieur de Tais pour venir donner l'assaut. Et encores que je sache bien à quoy il^f tint que l'on ne combatit ces dix ou douze enseignes, je ne le veux point mettre^g par escrit ; car, disant la vérité, faudroit que je disse mal^h de quelques unsⁱ, *et non pas des plus petits*, ce que je ne veux faire. Mais^j si monsieur de Saint Cir^k, qui estoit^l lieutenant de cinquante hommes d'armes de monsieur de Boissy^m, qui est mort grand escuyerⁿ, estoit en vie, il^o pourroit dire à qui il tint, car il fut^p fort blessé et son cheval tué, et plus de quarante chevaux de ladite^q compagnie blessés^r ou morts^s. Il en sortist une grande^t querelle, qui^u presque amena deux hommes à combattre en camp clos. Ceste confusion fut fort grande et de grand dommage pour le service du Roy ; car, cela defait, il n'estoit demeure personne dedans Calais que

a) Or nostre — b) mareschal du Rye avant A — c) secourir — d) mareschal du Rye quant A — e) j'ai lis — f) on s dans B — g) ne veux point le mettre B — h) vérité me faudroit dire mal B — i) que ci ns — j) faire de personne. Mais — k) Saint Cir (Saint et Sir B) — l) qui lors estoiet B — m) Boissy B — n) grand Ha A — o) il y feust — p) d'este — q) compaignie la blesses A — r) grand — s) que B — t) cloz. Or la confusion feust A

1. Philippe de Culant, s^r de Saint Cyr, enseigne, puis lieutenant à la compagnie de Boisy, maître d'hôtel du roi, mort en 1552 ou 1553 (F. Vindry, op. cit., p. 228).

2. Cf. p. 139, n. 1.

3. Cf. du Bellay, t. XII, p. 593, qui confirme Montluc : « Si fut ceste charge si sanglante que quatre virgts ou cent chevaux des nostres y demuerent ou morts ou blessez, et plusieurs hommes d'armes... »

les vieilles gens et les femmes, et, comme j'ouïs dire depuis à monsieur le mareschal du Biès, il eust^a emporté Calais en deux jours, avec l'artillerie qu'il avoit, si ceux-là^b eussent este deffaits. Voyant^c que ces gens estoient^d retirez dans la ville, ils conclurent s'en retourner, ce que nous fismes deux jours après la prinse. Aussi le temps se meit fort à la playe^e.

Or, capitaines, vous ne vous devez^f desdaigner d'apprendre quelque chose de moy, qui suis le plus vieux capitaine de France et qui me suis trouvé en autant de combats ou plus que capitaine de l'Europe^g comme vous jugerez à la fin de mon livre^h. En premier lieu, ce qui me fit faire ce combat futⁱ que je les avois essayez à mon arrivée et les avois trouvés faibles de reins^j; le^k second, de ce qu'ils abandonnèrent leurs pièces, que nous gagnames, ayant le^l bastion qui leur servoit de flanc; pour^m le tiersⁿ, que je voyois venir, au long de la pleine tirant vers Calais, du petit tertre^o dont je fis faire alte^p avant que descendre au pré, force gens qui venoient devers Calais, et voyois bien que toutes les courtines estoient remplies de gens, qu'il y avoit^q bien affaire à les emporter; et pour^r la quarte^s raison, qu'au fosse qui estoit près de la courtine, n'y^t avoit guères d'eau^u, et dudict^v fossé à ladicte^w courtine il y avoit plus de deux grands pas, où^x les soldats se pouvoient tenir, et, pour peu d'ayde qu'ils se fissent avec la picque ou l'hallebarde et l'ayde des uns aux autres, n'estant icelle courtine de la hauteur de plus de deux brasses^y, nous^z l'emporterions. Donc, capitaines^z,

a) Vyd qu'il en cil l'en B) eust — b) ceux de là A — c) deffaits et voyant — d) s'estoient — e) devriez — f) Oroppe B — g) libre — h) combat ce feust A — i) couraige — j) par le — k) leur B — l) par B — m) qu'... d'ers amis dans A — n) hault — o) laltou — p) auroit — q) par — r) quatr'esme B — s) courtine i. n'y A — t) du A — u) la A — v) pas là où 1 — w) aines et demye B — x) et la hauteur de la courtine ne pouvoit estre à plus de deux aines et demye — y) et pour peu d'ayde que le soldat se feyt avec la picque ou l'hallebarde et l'ayde des uns aux autres, nous A — z) Cappita ines, doncq A

t. Addition d'après la Bellay (t. X X, p. 304).

depuis que l'œil vous accompagne à voir la force de vostre ennemy et le lieu là où il est, et que vous l'avez tasté et trouvé aisé à prendre la fuite^a, chargez-le cependant^b qu'il est en peur^c, en laquelle vous l'avez mis : car si vous luy donnez loisir de se recognoistre et d'oublier sa peur, vous estes en danger d'estre plus souvent battus que non de battre l'ennemy. Par ainsi, vous le devez tousjours suivre sur sa peur, sans luy donner loisir de reprendre son hardiesse, et tenir tousjours avec vous la devise d'Alexandre le Grand, qui est : « Ce que tu peux faire annuit, n'attends au lendemain. » Car cependant beaucoup de choses surviennent, mesmement en la guerre ; et puis il n'est pas temps de dire : « Je ne l'eusse jamais pensé ». Plusieurs choses executerez-vous sur la chance, que, si on vous donne loisir de vous raviser, vous y penserez trois fois. Poussez donc, hazardez, ne donnez loisir à vostre ennemy de parler ensemble ; car l'un accourage l'autre.

Estans^d retournez au fort d'Outreau^e, il n'estoit guères jour que les Anglois ne nous^f vinssent chatouiller sur le descendant de la mer, et bien souvent ramener nos gens jusques auprès de nostre artillerie, qui estoit à dix ou douze pas du fort^g ; et es lions tous abusez sur ce que nous avions ouy de nos^h predecesseurs, qu'unⁱ Anglois battoit^j tousjours deux François, et que l'Anglois ne fuoit jamais ny ne se rendoit. J'avois retenu quelque chose de la camisade de Bolongne^k et de la terre d'Oye, et dis un jour à monseigneur de Tais que je luy voulois monstrier le secret^k

a) cargue — b) pendant B — c) en la peur — d) Et (Or B) comme nous leusmes — e) de Montreau (Montreuil B) — f) vous A — g) ouy dire à nos — h) predecesseurs qu'estoit qu'un — i) battroit B — j) ces deux mots omis dans A — k) les secretz A

1. Pendant l'expédition de du Biez dans la terre d'Oye, la garnison anglaise de Boulogne avait été renforcée de cinq mille hommes. Surrey, nommé le 3 septembre lieutenant général du roi d'Angleterre, avait essayé, dans la seconde semaine d'octobre, de surprendre le fort d'Outreau ; il avait été repoussé (Saint-Mauris à Charles-Quint, octobre 1545, Arch. Nat. K. 1485, n° 106. Cf. du Bellay, t. XIX, p. 594-595). Ses soldats, profitant de la marée basse, pouvaient facilement traverser la Liane, où ils n'avaient de l'eau que jusqu'au genou.

des Anglois, et pourquoy l'on les estime si hardis : pour ce qu'ils portent tous armes courtes, et faut qu'ils ^a courent à nous pour tirer ^b de leur arc, et qu'ils s'approchent près ^c de nous : car ^d autrement leurs flèches ne feroient point de mal ; et nous, qui avions accoustumé de tirer des arquebuzades ^e de l'un, et aussi que les ennemis n'en faisoient pas le semblable, trouvions estrange ces approches qu'ils faisoient courant, de sorte que nous euidions sentierement que ce ne fut que hardiesse ^f. » Mais « je leur veux faire une embuscade, et vous verrez si je diray ^g la verité, et si un Gascon vaut un Anglois. Autresfois, du vieux temps de nos pères, avons-nous esté voisins. »

Alors je choisís six vingts hommes, pequiers et arquebuziers, avec ^h quelques hallebardes ⁱ parmy et les mis ^k dans une basse ^l que l'eau avoit faict, tirant ^m contre bas, à ⁿ main droite du fort ; et envoyay le capitaine Chaux ¹, à l'heure que l'eau ^o estoit basse, droict à quelques maisonnettes qui estoient sur le bord de la rivière, presque vis à vis de la ville, pour leur dresser l'escarmouche et luy dis que ^p, comme il les ² verroit

a) qui (quo B) — b) pour faire le tirer A — c) s'aprochent de près A — d) ont dans A — e) harquebuzes — f) ce feust tout hardiesse — g) or A — h, dix B — i) et A — j) hallebardiers — k) mortz A — l) ung cuba ng (cavaïn B) — m) faict de nature tirant A — n) buz et d — o) onus dans A — p) leur

1. Jean l'Echautz, fils naturel de Gracien l'Echautz, vicomte de Baïgorry en Basse Navarre, portant l'enseigne colonelle de M. de Taux à l'attaque de San-Germain, où il reçut trois arquebuzades, le 1. janvier 1544 (Du Bellay, t. XIX, p. 484). Le 22 novembre 1567, Jean l'Echautz, capitaine d'une compagnie de 200 hommes à pied français, en fit montre et signa le rôle (J. Dechaux (B. N., ms. fr. 25802). Le 18 déc. 1569, étant « mestre de camp des landes estais soultz les regiments du s^r de Sarlabous, » il donna quittance de 1200 l. t. pour son état de mestre de camp de janyier à juin inclus, à raison de 200 l. par mois (*ibid.*, *Piéc. orig.*, vol. 723, dossier n° 16534, Chaux). Le 14 nov. 1570, Martigot de la Salle-Juzan, lieutenant de la compagnie de Jean d'Echautz, capitaine en chef de 133 hommes de guerre en garnison à Angoulême, en fit montre dans cette ville (*ibid.*, ms. fr. 25804, n° 44.). Le 18 mars 1575, Jean d'Echautz, devant partir pour remplir sa charge auprès du roi, fait une donation de biens à sa sœur consanguine Jeanne d'Echautz, carme de Masparrante, pour les sons qu'elle a donnés à ses biens à son mariage et à ses enfants. Il testa le 19 juillet 1589 et demanda à être enterre dans l'église de Saint-Etienne de Baïgorry (Communic. de M. de Jaurgain).

passer la rivière, commençast^a à se retirer et se laisser faire une cargue^b, ce qu'il fit. Mais la fortune porta qu'il y fut blessé en un bras d'une arquebuzade. Les soldats le prindrent et l'amenerent au^c fort, de sorte que^d l'escarmouche demeura sans chef. Les Anglois s'en appercevoient^e bien, et leur firent une cargue^f, et menèrent battant nos gens jusques auprès de l'artillerie. Les voyant^g traictez de telle^h façon, jeⁱ sortis de mon embusche plus^k tost que je ne devois, m'en allant la^l teste baissée droict à eux, commandant aux soldats^m qu'ils ne brassent pointⁿ que ne^o fussions au ject de leurs fleches. Ils estoient deux ou trois cens, ayant^p quelques arquebusiers italiens avec eux ; et me repantis bien que je n'avois faict mon embuscade plus forte^q mais lors n'estoit pas temps. Et comme ils me virent venir droict à eux, ils quittarent les^r autres et vindrent^s charger sur^t moy^u. Nous marchames droict^v à eux ; et comme ils furent au ject de leurs fleches, nos harquebusiers commençarent à tirer tout à un coup, et puis mirent^x la main aux espées, ainsi que^y je leur avois commandé^z, et courumes pour les investir^{aa}. Mais^{ab} comme nous leur fumes près de^{bb} la longueur de deux ou trois picques, ils tournarent le dos aussi facilement que nation que j'aye jamais venü ; et les accompagnames^{cc} jusques à la rivière^{dd} près de la ville, laquelle ils passèrent, dont il y^{de} eust plis de six de nos soldats qui les suivirent jusques à l'autre costé d'icelle. Je^{ee} fis alte^{ff} aux maisonnettes

a) manière qu'il se (omit dans B) commençant — b) charge A — c) advenant droit au A — d) de quoy — e) apperceurent — f) charge A — g) Et moy les voyant B — h) d'este B — i) omis dans B — j) l'artillerie. Or je voyon qu'ils tractoient ung peu mal nos gens, q. d. feus cause que je A — k) sortis d'un cabain (cavain B) plus — l) desoy et vins la A — m) eulx et commanda à nos soldatz — n) jamais A — o) que nous ne A — p) et avyent A — q) ils laissent de suivre les A — r) et me vindrent B — s) à B — t) viennent courant à moy A — u) marchames toujours droit A — v) puy nos harquebusiers meurent A — x) comme A — y) ordonne A — z) enbestir (envestir B) — aa) et A — bb) nous vusmes de A — cc) accompagnay B — dd) vint et passarent la rivière et en y A — ee) eust des nostres plus de six qui passarent delà Je A — ff) ha. tou.

1. La Liene.

rompus, où je rassemblay mes^a gens. Quelques uns y demeurarent^b par les chemins, de ceux qui ne pouvoient pas tant courir comme les autres. Monsieur de Tais avoit^c tout veu et estoit sorty du fort pour aller secourir l'artillerie, et comme j'arrivay à luy, je luy dis : « Voyez-vous si je ne vous ay dict la verité ? ou il faut dire que les Anglois du temps passé estoient plus vaillans que ceux icy, ou bien que nous le sommes plus que nos^d predecesseurs. Je ne sçay quel des deux est veritable. Vrayement, dict monsieur de Tais, ces gens se retirent bien à la haste. Je n'auray jamais plus opinion des Anglois telle que j'ay eu par le passé. Non, monsieur, luy dis je, croyez que les Anglois qui ont battu anciennement les François estoient demy Gascons, car ils se marioient en Gasconne, et ainsi faisoient de bons soldats. » Depuis ce temps nos^e gens n'en eurent plus l'opinion ny crainte qu'ils en avoient. Ostez, ostez, capitaines tant que vous pourrez, ceste opinion à vos soldats ; car ils vont lors en crainte d'estre deffaits. Il ne faut pas que vous mesprisiez vostre ennemy ny aussi que nostre soldat ait opinion qu'il soit plus vaillant que luy. Depuis ceste charge, je vis toujours mes gens aller plus franchement pour attaquer les Anglois, les approchant tousjours de plus près. Et^f que l'on se souviene, quand monsieur le mareschal de Biès les combatist entre le fort et Ardelot^g, si^h nos gens se firent prier à les aller investir. Ledit sieur de Biès fitⁱ là un acte de vaillant homme ; car, comme sa cavallerie se mist en fuite, il^j s'en vint tout seul se jeter devant nostre bataillon et descendit, prenant^k une pique en la main pour aller au combat,

^a *Leçon des mss. Ed. :* le fort de Dandelot.

a) rompus et reculés là mes A — b) y en demeura — c) Les qui avoit A — d) nous A — e) Et depuis alors (lors B) nos — f) avant, paravant. Et B — g) gens les commencèrent à rien craindre. Et A — h) Ardelot voir si A — i) investir (envahir B), qui (ce seigneur B) feist — j) ce seigneur A — k) et prit A — l) main et alla au A

^g Hardelet, Pas-de-Calais, arr. de Boulogne, cant. de Sumer, comm. de Cadeite.

duquel i sortil fort honorablement¹. Je^a n'estois point là (*voylà pourquoy je n'en dis rien*); car, deux ou trois moys après le retour de la terre d'Oyc. je demanday congé à monsieur de Tais pour venir à la cour. *Les historiens sont bien desloyaux de taire de si beaux actes. Celuy-là fut bien remarquable à ce vieux chevalier.*

Estant à la court, je^b tis tant avec monsieur l'admiral qu'il me fit donner congé au Roy, d'autant que je^c n'avois point reprins la^d charge de mais re de camp^e, sinon pour la commander durant le^f premier voyage que monsieur l'admiral entreprendroit. Et^g, après avoir demeuré un moys à la cour servant le Roy de gentil-homme servant (ce prince estoit lors assez vieux et pensif; il ne caressoit point tant les hommes qu'il souloit; une seule fois il me demanda le discours de la bataille de Serisoles estant à Fontenbleau; ce fut lors que je prins congé de Sa Majesté et ne le vis oncques depuis), je^h m'en revins en Gascogne, de là où je ne boug[e]ay jusques à ce que le roy Henry fut roy, ayant esté accablé d'affaires et de maladies. Voylà pourquoy je ne vous puis rien dire de la reddition de Boulougne, laquelle le roy d'Angleterre fut contrainct, voyant l'obstination du Roy, de quitter moyennant quelque argent². Peu de temps après, il mourut, et le Roy aussi le suivit bien tost après³. Il faut tous mourir. Or, ceste reddition de

a) combat et les deffit. Or je A — b) court et là (où B) je — c) Roy car (de tant qu'à B) je A — d) ceste — e) ces quatre mots omis dans A — f) sinon tant que le A — g) entreprendroit durerait et A — h, servait que j'estois je

1. Le fait est connu par un rapport de Surrey à Henri VIII, qui le place le 7 janvier 1546. Voir ce rapport dans Nott, *The works of H. Howard, earl of Surrey*, Londres, 1815, in-4°, t. I, p. 194, et une lettre datée de Montreuil, 14 janvier 1546, où du Riez annonce sa victoire au comte d'Aumale (B. N., ms. Clairamb., 335, f° 123, orig.). — Cf. *B. de M. h.*, p. 182.

2. Emprunt à Paradin, *Histoire de nostre temps*, Lyon 1558, p. 630-631. Paradin dit « que le roy Edouard d'Angleterre offroit de rendre et restituer la ville et chateau de Boulougne, moyennant quatre cens mille escus d'or que le Roy de France lay promettoit payer ».

3. Henri VIII mourut le 28 janvier 1547 et François I^{er} dans la nuit du 31 mars suivant.

Boulogne avant durant le règne du roy Henry, mon bon maistre, qui succeda à son père¹.

Notre nouveau Roy ayant la paix avec l'Empereur, après la reddition de Boulogne ayant aussi accordé avec le roy d'Angleterre, il sembloit que nos armes deussent demeurer longuement au crochet, comme aussi, si ces deux princes ne remuent, la France n'a de quoy demeurer en repos. Après avoir séjouré quelque temps chez moy, le Roy m'en appella et me donna la charge de maistre de camp² et le gouvernement de Moncalier³ sous monsieur le prince de Melphé, lieutenant⁴ general en Piemont⁵, estant monsieur⁶ de Bonivet nostre colonel⁷. Il se souvint bien de moy, et si ceux qui le gouvernèrent depuis m'eussent aimé, j'en eusse eu autant de bien et d'honneur que gentil homme qui sortit

a) roy et (que B) quant il vouloit passer en Piedmont qui 'om s dans B) m' honora qu'err, comme j'ay escript et me laissa en (audier B) Piedmont maistre de camp et gouverneur de — b) Moncalier B — c) Melphé (Meife B) son lieutenant — d) general et so aba monsieur — e) qu'estoyt

1. Sur la reddition de Boulogne et la paix du 24 mars 1550, voir Decrue, *Année de Montmorency*, Paris, 1889, t. II, p. 88-90.

2. Boyvin du Villars cite Monluc avec ce titre quand il parle du conseil convoqué par Brissac à Turin pour faire passer à Parme le secours que Pietro Strozzi fut chargé d'y recevoir en mai 1548 (col. Polito, t. XXVI, I, p. 393-396).

3. La nomination de Monluc est postérieure au passage de Henri II à Moncalieri (24-25 août 1548). Il succéda probablement à Marino di Peschiera, cit. par A. Tullio, *Il marchese di Salaparuta et la Piemonte nel 1548*, p. 23. C'est tout ce que l'on sait sur cette période de la vie de Monluc, que les archives de Moncalieri, quand elles seront complètement classées, permettront sans doute de mieux connaître.

4. Giovanni Cagnaccioli, prince de Melit, né vers 1480, grand sénéchal du royaume de Naples, se rallia au parti français dès l'arrivée de Charles VIII, resta fidèle à Louis XII, prit part à la bataille de Ravenne (1512), puis fit défection et se déclara pour Charles-Quint. Fait prisonnier par Lautrec à Melit en 1528, il obtint sa grâce de François I^{er}, qu'il servit fidèlement lors de l'invasion de la Provence (1536), puis dans le Nord (1543). Il reçut des terres, une pension de 20.000 livres et, en 1544, le bâton de maréchal de France. Il avait été envoyé le 4 octobre 1545 en Piémont. Voir la notice de Brantôme, t. II, p. 210-239 et E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 207-11.

5. François Gouffier, s^r de Bonnivet, fils de l'amiral et de Louise de Coëvecœur, chevalier de l'ordre du roi en 1553, assista à la bataille de Cerisoles (1544) et au siège de Harfleur (1545). Colonel general de l'armée française en Piémont, il s'illustra en 1545 à la défense de Santhi et mourut, au d'entre le 1^{er} 6, d'une blessure reçue au siège de Volpiano (E. Brantôme, t. V, p. 312).

6. Allusion aux Montmorency.

pieçà de Gascongne. Je ^a demeuray là dix huit moys, *sans* que, pendant ce temps, je fisse chose qui soit digne d'estre mise par escri. car je ne veua escrire que ce où j'ay eu quelque commandement.

Ayant eu mon congé ^b pour venir jusques à ma maison, j'arrivay en Gascongne, où peu après je fus adverty que, à cause de la vicillesse et maladie de monsieur ^d le prince de Melphé, le Roy y envoyoit monsieur de Brissac pour y estre son lieutenant general ^e, qui fut occasion ^e que le capitaine Tilladet ², qui avoit aussi eu congé, et moy nous en allasmes à la cour, et ^f trouvâmes que ledit seigneur avoit prins congé du Roy. Nous nous presentâmes à Sa Majesté, qui nous fit fort bonne chère, et à monsieur le connestable, lequel estoit revenu à la cour en plus grand credit qu'il n'estoit du temps du roy François, ce que plusieurs ne pensoient pas; mais les dames avoient perdu leur credit ³, d'autres y entrèrent. Et puis incontinent Sadie Majesté, laquelle estoit ⁴ lors en une petite villate entre Melun et Paris, nommée Villeneuve Saint George ⁴, nous commanda de nous en aller à Paris trouver monsieur de Brissac. Et ⁵ lendemain que nous y ⁶ fusmes arrivez, ledit sieur ⁶ de ^m Brissac partist, ayant este fort ^a aise de ce que nous y estions venus trouver. Et ainsi allâmes jusques à Suze ^b, où nous trouvâmes monsieur le

a, et y — b) moys, puis eux (eux B) congé — c) maison et après — d) dudit seigneur B — e) cause A — f) où B — g) qu'estoit B — h) membre de phrase omis dans A — i) audict B — j) Brissac et trouvâmes le Roy entre Melun et Paris à une petite villate, qui me semble qu'il s'appelle Villeneuve et A le omit dans A — l) seigneur B — m) arrivez à Paris, monsieur de A — n) partit et feust fort A

1. Les lettres de Henr. II et du connestable, informant de la nomination de Brissac le prince de Melphé, les Birague, les capitains français et italiens, les gouverneurs des places du Piémont, sont du 10 juillet 1550 (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f^o 106 v^o-208 v^o). Ce court séjour de Mon. ne en Gascongne se place donc avant cette date.

2. Cf. p. 161, n. 5.

3. Ce n'est pas tout à fait exact. Brissac obtint la succession du prince de Melphé grâce à Diane de Poitiers et contre l'avis de Montmorency, qui voulait la place pour son neveu Gaspard de Châtillon (Albér. ser. I, t. IV, p. 79.).

4. Seine-et-Oise, arr. de Corbeil, cant. de Boissy-Saint-Léger.

5. Suze, prov. de Turin, ch. 1 de distr.

prince de Melphé, qui s'estoit mis en chemin pour s'en venir mourir en France. Aussi trespassa il un heure après nostre arrivée¹. Encore que j'aye esté quelque temps sous luy, je n'en diray autre chose, car à grand peine eus-je le loisir de le reconnoistre que par unyr dire. C'est un aultheur à un capitaine de changer si souvent de general, car, ayant esté cognu de luy, vous estes vus. Les amities et cognouissances nouvelles sont facheuses. Monsieur de Bussac de pescha incontinent monsieur de Forquevaux² vers le Roy, qui l'advertit³ du tout; et promptement⁴ Sa Majesté le renvoya avec la patente de mareschal de France, qu'elle luy donnoit⁵.

a) venir en France à la mort et trespasa — b) Forquevaux (Forquevaux B) — c) pour l'advertir — d) incontinent — e)

1. Voir Boyvin du Vilars, t. XXVIII, p. 386-387. — Adriani *Mucet distorced.*, t. V, p. 641) place cette mort le 5 août 1550. Meolo (p. 189) la mentionne sans date, mais dit que le 7, Bussac était à Turin.

2. Raymond Beccarie de Pavie de Rouer, s' de Forquevaux, fils de François de Rouer et de Rose de Magnan, né probablement à Toulouse en 1508, servit Lancelotti en Italie en 1527, fut blessé devant Pavie, prit part au siège de Naples et resta un an prisonnier des Impériaux, revint à Toulouse en 1530; reprit les armes en 1535, prit part à l'invasion du Piémont et à la défense de Fossano (1536); de retour à Toulouse, en fut capitoul (1542-1543) et suivit la campagne de Roussillon en cette qualité; pourvu d'une compagnie dans la légion de Guyenne (1547), fut envoyé en Ecosse et en Irlande pour étudier l'esprit de ce dernier pays et en préparer l'annexion à la France; nommé en 1550 capitaine gouverneur de Narbonne, passa en Piémont où il servit sous Brissac, d'abord à l'Olavio Farnese à se mettre sous la protection de Henri II et défendit La Mrandole; nommé en 1551 panetier ordinaire du roi et ordonnateur des finances en Italie, alla de Parme rejoindre Strozzi dans le siennois et fut près au combat de Marciano (1554); en 1556 il alla avec le duc de Parme, il quitta l'Italie, fut nommé le 10 juin 1556 capitaine gouverneur de Narbonne et le resta jusqu'en 1560; fut les trois années en respect, prit part à la delivrance de Toulouse et à la victoire de Saint-Gilles (oct. 1562), fut nommé gentilhomme de la chambre et chevalier de l'ordre; succéda, le 7 janvier 1565, à Saint-Sulpice comme ambassadeur en Espagne, et le resta jusqu'en 1571; rentré en France, fut nommé chef et surintendant de la maison de Henri de Navarre, reprit le gouvernement de Narbonne et mourut le 4 juillet 1574. Il avait épousé 1° Anne Antinamarca; 2° Marguerite de la Jugie de Ricux. Esprit cultivé, il composa des *Instructions sur le fait de la guerre*, publiées en 1548, réimpr. en 1549, 1553, 1562, et faussement attribuées à Guillaume du Bellay d'Ormer. *Armorial général*, 2^e reg. 3^e part., notice Beccarie de Pavie de Forquevaux, p. 1532, abbé Douais, *Dépêches de M. de Forquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne*, Paris, 1896-1900, 2 vol. in 8°, et *Les guerres de religion en Languedoc*, d'après les papiers de Forquevaux, Toulouse, 1891, in 8°.

3. Le document porte la date du 21 août 1550 (Arch. dép. de Maine-et-Loire, E. 2008). — Cf. Marchand, *Charles I^{er} de Condé, comte de Brissac et mareschal de France, 1507-1563*, Paris, 1889, in 8°, p. 116.

Nous^a demeurames cinq ou six moys sans guerre¹. Il est malaisé que deux si grands princes et si voisins puissent demeurer longuement sans venir aux armes, comme de faict. peu de temps après, l'occasion s'en presenta, parce que le Roy print la protection du duc Octave², lequel le Pape et l'Empereur, son beau père³, vouloient despouiller de son estat; et, pour cest effect, le sieur dom Ferrand de Gonsague⁴ tenoit assiégée Parme, où estoit monsieur de Termes, et la Mirande⁵, où commandoit monsieur de Sansac⁶ lequel y acquist un grand honneur, pour avoir très bien fait son devoir et monstra qu'il estoit bon capitaine, comme à la verité il estoit. Il l'a bien monstré en tous les lieux où il s'est trouvé, c'estoit un des bons hommes de cheval qui fut en France. Et parce que je ne puis parler de cecy que par ouyr dire, ny de ce qui se fait là, je m'en deporteray⁷.

Le Roy, adverty que les forces de l'Empereur estoient empeschées au Parmesan, manda^b à monsieur le mares-

a) et — b) guerre, puy se commença à Parme et à La Mirande, [de laquelle B] je ne veulx rien escrire d'estre guerre là (ces quatre mois sans dans B), pour ce que je n'y estois poinct. Sy est-ce que le seigneur de Sansac estoit lieutenant de Roy dans La Mirande, qui (lequel B) em-

1. Depuis l'arrivée de Montuc jusqu'au mois de septembre 1551, époque où commença la guerre en Piémont, il y eut treize mois de paix. Sur cette lacune des *Commentaires*, voir B. de M. h. p. 188-189.

2. Ottavio Farnese, duc de Parme, menacé par Charles Quint et par le pape Jules II., se mit sous la protection de Henri II par le traité du 27 mai 1551.

3. L'éd. originale porte : beau frère, qui est inexact. Ottavio Farnese avait épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles Quint et de Jeanne Van der Gheynst, née à Audenarde en 1522, morte à Ortona en 1586. Elle avait d'abord été la femme d'Alexandre de Médicis. Sous Philippe II, elle fut gouvernante générale des Pays-Bas.

4. Cf. p. 94, n. 1.

5. La Mirandole (Mirandola), prov. de Modène, ch. I de d. str. Cf. Ch. est., *Papa Giulio III e la guerra di Parma e della Mirandola* (*Atti et Memorie della R. Deputazione di stor. patr. per la provincia modenese*, sér. IV, t. IV, 893, p. 215-230), de Levi, *Storia documentata di Carlo V*, 1894, t. V, p. 240-243.

6. Cf. p. 21, n. 1.

7. La comparaison des mss. et du texte de l'éd. montre que Montuc a remanié le passage, peut-être après une lecture de Paradis, qui a exposé les causes de la guerre de Parme (*Hist. de notre temps*, p. 713-714). Le titre de l'éd. omet le nom du pape Jules III, Gianbattista de' Monti, qui assiégea la Mirandole.

chal de Brissac qu'il rompit la paix et tant il, sur^a la rupture, d'enporter quelque ville¹, ce qu'il feist, car il print Quers^{b 2} et Saint Damian³. L'entreprinse de Gayras^c ne succeda point comme les autres deux^d. Monsieur de Vassé^{e 45} alla executer Saint Damian, qui^f la^f print à l'improviste, entre la poincte du jour et le soleil levant et monsieur le mareschal mesmes executa celle de Quers, en la sorte que je vais escrire, puisque mon sujet n'a esté que de laisser par escript ce que j'ay veu et où j'ay eu quelque part. Je cuido^g que monsieur le president de Birague, qui y

^a *L. id.* « partant Bassé

pourra (en porta *B*) grand honneur du siège qu'on luy mist devant. Monsieur de Termes estoit à Palme. Coste guerre se faisoit, comme j'entendis, pour le duc de Palme, que l'Empereur, son beau pere et pape Jaulle (Julia *B*) ensemble le vouloient ruiner, et feust contrainct se jecter entre les mains du Roy et sous sa protection. Et vo là le commencement de la guerre. Or le seigneur dom Ferrandon s'en alla à Palme contre le duc et monsieur de Termes, et le pappo faisoit tenir la siège à ung sien acqueri, nommé Jehan Rapaste, à monsieur de Sensac (Sensac *B*), qu'estoit dans La Mando. Et comme le Roy estimast que leurs deux camps estoient empeschés, manda

a) et qu'il (omis dans *B*) s'essayat sur — b) feyt que feurent Quers — c) Gayras *B* — d) Bassé (Hassay *B*) — e) et — f) le *B* — g) Quers et la saison. Je la vous (omis dans *B*) vous escrire et cuyte

1. Voir l'« instruction au s^r de Contay, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, de ce qu'il aura à dire de la part dudit sieur au s^r de Brissac » (20 août 1551). Le roi a délibéré de rompre la paix avec l'Empereur et « pour cette cause veult et entend que led. s^r mareschal, si avant l'arrivée dudit s^r de Contay par delà n'a jà tenté quelque execution, qu'il la tente incontinent sans y perdre heure, temps ny occasion, laquelle, comme S. M. estime, sera lors fort à propos attendi que nous serons bien près de la fin de cette lune et partant les nuicts plus longues qu'elles ne sont, aussi que don Ferrand pourra avoir cassé les gens qu'il a delibéré de casser ex villes. 1. 1. 1. Quers, Querasch, Foussan et autres lieux de par delà. » (*B. N.*, ms. Clamamb., 344, f^o 213, copie)

2. Chieri, prov. et distr. de Turin

3. San Damiano d'Asti, prov. d'Alessandrie, distr. d'Asi.

4. L'insuccès de l'entreprise sur Cherasco est confirmé par un avis de divers places, Mantoue, 6 septembre (*State papers, foreign, Edward VI*, n^o 144), une lettre de l'évêque d'Arras à Simon Renard, Augsbourg, 14 septembre (*Pap. d'Etat de Granvelle*, t. III, p. 453), Miolo (p. 190) et Boyvin du Villars (t. XXVII, p. 424-425).

5. Antonio Grognet, s^r de Vassé, baron de La Roche-Mabille, gouverneur du marquisat de Saluces, de 1548 à 1555, puis de Guise en 1557, d'Angers en 1567, chevalier de l'ordre. Prisonnier à Saint-Quentin en 1557, il vivait encore en 1569 (Vindry, *op. cit.*, p. 605). Voir des lettres de lui, adressées au duc de Guise et au duc d'Aumale sur les affaires de Piémont, de 1548 à 1553 (*B. N.*, ms. fr. 20452).

estoit, verra dans ce livre^a que je n'auray pas guère failly à escrire ladicte prinse.

Monsieur^b d'Aussun fut esleu^c pour aller exécuter celle de Cayras^d, et mena avec luy le baron de Cypy^e et deux ou trois autres compagnies françoises, avec quelques Italiens, et monsieur de Cental^f avec luy. L'escalade fut *furieusement* donnée, mais elle^g fut aussi bien défendue. Il mourut^h un des frères du sieurⁱ de Charry, qui estoit^j allé jusques à Saviglian^k, lequel^l se trouva là sur les lieux quand on marcha la nuit^m, et y alla, et monta le premier une eschelle, *de laquelle il fut remersé*; ilⁿ fit assez mal suivy, comme l'on disoit. *En mesmes temps*, monsieur de Vassé mena quelques compagnies avec luy, et arriva à demy mi. de Saint Damian au point^o du jour. Ils^p furent sur le point de tourner en arrière, voyant qu'ils seroient decouverts avant qu'ils fussent là; toutes fois à la fin s'acheminèrent *pour tenter fortune*. La^q coutume de Saint Damian estoit que les soldats ouvroyen la porte à la poincte du jour, pour laisser sortir tout le peuple^r.

a) libre — b) *escripre* comme elle feust prinse. En premier lieu (*omis dans B*) *moreur* — c) *commis* A — d) Cipy — e) Sentia. (Santal B) — f) *omis dans B* — g) *il m'y moreut*. — h) *de monsieur* — i) *estant B* — j) Saba thian A — k) *et (omis dans B)* — l) le lieu — m) *et* — n) à la poincte A — o) *et une fois* — p) *et la* — q) *peuple* A

1. Boyvin dit que ce fut Gordes, gouverneur de Mondovì. Il a raison, contre Montec. En effet, d'Ossun étant à ce moment gouverneur de Turin, il est peu vraisemblable que Brissac l'ait envoyé prendre Cherasco; il est plus rationnel de penser, comme le dit Boyvin, qu'il participa à la prise de Chieri. En fait, Montec a confondu l'entreprise de Cherasco en septembre 1701 avec une entreprise analogue sur la même place, conilée, en août 1642, par Guillaume de Bellay à d'Ossun et à Antoine de Bouchers, s' de Centado, qui l'emportèrent par escalade (cf. V. L. Bourrilhy, *Guillaume du Bellay*, p. 355, — Voir *B. de M. h.*, p. 192-193).

2. Le baron de Cepy ou Chipy, que Brantôme appelle d'Espie (t. II, p. 423), est cité, dans une lettre de Brissac au roi, du 18 juin 1653, avec le titre de mestre de camp les François, comme ayant reçu une arq. cascade à travers le monton au siège de Ceva. Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 191 v°. Brantôme dit qu'il croit qu'il étoit fils ou petit-fils de Paul de Bussacade, baron de Cepy, grand maître de l'artillerie en 1564. Boyvin dit qu'il fut tué par derrière en montant à l'assaut de Cont en 1657; il accuse de cette mort François de Vendôme, vidame de Chartres (t. XXV, p. 126-127).

3. Cf. p. 132, n. 1.

4. Souvenir sans doute exact. Boyvin note aussi la participation de la garnison de Savigliano à l'entreprise de Cherasco.

dehors au travail, et après y mettoient quelques sentinelles. La ^a fortune porta si bien à monsieur de Vassé que le peuple estoit desjà sorty et les sentinelles n'estoient pas encores sur la muraille, de sorte que le sieur de Vassé^b avec ses eschelles entra dans leur fossé, lesquelles^c fit dresser sans qu'il fut descouvert^d; et montèrent les capitaines les premiers, et, avant qu'un homme de la ville s'en apperceust, la moitié de nos gens estoient dedans, où^e il n'y avoit qu'une compagnie, laquelle se retira dans le chasteau, auquel^f n'y avoit pas vivres pour un jour, et le matin se rendirent^g. *Voicy, capitaines, combien il importe de se prendre garde à ne laisser jamais la muraille vuide de sentinelles, ou, pour le moins, en poser tousjours sur quelque tour ou portail, mesmement sur la poince du jour; car c'est lors que les executions se font. On est las de veiller, et non pas l'ennemy de vous guetter. Toutes ces trois entreprises de Cairas, Sanct Damian et Quiers se devoient exécuter une mesme nuit. Aussi faut-il, qui veut rompre la paix ou trêve, qu'il face son esclat tout à un coup; car, s'il y va pièce à pièce, il perdra pied ou aïse.*

Trois^h jours avantⁱ, monsieur le mareschal tint conseil pour ceste execution^j de Quiers, où estoient mes-

a) Or la A — b) muraille. Voilà monsieur de Bassé A — c) Bassé entra dans le fossé avec ses eschelles, lesquelles B — d) eschelles au fossé, dresser ses eschelles sans jamais estre descouvert A — e) Or A — f) qui A — g) rendirent, le tout estant assigné à une mesme nuit. Trers — h) après B — i) pour l'ordre d'osté execution

1. Boyvin dit que la ville « n'estoit lors gardée que par les habitants, la plupart gens de labour et par un assez bon chasseur, dans lequel il y avoit qu'un ou seize soldats seulement » (t. XXVIII, p. 416).

2. Mioro : « Anno predicto el 3 septembris, Gall. vi et insidiosa treugam inverrecondi violando opidum Sancti Damian., comitatus Astensis, noctu scallis menibus appositis captant. Hispani fugatis. » — Voir aussi le récit de Boyvin (t. XXVIII, p. 412-413), qui donne la date inexacte du 4 septembre.

3. La leçon de B (*trois jours après*), adoptée par de Ruble, est fautive, elle introduit dans le texte une erreur chronologique. Le conseil dont parle Monluc fut tenu trois jours avant l'entreprise de Chieri, qui eut lieu, comme les deux autres, dans la nuit du 2 au 3 septembre. — Voir le récit du conseil dans Boyvin, qui cite parmi les membres « Monluc de Moncalier » (t. XXVIII, p. 416).

sieurs de Bonyvet, president Birague^a, Francisco Bernardin, de Vassé, d'Aussun. Et ne scaurois bonnement dire si le sieur Iudovic de Birague^a y estoit. Je^b l'auserois bien assurer, car^c monsieur le mareschal ne faisoit rien^d qu'il^e ne le luy communicast, *parce que c'estoit un entendement bien ferré*. Il fut arresté que^f nous donnerions^g l'escalade par le haut des vignes, venant comme d'Agnasse^h à Quiers. Je ne trouvoy point bonne ny assurée cesteⁱ escalade, et priay monsieur^j le mareschal que, puisque luy mesmes y venoit et que c'estoit le premier lieu qu'il assailloit^k, estant venu nouvellement en la charge de lieutenant^l de roy, qu'il fit^m en sorte que l'honneur luy en demeurast; car, si à la première fois il n'avoit bonne fortune, l'on prendroit opinion qu'il seroit plus tost malheureux que heureux, *ce qui apporte un grand prejudice à un capitaine et à un lieutenant de roy (on juge des choses par les evenemens*, et qu'il falloir faire marcher secrettement, toute ceste nuit là, quatre ou cinq canons, afin qu'ils arrivassentⁿ en mesme temps que l'escalade se donneroît à^o la porte Jaune; et ainsi il ne faudroit pas, par une sorte ou par autre, à l'emporter^p, *et que, puis que l'on vouloit tacher à l'emporter, qu'il falloir tenter et l'un et l'autre moyen*. Or l'artillerie estoit toute prestee devant le chasteau de Turin; car, comme^q monsieur le mareschal vist que le Roy avoit prins la protection du duc de Parme^r et que la guerre estoit ouverte en ces quartiers là,

a) Virague A — b) et B — c) estoit et auserois dire que ouy, car A — d) aucune chose A — e) que A — f) communiquast, L'escalade nostre estoit que — g) devrions donner — h) Agnasse A — i) este A — j) priay a monsieur A — k) assailleroit (assailliroit B) — l) nouvellement à estre lieutenant A — m) que (qu'il B) fice — n) canons qu'arrivassent B — o) cians et que en mesme heure que l'escalade se donnoit, l'artillerie arrivast à A — p) l'on emporter B — q) omis dans A — r) Parme

r. Probablement Arignano, prov. et distr. de Turin, au nord-est de Chieri [R.]

s. Royvin dit qu'on décida de tenter l'escalade et d'amener néanmoins dix pièces de canon, « afin que, ne succédant la surprise, on peust recourir à la force, faisant, comme on dit, marcher le renard et le lion tout ensemble » (l. XXV. II, p. 4.8).

il se doutoit ^a que bien tost la tempeste viendroît à luy ¹.
*Voilà pourquoy il avoit faict ces aprests pour pourvoir au
 besoin, estant au reste un des plus avisez capitaines et lieu-
 tenans de roy que j'aye cognu*

Il y eust sur mon advis grand dispute; car on disoit
 que d'une nuit l'artillerie ne pourroit estre à Quiers, et
 que toutes les trois entreprises seroient desouvertes par
 le bruit du charroy de l'artillerie. A la fin, il fut conclu
 que ^b les portes de Turin seroient fermées à vespres, et que
 les beufs seroient prins devers Rivolle ^{c 2} et Veillanne ^{d 3},
 et que tout le bestail se rendroit à vespres dans la ville, et
 grandes ^e gardes aux portes, afin qu'homme du monde ne
 peust sortir. Fut ^f aussi arrêté que je tirerois en ^g mesme
 heure le canon et la grand coulevrine du chasteau de
 Montcallier, et que je prendrois le bestail des gentils-
 hommes et bourgeois de Montcallier qui seroit ^h delà le pont
 devers Les Loges ⁴. Ils ⁱ firent estat qu'à une heure de
 nuit l'artillerie seroit à Montcallier par le chemin de delà
 le pont, et que monsieur de Caillac ^j et moy demeurerions
 ensemble à conduire l'artillerie avec ma compagnie et
 monsieur le mareschal, messieurs ^k de Bonnivet et Fran-
 ciscou ⁵ Bernardin iroient par le chemin que j'ay dict, avec
 tout le reste de noz gens de pied. L'edict sieur mareschal me
 laissa monsieur [de] Piquigni ⁶ avecques sa compagnie et

¹ *Leçon de A. Ed. : Veillanne.*

a) il se douta B (omis dans A) — b) fin conclusmes que — c) Rivolle B —
 d) Veillane B — e) grandz — f) sortir sinon entrer Feust — g) à B — h) sa-
 roient B — i) et — j) ladicte B — k) monsieur 4 — l) et le seigne de Franc ou A
 — m) pied. Or me laissa monsieur le mareschal de Piquigny A (Pocquigny B)

1. Brissac, au moment de partir pour Chieri, demandant au roi de l'argent
 pour étendre ses opérations (Brissac à Henri II et au connétable, Turin,
 1 septembre 1551, Bibl. de Carpentras, ms. 490, f. 137 v°)

2. Rivoli, prov. et distr. de Turin

3. Avigliana, prov. de Turin, distr. de Susa

4. La Loggia, prov. et distr. de Turin, au sud de Moncalieri, dont il est
 séparé par le Pô.

5. Cf. p. 167, n. 1.

6. Charles d'Ailly, vidame d'Amiens, s' de Picquigny, capitaine de
 50 hommes d'armes, gouverneur de Moncalvo, gentilhomme de la chambre,
 chevalier de l'ordre, tué à la bataille de Saint-Denis en 1567 (F. Vindry, op.
 cit., p. 4.)

un[c] autre, lesquelles s'en iroient devant nous avecques les pionniers et dix gabions, que nous prisme du chasteau de Montcaillier. Et arrivasmes les "uns et les autres en ^b mesme heure devant Quiers. Mais la camisade tourna en fumée ¹, pour ce que les eschelles se trouvarent courtes et ^e fossé plus profond qu'on n'avoit rapporté à monsieur le mareschal : qui ^c fust cause que lediet sieur mareschal " et tous tournarent à la porte Jaune, et nous trouvarent avoir desjà remply les gabions ^c et prests à loger les ^f canons pour battre. Le bonheurs de monsieur le mareschal de Brissac commença à se monstrier ^h là car, si les eschelles se fussent trouvées assés longues et qu'on eust donné l'assaut, toute la ville estoit deliberée de se deffendre, où *ils nous eussent, à mon advis, bien estrillez et repoussez*, pour ce qu'ils ne vouloient estre ⁱ prins de nuict ny par force, et que nous n'avions aëu faire *nostre entreprinse* si ^j secrettement que, le jour devant, ils n'en eussent esté advertis ^k, *de sorte qu'il leur eust esté facile de nous repousser, et peut estre cela les eust descouragés de faire ce qu'ils firent*. Le sieur dom Ferrand, à son depart, y avoit laissé un ^l gouverneur italien avecques trois compagnies ², et en avoit tiré les Espagnols, pour les amener avecque luy à Parme.

Nostre baterie, sans plus lemporiser, ayant fait son jeu,

a) Montcaillier. Nous voicy les A — b) à B — c) que B — d) que monsieur le mareschal A — e) gavions A — f) et long ors les — g) Or l'heur — h) mareschal se commença à monstrier A — i) vouloient pas estre — j) et ne seussent faire n. — k) n'en leussent advertis — l) Il y avoit laissé le seigneur dom Ferrandou uny A

1. Confirmé par Miolo, qui dit, d'ailleurs, par erreur que Vassé dirigeait l'entreprise : « Eadem nocte p[er] Gali[um] sub Grogneto de Vasso, regis prefecto, Cherlum potiri ut Sauctum Iamianum manantur, sed re peritus infecta redeunt » (p. 190). Ce premier échec est aussi mentionné dans une lettre de l'évêque d'Arras à Simon Renard, déjà citée, p. 324 et 4.

2. C'était un gentilhomme milanais, Giovane orgio Lampugnani. Gosellini, dans son *Compendio della guerra di Parma et del Piemonte* (Miscel. di stor. ital., t. XVII, p. 187) parle de 500 hommes de pied et 50 de cheval, commandés par trois capitaines. Buyvin (l. XXVIII, p. 419) d' « environ 400 hommes de pied, qu'Italiens qu'Espagnols, et 50 chevaux légers sous la charge du comte de Bezana », et le tout commande par le comte de Lampugnani, gouverneur de la ville ».

nous fismes brèche à main gauche de la porte Jaune, combien que la pluye survint^a si grande que presque tout nostre faict fut en^b desordre^c, et, environ les onze heures, la brèche estoit de huict ou dix pas^d. Les gens de la ville, qui ne demandoient pas mieux que une bonne occasion pour se mettre en l'obéissance du Roy, pour le mauvais traictement que les Espagnols leur^e faisoient, commencerent à dire au gouverneur s'il se trouvoit^f assés fort avecque ses soldats pour soustenir l'assaut. Lequel^g leur respondit que ouy, pourveu que la ville print les armes. Ils luy respondirent qu'ils n'en fairoient rien, et que les Espagnols ne les avoient pas si bien traitez qu'ils eussent occasion de prendre les armes contre les François^h. Alors le gouverneur, qui estoit sage, se vist logé entre monsieur et madame, et craignoitⁱ plus que ceux de la ville luy donnassent à doz que autrement. Il leur dict : « Mes amis, attandez un peu et^j je seray une capitulation avecques monsieur le mareschal, que vous n'aurez aucun desplaisir, ny nous^k autres aussi ». Et list sonner la chamade, faisant sortir un homme dehors pour prier monsieur le mareschal de lui envoyer le seigneur Franciscou Bernardin et le seigneur de Mombazin^l, et qu'il fist cesser la baterie^m. Monsieur le mareschal nous manda incontinent de cesser, ce que nous fismes. Sur quoy fut arresté queⁿ

a) pluye nous survint — b) presque nous mettoit tout en — c) les A — d) sentoit A — e) omis dans A — f) craignoit — g) que — h) nos B — i) Monvazin A — j) faisons Arrestèrent que

1. Confirmé par Boyvin, qui dit qu'elle aurait bien gêné le tir si la capitulation n'était survenue.

2. Boyvin ajoute que les 8 ou 900 coups de canon tirés « faisoient peu d'effet, étant cet endroit si étroit, à ce qu'il fut reconnu depuis, l'un des plus forts de la ville » (loc. cit.).

3. La raison est aussi donnée par Gosellin, qui ajoute que la mésintelligence régnait parmi les défenseurs. Miolo dit plus vaguement : « Chertientes, expulsis Hispanis, opidum Gallis dedere » (p. 190).

4. Pierre de Montbasin, sœur de Tanqueux, commissaire des guerres, panetier du roi, gouverneur de Genialo en 1553 (F. Vindry, op. cit., p. 165).

5. Boyvin dit que Brissac désigna comme parlementaires Francisco Bernardino Monne et lui-même (voy. avec eux). Il cite Montbasin capitaine des gardes de Brissac, comme envoyé au roi pour annoncer le succès de l'entreprise (t. XXVIII, p. 323-424).

le gouverneur mettroit deux ou trois hommes dehors pour ostages, et que les deux susdicts entrecroient pour capituler; et croy que monsieur le president Birague^a y entra avecques eux, à cause qu'il n'eust pas voulu que la ville eust^b esté saccagée, pour ce que sa femme estoit fille de^c Quiers^d, et que la plus part des gentils hommes estoient ses parens. Mais^e, pour ne mentir point, je ne scaurois assurer s'il estoit des trois ou non. Monsieur le mareschal n'eust voulu aucunement leur^f faire desplaisir; car c'estoit exemple à tous les autres lieux que les ennemis lennoient, *pour les attirer, afin que, se trouvant en pareil estat^g, pour le bon traictement qu'il auroit faict à ceux de Quiers, tous les autres eussent envie de faire^h comme eux et prendre le party françois*. La plus grand dispute qui fust entre nozⁱ deputez, le gouverneur et les habitans, fust^j que ledict^k gouverneur, de tant qu'il estoit^l desjà presque nuict, *disoit qu'il ne pourroit gagner Ast pour sa retraicte, et qu'il seroit en danger d'estre deffaict par les chemins, par ce, vouloit remettre au lendemain*. Monsieur le mareschal, qui sechoit sur ses pieds, craignant que ceste^m nuict il fust secouru d'Ast, demandoit que l'on luy baillast la roquetteⁿ, pour y mettre soixante hommes, et^o qu'ils esteussent un de noz capitaines, tel qu'ils voudroient, pour le^p mettre dedans; et cependant il faisoit tousjours approcher noz compagnies devers la brèche. Le^q gouverneur mesmes vint sur la muraille de la roquette, et parla à moy, me priant de^r faire recruter les soldats et qu'ils avoient accordé^s avecques^t monsieur le mareschal. La conclusion fust qu'il s'en iroit bagues

a) Virague A — b) feust (feusse B) — c) pource qu'il est marié [d'ice la ville B] de — d) gentilhombres sont parans de sa femme. Mais — e) n'avoit garde de leur A — f) eux — g) de vouloir faire — h) nous A — i) habitans ce feust — j) le A — k) gouverneur qui estoit A — l) la (este B) — m) requeste A — n) hommes dedans et A — o) les B — p) ledict B — q) moy et me pria de A — r) arrêté B — s) avaient arrêté et conclu avecque A

1. Valentine Balbiani, née le 1^{er} juillet 1518, morte le 27 décembre 1572 (F. Vindry, *Les Parlementaires français au XVI^e siècle*, t. I, fasc. 2, 1910, p. 366).

sauves, enseignes pliées, sans sonner tabourin, l'endemain matin *et. pour assurance, il fust arresté que la roquette seroit mise entre nos mains.* La^e ville m'envoya demander à monsieur le mareschal pour me mettre dedans icelle avecques^a soixante soldats, *car en Piemont j'ay acquis une reputation d'estre bon polique pour le soldat et empêcher le desordre.* Je me gouvernay^e si bien que homme de la ville ne perdist une paille². *L'avarice de quelque peu de pillage desgoute souvent ceux qui ont envie de prendre party.* Ce faict fust^f sagement considéré par³ monsieur le mareschal; car, ceste nuit-là, estoient partis d'Ast quatre cents arquebuziers pour essayer^h d'entrer dans la ville. Maisⁱ ils furent advertis par les chemins que nous tenions la roquette, qui les en fist retourner. *Il fust faict là un erreur: car au conseil il fust proposé que sans doubte l'ennemy devoit venir à nous au bruit de ce siège, et qu'à ceste occasion, au mesme temps que la roquette nous seroit rendue, il falloit envoyer quelque belle troupe pour aller battre l'estrade vers Ast. Si cela eust esté executé comme il devoit, on eust deffaict ce secours.*

Monsieur de Bonivet, qui estoit campé sur le chemin d'Andezan^{*3}, vint le lendemain avecques^j quinze ou vingt gentils hommes, en mesme heure que les Italiens sortoient de la ville, et, estant^k entré, s'arresta à la porte pour les veoir sortir^l. Et comme ils furent tous

* *Lecon des mss. Ed.* Andezan.

a) payés et sans A — b) m'en et pour la roquette ta 4 — c) mettre dedans. Monsieur de Bonivet estoit campé sur le chemin d'Andezan. J'allois dedans la roquette avecque A — d) mettre dans la roquette et je y entray avecques B — e) soldatz et m'y (cà je me B) gouvernais — f) paille. Et feust — g) à — h) s'essayer B — i) pour lester entrer dedans. Mais A — j) retourner. Le lendemain, monsieur de Bonivet vint avecques A — k) lui A — l) passer

1. La capitulation est du 5 septembre (Mio. c., p. 190. Brissac l'annonça; de Chieri, au roi le 6. Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 38 r°) et le connétable à M. d'Humieres, le 12. B. N., ms. fr. 3116, f° 1216, orig.)

2. Boyvin dit qu'il fut ordonné aux soldats, sous peine capitale, « de se gouverner modestement, et surcul à l'endroict des dames. »

3. Andezan prov. et cast. de Turin, au nord-est de Chieri. Ce membre de phrase est plus haut dans la réécrit. en de A, il a été déplacé et fondu dans le texte de B et de l'édition.

passez, monsieur de Bonivet estant sous la seconde porte
 pour aller^a dans la ville, et m'ayant commandé^b mon-
 sieur le mareschal que^c je n'y laissasse entrer homme du
 monde qu'il ne fust dedans, j'ouys^d mon lieutenant qui
 se courrousoit à la brèche, où je l'avois mis pour garder
 que personne n'y entrast. Monsieur de Bonivet me dict .
 « Il y a là quelque desordre » J'y courruz et trouvay que
 c'estoient des larrons mesmes de Quiers, qui vouloient
 entrer pour saccager la ville. Et voulant descendre de^e la
 brèche pour leur^f courir sus, la ruine de la muraille me
 fist glisser, et tumbay sur le costé gauche dans les pierres,
 de telle force que je me^g deslouay^h la hanche. Jeⁱ eude
 que tous les maux du monde ne sont point pareils à celui
 là, à cause d'un petit nerf que nous avons dans ceste
 jointure, qu'est enchassée l'une dans l'autre, qui s'alongea;
 et depuis je n'ay cheminé^k droict, ains toujours
 j'^ly ay douleur peu ou prou sans que ny l'usage de bains
 ny autre chose me l'aye peu oster. Monsieur de Bonivet me
 fist porter par les soldats^m dans un logis. J'avois faict
 entrer paravant les mareschaux desⁿ logis, qui faisoient
 les quartiers. Monsieur le mareschal entra^o un'heure après
 que je fuz afoulé^p, et me fist cest^q honneur de venir des-
 cendre devant mon logis pour me veoir, montrant en
 avoir autant de regret que si je fusse esté son propre
 frère. Aussi m'aimoit-il de bon cœur et faisoit beaucoup
 d'estat de moy. Pendant nostre séjour, par trois fois il vint
 tenir le conseil au chevet de mon lit, comme peut tes-
 moigner monsieur le president de Birague, qui est en vie.
 Il prenoit grand plaisir d'oyr discourir en sa presance,

^a *Léon de B. Ed.* affolâ

a) passez et comme (que B) monsieur de Bonivet s'en voul oyt (passoyt
 la seconde porte pour B) aller — b) mancé — c) mareschal defendre que —
 d) dedans et comme monsieur de Bonivet passant la seconde porte entrant
 dans la ville, j'ouys A — e) saccager. Je descendis (et moy voulant descendre
 B) de — f) les — g) pierres et me — h) desloys (deslouis B — i) hanche, que
 je A — j) icelle (ceis B) — k) me cheminay B — l) droict en tout jour je A
 — m) porter aux soldats. A — n) de — o) entra — p) gasté (afoulé B) —
 q) ceste

mais en peu de mots ; et si quelqu'un disoit quelque chose soudain il en demandoit raison. Or ^c audiet Quiers ou ^b à Monquallier je demureray deux mois et demy sans pouvoir bouger du lit de ceste grande cheutte¹.

Le sieur dom Ferrand^c laissa la guerre de Parme^d et s'en vint en Ast assembler forces pour dresser un grand camp^e, ayant bussé au Parmesan le seigneur Charles et le marquis de Mus^f ³. Le Roy, en estant adverty, commanda^g à monsieur l'admiral^h qu'il envoyast six de ses compagnies à toute diligence à monsieur le mareschal de Brissac. Le capitaine Anard, lequelⁱ pour lors n'estoit que sergent major, les mena. Monsieur d'Aumalle, qui estoit general de la cavallerie^j, arriva aussi^k, comme fist quelques^l jours après monsieur de Nemours^m, et bien tost après

¹ Ed. : Vins.

a) frère. Et quel en demande à monsieur le president Virapet (Virapet B) si par trois fois monsieur le mareschal ledict seigneur mareschal B ne vint tenir (le B) conseil au chef de mon lit. Or — b) Or là en A — c) Ferrando (Ferandou B) — d) Parme — e) Roy adverty de cecy (dont le Roy estant adverty B) commanda — f) que — g) caballe. us A — h) aussi et quelques A

1. Montluc faisait allusion à l'accident dans une lettre au duc de Guise, écrite le 1^{er} novembre su vant (éd. de Ruble, t. IV, p. 4) : « Dieu m'a donné un peu de guérison de ma cuysse. »

2. Boyvin dit qu'il amenait six mille hommes de pied et deux cents chevaux (t. XXVIII, p. 433). Cf. Lana, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. III, p. 75 et les documents cités dans B. de M. A., p. 196, n. 5, 6 et 7.

3. Membre de phrase emprunté à Paradin : « Par quoy prenant la plus part de la multitude de son armée, dom Ferrand, prend le chemin de vers Milan, ayant laissé le seigneur Charles et le marquis de Mus, avec quelques gens de guerre pour tenir siège. » (*Continuation de l'histoire de nostre temps*, Lyon, 1556, in F, p. 22). « Le seigneur Charles » est Carlo Gonzaga (cf. p. 276, n. 1). Le texte de Paradin permet de corriger le nom du « marquis de Vins », figuré dans l'éd. orig. : s'agit de Gianjacomo Medici, marquis de Musca, plus connu sous le nom de marquis de Maignan (cf. Missaglia, *Vita di Gio. Jacomo Medici, marchese di Maignano*, Milan, 1605, in 4°, p. 119).

4. Claude d'Annebault.

5. Claude de Lorraine, 3^e fils de Claude, duc de Guise et d'Antoinette de Bourbon, né le 1^{er} août 1526, duc d'Aumale par lettres de juillet 1547, épousa le 1^{er} août suivant Louise de Brezé, fille de Diana de Poitiers, grand veneur de France, colonel general de la cavalerie légère, débata en Piémont en 1551, prit part à la prise de Mariembourg, à la bataille de Renty (1554), à la campagne de Piémont en 1555 (voir liv. IV), au siège de Valenza (1557), à la reprise de Calais (1558). Fut tué le 14 mars 1573 au siège de la Rochelle.

6. Jacques de Savoie. Cf. p. 292, n. 3.

messieurs d'Anguien ¹ et prince de Condé ², frères puis monsieur de Monmorancy, qui ³ aujourd' huy est mareschal de France, *fils aîné de monsieur le connestable* ⁴, monsieur le comte de Charny ⁵ et son frère ⁶, monsieur de La Rochefoucault ⁷ ayant une grande ⁸ suite de noblesse avecques eux, tellement qu'il y avoit trois compagnies de gens de pied logez dans Quiers, lesquelles ⁹ monsieur le mareschal fust contrainct de desloger ¹⁰ pour loger les princes et seigneurs de leur suite. *Je croy qu'il n'y a telle noblesse au monde que la françoise, ny plus prompte à mettre le pied à l'étrier pour le service de son prince Mais il la faut employer lorsqu'elle est en ceste bonne devotion.*

a) que (qu'il) — b) La Rochefoucault: la Rochefoucault B, et grand — c) que — d, de les desloger

1 Jean, comte de Soissons et d'Enghien, 6^e fils de Charles de Bourbon-Vendôme et de Françoise d'Alençon, né au château de La Fère le 6 juillet 1528, prit part aux sièges de Metz (1554) et de Voipiano (1555), fut tué d'un coup de pistolet, le 10 août 1557, à la bataille de Saint-Quentin.

2 Louis I^{er} de Bourbon prince de Condé, 7^e fils de Charles de Bourbon-Vendôme et de Françoise d'Alençon, né au château de Vendôme le 7 mai 1530, tué à la bataille de Jarnac, le 3 mars 1569. En 1547, il était gentilhomme de la chambre. Le 22 juin 1551, il avait épousé Eléonore de Roye.

3 François de Montmorency, fils aîné du connétable et de Madeleine de Savoie, né le 7 juillet 1530, uni par contrat du 3 mai 1547 à Diane de France, fille naturelle de Henri II, âgée de neuf ans, gouverneur de Paris et de l'Île-de-France, prisonnier des Espagnols à la suite du siège de Tournay (1553), épousa le 2 mai 1557 Diane de France, veuve d'Orsini Carmone, duc de Castro, maréchal de France en 1559, il mourut le 6 mai 1579. Sur ses amours avec Jeanne de Piennes, et son rôle pendant les guerres civiles, voir de Hible, *François de Montmorency (Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris t. VI (1879), 1880, p. 200-289).*

4 Léonor Chabot, comte de Charny et de Buzançais, seigneur de Pagny, fils aîné de Philippe Chabot, dit l'amiral de Brion, et de Françoise de Lougwy, capitaine de 50 lances le 2 novembre 1537, grand écuyer de France, lieutenant général au gouvernement de Bourgogne sous Henri III, chevalier de l'ordre, mort le 14 mars 1597 (P. Anselme, t. IV, p. 573 et F. Vindry, *op. cit.*, p. 121).

5 François Chabot, marquis de Marebeau, comte de Charny, baron de Chaumont et de Charroux, seigneur de Brion, second fils du Philippe Chabot, guidon, puis lieutenant de la compagnie du duc d'Anjou de 1558 à 1570, chevalier de l'ordre et de Saint-Esprit (P. Anselme, t. IV, p. 571).

6 François, comte de La Rochefoucauld et de Roucy prince de Marsillac, fils de François et d'Anne de Polignac, fit ses débuts dans cette campagne, se signala en 1554 au siège de Metz, fut pris à Saint-Quentin, épousa Sylvie Pic de la Mirandole, puis, en secondes noces, Charlotte de Roye, prit part, comme lieutenant de Condé, son beau-frère puis de Coligny, aux guerres civiles, combattit à Dreux, à Jarnac, à La Roche-Beaucourt, se maria le 14 mars, avec Roye, en 1570, et perit dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

Au bout de quelques jours qu'ils furent arrivez ¹, monsieur le mareschal dressa une entreprinse pour aller prendre le chasteau de Lans², qui portoit grand dommage sur le chemin de Suze à Thurn, à cause d'une vallée qu'il y a depuis Lans jusques au grand chemin; et les soldats dudict Lans estoient presque tous les jours là, ayant un petit chasteau à moitié chemin pour leur retraicte. Monsieur le mareschal m'envoya querir à Montcalher³, où je m'estois faict apporter dans une litière, six semaines après que je me fuz ainsi brisé⁴. Je me fis monter sur un petit mullet, et avecque une extrême douleur⁵ j'arrivay à Quiers, et tous les jours m'esforçois⁶ peu à peu de cheminer. Voilà le succès de la prise de Quiers et Sainct Damian. A present⁷ je vois escrire la prise de Lans.

Monsieur le mareschal et tout le camp marcha droict à Lans, où⁸ estoient tous les princes et seigneurs sus nommez. Et pour ce qu'il en y a aujourd'huy qui m'aiment et autres qui ne hayssent, je veux approcher de la verité, selon la souvenance que Dieu m'en a donné, afin que ceux qui me hayssent ne me puissent reprendre,

a) gasté (a foulé B) — b) avecque grandissime douleur A — c) jours je m'esforçois A — d) Or (et B) estoire — e) et y B — f) dessus A

1. Les princes arrivèrent à Chieri le 20 septembre, le 8 octobre, le fils du comte d'Albion les rejoignit à Turin (Molo, p. 191). Voir, sur leur arrivée, Boyvin, t. XXVIII, p. 564-567, des avis de Rome du 26 septembre (*State papers, foreign, Edward VI*, n° 461) et une lettre de Mancini au duc de Guise, Montcalher, 1^{er} nov. 1551 (ed. de Ruble, t. IV, p. 4).

2. Lanzo Torinese, dans la vallée supérieure de la Stura, au nord ouest de Turin. Brissac, dans une lettre au roi, datée de Turin, 25 novembre, justifie l'entreprise « pour ce que led. chasteau [de] Lans est le lieu le plus esloigné des forces des ennemis, et que si lesdits ennemis y veulent donner secours, il leur faudra passer le Po, la grande Douvre et encores après une petite rivière, nommée l'Orque, joinct que, pour ce faire et venir lever nostre siège, ilz ne pourront faire autrement que d'assembler toutes leurs forces, tant de gens de cheval que de pied, lansquenetz, Espagnolz et Italiens. Et s'ilz y vienroient autrement que tous ensemble, leurs forces ne seront pas suffisantes pour nous faire reculer, et si seront en danger d'estre défaictz. » (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 148 v°).

3. Mancini écrivait, le 1^{er} novembre, de Montcalher au duc de Guise qu'il était tout prêt à faire service à ses frères, « puyque Dieu m'a donné un peu de guer son de ma cuisse. » (Ed. de Ruble t. IV, p. 4).

disant^a la verité, et que les autres qui m'aiment prennent plaisir à lire ce que j'ay fait et se souvenir de moy ; car je voy bien que les historiens en parlent maigrement^b. Monsieur le mareschal se mist devant avecque tout le camp, et me bai'lla a conduire l'artillerie avec cinq enseignes de gens de pied, et les commissaires d'icelle^c, qu'estoit messieurs de Caillac² et Duno³, lesquels^e aussi s'estoient trouvez à la prise de Quers. Ledict seigneur arriva, lendemain qu'il fust party de Quers, à Lans sur le mady^d, et nous, avecques l'artillerie, arrivasmes à l'entrée de la nuit^f. Le bourg de Lans est grand et cloz de^e mauvaises mura ijllles. Monsieur le mareschal se logea à un mil près dudict^f Lans en un autre bourg^g, et aux^h environs de luy la gendarmerie et cavallerie^h. Tous les princes et seigneurs voulurentestre logez au bourg de Lans, ensembleⁱ quelques compagnies des^j François et Italiens, et^k mesmement monsieur de Bonivet et sa compagnie colon-

^a *Version des mss. Ed. Dangeux*

a) à — b) de l'artillerie A — c) qui — d) allans le mady A — e) et si est fermé de A — f) de A — g) et tout aux A — h) cavallerie A — i) et A — j) de — k) onis dans A

1. Allusion à Paradis, très vague sur ces opérations de Brissac (*Continuation*, 2, 22).

2. Cf. p. 157, n. 1. Boyvin le cite aussi (t. XXIX, p. 61) et dit qu'il « estoit depuis peu de jours en Piedmont ».

3. Les « Duno » avait la charge d'annoncer au roi la prise de Chieri (Brissac au roi, Chieri, 6 septembre 1551, Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 138 r°). Il est cité dans une dépêche de Brissac au roi, d'avec de Chieri, 23 septembre 1551, comme ayant été chargé de reconnaître avec Charles de Bragance la place de Verrua et d'en faire le siège (*ibid.*, f° 87 v°). Il prit part, en janvier 1553, à la défense de San Damiano (voir plus loin). En janvier 1554, il repoussa avec La Motte Goudron un corps d'Allemands qui avait saccagé Buttiglora (B. N., ms. fr. 20642, f° 3 et 5). Boyvin dit qu'il mourut des suites d'une blessure reçue au siège de Volpiano, en septembre 1553 (t. XXIX, p. 545).

4. Brissac écrivait au roi de Turin, le 25 novembre 1551 : « Mons. le Bonivet partit hier au matin pour accompagner nostre artillerie. Et presentement sommes prestz à monter à cheval, messieurs d'Aumalle, de Nemoux et moy, avec partie de nostre cavallerie. » (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 148 v°). D'après Boyvin, qui place ce siège, à tort, en janvier 1551, Brissac « partit, quitta Chieri le 18 et sera t arrivé le 20 devant Lanzo ».

5. Probablement Germagnano, à 3 km. au S. O. de Lanzo, dans la plaine. Brissac dut arriver par l'ancienne route, qui longeait la rive droite de la Stura, par Cafasse, et franchir la rivière.

nelle. A^a leur arrivée, ils allèrent au pied de la montagne, à main droite sortant du bourg. Le^b sergent major avoit déjà gagné le haut d'icelle^c montaigne dernier le chasteau^d, à l'entour duquel^e sont grands precipices^f, et spciallement^g sur le dernier, par là où il falloit que monsieur le mareschal allast recognoistre, il^h n'y a rien quiⁱ ne soit precipice^j, sauf le devant du chasteau qui respond à la ville : il y a deux boulevards^k assés grands^l, et la porte du^m chasteau entre deⁿ ix^o. De^o mettre l'artillerie là, ce n'estoit que perdre temps ; de^p la mettre du costé de là où nous venions, il falloit mettre la teste^q du canon contre mont^r de façon qu'elle^s ne pouvoit battre plus de^t la moitié de la muraille, et si falloit monter plus de mil pas avant que d'estre au pied de ladicte^u muraille, avec la plus grand difficulté qui peut estre : et^v du costé de main droite estoit le semblable, et du^w dernier du chasteau encores pis que tout : car, tombant l'on^x alloit chex^y à un quart de mil bas en la rivière^z. Et à cause de la grand difficulté qu'il y avoit^{aa} de pouvoir mener l'artillerie au dernier d'icel chasteau, où y avoit une petite plaine^{ab} de vingt à vingt cinq pas, les ennemis n'y avoient rien remparé^{ac}, sinon taillé un petit fossé de la hauteur de demy pieque dans le rochier^{ad}, et deux moyneaux aux deux costez, qui flanquoient le fossé. Et n'y avoit pas trois mois que deux ingenieurs

a) Or à b) bourg que le c) de la A d) du chasteau A e) pro
suppices presupices H) f) espce atlement g) et — h) que — i) precepisse
pressepice B) — j) bo hovartz (bovertz B) — k) grandz assés A — l) du
dict B — m) et — n) temps et de B — o) boucne — p) contre armo il — q) qui
— r) plus que de — s) la A — t) or A — u) le A — v) tous (l'ons B)
x) timber A — y) qu'estoit — z) plainoure (pla nure B) — aa) reparé A
bb) roc A

1. Peut-être les habitants de la Bell na et du Montbasso, au sud de Lanzo. On pouvait de là dominer la ville et le château.

2. Le château de Lanzo fut rasé par les Français en 1556 ou 1557. La ville moderne a été bâtie sur son emplacement. L'entrée du château était peut-être la tour de la commune qui subsista encore dans la via Umberto I — la du s. se situent ici les os, qui ne sont, d'ailleurs, que probables, à une très probable communication de M. le prof. A. Segre, faite après enquête sur place.

3. La Stara.

de l'Empereur avoient esté là, et dirent qu'il n'estoit possible aux hommes de pouvoir mener l'artillerie par cest endroict ny par aucun des autres, sinon que l'on la mist par la ville, devant la porte du chasteau, qu'estoit autant de temps perdu ¹.

Monsieur le mareschal, à son arrivée, et tous les princes et seigneurs, et les ingenieurs que ledict sieur mareschal avoit allarent recognoistre le dernier du chasteau, y ayant une montée de plus de trois cents pas, autant mal-aisée que ^b montée qu'ils firent peut estre ^c en leur vie, et après avoir recogneu et demeuré là plus de deux heures, ils conclurent qu'il estoit impossible de le prendre. J'arrivay le soir avecques l'artillerie, et me fust dict qu'il s'en falloit retourner lendemain : *de quoy je fus fort esbahy*. J'estois si mal de ma cuisse que je me jetlay incontinent sur un matelas ^d, et ne vis monsieur le mareschal de tout ce soir; car il s'en estoit retourné en son quartier, bien mal content contre aucuns qui ^e luy avoient fait facile ceste entreprinse *et avoyent les moyens de l'excecuter, lesquels à present la luy faisoient impossible*. Le matin il retourna, et allarent de nouveau recognoistre le mesme lieu; mais tant plus ^f ils le ^g recognoissoient, plus ils trouvoient le lieu difficile ^h. Comme ⁱ j'eus disné, messieurs de Pequigny ², de Touchepied et de Vinu ³ me vindrent trouver, et me dirent que la resolution estoit faicte pour s'en retourner, et qu'ils n'avoient ^j point de regret de le faire si ^k j'avois veu le lieu, et me mirent tant de fantaisies en la teste qu'ils me monterent sur mon mullet et

* Ed : la

a) en A — b) pas, si difficile que A — c) par aventure A — d) mais as — e) que A — f) lieu et ont (où B) plus — g) ils trouvoient le lieu plus difficile B — h) Et comme — i) Pequignu (Pequigny B) — j) n'auront B — k) de s'en retourner si A

1. Cf. la description m se par Boyvin dans la bouche de Brissac (t. XXIX, p. 63).

2. Cf. p. 328, n. 6.

3. Il s'agit vraisemblablement d'un seigneur de Vinovo.

me menarent au dernier de la croupe^a de la montaigne, où^b les arquebuzades estoient^c à bon marché, sinon que l'on print fort à main droiete vers la rivière, et par là il^d estoit mal aisé d'aller ny de recognoistre, et avoit fallu que monsieur le mareschal et tous les princes fussent montez et descenluz au hazard des arquebuzades. *Ce que Dieu garde est bien gardé. telle fois ay-je veu tirer mil arquebuzades à cent pas de moy sans estre offensé.* Or tous quatre fismes tant que nous allasmes jusques au haut, et me menarent par le mesme lieu où monsieur le mareschal et toute sa^e troupe estoient montez et descendaz.

Je veulx^e escrire icy, pour en laisser exemple à ceux qui viennent après nous, comme j'y trouvay la chose faisable^f, non toutesfois^g sans une très grande difficulté^h. Mais, quoy que fust, nous deliberames queⁱ nous menerions la tillerie hautⁱ et la mettrions en batterie. En premier lieu, l'on regardoit tousjours du pied de la montaigne jusques au haut tout droict. Les^m anges auroient^k eu assés affaire à^l monter^l; car, outre que la montaigne estoit droiete, il y avoit grand quantite de rochers. Je commençay à noter que, en faisantⁿ un chemin, qui pouvait durer cent pas, jusques à une petite place, qui pouvoit tenir dix pas de rond^o, que nous aurions moyen d'arrester là la pièce; car ce petit lieu estoit^p comme plain. Puis je regarday que nous pouvions faire un autre chemin traversant vers la main gauche et le^q chasteau, jusques à une petite plaine^r, qui suffisoit pour appuyer^s le canon; puis après, qu'il falloit faire un autre chemin, traversant à main droiete, jusques à une autre petite plaine^t, et de là nous avions la montée un peu droiete

a) courpe (croupe B) — b) or A — c) harquebuzades y estoient — d) omis dans A — e) la — f) Et veulx-je — g) facile — h) pas A — i) sans grande et grandissime difficulté A — j) que ce feust A — k) ces trois mots omis dans A — l) à hault — m) Or (que B) les — n) anges y auroient A — o) d'y B — p) ces deux mots omis dans A — q) on ce faisant A — r) rondoie B — s) ce pou là (cestuy là B) estoit — t) et vers l' — u) plainours (plainure B) — v) repasser A — x) planeurs (plalaure B)

jusques au dernier du chasteau, mais nous avions passé à tout le moins les rochers. Et par tous ces trois repos nous descendîmes au grand peril de noz vies, et leur montray qu'il falloit que chascun d'eux entreprint de faire le chemin de l'un repos à l'autre, ce qu'ils notarent fort bien. Et après me remonturent sur mon mulet, *car auparavant ils me menotent en espousée souz les bras* : et allâmes droit au logis de monsieur le mareschal où je les trouvay tous assis au conseil, pour^a arrester l'ordre pour nous en retourner.

Et à mon arrivée, monsieur le mareschal me diet : « D'où venez-vous, monsieur de Montuc ? je vous ay envoyé querir par deux fois pour venir au conseil et pour entendre la conclusion que nous avons faict icy de nous en retourner. Il ^b faut que vous en rameniez^c l'artillerie par là où vous l'avez conduite^d. » Alors je luy respondis : « Comment, monsieur, vous en voulez-vous retourner sans prendre ceste^e place ? *Cela n'est pas digne de monsieur de Brissac*. Je viens de la recognoistre, et par le mesme lieu où vous l'avez recogneuë : et vous assure que nous y menerons l'artillerie. » Il me respondit qu'il faudroit donc que ce^f fust Dieu qui le fist, car il n'estoit en la puissance des hommes de le faire. Je luy respondis que je n'estois point Dieu, et si la y amencrois. Alors il ^g me diet : « Ouy, dans huict ou dix jours, *avec des engins* ; et cependant don Ferrand^h, qui est a Versellⁱ, assemble toutes les forces qu'il a hors et dans les garnisons, et nous veut venir donner la bataille. Il y a trois mil Allemans et je n'ay Suisse ny Alemand pour luyⁱ respondre^k. » Je vous

a) et à — b) et — c) ramenés (ramennés B) — d) amenée — e) esse A — f) omis dans A — g, ameneris je Il B — h) Ferrandou — i) y

¹ Verelli, prov. de Novare ch.-l. de distr. En réalité, don Ferrante avait son quartier général à Casale.

² S'il n'était pas aisé de prendre Lanzo, il n'était pas non plus facile à don Ferrante de le secourir. L'agent manouïan Annibale Lio li écrivait, le 30 novembre, de Casale : « Hora poco accade, se non che i francesi sono tutta via sopra l'Anz, ma si discorre che poco potrà l'urtuglaria » « queste nebbie tanto osoure, et fra tanto la nostra fanteria et cavalleria havrà tempo di

oblige ma^a vie et mon honneur, *dis je*, de mettre quatre^b pièces d'artillerie dans deux matins^c monkées au cul du chasteau. » Et^d tousjours il retournoit sur le propos des trois^e mil Allemans. Et à la fin, de cholère, je luy commençay^f à dire : « Et faicles vous si grand estat des Allemans du seigneur dom Ferrand^g ? Monsieur l'admiral a six compagnies que le capitaine Ynard commande. Monsieur de Bonivet luy en baillera quatre des siennes. Il s'obligera de combattre avec lesdites enseignes les Allemans. Monsieur de Bonivet, avec le demeurant des siennes, combattra les Espagnols. Noz Italiens s'obligent de combattre les leirs. Vous avez d'un tiers plus^h de cavallerie, avecque la suite des princes, que le seigneur dom Ferrandⁱ. Et si le capitaine Ynard aime mieux combattre les Espagnols que les Allemans, monsieur de Bonivet et moy les combattrons, et luy baillerons au choix. » Le capitaine Ynard respondit qu'il estoit content de combattre l'une troupe ou l'autre, et telle^j qu'il plairoit à monsieur le mareschal. Monsieur de Bonivet dict aussy que ce luy estoit tout un et qu'il les combattroit. Et alors je dis^k : « Et faut-il faire si grand estat de ces^l Allemans ? Je gageray que des trois mil les quinze cents n'ont point de chausses et que noz soldats la pluspart^m ont chausses de velours etⁿ de satin, et si^o s'estiment tous gentils-hommes, se voyant si bien vestuz comme ils sont, craindront^p ils de combattre^q ? Laissez les venir seulement à nous, car nous les traicterons de la mesme façon que nous fismes à Serizolles. » Alors monsieur de Monmorancy

a) *respondre*. Alors je luy respon-
dis que je luy obligerois ma — b) *honneur*
que je luy aurois (de luy avoir h) *quatre* — c) *n'avez* — d) *omis dans A* —
e) *sur les trois A* — f) *commence A* — g) *Ferrandou* — h) *omis dans B* —
i) *Ferrandou* — j) *estelle A* — k) *je luy dis B* — l) *ses A* — m) *soldats qui la*
n) *ou* — o) *qui* — p) *sont les craindront A* — q) *de les aller combattre B*

andare innanzi, ancora si tenga per difficile il soccorso di quel luogo, essendo nelle viscere di Francesco » (Arch. d'Et. de Mantoue). D. Ferrante envoia trop tard Francesco d'Este au secours de la place (Francesco d'Este au duc de Savoie, 2 décembre, cit. par A. Segre, *Appunti di storia sabauda*, dans *Memorie della R. Accademia dei Lincei*, 1903, p. 33, n. 1).

parla^a et dict^b : « Monsieur, monsieur de Montuc est vieux capitaine; il me semble que vous devez^c adjoûster foy à ce qu'il vous remonstre. » A quoy^d monsieur le mareschal respondit: « Vous ne le cognoissez pas comme moy; car il ne trouve^e rien difficile, et un jour nous feru tous perdre. » Lors^f je luy respondis que, quand je voyois^g la chose difficile, je^h craignois autant ma peau qu'un autre; mais que en cecy je neⁱ trouvois aucun inconuenient. Alors monsieur de Nemours dict. « Monsieur, laissez-le faire, et esprouvez son dire. » Monsieur^k le¹ prince de Condé et monsieur² d'Anguien en dirent autant, monsieur d'Aumalle le semblable; monsieur de Gonnort³, qui est maintenant mareschal de France⁴, monsieur de la Rochefoucault, le comte de Charny⁵, les sieurs de La Fayette⁶ de⁷ Terride⁸ suivirent tous leur

^a *Leçon des mss.* Ed. verrois. — ^b Ed. Messieurs. — ^c Ed. Gonnort

a) parle A — b) devyés A — c) alors A — d) tient A — e) alors A — f) uif/
ficile que je — g) n'y — h) les B — i) omis dans B — j) Charayn A
k) Fouette et de A

1. Artus de Cossé, s^r de Gonnort, 2^e fils de René de Cossé et de Charlotte Gouffier, chevalier, premier panetier du roi et bailli des eaux (1541), lieutenant de cent hommes d'armes (1550), fut gouverneur de Metz (1551) et commanda en second au siège de 1553, gouverneur de Mariembourg (1554), prit part à la campagne de Piémont de 1555 (voir le liv. V), fut battu en 1555 par Coligny près de Cléteaudun, surintendant des finances (16 févr. 1563), grand panetier de France (janv. 1564), comte de Secondigny (juin 1566), maréchal de France (4 avril 1567), combattit à Saint-Denis et à Moncontour, gouverneur et lieutenant général de l'Orléanais (1570), battu une seconde fois par Coligny à Arnay-le-Duc, prit part au siège de La Rochelle (1573), m.^s à la Bastille et disgracié comme complice du duc d'Alençon (7/1) de nouveau en faveur dès 1575, chevalier du Saint-Esprit le 31 déc. 1578, envoyé comme ambassadeur en Angleterre en 1581 à l'occasion du mariage projeté d'Elizabeth avec François, duc d'Anjou, mort à Gonnort, en Poitou, le 15 janv. 1582.

2. Louis Moller, seigneur de La Fayette, Montelgelat, Pontgibart, Gontemotoze, chevalier de l'ordre (28 janvier 1560), gouverneur de Boulogne, capitaine de gendarmerie (juillet 1536-15 juin 1577); fils aîné d'Antoine et de Marguerite de Rouvle, il épousa Anne de Vienne-Lusinois. Il avait été à l'expédition de Naples sous l'autorité; il prit La Charité le 25 juin 1563 (F. Vissery, *Diction. de l'Etat-major*, 1^{re} part., p. 302). Il ne s'agit pas ici, comme l'a cru de Rubis, de son fils François, qui n'était que guidon lorsqu'il fut tué à l'assaut de Saint-Quentin, en 1557.

3. Antoine de Lomagne, baron de Terride, capitaine de 50 hommes d'armes. Il avait été nommé le 1^{er} février 1549, par lettres datées de Saint-Germain-en-Laye, gouverneur de Pignerol, à la place de Vassé, nommé gou-

opinion. Et alors monsieur le mareschal dict : « O bien, je vois que tous vous autres avez envie que nous fassions^a le fol. Faisons^b -le donc ; car je vous feray cognoistre que je te suis autant que pas un de vous. » Et voilà ma bataille gagnée contre tout le conseil.

Alors je dis^c à monsieur de Nemours : « Monsieur, il faut que vous^d autres, princes et seigneurs, mettez la main en cest affaire, que^e vous^f monstrez le chemin aux soldats, afin que, s'ils^g vouloient reculer à ce grand travail qu'il faut prendre pour le fait dont es. question, nous puissions leur reprocher^h que les princes et seigneursⁱ y ont mis la main plustost qu'eux. » Cependant je luy remonstray aussi qu'il seroit bon, s'il luy estoit agreable, qu'il allast prendre un canon avec toute sa troupe qu'il avoit mené quant et^j luy, pour le conduire au pied de la montagne. Ledit seigneur respondit qu'il le feroit fort volontiers. Or falloit il passer l'artillerie par dedans^k la ville, et estoit-on contrainct de rompre trois ou quatre cantons de maisons, pour la tirer dehors et applanir une petite descente au sortir de la ville, de laquelle on tumboit en un chemin planier jusques au pied de la montagne où estoit le chasteau, c'estant mil pas de la ville. J'en dis autant à messieurs d'Anguien et prince de Condé, lesquels fort volontiers s'y accordarent, et tout autant à monsieur de Monmorancy, lequel s'y offrist de bonne volonté^l. Quant à la quatriesme pièce,

^a, fassions — ^b fol. Or fassons — ^c Et diz alors B — ^d vos B — ^e affaire et que — ^f nous des B — ^g si les soldatz A — ^h, nous les puissions (puissions les B) reprocher — ⁱ et les seigneurs A — ^j avecques (quant à B, — ^k) dans A — ^l plan (plein B)

verneur du marquisat de Saluces. Il prela se mient pour cette charge à Turin, entre les mains du prince de Velft, le 25 avril suivant (Arch. de Pignerol, *registro degli atti consolari*, 1559 1563, f° 15). Sur son rôle au début de la campagne de 1551, cf. Boyvin, t. XXVIII, p. 409, 412, 431. On le retrouvera aux livres V et VII. Il mourut à Eauze en 1561.

La bonne volonté de ces jeunes seigneurs est attestée par les éloges que leur donne Brissac dans ses deux rapports au roi et au connétable, conservés en copie dans le ms. 490 d. 1 de la Bibl. de Carpentras (f° 149 v°-150 v°) sous la date exacte : *Depesche de la prise de Lanzo, sur la fin d'octobre ou premier novembre 1551*. Il faut corriger : *sur la fin de novembre ou premier décembre 1551*.

je ne scaurois dire qui fust celuy qui entreprint la * conduire car ce ne fust pas monsieur d'Aumalle, pour ce qu'il fallust qu'ils en allast en son quartier, à la caverne, avecques monsieur le mareschal. Or, quoy que ce fust, ils ne reposarent de toute la nuit jusques à ce qu'a * la clarté des torches ils eurent posé l'artillerie au pied de la montagne. Mais avant qu'ils sortissent du conseil, je dis à monsieur d'Aumalle . « Monsieur, voulez-vous venir et je vous monstreray comme nous menerons * l'artillerie derrière le chasteau ? » Et dis * à monsieur le mareschal « Aussi bien vous * ne voudrez pas partir encores pour vous retirer à vostre quartier. » Monsieur d'Aumalle y vint volontiers, ayant seulement avec luy / monsieur de la Rochefoucault, le ^e seigneur de Piquigny et ^a moy. Encores que ma cuisse me vexat grandement *, neant moins je m'efforçay pour leur faire veoir tout à l'œil. Et comme nous eusmes monté la montagne et recogneu la place *, nous allasmes trouver monsieur le mareschal, qui attendoit ledict sieur d'Aumalle, qui luy ^a dict que ma raison estoit bonne, et que personne ne s'estoit advisé de ce que je m'estois apperceu, et de ces *reposedes*. Tous les princes et seigneurs estoient encores en la salle, où monsieur le mareschal avoit d'onné. Je ne seay en quelle part monsieur de Vassé * estoit pour lors ¹ car monsieur le mareschal le manda venir avec sa compagnie et de ^a compagnies françoises, avec mandement au capitaine Tilladet, à Savillan * de s'avancer nuit et jour, pour se joindre à eux, ce qu'il fist.

L'endemain ^m matin, j'allay regarder en quelle façon

* *Lecten des mss.* Ed. Tilladet et à Savillan

a) de A — b) que A — c) admenerons A — d) ainsi dans A — e) h-m, monsieur, vous — f) volontiers menant quant et luy A — g) Laroche Foucault tous seuls le A — h) Piquigny après et A — i) me tuuast de mal A — j) pla ne A — k) qui l'atendoit et luy A — l) Bassé (Vassay B) — m) Or lendemain

1. Il était gouverneur de San Damiàno. Le 5 octobre précédent il informait Brissac de l'approche de D. Ferrante (B. N., ms. fr. 20422, f° 49 orig.).

je pourrois faire les chemins en la montagne sans que fussions offensés^a du chasteau. Et premièrement, je des- couvris cinq petites canonières faictes pour arquebuzes, qui nous descouvroient tout le long du chemin. Pour^b brider cela je priay le capitaine Ynard de m'amener trois cens arquebuziers des meilleurs de sa troupe, lesquels arrivez nous despartismes pour en estre mis dix à chascue canonière, qui tiroient comme quand on tire au blanc, l'un après l'autre et tous^c au desouvert; et^d quand le dernier des dix achevoit de tirer, le premier recommençoit. Dans^e la ville y avoit une maison, ce la couverture et haut de laquelle on pouvoit battre au dedans et au long de la courtine, mais, pour se couvrir d'elle, ils avoient mis force tables l'une sur l'autre, en telle sorte que ceux qui montoient sur la maison ne pouvoient rien voir au long de la muraille. Or les tables estoient fort simples. Et avant le commencement de la guerre, j'avois mis en leste à monsieur le mareschal de faire forger à Pignerol^f quatre cens arquebuzes d'un qualibre^g qui portoit trois ou quatre cens pas de poincle, et que ces armes fussent mises au dessus du foyon^h, afin que personne ne les peut tirer du Piedmont, desquelles il en pourroitⁱ distribuer vingt à chascue compagnie, et ordonner aux thresoriers de bailler douze francs de paye à ceux qui les portoient. Ces arquebuzes estoient desjà faictes et distribuées. Je priay le capitaine Richelieu^j, qui depuis fust maistre de camp, de faire monter sur la maison les^k vingt arquebuziers, pour tirer au travers les^l

a) sans estre offensés — b) chemin. Or (mais B) que feys je pour — c) tout — d) or A — e) Et dans B — f) Égneyrol — g) ces deux mots omis dans B — h) foyon B — i) pouvoit B — j) Richalieu (Rechilieu. B) — k) ses (ces B) — l) des B

1 Foyon signifiant foyer, cheminée, il semble que l'expression *mettre au dessus du foyon* ait quelq. le sens équivalent à *mettre au râtelier*.

2 Louis du Plessis, s^r de Richelieu, l'entraînant d'une des compagnies colonelles de Bonnivet, d'après Hoyvin (t. XXIX, p. 191), nommé capitaine de Corlemugy après la prise de cette place. Brissac au roi, S^t S^t-f^{am}. Belho, 13 juillet 1553. B. N., ms. fr. 20149, f^o 227, copie, tue au siège du Havre en 1563. Cf. Brantôme, t. V, p. 337-338.

tables, le long de la courtine, parmy lesquelles les arquebuzades passaient comme par un * papier, de sorte que tant les arquebuziers * qui battoient de dessus la maison au long de la courtine, que ceux là qui tiroient à dixaines, mirent^c les ennemis en tel estat que personne ne s'ouzoit hazarder à passer au dedans de la courtine

Lors fut baillé vingt pionniers à chacun des trois qui avoient recogneu le chemin, avec trois massons portans de gros marceaux et pics^d de fer, pour rompre quelques rochers * qui estoient en chemin. Et ainsi commencasmes à * travailler à huit heures aux chemins^e, lesquels, à deux heures après midy, furent achevez. Et à une heure de nuict, on commença à monter la première pièce, avec quatre vingts soldats que j'avois de ma compagnie (car le reste estoit demeuré au chasteau de Montcaillier), lesquels la montarent. Celle-là^f leur donna plus de peine que toutes les autres trois. Comme nous estions au premier repos, nous tournions l'artillerie droict à l'autre, et de mesmes les soldats ; car, pour alonger, il falloit faire le chemin droict, aux fins que les soldats peussent monter un peu droict, et puis après tourner sur l'autre chemin. Monsieur de Piquigny^g estoit dans l'affût^h avecques une petite lanterne, qui seulement pouvoit donner * clarté au rouage. Les ennemis alors tiroient, mais jamais arquebuzade ne nous toucha. Messieurs de Caillac et de Duno s'attierⁱ doient à mettre les gabions et les ren plir au cul du chasteau, et, à l'instant que les pièces arrivoient haut, ils les venoient prendre pour les loger. Et jamais homme ne mist la main à tirer lesdictes pièces que mes soldats, car, combien que

* *Leçon des mss. Ed. :* Monsieur de Piquigny portoit une petite lanterne pour donner

a) du B — b) hachebuzards B — c) dardues 12. hachent A — d) par le (palz B) — e) rocs A — f) ones dans A — g) aux chemins à huit heures — h) et — i, l'écquigny B — j) la fuste B

1. Affût, charpente qui supporte le canon.

monsieur de Bonivet en eust amené une troupe et le capitaine Ynard un autre pour les aider, si est ce qu'ils leur dirent qu'ils en demandoient point d'aide, car puisqu'ils avoient eu l'honneur d'amener la première, ils vouloient encores avoir cest advantage que d'y conduire toutes les autres. de quoy je^e fuz fort aize car ils estoient desjà instruits aux destours^e. A trois heures après minuit toutes les quatre pièces furent logées en batterie. Monsieur le mareschal et monsieur d'Aumalle estoient venus de leur quartier; et^d croy qu'ils ne dormirent guères ceste^e nuit, car ledict sieur^e mareschal avoit grand peur qu'il ne fust possible de conduire lesdictes pièces, et ledict seigneur d'Aumalle, d'autre costé, estoit en peine parce^e qu'il avoit asseuré, après avoir veu le lieu, que je les y monteroïs. Les princes et seigneurs, qui avoient la nuit devant travaillé, reposarent jusques à ce que monsieur le mareschal les manda esveiller, qui fust à la relation que luy alla faire le capitaine Martin¹, Basque², qui estoit à luy, lequel l'asseura avoir laissé la dernière pièce sur le haut de la montagne. Et cuyde je que, ceste nuit là, ce capitaine Martin fist cinquante voyages, d'autant que monsieur le mareschal l'envoyoit veoir de quart d'heure en quart d'heure en quoy nous en estions.

Arrivé que fust monsieur le mareschal et tous les princes et seigneurs, ils trouvarent que tout estoit loge pour commencer à battre. J'avois faict porter demy sac de pommes suzines³, qui est un fort bon fruit, quatre flascons de vin et du pain, pour faire manger et boire mes soldats. Mais monsieur le mareschal, le premier, et tous les princes et seigneurs me volarent les pommes et

^e *Leçon des mss. Le mot manque dans l'édition*

a) en admenast une A — b) j'en c) contours A d) quartier là et
e) d'este — f) rrons et r le A — g) pouras B — h) Bascon

¹ Prétail, rent le capitaine Martin d'Irlart, commissaire des guerres dès le 28 nov. 1554 et encore le 4 juin 1569 (B. N., ms. fr. 25803, n° 315). Il signa le *Martin de Irlart* (Communio. de M. de Jaurgain).

à pot beurent deux flascons du vin, attendant le jour. Or, je laisse pincer^a à ceux qui liront ceste histoire si je bravoïs monsieur^b le mareschal, voyant qu'il m'avoit tant repugné sur la conduicte de l'artillerie. Je croy que ce fust un des grands aises que j'eus^c jamais, tant pour le contentement de monsieur le mareschal que des princes et seigneurs qui estoient là tous lesquels avoient prins leur part de la peine. Le matin, au poict du jour, on tira trois ou quatre volées à la muraille, qui la perçoient, et à travers les escuieries^d entroient dans la basse court, et de là donnoient dans le logis du chasteau. Monsieur le mareschal avoit faict mettre aussi trois canons bis, du costé d'où nous venions battans contre-mont, pour les intimider, car de dommage on ne leur^e en pouvoit pas faire. Mais comme nostre artillerie eust tiré trois ou quatre vollées, ils commencèrent à faire la chamade^f, et puis se rendirent^g. Monsieur le mareschal y laissa le capitaine Breuil^h, beau frère de monsieur de Salèdeⁱ, avec sa compaignie^j, qui estoit des capitaines de monsieur l'admiral. Et, ce faict, il s'en alla avec toute la cavallerie et son infanterie^k vers la plaine de Caluze^l, pour voir

a) laisse à penser B — b) si j'estois brave contre monsieur — c) j'eusse — d) escuieries (escuyeries B) — e) les — f) camade A — g) Bruilh (Bruil B) — h) Sarcede (Sarsede B) — i) infanterie

r. En confrontant le texte de Montuc avec la lettre de Brissac annonçant qu'il partit pour Lanzo le 22 novembre, on trouve que la bataille eut lieu le 29. La *Cronaca d'Issiglio* dit que Brissac attaqua le 28 le château par l'ouest (Cibrario, *Memorie storiche*, Turin, 1838, p. 155-156). Annibale Litta écrit, le 1^{er} décembre, que Lanzo se rendit après cinq heures de bataille seulement (Arch. d'Et. de Mantoue). D'après Gosellini, le castellan, Giacomo Provana di Leyni, s'excusa sur l'impossibilité où il était, faute d'argent, de payer la garnison (*Compendio storico della guerra di Parma e di Piemonte*, dans *Miscell. di stor. ital.*, t. XVII, 1877, p. 189).

2. Confirmé par Boyvin. Sur le capitaine Breuil, cf. p. 111, n.

3. Caluso, prov. de Turin, distr. d'Ivrée. Giovanni Amedeo Valperga signalait, le 2 décembre 1551, de Borgo Masio au duc de Savoie, l'approche de Brissac « la passata notte con la cavalleria in numero circa di cavalli duoi mila et insieme con la fanteria qual havea alla impresa di Lanzo » (Arch. d'Et. de Turin, *Lettere di particolari*, cité par A. Tallone, *Forca e il Piemonte al tempo della prima dominazione francese 1536-1559*, Pignerol, 1900, p. 53, n. 3). Le passage de Brissac le 2 décembre et en la plaine de Caluze, près de la grande Donara et la retraite des Impériaux sur Ivrea sont mentionnés dans le rapport de Brissac au roi, Turin, 5 décembre 1551 (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f^o 151 r^o).

si le sieur dom Ferrand^a s'estoit point acheminé pour secourir le chasteau. Là^b il entendit qu'il estoit encore à Verseil^c, qui fut cause que ledit sieur mareschal se retira à Chivas^d et lendemain^e à Quiers^f. Je m'en allay à Montcalher auquel lieu je demeuray quinze jours dans le liet, malade de ma cuisse, et croy fermement que, sans ce travail, ma cuisse ne^g se fut jamais peu redresser.

Cela vous doit faire sages, mes capitaines, de ne vous fier jamais à un ou deux pour recognoistre une place. Et sans nous arrester à vostre jugement, enphoyez y ceux que vous penserez, non seulement les plus experimentez, mais les plus courageux. Ce que l'un ne peut voir, l'autre s'en apperçoit. Ne craigne, de prendre peine pour quelque peu de difficulté, pour faire un bel exploit, et aux despens de vos ennemis frictes vous sages. Lorsque vous aurez resolu de garder quelque place, prenez garde^h à escarper les reposades qui sont aux axenuës, parce que, pour peu que le canon puisse trouver lieu pour donner loisir de prendre alaine, en fin on le monte. Sans cela je n'eusse peu venir à bout de ce que j'avois promis. Ceste prinse osta beaucoup de commodité à nos ennemis et nous servit fort pour ceste guerre.

Quelque temps après, lesⁱ princes s'en retournarent, pour ce qu'ils ne voyoient point d'apparence que le sieur dom Ferrand de Gonzague se preparast pour donner bataille ny^j pour assaillir aucune ville^k. Et peu de

^a *Leçon des mss* Ed. : Se retira à Quiers — ^h Ed. : de prendre garde

^a) Ferrandou — ^b) Et là H — ^c) dresse l — ^d) Chevas B — ^e) cuisse, laquelle, à ce que je croy fermement, sans ce travail ne — ^f) Au bout de quelque temps les — ^g) ne A

¹ Cf. p. 341, n. 1

² C'est à Turin que Brissac reçoit ; c'est de là qu'il date, le 5 décembre, son rapport au roi.

³ Brissac annonçait pour le lendemain ce départ dans sa lettre au roi du 5 décembre et dans une lettre du 6 au connétable (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f^o 182 r^o). Miolo place ce départ le dimanche 6 (p. 191). Le duc d'Anjou ne quitta Turin que le 7, portant d'un « Mémoire par forme d'instruction qu'il plaira à Monseigneur le duc d'Anjou remonstrer et faire entendre au Roy pour son service et conservation de son pays de Piedmont » (Bibl. de Carpentras ms. 490, f^o 181 r^o 182 v^o).

temps^a après qu'ils s'en furent retournez, monsieur le mareschal, par^b le conseil des seigneurs president de^c Birague, sieur^d Ludovic et Francisco^e Bernardin, delibera d'aller prendre certaines places près d'Yvrée^f, pour tenir ceux d'Yvrée^f en sujecction¹. C'estoit un lieutenant de roy très digne de sa charge, tousjours en action, jamais oisif, et croy qu'en dormant son esprit travailloit tousjours et songeoit à faire et exccuter quelque entreprinse. Pour cest effect, nous marchames^g avec le camp droict à Sainct Martin², où il y avoit^h une compagnie d'Italiens et le chasteau fut battu et prins³, ensemble les chasteaux de Pons⁴, Casteltelle⁵, Valpergue⁶ et autres ès⁷ environs d'Yvrée⁸. Et commençames à fortifier ledict chasteau de

^a *Leçon de B, Ed.* : Balpergue

a) et quelque temps — b) mareschal, qu. tousjours brassoit quelque entreprinse, se delibera par — c) mis dans B — d) seigneur — e) et seigneur Francisco A — f) Ivree A — g) Et (ous dans B) ainsi marchames h) auquel lieu estoit i) Balpergue A j) autres chasteaux ès A — k) Ivree A

1. La prise par Brissac des châteaux du Canavese, voisins d'Ivrée, eut lieu en septembre 1552. Monlieu sa cite pres d'une année. Sur cette lacune, voir B de M. h. p. 203 204, et, pour le récit de cette expédition, Bevyen t. XXIX, p. 145, Gosselin, *Compendio storico (Miscel. di stor. ito.)*, t. XVII, p. 231, Luca Costi, *Historia de' fatti di Cesare Maggi.*, 504, f. 198 r.

2. San Martino Canavese, prov. de Turin, distr. d'Ivrée. Cette place commandoit tout le pays entre l'Orco et la Dora baltea.

3. Brissac écrivant de Chieri au roi, le 23 septembre 1552, à propos de la prise du château de San Martino par Bonivet : « Il a esté tiré quinze ou vingt coups de canon qui ont fait rendre ceux de dedans, desquelz led. s^r de Bonivet a fait pendre six ou sept, dont ceux des autres places ont esté tellement intimidés qu'ils ne se sont point voulu faire battre. » (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f. 186 v°).

4. Ponte Canavese, prov. de Turin, distr. d'Ivrée, sur l'Orco.

5. Caste Tellere, tour voisine de Ponte Canavese. C'est « la tour du Telar », dont parle Brissac dans sa lettre du 23 septembre (voir la note suivante) et que mentionne aussi Miodo : « Anno eodem et 22 septembris, Gallie capiunt castra Valpergie, Pontem et alia multa loca Canapicii. Et Pontem inexpugnabilem faciunt a cruce Tellere. Turrim vero Ferrarce contigiam demoluntur » (p. 113).

6. Valperga, prov. de Turin, distr. d'Ivrée, sur l'Orco. « Lesdits comtes de Valparque ont gracieusement remis à nos mains de votre Ma^{te} leur chasteau de Valparque, deux fortes tours, dont l'une se nomme Tour Ferrande l'autre du Telar, qui tiennent en sujecction tout le dit val de Pont. » (Brissac au roi, Chieri, 23 sept. 1552).

Saint Martin ^a 1. Or, messieurs ^b de Vassé et d^{ic} Gordes ^c 2 avoient prins Seve ^d 3. Et comme le fort de Saint Martin fut avancé, monsieur le mareschal s'en alla à Quiers, pour estre plus près de monsieur ^e de Vassé, afin de le secourir, s'il en avoit besoin, car il avoit déjà entendu que le sieur dom Arbre de Cende ^f 4 assembloit le camp en Alexandrie ^h 5, et cruid ⁱ que le sieur dom Ferrand estoit malade pour lors ^j. Or se douta monsieur le mareschal qu'il prendroit le chemin de Seve, et ainsi ^k laissa le sieur de Bonnyvet, le sieur Francisco et moy, et fit retirer le sieur Ludovic ^l à Chivas ^k et à Bourlengue ^l, pour

^a *Legen de B. Léd. a partout - Sede.*

^g ces trois mots omis dans A — ^b monsieur A — ^c et monsieur de A — ^d Gordes A — ^e Seve A — ^f le quel sieur B — ^g Cende (Seconde B) — ^h a Alexandrie (à Alexandrie B) — ⁱ cruid je que B — ^j et nous aussi A — ^k Chivas B — ^l Bourlengue A

1. Brissac dit, dans sa lettre, qu'il est lui-même allé sur les lieux et qu'on va s'efforcer de fortifier le château de San Martino « le mieux, le plus diligemment et à un moindre despende pour Votre Ma^{te} qu'il sera possible. » Boyvin dit que les travaux furent achevés en moins de trois semaines (t. XXIX, p. 146). Goselini décrit minutieusement le fort « fatto a la moderna et benissimo inteso » (*Op. cit.*, p. 136, n. 1).

2. Bertrand Raimbaud de Simone V, baron, s^r de Gordes, né le 18 novembre 1513. Fils de Bertrand Raimbaud IV et de Perrine de Pontevès, fit ses premières armes sous Bayard en Italie, et fut au siège de Mézières. Il est cité parmi les capitaines de Piémont dans une instruction de M. de Contev a Brissac, du 17 juin 1551 (B. N., ms. Chantab. 355, f. 171, copie). Boyvin dit qu'il était alors gouverneur de Montebell (t. XXVIII, p. 421). Il est confirmé par les dépêches de Brissac. Il assista au siège de Thionville et prit part à l'assaut de la nuit du 9 au 10 juin 1558 (B. N., ms. Ling. Gen. 8 (Delbert, 26, f. 186, v^o). Pendant les guerres civiles il fut lieutenant de roi en Dauphiné. Il défit en juin 1575 Montbrun près de Die et mourut à Montebell après le 5 mars 1578 (P. Anselme, t. II, p. 246).

3. Ceva, prov. de Coni, distr. de Mondovì, dans les Langhe. — Miolo place la faille le 1^{er} octobre 1552 (p. 146).

4. Alvarez de Sandoz, mestre de campo de D. Ferrante, signa en cette qualité la trêve de Butigliera, le 31 août 1553 (Bibl. de Carpentras, ms. 530, f. 321 v^o). Il commandait en Piémont sous le duc d'Albe en 1555 et en 1557 dans le Smurais, au nom de Philippe II et de Cosmo de Medici (voir liv. IV). Cf. la notice de Brantôme, t. I, p. 326-328.

5. Une dépêche d'Annibale Lotfi, du 6 octobre, dit qu'un corps d'Allemands du bâtard de Bavière, destiné à la reprise de Ceva, partit, ce jour-là, d'Alexandrie, par Felizzano, vers Asti, Archidelfe et Mantoue.

6. Goselini confirme ce détail : « Essendo lo gravato a morte a Milano », fait-il dire à D. Ferrante (*Corpendio storico*, dans *Miscel. di stor. ital.*, t. XVII, p. 234).

7. Ludovic de Brague. Cf. p. 220, n. 1.

avoir le cœur à ces deux places, desquelles " il estoit gouverneur.

Il ne tarda pas huit jours que monsieur le mareschal manda monsieur de Bonnyvet et moy^b, aux fins de marcher^c en toute diligence jour et nuict droict au Mouldevy, avec cinq ou six compagnies françoises que nous avions à Saint Martin, delaisant le sieur Francisco en ce quartier pour faire avancer la fortification. Ce que nous fismes, et marchames jour et nuict, comme fut bon besoin. car monsieur le mareschal mesmes s'estoit engagé^e dans Seve, pour secourir monsieur [de Vassé^d. Et comme dom Arbre entendit nostre venue, et qu'en chemin nous avions prins une compaignie à Savillan^e, et qu'il nous vist arriver^f au coing de la ville, il faict largue^g et. ayant gaigné un pont de brique, il commence à faire passer son bagage^h. Je ne scaurois dire si le seigneur Ludovic de Brague estoit en nostre compaignie, parceⁱ que nous avions quelque Italienⁱ en nostre troupe². Monsieur le mareschal, qui se vist desengagé, sort dehors la ville avecques tout ce qu'il avoit amené de forces³, et alla attaquer l'ennemy au pont. Et pensoit dom Arbre camper^j là car nous y trouvames des

^a *Leçon des mss. Mot omis dans l'éd.*

^a) ausquelles B — b) omis dans A — c) mayder A — d) monsieur de Basset (Bassay B) — e) Sabillan A — f) arriver B — g) largou (largoua B)

^h) pource B — i) qd elques Italiens — j) Or don Arbre pensoyt se camper B

1. « Lesditz Imperiaux pouvoient estre treize enseignes de gens de pied espaignolz et lansquenetz et environ IIII^e chevaux, et estoient logez en ung petit villaige à ung mil par dela ladicte ville de Ceva, au pied des montagnes de Langues, niantz un petit pont derrière eulx, qui separe ledict villaige de la montagne. » Brissac au roi Savigliano, 13 octobre 1552 (Hib. de Carpentras, ms. 190, f^o 183 v^o. 184 r^o)

2. Dans sa dépêche au roi, Brissac dit qu'il avait deux compaignies d'Italiens dans ses troupes et qu'il fut rejoint par Bonnyvet, Ludovic de Brague, Montuc et Sampietro Corso, « avec quelque peu d'arquebuziers à cheval », au moment où les Impériaux battaient déjà en retraite (*ibid.*, f^o 184 r^o)

3. Brissac avait, en fait de gens de pied, neuf compaignies françoises, de 12 d'Italiens et sept de Suisses, et en fait de cavalerie, les compaignies de Vassé, d'Aubigny et de La Fayette et deux de chevaux légers, ce les des seurs de Chavigny et de Saint Chaumont (*ibid.*, f^o 83 v^o).

loges desjà faictes. L'escarmouche fust grande et forte d'un costé et d'autre. Toutesfois, j'ay opinion que, si nous leussions chargé de queue^a et de teste, cavallerie et tout, que nous luy eussions fait peur et dommage : car, après qu'il eust passé^b le pont, il falloit monter une montaigne, de laquelle le chemin estoit si estroit qu'ils n'y^c pouvoient aller que un à un.

Or, il nous monstra qu'il estoit vray soldat et homme de guerre, car il fist passer premièrement^d toute sa cavallerie, craignant que la nostre la^e chargeast et qu'elle la renversast sur les gens de pied, puis fist passer ses Allemans, et luy demeura dernier avecque mil ou douze cens arquebuziers, qui tindrent tousjours le pont, à la faveur de trois maisons qu'il y avoit au bout d'iceuluy ; lesquelles nous ne sceusmes jamais gagner, car ils les avoient toutes percées, respondant l'une à l'autre. Au haut de la montaigne il y avoit une^f plaine, qui s'estendoit jusques à une villate qu'ils tenoient, estant^g de la longueur de mil pas seulement ou environ. Là il fist faire halte^h à toutes ses gens, et après seⁱ retira^j, mais en abandonnant les maisons, nous nous pensames mesler, auquel lieu^k y eust quelque gens de morts d'un costé et d'autre. Nous les suivions tousjours, par ce petit chemin contre mont, à force arquebuzades, car nous ne voyons pas l'appareil qu'il nous^l avoit faict sur le haut de la montaigne^l. Messieurs de Bonivet, de La Mothe Gondrin^m et moy

a) cul — b) eust en passé — c) ne A — d) premier — e) le A — f) montaigne estoit une — g) omis dans A — h) halte — i) après il se — j) retire A — k) en A — l) omis dans A

1. « Et furent faictes trois ou quatre charges, ou ledit de St-Chaumont avec la compaignie feit fort bien son devoir, aussi feirent ceulx de Rozgens de pied qui y estoient, lesq^{ls} telz passèrent led^e pont avec leud^e Imper^{al} aux en despit de toute leur harquebuzerie et les poursuivirent jusques bien haaut dans les montaignes, où il y eut trois ou quatre autres belles charges de harquebuziers à harquebuziers. » (Brissac au roi, *ibid.*, f° 184 r°.) Ces charges paraissent, d'après le rapport de Brissac, avoir été faites avant l'arrivée de Montuc.

2. Blaise de Pardailhon, s^r de La Mothe Gondrin, lieutenant de la compagnie du sieur de Maigron en 1551 (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}, t. IV, n° 13912*). cité parmi les capitaines de Picardie dans l'instruction de M^{de}

estions à cheval et parmy les arquebuziers, pour leur donner courage ; et comme nous fusmes sur^a le haut, il nous fist une cargue de mil ou douze cents arquebuziers, qui nous ramenarent droict au pont, plus viste que le pas, et sur les bras de monsieur le mareschal. Le cheval de monsieur de La Mothe fust tué, le mien blessé, qui mourust dans cinq ou six jours. Et Dieu nous ayda pour nous avoir faict departir noz soldats en deux troupes, à main droite et à main gauche du chemin (encore que la montée fust bien difficile), qui fust cause que nous ne perdismes que fort peu de^b gens, car, si nous fussions esté tous enfillez dans le chemin, nous eussions faict une grand perte, et nous mesmes y fussions demeurez¹. *Vollez cela, jeunes capitaines, quand vous vous trouverez à mesme ; car les vieux et arisez et qui se sont trouvez en tels marchez sçment ces remèdes.* Monsieur le mareschal retira tout le camp autour de Seve, et lendemain ramena les canons que messieurs de Vassé et de Gordes avoient menez quand ils la prindrent², et y laissa trois compagnies, deux françoises et une italienne³, puis se retira par le Montdevi devers Thurin et Quiers⁴. Or il ne me

a) *fusmes* montés sur A — b) *perdames* comme r en de

Contay à Brissac, du 17 july 1551 (B. N., ms. Clairamb., 344, f° 171). Le 8 janv. 1554, il rendait compte à Brissac d'un succès remporté par lui sur un corps d'Allemands à Buttighera (B. N., ms. fr. 10642, f° 3 et 5, copie). Lieutenant de roi en Dauphiné pendant la première guerre civile, il fut no gnarié à Valence, le 25 avril 1562, par Jean de Vasc, s^r de Montgoux ; son corps fut pendu à une fenestre (Cl. Scipion Duplex, *Hist. de France*, 1644, t. III, p. 630).

1. Brissac dit simplement qu'il envoya Bonnavet, Biregue, Monluc et Sampietro Corso « retirer tous noz gens, venant (*corr.* : voyant) que lesd. Impereurs avoient gagné le hault desd. montaignes et que la cavalerie ne pouvoit plus aller » (*ibid.*, f° 184 r°).

2. « Le jour ensuyvant, nous retirasmes notre artillerie au Montdevi, en sorte qu'elle ne leur est pas demeuree, comme ilz en fesoient bien leur compte et qu'il eust advenu sans le soudain secours que je y ay donné. » (*ibid.*, f° 184 r° v°).

3. Inexact. « J'ay laissé, dit Brissac, au lieu de Ceva le cap^m La Clarche avec sa compagnie et une italienne du cap^m Baptiste Vaque, qui est le moins qu'il y faut pour tenir la ville avec la citadelle. Je leur ay seulement baillé deux moennes, soubs condit on qu'ilz composeront le plus honnestement qu'ilz pourront si le s^r domp Ferrand y va avec toutes ses forces » (*ibid.*, f° 184 v°).

4. Le dégagement de Ceva eut lieu le 9 octobre 1552. Le lendemain Brissac était à Mondovi ; puis il revint sur Centallo, franchit le 12 la Stura et

souvent comme Seve fut depuis perdue¹; car nous y retournâmes un an après la recouvrer, qui fust bien autrement deffendue et combattue que le premier coup, comme j'escriray icy après².

Quelque temps après, le sieur dom Ferrand Iressa un camp surpassant toutes les forces de monsieur le mareschal; car ledit³ seigneur n'avoit Suisse ny Allemand⁴. Or fut-il adverty par les seigneurs Ludovic de Birague et Francisco Bernardin que ce camp estoit dressé pour venir reprendre Sainct Martin et les autres chasteaux, ensemble pour prendre Cazelles⁵ ⁶ ⁷, à quatre mil de Turin et la fortifier, afin que Turin ne receust aucun rafraichissement des montagnes et vallées de Lans, mesmes de Cazelles, duquel lieu on tiroit la pluspart des fructs et bois qui venoient à Turin⁸. Or, comme le camp du seigneur dom Ferrand fut prest à marcher droit à Sainct Martin, monsieur le mareschal tint conseil de⁹ ce qu'il devoit faire de Cazelles, veu qu'elle n'estoit point fortifiée ny tenable¹⁰; et conclurent qu'il la falloit aban-

¹ *Leçon de B. Ed.* Casal.

a) supérieur à — b) lequel ledict B) — c) le sieur A — d) et le sieur Francisco A — e) Cazallas A — f) foras — g) qu'est A

repartit le 14 de Savignano pour aller retrouver à Carmagnola le reste des bandes françaises et les troupes qui n'avaient pas eu le temps d'arriver de San Martino (*ibid.*, f° 183 v° 186 v°). Gosellin dit qu'une mutinerie des lansquenets du bâtard de Bavière retarda D. Ferrante et lui fit perdre l'occasion d'arrêter Brissac sur la Stura (*Compendio*, p. 231). — Voir, sur le dégagement de Ceva, une lettre du connétable au duc de Gêse, Reims, 25 octobre (*Mém.-Journ. du duc de Gêse*, vol. Milan, t. VI, p. 116).

1. Ceva fut presque aussitôt réoccupée par les Impériaux. Titold fait allusion à cette reprise dans une dépêche datée d'Alexandrie, 18 octobre (Arch. d'Et. de Mantoue).

2. Cf. p. 415-420.

3. Brissac dit, dans sa dépêche du 13 octobre, que D. Ferrante avait trois régiments de lansquenets, « bellay di baron de Sinschen, du comte de Lodron et le dernier arrivé du bastart de Bavière. » (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 185 r).

4. Caselle Torinese, prov. et distr. de Turin.

5. Gosellin dit que la prise de Caselle par les Impériaux eût été comme une écharde dans l'œil de Turin, « como uno steccho ne gli occhi a Torino. » (*Compendio*, p. 237). D. Ferrante voulait, en occupant Caselle, assurer le ravitaillement de Volpiano (cf. *B. de M. h.*, p. 211).

6. « Sapendo, Caselle, posta quatro miglia presso a Torino, non esser del tutto fortificata. » (Gosellin., *loc. cit.*).

donner et la desmanteler, toutesfois que le desmantèlement^a ne serviroit^b de rien, car le seigneur dom Ferrand l'auroit bien tost refaite. Je fus adverty à Montcallier, le soir mesmes de la conclusion; qui fut cause que le matin je m'en alay trouver monsieur le mareschal à Turin, et luy demandé s'il avoit arresté d'abandonner Cazelles. Il me dict que ouy, parce qu'il^c ne se trouveroit homme qui vouloit^d hazarder sa vie et son honneur en se jettant dedans^e, et qu'ils avoient conclu^f au conseil d'y mettre une compagnie d'Italiens, laquelle se rendroit incontinent qu'elle verroit approcher le seigneur dom Ferrand. Je luy dis *alors* que cela ne serviroit de rien, car le capitaine mesmes le diroit à ses soldats pour les y arrêter, et qu'il falloit faire à bon escient, non en ceste sorte. Il me respondit « Et qui voudriez-vous qui fut si fol^h et hors de sens que d'entreprendre la deffence d'icelle? » Je luy respondis que ce seroit moy. Alors il me ditⁱ qu'il aymeroit mieux perdre beaucoup de son bien que de permettre que je m'engajasse à dedans, veu que ceste place ne scauroit estre fortifiée d'un an pour tenir contre le canon. Je^j luy respondis lors : « Monsieur le Roy ne nous paye ny ne nous entretient que pour trois raisons l'une, pour luy gagner une bataille, afin que, par le moyen d'icelle, il puisse conquerir beaucoup^k de pays, l'autre, pour luy deffendre une ville, car il n'y a ville qui se perde sans amener grand perte de pays; et^l la troisième, pour prendre une ville, car le gain d'une ville prinse amène à sujction beaucoup de gens^m. Et tout le reste ne sont qu'escarmouches ou rencontres, qui ne servent qu'en particulier àⁿ nous, et pour nous foire cognoistre et estimer de nos superieurs, et acquerir de l'honneur pour nous, car, quant au Roy, il ne profite

a) la desmantelure — b) servoyt — c) pour qu'il B — d) vouloit A — e) honneur y estant dedans B — f) dedans Ains' avoient ilz convenu — g) non d'este sorte B — h) fou — i) responoit A — j) contre l'artillerie Je — k) à conqueste beaucoup — l) unis dans A — m) pa's — n) que par accident

aucunement de cela ny de tous autres effects de la guerre que par ces trois choses que j'ay dictes. Et par ainsi, pluslost que ceste place s'abandonne^a, j'y mourray dedans. » Monsieur le mareschal me contesta fort pour me divertir de ceste intention ; mais comme il me veit resolu, il me laissa faire^b. *Il se pouoit fort de raison, sans croire sa teste, comme faisoit monsieur de Lautrec, auquel on a remarqué ce defect, comme je pense avoir dit ailleurs^c.*

Or, Cazelles est une petite ville fermée de muraille de caillous, sans pierre aucune carrée^d, un fossé qui l'environne, et l'eau s'y met et s'en sort, de sorte que l'on ne peut aprofondir le fossé ny retenir l'eau en aucun endroiet pour le plus que jusques à demy cuisse. Il n'y avoit trenchée aucune dedans ny dehors. Les quatre coings n'estoient aucunement remplis, de sorte^e que, quand on m'eust battu une courtine par le quanton, on me pouvoit battre par le flanc. Je demanday à monsieur le mareschal cinq cens pionniers de la montagne, ce qu'il despescha promptement à lever, et furent dans quatre jours à Cazelles. Plus, luy demanday une grand quantité d'outils^f et ferremens pour faire travailler les soldats, ce que aussi promptement il m'envoya avec grand quantité de farines, lards, plomb, poudre et corde. Plus, luy demanday le baron de Chipy, La Garde (qu'estoit parent du baron de la Garde^g), le Mas^h, Martinⁱ et ma

a) place ne s'abandonne b) sans aucune pierre carrée B — c) que vous ne pouvez aprofondir d) façon e) omis dans B — f) outils (utis B) — g) Mautin

1. Brissac écrivait au connétable, le 31 octobre : « J'ai mis dans Caselles M. de Montre avec quatre compagnies de François » (B. N. ms. fr. 3902, f. 61, cit. par Marchand *Charles de Cosse*, p. 210, n. 1).

2. Cf. p. 101. — Ce jugement ajouté les deux fois après coup, a été inspiré par la lecture de du Bellay.

3. Cf. p. 105, n. 1.

4. Antoine de Sassenage dit le capitaine Mas Dauphinois, gouverneur de Chivasso. Il prit part, en juillet 1552, à la prise du château de Gardé par Vassé. Les Espagnols ayant mis le feu aux poudres, le château brûla. Le capitaine Mas perdit quatorze soldats dans les flammes (Montfort à Maignon, Saluces, 21 juillet 1552, dans *Bull. du Com. des trav. hist.*, 1893, p. 41-42).

5. Cf. p. 348 n. 1.

compagnie. Toutes " ces cinq compagnies estoient bonnes et les capitaines avec, lesquels, ayans entendu que je les avois nommez de moy-mesmes, le prindrent à grand louange et honneur. Je luy demanday aussi le Griti ^a, Venmien ^c, qui avoit une ^d compaignie d'Italiens. Le tout me fust accordé ^e. Le matin donc, je m'allay mettre dedans, et le soir les compagnies arrivaient. Monsieur de Gyé, premier fils de monsieur de Maugiron ², estoit là en garnison, avecque la compaignie d'hommes d'armes de son père auquel monsieur le mareschal manda qu'il sortist et qu'il menast la compaignie à Montcaillier. Il luy rescrivit ^e qu'il n'avoit pas demeuré si longuement en garnison à Gazelles pour l'abandonner lorsque le siège y venoit, et mesmement puisque un si vieux capitaine que moy ^f entreprenoit de la defendre, qu'estoit cause qu'il avoit deliberé d'y mourir avec moy. Monsieur le mareschal ne print pas cela pour argent comptant ; car lendemain bon ^g matin il vint à Gazelles, ayant avecque luy monsieur ^h d'Aussun, de La Mothe-Gondrin et le viscomte de Gordon ³. J'y avois desjà ⁱ faict tous les quartiers de gens de pied sans desloger la gendarmerie, pour ce que je

a) Or que B) toutes — b) Gritty — c) Benlt en — d) bonne — e) rescript — f) j'estois — g) unis dans B — h) messieurs — i) Or avois-je desjà A

1. Montmo parle de six compagnies de gens de pied. Une lettre de Montfort à Maugiron, Turin, 14 novembre 1552, dit : « Monsieur de Gié est dans Gazelles avecques monsieur de Montfort et sept enseignes le gens de pied et avecques une troppe de ceux de vostre compaignie » (ibid., p. 43).

2. Guillaume de Maugiron, s^r d'Ygie, 4^e fils de Guy de Maugiron, s^r d'Anapuy, Beauvoir de Marc, Loyssins et Meyrieu, lieutenant général en Dauphiné (1528), puis gouverneur (1544-1553), chevalier de l'ordre (2 juin 1544), capitaine aux gardes (20 oct. 1515), lieutenant général en Savoie (1536) ; fut à Marignan, prisonnier à Pavie, aux sièges de Perpignan (1542) et Landrecy (1547), capitaine de gendarmerie (1525-27), seigneur de Valerbenois. Il avait été, comme Taix, lieutenant de la compagnie du comte de Saint-Pol. Il épousa, avant le 2 octobre 1527, Ozanne l'Hermite (F. Vindry, p. 77 et *Histoire de La Motte, Armoiries de la province*, Lyon, 1887, in 7°, p. 317). Son fils Guillaume fut guidon, puis lieutenant de la compagnie de Maugiron le 1544 à 1554, épousa Philippine de Lugny et fut tué au siège de Valfront (F. Vindry, p. 331). Il fut enterré à Montcaillier dans l'église Santa-Maria, une inscription rappelle la date de sa mort : 22 juin 1553.

3. Cité parmi les capitaines du Piémont dans l'instruction à M. de Contay du 17 juin 1551 (B. N., ms. Clairambault, 344, f^o 171). Boyvin dit qu'il était gouverneur de Savignano (L. XXVIII, p. 412).

voys monsieur de Gyé obstiné et toute sa compagnie resoluë d'y demeurer. Monsieur le mareschal arrivé qu'il fust, ne sceust jamais faire tant qu'il en peut amener ledict sieur de Gyé, ains respondit franchement qu'il en pouvoit bien tirer sa compagnie, si bon lay sembloit, mais que, pour son regard, il n'en bougeroit pas : qui^a fust cause que monsieur le mareschal s'en retourna fort mal content de m'avoir jamais accordé la demeure. Je veux dire à la verité que monsieur de La Motte Gondrin et monsieur le visconte de Gordon^b se mirent à pleurer quand ils me dirent adieu, et me tenoient tous, comme faisoit monsieur le president de Birague^c mesmes, qui est en vie, pour perdu ou de la vie ou de l'honneur. Et ainsi s'en allerent après dîner. Et priay monsieur^d le mareschal et tous mes compaguons qu'ils ne me vinsent plus voir, car je ne voulois estre empesché d'un seul quart d'heure pour diligenter ma fortification. Je priay monsieur^e le mareschal de m'envoyer le colonnel Charomond^f, qui estoit à Riboulle², pour m'aider à ladicte

a) que B — b) Gourdon A — c) Virague A — d) priay à monsieur B — e) priay aussi monsieur B — f) Charmond (Charmont B)

1. Francesco Charamonti, Napolitain, gouverneur de Montmélian pour le duc de Savoie en 1536, rendit la place aux Français sans essayer de la défendre et passa au service de François I^{er} (F. Magnier, *Jehan de Boyssonne et le Parlement français de Chambéry*, 1898, p. 51), qui lui promit une pension de 200 l. l. (B. N., ms. fr. 3096, f. 15 v^o), élevée à 300 livres en 1549 (ibid., 3132, f. 39). Il commanda ensuite une des bandes italiennes dont Pietro Strozzi étoit colonel. En 1551, Lorenzo Contarini l'appelle « buon uomo colonnello » (Aiberti, ser. I, vol. IV, p. 83). Cf. aussi Desjardins, *Négoc. entre la Fr. et la Tosc.*, t. III, p. 313, 353; IV, p. 152, n). Il prit part à la guerre de Siennese ; Montluc le cite comme ayant assisté, en juillet 1554, à l'escarmouche de Sant'Abbondio. Il ne fut pas tué au combat de Marciano, le 2 août 1554, comme l'ont dit, d'après Girolamo Roffa, *Racconti delle principali fazioni della guerra di Siena* (Arch. stor. ital., sér. I, t. II, p. 581), de Rubie t. I, p. 366, n. 1; cf. la correction du t. IV, p. 70, n. 1) et E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 36. Charamonti est cité par Sozzini parmi les capitaines qui entrèrent dans Siennese avec Strozzi le 18 septembre 1554. En 1557, il étoit gouverneur de Grosseto. Montluc se plaint de son caractère difficile dans une lettre au duc de Guise, du 31 mars (éd. de Rubie, t. IV, p. 70). Voir aussi sur ce capitaine une lettre non datée, mais probablement de 1557, où un citoyen de Prato, qui signe Gabriel Symeone, se recommande de lui (publ. par Leon-G. Perrier, *Bull. Ass. du Com. les trav. hist.*, 1891, p. 496, n. 3).

2. Rivoli, prov. et distr. de Turin

fortification, avec deux ingénieurs ^a que lediet seigneur ^b mareschal avoit. l'un desquels fust tué à la prise de Vulpian ^c, et l'autre est le chevalier Beloge^d, qui est en France.

Nous commençames à remplir les quatre quantons, chascue capitaine des quatre en ayant *pris* le sien, puis ^e despartismes aux quatre courtines les ^f deux autres compagnes et les cinq cens pionniers (car tous ceux de la ville au ^g dessus dix ans portoient la terre) avecques les quatre capitaines. Mais pour ne vouloir desrober l'honneur d'aucune ^h personne, monsieur de Gixé avoit une enseigne de Dauphiné, qui se nommoitⁱ Monfort ^j, et le guydon monsieur de L'Estanc ^k, lesquels, estans arrivez à Montcalier sur le soir, commencèrent à se souvenir et plaindre leur capitaine, tellement que toute la compagnie se mutina et resolut d'aller mourir auprès de luy et ne l'abandonner point. Ainsi L'Estanc pria lediet capitaine Monfort de vouloir demeurer, car pourroit estre que monsieur le mareschal

a) engenieurs B) — b) monsieur A — c) quatre avoit pour son canton, puis A — d) dans B — e) car toute la ville au — f) à A — g) s'appelloyt A — h) L'estang B

1. Vulpiano, prov. et distr. de Turin. L'une des principales places fortes du Piémont. — S'agit-il de Duno? Boyvin cit qu'il fut tué au siège de Vulpiano, qui eut lieu en sept. 1555 (voir liv. IV).

2. Francesco Orologio, de Vicence, avait été recommandé à Brissac par Odet de Foix à la fin de 1550 (voir un « *memoire au s^r Francois Bernardin de Vinuercat des ponts etz dont il fera très hault le remontrance* » à la part de Mgr le marshal de Brissac au Roy et à Mgr le connestable « *visquelles il les suppliera pourveoir* » Bibl. de Carpentras, ms. 490, f^o 45 r^o). Le roi lui accorda « quatre centz livres d'estat comme aux autres » (Brissac au connestable, Turin, 3 mai 1551, *ibid.*, f^o 120 r^o). Le 22 juin 1551, on cherchoit à Pignerol un logement et des meubles pour « noble Francois Horolgio, ingénieur royal » (Arch. de Pignerol, *registro degli atti consolari*, 1549-1553, f^o 163). Le 25 janvier 1555, Brissac demanda au connestable d'élever son traitement au chiffre de celui des autres ingénieurs (B. N. ms. fr. 20490, f^o 43, copie).

3. Antoine de Cavel, s^r de Puel, Montfort et La Roche-Pongolet, gouverneur d'Abbeville, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de 50 hommes d'armes. Il épousa Hippolyte de Cosse, fille du maréchal de Brissac, dans la campagne duquel il avait été assésné, et il n'en eut pas d'enfants.

4. Antoine de Mirat, s^r de Lestang, fils de Beraud et d'Antoinette de Quincieu, écuyer du roi de Navarre, gent homme ordinaire de la chambre de François I^{er}, bailli et capitaine d'Etampes. Voir huit lettres de Montfort et Lestang à Maugiron sur les opérations auxquelles ils prirent part en Piémont de juin 1551 à janvier 1553, publ. par J. Leblanc dans le *Bull. hist. de Com. des trav. hist.*, 1893, p. 37-47.

les y^a laisseroit tous aller, quand il verroit qu'une partie s'en^b seroit allée, et, pour ne malcontenter ledit sieur mareschal, qu'il retint avec luy tous ceux qui y voudroient^c demeurer : ce qu'estant accordé, ledict L'Estance, craignant que monsieur le mareschal n'^den fut adverty, part à la minuit, suivy de la compagnie, car ne vousist demeurer homme d'icelle compagnie que^e deux gendarmes^f et trois archers avec ledict Montfort. Ils laissarent leurs grands chevaux et armes^g, sauf la cuirasse et la sallade, montarent sur un courtault chacun seulement, et, laissant leurs lances à leur logis, prindrent des piques avec chacun un valet à pied, et ainsi arrivarent au soleil levant à Cazelles^h, distant de Montcalher six mille. Monsieur de Gyé et le baron deⁱ Chipy avoient entrepris de terrasser la porte, de laquelle ils^j virent venir ces gens. Ils^k demeurarent grand pièce à les recognoistre, puis tous deux leur coururent au devant. Par là je cognus que monsieur de Gyé estoit bien aymé de sa compagnie. Aussi le meritoit-il : car j'oserois dire que c'estoit un des braves capitaines de France et des plus vaillans. Monsieur de Montfort s'en alla le matin à monsieur le mareschal, et luy dict qu'il avoit perdu le guidon et toute la compagnie, qui^k s'en estoient aliez la nuit trouver leur capitaine, le priant de luy donner congé de les suivre avec un homme d'armes et trois archers qui luy estoient seulement de resle : ce que ne luy vousist permettre, ains luy deffendit expressément et l'en fit retourner à Montcalher¹.

¹ *Idem de B. Moi omis dans l'éd. et dans A.*

a) omis dans A — b) s'y en B — c) voudroient y B — d) omis dans B — e) homme du motus que A — f) hommes l'armes A — g) et leurs armes A — h) à Cazelles au soleil levant A — i) porte que comme de A — j) mais — k) lesquels A

¹ Montfort fait allusion à cette division de la compagnie de Maugrou, dans une lettre à ce dernier, Carmagnole, 7 décembre 1552 : « Notre compagnie est encores en partie à Cazelles et l'autre partie à Moncalier. » (*Bull. hist. du Com. des troup. hist.*, 1895, p. 45) Montluc exagère sans doute en disant que Montfort ne garda avec lui qu'un homme d'armes et trois archers.

Or, nostre ordre dans la ville estoit tel que, le matin, tous generallyment, tant capitaines, soldats, pionniers qu'hommes et femmes de la ville, se randoient * devant le jour chacun à son œuvre, à peine de la vie ; pour à quoy les contraindre fis dresser des potences. J'avois *et ay tousjours eu un* ^b peu mauvais bruict de faire jouer de la corde, *tellement* qu' il n'y avoit homme, petit ny grand, qui ^d ne craignit mes complexions *et mes humeurs de Gascongne*. Donc, pour ce que c'estoit en yver et aux plus courts jours ¹, l'on travailloit depuis la poincte du jour jusques à onze heures ; puis tout le monde s'en alloit disner et à midy chacun se rendoit à son œuvre, et travailloit-on jusques à l'entrée de la nuit. Quant au disner, chacun disnoit à son logis ^e, mais le soupper estoit à mon logis ou à celui de monsieur de Gyé ou d'un des capitaines, chacun à son tour, auquel lieu se trouvoient les ingenieurs ^f, les commandeurs de l'œuvre. Et ^g s'il y avoit quelqu'un qui n'eust pas avancé son œuvre autant qu'un autre je luy departois ou des soldats ou des pionniers pour que le lendemain au soir son œuvre fut autant avancée que celle de son voisin. Or, je ne faisois autre chose que de courir partout à cheval, ores ^h aux fortifications, puis à ⁱ ceux qui sioient les tables au moulin. J'en fis faire grand quantité de demy pied d'espois, et autres pièces de bois qui nous estoyent necessaires. L'eau de ce moulin nous faisoit un grand bien ; car la sie ne reposoit jamais. Et ^j la plus part de la nuit je marchois à ^k torches par toute la ville, puis m'en allois où se faisoit le gason, tantost où se faisoient les gabions ; ores je rentrois dans la ville, et

* *Laçon des mis. Ed.* : au matin

a) rendriont (rendroient B) — b) Or (et B) avois j^e un — c) omis dans A — d) qu'il — e) engenieurs B — f) de l'œuvre de No (de l'œuvre le B toutes les choses qui ne se faisoient besoin et — g) asture (asthenre B) — h) fortifications et reparations, asture (puis B) — i) moulin, auquel lieu (où B) j'en — j) omis dans B — k) avecques de B

1. Les travaux, commencés fin octobre, durèrent le mois de novembre

donnois le tour par dedans, puis après je m'en sortois
autresfois ^a reconnoistre tous les lieux, et n'avois aucun
sejour qu'à l'heure de ^b dîner, non plus que le moindre
soldat de la troupe, *encourageant cependant tout le monde
au travail, caressant et petits et grands.*

J'apprius là qu'est-ce d'une ^c entreprise, quand tous
généralement se délibèrent d'en venir à bout, et qu'est-ce
qu'une ^d masse de gens tous convoiteux de gagner hon-
neur au lieu qu'ils entreprennent. Et encorcs qu'on puisse
acquérir grand louange en departant si bien les choses et
les ^e temps qu'il ne se passe ^f un seul demy quart d'heure
inutilement, si est ce qu'un chef ne fera jamais rien qui ^g
vaille, si tous généralement ne sont d'un bon accord et
n'ont ^h bon desir de sortir de l'entreprise à leur grand
honneur, comme fut fait en ce lieu. *Mes capitaines, mes
compagnons, il faut que ce soit chose qui depende principale-
ment de vous, que si vous sçavez gagner le soldat avec un
mot, vous ferés plus qu'avec des bastonnades. Il est vray que,
s'il y a quelque mutin ou rebelle, à ses despens il faut faire peur
aux autres.*

Je veux retourner à monsieur de Gyé, lequel ne bougea
jamais de sa porte jusqu'à ce que par le dedans et par
le dehors elle fut du tout terracée ⁱ, avec tous ^j ses gen-
darmes, qui ne s'y ^k espargnèrent ^l non plus que le moi-
dre soldat de nos troupes. O capitaines, le bel exemple
que vous avez icy, si vous le voulez noter, pour entre-
prendre, quand ^m l'occasion se presente de tenir une place!
Je veux encore dire que j'avois donné tel ordre qu'il ne
se mangeoit ⁿ un morceau de pain et ne se ^o beuvoit ^p un
verre de vin que par ordre et avec raison. Et si vous voulez
prendre exemple à Caselles, non seulement entreprendrez-
vous à garder une place, pour foible qu'elle soit, mais un

^a) sortois suivre autresfois A — ^b) du — ^c) ce que c'est d'une — ^d) ce que
est d'une — ^e) le — ^f) passera — ^g) que — ^h) ouis dans A — ⁱ) terracée
(aterrassée B) — ^j) toutes A — ^k) se A — ^l) espargnoind B — ^m) si
ⁿ) mangeroit A — ^o) si (s'y B) — ^p) bevroit A

pré environné de fossez, pourveu que l'union y soit comme je l'avois là dedans. *Tout estoit une mesme volonté, un mesme desir et un mesme courage. La peine nous estoit un mesme plaisir.*

Or, la fortune mienne fut si heureuse que le sieur dom Ferrand bailla à Cezar de Naples¹ la moitié de son camp, presque^a toute son infanterie, avec partie de la cavallerie, pour la conduire à^b Riverol^c sept petits mil de Caselles, Vulpian entre deux; et demeura ledit Cezar de Naples vint deux jours à prendre Sainct Martin et ces^d autres chasteaux. Pendant^e ce temps là, je mis la ville en deffence avec *une extrême diligence, et fis faire de grandes*^f tranchées et rampars^g derrière tous nos coins, et portails bien terrassez, et tous les hauts gabionnez^h à double gabionnade, *bien déliberez de nous faire bien battre et acquerir de l'honneur*. Or, Cezar, ayantⁱ prins Sainct Martin^j et les autres chasteaux, arriva à Riverol avec son camp^k, où^l tout incontinent le sieur dom Ferrand mist en conseil pour arrester s'il nous devoit venir assaillir ou nous laisser, veu que j'avois eu temps de me fortifier et que j'avois achevé tout ce que je voulois faire pour nostre^m deffence; et aussi mettoit en avant que nous estions six compagnies là dedans, tous resolus de combattre, et qu'il

^a *Leçon des mss. Ed.* hauts gabions gabionnez.

^u) camp et presque B — ^b) infanterie et la cavalerie avecques luy à B — ^c) Riverol B — ^d) ses A — ^e) chasteaux. Mais pendant — ^f) grande — ^g) et grande remparts A — ^h) après avoir — ⁱ) et A — ^j) ma B

1. Cf. p. 185, n. 3.

2. Rivarolo Casavese, prov. et distr. de Turin — « De Riverol, où es. le camp des ennemis, jusques audict Caselles, il y a sept mils et la n. ière (l'Orco) à passé; par quoy. i. (l'ennemi) n'y seroyent estre de deux jours » Montfort à Maugiron, Turin, 14 novembre (*Bull. hist. du Com. des troupes*, 1893, p. 43).

3. Le jeudi. 20 novembre 1552. La date est donnée par la lettre de Montfort du 14 : « Monseig^r, je crois que vous avez entendu par des lettres que M. de Glé vous a escrit, la prise de Sainct Martin, qui feust prins jendy dernier ».

4. Montfort dit dans sa lettre, que don Ferrante « arriva hier avecques son camp à Rivolles, » c'est-à-dire le 13 novembre.

doutoit qu'à l'assaut il perdrait plus de vaillans capitaines espagnols et italiens que la ville ne valoit^a; et leur remonstroit tout ce que j'avois fait dedans. Les capitaines espagnols et italiens qui furent appelez en ce conseil, voyant que le hazard tomboit sur eux, firent remonstrer par leur maistre de camp que l'Empereur avoit là des meilleurs capitaines qu'il eust en toute l'Italie, et desquels il faisoit autant ou plus d'estat que de tous les autres, et que pour ceste cause, ils prioient le sieur dom Ferrand de les vouloir conserver pour une bataille ou pour quelque entreprise grande, et non pour si peu de cas que Cazelles. Là dessus y eust grans disputes, et trois jours tindrent conseil sur ce fait. Cezar de Naples et le gouverneur de Vulpian^b opiniastroyent^c que l'on nous devoit venir assaillir. Or, les soldats espagnols, qui entendirent^d ce qu'en disoit Cezar de Naples, dirent à leurs capitaines qu'ils iroient^e donc à l'assaut avec leurs^f Italiens, car, quant à eux, ils ne s'i trouveroient point^g, voulans maintenir ce que leur maistre de camp avoit proposé. Toutes ces disputes feurent sceuës par monsieur le mareschal, après que le sieur dom Ferrand fut levé de Riverol^h, par desⁱ lettres qu'il escrivoit au president de Millan, lesquelles les gens du sieur Ludovic de Birague^j prindrent

Et^k cependant qu'ils disputoient de la chappe^l à^m l'evesque^l, monsieur le mareschal leur fit desrobbier

^a *Leçon de B. Ed.* : d'Vlp an.

a) voullcyt A — b) d'Vlp an A — c) oppynoyent — d) entendoyent — e) i' il vroit A — f) ses A — g) plus — h) liberol B — i) ce B — j) Virague A — k) mais — l) cappe A — m) de

« Dans le concile de Pontion, en Champagne (876), on défend de piller les biens de l'évêque après sa mort. On ordonne qu'ils soient mis en réserve par l'économe de l'église, pour le successeur, ou appliqués à quelque pieux usage pour le repos de l'âme du défunt. C'est de cet abus de piller les meubles de l'évêque après sa mort que nous est venu le proverbe *Disputer de la chape à l'évêque*, pour signifier que deux personnes se disputent une chose qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre » (Jaubert et Dinouart, *Accordees ecclésiastiques*, Amsterdam, 1771, t. I, p. 537-538).

Albe¹ par messieurs de La Motte-Gondrin, Franciscou Bernardin et de² Pavan³, lieutenant de la compagnie dudict sieur⁴ mareschal, *et quelques autres, dont ne me souvient*. Monsieur le mareschal⁵ fut adverty de la prise au poinct du jour⁶, car nos gens y estoient entrez à onze heures de nuit; et me despescha un sien laquais, avec une lettre qui disoit: « Monsieur de Montluc, tout à cest heure j'ay esté adverty que nostre entreprise d'Albe est sortie à effet, et nos gens sont dedans, qui est cause que je monte à cheval et m'y en vais à extrême diligence. » Le laquay arriva environ les dix heures; et, pour ce que le gouverneur de Vulpian⁷ retenoit un trompette de monsieur de Maugiron, j'y envoyé un tambour⁸ du capitaine Gritty⁹, et luy ayant monstré la lettre de monsieur le mareschal, je luy donnay charge de dire au/ gouverneur de Vulpian¹⁰ que le sieur dom Ferrand ne se pouvoit mieux revancher de la perte d'Albe que de nous venir attaquer. Et comme le tambour¹¹ fut à la porte de Vulpian¹²,

¹ *Léon des mss, Ed. : Panau.* — ² *Ed. : d'Vlpian.*

³ *et monsieur de A* — ⁴ *b) de monsieur le A* — ⁵ *Leq 101 B* — ⁶ *d) laborin (labouria B)* — ⁷ *e) Gritto* — ⁸ *f) audica B* — ⁹ *g) tamborin (labourin B)*

1. Alba, prov. de Coni, ch. l. de distr.

2. Charles de Coutes, vicomte de Pavan, écuyer d'écurie du roi, gentilhomme de la chambre, guidon à la compagnie du duc de Lorraine, puis lieutenant à celle du maréchal de Brissac, de 1550 à 1557, chevalier le 1^{er} ordon en 1562, maréchal de camp en 1567, gendre de Jean d'Angierre, épousa en secondes noces Isabelle d'Anglure (F. V. d'ry, *op. cit.*, p. 12).

3. Montfort écrivait à Maugiron de Turin, le 4 novembre 1552: « J'ai à cest heure son arrivée des nouvelles à monsieur le mareschal, ainsi qu'il sortoit de la messe, que ce matin a esté pris par escelle la ville d'Albe par monsieur de La Motte Gondrin, seigneur francisque Bernardin et le seigneur de Passau (*corr. : Pavan*), lieutenant de mondict seigneur le mareschal. De quoy il a esté très ayse, qu'il s'en estre tourne rian devant le grant ostel et multipliant à genoulx par devant Nostre Seigneur de sy bonnes nouvelles. » (*ibid.*) Voir, sur la prise d'Alba, le récit romanesque de Borvini (t. XX, X, p. 147-152), celui de Gasciini (*Compendio*, p. 237-239) une lettre du comtable au duc de Guise, Compiègne, 9 décembre 1552 (*Mém. Journ. du duc de Guise*, coll. Michaud, t. VI, p. 140), une au roi du même au duc de Nevers, Reims, 11 novembre (B. N., ms. Clairaumb. 340, f. 30, copie), une dépêche de Brissac à Montbasin, du 12 octobre 1553 (Bibl. de Carpentras, ms. 400, f. 113 v. 195 v.) et des lettres du même au roi et au duc de Guise (*ibid.* f. 113 v. 196 r.), enfin une dépêche de Lefebvre, Alexandrie, 9 décembre (Arch. d'Ét. de Mantoue), ces trois derniers documents relatifs au gouverneur d'Alba, Giambattista Fornaro.

trouva que le gouverneur estoit allé au poinct du jour au conseil de^a Riverol. Il dict aux soldats de la porte la prise d'Albe. Lesquels, sur ces nouvelles, le voulurent tuer, et de faict commencèrent à l'attacher et garrotter. Mais cependant arriva le gouverneur, auquel je mandois qu'il^b me rendist le^c trompette, veu que nous nous avions tousjours faict bonne guerre, et qu'il ne commençast point la mauvaise, car nos gens l'avoient aussi faict aux leurs à la prise d'Albe. Ledict gouverneur print le tambour^d, et l'amena à son logis, et luy dict que, si ce qu'il disoit n'estoit vray, qu'il le feroit pendre. Le tambour^e luy respondit que, si il estoit vray, il ne vouloit qu'il luy donnast qu'un teston, et qu'au contraire, s'il disoit faux, il vouloit estre pendu. Le gouverneur tourni remonter à cheval et s'en va à Riverol^f. Toute la nuit ils furent en conseil, si ceey pouvoit estre verité ou non. Lendemain à midy, arriva^g le capitaine du chasteau de Montcalbe^h qui leur porta nouvelles, de la part du gouverneur d'Ast, que la prise d'Albe estoit veritableⁱ qui fut cause que lendemain matin, le sieur dom Ferrand partit et s'en alla passer la rivière^j au Pont d'Asture^k, en grand diligence, pour aller droit audict^l Albe voir s'il la pourroit reconquiesler, avant que monsieur le mareschal l'eust faict fortifier davantage.

Comme je me vis hors de la crainte du siège, j'envoyay incontinent les ponniers que j'avois audit^m Albe. qui firent grand plaisir à monsieur le mareschal. *Je n'attendois pas là de commandement. Il est souvent necessaire de faire avant estre commandé, s'il n'y a du hazard.* Monsieur

a) à b) gouverneur. Je mandois au gouverneur qu'il A — c) la A — d) tambourin (tabourin B) — e) tambourin (tabourin B) — f) Riverol B — g) midy leur arriva — h) Moncalves B — i) que mes nouvelles estoient veritables, que A — j) à A — k) droit à A

1. Moncalvo, prov. d'Alexandrie, distr. de Casale Monferrato.

2. Le Po.

3. Pontesura, prov. d'Alexandrie, distr. de Casale Monferrato.

de Bonivet et le colonnel Saint Pierre ¹ Corce ¹ se mirent dedans avec sept enseignes ². Or, dès l'arrivée du seigneur dom Ferrand au Pont d'Asture et qu'il eust passé la rivière, monsieur de Salvazon ³, qui estoit gouverneur de Berrue ⁴ m'en advertit en diligence. Je fis partir le baron de Chipy ⁵, La Garde et Le Mas soudainement, qui furent lendemain au point du jour à Albe; de quoy monsieur le mareschal fut fort aise, comme fut bien aussi monsieur de Bonivet, pour ⁶ ce qu'ils venoient d'un lieu auquel ils avoient prins grand peine de fortifier, esperant que ceux là monstrieront le chemin aux autres, comme ils firent. Monsieur de Maugiron voulut demeurer à Cazelles, car il y faisoit bon vivre pour les chevaux. J'y laissé le capitaine Martin ⁷ avec luy, et envoiay le Grity ⁸ à sa garnison. Moy ⁹ et le colonnel Charmond ¹⁰ allasmes trouver monsieur le mareschal à Turin, qui ne faisoit qu'arriver d'Albe, et ma compagnie s'en ana à Montcallier. Je vous laisse discourir ¹¹ si monsieur le mareschal, monsieur le president Birague ¹² et toute la court du parlement me firent grand chere et si je fus le bien venu.

Donc ¹³, capitaines, quana de quelque entreprise sortira grande commodite et quelque profit en pourra venir,

a) Pedre (Pierre B) — b) Chippy B — c) aise et monsieur de Bonivet encore plus pour A — d) Martin — e) le (la B) Grity — f) garnison. D'ailleurs (et B) moy — g) Charmond A — h) aise à discourir B — i) Virage A (ces quatre mots amis dans B) — j, Or donc

1. Cf. p. 157, n. 4.

2. Annibale Isidori, Alexandria, 19 decembre : « In Alba vi è Mons^r di Bonivello, S. Pietro Corso et Fran^{co} Bernardino per capitⁱ, de gente visonoc quattro compagnie de Gascon, quattro d'Italiani, nella maggior parte Corsi, et una d. Svizzeri. » (Arch. d'Et. de Mantova).

3. Jacques de Sa voison, d'une famille noble du Périgord, gentilhomme de la chambre, maître de camp, dest ne d'abord à l'Eglise, étudia à l'Université de Toulouse, puis prit part, sous d'Essé, en 1547, à l'expédition d'Ecosse. Il servit ensuite en Piémont sous Brissac, fut pris en tentant de s'emparer par surprise du château de Milan en 1551 (Boyvin, t. XXIX, p. 107-113), fut nommé gouverneur de Verrua (*Ibid.*, p. 149), prit part en 1553 à la prise de Vercelli (*Ibid.*, p. 252-261), en 1554 à celle de Casal (*Ibid.*, p. 347-353), et mourut peu après à 37 ans. Voir la notice de Brantôme, t. IV, p. 97-120.

4. Verrua Savoia, prov. et d. str. de Turin.

comme faisoit de ceste ci, veu que Turin, si Cazelles eust esté prins, en souffroit grand dommage, n'arrestés ^a d'entreprendre et tenter hardiment, et quand vous y serez, souvenez ^b-vous de la sorte que j'en usay: car ainsi mettrez vous en crainte l'ennemy de vous attaquer. Il est plus en alarme de vous assaillir que vous n'estes de vous défendre. Il songe et consulte ce qui est dedans et qu'il a affaire à gens qui savent renouer terre, qui n'est pas peu de chose à un guerrier. Il est vray que le sieur Cezur fit un pis de clerc de s'immiser aux fouts et nous laisser cependant fortifier. S'il fut lors venu droit à nous, il nous eust donné de la peine. Je croy qu'il craignoit. Aussi ma bonne fortune voulut que le sieur don Ferrand separa ses forces. S'il fut venu lors nous attaquer, il eust enporté de bons hommes, mais nous eussions bien rendu nostre peu.

Or, comme le sieur don Ferrand fut en Ast ^c, il eust aduertissement ^d que monsieur de Bonivet estoit fort dans Albe et que de nouveau y estoient entrez trois compagnies, de celles que j'avois à Cazelles, avec grand quantité de pouniers; qui fut cause qu'il entra en aussi grand dispute, s'il y devoit aller ou non, comme à Riscio ^e pour venir à Cazelles. Il partit donc ^f au bout de cinq ou six jours d'Ast, avec toute sa cavallerie, pour reconnoistre Albe ^g; et, après avoir demeuré un jour aux environs, il

^a) capitaines, à une chose de laquelle la perte en est grande pour les commodités qu'on y trouve avec esperance d'en tirer encore de plus grande, comme faisoit Turin de ce quartier-là, n'arrestés — ^b) soveigne — ^c) mecrés vous (vous mectrez B) — ^d) feast adverty A — ^e) liberol B — ^f) omis dans B

D'après les depeches de Litolfi, c'est à Alexandrie et non à Asti que don Ferrante se retira pour étudier les moyens de reprendre Alba. L'agent mantouan rend ainsi compte, le 9 décembre, du conseil de guerre auquel fait allusion Menluc: « Questa mattina adonque Sua Ecc^a ha tenuto consiglio sopra di questo, et quello è durato fino alle xx hore, et ci sono stati i medemi pareri, et è in una stagione come questa d'inverno, non si debba mettere in campagna prima per la difficoltà che sarà nel vivere de' cavalli, poi per il pericolo a che si mette ci perdono grat. gente senza certezza anche di averla, . . . però pare pur che Sua Ecc^a stia più che mai risoluta di andarvi. » (Arch. J. Et. de Manoue).

Ce fut un mois seulement après son retour à Alexandrie que J. Ferrante se remit en campagne. Le 26 décembre, il partit par Nizza (Antibale Litolfi 9 décembre), se présenta devant Alba et se retira après une vive escarmouche (Boyer du Villars, t. XXIX, p. 160).

s'en alla camper devant Sainct Damian ^a1, parce ^b qu'il avoit entendu que monsieur le mareschal avoit prins presque toutes les munitions, poudres, plombs et cordes ^c pour mettre dans Albe, et avoit donné charge à quelqu'un d'en y amener autant. Mais bien souvent la paresse et negligence des hommes fait plus perdre que gagner ; car je ne vis jamais homme *long en besongne*, paresseux ou nesligent à la guerre, qui fit beau fait. Aussi il n'y a rien au monde où la diligence soit tant requise. Un jour, une heure et une minute faict exonoûir de belles entreprises

Or, monsieur le mareschal pensoit que le sieur dom Ferrand se vint mettre plustost à Carmagnolle que non ailleurs, pour la fortifier et prendre le chasteau, pensant que Sainct Damian auroit recouvert des ^d poudres. Ainsi il s'en vint jusques à Carmagnolle. Monsieur de Vassé, qui ^e estoit gouverneur du marquisat de Salusse, vouloit ^f entreprendre de deffendre le chasteau. Monsieur le mareschal s'en alla après à Carignan ^g, et me laissa avec ledit sieur de Vassé, pour luy ayder à mettre les vivres et munitions dans le chasteau ; et ce fut à la requeste mesmes de monsieur ^h de Vassé. Et lendemain propre que monsieur le mareschal fut party il fut adverty, par une lettre venant des parts de messieurs de Briquemaut ⁱ 2

a) Damyan (d'Amian B) — b) pource B — c) corde — d) de B — e) omis dans A — f) Salusse qui vouloit A — g) Carignan A — h) l'icelluy sieur B — i) Briquemault (Briquemaur B)

1. San Damiano d'Asti, prov. d'Alexandrie distr. d'Asti — Brissacannonça la nouvelle de l'hérédité au roi, le 7 janvier 1553 (R. N., ms. fr. 20549, f° 177, cople).

2. François de Beauvais, s^r de Briquemault, fils d'Adrien et d'Alexandre de Sainte-Ville, né vers 1502, chevalier de l'ordre, gentilhomme de la chambre, maître de camp, ami de Coligny, fut l'un des négociateurs du traité de Hamptoncourt et l'un des plus vaillants capitaines de l'armée huguenote dans la troisième guerre civile. Il combattit à Jarnac, à La Roche-Abeille, à Moncontour, à Arnay-le-Duc, tenta sans succès de prendre Bourges, fut parmi les députés envoyés à la cour pour se plaindre des infractions faites à la paix de Saint-Germain, échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, mais, arrêté peu après, fut condamné à mort, le 27 octobre 1572, par le Parlement de Paris, pendu et étranglé.

et de Chavigny^a ¹, que le camp de l'ennemy se campoit devant Saint Damian, et qu'ils le^b prioient les vouloir secourir de poudres, plomb et corde pour l'arquebuzerie, car ils n'avoient point eu celle qu'il leur avoit promis^c ; dont^d monsieur le mareschal se trouva le plus fasché du monde^e, et y envoya promptement six charges de poudre et quatre de^f plomb et de corde ; et m'indist au gouverneur de La Cisterne^g, distante^h de Saint Damian deux petits mil, lequel avoit trois compagnies d'Italiens avec luy, qu'il hazardast de mettre ceste nuit là ces munitions dedans. Monsieur de Vassé et moy avions desjà entendu que le camp s'estoit planté devant Saint Damian, par l'homme mesmes qui en portoit les nouvelles à monsieur le mareschal car ilⁱ falloit qu'il passast à Carmagnolle, comme fist miss^j ceste munition trois ou quatre heures après, qui estoit sur l'entrée de la

a) Chevigay — b) les A — c) sans dans A — d) quatre charges de A — e) devant B — f) sans dans B

1. Briquemault fait allusion, dans une lettre à Brissac, du 15 janvier 1553 au rôle de Chavigny pendant le siège : « Je vous assure, Mgr., que M. de Chavigny fait très bien son devoir. Par la porte de Canal, M. de Chavigny fait sortir son flegmenant avec dix nuit sallades. » (B. N., ms. fr. 20449, f. 281, publi. par Moreland, *Charles 9^e de Cosse*, p. 588-590). C'est sans doute Charles de Chavigny s^r dudit lieu, qui était entré aux ordonnances en 1546 la Chesraye-Desbous. *De l'œuvre de la noblesse*, 3^e édit., t. V, p. 550).

2. Briquemault écrivait à Brissac dans la même lettre : « Il est très nécessaire que vous envoyez du plomb et de la pouldre, car vous ne croiriez la munition que nous despendons pour la garde dudit fougé » (ibid. p. 589).

3. Boyvin dit que Brissac fit blâmer par le gentilhomme qu'il envoyait à San Damiano « les chefs d'avoir esté par trop negligens à bien recognoistre d'heure en heure et les poudres et tout ce dont ils pourroient avoir besoin » Il le leur ordonnait de changer « sans bruit le capitaine du chasteau, y procedant si secrettement qu'il n'y eust scandale ny deshonneur pour lui, qu'estoit peut estre soupçonné à tort. »

4. La Cisterna d'Asti, prov. d'Alexandrie, distr. d'Asti, au S. O. de San Damiano. — Le gouverneur était le capitaine Torquato Torte, de Castelmarco, qui avait aidé, en 1551, Vassé à surprendre San Damiano. Le 19 août 1551, Giangorgio della Rovere, à qui appartenait La Cisterna lui assigna cette place pour 5000 couronnes. Mais le traité de Cateau-Cambrésis l'obligea à la remettre, le 9 septembre 1552, au duc de Savoie Emmanuel-Philibert (Grandes et Petites, *Sur le principal evenir della Cisterna d'Asti dal secolo XV al XVIII*, dans *Memor. della R. Accad. delle Scienze di Torino*, sér. II, t. XLVIII, 1899, p. 165-181). On a de Torquato Torte une lettre au duc d'Anjou, gouverneur de la Savoie et du Dauphiné, datée de La Cisterna 8 juin 1558 (B. N., ms. fr. 20519, f. 75, orig.).

nuict. Monsieur de Vassé et moy exhortames oeluy qui conduisoit ^a icelle ^b munition de remonstrer aux capitaines qu'il falloit que, ceste ^c nuict-là mesmes, la poudre entrast, car autrement elle n'y pourroit poinct entrer, et ^d falloit que celuy ^e qui la conduisoit y entrast luy-mesme. Nous le trouvasmes si froid que nous cognumes bien qu'il ne feroit rien de bon. *Il est aisé de voir à la care ^f si un homme est espouventé et s'il luy baste l'ame ^g pour executer ce qu'il entreprend* Et eusmes peur qu'il ^f n' ^g espouventast plustost les capitaines, quand il seroit à La Cisterne, que de ^h leur donner courage; qui fut cause que je me resolu de m'y en aller, *pour tascher par ce secours à sauver la place ⁱ* Monsieur de Vassé voulut que monsieur de Classé ¹, son premier fils, vint ^j avec moy, conduisant dix hommes d'armes, car il estoit lieutenant de la compagnie ^k

Nous partismes une heure de nuict, et arrivay à onze heures à La Cisterne; auquel lieu je trouvay le gouverneur et les capitaines bien empeschez, faisant de grands difficultez sur la conduite de ceste munition et comme elle se pourroit mettre dedans. Et, à la verité, il y avoit quelque raison, car Saint Damian est petit et le sieur dom Ferrand avoit en son camp six mil Allemans, six

^a) admenoit A — ^b) la A — ^c) qu'este — ^d) n'y entreroiyt plus et A — ^e) ceuluy — ^f) et craignismes qu'il — ^g) nous dans B — ^h) non A — ⁱ) Classe 4 — ^j) vint

¹ Au visage (lu lut pop. cara tête, cf. le grec κάπα)

² Cf. p. 187, n. 4.

³ Brévin dit que ce fut Brissac qui envoya Monluc, « mestre de camp et fort prudent et vigilant guerrier », à La Cisterne avec 300 soldats et 50 chevaux pour surveiller le siège de Saint-Damien. Le panégyriste de Brissac ajoute que le maréchal donna tous les ordres à Monluc, avec qui il correspondait par un gentilhomme provençal (t. XXIX, p. 139).

⁴ Classé fut tué dans le combat de quatre contre quatre qui eut lieu sous les murs d'Asti en 1553, entre le duc de Nemours et le marquis de Pescara (cf. Diego de Puelles, *Conquista de Africa*, Anvers, 1570, p. 61, copié par Brantôme, t. IV, p. 173-176). Brévin a aussi raconté ce combat et confirme que Classé était lieutenant de la compagnie de son père (t. XXIX, p. 551-552). Briquemault écrit dans sa dépêche, déjà citée : « Le fils de M. de Vassé dès le premier jour fut blessé d'un eselat par la teste dont il est fort bien guery. »

mil Italiens et ^a quatre mil Espagnols, douze cents chevaux legers et quatre cents hommes d'armes ¹; et tout cela campoit ^b joignant la ^c ville, autour ^d de laquelle les corps de garde se touchoient. Et d'y faire entrer la munition, avec les chevaux qui l'avoient portée, estoit chose impossible, car il y avoit neige jusques au genou et tous les chemins estoient pleins des loges des soldats. Or, incontinent je fis assembler force sacs, lesquels ^e nous coupames ^f en trois, et quelques femmes promptement les cousoient ^g, dans lesquels je fis mettre la poudre. Puis jeus trente paysans, ausquels je fis lier les poudres, plomb et corde à la ceinture, et leur fis bailler à chacun un baston en la main pour se soustenir. Monsieur de Briquemaut, gouverneur, avoit envoyé six Suisses de sa garde hors la ville, lesquels n'estoient peu rentrer dedans; ainsi se trouverent à La Cisterne et prindrent leur part de la munition. Estant donc prests à partir, arrivarent les seigneurs de Pied-de-Fou ² et de Bourry ³, lequel on m'a dict s'estre ⁴ fait huguenot, de Saint Romain ⁵, parant de monsieur de la Fayette⁶, et trois ou quatre autres

a) omis dans B — b) campé A — c) joignant de la A — d) à l'entour B — e) que B — f) coppyons — g) recousoyent — h) s'est B

1. Montfort donne des chiffres inférieurs, dans une lettre à Maugiron, Villanova d'Asti, 11 janvier 1553 : 3.000 Espagnols, 5.000 Italiens, 6.000 lanquenets et 1.800 chevaux (*Bull. hist. du Com. des trav. hist.*, 1893, p. 45).

2. Probablement le même qui était guidon de la compagnie de Brissac en 1558 (Brissac au cardinal de Lorraine, Chert, 9 janvier 1558. B. N., ms. fr. 20451, f. 87, copie). Il s'appelait René du Puydoux, sieur de Combron, passa lieutenant à cette compagnie en 1563, fut maréchal de France en 1564, gouverneur d'Aunis la même année, chevalier de l'ordre et gentilhomme de la chambre (F. Vindry, p. 161.)

3. Charles du Bec-Crespin, baron de Bourry, fils aîné de Charles, vice-amiral de France, et de Madeleine de Beauville-Saint-Aignan, né avant le 15 juin 1536, gentilhomme de la chambre en 1575, se rangea du parti huguenot dès la première guerre civile, fut chargé par Condé de pacifier Angers, prit Argentueil le 12 octobre 1567, emporta d'assaut Trancy, assista à la bataille de Moncontour, participa à l'entreprise avortée de Briquemaut sur Bouges. Vaincu le fait à tort mourir à la Saint-Barthélemy, il était redevenu catholique (F. Vindry, p. 155.)

4. Montfort dans sa dépêche par Briquemaut, qui fait un bel éloge de ces « braves et vaillans gentilshommes qui sont icy pour leur plaisir ».

5. Cf. p. 363, n. 2.

gentils-hommes, s'acheminans ^a pour s'aller jeter dedans, lesquels ^b se mirent à pied et renvoyèrent leurs chevaux. Monsieur ^c le mareschal avoit escript à deux des capitaines qui estoient à La Cisterne, qu'ils entreprinsent de mettre les poudres dans Saint Damian. Lesdicts ^e capitaines estoyent vieux soldats, ce qui ne m'en fist esperer aucune chose de bon : car qui veut faire une execution hazardense et de grand combat, il se faut garder sur tout de vieux capitaine et de vieux soldat, parce ^f qu'ils apprehendent ^g trop le peril de la mort *et la craignent*, et n'en tirerez jamais bon ouvrage, ce que j'experimentay là et en plusieurs autres lieux. *Le jeune n'apprehende pas tant le danger (il est vray qu'il y faut de la conduite, et entreprendra ausement quelque execution où il y faut de la diligence. Il est prompt, ingambe, et la chaleur lui enfle le cœur, qui est souvent froid au vieillard.*

Or ^h ils parlirent environ deux heures après minuit. Et comme ils furent hors la ville, je me mis sur une plate forme, près de la porte, duquel lieu je descouvris tout leur camp, sauf un peu de l'autre costé de la ville. J'envoyay le lieutenant du gouverneur de La Cisterne pour donner l'alarme par le fons à main gauche, ce qui ne porta pas grand profit, d'autant que les ennemis n'en firent nul compte. Et comme nos gens furent sur un petit haut, près de la ville, d'où on descouvroit tous les feux et les ⁱ gens mesmes à la clarté d'iceux ^j, un des capitaines italiens dit à monsieur de Pié-de-Fou et aux autres : « Vedete el campo ^k : ecco la cavallerie, ecco la gendarmerie, ecco li Tudesci ^l, ecco y Espagnolli ^m, ecco li Italiani ⁿ » leur monstrant le tout avec le doigt. « Non si intarebbe una gata ^o, bisogna tornar in dietro. » *Ce qu'ils*

a) qui s'acheminoient — b) 17 A — c) Or mareschal A — d) es 4 — e) pource B — f) connoissent — g) Ors A — h) des — i) en feu 4 — j) campou — k) la y Tudesque B (omis dans A) — l) ecco la y Espagnol Espagnol B — m) eccou la Italiano (Italianon B) — n) non i enharie ung (nou ny enterie un B) gal

furent Or^a, je demeuray tousjours sur ceste plate-forme, ayant mon mal de cuisse qui me tuoit, de^b laquelle je n'estois encore guery, ny de deux ans après. Voicy^c nos gens retournes sur la poincte du jour, et me comptarent ce qu'ils avoient veu : de quoy je fus bien marry. Soudain je despeche un^d homme en^e poste devers monsieur le mareschal, qui ne sçavoit pas que je fusse à La Cisterne, ains me pensoit à Carmagnolle avec monsieur de Vassé, et luy manday tout ce qui en^f avoit esté faict, et qu'il ne falloit point avoir esperance que ces capitaines là missent les poudres dans Saint Damian (j'en avois desjà faict l'espreuve), le priant qu'il mandast en poste à Montcalier, au capitaine Charry¹, qui portoit mon enseigne, que soudain il partit avec cinquante des meilleurs soldats que j'eusse, sçavoir trente^g arquebuziers et vingt piquiers, et qu'il se rendit à La Cisterne à la minuict. Monsieur le mareschal trouva estrange quand il entendit que^h j'estois là, et despescha un homme en poste au capitaine Charry, auquel j'escrivois pareillement un mot en haste. Ce vaillant jeuneⁱ homme, plein de bonne volonté, ne s'en fist pas prier^j mais tout incontinent il partit^k avec les cinquante soldats, et se rendit environ une^l heure après minuict à La Cisterne, auquel lieu je luy avois faict apprester dans une cave^m trois ou quatre feux de charbon et une table longueⁿ pleine de vivres, et^o avois-je faict

a) qui a besoigne (besoigne B) tourner in rest (in rest B). Or — b) plate-forme, avec mal de cuisse qui me tuoit, de bal, de — c) voiles (voy les B) icy — d) je despeschay incontinent au B — e) homme incontinent en 4 — f) ce qu'en — g) sçavoir est trente A — h) quant mon homme luy dit que A — i) j'en B — j) part A — k) l'une B — l) une vieille cave 4 — m) longue table B — n) or A

1. Jacques Prevost, sr de Charry, originaire du Nivernais, après avoir été enseigne de Montre, fut, dit Brantôme, lieutenant de Salvoison. Créature des Guises, fut nommé après la première guerre civile, capitaine de la garde de Charles IX. Il eut une algarade célèbre, en cette qualité avec d'Andelot et fut tué, le 31 décembre 1563, à Paris, devant le pont Saint-Michel, par un gent homme poitevin, le sire de La Tour, dit Chastelier-Portant, gu don de la compagnie de Coigny. Voir Brantôme, t. V, p. 341-346 et de Huble François de Montmorency (Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris, t. VI, 1880, p. 237-239).

enserrer les vilains d'un costé, et pendant que les soldats beuvoient ^a, je les faisois charger avec les Suisses.

Et ^b ne voulus plus parler aux capitaines des Italiens pour aller avec le capitaine Charry, mais en priay un de me bailler son enseigne, qu'on nommoit ^c Pedro Antonio ^d, un jeune fol ^e esvanté, qué j'avois cognu à Monteallier, et l'avois fait mettre en prison deux fois, pour des folies qu'il faisoit dans la ville. Je le tiré ^f à part et luy dis : « Pedro Antonio », je te veux faire plus d'honneur que à ton capitaine. Tu as veu, la nuit passée, quelle faute vous autres avez fait de ^h ne vous efforcer d'entrer dans la ville, et vous en estes retournez avec excuses. De ma part je ne prens nulle excuse en payement. depuis qu'il y va de la perte d'une ville et des gens de bien qui sont dedans. Je sçay bien que tu as assez de valeur, mais tu n'es pas sage, et si tu veux esprouver ta sagesse à ce coup, comme tu as d'autres fois fait ⁱ ta hardiesse, je te promets ma foy de te faire donner une compagnie à monsieur le mareschal, auquel ^j l'occasion se presente ^k luy faire cognoistre que ^l, comme tu es hardy, tu es aussi sage pour commander. Je veux que tu ailles prendre cinquante hommes de la compagnie de ton capitaine, auquel je veux ^m dire tout à cest heure ⁿ qu'il te les baille, et au sortir de la ville, je te mettray tous les paysans et les Suisses qui portent la munition au milieu de tous les ^o cinquante soldats; et veux que tu amènes ^p deux ou trois sergens, que je te feray bailler aussi, pour en mettre un à ^q chasque flanc et sur le derrière, afin de donner cou-

a) venoient (bevoient B) — b) Je A — c) qui s'appelle yl (sa nomme B)
 d) Pedro Anthoine — e) jeune fou B — f) luy B — g) Pedro Anthoine
 h) à — i) fait d'autres fois B — j) Or A — k) se la presente B — l) presente de
 monstrer B monsieur le mareschal que A — m) voys (vecis B) — n) est ire
 (sileure B) — o) les A — p) en menes B — q) en B

1. Serait-ce le même qu'un certain Pietro Antonio dal Pondostura cité dans une relation de la prise de Verce li par les Français en novembre 1553, où il joue un certain rôle comme soldat et gouverneur de Verruc et où il fut blessé d'un coup de pique à la cuisse (V. Promis, *Cent lettres concernant l'histoire du Piémont*, dans *Miscell. di stor. ital.*, t. IX, p. 545-550) ?

rage à tes soldats de te suivre et garder que les paysans ne s'escartent. Mais " comme le capitaine Charry ira attaquer un corps de garde passe outre sans t'amuser à combattre, sinon que quelqu'un se presentast devant toy * et pousse tousjours en avant, soit que tu rencontres ou non, jusques à ce que tu sois à la porte de la ville. » Il me respondit : « *Credeti signor, ch'io lo fare a pena di morir e che voi conoscereti che Pietro Antonio sera divenuto saggio* ». Lors l'embrassant je luy dis : « *Io ti prometto anchora che io mi ricordero di te, e che ti sera riconosciuto il servizio. Non mi mancar di gratia; io ti giuro per la nostra Madonna, se tu non fai chello che un huomo da bene debbe fare, io ti fare un tratto di Montuco. Tu sai como io ho maneggiato, non suono quindici di, uno d'elli nostri facendo d'il poltrone. Io non dimando se no un puoco di prudenza con prestezza.* » Il me tint ce qu'il m'avoit promis, car il s'y porta bien ^e sagement. Les capitaines luy bailarent tout ce qu'il demandoit, estans bien aises * ^d d'en estre des chargez.

Je pray aussi Piedefou et autres nommez que, puis qu'ils vouloient entrer dans la ville, il falloit qu'ils y entrassent pour l'ayder à conserver et non pour se perdre, ensemble ^e ce qui estoit dedans, d'autant que la conservation d'icelle ^f ville ne consistoit qu'à mettre les munitions dedans, et qu'il estoit necessaire qu'ils se departissent, les uns aux flancs, les autres sur le derriere, aux fins que, quand le capitaine Charry combattoit, ils ^g donnassent courage aux gens de Pedro Antonio ^h et aux paysans de passer outre : ce qu'ils firent. Or, tous, tant mes soldats, Italiens que les paysans, furent adverlis par moy de tout ce que les uns et les autres devoient faire. Ainsi sortirent de la ville en ce mesme

* *Leçon des mss. Ed. avec*

n) et B — b) *onts dans A* — c) *ville. Ce qu'il feyt a. bien* — d) *demandoit, car ils estoient bien ayses A* — e) *comme* — f) *d'este A* — g) *qu'ilz A* — h) *Pedre Antoine*

ordre. Je dis au capitaine Charry, presens mes soldats, que Je ne les " voulois jamais plus voir s'ils n'entroyent ou mouroient^b tous^c tant qu'ils estoient de ma compagnie. Alors il me respondit que je m'allasse seulement reposer et que bien tost j'entendrois de ses nouvelles. *A la verité, c'estoit un soldat sans peur*. En sa troupe estoit un de mes corporals^d, nommé^e Le Turc^f, picard de nation, qui me dict : « Et quoy ? faictes-vous doute que nous n'entrons dedans ? par la mort bien^g, nous aurons bien employé nostre temps, ayans combattu plus de cent fois avec vous et tousjours demeurez victorieux, et à ceste heure-cy^h vous faictes doute de nous ? » Alors je le sautay embrasser au col, et luy dis ces mots : « Nonⁱ, Turc, je te promets ma foy que je vous estime tant tous^j que Je m'assure que, si gens au monde y entrent, vous^k autres y entrerez. » Nous avions des chandelles basses pour nous esclairer, afin^k que les sentinelles du camp n'apperceussent aucun feu dans La Cisterne. Et ainsi ils partirent ; et^l je m'en allay mettre sur la plateforme, sur laquelle j'avois la nuict auparavant^m demeuré. Le capitaine de là-dedansⁿ me tenoit tousjours compagnie.

Or, au bout de deux heures, j'ouy une grand^o alarme à l'endroit par lequel il falloit qu'ils entrassent, et grands arquebuzades ; mais cela ne dura point, qui me fist mettre en crainte que nos gens fussent repoussez ou bien que les paysans se fussent mis en fuite. Lesquels, comme ils furent sur ce hant où les capitaines italiens avoient dict qu'il n'y entreroit un chat firent un peu d'ill^p. Les guides leur monstrarent les^q corps de garde, desquels, à cause de la grand froidure et de la nège, les sentinelles n'estoient pas à vingt pas. Le capitaine Charry appella

* *Leçon des mss. Ra* : Mon

n) le $A \rightarrow b$, s'il n'entroit ou mourroit $A \rightarrow c$ et A (omis dans B) $\rightarrow d$ caporalz $B \rightarrow e$ qui s'appelloit $A \rightarrow f$ Turcq $B \rightarrow g$ vlsz (vu $B \rightarrow h$) astare cy (astare ycy B) $\rightarrow i$ tant à tous $B \rightarrow j$ vos $B \rightarrow k$ pour amilères afin $A \rightarrow l$ Cisterne Voy les la donc partis et $A \rightarrow m$ passée $A \rightarrow n$ La Cisterne $A \rightarrow o$ grande p a.tou (halou B) q la

messieurs de Pied de Fou, Bourry, Saint Romain et Pedro Antonio", et leur bailla deux guides s'en réservant une, et leur dict : « Voylà le dernier corps de garde des ^b gens de pied ; car le demeurant, c'est cavallerie, qui ne fera pas grands efforts, à cause de la grand nège. Dès que vous me verrez attaquer ce ^d corps de garde, passez outre le grand pas et ne vous arrêtez, quoy que vous trouvez sur vostre chemin, mais vous rendez à la porte de la ville. » Tous d'une volonté baissarent la teste. Le capitaine Charry aborde ce corps de garde, lequel il meit en route sur un autre corps de garde, et tous deux prindrent la fuite ^e ; puis passa outre droict ^f à la porte de la ville, où il trouva jà ^g Pedro Antonio ^h arrivé. Incontinent delivrarent la munition, sans y faire autre arrest, sinon que messieurs de Chavigny et Briquemaut ⁱ embrassèrent le capitaine Charry et le priarent de me dire que, puisque j'estois à La Cisterne ils ^j estoient asseurez d'estre secourus de ce qui ^k leur faisoit ^l besoin et qu'il seroit très nécessaire de ^m leur faire tenir de la munition encore d'avantage. Mais comme l'on s'amusoit à prendre les soldats des corps de garde qui s'en estoyent fuyz, dont le lendemain un capitaine en fut pendu, le capitaine Charry et Pedro Antonio ⁿ avec les paysans trouvarent les ennemis sur ces entrefaictes, les chargearent et passarent outre. Je n'y perdis un seul soldat, italien ny françois, et n'en y eust un seul blessé, mesmes aucun paysan, mais tous arrivarent à La Cisterne, estant ^o desjà grand jour, me trouvant encores sur la plate-forme ^p. Je ^q

a) Pierre Anthoine — b) de A — c) omis dans B — d) au — e, charge (cargue B) — f) omis dans A — g) desjà B — h) Pedro Anthoine — i) et de Briquemaut B — j) Cisterne qu'ilz A — k, que — l) faisoit (feroit B) — m) nécessaire que de — n) Pedro Anthoine — o) qui estoit — p) jour et je les veiz venir de la plate-forme où j'estois de Lion l'ing et ainsi arrivaren, à moy Je A

1. Boyvin parle de ce premier convoi qui entra dans la place « la nuit sui suite par une chaude alarme qu'il donna aux ennemis, avec dix bestes chargées de poudres, mèches et plomb » (t. XXIX, p. 239). Son récit est, on le voit, en désaccord sur un important détail avec celui de Monluc.

despeschay incontinent vers monsieur le mareschal, pour le prier qu'il m'envoyast encore *de la* poudre; car *de* plomb et *de* corde ils en avoyent assez. Ce qu'il fit tout "promptement" ^b de Quiers en hors, auquel lieu il s'estoit remué pour estre plus près de moy.

Voylà l'aage que doivent avoir les capitaines à qui l'on baille les charges pour executer une entreprinse hasardeuse *et soudaine*. Je puis asseurer avec la verité que, cent ans a, ne ^c mourut un plus brave, plus sage ny mieux advisé capitaine de son aage qu'estoit le capitaine Charry. Et m'assure que monsieur de Bi queinaut n'en dira pas le contraire, encore qu'il soit de la religion de ceux qui l'ont tué ^e *depuis à Paris* ^f. La forme de sa mort, je n'ay que faire de l'escrire, car le Roy et la Royne et tous les princes de la cour le sçavent assez. *Aussi est ce chose indigne d'un François*. Et quand je l'euz perdu, ensemble mon fils le capitaine Monluc, *qui fut tué à Madère, appartenant au roy de Portugal* ^g, il me sembla que l'on m'eust coupé ^h mes deux ⁱ bras, parce que l'un estoit le mien dextre ^j et l'autre le senestre ^k. Il avoit nourry le capitaine Monluc tousjours auprès de soy depuis l'aage de douze ^l ou treze ans, et, partout où il alloit, ce jeune ^m garçon luy estoit tousjours pendu à la ceinture. *Je n'eusse sceu luy donner un meilleur precepteur que celui là pour luy apprendre qu'est-ce que la guerre*. *Aussi en avoit-il retenu beaucoup, pouvant dire sans honte, encore que ce fut mon fils, que, s'il eust vecu, c'eust esté un grand homme de guerre, prudent et sage; mais Dieu en a autrement disposé. Laisant ces*

* *Leçon des ms. Ed.* que l'on a massacré.

a) omis dans B — b) incontinent A — c) je veux dire qu'il y a cent ans — d) m'eust entièrement coupé B — e) coupé tous les deux A — f) gauche A — g) dextre (gauche B) — h) roy n'avan. que douze A — i) jeune

1. Briquema ult fait en effet, dans sa dépêche un éloge très vif de Charry et du baron de Chepy. « Ce sont deux hommes de grand service et faisant ordinairement fort bien ».

2. Le capitaine Peyrot. Voir le livre V, in fine.

propos, qui me tirent les larmes des yeux¹, je retourneray à notre fuet.

Monsieur de Briquemaut me manda par ^a le capitaine Charry qu'ils n'avoient nul ingenieur là-dedans, ny homme ^b qui sceust dire où falloit mettre un gabion. de quoy il me prioit en advertir monsieur le mareschal. me ^c prioit aussi de luy vouloir faire retourner le capitaine Charry avec mes cinquante soldats, car il les estimoit autant que la meilleure compagnie qu'il eust là-dedans et qu'en recompense à jamais il se rendroït serviteur mien. ce que je fis. Monsieur de Gohas^d, qui est aujourd'huy^e, estoit lors^f de ma compagnie et du nombre des cinquante ^g, jeune ^h de dix sept ans et sur son commencement qu'il avoit prins les armes. Monsieur le mareschal envoya en poste à Albe pour faire venir les ingenieurs qui ⁱ y estoient, dont le chevalier Reloge en estoit un ^j. Et comme le capitaine Charry ^k fut arrivé, les picquiers prindrent de la poudre en ceinture, ainsi que ^l les autres avoyent faict auparavant; et ne voulast escorte aucune, mais alla prendre le chemin un petit à main droicte par le quartier de leur cavallerie, et donna à travers, et passa sans perdre un homme ^m. *Il scevoit très bien prendre son party.* Incontinent qu'il fut arrivé, il pria messieurs de Briquemaut et de Chavignyⁿ de luy laisser garder le fossé, ce

^a pendu aux fesses. Or me manda monsieur de Briquemaut (Briquemaut B) par ^b ny avoit homme A — ^c et me B — ^d Goffas (Goffas B)

^e aujourd'huy des cinquante et pour (aujourd'huy estoit pour B) lors ^f et cinquante ans dans A — ^g jeune B — ^h que B — ⁱ ces trois mots ont dans A — ^j comme — ^k Chavigny

¹ Cf. la page célèbre de Montaigne, *Essays*, liv. II, chap. vii (éd. Strouss, t. II, 1909, p. 84).

² C'est sans doute celui que Branôme appelle l'aine (t. V, p. 348), pour le distinguer de ses deux frères, qui prit part au massacre de la Saint-Barthélemy et fut tué en 1573 au siège de La Rochelle (Branôme, t. V, p. 230, t. VI, p. 62, 63).

³ Cf. p. 361, n. 2. Dans sa dépêche du 15 janvier, Briquemaut parle seulement de l'entrée au camp. Juno commence à marcher par la ville, de quoy je suis fort resjoy pour le service qu'il nous fait et fera.

⁴ Boyv n parle aussi de l'entrée de ce convoi, mais dit que Charry amena avec lui 600 hommes (t. XXIX, p. 239).

qu'ils luy accordarent, et ^a se couvrit ^b là dedans de bois, tables et gabions. Et tout incontinent que les guides furent de retour à moy, je depeschay vers monsieur le mareschal luy donnant advis de tout, le suppliant qu'il m'envoyast le capitaine Caupenne ^c, mon lieutenant avec autres cinquante soldats des miens, ce qu'il feit. Et deux jours après son arrivée, le feis hazarder pour leur apporter encore des ^d poudres. Il alla du costé de la gend'armerie, où ^e les ennemis avoient mis un corps de garde de gens à pied, qui prindrent la cargue d'assez ^f loin, mais il fit tant qu'il mit la poudre sur le bord du fossé de la porte; et par luy me mandarent les susdicts seigneurs recommandations, avec advertissement d'asseurer monsieur le mareschal qu'il n'eust plus craincte que la place se perdit, parce ^g qu'ils avoient à cest heure tout ce qui ^h leur faisoit besoin. Le baron de Chippy ⁱ, qui estoit à Albe avec monsieur de Bonivet, se voulut essayer d'y mettre des ^j poudres du costé d'Albe, et chargea de la sorte qu'avoient faict les miens. Mais il y perdit les poudres et les paysans, avec presque tous ses soldats; au moins n'en y ^k entra que luy quatorzième ou quinzième ². *En toutes choses il y a de l'heur.*

Or, le camp y demeura seze ou dix sept jours devant ³,

^a) qu'ils feyrent et ^A — ^b) parqua — ^c) que ^A — ^d) de ^B — ^e) à (et ^B) la part de ^e — ^f) assés de — ^g) poudres ^B — ^h) que — ⁱ) Chippy (Ch pi B) — ^j) de ^B — ^k) ny en ^B

¹ François de Caupenne, chevalier baron de Caupenne, d'Osserain et de Labatut, fils de Gabriel et de Françoise de Lur d'Iza, sa seconde femme; épousa Françoise de Cauna et en eut: Marguerite de Caupenne, baronne de Caupenne, Osserain et Labatut, mariée par contrat du 6 juil et 1593 à Pierre Bortrana de Monluc, dit le capitaine Peyrol.

² Bricquemault laisse entendre, dans sa dépêche, que le baron de Chippy, qu'il appelle « le capitaine Spich », était dans la place. Boyvin dit aussi qu'il « Burivier », « ou cosa d'Albe », la secourut (t. XXIX, p. 362). « Ceux d'Albe leur donnent toutes les nuits d'alarmes » confirme Montfort dans une lettre à Marguerite, Villanova d'Asti, 11 janvier 1553 (*Bull. hist. du Com. des trav. hist.* 1893, p. 66).

³ Montfort dit, dans sa lettre à Marguerite, que D. Ferrante « tient assiégué la ville de Saint-Paul en depuis le premier jour de l'an et de ce jour la mesure comme ça à tirer son artillerie... » Et Brissac dit, dans une lettre au roi, Ch. cri, 17 janvier 1553, que le siège fut levé le 16 (B. N., ms. fr. 20449, f° 18, copie).

et la batterie *dura sept jours*. Cezar de Naples avoit faict deux mines, qui alloient par dessous le fossé à l'endroit de la bresche lesquelles estoient desjà près de la muraille ¹. Un pionnier se sauvant fut prins de nos Italiens, qui me dict le tout : lequel, incontinent la nuit venuë, je baillay au capitaine Mauriès (qui estoit pour lors mon sergent ², et ceste guerre dernière *a esté* sergent major à Bourdeaux près ³ monsieur Montferrand ⁴, qui l'attacha ⁵ et ne vusist qu'un autre soldat et une ⁶ garde pour le conduire, lequel le mena si bien qu'il ne trouva que deux sentinelles par le chemin ⁷, lesquelles soudainement se retirèrent au corps de garde. Ainsi il passa et mena le pionnier dans la ville, dans ⁸ laquelle il demeura tout le jour. Et comme le jour fut grand, messieurs de Chavigny ⁹ et de Briquemaut ¹⁰ le menèrent sur la muraille de la batterie, duquel lieu il recognust *en* quelle part se faisoit la mine. Incontinent ils descendirent au fossé et commencèrent à le couper *et gratter* tellement que, bien tost après, ils descouvrirent les trous; et depuis nous entendismes ¹¹ qu'il ne s'en fallust de guères qu'ils n'y attrapassent Cezar de Naples, *qui estoit li pour recognoustre la mine* ¹². Or, les deux jours derniers, ils firent une grande ¹³

a) laquelle A — b) au près de A — c) monsieur de Montferrand (Monferran B, → a) l'estacha A — d) ung B — e) ces melles en cheyn — f) en B — h) Chevigny — i) Briquemaut (Briquemaut B) — j) avons entendu A — k grand

1. Sur la part prise au siège par Cesare Maggi, voir le récit très vague de Luca Contile, *La historia de' fatti di Cesare Maggi di Napoli*... F 200 v°

2. Montluc dit, au livre VI, qu'il « avoit esté lieutenant en Piemont du feu capitaine Monuc. »

3. Charles de Montferrant, seigneur de Montferrant, Langouran, Frespoch, fils de Charles de Montferrant, premier baron de Guienne et de François d'Aydie de Guitierrez, maître des requêtes de l'hôtel et auditeur du roi en Piemont, signataire, en cette qualité, de la trêve de Buttigliera (31 août 1551), enseigne de la compagnie de 30 lances du comte d'Escars (1560), capitaine de 30 lances, gouverneur de Blaye et chevalier de l'ordre (1568), lieutenant de roi en Guienne, en l'absence de Montluc (12 janvier 1569), maire de Bordeaux (1572); blessé d'un coup d'arquebuse au siège de Gensac, il mourut le 10 juin et 1569.

4. Guesellani dit de même : « Gli inimici in quel mezo tagliarono il fosso per di dentro, sì che i nostri andando ben a fondo, diedero in quella loro tagliata, onde la speranza de la mina vuota rimase. »

batterie, et avoit faict faire le sieur dom Ferrand grand quantité de fascines^a que les soldats Espagnols, Italiens et Allemans, jettoient dedans, ayant^b couppé la contre-escarpe en deux ou trois lieux. Mais autant qu'ils en jettoient, le capitaine Charry, qui estoit dedans les^c retrait dans la ville par un trou qu'ils avoient au dessous de^d la bresche^e, de sorte que, pensant que ledict^f fossé fut remply, ils l'envoyarent recognoistre en plein jour, estant en bataille pour donner l'assaut. Mais ils trouverent qu'il n'y avoit rien, et alors firent la grande diligence de la batterie deux jours, et si tiroient une bonne partie de la nuit, à la clarté de la lune^g. Voyans^h la bonne contenanceⁱ que tenoyent^j nos gens là dedans et que leurs mines ny fascines^k ne leur avoyent de rien servy, deliberarent^l de ne donner point l'assaut, ains de lever le siège. Et la derniere nuit qu'ils eurent achevé la batterie^m, j'y fis oncores entrerⁿ le capitaine Mauries, qui entendit que le camp se levait et comme ils tiroient l'artillerie; car messieurs de Chavigny^o et de Briquemaut, avant qu'il partist de là, voulsrent qu'il entendit comme il se levait à la verité, pour m'en porter les nouvelles. Ainsi passa et repassa tout à son aise, sans trouver personne, pour ce que tout le camp estoit desjà en bataille et hors des loges. Comme il fut arrivé devers moy, environ deux heures avant^p le jour, je le^q depeschay incontinent sur de bons chevaux vers monsieur le mareschal, lequel

^a Ed : Savigny. ^o Ed : les.

a) faychines (fachines B, — b) dedans — c) fousse ayant — e) en — d) dans dans A — e) sur A — f) nuit, car la lune les aydoit. A — g) Et voyans B — h) mayne A — i) faisoyent. A — j) faychines (fachines B) — k) leur servoyt de rien deliberarent A — l) la nuit du jour qui foyrent la derniere batterie A — m) entrer oncores — n) devant

1. Briquemault écrivait le 15 janvier : « Ils comencèrent hier à nous gecter des fascines dans le fossé, que je feiz retirer au prys qu'ils les jectèrent. Le cappitaine Spich et le capitaine Charry estoient avec leurs gens dans led. fossé du costé de la porte d'Ast. Ils ne laissèrent une seule fascine ny balte qui ne feust emportée. J'espère qu'ils ne nous oteront pas le fossé aisement »

il trouva encores au lict, pour ce qu'il n'avoit dormy une seule goutte de toute la nuict, ayant demeuré^a tout le jour avec monsieur le president Birague^b et le sienr Francisco Bernardin, au dessus de Rive de Quiers^c, qui^d, comme ils n'ouyrent, environ^e les deux heures après midy, plus tirer l'artillerie, ayant^f demeuré là jusques à une heure de nuict sans rien entendre, tindrent la place pour perduë ou capitulée^g. Mais le^h matin, un peu après le soleil levant, et ainsi que le vallet de chambre eust ouvert, commeⁱ le capitaine Mauriès luy eust porté les^j nouvelles, je vous laisse penser la joye qu'il en eust. Il^k me manda soudain que je m'en revinsse le trouver^l.

Or je fis^m là un tour de jeuneⁿ capitaine. Car comme le capitaine Mauries me dict que le camp se levait, je m'en allay en grande haste à Sainet Damian. Et aussi tost que^o le capitaine Charry, qui estoit sur la muraille, me vist venir, il sortit dehors avec mes autres soldats, de quoy je fus bien marry. Les ennemis s'estoient mis derrière^p une petite montagne, le ventre à terre, et avoient laissé quinze ou vingt arquebuziers à la descouverte. Je les allay attaquer et les chargeay^q mais comme je fus à quatre pas des autres ils se levarent et me chargèrent de cul et de teste, tellement qu'ils me menarent battant tout contre^r la ville, laquelle me secourust (et bien pour moy de dessus la muraille à coups d'arquebuzades^s). Là le capi-

^a) nuict, car il avoit demeuré - ^b) Virague A - ^c) et (que B) - ^d) vers 4 - ^e) l'artillerie et ayant A - ^f) ou pour capitulée A - ^g) mais comme le 4 - ^h) omis dans A - ⁱ) luy porta les B - ^j) et B - ^k) feys je - ^l) j me - ^m) omis dans A - ⁿ) dernier - ^o) razibus (contre B) de

¹ Riva di Queri, prov. et distr. de Turin

² Le 23 janvier, Henri II communiquant de Saint-Germain-en-Laye au connétable les lettres de Brussac, où il verra « comme d'omp Ferrand a levé son siège de devant Sainet Damiyen, où, pour le peu de temps qu'il a sejourné avecques son armee, il a esté aussi mal mené qu'il est possible » (B. N., ms. Clairamb. 345, f. 143. orig.). Voir aussi les dépêches de Peter Vannes au Conseil, Venise, 28 janvier (*State Papers, Edward VI*, I, 241) et de sir Richard Morysine à sir William Cecil, Bruxelles, 11 février (*ibid.*, p. 243) annonçant la retraite des Impériaux.

³ Hovyn raconte cette sortie des assiégés, sans mentionner que Monluc y coopéra (t. XXIX, p. 242).

taine Charry fut prins et blesse ¹, et, sans mon lieutenant, que j'avois laisse aux gabions, ils m'avoient taillé en pièces, avec tous les cinquante du capitaine Charry. Je perdis ² sept ou huict soldats, desquels il ³ en y eust trois de morts. Monsieur de Gobas ⁴ fut une fois enveloppé, et puis eschappa ⁵. *L'aise que j'avois de voir le siège levé et l'envie d'avoir quelque prinse sur les ennemis, me felt mal à propos faire cest'escapade*

Cela fait, je m'en retournay à ⁶ La Cisterne, après avoir veu messieurs de Chevigny ⁷ et de Briquemant; et le soir me ⁸ rendis à Quers, auquel lieu je fus aussi bien venu de monsieur le mareschal et de tous ceux qui estoient avec luy que homme eust sceu estre. Lequel sieur ⁹ mareschal depescha monsieur de Biron ² devers le Roy, pour luy porter le succez du siège ³, et luy demanda une place de gentil-homme de la chambre pour moy ⁴; et aussi, pour la grand instance et supplication que je luy fis, estant souvent ⁵ en douleur de ma cuisse, il me des-

a) je y perdis B — b omis dans A — c, Gouffas (Goffas B) — d) eschappé — e) retournis puis à A — f) Ch Figny (Chevigny B) — g) soy^x mesmes me — h) entre, Monsieur le A — i, omis dans B — j) tousjours B

1. La prise paraît aculeuse (cf. n. 3). La blessure est confirmée par Boyvin, qui l'attribue au « jeune Chepy, enseigne de Montluc. » Il faut corriger Chepy en Charry.

2. Cf. p. 14, n. 2 — Brantôme dit que « sortant de page, Biron s'en alla aux guerres de Piedmont », qu'il y fut guidon de Brissac et qu'il y reçut « grande arquebusade à la jambe, qui le rendit boiteux (t. V, p. 123-124).

3. Inexact. C'est Charry que Brissac expédia le 17 janvier de Cheri. Il le choisit pour que le roi, après avoir écoulé de sa bouche le récit du siège où il avait si bien fait, lui fût remise ce « quelque foible qu'au relieu il a faict en sa jeunesse » (B. N., ms. fr. 20469, f. 181, copie).

4. C'est, en effet, Biron qui rapporta de la cour le brevet de gentilhomme de la chambre pour Montluc. Brissac écrivait, le 19 janvier, de Carignano au connétable : « Je ne veux oublier à vous dire que j'ay receu un fort grand plaisir entendant que vous aiez fait pour le sr de Montluc ce que vous avez faict pour luy faire avoir l'estat de gentilhomme de la chambre, vous asseurant que, depuis ceste nouvelle, il se monstre autant satisfait qu'auparavant l'apparoissoit mal content. Et ne faictes pas peu pour le service de Sa Majesté quant vous faictes ainsi pour ses bons serviteurs qui le meritent. » (B. N., ms. fr. 20469, f. 187, copie. Cf. un extrait de cette lettre (copie) dans le vol. 20462 du même fonds). Les places de gentilshommes de la chambre emportaient, suivant les cas, une pension de 400, 600 ou 1.200 francs (Albèri, *Relazioni*, Lorenzo Contarini, 1651, sér. I, t. IV, p. 80).

chargea de l'estat de maistre de camp, encores que ceste ^a requeste ne fut guère agréable audit sieur mareschal ^b; mais, pour me gratifier de tout ce que je luy eusse ^c osé demander, il voulut me contenter. Et ^d estant ledit seigneur de Birou à la court, le Roy ne voulut donner ledit estat de maistre de camp que préalablement il ne fut mieux informé à qui il le devoit donner, et ordonna que monsieur le mareschal nommeroit un homme, monsieur de Bonnyvet ou autre, et que j'en nommerois un ^e autre. Je nominay monsieur de Chipy. Qui ^f fut cause que ledit sieur ^g de Birou fut longuement à la court, pour les allées et venues qu'il falust faire; et cependant je demeuray tousjours chargé dudict estat de maistre de camp jusques ^h au retour dudict seigneur ⁱ de Birou (lequel ^j lors portoit le gu don de monsieur le mareschal), qui ^k m'en apporta la descharge, ayant le Roy donné iceluy estat au ^l baron de Chipy, que j'avois nommé ^m. Et de mesmes m'apporta la place de gentil-homme de la chambre; car il ne ⁿ voulut partir qu'il ne me vist enroollé en une place des vieilles qui avoyent ^o vaqué. Et si me porta ^p la patente du gouvernement d'Albe, à quoy je n'avois jamais pensé et moins estimé que le Roy me preferat à trois ou quatre autres, pour lesquels monsieur le mareschal avoit ^q escript ^r.

Voilà des services que je fis au Roy et à monsieur le mareschal, à quinze ou vingt jours l'un de l'autre. Or,

a) fays, il me deschargea de l'estat de maistre de camp, car j'estois tousjours en douleur de ma crosse. Ceste A — b) requeste desplaisoit fort à monsieur le mareschal A — c) l'eusse — d) omis dans A — e) nommerois aussi, un B — f) qui A — g) le seigneur A — h, omis dans A — i) de monsieur A — j) qui pour A — k) il A — l) m'apporta A — m) descharge de la maîtrise de camp, car le Roy la donna es A — n) chambre et monsieur de Birou ne A — o) avoit — p) m'appouria — q) mareschal en avoit B

¹ C'est le 10 mars 1553 que Brissac remercia le roi d'avoir attribué au baron de Chipy la maîtrise de camp vacante par la nomination de Monluc au gouvernement d'Alba (B. N., ms. fr. 20449, f. 199, copie, extrait).

² Isaacet Brissac n'avait proposé que Monluc à la place de Bonnyvet. Voir sa lettre au connétable, du 29 janvier, citée en partie dans B. de M. h., p. 218.

mes compagnons, celui est bien-heureux qui faict service à son roy ^a sous un sien lieutenant qui ne cède pas l'honneur de ceux qui font quelque chose remarquable, comme ^b ne ^c faisoit pas monsieur le mareschal de Brissac. Car onques homme ne fit rien auprès de luy, qui fut digne que le Roy l'entendist qu'il ne l'en advertist. Il ne desroboit pas l'honneur d'autrui pour s'en enrichir, il ne celoït la valeur du plus grand jusques au petit. Et comme Dieu voudra que vous serez employé auprès de tels lieutenans de roy, ne craignez point à hazarder vos vies ^d et y mettre toute vostre diligence et vigilance à leur faire service ^e. J'enleus si vous avez envie de parvenir par les armes et par la vertu; sinon, reuez vous. C'est un extrême regret à celui qui a exposé sa vie pour faire quelque chose de bon, quand on cède son nom à son prince, duquel nous devons tous dependre. Il n'y a larrecin qui excède celui qu'on faict de l'honneur d'autrui; et cependant la plus-part des generaux des armées ne fait pas conscience de cela.

Pendant ^f que le seigneur de ^g Biron estoit à la court, demeurant ^h chargé de l'estat de maistre de camp. comme dit est. et au commencement de juin que les bleds commençoient à meurir, le seigneur dom Ferrand ne voulut point laisser ce grand camp qu'il avoit inutile ains, à la persuasion de monsieur de La Trinitat, frère du comte de Benne ⁱ, vint assieger Benne ^j. Et luy fist entendre ledict seigneur de La Trinitat qu'il couperoit l'eau qui alloit dans la ville faire moure les moulins, et qu'il n'y avoit point de bleds ny farines dans icelle pour un mois.

^a) service au roy A — ^b) for, service comme — ^c) omis dans A — ^d) vostre vye A — ^e) faire le service — ^f) Et (or B) pendant — ^g) que ledict sieur (monsieur B) de — ^h) court moy demurant — ⁱ) Venne A

1 Cf. p. 173, n. 1.

2 Montuc commet ici une grosse erreur chronologique, déjà signalée par Marchand, *Charles IV de Cassé*, p. 203, n. 3. Le siège de Bene eut bien lieu, comme il le dit, en juin, mais en 1551, comme on le verra par les documents cités plus loin. C'est un épisode de l'invasion du marquisat de Saluces par les Impériaux en mai-juillet (cf. Marchand, *loc. cit.*, qui l'a raconté d'après la correspondance de D. Ferrante).

l'assurant qu'il luy feroit gagner une paye pour ses soldats, faisant couper le bled, qui commençoit à estre meur, et soudain le faire ^a battre par deux ou trois cents vilains qu'il mèneroit avec luy, sçachant bien que ceux des Langues ¹ et devers Nisse la Paille ² le ^b voudroient ^c accepter, et qu'ainsi dans un moys ils rendroient la ville sans tirer coup de canon Monsieur de Savoye ³, qui estoit jeune ^d et la première fois qu'il estoit entré en armée ^e, y estoit. Et vindrent mettre leur camp auprès de Benne ^f un mil, sur le bord d'une rivière qu'il y a ⁴, de laquelle ils coupèrent ^g l'eau, de sorte qu'il n'en ^h venoit pas une goutte ⁱ.

Or, par malheur ^j, monsieur le mareschal avoit ordonné à un gouverneur ^k, lequel je ne veux nommer, d'y faire apporter douze cents sacs de bled et farine, moitié de l'un et moitié de l'autre, de son gouvernement, comme il estoit de coustume. Je ne veux point mettre par escrit l'occasion pourquoy ledict gouverneur n'y envoya lesdictes munitions, car il touchoit ^l trop à son honneur; aussi ne veux je dire mal de personne. Monsieur le président de Birague ^m sçait bien les raisons, pour ce qu'il estoit au conseil, quand monsieur le mareschal m'envoya querir où il en fust fort parlé et disputé. Le camp de l'ennemy estoit desjà devant Benne ⁿ, il y avoit huit jours, et ne faisoit pas grand semblant de

¹ *Niss, et id.* = de Bernesse la Paille. *Corr.* *Juz à de Ruble.*

^a) omis dans A — ^b) les B — ^c) vindriont (viendroinct B — ^d) jeune B — ^e) camp — ^f) Venne A — ^g) vont couper A — ^h) n'y en (n'en y B) — ⁱ) une seule goutte B — ^j) mal e fortune — ^k) ces trois mots omis dans A — ^l) il luy touchoit (toucheroit B) — ^m) Virague A — ⁿ) Venne

1. Les Langhe, région montagneuse au sud du Piémont

2. Nizza Monferrato, prov. d'Alexandrie, distr. d'Acqui, sur le Bolbo.

3. Emmanuel Philibert, fils de Charles III et de Beatrix de Portugal, né à Chambéry le 8 juillet 1528, mort le 30 août 1580, fut d'abord prince de Piémont, commanda l'armée impériale qui prit Hesdin en juillet 1553, devint duc de Savoie à la mort de son père (16 sept. 1553), gagna la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557, recouvra son duché au traité de Cateau-Cambrésis, épousa Marguerite, sœur de Henri II le 9 juil. 1560, et fut, par sa politique habile, un des fondateurs de la maison de Savoie.

4. La rivière de Jene

l'assaillir, esperant qu'il l'auroit bien tost par faulte de vivres, encores que la ville fust^a assés forte et que le comte et la comtesse¹ estoient fort affectionnez au service du Roy. Il n'y avoit en tout que^b trois compagnies de gens de pied^c dedans, qu'estoient celle^d du comte, celle du jeune^e La Molle² et celle de Loys Duc³, qui est du Montdevi/, faisant en tout deux compagnies italiennes et une françoise. Ledict⁴ capitaine La Molle estoit malade et par ordonnance des⁵ medecins, pour changer d'air, s'estoit faict porter au Montdevi/; et n'avoit ledict seigneur comte⁶ avecques luy chef⁷ que ledict Loys Duc, et, qui pis est, n'ayant⁸ jamais⁸ esté assiégé, se⁹ voyoit¹⁰ bien empesché, n'ayant personne auprès de luy qui entendit à la deffence d'un siège. *C'est un affaire où les plus habilles se trouvent estonnez, quand ils voyent une furieuse sonnerie, s'ils n'ont autresfois veu une telle dunce.* Et¹¹, d'autre part,

^a Ed. chez

^a) estoit — ^b) Roy encores (bien B) qu'il n'y eust que — ^c) ces deux mots omis dans A — ^d) dedens sçavoir est celle A — ^e) jeune — ^f) Montdeby (Montdevy B) — ^g) Or le 1 — ^h) de A — ⁱ) n'avoit le comte A — ^j) n'avoit B — ^k) Duc, led et vie n. comte n'avoit jamais A — ^l) assiéé et se A — ^m) voyant B — ⁿ) Or 1

¹ La comtesse Bonavilla. Cf. p. 105, n. 3.

² Jacques du Bonifacio, s' de La Molle et de Colobrières, frère de Joseph de Bonifacio, tué à la bataille de Cérissoles (cf. p. 156, n. 3). Brissac le chargea d'un mémoire pour le roi, daté de Brà, 14 juin 1553 (Bib. de Carpentras, ms. 490, f. 190 v^o-191 r^o). Il rapporta la réponse, datée du 11 juillet (*ibid.*, f. 315 r^o). En 1555, il occupa la Corse à la tête de mille Gascons; en 1561, il commanda à Bonifacio. On le retrouve en 1557 en Toscane: le 7 mars, il vient à Montalcino pour supplier Montluc (Archiv. d'Et. de Sicence, *Lettere de Montalcino*, vol. 3 et 5, f. 7 r^o; Montluc au duc de Guise, Montale no. 8 mars 1557, ed. de Kibler, t. IV, p. 66). Le 11, il annonçait au duc de Guise une razzia faite sur l'ennemi. B. N., ms. fr. 20511, f. 115, orig.). Le 28 avril, Montluc l'eut ravitailler Chiusdino (Montluc au cardinal Carafa, Montalcino, 29 avril, publi. par P. Courtois et Ch. Samaran, *Bull. Ital.*, 1903, t. III, p. 155), d'où il se évada péniblement (Adriani, *istoria de' suoi temp.*, 1587, t. I, p. 1000). Il était alors gouverneur de Grosseto. A 1 début de 1558, on le trouve à Ferrare, à la solde du duc Ercole II. Montluc lui reprochait d'avoir voulu le suppléer comme lieutenant de roi en Toscane. La Molle fut tué au siège de Saint-Jean d'Angely, à la fin de 1569 (D'Aubais, *Pièce fug.*, t. I, p. 156). Voir sa correspondance d'Italie. B. N., ms. fr. 20515, 20520, 20535.

³ Était-ce un parent de Diane de France, fille naturelle de Henri II et de Philippe Duc, « demoiselle piémontaise » (P. Anselme, t. I, p. 30), et de Paul Duc, l'aïeul de Ronsard? P. Laumonier, *La vie de P. de Ronsard, de Claude Babel*. Paris, 1910, p. 85-86)?

il se voyoit sans munition aucune de sorte qu'il^a se resolut^b d'avertir monsieur le mareschal du tout et de la crainte qu'il avoit que la place se perdit, comme il avoit juste raison, estant celluy qui y avoit le plus d'interest^c, parce^d que la place estoit sienne. Il despecha donc le lieutenant de la compagnie de Loys Duc lequel arriva au sortir du disner de monsieur le mareschal, estant pour lors à Carmagnolle et avecques luy messieurs de Bonivet, president Birague, d'Aussan, Francisco Bernardin, La Mothe Gondrin et quelque autre, duquel ne me peut souvenir. Comme monsieur le mareschal ouï^e a créance du comte, et entendant^f qu'il n'y avoit point de vivres et que le gouverneur, que je ne veux nommer, n'en y avoit point fait apporter, comme il luy avoit ordonné, combien que tousjours luy faisoit entendre l'avoir fait, il^g entra, luy^h et toute a compagnie, en unⁱ grand desespoir, tenans^j la place pour perdue, n'ayant monsieur le mareschal moyen aucun^k pour^l la secourir, d'autant qu'il n'avoit pas gens pour resister à la tierce partie du camp de l'ennemy. Or, il demanda au lieutenant quel capitaine desiroit le comte, qui^m allastⁿ devers luy pour le secourir. Il luy dict qu'il m'aimoit fort, et disoit souvent que je l'avois une^o fois secouru^l, et qu'il voudroit qu'il luy eust cousté la moitié de son bien et que je fusse là avecque luy.

Je ne faisois lors que sortir^p d'une fiebvre, dont j'en avois^q toutes les lèvres gastées^r et la bouche enlevée. Monsieur le mareschal me manda par son valet de chambre venir à son logis, et le trouvay en ceste fascherie. Il me fist

^a Ed. : cheis

a) le comte A — b) resolvist B — c) interestz A — d) pour ce B — e) entendit — f) trouvé — g) entenu que si, et A — h) entra et luy — i) une — j) grand desesperation et tenans — k) omis dans A — l) de — m) que B — n) se transportat A — o) autre B — p) Je venois de sortir A — q) fievre et encores avois A — r) avois encores les lèvres toutes gastées B

1. En novembre 1543 Cf. p. 164-65.

compter par ledict lieutenant l'extremité en quoy se trouvoit Benne ^a, se complaignant du gouverneur qui l'avoit trompé ^b, et me pria bien fort me vouloir aller jetter dedans. Alors je luy respondis : « Que voulez-vous que j'y face, n'y ayant bled ni farines? Je ne suis pas pour faire miracles. » A quoy il me respondit qu'il avoit telle opinion de moy, ensemble toute la compaignie, que, si je pouvois entrer dedans, la place ne se perdrait point *et que je trouverois quelque expedient*. Un chascun scait comme ces seigneurs, quand ils veulent faire entreprendre à un homme une chose impossible, le savent bien louer *et flatter*. Car il m'alla représenter Lans, Sainct Damian ^c et autres lieux où je m'estois trouvé, ayant esté tousjours si heureux ^d que tout m'estoit saccédé *à mon desir*. Monsieur le president Birague ^e me comença à prendre de l'autre costé à *persuader*. Monsieur de Bonivet *et les autres* ne disoient mot, cognoissant bien que l'entreprinse estoit hazardeuse pour la perte de l'honneur, et que à la fin, il faudroit venir à une capitulation, comme monsieur le mareschal mesmes me dict que, au dernier refuge il faudroit passer par là. Alors je luy dis que j'aimerois mieux estre mort que si l'on me trouvoit en *escriptures et que j'eusse capitulé ny rendu une place, y estant entré pour la sauver*, mais que j'y ferois ce que Dieu ^f me conseilleroit, en l'aide duquel je me fiois. Alors monsieur de Bonivet commanda à douze ou quinze gentils-hommes des siens de venir avecque moy, dont le gouverneur La Mothe Rouge ^g en estoit un

a) Venne A — b) faully — c) hurent B — d) Virague A — e) ferait comme Dieu — f) La Mothe-Roge B

1. Il est invraisemblable que Brissac ait « représenté » à Monluc, en juin 1552, ce qu'il fit pour secourir San Damiano en janvier 1553.

2. M. de La Mothe Rouge est cité par Monluc, comme gouverneur de La Chapelle, dans la grande lettre au roy, Toulouse, 27 mai 1562 (ed. de Ribier, t. IV, p. 141). Il fut un de ses fidèles compagnons dans la première guerre civile : il était avec lui à Toulouse en mai 1562, quand il alla secourir Bordeaux en juillet, devant Lectoure en septembre. Il reçut du roi, avec Peyrot de Monluc, quelques confiscations pour prix de ses services, en novembre 1562 (Arch. hist. de la Gir., t. XLIII p. 274).

du nombre, qui est encores en vie, et en prins autant des miens, faisant en tout trente chevaux, sans mener aucun vallet que moy un cuisinier et un vallet de chambre, Et escrivy au visconte de Gordon, à Savillan^a, qu'il me baillast une bonne ^b guide, et au capitaine Theodor Bedeigne^c qu'il me fist escorte avecque sa compagne. C'estoit un samedi. Le dimanche matin, au point du jour, j'entray dans Benne^d: que qui fera ouyr le comte en sa conscience, s'il est en vie, il dira que ce fust une des plus grandes^e joyes qu'il eust jamais, et en tesmoignera autant madame ^f la comtesse, sa mère, et toute ^g la ville. Je me mis soudain à dormir au chasteau, et deux heures après nous disuames. Monsieur le comte assigna tous les grands de la ville, massons et charpentiers aussi, et les fist venir à la maison de la ville, auquel lieu monsieur le comte, madame la comtesse et tous nous rendismes

Là je proposay tout ce qui nous estoit besoin de faire. Monsieur le comte proposa le peu qu'il y avoit de munitions, qui n'estoient que cinquante ou cinquante deux sacs de bled. La ville remonstra qu'elle n'en avoit pour huict jours de sorte qu'encore que ^h la ville soit assize en bon lieu, ils se trouvarent à ⁱ l'extremité, pour estre au bout de l'année, et d'autre part, ils avoient vendu tous leurs bleds aux Genevois² et à ceux devers ^j Savonne³, car il se vendoit trois^k escuz sol. le sac. Monsieur le

a) Savillan A — b) ung bon — c) Theodore de Bedeigne (Theodor Ve-
térinaire B) — d) Venne A — e) grandz — f) autant de madame — g) et de toute

h) jours. Or encore que A — i) lieu si se trouvarent ilz à A — j) vers —
k) Sabonne (Savone B) — l) il valloit trois A

1. Théodore Bedeigne, capitaine albanais (Boyvin, t. XXX, p. 496), cité par Brantôme comme ayant servi en Piémont sous Brissac (t. IV, p. 72) et sous Bonnyvet au siège de Santhià en août 1555 (t. VI, p. 110), et pour une réponse plaisante qu'il fit à Henri II pour se plaindre de n'être pas payé de ses services (t. V, p. 286, v. 2). Brissac, dans une lettre au roi du 29 mars 1553, raconte une défaite qu'il infligea avec sa bande, sur le grand chemin d'Alba, à un parti de soixante à quatre vingt soldats impériaux (B. N., ms. fr. 20541, f. 94, copie).

2. Les Génois.

3. Savone, prov. de Gênes, ch.-l. de distr.

comte, qui tousjours a esté homme de grand despence, avoit vendu tous les siens, sur l'esperance des douze cents sacs que le gouverneur, que je ne veux nommer, y devoit mettre. Nous disputames, quand bien nous aurions des ^a bleds, comment nous les ferions moudre. Mais dez incontinent que monsieur le comte m'eust dict où estoit le camp, je compris que ^b je recouvrerois des bleds, combien que je n'en vouluz rien dire à personne jusques au retour du conseil, que je le dis à monsieur le comte et à madame seulement. Au conseil se presenta un petit homme, masson, âgé de plus de soixante ans, qui dict avoir tiré plusieurs pierres, pour mettre sur les fosses des morts, d'un rocher qu'il nomma près de là, et qu'il pensoit que qui tireroit ces pierres de dessus les morts, qu'elles seroient quelque peu bonnes pour faire des meules, si ^c du tout non. Alors nous deputames deux de la ville avec madame la comtesse, qui y voulust aller, pour en faire l'essay avec les massons ^d. Ladicte dame arriva ^e avec une grand^f joye, et s'offrit elle-mesmes de prendre la peine de faire faire les meulles. Je ne le voulois endurer ^g, mais à la fin il fallust qu'elle fut creuë, et fist si grand diligence que, en deux jours et deux nuicts, elle en eust unze complettes, lesquelles furent distribuées à ceux de la ville, qui s'obligèrent de nourrir les soldats, mais qu'on trouvast moyen d'avoir des ^h bleds.

Or, nous arrestames avec ceux de la ville qu'à une heure de nuict ils me rendroient cinq ou six cents hommes et femmes, les uns portans de petites cordes, les autres ferremens servans à couper les bleds, et que les portes de la ville seroient fermées, aux fins que personne ne peust sortir pour donner aucun advis à l'ennemy; car monsieur de La Trinitat avoit queques amis dans la ⁱ ville, de quoy monsieur le comte mesmes se doutoit. Puis depes-

a) de B — b) compris incontinent que A — c) faire de mule si B
 d) les autres massons A — e) massons. Madame la comtesse arriva A
 f) grandissime (grande B) — g) emporter (comporter B) — h) de B —
 i) ladicte B

chay deux hommes de la ville, qui allarent porter une lettre au capitaine Hieronym^a ¹, fils du colonnel Jean de ^b Thurm², qui estoit à une petite ville, de laquelle ne me souvient, mais ^c estoit ^d à un mil du lieu où les ennemis avoient coupé l'eau; et le priois que, ceste nuit là, il s'essayat en une sorte ou autre, de raconter ^e ce que les ennemis avoient rompu, et qu'il ^f effortast de nous faire venir de l'eau, si il estoit possible. Lequel, ceste nuit là mesmes, executa mon advisement, combien qu'il fust un bien jeune ^g gentil homme, et croy-je qu'il n'avoit pas vingt ans alors. Or, nous nous retirasmes, attendant la nuit; et comme nous fusmes au chasteau, je dis à monsieur le comte qu'il falloit que nous en alissions tous seuls par dessus les murailles, pour regarder le champ ^h de bled qui seroit plus près de la ville, lequel il nous falloit couper toute ceste nuit là, pendant que je jetteroie deux cents soldats et le capitaine Theodore ⁱ dehors, pour donner l'alarme fort et redde aux corps de garde qui gardoient que ceux de la ville ne

^a) Jeronym (Hieronym B) ^b) omis dans B ^c) souvient du (le B) nom, mais ^d) mais : estoit B — ^e) raviter A — ^f) jeune B ^g) camp A — ^h) Theodor

¹ Girolamo da Torino, né vers 1531 à Borgo San Sepolcro, près de Florence, obtint en 1553 la succession des charges et pensions de son père (Brissac au roi 31 décembre 1553, B. N., ms. fr. 20642, f° 191). On le trouve, en 1565, sous les ordres de l'amiral de Coligny et du maréchal de Montmorency (*Mém. de Condé* 1763, t. V, p. 274). En janvier 1566 il fut impliqué dans le procès fait à Aurelio Santi qui l'avait tenté d'assassiner Bernardino Corbiniel, à l'instigation d'Aurelio Fregoso, mais il fut acquitté (*Processo di Aurelio Santi*, Lyon, 1566, in 4° de 20 pp.). Il fut tué en 1567 à la bataille de Saint-Denis (de Thou, éd. de 1740, t. IV, p. 26).

² Giovanni da Torino, originaire de Toscane, avait appartenu à la maison du cardinal Ippolito de' Medici. Il eut un duel retentissant avec son ami Samplero Corso (Brantôme, t. VI, p. 343) et fut, comme lui, l'un des capitaines des Bandes-Noires (cf. P. Gauthiez, *Jean des Bandes-Noires*, 1901, p. 282-283). Il passa ensuite au service de la France : en 1542, il étoit au nombre des capitaines romains qui servoient sous François I^{er} (Desjardins, *Négot. entre la Fr. et la Toscane*, t. III, p. 24; Alberi *Relazion*, sér. 1, t. IV, p. 83). Il obtint, en mai 1544, les lettres de naturalité pour lui, pour Diamanta de' Bernardini, sa femme, et pour leurs enfants (*Catalogue des actes de Fr. I^{er}*, t. IV, n° 13911). En 1549, il figura sur les états pour une pension de 600 l. l. (B. N., ms. fr. 3132, f° 39). Il fut tué par accident en Corée, l'an 1553 (Brantôme, t. VI, p. 160). Voir, sur Jean de Turin et son fils, les notices d'E. Picot, *Les Italiens en France au XVI^e siècle*, p. 34-35.

peussent prendre du bled. Comme donc nous en eusmes choisi un ^a, nous retournasmes soupper, et après nous ^b menames le capitaine Theodore et deux chefs des ^c compagnies qui y estoient ^d, sur la muraille de la ville, pour leur monstrer la part où ^e ils devoient aller donner l'alarme et les autres combattre le corps de garde. Puis ordonnasmes dix hommes de ceux de la ville, sur un cheval chacun, pour commander ce peuple qui ^f coupperoit les bleds, pour le ^g faire haster.

A une heure de nuict, toutes ces gens sortirent, les gens de guerre à combattre et ^h le peuple à coupper, de sorte que toute ⁱ la nuict vous n'eussiez ouy que alarmes, tant au camp que au corps de garde. Comme le peuple avoit couppé ^j et lié, ils couroient devant la porte de la ville, et là deslioient leurs fardeaux, et incontinent s'en ^k retournoient, car les uns estoient ordonnez pour coupper, les autres pour lier et porter. Cependant le jour vint, et on fist retirer la gerbe à ceux à qui appartenoit le bled audict champ ^l. Ainsi il ne se perdist un sac de bled de toute ceste nuict. Les ennemis, qui virent ceste campagne toute couppée et emportée, y mirent encore des gardes plus fortes et plus près. Le peuple, qui commença à reconnoistre ^m son gain, se delibera de se hazarder à ⁿ retirer de leurs bleds, plustost que les ennemis les eussent, de sorte que, à l'entrée de la nuict, ils sortirent ^o plus de deux cents hommes de la ville. Les uns alloient loing et les autres près. Or, Benne est presque environnée de vallons, qui sont assés couverts de taillis et arrosez de force ruisseaux. Et comme ils sentoient venir gens, ils ^p se cacheoient là avec leurs bleds, puis le matin se rendoient à la ville, à l'ouverture des portes. Lendemain matin que

^a *Leçon de B* Ed. : qui estoient.

^e) omis dans A — ^b) après soupper nous A — ^c) de — ^d) qu' — ^e) ville qui commanderoient (pour commander B) ce peuple, sur un cheval chacun, qui — ^f) les — ^g) omis dans A — ^h) que de toute — ⁱ) Le peuple comme ils avoyent couppé A — ^j) omis dans A — ^k) camp — ^l) congnoistre — ^m) de A — ⁿ) sortoient — ^o) omis dans B

je fuz arrivé, l'eauë commença à venir aux moulins par la diligence du capitaine Hieronym, et nous dura deux jours et deux nuicts. Il y avoit une grande^a confusion aux moulins, mais nous fismes un ordre que nul ne mou-drait que seulement pour faire dix ou douze pains, et ainsi chacun en eust pour un peu. Et à deux jours et deux nuicts de là, le capitaine Salines^b, Espagnol, vint recognoistre l'eauë, laquelle la nuit mesmes nous per-dismes. J'advertis le capitaine Hieronym du lieu auquel ils l'avoient tourné couper, qui ne cessa jusques à ce qu'il l'eust remparé; mais il ne sceust faire si bien qu'il nous vint de l'eauë que^c un jour durant^d; car d'heure en autre les ennemis^e l'alloient recognoistre. Madame la comtesse eust parachevé aussi son œuvre, qui fust cause que ne^f nous souciasmes plus d'eauë

Or, par le moyen des escarmouches qui furent faictes, aussi belles en ces lieux qu'en tout autre place que je me trouvay jamais, et avec la diligence qu'on mettoit de couper de nuit, nous eusmes autant de bleds qu'eux. Le sei-gneur don Ferrand qui se vist frustré de la promesse qu'^g monsieur de La Trinitat luy avoit faicte, commença^h d'ⁱestre fort mal content contre ledict seigneur de La Tri-nital. Le capitaine Theodore s'en retourna à Savillan^j l'autre nuit après que nous eusmes faict la première coupe, en laquelle il se trouva et eust quatre chevaux ou hommes blecez de sa troupe, lesquels demeurarent à Bene. Il advertist monsieur le mareschal de ce que j'avois faict à mon arrivée. Alors il se commença res-jouir^k, et tous ceux qu'estoient avecque luy, et^l à prendre quelque esperance de la conservation de la place. J'ay opi-nion, à ce que j'en vis, que, s'il^m l'eust attaquée avecque l'artillerie, il est tout certain qu'il falloit qu'ils se ren-

a) grand — b) Salines B — c) nous en vint que A — d) omis dans A — e) ilz A — f) que nous ne — g) commence — h) à — i) Savillan A — j) commença à resjouir — k) omis dans A

1 Don Ferrante

dissent. Mais l'on l'amuzoit tousjours sur ceste eaud et sur ce qu'il n'y avoit point de bled. De quoy il demeura fort mal content et satisfaiet contre ceux qui l'avoient conscellé d'en user de ceste sorte, qui^a fust cause qu'il entra en quelque soupçon de monsieur de La Trinitat et^b leva son camp le vingt troisiemes^c jour après que je^d luy arrivay, s'y^e estant parqué auparavant l'espace de huit jours^f. Monsieur le comte est en vie, comme l'on m'a dict, monsieur le president Birague est encores vivant, et^g plusieurs autres, qui tesmoigneront si je couche rien icy qui^h ne soit veritable. Il ne me peut souvenir si monsieur deⁱ Cossé^h estoit encores revenu prez de monsieur le mareschal, car il estoit allé en France. Or, voilà comme la ville se sauva. Et quelques jours après, le baron de Chippy revint^j, qui estoit allé à la cour remercier^k le Roy de la donation qu'il luy avoit faict de son dit estat; et, ayant prins sa charge de maistre de camp, je^k m'en allay à Albe prendre possession de mon gouvernement^l.

O capitaines, que de grandes^l choses fait un homme, pour peu d'esprit et d'experience qu'il aye, quand il ne veut occuper son esprit en autre chose qu'à ce en quoy il se trouve, pour en sortir à son honneur et au profit de son maistre ! Aussi c'est un grand malheur à celui qui l'occupe en plaisirs et voluptez, *jeux et festins* ; car il

a) que B — b) Or il A — c) je y — d) y omis dans A — e) Birague vist encores et A — f) que A — g) monsieur le mareschal, de — h) Cossé A — i) vni A — j) revint de la court où il estoit allé remercier B — k) de la maistrise de camp, lequel l'ayant prinse je B — l, grande

1. Le 22 juin, M. de Bourcenis écrivait à Maugiron : « Le camp des ennemis est toujours aupres de Veynnes; ils ont esté aupres de la requete de Mon de Vys, à ce qu'on dict » (*Bull hist du Com des traictz hist*, 8), p. 13). Le 1^{er} juillet, D. Ferrand écrivait à Brissac « dal feliciss mo escr to cesareo presso Bene » (B. N., ms. fr. 3101, f^o 40, c. 16 par Marchand, 10^o 101, p. 203, n. 3). Boyvin dit qu'il « tournoya » six semaines « tout à les tour pour donner le gast à la campagne » (L. XXIX, p. 133). Miolo place le 15 juillet la levée du siège (p. 94).

2. Arlus de Cossé, s^r de Gonnart, frère de Brissac. Cf. p. 343, n. 1.

3. Allusion à l'envoi en cour du baron de Chippy le 21 janvier 1553 pour rendre compte du siège de San Damiano (Brissac au roi, B. N., ms. fr. 20549, f^o 187). On voit que les souvenirs de Montluc sont ici tout à fait brouillés.

n'est possible que l'un ne vous face oublier l'autre. *Vous ne pouvez pas servir tant de maistres.* Doncques quand vous vous trouverez là, despouillez-vous de tous vices et bruslez tout^a, aux fins que vous demeurez avecques la robe blanche de loyauté et affection que nous devons tous à nostre maistre. Car Dieu n'aide jamais les^b vilieus et voluptueux, mais, au contraire, il assiste tousjours auprès de celui qui est vestu de la robe blanche pleine de loyauté. Je vous conseille ce que je me suis tousjours conseillé; et voilà pourquoy Dieu m'a toujours tant aidé et favorisé que je n'ay jamais esté deffait, et n'ay jamais combattu (si je commandois) que la victoire ne m'en soit demeurée. Et ne pouvois faillir, car Dieu me conseilloit tousjours me mettant en memoire tout ce qu'il m'estoit besong de faire. Et voilà pourquoy j'ay eu tout jamais^c si bonne fortune, comme il vous^d artera aussi bien qu'il^e a faict à moy, si n'employez vostre esprit en autre chose qu'à servir^f vostre maistre en [la] loyauté et fidelité que nous luy devons. Puis, quand nous serons en repos, alors nous pouvons prendre tous noz plaisirs; car cela ne portera aucun dommage au Roy ny à celui que nous servons soubz luy. *Lors vous jouyrez d'un douz et plaisant repos, quand vous retournerez chez vous chargés d'honneur, et que vous vous presenterez à vostre prince, auquel on racontera ce que vous a irez fait.* Tout le bien du monde ne vaut pas cela. Mirez vous donc en moy, mes compaignons, qui n'ay jamais songé autre chose q' à faire ma charge. Il est impossible, faisant cela, que vous ne rapportés de l'honneur. Mais cependant vous, qui aurez la charge d'attaquer et boucler les places, lorsque vous voudrez par *vi faim* renger et forcer les assie-

^a Ed., qu'à la servir, qui n'a pas de sens. Le mot la a été transposé à tort.

^a, aux A — ^b) tousjours B — ^c) fortune et vous B — ^d) bien à vous qu'à B

^e. Mon ne pense ici à l'apologie du sac où il enferma ses vices, et du fagot avec lequel il les brûla, conté par lui à Henri II à son retour de Sienna (voir livre III, in fine).

gez, si vous voyez que vous ne puissiez du tout les empêcher d'emporter des bleds voisins, donnez y le feu, car, leur desrobant ceste commodité, les voilà bien en peine. Car de dire que vous gardés cela pour vous, il faut conclure que vous estes bien improvident de vous engager à attaquer une place sans avoir le moyen de vous passer de ce qui est près de la ville que vous attaquez et à sa veüe. En ces choses il ne faut point estre pitoyable; car c'est affaire à mauvais medecins.

Quelque temps après¹, monsieur le mareschal entre print d'aller prendre Courtemille², qui est un chasteau et une petite ville aux Langues. Le chasteau est fort et la rivière³ passe par le milieu de la ville, sur laquelle y a un grand pont de brique et un bourg tout joignant⁴. Ledict seigneur mareschal passa à Albe, et m'amena avecques⁵ luy, et⁶ la moitié de ma compagnie, qu'il print pour sa garde; le reste il laissa dans Albe. Lequel, estant arrivé audiet Courtemille⁷, se logea delà la rivière au

¹L'éd. a partout, Courtemille.

a) luy. Voilà... quelque chose (passage qui terminait primitivement le récit des campagnes de Piémont et qui, après l'addition des sièges de Ceva et de Cortemiglia, a été reporté à la fin du Livre Vair p. 420). Or quelque A b) Courtemille (Cortemille B) — c) quant et (à B) — d) avecque

1. La campagne des Langues, ou Brissac prit Ceva et Cortemiglia, eut lieu en juin juillet 1553. Brissac annonçait de Brà, le 14 juin, son intention d'aller « dans les Langues essayer certaines petites places lesquelles il a envoié visiter et en attend la response » (Mémoires de ce que M. de La Mole doit faire entendre au roi de la part de M. de Brissac. Bibl. de Carpentras, ms. 490, f° 90 v°-192 r°).

2. Cortemiglia, prov. de Con., distr. d'Alba.

3. La Bormida di Millesimo.

4. Royvin parle aussi des « deux villes », « conjointes toutes deux par un pont de pierre », et du château « grand, spacieux et bien flanqué » (t. XXIX, p. 189-190).

5. L'avant-garde et l'artillerie de Brissac commandées par Montuc et Vimercati, marchèrent d'abord sur Cortemiglia. Le comte Alessandro Bentivoglio, lieutenant des chevaux-légers de Cesare Maggi, qui se trouvait dans la place, s'enfuit à leur approche. On put croire un instant que Cortemiglia avait été occupé sans coup férir par les Français (A. Nibale Liotti, *Alexandrie*, 15 juin). Mais Montuc et Vimercati, après avoir paru le 19 devant Cortemiglia, se détournèrent vers la droite, s'emparèrent sans peine de Corretto Serravalle, Boassolasco et marchèrent sur Ceva, qui était plus difficile à tenir et de ravitailler, à raison de la distance (Brissac au roi, Ceva, 18 juin, Bibl. de

bourg^a, au deçà de laquelle et bien^b près du chasteau y avoit un monastère, auquel^c il logea trois enseignes. Toutesfois ceux du chasteau dominoient plus les nostres que les nostres eux^d. Monsieur de Salcedo^e avoit tenu ceste place, lorsqu'il estoit avecque les Espagnols. Monsieur le mareschal mist du costé de deçà le port huict ou dix canons, pour battre la courtine qui respondoit devers le monastère, dans lequel, durant la batterie, monsieur de Bonivet se logea, et combien que je ne fusse plus maistre de camp, neantmoins je ne l'abandonnois^f ny de nuit ny de jour. Or, en deux ou trois jours se tira douze cents coups de canon contre ceste courtine, et finalement^g on^h n'y fist rienⁱ, pour ce qu'ils avoient faict un grand rampart fort espois par derrière la muraille. Et comme elle^j fust abattue, la place demeura plus forte qu'elle n'estoit, à cause dudict^k rampart. Monsieur le mareschal demeura trois jours qu'il ne sçavoit s'il devoit envoyer querir de la munition d'avantage, ou s'il s'en devoit retourner.

a) au bourg delà la rivière B — b) bourg et au deçà de la rivière bien A — c) dans lequel B — d) nostres à eux B — e) Salcedo Sarsedo B — f) abandonneray A — g) vainement B — h) omis dans A — i) la muraille A — j) du A

Carpentras, ms. 490, f° 191 r° v°). Cette apparition devant Cortemiglia explique l'intervention chronologique commise par Montaur, qui a raconté la prise de Cortemiglia avant celle de Ceva, qui est antérieure. L'erreur a été redressée par Martenand, *Charles I^{er} de Cossé*, p. 219, n. 3. C'est le 2 juillet « après dîner » que Brissac, maître de Ceva, repartit d'Alba, pour aller aider Bonivet à prendre Cortemiglia. (Brissac au roi, Alba 2 juillet, B N., ms. fr. 20662, f° 123, orig. ; Brissac au connétable, même date, B. N., ms. fr. 20662, f. 223 r°, copie.)

1. Cf. p. 223, n. 1. Dans son rapport au roi, d. 28 juin, Brissac insistait sur l'importance de la place de Cortemiglia, « ainsi que pourrez entendre d'aucuns de par delà, et mesmement du capp Salcedo qui a hanté led pais » (Bibl. de Carpentras, ms. 401, f° 152 v°).

2. C'est ce que Litolf écrivait, le 7 juillet, d'Alexandrie : « Francesi hanno battuto Cortemiglia due giorni, et combattuto quasi non sono in termino di dare l'assalto. Quali di dentro sono di bon animo. » (Arch. d'Et. de Mantoue, E. Boyvin). « Et par ainsi la batterie fut commencée du costé de la première ville la muraille se desouvrant mieux de ce costé là que par la seconde attachée audit chasteau il fut tiré environ douze cents coups de canon, qui firent peu d'effect, cest endroit estant trouvé plus fort et mieux ramparté. » (t. XLV, p. 191.)

Le capitaine Richelieu avoit gagné la ville, et s'estoit logé dedans avec deux autres compagnies¹. Mais comme je vis monsieur le mareschal en ceste peine, je passay la rivière du costé du monastère, car, encore que je suivisse monsieur de^c Bonivet, si est-ce que le soir je me retirois près de monsieur le mareschal. Il^h y avoit une porte au monastère, qui sortoit sur un grand chemin, sur lequel on pouvoit marcher assurément et à couvert sans estre veuz du chasteau; mais de la porte du monastère jusques au^e chemin, il y avoit quinze ou seze pas, lesquels falloit despecher bien^a viste (car toute la courtine battoit sur^e ceste porte), puis il falloit aller la teste baissée^f jusques au près du pont de l'entrée de la ville et^g courir jusques à ce qu'on estoit dedans. Comme j'euz passé le danger^h et fuz dans le chemin, je commençé à regarder s'il seroit possible mener le canon dans la ville. Ce que je trouvois fort difficile. Quiⁱ fust cause que je m'en allay dans la ville pour prendre le capitaine Richelieu², avec lequel j'^h allay descouvrir le dernier du chasteau, qui respondoit sur une grand place inhabitable, estantⁱ entre la muraille de la ville et le chasteau. Il y avoit une petite maisonnette tout auprès de la muraille de la ville, dans laquelle nous nous mîmes pour regarder à nostre aise si le chasteau estoit guères fortifié en cest endroict. Or, je voyois des fentes^m et crevasses dans la muraille, à travers lesquelles on voyoit le jour; et monstray au capitaine Richelieu que si, par quelque invention, nous pouvions mener trois canons àⁿ ceste part, que nous emporterions le chasteau à cause qu'ils ne l'avoient point fortifié en cest endroit.

a) omis dans A — b) Or i; A — c) audict B — d) pas et falloit qu'on courust bien B — e) baptist voyoit sur A — f) bas A — g) puis falloit h) peril — i) que B — j, trouver B — k, omis dans B — l) q il estant (estoit B) — m) fendasses — n) omis dans A

1. « Et de pleine arrivée, la fanterie donna dans la première ville, qui fut emportée à vive force, ores que deux cens, qu'Espagnols qu'Italiens, la defendassent » Boyvin, t. XXIX, p. 190.)

2. Cf. p. 346, n. 2.

pour l'impossibilité qu'il y avoit d'amener^a l'artillerie. *Ce qu'on juge impossible est possible aux autres, et fuict perdre beaucoup de places.*

Or, je m'en retournay sur le chemin, près l'abbaye, le capitaine Richelieu avecques moy, et commençames à discourir s'il y avoit^b aucun moyen. Sur quoy il me va incontinent entrer en fantasie^c de faire sonder la rivière et veoir s'il y avoit bon fons. Je^d fis appeller un soldat de l'abbaye; et comme il fust venu à moy, je luy presentay dix escus, pourveu^e qu'il allast sonder la rivière, et luy monstray qu'il luy falloit aller pieds^f et mains par terre jusques à ce qu'il seroit dans l'eauë, et, y eslant, qu'il^g se mist en caue jusques au col. Or, avois-je un baston pour m'appuyer, à cause du mal de ma cuyse^h. Je fis appeller un autre soldat, et manday aux capitaines qu'estoient en l'abbaye, qu'ils fissent sortir quinze ou vingt soldats, qui allassent jusques au pied de la muraille en manière d'escarmouche — ce que fust faict. Et ainsi je sauvay le soldat, que les ennemis ne s'aperçurent jamais qu'il fust dans l'eauë. Premièrement, il alla droictⁱ à la muraille de la ville, où l'eauë donnoit contre^j puis alla tout contre mur^k jusques au gué que nous passions, allant de l'abbaye au logis de monsieur le mareschal; et, par dernier l'abbaye, il entra dedans, où nous courusmes pour éviter le danger, et le trouvames desjà dans l'abbaye, les soldats de l'escarmouche retirez il y avoit desjà grand pièce; et me conta que le fons de la rivière estoit fort bon, et qu'il n'y auroit^k eauë que jusques au majeu^l des rottes.

Et incontinent montay à cheval et allay dire à mon-

^a *L'acon de A. Cette phrase manque dans B et l'ed*

a) d'y mener B — b) auroit B — c) incontinent à la fantasie — d) et — e) et — f) qu'il faillait qu'il allast (qu'il y fallloit aller B) pieds — g) et comme il seroit dedans qu'il A — h) l'eau et alla premierement (et premierement alla B) droict — i) donnoit de contre — j) auroit A — k) auroit B — l) aux botons B

l. *Majeu*, pour moyeu (de modiolus), moyeu

sieur le mareschal ce que j'avois veu. presens les deux commissaires de l'artillerie. nommez Balazergues et Duno. Car monsieur de Gaillac n'y estoit point. Duno ^a contesta contre moy qu'il avoit tout veu, et moy contre luy le contraire. A la fin, monsieur le mareschal dict que c' ^b estoit leur mestier, et d'entreprendre cela et n'en pouvoir venir à bout, ce ne seroit que perdre temps et faire mourir des ^c gens sans raison. Alors je me commençay à esmouvoir, l'estant desjà contre ^d Duno. et dis à monsieur le mareschal : « Monsieur, il y a ^e long temps que j'ay cogneu monsieur de Brissac, et ne le vis jamais avoir tant de crainte des arquebuzades qu'il laissast de recognoistre une chose qu'il vouloit veoir. Je croy que vous estes celuy-là mesmes, et que, pour estre lieutenant de roy, vous n'estes pas devenu couard. Montez à cheval et je vous feray confesser après l'avoir veu, que vous prendrez le chasteau, sans qu'il vous couste dix coups de canon » Alors, tous en ^f colère montasmes à cheval, et menasmes Duno, et laissa Balazergues et alasmes passer la rivière au dessus de l'abbaye dans laquelle nous entrasmes. J'avois ^g amené avecques moy le soldat qui avoit sondé la rivière. Or, pour aller au chemin il falloit ouvrir promptement la porte, où ^h les ennemis tenoient tousjours l'œil, et courir quinze ou vingt pas, jusques à ce qu'on estoit dans le chemin, à la convert ⁱ du chasteau. Et tout à ^k un coup la porte fust ouverte. Je passay et couruz, monsieur le mareschal de mesmes. Quand' il passa, ils tirèrent trois arquebuzades, desquelles ^l je pensois qu'il fust atteint : car ^m j'avois ouy le bruit de la bale, comme quand elle frappe quelqu'un. Et ⁿ comme il arriva à moy, je le regarday au visage et vis qu'il secouoit la teste en riant.

^a *Leçon de B. Ed. : il a.* — ^h *Leçon des mss. Ed. : courtoise.*

a) Or Duno A — b) colla A — c) les B — d) esmouvoir, car desjà estois je en re (et l'estois desjà encontre B, — e) de — f) l'abbaye et entrasmes dans l'abbaye J'avois A — g) porte là où A — h) en — i) mesmes que quant — j) que — k) pensoys qu'ilz (omis dans B, l'eussent blessé, car — l) elle donne à l'homme, Et

Il s'assist contre terre auprès de moy, car il se falloît tenir bas, et me dict : « Je l'ay failly ^b belle. car les balles m'ont donné entre les jambes — Vous ^d estes mal sage, luy dis je, monsieur, de me suivre. Ne voyez vous pas que je veus estre lieutenant de roy, si vous mourez ? Voilà pour quoy je me veux depettrer de vous, et vous ay amené icy » De quoy il ne fist que rire, voyant en mon visage que j'estois très aise ^e qu'il eust ^f eschappé cette fortune. Car on eust jetté ce malheur sur moy, nous je n'y eusse sçeu que faire, car qui va à telles nupces en rapporte bien souvent des larmes rouges.

Cependant arriva ^h Duno ⁱ et le soldat, auquel ^j monsieur le mareschal promist donner les ^k dix escuz que je luy avois promis, mais qu'il y falloît retourner en sa presence ^l, et qu'il luy en donneroit encores ^m dix — ce que le soldat promit. Duno ⁿ se faict oster les bottes et ^o s'en va en pourpoint ^p avec le ^q soldat entrer dans l'eaué par derrière ^r l'abaye. Il n'avoit pas faute de cœur. Il faut que les gens de ce mestier se soucient des arquebuzades comme de pommes cuites. Nous ^s les vismes venir l'un après l'autre, tout contre bas la ^t rivière; et vindrent jusques à la muraille de la ville, dans laquelle ils passèrent, estans sortis tout ^u auprès de la porte, ce que ne ^v fust pas sans grand danger et peril. tant pour eux que pour nous, car il y faisoit bien chaud. Souvent je desiray monsieur de Brissac à son logis, ayant plus de peur de luy que de moy. Voyant Duno et le soldat passez nous prismes la course à la mercy des arquebuzades, et regaignasmes la vile. Ce que Dieu garde : car c'est merveille que quelqu'un de nous n'en

a) qu'il rioit. ^b Il — b) dit qu'il l'avoit failly — c) car il lui avoit donné — d) jambes. Alors je luy dis en riant : Vous — e) vous mouriez (mourés B). Je feuz fort aise — f) aise de ce qu'il — g) avoit — h) arrivèrent B — i) Voicy venir Duno A — j) omis dans A — k) mareschal luy (omis dans B) asscura. Je luy paier les — l) devant luy A — m) autres A — n) dix. Le soldat dit qu'il le faeroit. Duno — o) fa et debenter (est botter en botter B) et — p) perpoint (perpoint B) — q) ledit B — r) dernier — s) et — t) bas de la ville ou sortir tout A — u) porte passant dans la ville. Aussi feist le soldat et no A

eust sa part. La peur ou l'affection me faisoit aller plus droict et plus viste, de sorte que je ne sentoys guères mon mal. Lors, je monstré à monsieur le mareschal tout^a ce que le capitaine Richelieu et moy avions veu; et après avoir veu la relation de Duno, mesmes^b du fonds de la rivière, et veu la verité de ce que je luy avois dit, il se mist à courroucer contre Duno^d. Alors je luy dis qu'il ne se falloit plus courroucer, mais qu'il se falloit attendre à prendre le chasteau. *Il n'y a si sçavant qui ne se trompe*. Sur quoy il donna^e charge au capitaine Richelieu^f d'assembler trente ou quarante grosses pippes et que, sur l'entrée de la nuit, il^g les fist porter au lieu que Duno^h lui monstreroit, et à l'autre capitaine, de ruinerⁱ une maison, pour avoir des tables pour mettre sur les pippes, après qu'elles seroient remplies de terre, afin de^k hausser encores d'avantage, à cause de la grand tour du chasteau, qui pouvoit veoir le recul du canon. Il commanda aussi à^l l'autre capitaine d'assembler^m desⁿ pièces de bois, et faire le tout si haut que la tour ne peust veoir le recul du canon. Et avant que partir de la maisonnette qui estoit au cul^o du chasteau, je monstray à monsieur le mareschal un rocher^p, là où trente ou quarante arquebuziers pouvoient demeurer au couvert, qui pouvoient^q tirer aux carreaux de la tour, quand les ennemis se presenteroient pour tirer à l'artillerie; car il falloit qu'ils se monstrassent de la ceinture en haut.

Après nous allasmes^r à la muraille de la ville, contre l'eau, mesurer la^s hauteur qu'il falloit que le canon montast pour aller^t dans la ville^u. Et trouvâmes qu'il

a) perit. Monsieur le mareschal se mist (print B) à courir et entra dans la (lad etc B) ville et moy après, et luy alais (après luy allant B) monstrer tout — b) mesmement B — c) print B — d) contre ledict Duno B — e) chasteau Monsieur le mareschal donna — f) Richelieu (Richelieu B) — g) qu'il — h) porter là où (au lieu que B) monsieur de Duno — i) omis dans A — j) de faire — k) pour A — l) canon et d — m) omis dans A — n) de — o) maisonnette du cul — p) roc A — q) pourroient A — r) vînasmes A — s) l'eau et mesurasmes la — t) entrer — u) rue

1. Autre forme du mot *creneau*.

n'en y avoit pas deux pieds, pour ce que le chemin estoit fort bas. Un gentil homme de monsieur le mareschal, nommé Tais^{* 1}, arriva à nous, ayant ledict sieur mareschal² deffendu que homme ne passast l'abaye, auquel je^c fis bailler la charge de rompre la muraille et la faire tomber du costé de l'eaué: puis nous en retournasmes, et Duno demeura avecques le capitaine Richelieu. Sur^d l'entrée de la nuit, Tais^{**} y^e arriva avecques trente ou quarante pionniers, et puis un / autre gentil-homme dudict sieur aussi³ avecques quatre vingts ou cent. Ils⁴ trouvèrent que le capitaine Richelieu⁵ avoit desjà plus de la moitié des pippes sur le lieu Monsieur de Bonivet et moy accompagnames Balazergues, qui amenoit trois canons avecques des chevaux; car monsieur le mareschal en avoit recouvert pour en amener six pièces. Et allasmes⁶ à cheval plus de vingt pas dans la rivière avec le canon, comme fist aussi le sieur⁷ de Balazergues, et les⁸ charretiers en eaué jusques au dessus le la braye. puis nous tournasmes descendre devers l'abaye, et nous en allasmes dans la ville. Et encore que les ennemis tirassent fort, ils ne pouvoient rien veoir, à cause de la grand obscurité de la nuit^m; *et tiroient à coup perdu et à la fortune, laquelle nous rit pour lors. Elle ne faict pas tousjours ainsi, au moins à moy⁴. Il en y a de si heureux que jamais le coup ne porte. Ce brave cavalier monsieur de Sansue* (je croy qu'il n'y a pas deux gentils hommes vivans qui se soyent trouvez en plus de combats que nous avons faict, luy et moy jamais il ne fust blessé, qu'on sçache, qu'à la bataille de

^{*} *Léon des mss.* Ces deux mots manquent dans l'éd. — ^{**} *Léon des mss. Ed.* — Un gentil-homme.

a) Tais B — b) nous, car monsieur le mareschal avoit deffendu A — c) et luy A — d) Richelieu et sur A — e) omis dans B — f) pionniers ensemble (omis dans A), ung — g) gentilhomme des siens aussi A — h) et — i) Richelieu A — j) pièces Monsieur de Bonivet et moy alames A — k) monsieur — l) cheval, monsieur de Balazergues aussi les A — m) cause que la nuit estoit fort obscure A

1. Allusion à l'arquebusade de Rabastens

Saint Denis ¹ *Je n'ay puz esté si heureux en cela que luy.*

Or^e, comme nous arrivâmes au lieu où Tais² estoit nous trouvâmes³ desjà la muraille ouverte et dans l'eau. Puis fîmes rompre aux pionniers deux coings⁴ de maisons qui empeschoient de passer le canon, lequel⁵ tout incontinent arriva à⁶ la muraille, par où⁷ les chevaux entrèrent⁸ dans la ville; et, avecques l'aide que les soldats firent, nous mîmes le canon dedans. Et après⁹, Balazergues s'en retourna chercher les autres deux, et de mesmes les menâmes là où Duno¹⁰ avoit remply les tonneaux Et deux heures avant jour, tout fust prest à tirer, et les soldats logez derrière le rocher¹¹ pour tirer haut aux carreaux. Monsieur le mareschal fut adverty que¹² dom Arbre de Cende¹³ estoit arrivé à Saint Estephe¹⁴, cinq¹⁵ mil de nous, qui marchoit la nuit pour secourir le chasteau: *qui fust cause que* ledict sieur mareschal nous¹⁶ manda qu'il s'en alloit gagner une montagne, pour estre à son advantage pour le combattre, et que nous fissions le mieux que nous pourrions avecques les six compagnies que nous avions à l'abaye et dans la ville. Ledict sieur¹⁷ gaigna de nuit la montagne et rengea¹⁸ ses gens pour deffendre le passage et venue¹⁹.

Ar la²⁰ poincte du jour, comme²¹ nous pensions mettre

¹ *Ed.* : ce gen il-homme

a) et — b) Tays B — c) arrivâmes à Tais trouvâmes A — d) quantons — e et A — f) arriva le canon à A — g) et A — h) entroinât B — i) puy A — j) où monsieur de Duno — k) roq — l) Et ayant esté adverty monsieur le mareschal que — m) Scendo B — n) Estephe à cinq A — o) chasteau, monsieur le mareschal (omis dans B) nous — p) monsieur le mareschal (ledict sieur mareschal B) — q) et là rengea — r) et nous à A — s) passage. Et venue (a B — t) que B

¹ Cf. p. 21 n. 2

² San Stefano Belbo, prov. de Coni, distr. d'Alba

³ C'est de Cortemiglia que Brissac annonça la prise, le 9 juillet, au roi (B. N., ms. fr. 20642, f° 135 v°, orig.) et au connétable, (Bibl. de l'Institut, coll. Godetroy, portef. 255, f° 49, copie) Le 13 seulement, il écrivait au roi (B. N. ms. fr. 20649, f° 215, copie; Bibl. de l'Institut, coll. Godetroy, portef. 255, f° 51, copie) qu'il s'est placé à St-Estephe, pour la conservation de Ceva et de Courville, qui ne sont distantes de Nive-de-la-Paille que de dix mille et huit d'Ancise (Aoste?), qui sont les endroits où les ennemis commencent de s'amasser. »

le feu au canon, le ^a tambour ^b du chasteau commença à faire la chamade. Il y avoit un Espagnol qui en estoit gouverneur nommé ^c dom Diego ^d, aussi glorieux et superbe qu'un autre eust *sceu estre* : aussi il en portoit le nom. Monsieur de Bonivet fist la capitulation. Je ^e me mis dans la maisonnette sur un matelas ^f que ledict sieur ^g de Bonivet avoit ^h fait porter pour luy, puis me fist esveiller pour signer la capitulation. Car ⁱ dom Diego ^k me cognoissoit; il avoit esté ^l lieutenant de l'une des quatre compagnies d'Espagnols que le Roy avoit quand nous prîmes la terre d'Oye. Monsieur le mareschal envoya courir de la cavallerie au devant de dom Arbre, lequel ^m ils trouvèrent sur sa retraicte, à ⁿ cause qu'il avoit esté adverty que monsieur le mareschal avoit gagné le passage. Et environ une heure après midy, ledict sieur ^o arriva à nous, et trouva que dom Diego et ses trois compagnies, dont l'une estoit espagnolle, estoient partis il y avoit plus de deux heures. Plusieurs demandèrent ce gouvernement à audiet sieur mareschal, car il estoit en fort bon lieu pour y faire bon service au Roy *et son profit*. Mais monsieur de Bonivet et moy nous accordasmes ensemble pour le faire donner au capitaine Richelieu ^p, qui estoit lieutenant d'une de ses compagnies colonnelles, et à nostre requeste, monsieur le mareschal le luy donna, et escrivit au Roy pour luy confirmer le don, ce que Sa Majesté fist ^q.

a) pensons donner feu, le A — b) tambourin (tabourin B) — c) omis dans A — d) gouverneur le à nommé A — e) Diegueu — f) capitulation et moy je — g) matelas — h) monsieur A — i) il estoit (s'y avoit B) — j) capitulation comme luy, car — k) Diegueu — l) connoissoit étant (luy B este m) et A — n) trouvèrent que dom Arbre (ces trois mots omis dans B) se retirait d — o, il A — p) Richelieu A

1. Goscl lui l'appelle « il capitano Gama, Spagnuolo » (Compendio, p. 242). Il avait avec lui « cinq ou six cents des plus braves soldats Espagnols que l'empereur ayt par delà », écrivait Henri II à Antoine de Noailles, Compiegne, 19 juillet 1553 (Ambassades de M.M. de Noailles en Angleterre, publ. par Vertot, Leyde, 1763. t. II, p. 76).

2. Brissac au ro, Sa et Safa ro de la, 13 juillet 1553. « En attendant qu'il vous ait peu commettre quelque à la garde du chasteau de Courtemille,

Monsieur de Bonivet luy laissa sa compagnie pour quelque temps.

Capitaines, sont ce deux choses qu'on doit laisser en arriere sans estre mises par escrit, la prise de ^b Lans et celle ^c de Courtemille? Pesez bien tout ce que nous fismes et, à l'un et à l'autre l'advis que je donnay sans m'arrester au rapport qu'on faisoit. Et vous, princes et lieutenans de roy, ne craignez pas tant vostre peul que vous ne vouliez sçavoir que c'est. Pourquoy avez-vous ces grandes charges? pour demeurer en vostre cabinet? Voyez comme monsieur de Brissac fist Il ne le falloît pas presser d'aller recognoistre, mais plustost de s'arrester Il estoit tout plein de cœur. Et vous qui vous trouverez engagez, faictes vous sages aux despens de ces bravaches, qui se rendent au premier coup de malice, et cependant font les Bollandz. Celuy qui le faict de parole le doit estre un double jur effect. Je m'assure que, si ce dom Diego eust voulu, il nous eust donné de la peine, car perdre une place et n'aporter, ou avec la mort ou avec la vie de l'honneur, celuy qui vous y a mis vous fait tort s'il ne vous faict couper la teste. Sans double il pouvoit estre secouru; et, pour le moins, devoit il endurer un assaut, car nous ne l'eussions pas emporté du premier coup qu'il ne nous eust costé cher. Quelque pauvre place que vous ayez, si vous resolvés d'attendre le canon, despais qu'elle a enduré faire la brèche, il faut que celuy qui commande, pour son honneur endure un assaut, s'il n'a faute de toutes choses et moyen de faire le moindre retranchement

a) temps. Or, capitaines b) escript celle de c) costuy

je y ay mis le capitaine Richelieu, lieutenant en l'une des compagnies du s^r de Bonivet, pour autant que led. Richelieu a bonne volonté de vous y faire service et que aussi le saura bien faire. Vous adviserez, s'il vous plaist, à qui vous voudrez donner ceste charge. » (B. N., ms. fr. 20449, f^o 215, or g.) — Brissac au connétable, Alba, 2 aout 1553. « Monseigneur, j'ay faict entendre au capitaine Richelieu le chose qu'il a pleu à Sa Majeste faire de luy en le pourvoyant de la capitainerie du lieu de Courtemille. Il vous plaira luy ordonner quelque estal et entretenement pour lad. charge. » (B. N., ms. fr. 20449, f^o 227 copie.)

Quelque temps après¹, monsieur le maréchal voulut aller prendre² Sevo, et m'escrivit à Albe³ que je me fusse prêt et qu'il passerait par⁴ Albe⁵. Et comme il m'eust donné avis de son départ et⁶ que je fusse trois enseignes d'Albe pour les amener⁷ avecque luy, je les fms prestes, et⁸ deux colportiers, comme il m'avait aussi

et de mes envies et de ce que je n'ai point de vous servir de tout dans B) vouloir retenir de moy, qui vous servira à tous besoins, c'est que vous reconnoissiez de Dieu qu'il a mis aux hommes de grands choses s'ils le savent (perverti B) connoître et s'ils (amis dans B) s'en savent ayder. Premièrement, la veue, l'ouye, la connoissance de toutes les choses que Dieu (qu'il B) a mises au monde l'entendement pour comprendre toutes choses, avecques lequel Dieu veut que l'industrie des hommes soyt employée la jour le jour pour faire entendre à l'homme ce qui fait faire, le faire pour l'usage de la vie, la sagesse et la bonté pour les choses que Dieu a mises aux hommes. Et quant le Roy vous baillera une place, y aller et l'y tenir vous y B) vous en assurant d'iceux que de tout ce que Dieu a mis en votre puissance. Car quant vous y aures tout employé et le fait ne vous succedra, croyez alors que Dieu y a mis la main et qu'il a voulu que ceste place se perdît. Mais perdre une place ou la rendre et rapporter par mort ou par vie devant vostre maistre que vous y ayez en vous, c'est ce que Dieu a mis aux hommes. Car si vous l'avez et si vous n'en avez point, mais si vous estes mort, le témoignage (testimonage B) qui viendra devant le Roy ou vous mesmes, si estes demeuré en vie, y ayant tout en vous, il faudra que vous en fassiez un bon usage et que vous en fassiez un bon usage et diront que l'homme de dessous le ciel ne pourroit (pouvoir B) avoir fait tant de choses que vous en avez fait. Car si vous n'en avez fait rien, vous en ferez un bon usage et diront que l'homme de dessous le ciel ne pourroit (pouvoir B) avoir fait tant de choses que vous en avez fait. Sire, s'il eust fait moy — l'autre dit : « S'il eust fait cela, la place ne se fust pas perdue. » Il garde vous surtout d'espérer que les amys que vous aures auprès du Roy couvriront vostre faute. Ne vous fies pas là; car encore que le Roy (Sa Majesté B) face semblant de le faire pour contenter vos amys, il n'en fera rien, luy souvenant de la perte de sa place, et aura toujours cela sur le cœur. Car les princes sont de telle nature qu'ils veulent toujours gagner et jamais rien perdre. Par ainsy je vous conseille que vous veniez devant Sa Majesté la teste basse et le témoignage (testimonage B) juste, et ainsy vous ne donnerez point de poine à vos amys de (d' B) inventer des (de B) mensonges pour couvrir vostre faute. Et parcelllement je vous veux dire qu'en donnant batailles ou assiegeant places, vous deveys aller chercher le libre que Dieu a mis en vous de tant de choses que je vous ay nommées et d'avantage, et en toutes choses y deveys employer le tout, et vous verrez que Dieu vous aydera à tout ce que vous en voudrez entreprendre. B) et ce que vous employez (employer B) tout ce qu'il a mis en vous qui procède de luy. Il ne vous fault doncques doubter que vous ne soyés secourus de luy. Or (ces trois mots amis dans B) quelque B) reprendre C) et me manda en Albe D) — E) et me manda qu'il vouloit partir et (m'escrivit B) que — F) mener G) luy, ce que je feys, et

1. Cf. p. 401, n. 5.

2. Arribale Litold écrivait le 20 juin d'Alexandrie : « Mond' di Bernach ven nieri a Albe, et faceva gran preme che si andasse et si ritornasse tutti i cava di da sopra. » (Arch. d'Et. de Mantoue).

escriit En^a l'attendant, j'allay assieger Saraval^b ¹, qui est une petite ville à quatre mil d'Albe, tirant vers les Langues, et deux autres petites villates² sur le mesme chemin, où les ennemis avoient garnison, mesmement^c à Saraval^d, où il y avoit cent hommes estrangers. Après l'avoir battue vers la porte, ceux de dedans se^e mirent à parlementer avec moy : mais^f cependant mes gens^g entroient par un autre costé, par une fenestre, avec des escheles, de sorte que, cependant que leur capitaine marchandoit sur la capitulation avec^h moy, ceux de dedans se virent prins et furent forcez se rendre à discretion³. Les heures d'un parlement sont toujours dangereuses ; c'est lors qu'on doit mieux border sa muraille, pour esviter les surprises ; car lors, entre la poire et le fromage, on tante le gué. J'en ay veu plusieurs sotement surprins. Croyez l'Italien : « Vo te fidar et no serai inganato⁴ ». Vous devez fort estudier ceste leçon, gardiens des places ; car, depuis qu'une femme parle mente et vous escoute, à Dieu vous comment vous avez jetjà le pied en l'estrieu. Aussi, quand une place commence à ouvrir l'oreille à la composition, tenez-la hardiment pour perdue. Il est vray qu'il ne faut pas leur donner loisir de se reniser ; car il y a des amuse-fuz et qui font uine de parler-menter, mais c'est pour venir à leur point. Si vous craignez secours ou vous voyez foible, prenez-les au mot, faictes prof-

^a Ed. : Saraval,

^a) *collocamus* qu'il me mandoit aussique fussent prestes, et en ^b) Saraval — ^c) *chemin*, et par tout y avoit garnison [d']*B'* ennem,^s *mesmement* — ^d) Saraval — ^e) *qu* — ^f) *hommes*, laquelle je prins apres avoir basteu les murailles d'une porte. Ilz se — ^g) et — ^h) *nos* soldatz — ⁱ) *par* dernier la ville et montoient à une fenestre de maison. Le capitaine estoit dehors qui capitulloit avecques

1. Serravalle Scrivia, prov. d'Alexandrie, distr. de Novi Ligure.

2. Les Français en occupèrent quatre : Corretto, Bossolasco, Murazzano, Mombacaro. Cf. les dépêches de Lillofi des 20, 21 et 23 juin (Arch. d'Et. de Monaco) et Segre, *Il richiamo di U. Ferrante Gonzaga* (Mem. della R. Acad. delle Scienze di Torino, 1904, t. LIV, p. 195 et 238).

3. Voir le récit assez semblable de Boyvin (t. XXIX, p. 181), qui ajoute que Montuc prit aussi Dogliani.

4. Ce proverbe Italien doit se lire : « Non ti fidar e non sarai ingannato. » Il signifie : « Ne t'y fie pas et tu ne seras pas trompé ».

fil du temps : ayez des ostages de bonne heure si vous pouvez. Et vous, d'autre costé, qui les voulez garder, sur tout n'ouvrez jamais la bouche pour le parlement, si vous n'en avez envie ou n'estes pressez; car soudain votre ennemy en tire un merveillex avantage. Il vaut mieuz que ce soit quelque particulier qui en face l'ouverture. Elle est plus séeante aux assiegeans qu'aux tenans, et l'un et l'autre doit faire bonne mine. Il se cognoistra bien tost qui a mauvais jeu. A ces heures ayez tousjours l'œil au glet. Dès lors [que] le bruit court par tout qu'on se rend, cependant ceux de dedans, au lieu de songer à se défendre, pensent à sauver quel sou argent, qui ses armes; et ceux de dehors, qui voyent que l'esperance du butin est perdue pour eux si la capitulation s'ensuit, buschent à vous donner un croc en jambe¹. Car lors on s'approche plus aisément de la muraille, parce que volontiers il se fait quelque trefve. Souvenez-vous donc tousjours que l'heure des parlemens est dangereuse.

Les ^a autres deux ^b villates se rendirent et m'envoyèrent les clefs. Monsieur le mareschal arriva lendemain, bien aise de mon exploit, et marchasmes droit à Seve. Or, Seve est ^c une petite ville bien jolye et bien fermée de muraille. Une rivière ^d passe ou bien par dedans la ville ou contre les murailles, car je n'y ay jamais esté que quand monsieur de Bonivet et moy vinsmes secourir monsieur le mareschal³, et à ce coup que nous la reprismes. Et n'y couchay que une nuit, car monsieur le mareschal m'en fist retourner l'endemain matin, pour ce que d'un Arbre estoit avec ses forces à cinq mil de là, et dans Albe n'estoit demeuré que mon lieutenant avecque la moitié de ma compagnie. Or ^d il y a une montagne au dessus de la ville, au sommet de laquelle il y a

a) moy et les autres furent tous prins dedans Les — b) deux autres B — c) Seve, laquelle est — d) une des A

1. *Croc-en-jambe*. Monluc a conservé au mot une forme demi italienne. C'est un terme militaire qui paraît dater des guerres d'Italie.

2. Le Faouren.

3. Cf. p. 353-357.

une^a eglise, et dans le rochier un^b hermitage dans lequel on entroit par^c dessus une table, despuis l'eglise Jusques à l'entrée du rocher^d et dedans y avoit^e des autels pour dire messe, et une chambre pour l'hermite, et n'y avoit^f autre charté que par la porte où l'on entroit, qui^g respondoit vers la ville. Ils^h avoient bien percé l'eglise, et ne falloît que tirer la table à eux. Tout le monde ne les eust sceu prendre. Ils avoient encoreⁱ faict un autre fort, à quinze ou vingt pas à main droiete^j, et l'avoient faict en manière d'une fosse^k, et les contre-escarpes fort hautes, de sorte que, comme on venoit sur^l la contre-escarpe, homme ne pouvoit monstrier^m un coigt de la teste sans estre descouvertⁿ et tué. Et encores avoient faict une tranchée, qui prenoit despuis ce fort jusques à l'eglise^o.

Comme^p nous arrivasmes pour camper auprès de là, le sieur Francisco^q Bernardin et moy, qui^r estions mareschaux de camp, estans sur le point de loger l'armée, deux ou trois cents hommes sortirent tant^s du fort que de la tranchée et de l'eglise, et nous attaquarent. Je n'avois que le capitaine Charry avecques moy et cinquante arquebuziers; quelques gens à cheval avions-nous pour tenir^t secour. Le baron de Chipy^u, maistre de

a ville et sur le f u beult de la monta gne que *A* — *b* rochier il y a log¹ — *c* hermitage et l'en t en rer là dedans par *A* — *d* a *A* — *e* a *A* — *f* la porte où vous entres qui *A* — *g* et — *h* prendre Ores ayont iz encore *A* — *i* a main droiete quinze ou vingt pas — *j* d'un fossé *B* — *k* comme vous ver iez sur 1 — *l* contreescarpe vous ne pouvés monstrier *A* — *m* lesse quo ne faissiez descouvert *A* — *n* et (que il) comme — *o* Francisco — *p* nous dans *A* (q¹ R) — *q* camp et faissiez les quartiers pour les (e *B*) loger. Ilz sortirent deux ou troy cens hommes tant — *r* pour nous leur

1 Dans une lettre au prince de Piémont, Ceva, 28 avril 1693. Roffler dit qu'on travaille aux fortifications, qu'on va bien et qu'on est déjà aux ouvrages de la redoute d'Evras sur le mont Sainte-Marie. Il en a posé la première pierre et a mis au dessous une monnaie d'argent à l'effigie du prince et portant, au revers, les armes de Savoie. Il a fait aussi donner la bénédiction hier au fort et on y a célébré une messe. (Communique de M. A. Segré) — Voir la description de l'ouvrage dans Boyvin, t. XXIX, p. 182.

2. Brassac, dans son rapport au roi Ceva, 28 juin. Il qui a été blessé à cette escarmouche, d'« une arquebuzade à travers le menton, dont j'espère que ce ne sera rien. » (Bibl. de Carpentras, ms. 460, f° 173 v°, copie)

camp, m'envoya renforcer de cent arquebuziers. Je fus contrainct de luy mander qu'il m'en envoyast encore, car nous estions aux mains de ^a bien près. Sur ce, voicy arriver monsieur de Bonivet en poste, qui revenoit ^b de la cour, lequel, oyant l'escarmouche, dit ^c au baron de Chapy, sans descendre : « Faictes aller icy, jusques à ce que monsieur le mareschal sera arrivé, et je m'en vais trouver monsieur de Montue. » Les capitaines le suivirent, et quelques arquebuziers à cheval. Et en nous embrassant, les ennemis firent une cargue aux nostres. Alors je dis à monsieur de Bonivet : « Monsieur, pour vostre bien venue, mettez tous pied à terre, et allons faire une cargue à ces gens, et rembarrons-les jusques dans le fort. » Incontinent tout le monde mist pied à terre, et me dit : « Donnez vous, droict à ceux qui voudront gagner la tranchée et je donray à ceux qui voudront regagner ^d le fort. » Il prend une rondelle à ^e la main, et moy une hallebarde *car j'ay tousjours aimé à jouer de ce baston*. Et alors je dis au seigneur Francisco Bernardin : « Mon compagnon, cependant que nous faisons ^f la cargue, faictes les quartiers. » Il me respondit : « Est-ce tout ce que vous voulez faire de la charge que monsieur le mareschal nous a donnée ? Or je feray le fol ^g aussi bien que vous, et pour ce coup je seray Gascon. » Il ^h mist pied à terre et s'en vint à la cargue avec moy. Il estoit armé d'armes fort pesantes et de luy mesmes l'eage le rendoit pesant : *voilà pourquoy il ne peut pas venir si viste que moy. Il me sembloit, en ces bouquets, que mon corps ne pesoit pas un'once et que je ne touchois pas en terre. Il ne me souvenoit guères de ma hanche.* Je chargenay droict à ceux qui tenoient le costé de la tranchée : monsieur de Bonivet en fist autant de son costé *bien bravement*, et les rembarrasmes

* *Léon des mss., Ed.* : droict à ceux qui voudront regagner le fort.

a) mains et de B — b) venoit — c) court et comme il oyt l'escarmouche il dit A — d) hallo — e) en B — f) faisons — g) fol (ou B) — h) et — i) qd

de telle sorte que je passay a tranchée pesle mesle^a avecques eux, et les menmy tuant jusques à l'eglise. *J'aurais pour un coup je ne frotterai tant.* Ceux^b qⁱ n'os oient dedans, voyant leurs^c gens en desordre et ainsi massacrés l'abandonnèrent et^d se mirent au long d'un petit chemin, tout au long du rocher^e de la montagne, qui alloit descendre bas^f à la ville. Et un des miens colletta^g celuy qui portoit l'enseigne; mais il^h se défilⁱ bravement de luy et sauta dans le chemin, gagnant à^j haste la ville. *J'y couruz, mais il fust plus viste que moy; aussi il avoit la poeur a x talons* Le capitaine fust tué sur la porte, qu'ils estimoient beaucoup, et estoit homme de soixante^k ans, car il estoit tout blanc^l. Tous ne peurent pas gagner le chemin; car il en re entra une partie dans l'eglise, qui se defendoient fort bien. Ils avoient fait un ravelin^m devant la porte, lequel nous leur gagnames; etⁿ alors ils se retirarent tous dans l'hermitage et tirarent la table à eux, *comme un pont levés*. Monsieur de Bonivet fust mal traité, de tant qu'il^o perdit pour le moins vingt hommes des meilleurs qu'il eust, et plus de trente de blevez. Car, comme noz gens se voulurent jeter à coup perdu dans le fort de dessus la contr'escarpe, avant que pouvoir decouvrir le fort ils estoient tuez: et en perdit entre autres, quatre de ceux qu'il avoit mené de^p France, *qui ne vindrent que trop tost pour eux*, dont il y en^q avoit deux Basques^r, aussi vaillans jeunes^s hommes que la terre en^t porta jamais. *Je les avois veu ailleurs. Ces gens ont les muns si revers*

a) pelamelle B — b) l'eglise tellement que ceux B — c) Et comme ce ilz de l'eglise voyrent leurs A — d) desordre, abandonnarent l'eglise et A — e) rocq A — f, descendre là bas A — g, acota — h) l'autre A — i) on B — j) d'environ soixante B — k) un petit rebeyn — l) porte. Nous leur gagnames ce rebeyn et A — m, traité car il A — n) on — o) en y — p, bascouz A — q) junes B — r) omis dans B

1. Il s'appelait Bonconte de Carpegna d'après Roffier qui dit que « soy retirant ledict Bonconte du costé des crocetes, il fust atainet d'une archibussade, soubdain porté ausdictes crocetes par ordre de son alfero, qui est Perusin... » Roffier a imprimé le Piémont, Verce II, 20 juin 1552, publ. par Segre, *Il richiamo*, p. 239). Roffier place cette escarmouche le vendredi 22 juin

qu'il ne m'en somient, de quoy je suis marry. Ledit sieur fust contrainct de^a laisser ce fort et venir à moy à l'eglise.

Monsieur le mareschal avoit faict faire halte^b à tout le camp à un mil de là, attendant quand^c le seigneur Francisco et moy luy porterions les cartiers où falloit que le camp se logea^d. Et comme il vid qu'il n'avoit point de nouvelles de nous, envoya^e un gentil homme pour sçavoir que nous estions devenu^f : lequel^g nous trouva à l'eglise et nous dit que monsieur le mareschal estoit mal content et fort fusché, ne sçachant où loger ny où les cartiers estoient faicts. Alors je luy dis : « Retournez vous-en, et luy dictes^h qu'il a faict deux sages mareschaux de camp, qui n'ont songé autre chose qu'à le loger et l'armée, mais ç'a esté à envoyer des gens au royaume des taupes. » Le gentil homme cogneust bien qu'il n'y avoit rien de faict, etⁱ s'en retourna estant^j presque nuict, de sorte qu'il fallust^k que la cavallerie se mist dans un vallon^l à main gauche et^m nostre infanterieⁿ en un autre à main droite. Monsieur le mareschal arriva à nous, qui se fust volontiers courroucé ; mais, avant veu ce^m que nous avions faict, ne s'en soucia plus, ainsⁿ se mist à rire de ses mareschaux de camp qu'il avoit faict. Le sieur Francisco Bernardin s'excusoit sur moy, et moy sur luy ; mais monsieur le mareschal dit . « Je sçay bien que la teste blunche est trop sage, et que ce sont des boutades de Gascogne¹. »

^a Le en des mss. Ed. de.

a) El feust contrainct ledit sieur de — b) haltou — c) là qui atendoit quant — d) logeast — e) manda — f) et A — g) dictes luy (uy disies B — h) omis dans A — i) il estoit A — j) faiz et B — k) halion A — l) enfanterie B — m, mais il veyt es A — n) et A

¹ Voici le rapport de Brissac, Ceva, 28 juin : « Sire, suivant ce que par mes dernières jo vous ay escrit, jo suis venu en ce lieu de Ceva, où j'ay trouvé, selon que M^r de Bonivet m'avoit mandé, que nos gentz avoient prins le fort de la montaigne de dessus la ville, qui a este une faction ou ilz se sont atant bien et bravement portez qu'il est possible, car es antz sortz du fort ung soixante ou quatre vingtz arquebuziers pour escarmoucher et monter sur une contrescarpe qui coovre led fort, ilz furent si rudement

Or, le colonnel Sainet Petro Corsse^a vint avec monsieur le mareschal. Ceux de l'hermitage le demandolent, pour ce qu'il y avoit des^b Corsse^c, et le capitaine qui fust tué sur la porte en^d estoit. Le colonnel Sainet Petro^e les^f asseura de la mort dudict^g capitaine et que, si un ou deux vouloient sortir, il le luy^h monstreroit mortⁱ : ce qu'ils firent. Monsieur le mareschal y estoit toujours, car il ne sçavoit où aller loger, et toute la nuit demeura avecque^j nous. *Il en y eust bien de mal couchés et qui me donnarent force bons soirs.* Après^k qu'ils eurent reconnu^l leur capitaine mort, ils se rendirent, sur la promesse dudict colonnel de les laisser sortir vies et bagues sauvés, et entra ledict colonnel, là dedans avecques^m cinq ou sixⁿ. Et comme vint le jour, ils^o sortirent dehors, et se mirent presque tous avecques ledict colonnel, et envoyarent leur tambour^p à ceux du fort leur denouer qu'ils estoient^q renduz et qu'ils les conseilolent d'en faire le semblable, ce qu'ils firent à mesme composition ; car le colonnel Sainet Petro^r menoit tout cela. Puis descendismes là-bas, et^s incontinent le gouverneur^t se rendit, et à mesme

a) Sainpé de Cosse (Sainet Pedre Losse B) — b) de — c) Corceres B — d) capitaine mort en A — e) Sainet Piedro — f) leur — g) de leur A — h) les (leat B y — i) monstreroit tout mort — j) demeuru dans l'egl se avecque — k) Et apres — l) après avoir reconnu A — m) dedans luy avecques — n) tous A — o) tamborin (tabourin B — p) qu'ilz s'estoient — q) Sainet Pierre — r) omis dans B — s) omis dans A

repoussez par les nostres que la plupart se regectrent du haut le lad. contrescarpe en bas dans icelluy fort. Et fut le reste si bien poursuivy, pesle mesle jusques dedans que furent contrainx, nonobstant une infinité de harquebuzades qu'ilz tiroient d'une grande quantité de flancz qui sont aud fort, de le quier et se retirer dans une grotte, en laquelle se voyant enserréz sans apparence de pouvoir longuement durer, se rendirent enfin à discretion, et le capitaine tué, nous demeura leur enseigne. Mais à ceste première fouille d'entree, il y en eut assez des nostres que tuez que blecez, et n'estoit possible autrement, à cause de lad multitude de flancz qui ceux du fort avoient. » (Bibl. de Carpentras, ms. 190, f° 192 r° v°, copie.)

1. Roffier dit que l'enseigne capitula la soir pour avoir sa part de bagages d'un noble flamand le marquis de Brederode, qui étoient déposés dans les cascades de la redoute.

2. Il s'appelait Girolamo Sacco. Il se rendit le dimanche 24 juin, sans attendre l'assaut, abandonnant son artillerie. Il avait avec lui quatre compagnes d'italiens. (Roffier au prince de Piémont, Vercelli, 30 juin.)

instant^a deslogea^b avec le reste des soldats qui lui estoient demeurez. Et monsieur le mareschal se logea dedans, avec^c quelques uns seulement, pour ne manger les vivres et mettre desordre en la ville, de laquelle^d fist gouverneur le capitaine Loup^e, y laissant quatre enseignes avecques luy et quelques chevaux legers. Et après^f se retira ledict sieur par mesmes^g chemin, et moy, comme j'ay déjà dict, ne rendis à Albe à une heure après midy.

Voilà tout ce que je fis en Piedmont pendant que je demeuray près monsieur le mareschal de Brissac. Que^h si je voulois escrire toutes les escarmouches ausquelles je me suis trouvé il me faudroit double papier pour l'escrire, et mesmes celleⁱ d'Andesan², qui^j fust la plus forte et la plus grande *escarmouche* que je me trouvay jamais, car c'estoient tous les gens de pied des deux camps, entre lesquels je n'avois que trente quatre soldats de ma compagnie, pour ce que j'estois en garnison à Savillan^k, et monsieur de Termes ne vouloit^l permettre que la compagnie en sortist. Je fis couvrir de taffetas^m jaune les morions à mes soldats pour l'amour de monsieurⁿ de Termes qui portoit le jaune, lesquels, estans si petite troupe, executèrent de si braux^o faicts d'armes et si esmerveillables que^p, tant qu'il y aura memoire d'homme qui fust alors en vie, il se parlera en Piedmont des *braves morions jaunes de Montuc*. Car, à la verité, ces trente quatre en valloient cinq cens; et me suis cent fois estonné de

a) et tout instant A — b) s'en partit — c) et A — d) et en A — e) Loup B — f) omis dans A — g) par le mesmes — h) Or — i) cela A — j) qui
 k) Sabalban A — l) voucast B — m) taffetas — n) dudit sieur B — o) haultz
 p) fa etz toutesfois (omis dans B) que

1. Dans son rapport au roi, du 28 juiu, Brissac disait : « Sire, quant à la charge de ceste ville, elle est de telle consequence qu'elle merite qu'il y soit mis ung homme de bien en toutes sortes. Par quoy il plaira à V^{re} M^{te} de penser y pourveoir. Ils sont icy plusieurs qui desireroient l'avoir et vous y faire service. » (Bibl. de Carpentras, ms. 490, f. 193 r^o, copie.) — Dans sa lettre au cardinal de Lorraine, il demandait « qu'il y eust esleu en faveur du capitaine Loup. » « qui prendra le gouvernement de Ceye pour les raisons que j'escrips à Sa Majesté » B N, ms. fr. 20449, f. 227, copie

2. Andesenc, prov. et à str. de Turin

ce que ces gens firent lors Je pouvois bien dire que c'estoit petit et bon. J'ay essayé que cela sert fort de marquer voz gens de quelque chose particulière ; car, se voyans recogneuz, cela leur redouble le courage. Ceux-là firent très bien et se marquarent d'une reputation telle que tout le monde les monstroït par les compagnies, monstrant par merveilles ces morrions jaunes, qui avoient fait tant d'armes. Depuis aussi, je me suis trouvé en plusieurs autres escarmouches, lesquelles je ne me veux amuser à écrire. Je ne serois que trop long. Tant y a que sans bataille, ce fut un beau combat^a. Je me suis trouvé en un autre très beau, de quoy le baron de LaGarde se souviendra, quand^b il mena les gallères, nous estant devant Bolongne, la grande escarmouche qui^c se fist^d quand il descendit, qui dura deux^e heures, auquel lieu les coups de canon nous tiroient si menu^f qu'il sembloit^g salve d'arquebuziers. J'avois sur^h les bras toutes les forces de Bolongne, nonobstant lesquelles je fis une des plus belles et honorables retraictes qu'un homme scauroit faire. Feu monsieur de Guyseⁱ veid le tout, lequel^k n'avoit que vingt chevaux et ne me pouvoit secourir aucunement car il eust fallu qu'il se fut jetté sur la plaine, dans laquelle l'artillerie l'eust dévoré incontinent Et n'y avoit homme qui pensast que j'eusse faire retraicte sans nous mettre

^a Leçon des mss. *Moi omis dans l'ed*

^c) jaunes. Et qu'on demande à monsieur le baron de LaGarde quand
b) escarmouche qui se (s'y B) fist ^e) dura près de ^d) deux B ^e) qu'il sembloient — f) de harquebuzerie, ayant [unoy B] sur — g) qui A

1. Cette escarmouche, dont Monac s'est souvenu après coup, eut lieu le 9 juillet 1543 entre Pirro Cotonna, parti de Chieri pour surprendre Andaseno, et une troupe française qui se porta au secours de la place. Vespasiano Rohha la conte ainsi dans sa *topica* du 11 juillet : « De novo se ha ete esse do andado il sig' Pirro Colonna... con forse tre to mila fanti fra Spagnoli, Alemani et Italiani, con artial aria sopra Andaseno per recuperarlo, et batendolo l'altro heri gli andò il campo de Francesi che era a Canignano per succorrere esso castello, et fecero una grossa scaramuza, nella quale de ambe parte gli sono restati parecchi soldati, et li Imperiali se sono retirati a Chiero et gli Francesi sono andati a Riva di Cervo, terra vicina a Chiero doi miglia. » Arch. l'Et. de Mantoue) — Cf. B de M. A. 1. 1. 13^a

2. François de Lorraine, alors comte d'Aumale, le futur duc de Guise, qui mourut le 24 février 1563 des suites de l'assaut de Potrot de Mére.

en fuite, mais je la fis estant tousjours de la longueur de quatre piques et tournant visage à tous propos. Et veux dire que je ne fis jamais chose de laquelle je retirasse plus de louange que de ceste ^acy¹. *Monsieur de Guyse lui fit bien valoir et ne m'en loia que trop*. Mais je me contente d'escrire ce que j'ay faict *en commandant*, en ^b quoy ceux qui me feront cest ^c honneur de ^d lire mon livre^e pourront ^f apprendre quelque chose pour le faict des armes, qui n'est pas si aisé qu'on pense. Il faut avoir de grandes et loüables parties pour estre bon capitaine. Ce n'est pas tout d'estre vaillant et couraigeux, il y faut tant d'autres pièces en vostre harnois. Je ne veux pas dire que je sois des premiers; mais estant aujourd'huy le plus vieux de ce royaume, encores trouvera mon opinion voix en chapitre, ce qui servira à ceux qui en savent moins que moy. Quant aux autres, il ne leur faut pas de precepteur.

Je quittay donc le Piedmont pour me venir rafraîchir un peu et me reposer, à cause d'une grand maladie en laquelle j'estois tombé². Et, quelque juste occasion que j'eusse, à peine peus-je avoir mon congé de monsieur de Brissac, lequel en fin me le donna, avec promesse de revenir bien tost³. A

^a) ces.uy B ^b) faict et ce en ^c) ces. e ^d) honneur q. io us ^e) livre
^f) paissent

1. Il s'agit peut-être d'un combat qui eut lieu près du Triport, au début de septembre 1553. L'amiral anglais l'isle y fit une descente le 2 septembre, son artilleur tua trois enseignes françaises, ses gens de pied se dispersèrent dans l'attente d'une attaque de la cavalerie. Des comtes de Nevers et d'Amale, le Triport fut incendié. (La Roncière, *op. cit.*, t. III, p. 429.)

2. Montluc ne dit rien de la part qu'il prit aux négociations qui aboutirent, le 3 août 1553, à la trêve de Buttighera. Cf. *B. de M. h.*, p. 217. Une lettre de Brissac au roi, R. v. di. Chiert, 30 août, dit qu'il ne put les poursuivre à cause d'une indisposition qui lui est survenue. » B. N., ms. fr. 21449, f° 157 r°, orig. »

3. Brissac au connétable, Turin, 19 septembre 1553, « J'ay donné congé au sieur de Monluc, qui est party pour aller faire la reverence au roy et au duc de Savoie et à vous. Ce ne seroit qu'une mesme chose de vous remercier la satisfaction que j'ay de luy, et au semblable de vous supplier de le vouloir bien et favorablement recevoir. Car vous prendrez pour vous, s'il vous plaît, les mesmes assurances ou témoignages que j'en donne à sa Majesté. Et toutes fois, je vous prie bien d'en croire que d'une infinité de serviteurs que Sa Majesté a, le plus grande part ne ressemblera pas au sieur de Montluc. Je m'en charge de parler de quelques points touchants les affaires de mes-

mon arrivée, je me trouvé honoré et estimé des plus grands seigneurs du pays. Mon nom estoit en reputation bien grande, et, pour une chose que j'avois faicte, on m'en vouloit faire à croire quatre. Les bruits vont tousjours en augmentant. Aussi, en ce temps, pour une escolle de guerre, il ne se parloit que de Piemont. Or, je ne demuray guère oisif ou sur les cendres — on ne m'en donna pas le loysir, comme aussi je n'en avois pas de volonté, m'estant tousjours proposé de parvenir par la voye des armes à toutes les poinctes d'honneur que les hommes peuvent atteindre. Songez, vous qui estes nez gentils-hommes, que Dieu vous a faits mistre pour porter les armes, pour servir vostre prince, et non pas pour courir le lièvre ou faire l'amour. Quand la paix viendra, vous aurez vostre part du plaisir. Toutes causes ont leur temps et leur saison

naiges de deçà, desquelz il sçaura rendre tres bonne raison. S'il vous plaist, vous les entendrez de luy et y pourvoirrez comme il vous semblera estre requis » (B. N., ms. fr. 20037, F. 26r, publ. par de Ruble dans son éd., t. I, p. 430, n. 2.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I
Explication des signes	XIX
À la noblesse de Gascogne	1
Préambule à Monseigneur, par le seigneur de Montuc.	5
Commentaires de messire Blaise de Montuc, maréchal de France. Livre premier	25
Livre second	237





89100144336



b89100144336a



89100144336



B89100144336A

